

Inv. 23590

HISTOIRE  
DES  
ROUMAINS  
ET DE LA  
ROMANITÉ ORIENTALE

PAR  
N. IORGA

PUBLIÉE SOUS LES AUSPICES DE  
SA MAJESTÉ LE ROI CHARLES II  
PAR  
L'ACADÉMIE ROUMAINE

VOL. II  
LES MAÎTRES  
DE LA TERRE  
(JUSQU'À L'AN MILLE)

27984

~~2587~~

BUCAREST  
1937

1953

BIBLIOTECA UNIVERSITARA  
BUCURESTI  
Cota ~~23647~~  
Inventar ~~C27984~~

BIBLIOTECA CENTRALA UNIVERSITARA  
BUCURESTI  
COTA 23647

B.C.U. Bucuresti  
  
C27984

261

D

LES MAÎTRES DE LA TERRE

(JUSQU'À L'AN MILLE)

LIVRE I  
LES SOUVENIRS DE L'EMPIRE

## CHAPITRE I

### LES BARBARES ET L'EMPIRE: LA DESTRUCTION

En Occident, le contact avec les barbares n'a été particulièrement sauvage que pendant le dernier quart du III-e siècle. Dans les débris de marbre, léchés par les flammes, dans les objets brisés en menus morceaux, dans les trésors de monnaies cachés sous terre, Jullian constatait le caractère terrible de l'invasion <sup>1</sup>.

Même en Gaule, une certaine ruralisation paraît se prononcer <sup>2</sup>. On travaille la terre comme les champs, à l'intérieur des murs, au IV-e siècle <sup>3</sup>. Un phénomène semblable avait lieu à la même époque en Belgique, où, sur le chemin des Francs germaniques, les ruines s'accumulent <sup>4</sup>.

Le tableau que nous présente l'historien moderne de la Gaule est celui d'une province fondamentalement ruinée, dans laquelle on a fait, à la hâte, des efforts désespérés pour fortifier au moins quelques cités capables de résister <sup>5</sup>. C'est absolument la même oeuvre qui a été accomplie à ce même moment sur la rive droite du Danube, qui n'a pas été abandonnée, en Scythie Mineure, au château d'Ulmetum et dans la cité, jadis florissante, des Histriens.

Et Jullian observait aussi autre chose: *l'Empire passait, par suite de ses fautes, par une terrible crise, qui mange les villes*, sur lesquelles il s'appuyait dès le III-e siècle. On les

<sup>1</sup> Jullian, *Histoire de la Gaule*, IV, p. 601.

<sup>2</sup> *Ibid.*, pp. 603—604.

<sup>3</sup> Libanius, *Orationes*, XVIII, p. 35. Signalé par Jullian, ouvr. cité, VII, p. 26, note 6.

<sup>4</sup> Schuermans, dans le *Bulletin des commissions royales d'art*, XXIV (1890), p. 189 et suiv.

<sup>5</sup> Jullian, ouvr. cité, VII, p. 19 et suiv.

voit devenir désertes, même lorsqu'il n'y a pas une menace étrangère, dans le Nord de l'Italie et sur l'Adriatique <sup>1</sup>.

En ce qui concerne la Grande Bretagne, on admet aujourd'hui que les jérémiades rhétoriques passionnées de Nonnius, et même le pessimisme de Bède, sont tout de même exagérés <sup>2</sup>. Le spectacle de la Dacie au moment des premières invasions peut donc être reconstitué à l'aide de cas correspondants. Ainsi on peut dire qu'avant sa réfection par Julien, la Nicopolis d'Auguste était en ruine : « pillées (*laceræ*) les maisons des nobles, les forums sans toits, tout était plein, après la destruction des aqueducs, de saleté et de poussière ». Athènes elle-même « avait perdu tout soin d'édilité publique et toute surveillance privée ». Éleusis était en ruines <sup>3</sup>.

Mais, dans « l'abandon » de la Dacie, on ne peut pas parler d'une invasion comme dans la Gaule, et encore moins d'une invasion à caractère destructeur.

Les tendances destructives mêmes des Germains ont été rejetées par Jung : « une destruction de la population d'un pays conquis par les Germains ne se rencontre nulle part en terre romaine ». Leurs effectifs n'étaient pas assez nombreux pour pouvoir renoncer aux forces de travail existantes. Ils avaient besoin toujours de gens de peine (*Knechte*) ; plus ils en acquéraient, mieux cela valait pour eux <sup>4</sup>. Nulle part il n'y a eu

<sup>1</sup> *Ibid.*, p. 26, note 6.

<sup>2</sup> Voy. aussi Cunningham, dans *The growth of english industry and commerce during the early and middle ages*, Cambridge, 1890, p. 92 : « It is possible that the statements of Bede and Nonnius, who are inclined to moralise on the events, are somewhat exaggerated or only refer to special localities ». Mais il observe que, le christianisme et la langue ayant disparu, il faut admettre une interruption de continuité. Il suffit, dit-il, « d'un très faible élément de survivance de la population pour conserver les anciens noms locaux et maintenir aussi un peu de continuité » (p. 140). Voy. aussi Charles Roach Smith, *Collectanea antiqua*, V (1861), p. 129 ; sur les traces laissées par les légions.—Voy. aussi Jung, *Die Anfänge der Romaenen*, dans la *Zeitschrift für österreichische Gymnasien*, 1876. Cf. *Historisches Taschenbuch*, 1874, et *Hermes*, IV, p. 99 et suiv.

<sup>3</sup> Mamertinus, s'adressant à l'empereur Julien, dans les *Panegyrici veteres*, II, éd. 1779, pp. 146—147.

<sup>4</sup> *Römer u. Rom.*, p. 183. Lui aussi observe pour la civilisation dans ces régions qu'ils n'avaient pas eu le temps nécessaire pour une assimilation (*ibid.*, pp. 183—184).

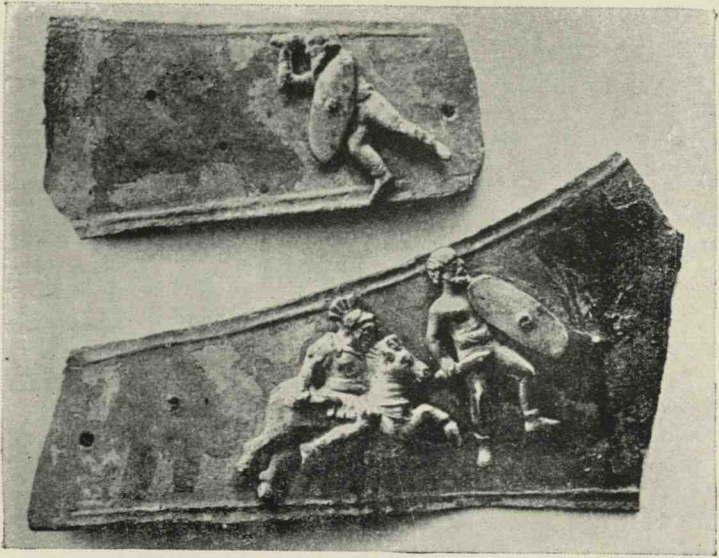


Fig. 1. — Luites des Romains contre les barbares.  
Sculptures sur métal, trouvées en Transylvanie.

de pénétration par les vallées, et il est inadmissible de chercher des traces de Goths au Nord des montagnes de la Moldavie, où on a cru reconnaître des traces et même une figure humaine sculptée à l'époque des invasions »<sup>1</sup>.

Les rapports des rois goths, *dans leur situation de droit à l'égard de la population romaine*, sont ainsi décrits par un savant allemand<sup>2</sup>: « Les rois (des États germaniques formés en Occident) n'ont pas régné seulement par le droit de conquête sur les provinciaux romains qui leur auraient été soumis, mais *en vertu d'une espèce de rapports juridiques avec l'Empire romain, qui continuait à exister* ».

L'Empire peut conserver les barbares, il peut les caser et il peut les chasser. Ainsi le vrai successeur d'Aurélien, Probus (276—282), revenu de Thrace, transporte dans les Balkans 100.000 Bastarnes, « qui tous ont conservé leur fidélité »<sup>3</sup>, et beaucoup de Gépides, de Greuthunges goths, de Vandales, « lesquels tous ont violé leurs serments »<sup>4</sup>.

En Afrique aussi, si les Vandales y restent, en 438, c'est parce que l'Empire leur a assigné cette habitation pour trois ans<sup>5</sup>.

Les Goths, fédérés, nouveaux soldats de l'Empire, *n'ayant pas de rois*, — *car aucun n'est mentionné pendant tout un siècle*, — ne sont pas une autre « nation » dans une autre « patrie ». Car de fait il ne pouvait y avoir qu'un seul État, qui gagnait et dominait même l'âme de ceux qui le menaçaient et en pillaient le territoire<sup>6</sup>.

<sup>1</sup> Signalé d'abord par J. Bianu, dans les *Mem. Ac. Rom.*, sect. litt., 191. La discussion qui a suivi est trop peu sérieuse pour pouvoir être intéressante.

<sup>2</sup> Otto Karlowa, *Römische Rechtsgeschichte*, I, Leipzig, 1885, p. 947.

<sup>3</sup> Qui omnes fidem servarunt.

<sup>4</sup> Qui omnes fidem fregerunt; Jung, *Römer und Rom.*, pp. 126—129.

<sup>5</sup> Data eis ad habitandum per triennium in loco Africae portione Hippo-nae; Prosper d'Aquitaine. S'ils ont Carthage, c'est par une violation du pacte; *ibid.*, année 442. Suit la *division de la province*; *ibid.*, année 445. Les Visigoths ont aussi leurs « pacis placita ». Mais il est question seulement d'une *habitation*, dans des *limites*; *ibid.*, année 441. Les Visigoths « demandent humblement la paix »; le même, année 442.

<sup>6</sup> Nous trouvons aussi cette opinion chez Ludwig Schmidt, dans les *Forschungen und Fortschritte*, 1-er août 1935: « Den Römern war von jeher jeder Untertan, gleichviel welcher Nationalität, willkommen, der sich ihrem Staatswesen einfügte. Die Goten galten nach Auffassung der kaiserlichen Regierung



Les frontières sont conservées avec soin dans ces régions. Ainsi M. Filov a trouvé dans les Balcanes une inscription dédiée aux empereurs Carus et Carinus (282—283), successeurs de Probus, où il est question d'une « nouvelle frontière » qui y est fixée, « [i]nter du[as D]acias », car l'ancien *limes* avait été ruiné, « delapsus »<sup>1</sup>.

Le rapport avait existé et est resté tel; pas de séparation entre deux pays, mais une convention entre les fédérés goths et l'Empire, *qui était aussi leur Empire à eux*, ce que reconnaît aussi Mommsen<sup>2</sup>.

Auguste mentionne aussi, dans son inscription commémorative, des Bastarnes qui lui ont « demandé son amitié »<sup>3</sup>.

On ne rencontre dans aucune source du III-e siècle le nom de *Gothia*; seul Jordanès, si tardif, appelle ainsi un territoire danubien, pour glorifier la nation qu'il sert. Pour les contemporains de l'abandon officiel, il y a seulement l'opposition entre l'*imperium* et la formation correspondante, le *barbaricum*. Si plus tard on trouve une *Avaria*<sup>4</sup>, c'est parce que là, en Pannonie, il y a une forme d'État différente, une monarchie de caractère asiatique.

Il n'existait donc pas une Gothie d'État reconnue par Rome, et c'est au V-e siècle seulement que l'on connaît une pareille *Gothia*, dans d'autres sources<sup>5</sup>. Pârvan a donc raison quand il considère les Goths comme « les représentants officiels de

immer noch als reichsangehörige Föderaten; sie hatten den Krieg geführt nicht als souveränes Volk, sondern als Aufrührer, die nach erfolgter Begnadigung wieder in die frühere Rechtsstellung als kaiserliche Soldaten zurücktraten » (p. 283). — Des éléments germaniques pénètrent de même jusque dans le Nord-Est de la Transylvanie. Voy. *Korrespondenzblatt*, XIV (1891), p. 97 et suiv.

<sup>1</sup> *Klio*, 1912, p. 236; *Rev. arch.*, XX (1912<sup>2</sup>), p. 467, n<sup>o</sup> 200. Cf. Élie Gherghel, *Zur Frage der Urheimat der Rumänen*, Vienne, 1910; Kalopothakès, *Ο χωρισμός τῆς στρατιωτικῆς κ. πολιτικῆς ἐξουσίας κ. ἡ ἑνώμαϊκὴ διοίκησης παρὰ τὸν κάτω Δούναβη*; Athènes, 1894.

<sup>2</sup> Aussi Schiller, *Gesch. des röm. Reiches*, I<sup>2</sup>, p. 853, parle du système de camouflage et de « traités de commerce » conclus avec les nouveaux Daces, qui sont les Goths (*Vertuschungssystem*).

<sup>3</sup> *C.I.L.*, III, p. 796.

<sup>4</sup> D'après Jung, *Römer und Romanen*.

<sup>5</sup> Epiphanius, *Adversus haereses*, III, 1, 14: *Εἰς τὰ ἐσώτατα τῆς Γοθίας*.

la sûreté publique, à partir de 260 »<sup>1</sup>. Une cession analogue a été faite par Gratien et Théodose pour les mêmes Goths, un siècle plus tard<sup>2</sup>.

*Les provinciaux eux-mêmes pouvaient s'allier comme élément de défense aux Goths*, ainsi que cela s'est passé au XIII-e siècle avec les Tatars, et en Syrie avec les Arabes. Et E. Blochet a pu écrire, parlant de la conquête des califes: « Les armées musulmanes, qui étaient une poignée d'hommes à l'époque de Bedr et d'Ohod, firent boule de neige sur leur passage: elles battirent les Césars et les Chosroès avec leurs propres sujets qu'elles entraîèrent à leur suite... Mohamed aurait été bien surpris s'il avait pu voir ce que le monde du Khalifat fit de l'Islam »<sup>3</sup>.

Là comme ailleurs l'Empire n'était pas un objet de haine ou de mépris, *mais un modèle*, l'élément de direction<sup>4</sup>.

Les barbares restaient, du reste, les *clients* permanents des villes de commerce sur la rive droite, villes dont l'activité n'a certainement pas cessé un seul moment. C'est pourquoi des monnaies romaines se trouvent en Transylvanie jusqu'au VI-e siècle<sup>5</sup>.

---

Cf. aussi Augustin, *De civitate Dei*, XVIII, 2: « in ipsa Gothia »; cf. aussi Γευνη, chez Philostorge, *Hist. Eccl.*, II, 5 (chez Waitz, *Ulfila*, p. 59).

<sup>1</sup> *Contribuții epigrafice*, p. 14. Pour les fédérés, voy. Mommsen, *Das römische Militärwesen seit Diocletian*, dans *Hermes*, XXIV, p. 215 et suiv., surtout p. 218, note 3: « Am Häufigsten gedacht wird der Föderation in dieser Epoche bei den schon genannten Fürsten der römischen Saracenen und vor allen bei den auf das rechte Donauufer übergetretenen Gothen ». *Et certainement même lorsqu'ils se trouvaient sur la rive gauche*. Mais Mommsen cite seulement Claude, *In Rufinum*, II, 75, et Malchus, dans les *Fr. Hist. Gr.*, fr. 11, Suidas, sous le mot Φοιδεγάτοι, Procope, *De bell. goth.*, 5, et même Jordanès, VIII, 188 (éd. Mommsen).

<sup>2</sup> D'après Mommsen, chez Waitz, ouvr. cité, pp. 32—33.

<sup>3</sup> *Rev. Arch.*, IX (1907<sup>1</sup>), pp. 196—197 (des éléments de transmission aussi chez les Arabes).

<sup>4</sup> Pour ce qui concerne l'héritage de la culture de la part des barbares, Jung, *Rom. Landsch.*, p. 405, note 4.

<sup>5</sup> Jung, dans la *Zeitschrift für österreichische Gymnasien*, 1876, p. 103.

peut-être un Ampulum ou un Ampelum dace rebaptisé par les Romains (car jusqu'aujourd'hui s'est conservé son nom dans le village d'Ampoița). Dans ce cas la cité n'est pas restée seulement un souvenir, comme dans la « *grădiște* » (« place de cité ») de Sarmizégétousa, mais, comme à Moïgrad, un « grad » actuel, conservé dans la traduction du chef slave qui s'y est fixé jadis, en marge de la Transylvanie, (alors que les autres sont descendus vers le Sud), dans ce qui a été appelé plus tard, à l'époque de la Renaissance, Bălgrad, en conservant la partie du nom slave qui signifie « cité », aujourd'hui Alba-Julia.

C'est à cause de cette lente disparition des villes, ainsi que dans d'autres pays, à Chypre par exemple, que le *forum*, qui donne en français « foire », en espagnol *fuero*, a disparu totalement en Dacie, de même que le grec *emporion*, d'où s'est transmis le nom d'Ampurias dans la Péninsule Ibérique. Du reste, le sens de « place fortifiée » qu'a conservé en roumain le mot *cetate* (*civitas*), ne montre pas l'abandon de la Dacie, mais sa conservation et sa défense.

C'est pourquoi une communication récente, en rapport avec de nouvelles découvertes faites par des archéologues de l'Olténie, communication comprise dans le numéro du 28 juin 1935 du journal bucarestois *Curentul*, est sous ce rapport de la plus grande importance: « Entre la frontière des communes de Cârna et de Bistreț, juste sur la rive du Danube, au poste de soldats de frontière Cetatea (« la cité »), les eaux de la rivière laissent voir, pendant chaque été, de nombreuses traces d'une cité romaine; la céramique ainsi que les monnaies qu'on y a découvertes montrent que cette fortification romaine a eu des rapports avec la rive droite du Danube, même après l'abandon de la Dacie par les légions romaines.

« Les dernières recherches nous montrent, du reste, que non seulement les villes et les cités romaines sur la rive du Danube, par exemple Turnul-Severin (Droubéta), Celeiu (Sucidava), etc., ont été habitées, mais même à l'intérieur de l'Olténie, jusqu'à la ligne du grand vallum romain appelé « le Sillon de Novac », tant les établissements romains fortifiés que les établissements civils daco-romains ont continué à être habités, ayant des attaches puissantes avec la Moesie ».

Mais la Dacie n'était pas seule, isolée. L'opinion de Pârvan que, « malgré toutes les invasions barbares, la vie civilisée dans les anciens centres de la Dobrogea ne cesse pas d'exister dans ses formes originales, soumettant, sous le rapport spirituel, les barbares fédérés, mais sans se laisser barbariser par eux », doit être acceptée entièrement<sup>1</sup>.

L'objection de Rösler que les provinces de la rive gauche étaient dépeuplées par l'envahissement des barbares, qui y trouvaient plus d'espace, tombe lorsqu'on pense que *le même état de choses existait sur les deux rives*, de sorte qu'amener les habitants de la rive gauche sur la rive droite c'était les exposer au même sort. De cette façon, il n'y avait ni le besoin de transporter ceux-ci, ni de créer pour les autres une consolidation durable en vue des invasions futures. Et l'argument qu'ainsi les provinciaux échappaient aux violences des Goths aurait un prix s'ils n'avaient pas été depuis longtemps habitués aux mêmes Goths et si l'Empire s'était vraiment enfui, alors qu'il ne faisait que *laisser à des fédérés le soin de la défense d'un territoire qui lui appartenait*<sup>2</sup>.

Nous avons déjà observé dans le volume précédent que tout aussi peu fondée est l'objection qui consiste à se demander pourquoi les colons, en Dacie, n'ont pas emprunté des mots aux barbares qui venaient d'y arriver. Or, ces barbares ont existé, et même avec des établissements beaucoup plus importants, comme ceux des Goths à Novae et en Scythie Mineure, aussi au-delà du Danube.

Le manque d'éléments germaniques et cumans en roumain, dont on a parlé en discutant ce cas historique, important en lui-même, ne forme pas une preuve que les Roumains ne se trouvaient pas sur la rive gauche au moment où les nations qui parlaient ces langues s'y seraient fixées, car ces nations ont fini par habiter d'une façon encore plus intensive l'autre côté du fleuve.

Contre le départ des colons, Pârvan a apporté aussi cet argument puissant : sur la rive droite on n'observe rien du

<sup>1</sup> *Cetatea Tropaeum*, p. 129.

<sup>2</sup> *Dacier und Romänen*, Vienne, 1866, pp. 32—33.

changement qui aurait pu se produire par le passage de plusieurs centaines de mille hommes —, et l'archéologue roumain va jus qu'au calcul d'un million <sup>1</sup>.

Les arguments économiques se présentent aussi d'eux-mêmes: on n'a pas pu abandonner toutes les exploitations commencées et conservées par les Romains: les mines, les pêcheries, les forêts. Un « chemin du sel » aussi a dû toujours exister, de même que la route des brebis <sup>2</sup>. Nous avons déjà dit, en ce qui concerne ces provinciaux au milieu desquels vivaient les survivants des Daces, qu'il faut compter avec l'ancienne accoutumance des colons avec les barbares et des barbares avec le monde romain. C'était d'anciennes connaissances et souvent des camarades sous plus d'un rapport. Mais encore un élément de compréhension s'impose à quiconque a le courage de reprendre la question, qu'on croyait déjà résolue par l'opposition, principielle et permanente, entre les deux races.

Comme plus tard aussi, à l'époque des Arabes, non seulement en Syrie, mais aussi en Égypte, et à l'époque où les Roumains se trouvèrent en face des Tatars du XIII-e siècle, certains éléments de la population trouvèrent qu'il valait mieux pour eux suivre les barbares ou les imiter, devenant des « vagabonds », ce qu'on appelait dans le Sud-Est de l'Europe, à partir du XV-e siècle, les Cosaques, qui correspondent aux bagaudes des Gaules et deviennent ainsi un élément de trouble, comme les barbares <sup>3</sup>. Ceux-ci étaient, dans leur immense majorité, des paysans qui prenaient le caractère de vagabonds par suite de la ruine totale de la petite propriété rurale <sup>4</sup>.

Il est certain qu'après une certaine date on ne parle plus des provinciaux, et c'est de là que vient l'argument *ex silentio*

<sup>1</sup> *Inceputurile vieții romane la gurile Dunării*, pp. 8—9.

<sup>2</sup> Les efforts de Húnfalvy pour montrer que pendant des siècles on n'a pas exploité le sel de Dacie parce que les documents n'en mentionnent que très tard l'exploitation, ne peuvent pas être soutenus. Comme il n'y avait pas d'ordre d'État avec une chancellerie, de pareilles preuves ne pouvaient pas exister.

<sup>3</sup> Voy. Jullian, ouvr. cité, VII, pp. 24—25.

<sup>4</sup> *Ibid.*, pp. 51—53.

contre leur existence. Mais on parle *tout aussi peu des provinciaux ruraux d'au-delà du Danube et même dans toutes l'étendue de l'Empire Romain. Sur la rive droite il est question seulement des hommes vivant dans les cités: or, ces cités manquent, après quelque temps, sur la rive d'en face.* Et on pourrait même poser la question: combien de fois parle-t-on, avant leurs conflits avec Byzance ou avec l'État germanique, des Tchèques, des Polonais et des Russes?

Jung<sup>1</sup> observait que les Roumains de l'Autriche contemporaine ne sont jamais nommés comme tels dans des actes officiels, où ils figurent comme Autrichiens. Le même montre, du reste, combien fréquents ont été les passages, à l'époque moderne, d'une rive du Danube à l'autre<sup>2</sup>.

Comme le manque d'inscriptions sur la rive gauche correspond à leur extrême rareté après le IV-e siècle, lorsque les invasions ont submergé les Balcons, sur la rive droite, une question se pose: quel est le nombre, pour tous les temps, des inscriptions dans la région du Pinde et même sur le territoire hellénique après que la vie brillante des cités créatrices de civilisation en fût arrivée à une rapide décadence?

L'abandon administratif et militaire n'a pas pu toutefois séparer les provinciaux de celui qui, à cette époque même, commence à s'intituler « maître de la terre, de la Mer et de toutes espèces d'hommes »<sup>3</sup>, c'est-à-dire l'empereur.

Mais, d'un autre côté, le transfert momentanément sur la rive droite, si on veut l'admettre, n'a pas pu empêcher ceux qui s'étaient trouvés mieux sous les barbares, comme on le verra, après deux siècles, dans le cas d'Attila, de revenir sous le régime de ceux-ci: l'État lui-même transportait ses

<sup>1</sup> *Römer u. Rom.*, pp. 244—245.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 247 et suiv. Cependant dans la Vie de St. Séverin: *universos jussit ad Italiam migrare Romanos.*

<sup>3</sup> Ὁ γῆς καὶ θαλάττης καὶ πηγιῶς ἀνθρώπων ἔθνους δεσπότης; Pârvan, *Histria*, IV, pp. 125—126. Aussi pour Aurélien; *ibid.* Pârvan relève dans Arrien le même titre pour Alexandre-le-Grand (*ibid.*, p. 126). Nous avons affirmé la même chose depuis longtemps, à différentes occasions.

4867  
27984



sujets des régions qu'il savait ne pas pouvoir garder, mais qu'il se proposait de réoccuper ensuite les premières. Ainsi Zosime<sup>1</sup> montre qu'en Bretagne, province qui sera abandonnée, Probus a transporté les Burgondes et les Vandales, ses prisonniers.

Résumant ces observations, il est utile d'y ajouter les opinions correspondantes, relativement aux autres provinces de l'Empire. Elles confirment ce qu'à plusieurs reprises nous avons eu l'occasion d'observer concernant les régions habitées par les Roumains.

« Nous n'avons », écrit Jullian « pour reconstituer la chose de la vie la plus importante et la plus difficile à connaître, la pensée des hommes, nous n'avons que des inscriptions et des monuments, ce qui revient à dire que nous ne possédons sur la Gaule de l'époque romaine qu'une science de façade »<sup>2</sup>. Et, plus loin : « Inscriptions, sculptures, édifices viennent de ceux qui font graver, modeler et bâtir ; et rien ne vient des pauvres et des humbles. Ceux-là, après leur mort, ne laissent aucune trace de leur passage dans la vie. L'histoire, lorsqu'elle recourt surtout aux monuments, est condamnée à ne raconter que l'existence des plus riches. . . Le vrai Celte, le vrai Belge ne gravait pas d'inscriptions, n'élevait pas de temples de pierre, ne sculptait pas l'image de ses défunts. S'il est demeuré beaucoup de Gaulois fidèles au passé, nous ne le saurons jamais, parce que cette fidélité excluait précisément l'emploi d'une matière durable »<sup>3</sup>.

Des arguments militaires, d'une valeur exceptionnelle, s'ajoutent.

A côté des troupes romaines qui restent à Droubéta et à Celeiu, aussi après 271—275<sup>4</sup>, il y avait ainsi que nous le verrons, la tentative d'une défense locale, par les paysans<sup>5</sup>.

<sup>1</sup> I, 68.

<sup>2</sup> Ouvr. cité, V, p. 7.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 9.

<sup>4</sup> Weerd, *Études historiques*, pp. 17—19, 89.

<sup>5</sup> Voy. aussi Stappers, *Les milices locales de l'Empire romain*, dans le *Musée Belge*, VII (1903), IX (1905).

Mamertinus aussi, dans le Panégyrique de l'empereur, parle d'une armée de paysans, de la « cavalerie des paysans ignares » (*ignari agricolae*).

Quelle était maintenant l'attitude envers l'Empire de ces populations restées sur place et incapables d'être transportées ?

Ceux qui étaient restés d'eux-mêmes, entre la descente des montagnards — on dirait, employant un terme de la vie actuelle des pâtres, des *Moři* carpes — et la garde gothe, se considéraient comme appartenant encore à l'Empire, des *Romani*, comme les autres, car la distinction par provinces, dont on a parlé comme d'un phénomène général et nécessaire<sup>1</sup> concerne les historiens et pas la population elle-même. Du reste, à une autre occasion, on a rejeté avec raison l'idée, provoquée par la série des empereurs gaulois, que, pendant la seconde moitié du III-e siècle, il existait, dans les provinces occidentales, non seulement un sentiment de régionalisme, mais aussi celui d'un nationalisme capable de provoquer des scissions<sup>2</sup>. Dans la Gaule du III-e siècle, à l'époque d'un Postumus, il y a donc une tentative de vie plutôt locale que provinciale, et encore moins nationale.

Du reste, dans nos régions, le nom même des anciens Thraces s'était conservé, et nous avons déjà mentionné ce Mucapor qui a été l'assassin d'Aurélien<sup>3</sup>.

En matière de *possibilités* d'évacuation, la Vie de St. Séverin, dont nous nous occuperons d'une façon très large en parlant des circonstances qui se présentent au V-e siècle, mentionne elle aussi un pareil transfert officiel de la population, et le saint défenseur, dont la biographie pieuse a été écrite par Eugippe, a dû mourir comme exilé dans la lointaine

<sup>1</sup> Trembl-Tamás, dans les *Ungarische Jahrbücher*, XV (1936), nos 4—5, pp. 593—597 et, plus largement, dans l'*Archivum Europae centro-orientalis*, I (1936), pp 1—96.

<sup>2</sup> Miss Manley, ouvr. cité, p. 37. L'usurpateur Postumus rêvait aussi de la Thrace; *ibid.*

<sup>3</sup> Sextus Aurelius Victor, *De Caesaribus*, XXXVI.



Italie méridionale, sans que cela eût empêché le Norique d'avoir, jusque très tard, même dans les cités, une population romaine.

Le critique social chrétien qui est, pour le V<sup>e</sup> siècle, Salvien, reconnaît que le désir général de la plèbe était de vivre sous les barbares, vers lesquels ses membres accouraient en foule sans aucune pensée de retour: « Une seule prière, et unanime, des pauvres Romains était qu'on leur permette de vivre avec les barbares. Et nous nous étonnons que les Goths n'ont pas été vaincus et chassés de nos régions, alors que les Romains préféraient être chez eux que chez nous? Donc non seulement nos frères ne veulent pas le moins du monde s'enfuir de chez eux vers nous, mais ils veulent nous laisser, nous, pour s'enfuir vers eux »<sup>1</sup>.

Nous voyons sous Gordien des villageois comme ceux de Skaptopara ou de Greseita qui se plaignent à l'empereur de ce que leur font subir les visiteurs des foires et les soldats, qui demandent de l'eau, le logement, des provisions, des cadeaux; les habitants se trouvent à une bonne place, entre deux camps, mais, si on ne leur fait pas justice, ils s'en iront<sup>2</sup>.

Au point de vue des intentions militaires, il est vrai que jadis les rivières étaient considérées comme frontières et la Vie d'Adrien fait une distinction entre la frontière du *limes* et celle du *flumen*<sup>3</sup>. Mais, lorsqu'Aurélien a donné une frontière à la province du Sud, organisée par lui, bien que, nous le répétons, cette frontière ne doive pas être mise en rapport avec un sentiment de honte pour la retraite des légions et du petit nombre de fonctionnaires de l'Empire, il ne considérait pas le cours du fleuve comme une vraie frontière et il comprenait entre les nouvelles limites la rive opposée jusqu'à la région des montagnes, d'où descendait, d'une façon périodique, non pas

<sup>1</sup> « Una et consentiens illic romanae plebis oratio ut liceat eis vitam quam agunt agere cum barbaris. Et miramur si non vincuntur a nostris partibus Gothi, cum malint apud eos esse quam apud nos Romani? Itaque non solum transfugere ab eis ad nos fratres nostri omnino volunt, sed ad vos confugiunt, nos relinquunt ». Cité aussi chez Jung, *Römer u. Rom.*, p. 183, note 2.

<sup>2</sup> *C.I.L.*, III, 12.336.

<sup>3</sup> Ch. 12.

l'attaque des Goths, que *rien ne vient prouver*, mais le simple pillage des Carpes.

D'autres aussi ont observé ce que nous avons affirmé depuis longtemps: que, *en ce qui concerne la vie des habitants eux-mêmes*, les rivières ne les séparent pas, de même qu'un versant de montagne est relié à l'autre versant par tout ce qu'il représente et par tout ce qu'il contient en fait d'établissements humains <sup>1</sup>.

En ce qui concerne la conservation de l'ancienne nomenclature, nous avons naturellement très peu de chose <sup>2</sup>, mais pas aussi peu qu'on le croit, du moment qu'il y a encore une Mehadia, une Meedia à la place de l'ancienne Ad Mediam, une Cerna, slavisée, où il y a eu Tierna, une Reșca qu'on peut mettre à côté du Resculum romain de Transylvanie et du nom de Rescuporis, une Harina et une Dipșa, aux noms helléniques, en Transylvanie, une Bârzava, près de la contrée de la Bârsa, et un Brașov (dont la racine est *Brs*), ainsi que les finales daces: *iș*, comme à Potaissa et Porolissum, peut-être aussi *ova*, pour les Roumains et pour les Slaves danubiens et du Danube moyen aussi, venant de l'ancienne *dava*.

La vie de St. Alexandre, tué sous Maximin, et transporté de Béroé à Drizipera, présente, chez les « Haemopolites », au-delà du fleuve, et ailleurs, l'ancienne nomenclature géographique: la rivière d'Arzon, la rivière d'Ergina (voy. Argeș), le lac Boïtia (des Boïi), Burtodiza (« Burtodaxion »), ce Zorolus qui est devenu le byzantin Tzurulon, un Zioncellum, dont le nom commence par le phénomène d'adoucissement thrace de *di*, et Druzipera, qui est l'archaïque Drizipara <sup>3</sup>.

<sup>1</sup> Voy. Jullian, *loc. cit.*, p. 41. Jullian ne parle pas de la nécessité militaire d'avoir l'autre rive, mais seulement du penchant naturel de certaines « tribus », comme celle des Gètes. Son observation s'étend cependant aussi aux rives de la Mer.

<sup>2</sup> Une proposition hasardeuse est celle qui rapproche Saka et Szeκάs de Săcaș, dans les *Arch.-epigr. Mitt.*, I, p. 115 (Goos).

<sup>3</sup> Voy. aussi dans l'édition de la publication bulgare de l'Académie de Sofia (1935).

Sur la même rive droite, Vidin, Arçar-palanka, Durostorum se conservent, de même qu'Asimos, « Somo », qui correspond peut-être au Samovit actuel <sup>1</sup>.

En Rhétie, les recherches de Steub ont montré combien se sont conservées toutes les dénominations romaines. Jung, qui s'y rapporte, a cité aussi un fragment d'acte datant d'environ 450—490 où rien du passé romain ne paraît changé: à l'époque de Charlemagne, des *Latins* y sont mentionnés <sup>2</sup>.

Mais des noms répandus partout, tels que Steub les a trouvés chez les Ladins, ne se rencontrent pas dans la Péninsule des Balkans, qui n'offre pas une traduction en slavon, comme l'Occident l'a fait en allemand pour les anciens noms latins. Mais, puisque les noms de localités sur la rive gauche, noms de caractère descriptif, correspondent aux « vallées » et aux autres éléments géographiques du pays des Rhéto-Romains, *rien ne nous empêche de les considérer dans notre région aussi comme étant d'origine antique.*

Rösler a observé qu'en Pannonie également, sauf Raab (Arabona), Pettau et Siscia, les noms géographiques latins ont disparu <sup>3</sup>. Les noms seuls des rivières se conservent dans le Norique, la Vindélicie et la Rhétie <sup>4</sup>. Le savant autrichien a trouvé l'explication de ce fait dans le caractère réitéré des invasions: après les Germains sont venus les Slaves, puis les Avars et enfin les Magyars. Il lui semble que la même chose a dû se passer en Moesie, bien que les noms antiques y soient mieux gardés. Comme il admet qu'en *Dacie une partie de l'ancienne population a pu survivre* <sup>5</sup>, il n'observe

<sup>1</sup> Voy. Thunmann, *Untersuchungen*, p. 92, note s.

<sup>2</sup> *Röm. u. Romanen*, p. 214. Du reste, tout le chapitre. Pour le sens du mot, p. 215, note 1. Aussi la *lex romana* invoquée par un Rodolphe en 1127; *ibid.*, p. 232, note 3.

<sup>3</sup> Hünfalvy aussi (ouvr. cité, p. 40) reconnaît que des noms de localités ne se sont conservés, dans ce pays profondément romanisé, que dans Syrmium (Srem) et Siscia (Sissek).

<sup>4</sup> Jung, *Römer u. Rom.*, p. 61.

<sup>5</sup> Was etwa von Daciern und Römern blieb war weder im Stande sich zu erhalten, noch die alten Namen fort zu pflügen.

pas que le rapprochement avec les autres provinces imposait lui aussi la reconnaissance qu'il y a eu au moins une certaine permanence<sup>1</sup>. Et il doit reconnaître que les noms de rivières n'ont pas disparu : il ajoute même, à côté des grands cours d'eau, ceux du Timiș, du Motru, de la Bârzava et de l'Am-poiu<sup>2</sup>. Il cherchait à échapper aux difficultés que suscite ce fait en présentant l'argument que certains noms ont une vie plus dure.

Le nom de la montagne balcanique, sauf le terme turc lui-même de « Balcan », qui s'est généralisé, s'est conservé sous la forme illyre, recouverte pendant l'antiquité même par celle, hellénisée, de Rhodope (« la montagne aux roses »; cf. aussi l'île de Rhodes, d'après le rhododendron, « l'arbre à rose »), Schar (Schar-dagh), qui doit être rapproché sans doute de la Scardona sur la rive de l'Adriatique. Au terme de Balcan, « montagne », sans autre désignation, correspond celui, d'emploi populaire roumain courant, de « Muntele » (« la montagne ») au Nord du Danube et la dénomination des « Munții aromânești » (« les montagnes roumaines », en dialecte), donné par les Roumains du Pinde, montagne dont il faudrait chercher les noms populaires chez les différentes nations qui y habitent. Les Bulgares, c'est-à-dire les Slaves qu'ils représentent sous un nom différent, emploient les mêmes dénominations vagues de Planina, montagne, comme dans Stara Planina (l'ancienne montagne), ou de Gora (« montagne »), Sredna Gora, (« montagne du Nord »). On a observé que le nom de l'Hémus est conservé, par les Turcs, dans le promontoire qui s'appelle jusqu'aujourd'hui Ėmineh<sup>3</sup>.

Pour les cimes (Youroukhal, Maragoudisk, Kadimlia, Sâtké, Karlik), les noms ont un caractère purement turc, alors que chez les Roumains, à côté de certains noms pétchénéguo-cumans (comme Ceahlău, Rarău, etc., peut-être

<sup>1</sup> *Anfänge*, p. 37.

<sup>2</sup> *Ibid.*, pp. 37—38. Du reste, il finit par dire que la conservation même des anciens noms n'a pas de valeur, car, bien qu'ils eussent persévéré dans la Grande-Bretagne, la population n'en avait pas moins disparu.

<sup>3</sup> Bourchier, dans *l'Encyclopaedia Britannica*, art. *Bulgaria*, p. 773.

Parâng, s'il n'est pas grec), le nouveau nom roumain (Rătezatul, « la montagne rasée »), Omul (« l'homme »), arrive à vaincre; même toute une « sierra » balcanique s'appelait Karadcha-dagh ou Chabkana-dagh. Ceci s'explique par l'existence des pâtres turcs venus d'Asie Mineure pour y continuer leurs occupations. La Vitocha seule, près de Sofia, paraît être d'origine slave<sup>1</sup>.

Entre les noms des rivières qui se conservent en Dacie, le Byzantin Priskos, au V-e siècle, connaît, après celui de Danube, les trois suivants: Drékon (cf. Drencova, village actuel dans le Banat), Tigas (le Béga actuel) et le Tiphésas, qui n'est que la Tisa.

Au contraire, les noms des rivières sur la rive droite ont subi des changements dignes d'attention. Le Timok et le Lom (qui n'est que l'Almus des Romains) ont des noms qui paraissent être illyres. La Tchabritza et l'Isker dérivent de formes romaines: Cebrus et Oescus, de même que les noms des rivières Vit (Utus), Morava (Margus)<sup>2</sup>, Iantra (Iatrus). Ceux des rivières d'Ogoust, d'Osem (Asamus, mais cf. les Ossètes du Caucase), de Picnus (cf. la Pek actuelle) ont un caractère touranien, encore non expliqué. La forme Vid du Vit pourrait être d'origine slave. Et, pour la finale, en Albanie: Arzen, Simen, Prizren et en Bulgarie même: Choumen (mais cf. les monts Choumanska en Serbie) viennent elles aussi d'une époque plus ancienne, à caractère slave.

En Thrace, l'élément touranien, venu d'une profonde colonisation d'éléments asiatiques, a donné le nom de la rivière de Kamtchik (cf. Balcic sur la rive de la Mer Noire, en Dobrogea). Dans le nom de la rivière de la Toundcha il y a aussi un caractère turc, mais les Ardées des Illyres survivent dans le nom de Arda, et le Strymon grec, qui a dû être prononcé Strumon, venant de l'ancienne racine *str*, « couler », comme dans l'Ister et dans le Dniestr, s'est conservé

<sup>1</sup> Seulement le nom de la cime des Bucegiu, qu'il faut rapprocher de Bucecea en Moldavie et de Buczaçz en Galicie, est slave. Le nom du Caraïman, autre cime des Carpathes, vient du Turc de Caramanie qui y avait établi au XVIII-e siècle une fabrique de fromages.

<sup>2</sup> Voy. aussi Jung, *Römer u. Romanen*, p. 234.

dans le nom actuel de la Strouma. En ce qui concerne le nom de la rivière Maritza, l'ancien Hèbre (le terme s'est conservé dans l'Ibar albanais), il doit venir, quant à la racine, de ce terme de *mar* que les Thraces donnaient à leurs rivières (Murăș, Morava, la Mara du Maramurăș, Trasmарisca; Pârvan citait aussi le March de Moravie).

Les cités grecques se maintiennent sous différentes formes, modernisées: Pulpidava est le bulgare Plovdiv, Andrinople devient chez les occupants slaves Odrine, de même que Thessalonique est devenue une Soloun; tous les environs présentent le même caractère conservateur. Alors que sur la rive droite du Danube, dont chaque cité balcanique conserve sa tête de pont de l'autre côté, dans les noms de localités Ratiaria est devenu le « fort », la « palanka », d'Arcer ou Arçar, Nicopolis le Nikioup des Turcs; jusqu'à Artacia qui se conserve dans le nom de Arta-Kewi <sup>1</sup>.

En Grèce, si les noms des montagnes et des rivières sont conservés, il n'en est pas de même des noms de localités, qui sont souvent slaves. Kiepert <sup>2</sup> observe qu'à peine 2.000 de ces noms de villages et de bourgs viennent de l'antiquité, et ceci surtout sur le rivage de la Mer, de même que, sur le Pont occidental, Kallatis, qu'on a supposée, d'une façon erronée, venir de *kalos*, « beau », est devenue Pankala, « toute belle », Pangala, et c'est de là que les Turcs ont fait, en prononçant le nom d'une façon gutturale, Mangalia. Nous avons essayé ailleurs de trouver une explication pour ces différences de nomenclature, en Grèce, entre le village et la ville. Nous ajouterons ici que, la vie pastorale s'étant conservée dans les mêmes formes, elle a pu répandre au cours du temps les noms des cimes vers lesquelles le troupeau se dirigeait pendant l'été, et aussi celui des cours d'eau, le long desquels s'étendait la transhumance déterminée par le besoin des pacages: il y a une géographie du pâtre à côté de la géographie du villageois et de la géographie, bien différente, du monde officiel et des lettrés. La même explication peut être

<sup>1</sup> Pârvan, *Contribuții epigrafice*, p. 56.

<sup>2</sup> *Historisch-Geographisches Atlas der alten Welt*, Weimar, 1848.

donnée aussi au phénomène, presque complètement semblable, dans les régions daces (nous avons déjà observé que, même au-delà du Danube, on a conservé, et nous voyons maintenant pour quel motif, les noms des rivières).

Les noms roumains, pour les deux grands centres de Larissa, *Larsa*, et de Trikala: *Târcol* —, cette dernière transformation peut être due à une influence slave, — et pour Salona: *Săruna*, ont une importance toute particulière, bien que pour le second de ces noms on puisse admettre aussi une transmission slave. Mais ce qui nous manque sur ce territoire, et il faudrait y suppléer rapidement, tant que la conscience roumaine de ces pâtres n'a pas encore disparu, ainsi que leur façon de vivre, qui est de plus en plus limitée par la civilisation moderne, ce seraient les noms de montagnes, de cours d'eau et celui de ces points géographiques que les Allemands appellent les *Flurnamen*: les Saxons de Transylvanie les recueillent depuis des années pour en tirer des conclusions historiques qui les intéressent de si près.

Il en est tout autrement dans l'Occident des Balkans où, en tous cas, il y avait la protection de l'Empire, garantissant la continuité. Dans la région illyre on a conservé dans Mat le nom de l'ancienne Aemathia. La montagne de ce côté porte des noms grecs ou grécisés: Pindos, Grammos. Alors que les cimes, comme Tomor, Toli, Kraba, Muéla, Tihika, Mihkéli, peuvent être ramenées à des racines différentes.

Tous les noms des îles sont restés: Lisa (Issa), Chvar (Pharos), Cürzola (Curiota), Derk (Derkita), Apseros (Ossero), Crepsa (Cherso), Arbe (Arbag), Brazza (Brattia), Solta (Solentia), Pago (Pagus). De même les rivières dérivées des anciennes: Tara, Arta, Chkoumbi, Viorsa, Drine, Ibar, certains de ces termes n'ayant que la valeur générale de « cours d'eau ».

Mais ici encore les noms des localités qu'on rencontre dans l'antiquité ont disparu presque totalement (mais on a encore Buthroton-Butrintò, Avlona-Valona), alors qu'on a la tradition illyro-gréco-romaine à Raguse, à Cattaro, à Risano, à Spalato, ἡ παλάτιον (« le Palais de Dioclétien »), à Captat (Civitatem), à Stagno (ἡ τὴν ἄμμον, « vers le sable », « vers la

plage»), à Starea (*εἰς τὴν στερεάν*, «sur la terre ferme»), à Troguir-Trau (Tragurium), à Sebenico (qui paraît être *ἑπίνικον*, d'après le souvenir de quelque victoire; cf. aussi Epidamne).

Dans cette région, on observe aussi les anciens suffixes, comme l'illyre *ona* dans: Albona, Salona, Nona, Scardona, aujourd'hui Labine, Soline, Nine, Scradine<sup>1</sup>.

On a déjà observé<sup>2</sup> l'apparition si tardive des Albanais, mais nous continuons à croire que le nom de Skipétars ne vient pas de «shkyipoi», «je comprends» (cf. les Slaves, «ceux qui parlent», en face des Némitzi, «ceux qui ne savent pas parler»), mais de *scopulus*, qui, chez les Albanais d'aujourd'hui, se conserve, avec le même sens, dans *shkep* et *shkip*. Le nom de *guégue*, surnom d'une moitié de la race albanaise, doit être mis à côté du «Moț» et du «Coutz» roumains, sobriquets donnés aux pâtres par les habitants de la plaine<sup>3</sup>. Les noms d'*Arber* et d'*Arberia* pour l'Albanais et l'Albanie montrent un phénomène pareil au rhotacisme, chez les Roumains, mais ici le *r* venant du *l*.

Les noms des localités anciennes se conservent chez les Albanais dans Pollina (pour Apollonia), dans Durtz ou Draç pour Dyrrachion, dans Khimara pour Chimaira. Malgré les études de Hahn et de toute l'école viennoise, on n'a pas mené jusqu'au bout la poursuite des déterminations géographiques dans cette région qui cache de si grandes complications. Mais on y trouve, par dessus ce qui est resté d'une nomenclature hellénique si riche et d'une autre nomenclature, triballo-illyre, si variée, une couche plus récente, où le suffixe *ichté*, dans Kratzounichté, correspond au suffixe roumain *ești*, ayant le même sens généalogique (ainsi le correspondant de Crăciun, est le roumain Crăciunești).

De fait, tout est en rapport avec la conservation de la vie urbaine, et cette vie urbaine est transmise par la situation

<sup>1</sup> Jung, *Römer u. Rom.*, p. 254.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 244, note 3.

<sup>3</sup> Notons comme une curiosité que le nom de l'autre moitié des Albanais, les *Tosk*, du Sud, a été rapprochée du *Tuscus* des Étrusques et qu'on a même vu dans Tirana quelques chose de «tyrrhénien»; Bouchier, dans *Encyclopaedia Britannica*, I, art. *Albania*, p. 483.



maritime chez les Grecs, ainsi que sur la côte balcanique de l'Adriatique; c'est le même cas aussi pour le Danube.

On peut citer également le fait que, bien que l'Empire ait si peu renoncé à la possession de la Grande-Bretagne que Bélisaire, le général de Justinien, l'offrait aux Ostrogoths, en échange de la Sicile <sup>1</sup>, dans cette Grande-Bretagne Eburacum survit dans l'anglo-saxon Eoforwic, dans le Jordvig des Normands <sup>2</sup>.

Nous avons terminé cette analyse, destinée à éclairer la situation du territoire qui est devenu ensuite la base de la nation roumaine. Mais, même ainsi, sur la base des noms de localités conservés sur la rive gauche, un K. Müller pouvait admettre « que les provinces romaines, abandonnées, se maintenaient sous la domination étrangère et conservaient une certaine civilisation et que, pendant les périodes de paix, un commerce (*Verkehr*) avec elles ne peut être exclu<sup>3</sup> ». Ailleurs aussi, il admet que « des rapports d'amitié avec une partie de l'ancienne grande Dacie ont existé encore pendant pas mal de temps » <sup>4</sup>.

Là où les anciens noms avaient disparu et d'autres devaient surgir, *il faut admettre une autonomie plus parfaite que celle d'avant la date de l'évacuation*. Et elle est pareille à celle de la Dalmatie. L'empereur Constantin le Porphyrogénète critique ses prédécesseurs qui, par leur faiblesse, ont permis que ce nouvel ordre de chose s'instaure: « les habitants des cités de Dalmatie sont devenus autocéphales, n'étant soumis ni à l'empereur des Romains, ni à un autre » <sup>5</sup>.

Cherson, avec ses larges relations de commerce, offre un autre exemple de vie populaire autonome et on peut mettre

<sup>1</sup> Relevé par M. Ferdinand Lot, dans *Les invasions germaniques; La pénétration mutuelle du monde barbare et du monde romain*, dans la « Bibliothèque historique » (Paris, 1935), p. 302. Le livre est particulièrement suggestif.

<sup>2</sup> Budinszky, *Verbreitung der lateinischen Sprache*, p. 129. Pour la conservation du Norique, le même, ouvr. cité, pp. 166—168. Les passages sur l'évacuation « complète »; *ibid.*, note 53.

<sup>3</sup> Éd. de la Table Peutingerienne, pp. XXXIII—XXXIV.

<sup>4</sup> P. 539.

<sup>5</sup> *Οἱ τὰ τῆς Δελματίας κάστρα οἰκοῦντες γεγόνασι αὐτοκέφαλοι, μήτε τῷ βασιλεῖ Ῥωμαίων, μήτε ἐτέρῳ τινὶ ὑποκείμενοι; De adm. imp.*, 29. — Traces de conservation du fonds romain aussi sur le Rhin; Jung, *Geographie*, p. 118.

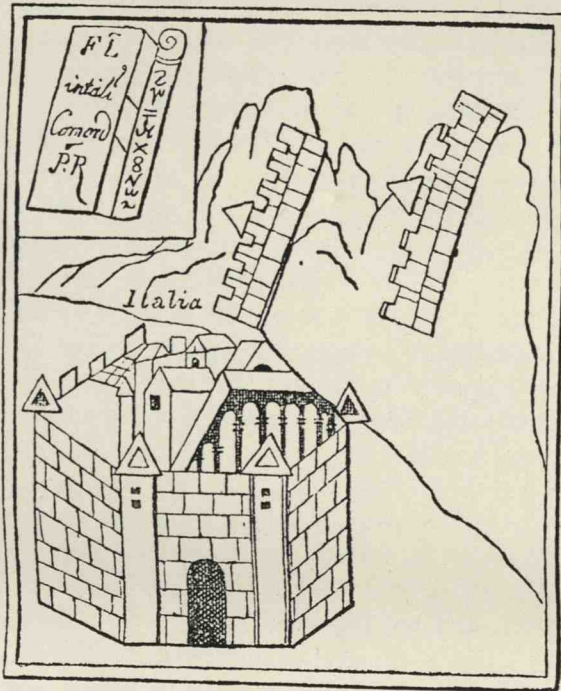


Fig. 2. — Cité romaine du IV-e siècle.

*Notitia Dignitatum*, p. 84.

à côté la vie des Goths de Crimée qui, se conservant jusqu'au XVI-e siècle, ont disparu, ainsi que l'observe Tamm, pour le seul motif qu'ils étaient restés seulement des pâtres<sup>1</sup>.

La recherche des circonstances dans lesquelles vivent d'autres provinces envahies et abandonnées par l'Empire est nécessaire pour éclaircir une situation pour laquelle, dans ces régions, les sources manquent plus qu'ailleurs.

En Gaule, on a constaté que la vie économique n'a pas été enrayée par les invasions, que, après la ruine de la petite agriculture, de grandes propriétés se sont formées avec des villas; un poète comme Ausone a pu parler de « la prospérité de son époque »<sup>2</sup>. La même chose a dû se passer, moins les villas, dans la Scythie Mineure.

Alors qu'un abandon du *limes* et une fortification derrière la ligne perdue se rencontrent sous l'usurpateur Postumus (258—267), là encore<sup>3</sup>, après la mort d'Aurélien, on revient à la ligne provisoirement évacuée. Le parallélisme avec la Gaule est observé aussi pour la date de 260, lorsqu'on abandonne le *limes* entre Andernach et le Danube<sup>4</sup>, et de 275—276, lors de la « grande invasion » dans ces contrées<sup>5</sup>. Dans la même Gaule, pour certains districts, la capitale<sup>6</sup> recule sans cesse vers l'Ouest, de même que cela est arrivé du Sud au Nord pour les districts roumains occupés par les Turcs, lorsqu'ils ont organisés, au XV-e siècle, leur province, la *raïa*.

De même que la *Notitia Dignitatum* montre en Gaule les Sarmates de la future Sarmaise et les Taïfales de Tifaige (*Sarmatae et Taifali gentiles*), de même, à l'époque d'Aurélien, les Goths de Dacie vivaient sous le commandement romain<sup>7</sup>.

Pour la retraite des légions sur le Rhin, une recherche

<sup>1</sup> Voy. le livre récent, aux conclusions si importantes, avec des informations nouvelles, de M. Vassiliev.

<sup>2</sup> Miss Manley, *loc. cit.*

<sup>3</sup> *Ibid.*, pp. 38, 42.

<sup>4</sup> Jean Colin, *Les antiquités romaines de la Rhénanie*, Paris, 1928, p. 13; chez Miss Manley, ouvr. cité, p. 81, note 1.

<sup>5</sup> *Ibid.*, p. 41.

<sup>6</sup> *Ibid.*, ouvr. cité, p. 95.

<sup>7</sup> Mommsen, dans *Hermes*, XXIV, p. 251 et suiv.

attentive est arrivée à ce résultat qu'« il est plus juste de dire qu'il y a eu, *plutôt qu'une rupture brusque, une retraite graduée d'au-delà du Rhin, qui a été accentuée par l'invasion, à l'époque de Gallien et de Postumus* »<sup>1</sup>.

En Espagne aussi, on trouve un traité formel avec les barbares, qui habitent seulement entre certaines limites, comme des hommes appartenant à l'Empire<sup>2</sup>, exécutant la *voluntas et ordinatio* des empereurs, de même que, plus tard, on verra l'empereur d'Orient donner des ordres aux Slaves dans le but d'épargner les provinciaux, auxquels on avait accordé comme abri le palais-cité même de Dioclétien à Salona. Du reste, sous les Byzantins est envoyé en Occident le même général qui combatta sur le Danube les Slaves, Commentiolus, pour y faire des travaux de fortification<sup>3</sup>.

Nous avons déjà dit que la Grande-Bretagne non plus n'a pas voulu être détachée de l'Empire. Lorsque cela s'est fait au VI-e siècle, l'empereur *Honorius s'adresse aux provinciaux, leur déclarant d'une façon formelle qu'il les abandonne à leur propre défense*<sup>4</sup>. Aucune autre mesure que le départ de l'armée et des fonctionnaires. Si un écrivain postérieur présente une population terrifiée et désorientée, qui s'enfuit « des barbares vers la Mer et de la Mer vers les barbares »<sup>5</sup>, nous voyons les mêmes provinciaux abandonnés à leur sort qui appellent, comme les Byzantins et par suite de la même nécessité, d'autres barbares contre ceux qui les molestent. En Bretagne comme en Gaule on élit un chef populaire, qui est, dans ce cas, vers 308—309, Ambrosius Aurelianus, pour conduire la résistance<sup>6</sup> dans tous les districts du pays<sup>7</sup>. Et M. Haverfield observe que « le sens de l'appartenance à l'Empire n'était

<sup>1</sup> Miss Manley, ouvr. cité, p. 75.

<sup>2</sup> Voy. Jung, *Romanische Landschaften*, p. 74 et suiv. Il cite chez Idace, en 411: « barbari ad pacem ineundam conversi, sorte ad habitandum sibi provinciarum dividunt regiones ».

<sup>3</sup> *C.I.L.*, II, 3420.

<sup>4</sup> Zosime, VI, 10. Cf. Haverfield, ouvr. cité, p. 58, note 4.

<sup>5</sup> *Repellunt nos barbari ad mare, repellit nos mare ad barbaros*; Gildas, ch. 15. Voy. aussi Nonnius. Cf. aussi plus haut.

<sup>6</sup> Gildas, ch. 25. Voy. aussi Jung, *Rom. Landschaften*, pp. 307—308.

<sup>7</sup> Voy. Ferdinand Lot, *Les invasions germaniques*, pp. 306—310.

pas totalement mort jusque dans la Bretagne du VI-e siècle. Des noms romains ont été employés même plus tard, sinon exclusivement, du moins d'une façon assez libre par les Bretons . . . On trouve parfois des inscriptions romaines (VI-e siècle) »<sup>1</sup>. Nous avons déjà remarqué dans quels termes un Gildas a cherché à montrer la douleur d'une population menacée, mais attachée opiniâtrement à un passé qui lui avait donné la paix et la prospérité.

Une constatation intéressante est celle-ci: si plusieurs des successeurs des anciens provinciaux ont péri dans la lutte contre les envahisseurs germaniques de la Grande-Bretagne, l'émigration dans l'autre Bretagne, gauloise, par delà la Mer, ne s'est pas produite alors en masse<sup>2</sup>. La vie de St. Germain d'Auxerre montre elle aussi combien les habitants d'ancienne race se sont opposés d'eux-mêmes aux envahisseurs<sup>3</sup>.

En Bretagne, là où il y a des inscriptions, les troupes manquent et, en échange, de puissants municipes et colonies, composés surtout de vétérans, à partir de l'empereur Claude, avec Camulodunum (Colchester)<sup>4</sup>, en tant que forteresse, s'y sont fixés. « La civilisation s'y développe surtout par son accroissement automatique », mais, dans la région de collines, depuis York vers le Nord, il n'y a que des forts, reliés par des routes. Là aussi les Bretons de dehors, ceux de la reine Boadicee, pareils aux Carpes du Danube, attaquent les Romains et la population qui vit sous leur domination. Là aussi il y a autour des cités des territoires, portant le même nom qu'en Gaule, mais les cités gauloises vivent séparément, sous la surveillance des maîtres<sup>5</sup>.

Sur l'abandon de la Grande Bretagne par les Romains, voici, du reste, ce que dit M. Haverfield<sup>6</sup>: « Après qu'un

<sup>1</sup> Haverfield, ouvr. cité, p. 60.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 65.

<sup>3</sup> *Scriptores rerum merovingicarum*, VII. Cf. Dopsch, *Das Kontinuitätsproblem*, dans l'*Arch. f. Kulturgesch.*, XI (1916), pp. 159—182.

<sup>4</sup> Chester = castrum.

<sup>5</sup> Haverfield, dans l'*Encyclopaedia Britannica*, IV, p. 583 et suiv.

<sup>6</sup> Voy. *ibid.*, p. 589. Comme bibliographie, à côté du travail de M. Haverfield, citons surtout *The Romanization of Roman Britain* (aussi dans l'*Edinburgh Review*, 1899) *English historical Review*, 1901, et Bury, *Life of St. Patrick*, 1905.

Magnus Maximus et un autre prétendant eurent transporté des troupes pour leurs buts, et que les Germains se furent fixés en Gaule, il n'y eut aucun grand départ de Romains. Seulement le gouvernement central n'a plus envoyé les gouverneurs et les autres officiers habituels. Les Romano-Bretons ont été abandonnés à eux-mêmes. . . Ils suivirent un exemple romain de la même époque et payèrent des Saxons pour repousser des Saxons ». Mais, « chassés des centres de vie romanisés, de la région aux cités entourées de murs et aux maisons civilisées dans les collines du pays de Galles et du Nord-Ouest, les provinciaux ont subi un changement facilement compréhensible. Ils rencontrent dans leurs refuges les Celtes, insoumis, dont la région porte le nom et où la race s'était renforcée, et ceux de l'Irlande libre, redevenant des Celtes de langue et même d'inclinations artistiques ».

*Si on ne se trouve pas devant un retour à la vie nationale des Daces romanisés, ceci vient précisément du fait qu'ils n'ont pas été abandonnés à des barbares qui n'étaient pas encore arrivés et que Rome ne connaissait pas, du fait que Rome, la puissante Rome d'Aurélien, retranchée sur la rive droite, avait établi les barbares comme fédérés, que les Goths n'ont jamais été indépendants, ce qui sera prouvé aussi par leur attitude devant le danger hun, car ils demanderont à être accueillis par les Romains comme des hôtes et des sujets. Il ne faut pas oublier non plus qu'en Dacie la liaison avec la Mer et avec l'Empire n'a jamais été rompue, alors que la présence des Francs dans la Gaule l'avait fait pour la Bretagne.*

Non seulement le sentiment romain s'est conservé après la retraite des légions de la Bretagne, ainsi que le montre ce Gildas, ou un Nonnius, mais, « au V-e ou au VI-e siècle » une inscription présente le « protecteur » à nom celte, qui remplaçait les commandants romains: *memoria Voteporigis protictoris*<sup>1</sup>. Des rois celtes apparaissent, du reste, après

<sup>1</sup> *Archaeologia Cambrensis*, 1895, p. 233 et suiv.; Mommsen, préface de Gildas, dans les *Mem. Germ. Hist.*, XIII (cf. aussi le même, dans *Hermes*, XIX, p. 303 et suiv.). Cf. Jung, *Geographie*, p. 127. Voy. C. M. Franzero, *Britannia Romana*, Milan, 1934.

l'abandon de la province par les Romains dans différents coins de la région <sup>1</sup>.

Cependant, l'établissement des Saxons avait été reconnu par l'Empire : à côté du comte des Bretons, il y a celui « de la rive saxonne à travers la Bretagne » (*littoris saxonici per Britannias*) <sup>2</sup>.

Les noms romains se conservent, dans des interprétations modernes, pour l'Afrique du Nord aussi, les anciens noms locaux étant à la base <sup>3</sup>.

La conclusion ne peut être donc que celle-ci : au lieu de considérer comme finie pour la Dacie, et pour la Dacie seule, la séparant des provinces voisines et de tout l'Occident, une époque historique entière, on ne trouve, ici comme dans d'autres parties de l'Empire, occidentales, sous une forme parfois confuse, que la dualité entre un Empire de caractère universel, qui ne peut abdiquer aucun de ses droits, et une puissante vie populaire, devant laquelle toute invasion en arrive pour le moment à donner un nouveau contingent de barbares capables de soutenir les guerres impériales <sup>4</sup> et de s'amalgamer aux habitants d'origine archaïque.

<sup>1</sup> Lot, *Les invasions germaniques*, pp. 306—310.

<sup>2</sup> *Notitia dignitatum*, éd. Böcking, I, pp. 4, 80—81.

<sup>3</sup> Jung, *Römer u. Romanen*, pp. XIII—XIV. D'autres noms conservés dès l'époque grecque dans les îles abandonnées de la Dalmatie; Schafarik, ouvr. cité, II, p. 304.

<sup>4</sup> Voy. M. Bang, *Die Germanen im römischen Dienste bis zum Regierungsantritt Constantins I*, Berlin, 1906. Voy. aussi Théodore Bernhardt, *Politische Geschichte des römischen Reiches von Valerian bis zu Diocletians Regierungsantritt (553 bis 284 n. Chr.)*, Berlin, 1867.

## CHAPITRE III

### NOUVELLE ROMANISATION POLITIQUE

#### I. LES PAYSANS ET LA DÉFENSE

Une nouvelle tentative de romanisation est en rapport avec la volonté de Dioclétien et de Constantin-le-Grand. C'est de là que provient, en Orient aussi, une histoire des camps, comme celle d'Ammien Marcellin, une poésie qui, aussi dans les régions de langue grecque, donne l'oeuvre de Claudien et s'étend jusqu'à Corippe, contemporain de Justin II, donc en plein milieu du VI-e siècle. C'est de là que viennent des livres d'histoire comme celui d'Eutrope et la fabrication en latin des Vies de César à partir d'Adrien, bien que, dès le V-e siècle, avec Dexippe, avec Malchos et Priskos, l'historiographie redevient hellénique, même archaïsante, s'embrouillant dans d'anciennes formes difficilement compréhensibles pour les contemporains eux-mêmes. Dans la nouvelle capitale seule, le vent qui vient de tous côtés mène vers la tradition byzantine et pontique.

Cependant, le grand souci est de *conserver la romanité* dans laquelle, malgré les couronnes orientales que portent les empereurs, se résume l'Empire.

Sur l'architrave de la basilique de Salone on lit en latin: *Deus noster, propitius esto reipublicae romanae*, « Seigneur » — le christianisme s'est déjà imposé —, « sois bienveillant à l'État romain »<sup>1</sup>.

Gardiens de la conservation séculaire de l'ancien ordre des choses, les paysans de ce Sud-Est continuent, sous la forme latine la plus ancienne, la vie rurale thrace. On trouve

<sup>1</sup> *Arch.-ep. Mitt.*, VIII, p. 113.





des noms comme Mucapor et le féminin Tataza Mucapora<sup>1</sup>. On est donc, dès ce moment, en pleine vie paysanne, qui se transmettra sous toutes les formes et sous toutes les dominations, bravant les siècles.

Des tendances à une vie propre des paysans ont été signalées sous Dioclétien, dans la Gaule, où même tel rhéteur excite les paysans à la révolte, les *bagaudes* (de *bagat*, *bagad*, « multitude »)<sup>2</sup>, figurant aussi dans la « déclamation » de Quintilien, qui présente l'homme des champs s'élevant contre les riches qui veulent le forcer à entrer dans l'armée<sup>3</sup>. Les *bagaudes* ont levé sur le bouclier des empereurs, Aelianus et Amandus<sup>4</sup>, à une époque où les recrues devaient être marquées au fer rouge<sup>5</sup>.

Les empereurs illyriens ont une sympathie et un souci spécial pour les régions dont ils viennent et qui sont ces mêmes contrées du Sud-Est européen, appartenant par leur origine aux races archaïques plus ou moins romanisées.

Ainsi, les parents de Maximien travaillaient comme manœuvres près de Syrmiun<sup>6</sup>, sur une terre étrangère (*parentes ejus exercebant opera mercenaria*). Plus bas, il y a là une vie archaïque qui est restée en grande partie intacte, et nous verrons combien de temps dure le souvenir des Besses. On trouve des localités thraces aussi ailleurs à la même époque. Ainsi Gestyturum, « locus possessorum », dans les Actes de St. Philippe<sup>7</sup>.

Alexandre, usurpateur contre Dioclétien, est un autre paysan, originaire de Pannonie<sup>8</sup>.

<sup>1</sup> Paul Allard, *Persécutions, La persécution de Dioclétien*, I, p. 253, note 2.

<sup>2</sup> *Ibid.* Il se rapporte à Orose, VII, 25 (qui n'a rien sur ce sujet), à St. Jérôme, dans la chronique d'Eusèbe, à la Vie de St. Babolein, *Acta Sanctorum*, VII (indication fautive), à la *Passio SS. Regaliani et Donatiani*, 15.

<sup>3</sup> Jam ad arma mittimur . . . Placeat licet tibi opum tuarum fiducia, dives; si mihi vivere non expedit, pares sumus; Quintilian, XIII, 1. Cité par Allard, *loc. cit.*, p. 384. Il cite aussi le passage connu de Lactance, *De mortibus persecutorum*, 7, et le *Code de Justinien*, IX, x, 3.

<sup>4</sup> Allard, *loc. cit.* Les soldats refusent de les attaquer; *ibid.*, pp. 30—31.

<sup>5</sup> *Ibid.*, p. 102 et suiv.

<sup>6</sup> Sextus Aurelius Victor, *Epitome*, XXXIX—XL.

<sup>7</sup> *Acta Sanctorum*, Octobre, IX, 551.

<sup>8</sup> « Agrestibus ac pannonicis parentibus », chez Allard, ouvr. cité, II.

Licinius est un fils de paysans « daces »<sup>1</sup>, et c'est du Danube que viendra ensuite le « cordier » Valentinien<sup>2</sup>.

Vetranio, « né dans les classes les plus pauvres » (*squalidioribus*) de la Moesie Supérieure, apparaît comme prétendant<sup>3</sup>.

Galère est né à Serdica ou sur un autre point de la région de refuge de la rive droite<sup>4</sup>. Ailleurs aussi il est qualifié de « Dace », fils d'un bouvier<sup>5</sup>, de même que Constance, sa mère ayant adoré « les dieux des montagnes » (*deorum montium cultrix*)<sup>6</sup>, ce qui signifie la religion des Carpes montagnards. Cet empereur crée dans la Dacia Ripensis un domaine, Romulianum, nommé d'après le nom de sa mère, Romula<sup>7</sup>. Galerius Maximus, le neveu de celui-ci par sa sœur, était lui aussi « d'origine et d'éducation pastorales » (*ortu atque instituto pastorali*), et pendant sa jeunesse on l'appelait « Daca », le Dace<sup>8</sup>.

Les origines de Sainte Hélène, mère de Constantin-le-Grand<sup>9</sup>, ont été tout aussi humbles.

Licinius était né de « campagnards et tout à fait paysans »<sup>10</sup>; il reste l'ennemi des « mites (*tineae*) et des souris du palais »<sup>11</sup>. Constantin combattra contre lui à Cibalae, la Vincovcé d'aujourd'hui, près du lac Hiulcus<sup>12</sup>.

Martinien, Sextus Martinianus, associé de Licinius dans sa guerre contre Constantin — et on a conservé des monnaies,

<sup>1</sup> *Rev. Arch.*, IX (1853<sup>2</sup>), p. 769.

<sup>2</sup> Sextus Aurelius Victor, *Epitome*, XLV.

<sup>3</sup> Sextus Aurelius Victor, *De Caesaribus*, XLI. Un autre Vetranio, dans les *Arch.-ep. Mitt.*, VIII, p. 114, n<sup>o</sup> 41. Cf. Schiller, ouvr. cité, II, p. 250 et suiv.

<sup>4</sup> Jordanès, *Romana*, p. 38. Voy. Jung, *Rom. Landschaften*, p. 404 et note 8, d'après Lactance, *De mortibus persecutorum*, p. 23, et Eutrope, IX, 22 (14).

<sup>5</sup> Lactance, *De mortibus persecutorum*, pp. 18—19.

<sup>6</sup> *Ibid.*, 9.

<sup>7</sup> Sextus Aurelius Victor, *Epit.*, XL.

<sup>8</sup> *Ibid.*

<sup>9</sup> Allard, *loc. cit.*, p. 89, note 1 (aussi d'après St. Ambroise, *De obitu Theodosii*, 42). Voy. Conzard, *Sainte Hélène*, 1911.

<sup>10</sup> Sextus Aurelius Victor, *Epit.*, XLI.

<sup>11</sup> *Ibid.*

<sup>12</sup> *Ibid.*

frappées à Nicomédie, le représentant comme Auguste, à côté de Jupiter *conservator*, après la chute de Licinius, auprès duquel il n'avait été que César —, cet aventurier tué par Constantin, est le représentant du même monde balcanique. D'autant plus qu'il a été identifié avec un *praeses provinciae Norici*<sup>1</sup>.

Un Armentarius, un *cow-boy*, est à côté de Constantin, à l'époque même où Sévère et Maximin apparaissent comme « *Illyricorum indigenae Caesares* »<sup>2</sup>.

*Tout tend donc à transporter dans ces régions le centre de l'Empire, et la récupération de la Dacie devait par conséquent figurer nécessairement dans le problème de l'ère nouvelle*<sup>3</sup>.

Poursuivant cet examen de l'origine des nouveaux empereurs, Magnence, « d'origine barbare »<sup>4</sup>, est « né dans les endroits les plus dégradés de la Moesie Supérieure »<sup>5</sup>.

Jovien, fils de Varronianus, est des mêmes contrées, de Singidunum<sup>6</sup>, mais Valentinien, fils d'un Gratien, est natif de Cibalae<sup>7</sup>; l'empereur Gratien est de Sirmium<sup>8</sup>.

Et sur ces empereurs paysans, venant tous de l'Illyricum, Sextus Aurelius Victor se prononce de cette façon: « Bien qu'incultes et pleins des misères du village et des camps, ils ont été utiles à l'État »<sup>9</sup>.

Non seulement les paysans qui leur correspondent, dans différentes situations, allant jusqu'à la couronne, défendaient

<sup>1</sup> Voy. Robert Mowat, *Recherches sur l'empereur Martinien à propos d'une médaille inédite de ce prince*, dans les *Comptes-rendus* de l'Académie des Inscriptions de Paris, 1879. — Voy. Büdinger, *Untersuchungen zur röm. Kaiser-gesch.*, III, p. 321 et suiv.

<sup>2</sup> Sextus Aurelius Victor, *De Caesaribus*, XL.

<sup>3</sup> Voy. chez le même, XLI, un pont sur le Danube et des « *castra castellaque pluribus locis commode posita* ».

<sup>4</sup> *Utpote gentis barbarae; ibid.*

<sup>5</sup> Silvanus Gallus aussi est un paysan; *ibid.*, XLII.

<sup>6</sup> Sextus Aurelius Victor, *Epit.*, XLIV: « *in solo agri singidonensis* ».

<sup>7</sup> *Ibid.*, XLV.

<sup>8</sup> *Ibid.*

<sup>9</sup> *His sane omnibus Illyricum patria fuit; qui, quamquam humanitatis parum, ruris tamen ac militiae miseriis imbuti, satis optimi reipublicae fuere; du même, De Caesaribus, xxxix.*

bien ou mal la frontière, mais, du moins pendant le IV<sup>e</sup> siècle, on les voit aussi piller à côté des barbares et d'une façon encore plus cruelle <sup>1</sup>.

En ce qui concerne leurs fonctions de travailleurs des champs, une lettre de Symmaque montre ce que doit, au V<sup>e</sup> siècle, l'approvisionnement de Rome au blé de Macédoine <sup>2</sup>, et ceci au lendemain des dévastations gothes d'un bout de la Péninsule à l'autre.

Un sentiment « démocratique » saisit aussi ce témoin intelligent qu'est Sextus Aurelius Victor, lorsque, se dirigeant contre les bureaucrates, les *actuarii*, qui venaient de donner un empereur, il plaint les *aratorii*, les paysans, qui sont ruinés par cette caste <sup>3</sup>.

En Occident on ressent une sympathie réelle pour la brutalité des bagaudes, qu'a assimilés aux « Jacques » du moyen-âge Burckhardt <sup>4</sup>. L'agriculteur, le pâtre, le « paysan », ont imité — c'est le panégyriste Mamertinien, s'adressant à Maximien, qui le dit — le guerrier barbare.

L'amour pour les paysans amène Sextus Aurelius Victor à assimiler Pertinax à un Curius ou un Fabricius, à citer les paroles de Septime Sévère au sujet de « sa naissance à la campagne et d'un père inculte » <sup>5</sup>. L'empereur Valens apparaît

<sup>1</sup> Zosime, IV, 1, 5. Défense, par les paysans, du *limes*; Patsch, dans les *Sitzungsberichte* de l'Académie de Vienne, 1929, p. 16 et suiv. Leurs dispositions à s'entendre avec les barbares (parce qu'ils étaient forcés aussi d'approvisionner les troupes des *limitanei*); *ibid.*, pp. 17—18. « Leur intimité » et leur « parentés » avec ceux-ci; *ibid.*, p. 18 (est citée la décision, connue, du Code Théodosien défendant les mariages mixtes).

<sup>2</sup> *Quid romanis horreis macedonicis adiciat commeatus*; *Ép.*, LV., Il est question aussi des approvisionnements en Afrique; *ibid.*; voy. aussi LXXXII: « venerabilis pater patriae macedonicis commeatibus Africae damna pensavit ».

<sup>3</sup> *Fortunis aratorum infestum*.

<sup>4</sup> *Constantin*, p. 74 et suiv. L'île de Chypre a été occupée à la même époque par un Calocerus, guide de caravanes; voy. aussi Sextus Aurelius Victor, *De Caesaribus*, XLI. Un « Valerius Rometalka, dux Aegypti et Thebaidos utrarumque Libyarum »; *Rev. Arch.*, XIV<sup>1</sup> (1889), p. 433, n<sup>o</sup> 152.

<sup>5</sup> *Rure ortus tenuique et indocto patre*; *De Caesaribus*, XX.

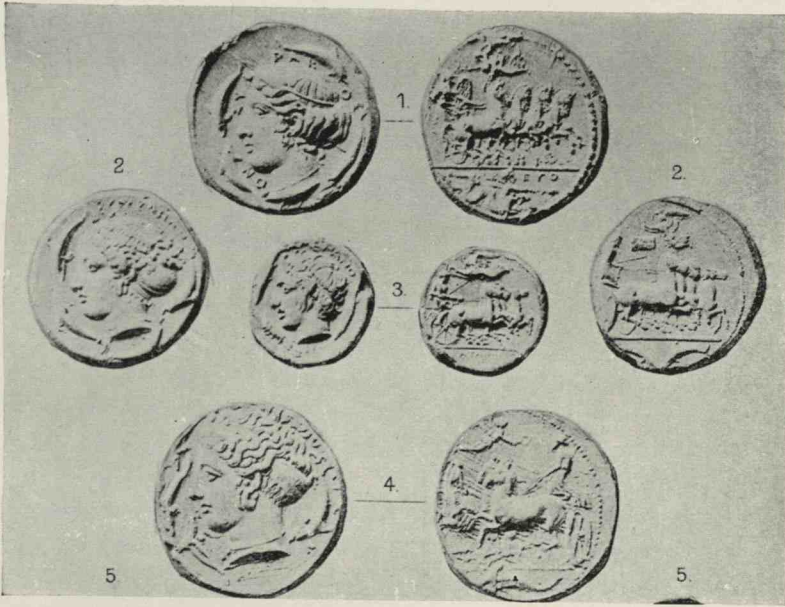


Fig. 4. — Monnaies grecques de Scythie Mineure.  
*Zeitschrift für Numismatik*, XIV, tab. I.

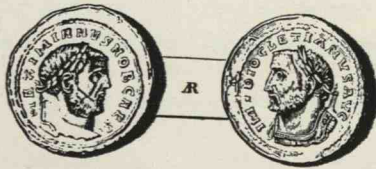


Fig. 5. — Monnaie de Maximien et  
 Dioclétien.  
 D'après Mionnet, ouvr. cité, II, p. 149.

cependant comme l'exponent des propriétaires et des fonctionnaires <sup>1</sup>. Théodose s'occupera de la question sociale, restituant aux mêmes propriétaires les terres qu'avait confisquées l'usurpateur Maxime <sup>2</sup>.

## 2. L'OEUVRE DE DIOCLÉTIEN ET DE CONSTANTIN-LE-GRAND

A cette époque personne ne parle de « l'abandon » de la province par Aurélien. Au contraire, le souvenir de Trajan est tellement vivant dans ces régions qu'on voit Gallien parler à son collègue de ce que Nerva avait fait pour le conquérant de la Dacie <sup>3</sup>. Plus d'une fois Sextus Aurelius Victor <sup>4</sup> rapproche Théodose de Trajan : l'oeuvre même accomplie par ce dernier ne pouvait donc pas être indifférente, étant donné l'état d'esprit de l'époque. Le nom de Trajan se conserve, du reste, aussi, vers 300, dans ceux des légions II Trajana et XXX Ulpiles Trajana <sup>5</sup>. Ceci en attendant l'époque où Constantin déclarera qu'il aurait choisi d'abord Serdica, dans une région purement rurale : il aurait dit alors : « Ma Rome est Serdica » <sup>6</sup>, surtout parce que sa mère elle-même venait de là <sup>7</sup>, et on voit le grand empereur illyre travailler sur ce Danube de Trajan.

*Ce passage vers le Danube montre naturellement l'affirmation de la domination impériale d'un côté et de l'autre du fleuve, également soumis. Il n'y a donc aucune nécessité à ce que les successeurs d'Aurélien aient maintenu le*

<sup>1</sup> Fuit possessoribus consultor bonus, mutare iudices rarius; le même, *Epit.*, XLVI.

<sup>2</sup> *Ibid.*, XLVIII.

<sup>3</sup> Allard, ouvr. cité, II, p. 11.

<sup>4</sup> *Epit.*, XL, VIII.

<sup>5</sup> Allard, *loc. cit.*, p. 137.

<sup>6</sup> Anonyme, dans *Fragm. hist. gr.*, IV, p. 199, n<sup>o</sup> 15, 1. Pour Constantin et Serdica, Jireček, dans les *Arch.-ep. Mitt.*, X, p. 45, note 4. Pour une nouvelle Serdica, Seure, *Rev. Arch.*, X (1919), p. 344, note 1.

<sup>7</sup> Jules Maurice, *Constantin-le-Grand, l'origine de la civilisation chrétienne*, s. ann., croit qu'Hélène était une « fille de roi barbare », et pas une hôtesse.

pacte conclu par celui-ci avec les Goths à un moment de difficulté. Mais la forme administrative et militaire qu'il avait créée a dû rester. Elle ne signifie cependant *que l'unité des deux rives romaines*.

Du reste, la région de l'Illyricum et des provinces voisines fait preuve, pendant le reste du III-e siècle, d'une puissante vitalité, donnant aussi des empereurs à Rome. De Salona à Siscia, à Syrmium, où on rencontre plus tard des conciles, cet élan de vie se retrouve, sur un fonds à demi-barbare. L'homme de Dioclée<sup>1</sup>, Dioclétien, consacre ce primat de l'Occident balcanique par la construction de son immense palais de Salona, et sa retraite, entourée de prestige, ne fait que renforcer l'importance de cette région.

De fait, c'est lui qui *le premier a transporté le centre du pouvoir romain dans les Balkans*: Constantin, dont la mère était de Naïssus, de Nich, ne fera que continuer dans le même sens. Nous avons déjà dit qu'il avait voulu placer sa capitale dans cette Serdica dont la grande valeur romaine est prouvée aussi par les inscriptions. *Byzance n'est donc pas pour lui un point de départ dans cette orientation vers l'Orient mais un terme ultime*.

C'est pourquoi on a un souci particulier de la rive droite du Danube, *mais aussi de la rive gauche*.

En 294, Dioclétien est sur le Danube jusqu'à Durostorum, descendant ensuite par Marcianopolis vers Nicomédie. Peu avant son abdication, le 8 juin 303, on le trouve à Durostorum.

Ainsi l'empereur qui veille « marche » d'un endroit à l'autre, ainsi que le dit une source qui parle d'un voyage vers Syrmium et Singidunum; il est souvent aussi à Viminacium, à

<sup>1</sup> Voy. G. Costa, *L'Imperatore dalmata*, Rome, 1912; Bulić, *L'imperatore Diocleziano*, Spalato, 1916. Voy. aussi Théodore Preuss, *Kaiser Diocletian und seine Zeit*, Leipzig, 1869, p. 69. Surtout, en ce qui regarde les Pré-Roumains, Mommsen, *Über die Zeitfolge der in den Rechtsbüchern enthaltenen Verordnungen Diocletians und seiner Mitregenten*, p. 309 et suiv.; ann. 293—294, Syrmium, pp. 358—359; Viminacium, pp. 359—360; Syrmium, p. 361; am. 294, Syrmium, p. 362; ann. 294, Viminacium, pp. 363—365. Pour Viminacium, voy. aussi Ormos, *Die Altertümer von Viminacium*, Timișoara, 1878.



Durostorum, à Ratiaria, à Triballis, à la Burtadiza thrace, jusqu'à Marcianopolis, vers le Sud<sup>1</sup>. C'est un inspecteur permanent<sup>2</sup>.

A côté, la province de Scythie apparaît en 297 sur la même liste de Vérone, trouvée par Mommsen<sup>3</sup>.

<sup>1</sup> « In ipsis autem diebus ambulavit Dioclitianus exinde ad Syrme »; Büdinger, *Untersuchungen*. III. *Arbeiten über Diokletianus*; Hunziker, *Beiträge zu neueren Arbeiten über Diokletianus*; cf. Wattenbach, *Passio Sanctorum quatuor coronatorum* (Leipzig, 1876).

<sup>2</sup> Voici la liste complète, d'après Mommsen, *loc. cit.*, de cet itinéraire: Syrmium, ann. 293—294 (pp. 370—371, 374). Singidunum, ann. 293 (p. 372). Viminacium, ann. 293—294, pp. 375, 380—381, 385, 397, 403, 405—406, 408, 413; Syrmium, ann. 293, pp. 375—376, 377—389 (290), 390—411, 415 (290). *Durotolo, Dorostoli*, ann. 303 (p. 384). *Haloander*, ann. 294, pp. 402, 409. *Dorocortoro*, ann. 291, p. 414. *Transmare (-isca)*, ann. 294, p. 390. *Ratiaria*, ann. 294, p. 391. *Pi. Pa. Mir.*, ann. 294, pp. 396, 398. *Burtadizi*, ann. 294, p. 401. *Triballis*, ann. 291, p. 404. *Singidunum*, ann. 294, p. 408. *Marcianopolis*, ann. 294, p. 415. *Serdica*, ann. 293, p. 415. *Appiaria*, ann. 294, p. 416.—Chronologie: en 293, Syrmium, 1-er janvier—26 février (p. 434), 11 sept.—31 décembre (p. 435); Viminacium, 8 août—1-er septembre (p. 435). En 294, Syrmium, 1-er janvier—20 août, 8, 12 septembre. Viminacium, 26, Singidunum, 1-er octobre. Cuppae, 24 milles de Viminacium, 5 octobre, Ratiaria, 8, 10 octobre. Cebrum, 11 milles de Ratiaria, 11 octobre. Variana, 30 milles de Cebrum, 13 octobre. Appiaria, 32 milles de Variana, 17 décembre. Transmarisca, 16 milles d'Appiaria, 18 octobre. Durostorum, 37 milles de Transmarisca, 21, 22 octobre. Reginae, entre Durostorum et Marcianopolis, Marcianopolis, 26 octobre. 27, une station entre Durostorum et la Mer. Burtadizum, 36 milles d'Andrinople, 1, 3 novembre (pp. 441—442). Cf. l'itinéraire de Bordeaux à Jérusalem (ms. de Vérone), *Rev. Arch.*, X (1864), p. 101 et suiv.: Sirmium (à partir d'Aquilée, 17 *mansiones*, 39 *mutationes*), Fossius, Bassianes, Noriciani, *Altina*, Singidunum (« fines Pannoniae et Misiae »), Ad Sextum, Tricornia Castra, Civitas Aureo Monte, Mutatio Mingcio, civitas Margo, Civitas Viminacii, ubi Dioclitianus occidit Carinum, Mutatio ad Nonum, Mutatio Munecipio, Mutatio Jovespago, Mutatio Bao, Mutatio Ad Octavum, Mansio Oro-Idimomago, Mutatio Caminitis, Mansio Ipompeis, Mutatio Raimpina, Civitas Naisso. Puis: Ulmo, Romanisiana, Latina, Turribus, Translites, Balaustra, Meldia, *Suctesca*, Serdica, Extusome, Buracara (= para), Sparata, Hilica, S... (« finis Daciae et Traciae »), Ponteugas, Bona Mansio, Alusora (ef. Belazora), *Basapara*, Tugugero, Philippopolis. Suivent des noms grecs, mais aussi: Arbodito, Dritiopara, Beodizo. Mention du monument du roi Annibalianus, neveu de Constantin; p. 102.

<sup>3</sup> Voy. Picot, dans la *Rev. Arch.*, 1867, p. 25 et suiv.; cf. Desjardins, *ibid.*, 1868, p. 256, note 1.

Thrace »<sup>1</sup>. Or, ceci représente pour la propagation du christianisme, étant donné ce que l'Asie Mineure représentait pour la nouvelle doctrine, un fait jusqu'ici non-observé, qui est de la plus grande importance.

Des artisans de Bretagne sont transportés ainsi en Gaule vers 300<sup>2</sup>.

Le long du Danube de Moesie, nous avons vu que non seulement toutes les localités du passé se conservent, ce qui suppose pour le commerce une clientèle sur l'autre rive, mais d'autres s'ajoutent aussi, avec des noms qui ne disent rien, comme c'est le cas de Cupae, de « Reginae », d'autres noms montrant l'existence de grandes exploitations agricoles, Variana, Appiaria, qui est sans doute Appiana, ou des transmissions thraces, comme c'est le cas pour Burtudizum, dans l'intérieur plus éloigné.

Cependant, ce qui doit nous intéresser en première ligne c'est l'ancienne couche de population.

Les Carpes, dont Galère est le vainqueur « six fois » (*Καρπῶν μέγιστος ἑξάκις*), ne peuvent être que les provinciaux qui étaient restés mêlés aux barbares<sup>3</sup>. Mais les barbares de cette époque, qui ont le devoir de défendre la rive et le font quelquefois, alors que d'autres fois ils se révoltent pour une question de salaire, sont les Sarmates. C'est pourquoi Galère est aussi « Sarmatique cinq fois » et Maximien, qui soumettra les Carpes et les Bastarnes, est également un Sarmatique, mais, bien entendu, le nom de ces derniers n'est qu'une réminiscence, un penchant vers l'archaïsme<sup>4</sup>.

Autour de Galère on voit ceux « qui, chassés de leurs terres par les Goths à l'époque des vicennales, s'étaient

<sup>1</sup> Itaque, sicuti pridem tuo, Diocletiane Auguste, jussu supplevit deserta Thraciae, translatis incolis, Asia; Panégyrique de Constance Chlore; *ibid.*, p. 305. Cf. *ibid.*, pp. 305—306.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 306.

<sup>3</sup> Eusèbe, VIII, 17; cf. *Eph. ep.*, IV, p. 31, n<sup>o</sup> 311. Voy. aussi Eusèbe, IX, 10.

<sup>4</sup> Orose, VII, 25, 12 (« strenue adversus Carpos Basterasque pugnatum est; Sarmatas deinde vicerunt »); Jordanès, *Getica*, p. 81.

livrés à Maximien... pour que, voulant éviter d'être esclaves des barbares, ils cherchent à dominer eux-mêmes les Romains»<sup>1</sup>.

Il est question donc d'une autre catégorie, celle des provinciaux restés en Dacie, conservant leurs terres, qui d'eux-mêmes demandent à être transportés au-delà du Danube et concluent un pacte qui pourrait être considéré comme un acte de capitulation, avec leurs maîtres, avec leurs empereurs, pour qu'on leur donne des terres nouvelles.

Bien entendu ceux-ci, lorsqu'un pareil pacte ne pouvait pas leur être accordé, retombaient, comme plus tard les *vecini* de Moldavie, entre les mains des propriétaires, qui les soumettaient comme serfs, ce que l'État dut ensuite empêcher par ses édits<sup>2</sup>.

Ces soit-disant Sarmates apparaissent alors de nouveau comme ennemis, et il s'agit d'une confédération avec une classe guerrière de Iazyges, dominant des éléments qui peuvent être slaves et certainement d'autres aussi, comprenant les Carpes de la montagne et les Daces romanisés, qui étaient revenus à une vie purement rurale. Nous avons déjà remarqué qu'une partie d'entre eux s'appelle les *Acraragantes*, l'autre les *Limigantes*<sup>3</sup> et nous avons montré qu'en écartant la finale qui paraît être en rapport avec l'-*inga* germanique, cela

<sup>1</sup> Ex gente eorum qui, a Gothis tempore vicennialium terris suis pulsi, Maximiano se tradiderant... ut illi, barbaram servitutem fugientes, Romanos dominarentur»; Lactance, p. 23. Citant ce passage d'une extraordinaire importance, Jung (*Rom. Landschaften*, p. 404, note 8), n'en a pas observé la distinction qui est essentielle.

<sup>2</sup> D'après les textes légaux, cités aussi chez Wallon, *Histoire de l'esclavage dans l'antiquité*, III, p. 293, et suiv., Jung, ouvr. cité, p. 405 et note 1.

<sup>3</sup> Jérôme, *Chronicum*, de l'année 337; Eusèbe, *Chron.*: «Sarmatae Limigantes dominos suos qui nunc Acraragantes vocantur, facta manu, in romanum solum expulerunt». Les limigants auraient été nommés ainsi «wegen Überordnung»; Patsch, *Beiträge zur Völkerkunde von Südosteuropa*, IV. *Die quadijazygische Kriegsgemeinschaft im Jahre 374—75*, dans les *Sitzungsberichte* de l'Académie de Vienne, 1929, p. 5. L'empereur Julien comme Sarmaticus Maximus, *ibid.*, p. 6. L'auteur montre d'après les inscriptions l'œuvre de fortification en Pannonie due aux empereurs Valentinien et Valens. Les trois autres parties de cette étude dans l'*Anzeiger*, 1925, pp. 69 et suiv., 181 et suiv., dans les *Sitzungsberichte*, 208 (1928). La seconde partie de la partie III n'était pas parue en 1929.

donnerait pour les uns le nom grec de la montagne, pour les autres le nom romain du *limes* danubien —, de sorte qu'il y aurait entre eux la séparation de jadis entre la Dacie transylvaine et la Dacie olténienne. Les sources distinguent la population soumise de la classe dominante.

Dès Dioclétien on trouve sur la frontière moeso-dace, dans l'Itinéraire de Jérusalem, une *mutatio Sarmatarum*<sup>1</sup>.

Un historien allemand plus récent, Traugott Tamm<sup>2</sup>, considère lui aussi les Sarmates révoltés, qui ne peuvent être que des agriculteurs fixés dans des villages, comme une population différente. Suivant une suggestion de Schafarik, il est disposé à voir en eux des Slaves sortis de leurs montagnes au moment où le chef goth Athanaric, fuyard, y pénétrait; seulement il n'observait pas que cela se passait avant l'apparition dans ces régions d'Athanaric. Cette séparation correspondrait à ce qu'on trouve au IV-e siècle, à la séparation qui survint entre les Tatars chrétiens, qui emploient, eux aussi, l'arc, et les vrais Tatars, de Nicéphore Grégoras.

Les Consulaires de Constantinople, de même que l'*Origo Constantini*, mentionnent aussi la révolte « des serfs des Sarmates » (*Sarmatae servi*), qui expulsent « leurs maîtres en Romanie »<sup>3</sup>. « Plus de 300.000 hommes de tous âges et de tous sexes auraient passé alors en Thrace, en Scythie, en Macédoine et jusque en Italie »<sup>4</sup>.

Les uns et les autres sont disposés cependant à servir Rome: *ils ne sont donc pas des habitants, mais seulement des bandes de mercenaires*<sup>5</sup>.

<sup>1</sup> K. Müller, ouvr. cité, p. LXIX.

<sup>2</sup> Ouvr. cité, p. 92 et suiv.

<sup>3</sup> *Dominos suos in Romaniam expulerunt.*

<sup>4</sup> *Origo Constantini*, ch. 31 et suiv.; chez Jung, ouvr. cité, p. 12, note 21. Des passages aussi chez Wietersheim-Dahn, *Könige der Germanen*, I<sup>2</sup>, pp. 386 et suiv., 448 et suiv.

<sup>5</sup> D'après Ammien Marcellin, les Sarmates limigants confédérés, donnant « dilectum validae juventutis et servitium »; Mommsen, dans *Hermes*, XXIV, p. 249, note 2. Ceci bien que, dans l'*Expositio totius mundi*, par un Asiatique, peut-être d'Antioche, ouvrage écrit sous Constance, on dit que « la région voisine au-delà du Danube appartient à la nation des Sarmates »; *Geogr. veteris scriptores graeci min.*, III, p. 16: « Quae adjacet trans flumen Danu-

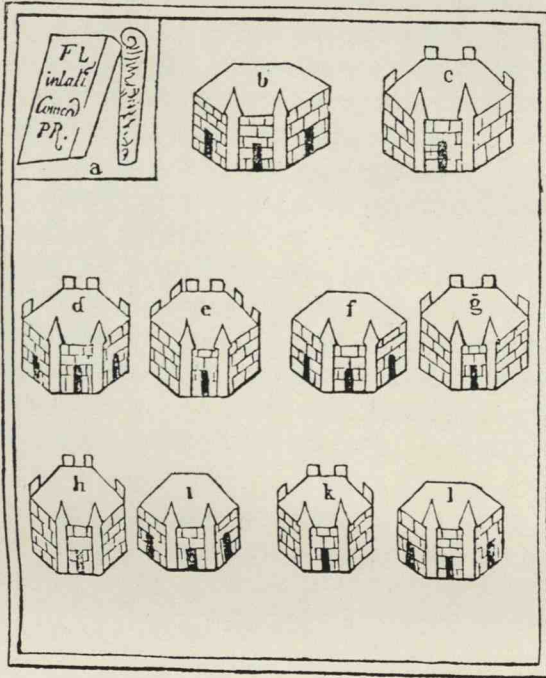


Fig. 6. — Colonie romaine du IV-e siècle.  
*Notitia Dignitatum*, p. 88.

Les mêmes Consulaires, consignent aussi des défaites gothes « dans les régions des Sarmates », pour le mois d'avril 322<sup>1</sup>, et l'*Origo Constantini* explique cette intervention comme ayant été déterminée par une demande expresse des Sarmates<sup>2</sup>. Comme otage on donne le fils même du roi Araric<sup>3</sup>.

Pareils aux Quades, qu'ils copient, les Sarmates de l'époque de Constantin portent, de même que les barbares sur le monument d'Adam-Klissi, des cuirasses de corne, ils emploient de longues lances et chevauchent sur des chevaux hongres, d'une rare rapidité et d'une grande discipline (*veloces et morigeri*)<sup>4</sup>, selon la coutume de la steppe.

Leur chef, Zizaïs, porte un nom scythe<sup>5</sup>. Le penchant vers l'esclavage<sup>6</sup> est conservé chez eux aussi<sup>7</sup>. En 334 Constantin transporte 300.000 Sarmates, qui se laissent faire<sup>8</sup>.

On peut discuter cependant encore sur la véritable origine et le caractère précis de ceux qui sont, ainsi que nous l'avons vu, pour Ammien Marcellin, les « Limigantes » (ailleurs Limitantes) « Sarmatae servi », eux-mêmes divisés en Amicenses et Picenses<sup>9</sup>, noms indéchiffrables avec la mention qu'ils

---

vium opus barbarorum Sarmatium est ». Depuis peu M. Vassiliev s'est occupé largement de cette source, qui ne manque pas d'intérêt.

<sup>1</sup> Voy. Jung, *Pässe*, p. 12, note 4.

<sup>2</sup> Ch. 31 et suiv., chez le même, p. 12, note 4. Une centaine de mille Goths seraient « morts de froid et de faim ».

<sup>3</sup> *Origo*, loc. cit. Cf. Julien, *De Caes.*, éd. Hertl, p. 423.

<sup>4</sup> Ammien Marcellin, XVII, 12.

<sup>5</sup> *Ibid.* D'autres chefs s'appellent: Rumo, Zinafer, Usafer, Fragiledus, noms plutôt germaniques; *ibid.* Ou Araharius (qui est du reste un Quade).

<sup>6</sup> *Ibid.*

<sup>7</sup> Ammien Marcellin parle des Sauromates sur le Don comme d'une autre nation (XXII, 8). Il mêle dans cette région aussi les Iazyges, les Roxolans, les Alains et les populations fabuleuses d'Homère et d'Hérodote, montrant que chez les Agathyrses on trouve du diamant (*ibid.*, cf. XXIII, 6). Il n'oublie pas non plus les Costoboques; de la même façon incompétente il parle aussi de Leucé et de Peucé, de la cité d'Histros, « quondam potentissima civitas », de Tomi, pour descendre ensuite vers Apollonia, Anchiale et Odessos; *ibid.*, XXII, 8. Cf. aussi XXVII, 4 (où on trouve aussi Dorostorus, Nicopolis et Kallatis).

<sup>8</sup> Eusèbe, *Vita Constantini*, IV, 6.

<sup>9</sup> XVII, 13. Peucenses, probablement.

« avaient violé le *limes* romain »<sup>1</sup>. Ce qui est certain c'est qu'ils combattaient contre leurs anciens « maîtres »<sup>2</sup>, tout en restant sur leurs terres (ce qui ressemble à la révolte des Avars, au VI-e siècle, contre les descendants d'Attila). Mais ils sont tout prêts à partir ailleurs, ainsi que le désiraient, du reste, les Romains. L'ancien officier romain qui est l'auteur de ces mémoires décrit d'une façon compétente leurs établissements : ils se trouvaient dans la région de marécages et d'îles, entre la Tisa et le Danube, au confluent de la première de ces rivières, de sorte qu'il est question sans doute de la région qui, en 1526<sup>3</sup>, à Mohács, a vu disparaître l'ancien royaume de Hongrie<sup>4</sup>. Ils cherchent à avancer, jetant en avant leurs boucliers pour paraître les reprendre.

La résistance des barbares est présentée comme admirable. Après la victoire romaine, on fait sortir les familles de leurs cabanes (*tuguria*), couvertes de chaume ou de poutres. Les vainqueurs se servent, pour les poursuites, des propres barques de ces barbares. Ce n'est qu'après un vrai massacre que les légionnaires établissent les Taïfales et les Sarmates libres dans ces régions qui sont du côté de la Tisa et surtout à l'Ouest de la rivière. Les « limigantes », sortant des montagnes, de leurs refuges, sont ensuite placés eux-mêmes comme une ceinture de frontière. C'est de cette façon que Constantin a mérité d'être appelé Sarmatique<sup>5</sup>.

Les successeurs de Constantin auront encore beaucoup à faire avec cette foule de barbares.

On a vu, d'après deux autres sources, que l'empereur Constantin aurait été appelé par les Sarmates contre les Goths, et c'est alors que seraient morts « de faim et de froid presque cent mille » de ces derniers. Le fils du roi est pris comme otage. Les Sarmates de la race dominante étant peu sûrs, on a favorisé la révolte de leurs « sujets », qui sont établis, ainsi que nous

<sup>1</sup> *Limitem perrupere romanum; ibid.*

<sup>2</sup> *Ibid.*

<sup>3</sup> *Ibid.*

<sup>4</sup> *Ibid.*

<sup>5</sup> *Ibid.*

venons de le dire, du côté de la Tisa<sup>1</sup>. C'est, comme nous le verrons, le commencement d'une nouvelle politique de frontière. Dalmatius, fils du frère de Constantin, est chargé de gouverner le nouveau territoire, qui s'appelle désormais la « ripa gothica ».

Parmi les soldats de Constantin, dans cette région de « la Scythie près de l'Ister », se trouvait aussi cet Absyrtius de Prousa ou de Nicomédie qui a écrit des ouvrages sur la cavalerie<sup>2</sup>.

Des restes de Sarmates persévéreront donc comme des paysans colonisés dans les Balcans, et on les trouve mentionnés dans Procope<sup>3</sup>.

Pendant la guerre contre les Goths, Constantin fit construire, à l'occasion des *quinquennales*, un bourg, employant le travail de ses soldats<sup>4</sup>. Des recherches au sujet du pont de Celeiu, dont parle la Chronique Pascale<sup>5</sup>, ont été faites par Tocilescu<sup>6</sup>. De son côté Sextus Aurelius Victor dit clairement qu'un pont a été construit sur le Danube<sup>7</sup>. Celui de Trajan, depuis longtemps en ruines, ne pouvait pas être réparé sans des dépenses importantes; celui de Celeiu, de même qu'un autre, à Hârşova, paraissent avoir été faits en bois. La Tour de Constantin près du nouveau pont, est connue aussi par le Porphyrogénète<sup>8</sup>: de là vient le nom de la localité roumaine

<sup>1</sup> Aussi, d'après Ammien Marcellin, dans l'édition Wasner, en 1808, p. 515.

<sup>2</sup> Suidas, *sub v.* Apsyntos.

<sup>3</sup> *De Aedificiis*, IV, 11: Σαρματῶν, Σαρμάτες.

<sup>4</sup> « Burgum constitui jussit unde latrunculos observarent propter tutelam castrensiū et civium montanensium »; *C.I.L.*, III, 6159; cf. *Neue Heidelb. Jahrbücher*, III (1893), p. 195. D'après Zosime, I, 46, furent établis aussi les Goths vaincus sous l'empereur Claude; cf. *Claudius*, IX, 4.

<sup>5</sup> P. 527.

<sup>6</sup> *Monumentele*, pp. 240—241. Tocilescu croyait le pont plus ancien; *ibid.*, pp. 244—245. — Entre les sources perdues pour la Vie de Constantin, un Bemarchius aussi; voy. Suidas, *sub v.*

<sup>7</sup> Pons per Danubium ductus; *Epit.*, xli. Hic pontem in Danubio construxit; *De Caesaribus*, xli. Pour le pont de Constantin-le-Grand à Celeiu, dans l'*An. Inst. de st. cl.*, I, p. 156 et suiv.

<sup>8</sup> Voy. Aschbach, *Über Trajans steinerne Donaubrücke*, Vienne, 1858, p. 23.



actuelle de Turnul-Măgurele (*πύργος τοῦ ἁγίου καὶ μεγάλου Κωνσταντίνου τοῦ βασιλέως*)<sup>1</sup>.

Donc la situation, dès les environs de l'an 300, après que « la Rhétie ait été perdue, le Norique et les deux Pannonies dévastées »<sup>2</sup>, était celle-ci : les Germains, divisés par des guerres civiles, amenant des destructions réciproques, les Carpes et les Sarmates durement frappés, de sorte qu'on pouvait croire à leur prochaine ruine. *Il en résulta que la place pour la situation de la population romane a dû être plus large et mieux assurée.* Les routes elles-mêmes, depuis longtemps abandonnées, s'ouvrent de nouveau : ainsi dans le défilé du Buzău on a retrouvé des barres en or, évidemment romaines, datant de la seconde moitié du IV<sup>e</sup> siècle<sup>3</sup>.

Dans cette restauration, les anciennes formes demeurent<sup>4</sup>.

A l'époque du dispersement de la population, on rencontre tel *bouleuta* ou conseiller d'Istria réfugié à Ulmetum<sup>5</sup>. Tomi dédie une inscription à Dioclétien<sup>6</sup>. Même si la mère de l'empereur Maximin est réduite à s'enfuir devant les Carpes<sup>7</sup>, nulle part il n'y a désastre économique et un nouveau désert, ainsi qu'on le croit ordinairement. Telle source montre que la Thrace et l'Illyricum étaient encore pleins de blé<sup>8</sup>.

<sup>1</sup> *De adm. Imp.*, 2, ch. 40.

<sup>2</sup> *Amissa Rhaetia, Noricum Pannoniaeque vastatae*; Eumène, *loc. cit.*, p. 286.

<sup>3</sup> Voy. Jung, *Pässe*, p. 19, aussi d'après Bock, *Der Schatz des Westgothen-Königs Atanarich*, dans les *Mitth. der Centralcomm.*, XIII (1868), p. 105 et suiv.

<sup>4</sup> Pour la Dacie dans la liste des provinces en 297, Mommsen, *Abhandlungen* de Berlin, 1862, pp. 508 et suiv. En 321, une lettre, partie peut-être de Serdica, au *praeses Daciae*, *ibid.*, p. 509.

<sup>5</sup> Pârvan, *Ulmetum*, I, p. 435 et suiv.

<sup>6</sup> M. Soutzo, dans la *Rev. Arch.*, XLII (1881), p. 297, note; Tocilescu, *Inscripfen aus der Dobrudscha*, p. 18; cf. le même, dans *Fcuilles*, p. 213, n<sup>o</sup> 42 (reconstitution problématique).

<sup>7</sup> Lactance, *De mortibus persecutorum*, IX.

<sup>8</sup> *Triginta Tyranni*, xvii. Pour la dédicace à Dioclétien de la part de la cité de Tomi, Tocilescu (aussi dans les *Arch.-ep. Mitt.*, VI), p. 18, n<sup>o</sup> 77.



Fig. 7. — Constantin-le-Grand.  
D'après une médaille.



Fig. 8. — Monnaie de Constantin-le-Grand,  
avec le pont sur le Danube.  
D'après Mionnet, ouvr. cité, II, p. 149.

Les villes ne sont pas partout en pleine décadence, tout au contraire. Avant la fondation d'une Constantiana, qui figure dans l'oeuvre de Procope et dans d'autres sources, ses ruines étant encore visibles<sup>1</sup>, une Diocletiana est mentionnée dans les Balcans au V-e siècle<sup>2</sup>.

Parmi les habitants de ces régions, on recrute pour la nouvelle armée, qui s'appelle d'après les provinces : « Scythici, Moesiaci, Dacisci », des éléments ruraux, faisant une distinction entre « ceux qui vivent dans les camps (*castriciani*) et ceux « qui gardent la rive » (*riparienses*) et enfin « ceux qui sont employés aux barques » (*lembarii*)<sup>3</sup> : nous l'avons déjà signalée.

Mais, ainsi qu'on le verra, il y a une région de grands propriétaires<sup>4</sup>.

Constantin-le-Grand<sup>5</sup> avait accompli de cette façon une oeuvre grande et difficile, qu'il aurait voulu voir surpasser celle de Trajan, critiquée parfois par les écrivains de l'époque pour ne pas assombrir la gloire de l'empereur régnant<sup>6</sup>. Ainsi

<sup>1</sup> Rösler, *Rom. Stud.*, p. 16, note 3, qui cite *De Thematibus* de Constantin le Porphyrogénète, et Hiéroklès, à côté de la description des ruines par Papadopoulos-Vrétos, dans les *Annales des voyages*, 1854, p. 221.

<sup>2</sup> Mansi, *Concilia*, VII, p. 777 et suiv. *Tous les collaborateurs de Dioclétien sont des Balcaniques*; Burckhardt, *Constantin*, p. 45.

<sup>3</sup> Mommsen, *Das römische Militärwesen seit Diocletian*, dans *Hermes*, XXIV, p. 205, note 4. Voy. R. Grosse, *Die Rangordnung der römischen Armee des 4—6. Jahrhunderts*, dans *Klio*, XV (1918), p. 122 et suiv.

<sup>4</sup> Voy. André Piganiol, *L'empereur Constantin*, Paris, s. a. : « Une autre force nouvelle est représentée par les grands propriétaires qui, surtout depuis l'anarchie du III-e siècle, ont constitué à travers l'Empire de véritables seigneuries. Ce fut peut-être une faute de les écarter si sévèrement, durant le IV-e siècle, des fonctions publiques, car leur puissance se constitua en marge de l'État; et, lorsqu'il fallut, au V-e siècle, faire appel à eux, le gouvernement était devenu trop faible pour leur imposer le respect des lois »; p. 15.

<sup>5</sup> Par le culte du Soleil, il a un rapport avec Aurélien; Jules Maurice, dans la *Rev. Arch.*, XVII (1911), p. 377 et suiv. Pour son neveu Hannibalien, « roi du Pont », portant le diadème, voir *Num. Zeitschrift*, 1879, pp. 92—94.

<sup>6</sup> Constance Chlore, son père, avait été, sous l'empereur Carus, gouverneur de la Dalmatie; *Arch.-ep. Mitt.*, VIII, p. 153. Sa jalousie envers Trajan est prouvée aussi par la contamination de son oeuvre artistique avec celle de son prédécesseur sur l'Arc de Triomphe.

Sextus Aurélius Victor attaque le conquérant pour son amour du vin (*vinolentia*) et pour son appétit de triomphe (*cupido triumphandi*).

L'oeuvre de Constantin s'est étendue sur toute la frontière du Nord, avec ce pont de Celeiu et avec sa création à Daphné (qui est aujourd'hui la bourgade d'Oltenița sur le Danube)<sup>1</sup>. Apparaissant, avec son collègue Licinius, comme le « restaurateur de la sûreté et de la liberté romaine »<sup>2</sup>, de fait Licinius étant le maître dans ces régions, il relève le Trophée de Trajan<sup>3</sup>. Tout ce travail fut bien difficile, et l'empereur sut le mener à bonne fin<sup>4</sup>. Les barbares pacifiés furent colonisés sur la frontière<sup>5</sup>. En Scythie Mineure, on rencontre des femmes de soldats qui avaient fait partie de la garde impériale et avaient combattu du côté de Chalcédon<sup>6</sup>.

Pârvan a suivi avec attention tout ce qu'ont fait, visiblement avec l'intention de conserver à tout prix les rives du Danube, les fils de Constantin, ainsi que leurs successeurs, Valens, puis Théodose et Arcadius, dans tous les recoins de la Dobrogea<sup>7</sup>, où une Valentiniana, une Gratiana rappellent les rapports des empereurs de cette époque avec cette région. A Ad Salices, Ammien Marcellin connaît un *oppidum*<sup>8</sup> où il y aura un combat contre les Goths<sup>9</sup>. L'initiative de l'empereur Julien alla même jusqu'aux vignes de Nicolîtel, dans l'angle

<sup>1</sup> Pârvan, *Inceputurile*, p. 55.

<sup>2</sup> *C.I.L.*, III, 13.734.

<sup>3</sup> Pârvan, *Cetatea Tropaeum*, p. 59 et suiv.

<sup>4</sup> Weiss, *Die Dobrudscha im Altertum*, 1911, p. 36 et suiv. — Pour l'eau amenée à Tropaeum, une inscription grecque, Tocilescu, *Rev. p. ist., arch. și fil.*, X (1909), p. 257; *Comptes-rendus* de l'Académie des Inscriptions de Paris, 1908, p. 565; Pârvan, *ouvr. cit.*, p. 84 et note 139; Murnu, dans le *Bul. Com. Mon. Hist.*, IV (1911); Cegăneanu, *ibid.*

<sup>5</sup> Pour Constantin descendant de Claude, Maurice, *Constantin*, pp. XVII—XX; Ernst Stein, *Geschichte des spätrömischen Reiches, I, Vom römischen zum byzantinischen Staate (284—476 n. Chr.)*.

<sup>6</sup> Aussi Pârvan, *Cetatea Ulmetum*, III<sup>2</sup>, p. 58 et suiv.

<sup>7</sup> *Cetatea Tropaeum*, pp. 131—132 (d'après *C.I.L.*).

<sup>8</sup> XXXI, 7, 5.

<sup>9</sup> *Ibid.*

Nord-Ouest de la Scythie Mineure <sup>1</sup>. A cette époque Kallatis conservait une vie si complète qu'on y rencontre des juriscultes de profession <sup>2</sup>. A Salsovia il y a encore des camps <sup>3</sup>, avec des légionnaires qui adorent le Soleil <sup>4</sup>. On a reconnu aussi un *vallum* de Constantin dans ces régions <sup>5</sup>.

La façon dont on considérait alors, sous les fils de Constantin, le contact avec les Goths, ne pouvant pas prévoir leur passage en tempête, à la suite de leur persécution par les Huns, est montrée par une inscription trouvée près de Troesmis et par une autre près du centre de la Dobrogea, à Cius. On voit qu'il n'est pas question d'une guerre contre une nation, et encore moins contre un État, mais qu'il s'agit seulement de petites bandes qui inquiètent la population, n'ayant aucun rapport stable avec l'Empire, de ces « larrons », *latrunculi*, que sont les « Goths païens », « téméraires », jusqu'au moment où des fortifications s'élevèrent dans le but d'arrêter pour toujours leur élan <sup>6</sup>. On arrive ainsi jusqu'à la défaite des barbares sous un chef que l'empereur Valens reconnaîtra comme un roi <sup>7</sup>, bien qu'il ne l'eût pas été pour les siens, ainsi qu'on le verra dans la suite: Athanaric. Bientôt, en 386, les Greutunges eux aussi subirent le même sort <sup>8</sup>.

Le même Pârvan a recueilli <sup>9</sup> dans le Code Théodosien, après l'archéologue Odobescu <sup>10</sup>, dans la narration de Zosime, des renseignements sur les établissements ultérieurs des barbares placés « pour garder et fortifier la frontière et le fossé » (*fossatum*),

<sup>1</sup> C.I.L., III, 7611, 7614. Cf. *ibid.*, 14463. Monnaies de Constantin; Pârvan, *Cetatea Ulmetum*, I, p. 70.

<sup>2</sup> *Arch.-epigr., Mitt.*, XI, 32, 31.

<sup>3</sup> Pârvan, *Salsovia* (dans les *Conv. Lit.*, 1906), p. 27.

<sup>4</sup> Voy. aussi la *Notitia dignitatum*, chap. XXXVI.

<sup>5</sup> Schuchardt, dans les *Arch.-ep. Mitteil. aus Oest.-Ungarn.*, IX (1885), p. 87 et suiv. Une autre bibliographie dans Pârvan, *Salsovia*, p. 8, note 1 (aussi d'après Otto Seeck, dans *Hermes*, XI, p. 68 et suiv.).

<sup>6</sup> *Gentilium Gothorum temeritati*; C.I.L., III, 12483.

<sup>7</sup> In fidem recepto rege Athan[arico] victisque superatisque Gothis; *ibid.*, 7494.

<sup>8</sup> Pârvan, *Salsovia*, p. 12, note 1.

<sup>9</sup> *Cetatea Ulmetum*, I, p. 100, note 1.

<sup>10</sup> *Le trésor de Pétrossa*, I, p. 315, note 1.

près de la *Constantza* actuelle sous Théodose<sup>1</sup>. A Tomi on dédie, après « la pacification des nations barbares », une inscription reconnaissante à Constantin et à Licinius<sup>2</sup>, alors que les légionnaires élèvent un château, un bourg d'après la nouvelle terminologie militaire, d'origine gothe, à Cius<sup>3</sup>. « Les habitants de Tropaeum célèbrent Constantin, l'athlète de la paix et celui qui conduit à toute prospérité, ayant renouvelé, sans verser le sang, les victoires romaines de l'Occident à l'Orient<sup>4</sup>. »

Nous avons vu que ce nouveau monde constantinien était relié, à ce qu'il paraît, à l'ancienne Dacie par le pont de Hârşova. Ce pont est resté dans la tradition, comme celui de Celeiu : il est mentionné par des déclarations de la population<sup>5</sup>; et on a relevé aussi l'importance de la nouvelle fondation de Daphné pour le passage du fleuve sur des barques<sup>6</sup>. Car, de fait, les têtes de pont sont restées toujours habitées : dans le village actuel de Luciu, en face de Hârşova, on a trouvé des lampes en bronze avec le signe de la croix<sup>7</sup>.

L'importance de toutes ces régions a été naturellement de beaucoup accrue par le voisinage de la nouvelle capitale, Constantinople, qui signifie la reconnaissance de l'importance

<sup>1</sup> Pour le château de St. Cyrille, Weiss, dans les *Mitt. der geogr. Gesell.:ch. in Wien*, 1907, et *Wiener Studien*, XXVII. En général pour les combats de Constantin contre les Goths, Gardthausen, dans *Hermes*, XIII, p. 255 et suiv. C'est de là que viennent aussi les *ludi gothici*.

<sup>2</sup> « Quorum virtute et providentia edomitis ubique barbararum gentium populis ad confirmandam limitis tutelam etiam Tropeensium civitas, auspiciato a fundamentis feliciter opere, constructa est »; *Arch.-ep. Mitt.*, XVII, p. 109.

<sup>3</sup> *C.I.L.*, III, 7494.

<sup>4</sup> Kalinka, ouvr. cité, ch. 70. Pierre pour Licinius et Constantin à Ilanlâc; Tocilescu, *Arch.-ep. Mitt.*, XIX, p. 111. Sur une colonne à Constantinople : « Fortune reduci ob devictos Gothos »; *C.I.L.*, III, 7333; Dessau, ouvr. cité., I, p. 182, n° 820.

<sup>5</sup> Schuchardt, dans les *Arch.-epigr. Mitt.*, IX, pp. 229—230. Dans le *Magazinul pentru Dacia*, Laurian constatait dans les environs seulement des monnaies appartenant à l'époque de Constantin. On y a trouvé une fois, d'après Bolliac, 6.000 pièces; Odobescu, dans les *Analele Academiei Române*, ancienne série, X<sup>2</sup>, p. 241.

<sup>6</sup> C. Patsch, dans la *Revue internationale des études balkaniques*, II, pp. 91—92. Pour l'attribution à Constantin d'un *vallum* de la Dobrogea, *ibid.*, p. 92.

<sup>7</sup> Pârvan, dans les *Mem. Ac. Rom.*, XXXVI, pl. ix. Là aussi des objets trouvés au village de Deasa, en face de Ratiaria; pp. 64—65.



Fig. 9. — Monnaie de l'empereur Dioclétien.



Fig. 10. — Monnaies romano-barbares.  
*Zeitschrift für Numismatik*, XIV, XI.

de l'Orient, mais aussi la preuve de la compréhension pour tout ce que pouvait donner, à côté des transports par mer d'une thalassocratie puissante, les régions riches et bien habitées de la Péninsule des Balkans<sup>1</sup>.

*La résurrection de la vie commerciale sur le Pont par la création de Constantinople, qui a dû avoir des conséquences économiques énormes pour toutes ces contrées, avec une reprise totale de l'échange des marchandises et la création de nouvelles routes, explique, ainsi, l'offensive danubienne contre les Sarmates, considérés eux aussi comme chefs de confédération, par Constantin-le-Grand et ses fils.*

Cette époque donne, du reste, pour glorifier celui qui devait apparaître comme un vrai créateur de miracles militaires, une nouvelle série d'historiens<sup>2</sup>, qui ont la tendance de fixer après Auguste et Trajan un troisième représentant intégral de l'Empire, alors qu'il s'agit de la personnalité, sans doute très importante, mais diminuée par beaucoup de faiblesses et tachée même de certains crimes, qui est celle du premier monarque chrétien du monde romain. Ainsi Sextus Aurelius Victor commence par « l'origine de la nation romaine » c'est-à-dire, selon son opinion, depuis Saturne, « le premier venu en Italie », en ajoutant les figures fabuleuses d'un « Recaranus ou Hercule » et celles de ses collaborateurs italiques, Potitius et Pinarius, d'après Tite-Live. Ce travail d'érudition prétentieuse, avec la citation des sources, prétend juger les empereurs d'après leur valeur morale<sup>3</sup>. Pour Domitien, l'auteur n'oublie pas

<sup>1</sup> Cf. aussi C. Emereau, dans la *Rev. Arch.*, XXI (1925), p. 1 et suiv.; XXIII (1926), p. 103 et suiv. Médaille pour Constantinople, *Zeitschr. f. Numismatik*, III (1876), p. 125 et suiv. Le nom de « Florissante », Anthousa; *Hermes*, XII, pp. 143—144. En général aussi L. Schmidt, *Die Ostgermanen*, 1934 (dans *Gesch. der Deutschen Stämme*, Munich).

<sup>2</sup> M. Norman Baynes place sous Julien la rédaction de l'Histoire d'Auguste; *The classical quarterly*, juillet-octobre 1928; voy. M. Giri, *In quale tempo abbia scritto Vopisco la biografia degli imperatori*, Turin, 1905. L'auteur admet l'époque de Constantin II. La « *Vita Aureliani* », XLIII, 3, 4, serait en rapport avec la camarilla de Constantin. Pour le Mausolée de Constantin; *l'Arch. Anzeiger* allemand, 1933, I—II, p. 185 et suiv.

<sup>3</sup> *De Caesaribus*, VIII.



de dire qu'il a appelé les mois de septembre et octobre: Germanicus et Domitianus<sup>1</sup>. Ensuite, comme des «étrangers» (*advenae*) sont élevés sur le trône, il lui semble néanmoins que par ces *externi*, auxquels appartient aussi Constantin, Rome s'est accrue<sup>2</sup>.

Cependant le rhéteur Thémistius, honoré et employé, comme ambassadeur également, par tous les empereurs, de Constantin à Théodose, dit, dans son discours pour les Constantinopolitains, qu'après la mort de Constantin il y a eu un moment le danger que la «diadochie», l'héritage impérial, passe à «un misérable barbare» (*εἰς ἀλάστορα βάρβαρον καὶ παλαμναῖον*), à quelque Germain ou Iazyge, s'il n'y avait pas eu la force de résistance de la capitale<sup>3</sup>.

### 3. L'HÉRITAGE DE CONSTANTIN-LE-GRAND

Le vrai successeur de Constantin a été son fils Constance. L'œuvre de celui-ci en Pannonie apparaît dans l'inscription latine versifiée, que Mommsen<sup>4</sup> croyait être contemporaine.

Les Scythes que mentionne, à cette époque, le grand orateur Libanios<sup>5</sup>, comme ennemis de l'empereur, ne sont que les Goths que cet auteur décrit comme très cruels (*φωνικότατοι*) et adorant Mars: pour eux, la paix est un malheur<sup>6</sup>. Dorénavant on ne pourra plus passer le Danube sur la glace<sup>7</sup>,

<sup>1</sup> Commode avait appelé d'après son nom le mois de septembre.

<sup>2</sup> En parlant de Trajan, il mentionne «les Daces piléates» et les Saces, le pont et la colonisation de la Dacie (*ac deductae coloniarii ple-raeque*). Il croit que c'est dès ce moment que les noms de César et d'Auguste commencent à être distingués.

<sup>3</sup> Oraison XXXI.

<sup>4</sup> Oraison, III.

<sup>5</sup> *Hermes*, XXVIII, p. 33 et suiv. Voy. aussi l'inscription «dominae nostrae Flaviae Augustae Helenae, divi Constantini castissimae conjugii, procreatrici d. n. Constantini maximi piissimi ac victoris Augusti, aviae dominorum nostrorum Crispi et Constantini et Constantis, beatissimorum ac felicitum Caesarum»; Dessau, ouvr. cité, I, p. 160, n<sup>os</sup> 708 et 709.

<sup>6</sup> *Basilicus*, p. 125. Voy. Sievers, *Das Leben des Libanius*, Berlin, 1868.

<sup>7</sup> *Ibid.*

<sup>8</sup> *Ibid.*, p. 126.

et même l'empereur dévastera une partie de leur pays qui est, naturellement, sur la rive gauche, de cette façon assurée aux Romains <sup>1</sup>.

Une inscription solennelle mentionne l'invasion des « brigands », à laquelle s'oppose Sappo, comme « duc de la frontière « scythe » qui, cependant, n'est pas un Romain <sup>2</sup>.

A Syrmium, Constance, qui donnera un roi aux Sarmates <sup>3</sup>, parmi lesquels *il y avait sans doute des éléments paysans de la région abandonnée de la rive gauche*, apprend que ces bandes se sont mises de nouveau en mouvement <sup>4</sup>. Pour les transporter il rencontre les mêmes difficultés qui surgiront, quelques années après, pour le transport des Thervinges. L'empereur leur demande pourquoi ils troublent les « frontières ». De nouveau ils offrent d'accepter n'importe quelles terres. Des mesures sont prises sur le Danube pour pouvoir les encercler au besoin. Mais, lorsque Constance se préparait à leur parler, un Sarmate frappe du talon la tribune et pousse ce cri de guerre : « *marha, marha* » qu'il faut mettre à côté du *hourrah* des Cosaques modernes. Le drapeau barbare s'élève et la foule, ces milliers de Sarmates, hurle. L'empereur doit s'enfuir. Mais plus tard il y aura un nouveau grand massacre des barbares <sup>5</sup>. Ce n'est qu'ensuite que la « pacification » est devenue facile.

Après quelques années Julien pourra passer quelque temps dans la nouvelle Dacie, à Naïssus <sup>6</sup>, sans être importuné par des coups de mains barbares.

Cependant, les « Sarmates libres » tenteront encore une fois la fortune, mais le commandant de la Moesie, Théodose

<sup>1</sup> *Τῆς Σκοθικῆς οὐ μικρὸν μέρος ἐκείνης; ibid.* Les âpres combats de Constance dans ces régions sont mentionnés avec orgueil. L'inscription pour la victoire sur la *témérité* des Goths sous Constantin et Constance à Troesmis d'après Tocilescu, *Mitteilungen*, XV; Dessau, ouvr. cité, I, p. 162, n° 724, a été mentionnée aussi plus haut.

<sup>2</sup> « *Latrunculorum impetum perennis numinis dispositione* »; aussi Sappo comme « *dux limitis Scythiae* »; Tocilescu, *Arch.-ep. Mitt.*, XVII, p. 85. Pour leur *barbaricum* aussi *Ann. dell'Istituto romano*, 1860, p. 250.

<sup>3</sup> Sextus Aurelius Victor, XLII.

<sup>4</sup> Ammien Marcellin, XIX, 11.

<sup>5</sup> *Ibid.*, 11—12.

<sup>6</sup> *Ibid.*, XXII, 1.

le Jeune, noya dans le sang leur tentative de pillage et fortifia la frontière par des soldats pris en Gaule (371)<sup>1</sup>. L'empereur Valentinien recevra, quelques années plus tard, une ambassade de ces barbares, qui se justifient contre des accusations, et il viendra jusqu'à Carnuntum pour une enquête<sup>2</sup>.

Le copieux récit d'Ammien Marcellin présente des événements qui se passent en des endroits bien déterminés. Certains à l'embouchure de la Tisa dans le Danube, et surtout à l'Ouest de cette confluence. Nous en avons reproduit les lignes principales. Constance part de la localité qui avait été un point de départ pour un Dèce ou un Claude. Et, lorsque Valens passera le Danube par Noviodunum, l'Obloutchitza des Slaves, notre Saccea, l'Isaccea des Turcs, ce sera pour écarter une nouvelle menace qui venait de la Bessarabie méridionale, du Boudchak des Tatars.

En ce qui concerne cependant toute l'étendue du fleuve, de Zenta jusqu'au gué de la Dobrogea, on ne nous dit rien sur l'existence, sur les invasions, sur la défensive des barbares d'une Gothie quelconque<sup>3</sup>, faisant partie du « barbaricum »<sup>4</sup>, *lequel est arrivé à être, pour les Romains, une notion différente, c'est-à-dire le territoire abandonné à ces barbares qui, en échange, serviront Rome dans les territoires qu'on leur a assurés.* Bien entendu, il faut admettre la domination romaine sur les têtes de pont et sur le territoire nécessaire pour nourrir les garnisons, ce qui sera, pour les Turcs, la raïa. Enfin, on ne peut pas assez insister sur le fait, affirmé aussi tout récemment par un érudit français dans les *Mélanges Iorga*<sup>5</sup>, que la frontière

<sup>1</sup> *Ibid.*, XXIX, 6.

<sup>2</sup> *Ibid.*, XXX, 5. Il est question d'un roi Gabinus qui est tué; *ibid.*, des combats contre les Quades du côté de Bregetio, Sirmium, Sabaria; *ibid.* On a vu que c'est de là, de Cibalae, que venait Gratien; *ibid.*, 7.

<sup>3</sup> En face, *solum Romanie*, Voy. Waitz, *Leben und Lehre Ulfilas*, et la biographie d'Ulphilas par Auxence, évêque de Durostorum (il est curieux que ce nom ait été conservé jusque dans l'onomastique populaire roumaine sous la forme de Axintié et Arsintié). Cf. pour Ulphila, *Zeitschr. f. deutsches Altertum*, LXXVI, p. 147; C. A. Scott, *Ulfila, apostle of the Goths*, 1885. Un Ulphila contre Constantin; Candide, dans Photius, *Bibliotheca*, p. 261.

<sup>4</sup> Ammien Marcellin (XXX, 3) admet une *Francia*.

<sup>5</sup> Contribution de M. Tourneur-Aumont.

elle-même était, dans la notion romaine, une large bande de territoire, un microcosme militaire contenant des éléments de population civile sujette et auxiliaire. Au fond, *il y a une vague romanité des clairières et des vallées.*

Ce qui résulte de la totalité des récits de ce témoin oculaire qu'a été Ammien Marcellin, c'est d'abord que nous avons à faire à toute une politique d'État, à tout un système. Les successeurs de Constantin cherchent à *fixer* les barbares, les transportant d'une place à l'autre, d'après les conventions des voisins et d'après les besoins de l'Empire. Et les barbares, malgré tous leurs souvenirs de liberté, malgré tous leurs élans d'impatience et leur instinct de résistance, se soumettent à la fin aux ordres de celui *qu'ils ne considèrent pas comme le chef ennemi d'un État voisin, mais comme l'empereur de tout le monde, auquel tout homme doit l'obéissance.* Cette transposition de barbares a été faite aussi par Dioclétien lorsqu'il a transporté les Carpes en Pannonie, près de Valeria ou de Sopianaë, où naîtra, de leur race, un empereur de Rome, Maximin<sup>1</sup>. Mêlés à la population indigène, lui empruntant des institutions et peut-être même la langue, ils se trouvent au commencement d'une synthèse dans laquelle beaucoup d'entr'eux, individuellement ou en groupe, se fondront totalement. C'est ainsi qu'un Sarmate, Victor, commande dans l'armée romaine<sup>2</sup>.

Une autre conclusion est donc celle-ci : c'est qu'il existe dans les régions dont nous nous occupons, ce monde populaire qui peut former et transformer, monde que nous retrouverons aussi après l'établissement des Goths sur la rive droite comme dans leur camp de Novae-Svichtov, qui est resté intangible jusqu'au VI-e siècle ; et ceci montre que l'élément romain pouvait se conserver de lui-même, même lorsque l'empereur n'était plus en état d'en prendre soin. Si la seule vraie source que nous ayons pour cette époque

<sup>1</sup> *Ibid.*, XXVIII, 1. Un « *latro pannonius* » ; *ibid.*, Théodose, comme *magister equitum*, transporte les Alamans, *tributarii*, sur le Pô ; *ibid.*, XXVIII, 5.

<sup>2</sup> *Ibid.*, XXXI, 12.

n'en parle pas, ceci est dû à la coutume de consigner seulement les actes violents de changement auxquels ces habitants paisibles ne participent pas. Et ils n'ont aucune raison d'y participer autrement que comme des fragments qui sont emportés par un torrent <sup>1</sup>.

Eumène, dans le Panégyrique de Constance Chlore, considère, dès l'an 296, la Dacie comme récupérée <sup>2</sup>. Les châteaux, les *bourgs* adoptés par les barbares — il est possible que le *kastély* hongrois soit emprunté à une ancienne forme romane *castellum*, *castellium* —, auront gardé la nouvelle paix romaine, de même que cela se passe en Occident <sup>3</sup>.

Tomis est refaite sous Constans, qui lui donne son nom : Constantiana. Une inscription parle du « renouvellement » de la cité; elle est rédigée en grec, mais un sentiment romain et constantinien se voit dans les noms de Constantia et de Romana <sup>4</sup>. Sous la forme *Kοσταντιανῶ* on la trouve sur une inscription

<sup>1</sup> Des Sarmates colonisés dans les Balkans, — certainement dès lors, — dans le passage cité de Procope, *De aedificiis*, IV, p. 11. Voy. aussi plus haut. Il faut tenir compte aussi du préjugé, noté par Ammien Marcellin, que les Burgondes « savent qu'ils sont de descendance romaine » : « jam inde temporibus priscis subolem se esse romanam Burgundii sciunt »; XXVIII, 5. Il ont aussi une forme de gouvernement spéciale, avec un *landinos* comme duc et un *sinistus* comme prêtre; *ibid.* Niederle (ouvr. cité, II, pp. 53—54) voyait dans les Limigantes, des Slaves. Les légendes sur Trajan lui semblaient venues d'une rencontre avec cette race en Dacie (*ibid.*, p. 55). Pour le grand rôle des « Pannoniens » vers 370, Patsch, dans les *Sitzungsber.* de Vienne, 1929, pp. 34—36.

<sup>2</sup> Partho ultra Tigrim redacto, Dacia restituta, porrectis usque ad Danubii caput Germaniae Raetiaeque limitibus.

<sup>3</sup> Pour ces châteaux postromains en Gaule, voy. aussi Jules Roy, *L'an mille, formation de la légende de l'an mille, état de la France de l'an 950 à l'an 1050*, Paris, 1883, pp. 60—61 (d'après la description faite par le poète Fortunatus d'un château sur le Rhin). D'autres châteaux, faits de verges, comme dans les cités valaques du XV<sup>e</sup> siècle, s'appelaient *haies* (voy. aussi La Haye, en Hollande). Sur les *bourgs*, *ibid.*, pp. 31—32. *Dunio*, d'où vient *donjon* (*dunjonis*), continuait encore le *dun* celte. Voy. chez Robert Grosse, *Römische Militärgeschichte von Gallien bis zum Beginn der byzantinischen Themenverfassung*, pour les *dracones* chez les Daces (p. 291 et suiv.).

<sup>4</sup> Tocilescu, dans les *Arch.-ep. Mitt.*, XIV, p. 30, n<sup>o</sup> 63.

de Constantza<sup>1</sup>. A côté aussi, l'ancien commerce danubien a entretenu la circulation romane<sup>2</sup>.

La révolte de l'octogénaire soldat inculte Vetranio dans l'Illyricum, à l'époque de ces successeurs de Constantin, montre la même vigueur de l'élément provincial dans ce Sud-Est européen<sup>3</sup>.

Mais rien ne pouvait avoir alors de la stabilité. L'empereur Julien lui-même parle des « Sagadaires » du Danube, qu'il décrit sous les couleurs les plus noires comme aspect, tout en affirmant qu'ils étaient disposés à suivre ses ordres<sup>4</sup>. Et le même Julien, faisant l'éloge de l'empereur Constance, rappelait avec gratitude les combats de Claude contre « les barbares qui habitent au-delà du Danube »<sup>5</sup>.

Dans l'Oraison XVIII de Libanios pour la commémoration du même Julien, l'Empire est présenté comme étant

<sup>1</sup> *Ibid.* Cf. les travaux de l'ancien évêque catholique de Bucarest, Netzhammer, *Das Altchristliche Tomi*, Salzbourg, 1903 (de la *Katholische Kirchenzeitung*; *Die christlichen Altertümer der Dobrogea*, 1906 (d'après lequel Rudolf Berliner, *Ein frühchristlicher Agapentisch aus Konstanza*, dans Bees, *Byz.-Neugr. Jahrbücher*, II, pp. 150—153); *Nach Adamclissi*, Salzbourg, 1906; *Auf dem Razelm*, Bucarest, 1907. Aussi *Während der Revolution durch Mazedonien*, Cologne, 1908; *Quer durch die südliche Dobrudscha*, dans le *Vaterland*, 1920. Sur la province de Tomi, Netzhammer, dans la *Strena Buliciana*, pp. 397—412. Des inscriptions de Tomi dans le *Σύλλογος* de Constantinople, IV (articles de MM. Millingen et Mordtmann). Pour Tomi enfin, aussi Gerland, dans la *Berl. philol. Wochenschrift*, 1917, pp. 245—248 (compte-rendu du livre de Weiss).

<sup>2</sup> F. Bastian, *Die Legende vom Donauhandel im Frühmittelalter*, dans la *Vierteljahrsschrift für Sozial- und Wirtschaftsgeschichte*, XXII (1929), pp. 289—330. Voy. Max Fleiss, *Donaufahrt und Donauhandel im Mittelalter und in neueren Zeiten*, dans la « *Österr. Vergangenheit* », XXII, Vienne 1920; Charlesworth, *Trade-Routes and Commerce of the Roman Empire*, 2 vol., 1926.

<sup>3</sup> Jean d'Antioche, *Fragm. hist. gr.*, IV, p. 604, n° 173.

<sup>4</sup> Σαγαδάρες οἱ παρὰ τὸν Δάνουβιν ἐκτραφέντες, οἱ εὐμορφοποιμιλοκαθαρόμορφοι, οἷς οὐκ ἔστι θεὰ ὁμοιοειδῆς ἀνθρώπων, ἀλλὰ μορφή ἀγραίνουσα. Οὗτοι κατὰ τὴν ἐρεστώσαν προκαλοῦνται ἴχνησι τοῖς ἐμοῖς, ὑπισχνούμενοι μοι ποιεῖν ἐκεῖνα ἅπερ τῇ ἐμῇ ἀρμόζει βασιλείᾳ; *Juliani Imperatoris epistulae, leges, poemata, fragmenta varia*, éd. Bidez et Cumont, Paris, 1922, p. 283.

<sup>5</sup> *Juliani imperatoris in Constantii laudem oratio*, éd. G. H. Schaefer, Leipzig, 1802, p. 9.

attaqué par « des Scythes, des Sarmates et des Celtes et tout ce monde barbare qui préférerait vivre dans la situation de fédérés »<sup>1</sup>. Comme les mauvais serviteurs après la mort de leur maître, ils se jettent sur les soldats.

La carte de cette dernière guerre et de ses conséquences peut être connue par les monnaies de Julien qu'on a trouvées à Reşca, ainsi qu'autour du défilé de Vulcan et à Sarmizégétousa pour les monnaies de Valens<sup>2</sup>. Alors que dans le défilé moldave de l'Oïtoz, d'autres monnaies appartiennent encore à Constance<sup>3</sup>.

Mais en Dalmatie aussi, Julien, bien qu'il eût très peu pensé à la conservation de ces contrées et que, *abandonnant l'héritage de Constantin et de Constance sur le Danube*, il eût préparé la catastrophe qui suivra, est célébré comme « vainqueur et triomphateur du monde entier », « *victor ac triumphator totiusque orbis* »<sup>4</sup>, et ceci malgré le peu de succès de ce philosophe en Asie. Sous lui les Thervinges goths apparaissent même dans les *auxilia palatina* de l'empereur. Et, cependant, à Nicolitël on trouve l'inscription de Julien comme vainqueur : « *domino nostro Juliano victori ac triumphatori semper Augusto* »<sup>5</sup>.

<sup>1</sup> *Καὶ πᾶν ὄσον βάρβαρον ἡγαπᾷ ζῆν ἐν σπονδαῖς*; *Opera*, II, pp. 363—364.  
— Pour des pillages en Thrace, voy. Oraison XXIV; *ibid.*, pp. 519, 521, 527, 532.

<sup>2</sup> Jung, *Pässe*, p. 13, notes 6, 7; p. 14, note. Cf. *Arch.-ep. Mitt.*, IX, p. 230.

<sup>3</sup> Goos, *Chron.*, p. 158 (ou même aussi dans le comté d'Albe Inférieure).

<sup>4</sup> *C.I.L.*, III, 3207. Cf. aussi, *ibid.*, 3211.

<sup>5</sup> *Arch.-ep. Mitt.*, VIII, p. 86, n° 6. Cf., pour l'appréciation actuelle de cet empereur, Geffcken, *Kaiser Julianus und die Streitschriften seiner Gegner*, dans les *Neue Jahrbücher für das klassische Altertum*, 1908, pp. 161—195.

## CHAPITRE IV

### LA CRISE GOTHE

Ainsi qu'on l'a vu jusqu'ici, sur le front barbare du Danube, il y a un certain nombre de lignées confuses, présentées en grande partie sous des noms archaïques, tantôt soumises et tantôt en révolte, qui donnent du travail aux Romains jusqu'après l'année 360.

Rien, au moment de la mort accidentelle de Julien (363), n'annonçait un conflit avec les Goths qu'on ne voit même pas au premier plan de l'intérêt ou du danger, comme les Sarmates, car ils étaient encore retenus, dans les anciennes conditions de vie, au-delà des bouches du Danube, *dans un camp*. Pour St. Jérôme même, les Goths ne sont qu'un *exercitus*, une armée, et ils vivent dans des « tentoria », sous des « tentes »<sup>1</sup>.

De fait, des barbares francs mêmes, — *ce qui supposerait on ne sait quel reste celte de la Galatie asiatique*, — se seraient fixés sur la Mer Noire, mais ils se seraient saisis de vaisseaux romains sur lesquels ils reviennent par le détroit d'Hercule<sup>2</sup> (Gibraltar). La petite princesse Constantia, fille de Constance, qu'on a envoyée vers Trèves comme fiancée de Gratien, fils de Valentinien, fut sur le point d'être capturée près de Prista, sur le Danube, par les barbares<sup>3</sup>.

Seulement cette frontière en était arrivée à être mal gardée. Végèce montre la décadence de la technique militaire.

---

<sup>1</sup> Migne, *Patr. Ist.*, CXIV, col. 927. En général pour les Goths, en 370, Gardthausen, dans *Hermes*, XVII, 251 et suiv. Voy. aussi Kornemann, dans *Klio*, 1907, p. 117; Tocilescu, *Arch.-ep. Mitt.*, XI, p. 28.

<sup>2</sup> Zosime, I, 71, et Eumène, *Panegyrique de Constantin*, ch. 18.

<sup>3</sup> Ammien Marcellin, XXIX, 6: « in publica villa quam appellat pistrensem ».



Les Romains ne creusent plus de fossés, alors que les barbares savent s'enfermer dans une enceinte de chars <sup>1</sup>. Cette situation militaire est décrite, du reste, d'une façon tout aussi cruelle par Thémistius, bien informé, qui constate une décadence absolue et même ridicule <sup>2</sup>. Les soldats, nus et sans armes, découragés, avec des chefs qui pratiquent plutôt le commerce, et surtout celui des esclaves <sup>3</sup>, coutume qui, malheureusement se continuera et provoquera la catastrophe finale sur le Danube, — ou qui réduisent le nombre des soldats pour se réserver leur solde. Les cités sont désertes. Un régime de pillage et de brigandage est donc permis aux barbares qui, comme jadis les Daces, passaient aussi en bandes, en quête de proie. Ils le faisaient surtout du côté de la Scythie Mineure, bien décrite par cet orateur, avec ce mélange de terre et d'eau, dans une région de marécages. On voit les Goths passer sur leurs barques (*μονήρεσι πλοίοις*) parmi les « îles » et c'est de là qu'ils se jettent sur les habitants, avant que les garnisons des châteaux puissent en avoir eu vent <sup>4</sup>.

Un traité anonyme critique aussi la dépense exagérée faite sous Constance et la pauvreté des habitants. Il est contre les *monetarii* et propose une nouvelle monnaie, qu'il décrit. Maintenant les *judices*, les fonctionnaires de toutes les catégories, sont de vrais marchands, et les *exactores*, les agents du fisc, des voleurs. On vole à l'occasion du recrutement, de l'achat des chevaux et du blé, des constructions. Les soldats doivent être payés à un taux élevé. La plupart, vieillis, pensionnés, aurait dû plutôt être employés à l'agriculture, surtout sur les frontières qu'ils avaient jadis défendues. Un corps de réserve, jeune, aurait alors été créé.

De leur côté, les barbares, capables de toutes les ruses, *aboient* sur la frontière. Ils se cachent dans les forêts, dans les

<sup>1</sup> III, x.

<sup>2</sup> Oraison X.

<sup>3</sup> Ἐμπόροις μᾶλλον καὶ τῶν ἀνδραπόδων καπήλοις, οἷς τοῦτο μόνον ἔργον προσέκειτο πλείστα μὲν ἀνήσασθαι, πλείστα δὲ καὶ ἀπεμπολῆσαι.

<sup>4</sup> Cf. Schneider, *Anonymi de rebus bellicis* (aussi *Neue Jahrbücher*, 1910, pp. 327—342); R. Neher, *Der Anonymus de rebus bellicis*, thèse de Tübingen, 1911. Voy. ensuite la *Rev. Arch.*, XVI (1922), p. 205 et suiv.

montagnes, dans le désert, au milieu des marécages près des rivières <sup>1</sup>. L'auteur recommande d'employer contre eux de nouvelles machines et de construire un pont sur des outres. Il montre aussi la façon dont on pourrait pénétrer dans leurs forêts. Il n'oublie même pas le mur avec ses boulevards, tel qu'il sera construit par Justinien. Et, *chose de la plus grande importance*, il dit que la défense ne sera pas celle de l'État, mais celle des propriétaires riverains, qui devront introduire et exercer sur leurs terres des milices agraires, qui assureront de cette façon, comme par une ceinture interrompue, la sécurité des provinces.

Enfin l'anonyme demande aussi un complexe de lois formant un ensemble.

Eunape <sup>2</sup> présente d'une façon pittoresque les attaques des Goths, provoquées subitement par l'usurpation d'un Procope. Les barbares, aux longs cheveux qu'ils secouent aux moments de colère, apparaissent avec leurs grands corps et leurs longues jambes sans mollets; établis dans la province, ils provoquent la risée des colons et ne vaudraient rien pour le travail. Quant à leur « roi » il les considère comme des auxiliaires envoyés pour le moment aux Romains et il les réclame pour que les Romains légitimistes lui répondent que Procope n'était pas le vrai empereur. Ceci est présenté même comme l'origine de la guerre fatale <sup>3</sup>.

<sup>1</sup> *De rebus bellicis*, II. Description du Danube glacé à l'époque des Goths, qui l'appellent Dunavis ou Dunautis, dans Pseudo-Césaire de Nazianze; *Arch. f. sl. Phil.*, I, pp. 292—293. On voit des armées qui passent sur la rivière glacée. Il est question aussi de « Illyres et de Ripiani, voisins de l'Ister » (παρὰ δὲ Ἰλλυρίοις καὶ Ῥιπιανοῖς τοῖς παροίκιοις τοῦ Ἰστροῦ); est désignée aussi l'habitation des « Σκλαυηνοὶ καὶ Φυσοῦνται οἱ καὶ Ἀνοῦβιοι προσαγορευόμενοι », avec des légendes sur leur bizarre façon de se nourrir (p. 294). Intégralement dans la *Magna bibl. patrum*, XI, Paris, 1654.

<sup>2</sup> Éd. Bonn, pp. 46—48.

<sup>3</sup> Voy., pour toute la situation militaire, *Das römische Heer und seine Generäle nach Ammianus Marcellinus*, dans *Hermes*, LXIII (1928), p. 130 et suiv. (recherches méthodiques d'après les fonctions). Voy., pour les soldats des Balcanes, *Anon. Valesian.*, V, 18.

L'État est ainsi en pleine décadence, mais pas le moins du monde la vie romaine elle-même. Non seulement dans l'armée, mais aussi au point de vue de la culture l'élément roman d'ici joue un rôle important. Sous l'empereur Constance, l'hérétique Léonce, évêque de Tripolis en Lydie, était « d'origine Moese, parmi ceux qui habitent le long de l'Ister, et qu'Homère présente comme des combattants corps-à-corps »<sup>1</sup>.

Une vie autonome même se rencontrera sur ce Danube au moment de la pénétration des bandes de Fridigern, lorsqu'à Nicopolis et à Béroé un pacte formel sera conclu avec les barbares<sup>2</sup>.

Au moment de la débâcle, lorsque les Goths apparaissent, des éléments grecs cherchent un refuge vers l'Ouest par-dessus les *vici* latins. Et Pârvan, se fondant sur les inscriptions helléniques, croyait que, de cette façon, l'œuvre de romanisation a été étouffée<sup>3</sup>. Or, ceci est très peu probable, car les soit-disant envahisseurs étaient eux-mêmes pénétrés de cette influence romaine.

Aux frères Valentinien et Valens s'ouvre ainsi un héritage difficile, qu'ils cherchèrent à supporter dans la mesure du possible. Avant de recommencer la guerre contre les Perses, ils élèvent « des murs avec des tours » en Pannonie<sup>4</sup>. Mais, après peu, les soldats de Dalmatie seront emmenés pour élever des bourgs jusqu'en Arabie<sup>5</sup>.

Nous avons vu que la guerre civile malencontreuse contre l'usurpateur Procope<sup>6</sup> avait rendu encore plus incertaine la situation dans ce Sud-Est de l'Europe.

<sup>1</sup> Suidas, sous *Λεόντιος*. Dans Philostorge, l'écrivain ecclésiastique, mention des parents d'Ulphilas, originaires des « Scythes d'au-delà du Danube, qui s'appelaient jadis Gètes et maintenant Goths »; II, 5. Un Ulphilas, dans les *Arch.-ep. Mitt.*, IV, p. 135.

<sup>2</sup> Ammien Marcellin, XXXI, 11; Eusèbe, dans les *Fragm. hist. gr.*, 12, p. 36, n° 50. En Pannonie un *Figeridus dux* peut-être contemporain; *C.I.L.*, III, 3761.

<sup>3</sup> *Cetatea Tropaeum*, p. 51 et suiv. Surtout, *ibid.*, p. 55, note 111 et pp. 55—56 (Naevius Palmas Theotimanus).

<sup>4</sup> *Eph. Epigr.*, II, p. 389, n° 718.

<sup>5</sup> Voy. aussi Suidas, sous le mot *Auxentios*.

<sup>6</sup> Pour les combats de Valens contre Procope, Arturo Solari, dans la *Rivista di filologia e d'istruzione classica*, 1933, pp. 192—196.

Alors que, aussitôt après la mort de Jovien, le successeur de Julien, une bande de barbares pille en Thrace <sup>1</sup>, d'autres sont eux-mêmes attirés dans cette guerre civile. Valens veut les en punir. A Daphné, un pont de vaisseaux est construit, mais il n'arrive pas à trouver les rebelles, qui s'étaient enfuis dans les montagnes, se contentant de prendre comme prisonniers leurs familles (367). En 368, les inondations du Danube l'arrêtent au *vicus Carporum* jusqu'à l'automne, où il prend ses quartiers d'hiver à Marcianopolis. Pendant la troisième année de son règne, l'empereur poursuit par le gué de Noviodunum le « très-puissant juge des Thervinges », Athanaric (*judicem potentissimum*) et l'amène à s'enfuir <sup>2</sup>. Mais, à la fin, après l'apparition des troupes de Victor et d'Arinthaëus, Athanaric, qui avait juré à son père de ne jamais mettre le pied sur le territoire romain, a une entrevue sur le Danube avec l'empereur pour conclure un nouveau *foedus* <sup>3</sup>. Après la grande invasion gothe, dont nous occuperons bientôt, il fut chassé par les siens et, mourant en terre romaine, sera enseveli d'une façon pompeuse, d'après le rite romain <sup>4</sup>.

L'idée d'une Dacie habitée de fait par les Goths — ou plus tard par les Gépides, ainsi que le prétend une nouvelle théorie, qui a été acceptée avec enthousiasme dans les cercles scientifiques d'Allemagne — et transformée en une vraie patrie gothe, ne concorde pas, avant tout, avec leur façon de vivre. Leur agriculture à ce moment, et beaucoup après, n'existe pas, de même qu'une maison construite en pierre ou en brique, car *Zimmer* et *Zimmermann* sont en rapport avec

<sup>1</sup> Ammien Marcellin, XXVI, pp. 4—5. Cf. aussi, *ibid.*, 7.

<sup>2</sup> XXVII, 5.

<sup>3</sup> On ne peut admettre, comme le fait M. C. Patsch, dans la *Revue internationale des études balkaniques*, II, pp. 94—95, que les Goths et l'Empire de Valens aient été des « politisch koordinierte Potenzen » et que l'entrevue de l'empereur avec Athanaric sur le Danube peut être comparée à celle qui eut lieu entre Napoléon et le Tzar Alexandre en 1807 sur le Niémen.

<sup>4</sup> *Ibid.* Cf. « Athanaricus, rex Gothorum, Constantinopolim venit ibique vitam exegit »; Cassiodore, *Chron.* Prosper d'Aquitaine place en 385 la mort à Constantinople d'Athanaric, « rex Gothorum ». Sur le trésor de Pietroasa et la légende d'Athanaric, qui l'y aurait caché dans les Carpathes, voy. aussi l'*Archäologische Zeitung*, 1844, juillet; *Rev. Arch.*, II<sup>1</sup> (1849), p. 106.

le mot anglais *timber*, « bois »; ils vivent *exclusivement* comme soldats dans leurs camps. La meilleure preuve en est ce qu'ont fait les Goths de Fridigerne, ceux d'alathéus et Saphrax, ceux des deux Théodoric dans les Balcan, après leur passage du fleuve, et ceci au bout de tout un siècle de services militaires dans l'ancienne Dacie: il n'y a qu'un camp comme celui de Novae ou des excursions de pillards. Il en est de même, ainsi qu'on le verra plus loin, pour le passage d'Alaric en Italie et pour tous ces cas.

*Plus impossible encore paraît un établissement des Goths en Transylvanie, qui était le coeur même de la Dacie.* Comme leur but était de se saisir de la richesse de l'Empire, un pareil établissement dans les régions de montagnes aurait signifié une vraie incarcération qui aurait fermé tout leur avenir. Si les Ostrogoths ont persévéré en Crimée, cela est dû seulement à la force majeure des circonstances.

Sous ce rapport, la création des « États » visigoths en Gaule et en Espagne est particulièrement lumineuse. Ces Goths, qui avaient passé pendant si longtemps par la filière romaine, évitent les Pyrénées, où sont restés plus loin aussi les restes des aborigènes basques, lesquels ont résisté de même que les Albanais dans leur Pinde, comme les Moți roumains en Transylvanie, que certains éléments daces du côté de Inidoara, où se conserve l'ancien type dace roux, à la taille ramassée et à la figure parsemée de taches de rousseur; les Visigoths préfèrent, dans leur nouvel établissement, les plaines de la Garonne ou celles du Tage, de Toulouse jusqu'à Tolède <sup>1</sup>.

Mais la nécessité de trouver des hommes, que ressentaient aussi les particuliers pour leur économie rurale, de même qu'en Gaule, permet aux Goths de s'installer peu à peu, un homme après l'autre, un groupe suivant un autre groupe, au-delà du Danube. Mais à côté d'eux restent, comme guides et comme initiateurs, les anciens provinciaux. Ce Marcianus, sans doute latin, qui donne des leçons de grammaire à Anas-

<sup>1</sup> On dit aussi *Δακία ἢ ἐν Ἰλλυριοῖς*; Candide, dans Photius, *Bibliotheca*, p. 249 (Migne, *Patr. gr.*, CIII).

tasia au nom grec, nièce de l'empereur Valens, devait être originaire de ces régions <sup>1</sup>.

Les Goths auraient passé, d'après l'historien des migrations germaniques, Waitz, trois fois le Danube, et ceci aussi est en rapport avec les querelles religieuses entre orthodoxes et ariens: en 351, avec Ulphilas, en 370, pour le même motif, et enfin à la date bien connue, de 375 <sup>2</sup>. Dès 355 des Méso-goths, des Goths moyens, chassés par Athanaric parce qu'ils étaient chrétiens, se seraient établis près de l'Hèbre, du côté de Nicopolis <sup>3</sup>. *Mais, de fait, il est question d'un passage continué, pour différents motifs, d'une rive à l'autre.* Chaque fois ils apparaissent cependant seulement à certains gués, ce qui montre bien où étaient leurs vrais établissements: celui de Noviodunum et celui de Durostorum. Et chaque fois cela se faisait avec l'acquiescement de l'Empire, car jamais une guerre de frontière n'est mentionnée. Ammien Marcellin met ce mouvement en rapport aussi avec Sueridus et Colias, des *optimates* goths, venus avec « leur peuple » (*cum populis suis*) <sup>4</sup>.

Mais d'autres renseignements paraissent devoir changer certains détails transmis. Ils parlent aussi d'une colonisation

<sup>1</sup> Suidas, sous *Λεόντιος*.

<sup>2</sup> Waitz, *Ulfila*, p. 45. Voy., pour la culture gréco-latine chez les Goths à cette époque, Jacques Zeiller, *La lettre de Saint Jérôme aux Goths Sunnia et Fretela*, dans les *Comptes-rendus de l'Académie des Inscriptions de Paris*, avril—mai 1935, p. 238 et suiv. — Pour les rapports d'Ulphilas avec les Cappadociens, dont il venait avec son christianisme, d'ancienne origine anatolienne, d'Asie Mineure, voy. Heinrich Boehmer-Romundt, dans la *Zeitschr. für wissenschaftliche Theologie*, XLVI (1903), pp. 233—269, 361—407. Aussi *Byz. Zeitschr.*, VIII, pp. 229, 565—566; XVII, pp. 251, 293. Voy. aussi Wilh. Streitberg, *Die gotische Bibel*, Heidelberg, 1908. Aussi *Zeitschrift für vergleichende Sprachforschung*, XXXVI (1899), pp. 257—264. Cf. la Vie de St. Auxence, dans Migne, *Patr. Lat.*, CXIV, et *Rev. Or. Lat.*, VIII, pp. 1—14. Ulphilas contre le prétendant Constantin; Photius, *Bibl.*, p. 261.

<sup>3</sup> Schiller, ouvr. cité, II, p. 395. — Pour les Goths et le Danube, Pseudo-Césaire: *παρὰ Ἑλλησι δὲ Ἰστρον, παρὰ δὲ Ῥωμαίοις Δανούβιον, παρὰ δὲ Γότθοις Δόνναβιν προσαγορεύομεν*. Pour les Goths sur le Dniéper, Baynes, dans *The Antiquaries Journal*, juillet, IV (1924). Pour la culture gothe sur le Danube, *ibid.*, pp. 216—219.

<sup>4</sup> Ammien Marcellin, XXXI, 6, 1.

de Goths, parmi ceux que l'usurpateur Procope avait appelés à son secours et que Valens avait retenus. Ces barbares aux longues crinières, mais d'une taille débile, provoquaient les plaisanteries des Romains au milieu desquels ils s'étaient fixés. Nous avons dit que, réclamés par le roi et considérés comme sujets par l'empereur, ils auraient été un des motifs de la guerre qui finit par la bataille d'Andrinople. En tout cas, le témoignage, auquel tout pathos manque, d'Eunape de Sardes <sup>1</sup>, un contemporain, doit bien transformer en partie cette histoire d'Ammien Marcellin, de l'invasion, d'un terrible souvenir, des Huns. Eunape racontera d'une autre façon l'invasion touranienne elle-même et la demande des fuyards goths d'être acceptés dans l'Empire. Ceux qui ont passé sans permission sont tués, mais les officiers qui les ont attaqués en sont punis. Valens n'aurait voulu admettre que les enfants et les hommes désarmés, alors que les fonctionnaires du *limes* voulaient avoir des esclaves et ils se laissaient suborner, de sorte que des combattants armés pénètrent dans la province romaine et commencent ces pillages auxquels n'échappent que les cités fortifiées <sup>2</sup>. De son côté, l'empereur leur donne de la terre et des troupeaux, voulant en faire un rempart du côté des Huns <sup>3</sup>, de même que jadis les Goths de l'époque d'Aurélien contre les Carpes.

Mais le vrai état de choses apparaît par la large description de Thémistius, déjà cité. D'après lui, à l'avènement des deux frères Valens et Valentinien, ces « Scythes » qui sont les Goths apparaissent, demandant qu'on leur paie les soldes en retard, *ce qui montre quelle était leur situation lorsqu'il se trouvaient au-delà du Danube* <sup>4</sup>. L'empereur apparaît aussi comme un père providentiel, pour les Romains de même que pour ces barbares <sup>5</sup>. Le rhéteur présente ces Goths, offrant sur le Danube

<sup>1</sup> *Fragm. hist. gr.*, p. 28, n° 37.

<sup>2</sup> *Ibid.*, pp. 31—33, n° 42.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 33, n° 43. Cf. aussi *ibid.*, p. 34, n° 46.

<sup>4</sup> Thémistius, Oraison VIII: *Σκῦθαι δὲ τοῖς μέσοις ἐπαιωροῦντο, καὶ μισθὸν ἐπράττοντο τῆς μελλήσεως*. Dans l'Oraison IX, il montre le jeune Valentinien qui a été élevé « sur le Danube et au milieu des hivers scythes ».

<sup>5</sup> Oraison X.

des garanties de paix, leur chef se rencontrant avec Valens venu sur sa barque, tout cela sans le tumulte (*ἀλαλαγμός*) habituel des barbares et sans aucune crainte de la part des habitants. On voit les vaisseaux de la flotte romaine solidement retenus par des ancrs comme par des racines<sup>1</sup>. Des barbares viennent par milliers, en bandes, sur la rive, et la population les accueille en pleine confiance; ils s'agenouillent et saluent la paix accordée par l'empereur qui, dans son vêtement simple, est exposé aux rigueurs du soleil de l'été. On entend ses paroles qui résonnent, puissantes comme jadis celles d'Aurélien, dans l'oreille de ceux qui viennent se soumettre à son pouvoir.

Ailleurs<sup>2</sup> on voit le « dynaste » « scythe ou gète » effrayé par la grandeur de Valens, qu'il avait fait venir sur le Danube, « parlant de sujets philosophiques », avec l'empereur au moment de l'entente. Ceux qui « sont divisés jusque là par des querelles » s'entendent avec les Romains. Les Perses seuls restent, dans leur Asie, des ennemis, et il faudra les détruire.

Mais les combats continuent, et l'empereur est fier, à la veille même de la catastrophe, d'être un « triomphateur » pour avoir vaincu Athanaric, « vainquant et arrivant à dominer (*superatis*) les Gètes ». A cette occasion il fait construire des bourgs sur la frontière<sup>3</sup>, et les relations de commerce avec la Dacie sont reprises: des monnaies qui vont jusqu'à son règne se trouvent même dans la région éloignée de Sarmizégétousa<sup>4</sup>.

<sup>1</sup> *Ibid.* Aussi la mention du pont plus ancien sur le Danube. Voy. Walter Heering, *Kaiser Valentinian I. (364—375 n. Chr.)*, thèse de Iéna, Magdebourg, 1927.

<sup>2</sup> Oraison XI.

<sup>3</sup> *C.I.L.*, III, 3653, 5670 a; Tocilescu, *Inschriften aus der Dobrudscha*, pp. 47—51. Il est question de « victi superatique Gothi », et de la « defensio rei publicae ». La mention des soldats qui construisent. Une tentative de compléter l'inscription par [*Athan*]arico n'est pas acceptable (voy., *ibid.*, p. 50). Cf. Judeich, *Die Schlacht bei Adrianopel*, dans la *Zeitschrift für Geschichtswissenschaft*, VI (1891), p. 1 et suiv.

<sup>4</sup> Jung, *Pässe*, p. 17, note 3. L'inscription d'Athanaric et la victoire de Valens sur les Goths dans Gardthausen, *Ursicinus und die Inschrift von Dojan*,



*Quels sont les rapports de ces Goths, tantôt venus en mendians, tantôt en révoltés, mais visiblement sans aucun établissement fixe et sans aucune garantie de foi, avec la population locale elle-même?*

Athanaric est, pour Ammien Marcellin, un *judex*: *judex* a le même sens aussi chez Jordanès, les officiers de Justinien étant chez lui des *judices*<sup>1</sup>. Et Thémistius montre que ce titre de *juge* était *voulu* par Athanaric, qui repoussait celui de *roi*<sup>2</sup>; ce qui n'était pas, alors, une coutume germanique montre aussi une influence de la population romane qui vivra pendant longtemps dans les *judicatures* (*judete*: pluriel, *judet*: singulier, *juge*). Mais chez les Quades aussi on met à côté les *optimates*, qui sont les nobles, et les *judices*<sup>3</sup>, ce qui n'empêche pas l'explication que nous venons de donner, car là aussi il y avait, à ce moment, une puissante vie de « Romanies » autonomes, que l'invasion des Slaves a seule détruite<sup>4</sup>.

Présentant l'entrevue d'Athanaric avec Valens, de nouveau apparaît un monde troublé, mais non soumis par les Goths<sup>5</sup>. L'empereur tend la main au « juge » germanique et en fait son « ami ». Et Thémistius laisse tomber ce mot cruel pour le passé: enfin on est arrivé à ce que les Romains *accordent* la paix au lieu de l'acheter. « Personne n'a vu l'or

dans *Hermes*, XVII, pp. 251—267. Pour l'inscription avec Athanaric, aussi Seeck, *ibid.*, XVIII, p. 150 et suiv.

<sup>1</sup> *Romana*, pp. 47, 50. Pour les Vlaques des Balcanes et leurs juges, Jireček, *Gesch. der Serben*, I, p. 69 et suiv. Ces juges sont appelés ensuite primicères, *πριμικέριοι*, *tchelniks*, c'est-à-dire « principaux », *katounars* (de *katoun*). Voy. aussi plus loin.

<sup>2</sup> *Oratio de pace*, éd. 1605, p. 10: οὕτω γοῦν τὴν μὲν τοῦ βασιλέως ἐπωνυμίαν ἀπαξιοῖ, τὴν δὲ τοῦ δικαστοῦ ἀγαπᾷ. Waitz ajoutait au texte d'Ammien Marcellin, XXVII, 5, 6 (*judicem potentissimum*) aussi XXX, 3, 4 (*Thervingorum judex*), et St. Ambroise, dans son ouvrage *De spiritu sancto*, I, préface (*hostem ipsum, judicem legum*) et, à côté, pour la situation dominante d'Athanaric, aussi Isidore de Séville, dans *Chron. Gothorum* (voy. p. 38, note 6). Pour St. Jérôme (*Chronicon*, a. 370) c'est un roi, comme aussi pour Orose (VII, 32).

<sup>3</sup> Ammien Marcellin, XVII, 12: « Aliique optimates et judices variis populis praesidentes ». *Judices*, pour les Romains en Pannonie; *ibid.*, XXX, 5. *Judices* chez les Alains; *ibid.*, XXXI, 2. Voy. aussi *δικασταὶ* chez Priskos.

<sup>4</sup> *Judices* aussi chez Orose, VII, 40 (ils sont envoyés en Espagne).

<sup>5</sup> Oraison X.

compté aux barbares, ni autant et autant de talents d'argent, ni les vaisseaux tout pleins de vêtements, ni tout ce qu'auparavant nous tolérions être payé, préférant un calme plus pesant que l'invasion elle-même et admettant un tribut annuel dont nous repoussions le nom, bien que la chose elle-même ne nous eût pas rempli de honte ». A l'occasion de ce traité on retire même, précisément pour qu'on ne croit pas que c'est par la peur que les barbares ont obtenu ces concessions, les provisions, dont les Turcs ottomans ont fait plus tard leur *tain*: elles ne sont accordées qu'à l'interprète; dorénavant le marché de frontière, l'*emporium*, ne sera plus ouvert à n'importe qui, mais il faut en demander la permission — *ἐπ' ἐξουσίας* —, et ceci dans deux seules places du Danube. Comme mesure de précaution cependant on renouvelle et on fortifie les cités de frontière, de même que les ports. Un « mur de diamant »<sup>1</sup> est élevé de cette façon devant les barbares. Et cet auteur digne de toute confiance ajoute qu'un souci plus attentif des troupes amènera une situation où les habitants ne seront plus troublés, ces habitants dont ces contrées étaient encore pleines, alors qu'auparavant il y avait souvent, contre ces gens mêmes, une guerre pire que celle contre les barbares; on dit que ces habitants étaient des agriculteurs. Et leurs plaintes, toujours écoutées, étaient redoutées par les soldats.

Jordanès présente plus tard Athanaric, invité à Constantinople, qui reste étonné devant les splendeurs de la capitale et admire la puissance de « l'empereur du monde » (*terrenus imperator*)<sup>2</sup>. Et bientôt, comme nous l'avons vu, son cercueil sera mené au cimetière par l'empereur lui-même, pour que les siens « deviennent un seul corps » avec l'armée romaine<sup>3</sup>. Alors des éléments goths vont jusque sous le Parnasse de Cappadoce, où il y a une localité au nom germanique de Sadagalthina<sup>4</sup>.

<sup>1</sup> *Ibid.*

<sup>2</sup> *Getica*, pp. 95—96.

<sup>3</sup> *Ibid.* Ils combattront en Gaule contre l'usurpateur Eugène; *ibid.* Un Mundéric commande des troupes romaines en Arabie, d'après Ammien Marcellin.

<sup>4</sup> Waitz, *Ulfila*, p. 36.

Pour Orose enfin, les Goths chrétiens, chassés par la persécution d'Athanaric « le roi », s'adressent aux Romains comme à des frères <sup>1</sup>.

Dans la Vie de Saint Sabbas, Athanaric apparaît comme un puissant chef goth, et l'auteur anonyme l'intitule « Atha-[na]ridas, fils de Rhostesteus », et auprès de lui il y a des clercs goths, comme Gutthica et Samsala, et tout autour un monde qui passe sans cesse dans un sens et dans l'autre le Danube. Athanaric est l'ennemi de Saint Nicéas <sup>2</sup>, ce qui montre une immixtion dans la vie des provinciaux.

*C'est par l'existence de ce substratum roman de base que s'explique aussi en grande partie la politique d'incertitude de l'empereur Valens à l'égard des Goths.*

L'historien grec de l'Église, Socrate, critique pour avoir préféré la défense par le moyen de ces *barbares des villages*, auxquels on a assigné un salaire, et ceci signifie *que tout un monde villageois était employé partout pour la guerre plus d'un siècle avant l'époque où Socrate rédigeait son ouvrage.*

Le système critiqué est dû, de fait, à plusieurs causes: d'abord on sentait le besoin de trouver des soldats, et c'est l'époque où Végèce dit qu'il n'y a pas de cavaliers meilleurs que les Huns et les Alains <sup>3</sup>; en même temps une grande propriété en plein développement, qu'on constate pendant tout le V-e siècle comme étant solidement formée, exigeait des travailleurs sur ses champs. Enfin l'écrivain syrien Jean d'Antioche affirme que Valens voulait gagner pour son arianisme les Goths, déjà initiés à cette hérésie <sup>4</sup>: en effet, pour les Goths christianisés, la cité de Constantin est une Christianopolis <sup>5</sup> respectée. Du reste, les Goths ayant demandé des évêques à Valens, on leur envoie des Ariens <sup>6</sup>. Il faut tenir compte aussi de raisons économiques.

<sup>1</sup> VII, 32.

<sup>2</sup> *Acta Sanct.*, avril 11.

<sup>3</sup> III, Épilogue.

<sup>4</sup> *Fragm. hist. gr.*, IV, p. 608, n<sup>o</sup> 184, 2.

<sup>5</sup> Waitz, *Ulfila*, p. 16.

<sup>6</sup> VII, 33.

De cette façon des transports de masses humaines qui laisseront les régions *de la rive gauche, pour la première fois dépourvues de défense, proie déjà destinée aux Huns. avec lesquels, du reste, les indigènes arriveront à s'entendre, mais d'une façon dont il sera question dans un autre chapitre*, s'imposaient aussi parce que l'Empire, dans l'état de dénûment général en plein progrès, était tellement restreint, sous cet empereur Valens, au point de vue financier, que, « à cause des dépenses écrasantes qu'exigeait la défense contre les barbares », il a fallu vendre aussi les domaines de l'État <sup>1</sup>.

Tels étaient réellement les rapports des Romains et des Goths à la veille de leur passage au-delà du Danube sous la pression hune. *Ils ne venaient donc pas comme des barbares non accoutumés à la façon de vivre des Romains, mais, même si on n'admet pas leur lente descente du Dniéper dès une époque déjà lointaine, ainsi que le proposait M. Rostovtsev, il faut tenir compte de leurs rapports pendant deux siècles avec cette région qui, à l'époque romaine de même qu'à l'époque byzantine, est restée sous la domination directe de l'empereur. Ils viennent donc comme vers des amis et des patrons depuis longtemps, pour demander un appui et un abri.* Le géographe de Ravenne, au IX-e siècle, assure qu'il a eu à sa disposition des sources écrites de provenance gothe, bien que tout cet ouvrage soit démesurément confus et presque inintelligible. Du reste, des monnaies de Constance se rencontrent jusqu'à Olbia, ce qui signifie le maintien des relations de commerce même avec les régions les plus éloignées <sup>2</sup>.

*Mais les cités étaient déchues à cette époque, « désertes, sales » en Pannonie même —, où Ammien Marcellin présente l'important centre de Carnuntum comme étant « desertum et squalens », et d'autant plus en Dacie; or, on n'a jamais prétendu que sur le Danube moyen l'ancienne population eût disparu par transfert.*

Donc, lorsque Valens rétablit et affermit la situation de la domination romaine en Scythie Mineure, ceci n'a pas pu

<sup>1</sup> Hézychius de Milet, dans *Fragm. hist. gr.*, IV, p. 155, n° 6.

<sup>2</sup> Minns, ouvr. cité, p. 470.

rester sans effet pour les relations avec l'autre rive danubienne. Les fortifications élevées *sur ce point là et non sur le cours horizontal du Danube, montrent de la façon la plus claire une chose: c'est que le danger goth ne se trouvait pas dans la plaine valaque, qui était restée donc non occupée par eux, avec des garnisons romaines sur la rive droite du fleuve et, à côté, les Daces libres, des Carpes paysans, dans la montagne, mais bien vers les embouchures.* La seule pression des Huns amena les Goths à passer la rivière du Pruth pour pénétrer dans les Balcans, du côté du bras danubien de Borcea, par l'ancien gué d'Alexandre-le-Grand.

Après que l'empereur eût conclu le pacte « d'amitié » avec les Goths et eût élevé « le mur de diamant » des gardes danubiennes, on se trouve devant la réfection du Tropaeum de Trajan comme point central pour la défense. Car c'est bien du Tropaeum que parle Thémistius, qui a visité lui-même les localités, dans sa précieuse Oraison X, lorsqu'il présente « la bande étroite qui avance au dessus des marais (τέναγος) et finit par un haut monticule d'où on peut apercevoir tout ce qui se passe autour ». Il continue en « montrant de quelle façon on a renouvelé le fort de garde (φρουρίον), avec ses murs épais (ἀμυδροῖς) qu'un des empereurs de ses prédécesseurs avait élevé pour des besoins militaires et avait dû abandonner à cause des difficultés ». Car le travail pour ces murs était difficile dans une région sans bonne pierre, sans brique, sans chaux, avec l'obligation d'apporter les matériaux de plusieurs milles, employant des milliers de bêtes de somme. Et maintenant Thémistius présente Valens comme un nouvel Amphion, qui appelle les pierres par son incantation, finissant son œuvre par les mains de ses fidèles soldats, qu'il sait utiliser par une bonne division du travail, auquel participe aussi sa garde personnelle et les officiers eux-mêmes.

Une preuve qu'il faut voir Tropaeum dans la fortification à laquelle on travaille se trouve aussi dans le jeu de mots qu'emploie le rhéteur, lorsqu'il dit que maintenant il n'y a pas seulement le « trophée de pierre » comme moyen de

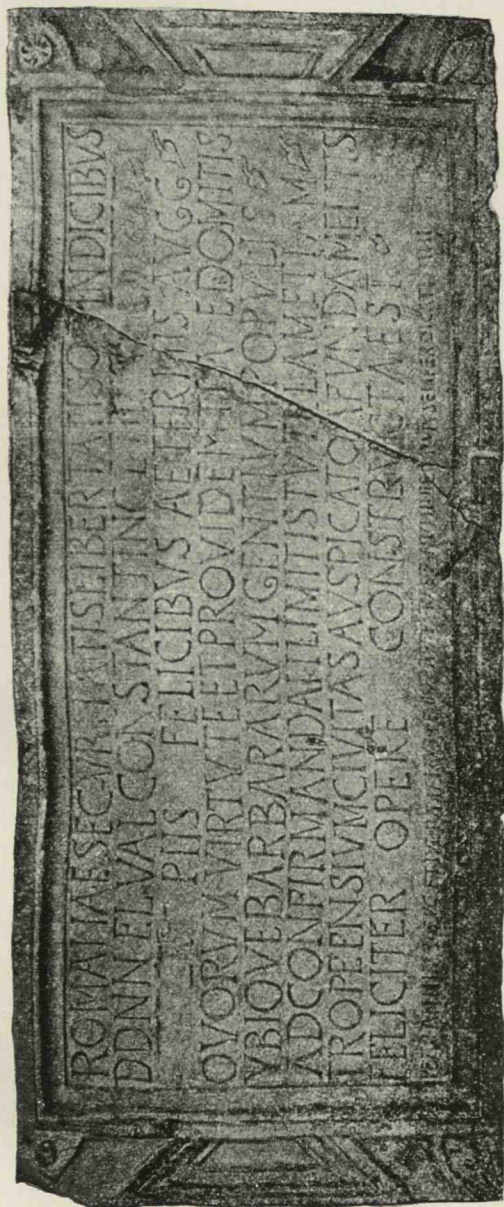


Fig. 11. — Inscription romaine du Tropaeum Trajani pour la victoire sur les barbares.  
*Arch.-epigr. Mitt.*, XVII, p. 109.

défense, mais aussi le « trophée » moral du respect envers la personne de l'empereur <sup>1</sup>.

Thémistius loue les deux empereurs pour leur victoire sur « les Gètes et les Sarmates » <sup>2</sup>, lorsque se produisit l'événement inattendu qui amena la mort de Valens au milieu d'une affreuse défaite, imprévisible.

La situation d'incertitude avait duré trois ans jusqu'à la « paix », par laquelle les invasions d'hiver et d'été étaient enfin arrêtées <sup>3</sup>. Et l'orateur solennel s'en félicite : alors qu'on tolère les bêtes les plus féroces, les éléphants d'Afrique, les lions de Thessalie et du delta du Nil, les hippopotames, comment ne doit-on pas avoir de la compassion pour « une race, fût-elle même barbare, mais cependant humaine, qui s'incline soumise et

<sup>1</sup> *Καὶ τροπαῖον ἔστηκε ταύτης τῆς νίκης, οὐκ ἐκ λίθου πεποιημένον, οὐδὲ χαλκοῦν ἢ χρυσοῦν, πεπηγὸς ἐφ' ἐνὸς χωρίου, ἀλλ' ἅπασι δε Ρωμαίοις ἐνδιατώμενος, καὶ τοῦτο ἀνέστησεν ὁ βασιλεὺς οὐ πλήθει φόνων καὶ τραυμάτων, οὐδὲ σωροῖς νεκρῶν ἀδιηγῆτων ἀλλὰ μόνη τῇ προσεδρία καὶ τῇ καστερίᾳ.*

Voy. notre mémoire sur Tropaeum, dans les *Mem. Ac. Rom.*, 1935. Nous maintenons nos doutes concernant la grande inscription dédiée à Mars Ultor, qui est attribuée à Trajan — et il a fallu à Tocilescu des années entières pour la reconstituer et peu à peu, sans que les fragments nous eussent été conservés avec soin, — et nous ne nous fions même pas à la petite inscription qui parle d'une revanche, laquelle, dans le cas de Trajan, aurait été dénuée de sens. Ce qu'on pourrait admettre ce serait seulement que l'œuvre ait été commencée à l'époque du conquérant, mais pas par une décision venant de lui, parce qu'il s'agit d'un monument dont l'aspect ne correspond pas à la gloire et aux moyens de cette époque. Dans l'inscription de ceux qui seraient tombés dans le combat qu'on a l'intention de venger, il y a ce passage : « fortis [simorum virorum qui pugnantes] pro rep. morte occub. », mais plus loin rien n'est visible qu'un seul *o*, de sorte que la reconstitution de l'inscription par : « occubuerunt bello dacico » vient de la seule imagination des éditeurs. Voy. aussi Benndorf, dans les *Arch.-ep. Mitt.*, XIX, p. 192. Une fortification aussi à l'Est de Babadag, Desjardins, dans la *Rev. Arch.*, VII (1861), pp. 269—270. Salomon Reinach était dès le commencement pour un ouvrage accompli à Tropaeum par des soldats; *Rev. Arch.*, IV (1904<sup>2</sup>), p. 152, note 1. Furtwängler n'oubliait pas les cheveux « noués » et « retenus par un noeud » des Germains sur le monument d'Adam-Klissi, ce qui naturellement indiquerait l'époque de Valens et ses combats contre les Goths; *Intermezzi*, p. 67 (d'après Tacite, *Germ.*, mais aussi Sénèque, *De ira*, 3; Juvénal, XIII, 165; Lucien, I, 463).

<sup>2</sup> Oraison XIII.

<sup>3</sup> Le même, Oraison X.

déclare publiquement se trouver entre nos mains »<sup>1</sup>? Valens est devenu pour lui un « Gothique » de la paix. Combien terrible devait être bientôt l'ironie des temps ! Dans l'éloge de Théodose aussi, Thémistius dira que, si on traitait ainsi « les Scythes » « à côté des *Thraces* », — ce qui montre combien était étendu le dépeuplement, la vie se réfugiant dans l'autonomie populaire —, « nous perdrons ces Scythes mêmes ».

Le départ des Huns a dû se passer beaucoup avant les tristes événements de 378, qui amenèrent cette défaite de l'empereur dans le combat d'Andrinople et sa fin au milieu des flammes qui détruisaient sa chaumière de refuge. Pour Ammien Marcellin, qui les a vus, les barbares de la steppe asiatique, les descendants de l'élément touranien soumis aux anciens Scythes qui étaient maintenant totalement usés, sont aussi l'occasion d'une description rhétorique, dans laquelle ce connaisseur en fait de termes artificiels cherche à dépasser l'ancienne description des vrais Scythes par Hérodote<sup>2</sup>. Les détails si pittoresques qu'il sème à travers son récit pour donner un tableau impressionnant *montrent combien les barbares autres que les Huns avaient déjà adopté les coutumes romaines, se préparant de cette façon à une autre vie.*

Les Huns, passant à travers le pays des Alains « blonds », que cet historien unique, si précis pour les circonstances de 378, met en rapport avec le même milieu d'Hérodote qu'il rend contemporain, dans ce qu'il appelle lui-même la *geographica perplexitas*, et qu'il décrit, répétant la caractéristique des Huns, ces nouveaux barbares rencontrent les « villages étendus jusque bien loin et prospères »<sup>3</sup> des rois Hermanric et Vithimir, qui règnent sur les Greuthunges, c'est-à-dire sur les Goths de l'Est.

Mais on a à faire dans cette région, non pas à un État goth, mais, comme à Tanaïs, où la domination romaine a

<sup>1</sup> Le même, Oraison XVI. Ils avaient été soumis, ainsi qu'on l'a vu, « sans avoir versé du sang et des larmes » (*ibid.*). Théodose est mentionné comme « scythique » à l'occasion de cette même paix; Oraison XIX.

<sup>2</sup> XXXI, 2. Le fer adoré sous la forme d'une épée est encore un emprunt à l'ancienne description des Scythes.

<sup>3</sup> Late patentes et uberes pagos; *ibid.*, 3.



persévéré, ayant son centre à Cherson, jusque très tard pendant le moyen-âge, à *un monde gréco-romain qui avait été confié par l'Empire à ces « hôtes »*. D'autres « Huns » sont même employés par ces barbares fixés depuis longtemps, à partir du III-e siècle, contre les envahisseurs. Un enfant, Vidéric, successeur du dernier roi tombé dans la bataille, est patronné par deux chefs, intitulés eux-mêmes « juges », Alatheus et Saphrax. Tout le front ostrogoth se retire ensuite sur le Dniester, dont la position est très bien connue par Ammien Marcellin <sup>1</sup>.

Athanaric cherche, de son côté, à résister, et c'est pour cela qu'il fit élever le *vallum* qui va « des sources de la rivière du Gérasus (le Pruth) <sup>2</sup>, jusqu'au Danube, *vallum* qui suivait de près les terres des Taïfales » <sup>3</sup>.

Ce *vallum* ne serait que la frontière, fixée par les Romains, de l'établissement de certains barbares de moindre importance, qui avaient donc disparu, bien qu'Eutrope les présente comme étant sur place et dominant le pays <sup>4</sup>. Surpris par une attaque de nuit des Huns, Athanaric cherche à se retirer dans les montagnes, dans les « montagnes escarpées » (*effugia montium praeruptorum*), ce qui renvoie, de même que « les sources du Pruth », à *une région très au Nord de la future Moldavie. Et il faut remarquer que jusque là les Goths n'avaient donc pas connu la montagne* <sup>5</sup>. Il rencontre cependant l'opposition des siens, qui préfèrent passer le Danube chez les

<sup>1</sup> *Ibid.*

<sup>2</sup> Voy. note suivante. Pour les *supercilia Gerasi*, qui ne serait, d'après lui, que la rive du fleuve, comme pour le Rhin et le Nil, voy. aussi Jung, *Pässe*, p. 15, note 4. Mais lui aussi admet pour le passage des montagnes le défilé de Bârğau ou de Rodna; *ibid.*, p. 16.

<sup>3</sup> « A superciliis Gerasi fluminis ad usque Danubium, Taifalorum terras praestringens, muros altius erigebat »; *ibid.*

<sup>4</sup> Dans un numéro récent de la *Siebenbürgische Vierteljahrsschrift* des Saxons de Transylvanie, M. Ferenczi traite d'une façon technique très attentive ce *vallum* qui a été attribué par des savants bulgares, à leur nation. Il arrive à un résultat différent.

<sup>5</sup> Cf. Tamm, ouvr. cité, pp. 87—88, 91. Pour les expéditions de Valens voy. Mommsen, dans *Hermes*, XVII, p. 525 et suiv. — Pour la retraite des Goths, Kaindl, *Wo fand der erste Zusammenstoss zwischen Hunnen und Westgothen*

Romains, ce qui prouve qu'ils n'étaient pas enracinés, soit comme agriculteurs, soit comme pâtres, mais qu'ils avaient conservé la forme du camp déplaçable. Ils descendent donc tous vers le Danube et demandent à être acceptés, dans les conditions connues, en Thrace.

Dans cette offre faite par « le duc Alavivus » (cf. *Alaric*) ils ne font que ce qu'avaient fait les Sarmates des deux espèces : ils veulent être reçus par l'Empire, offrant des *auxilia* pour l'armée. Les conseillers de Valens, vivement critiqués par Ammien Marcellin, qui mettent en perspective la possibilité d'une défense de l'Empire à meilleur marché, avaient complètement raison. Avec un peu d'ordre et d'honnêteté chez les fonctionnaires du limes, ceci aurait été le résultat.

Le passage du Danube s'accomplit donc « jour et nuit » dans de larges proportions. Dans ce but on emploie de vrais vaisseaux de transport, mais aussi de simples barques, des troncs creusés, dans lesquels on reconnaît l'ancienne façon locale de passer l'eau et par conséquent l'existence de la population qui en avait la coutume. Ceux qui ne peuvent pas entrer dans ces embarcations cherchent à passer à la nage, de sorte que, les eaux étant en crue, certains d'entre eux se noient. De l'autre côté, les Goths d'Alavivus et de Fridigern trouveront des provisions et une distribution de terres.

---

*statt?*, dans les *Mitth. des Inst. für österr. Gesch.*, XII (1891), p. 304 et suiv.; Mommsen, dans *Hermes*, XVI, p. 602 et suiv. Pour la *Romania* et le *varbaricum*, Waitz, ouvr. cité, pp. 15—16; Ammien Marcellin, XVIII, 2, 14; *C.I.L.*, X, 216. Par crainte des Huns, on aurait caché des trésors, non seulement à Pietroasa, dont nous nous sommes largement occupés dans le premier tome, mais aussi à Şimlău, aux défilés de Buzău et de Vâlcan, à Sarmizégétousa même; Jung, *Pässe*, p. 17. De même du côté de Coşovoiu (dans le district de Dolj), et de Cahul (en Bessarabie); Ploşor, dans la *Germania*, 1933, p. 272 et suiv. Les barres d'or qu'on a trouvées dans le défilé de Buzău paraissent être romaines; voy. Bock, *Der Schatz des Westgothenkönigs Athanarich*, dans les *Mitth. der Centralcommission*, XIII (1868), p. 105 et suiv.; Jung, *Pässe*, p. 19. — M. Alföldi place une invasion de Sarmates en Thrace en 378, d'après Thémistius, une autre en 385 vers la Pannonie; *Untergang der Römerherrschaft in Pannonien*, II. Voy. dans la *Cronica numismatică și arheologică*, XI, 103—104, p. 154, sur le prétendu tombeau de Chiojd (C. C. Giurescu): fibules d'argent et d'or avec des pierres « visigothiques » et des têtes d'aigles; du même dans la *Rev. Ist. Rom.* de 1936.

L'ancien officier romain qui, à travers son récit, sert toujours ses inimitiés, présente comme coupables pour la mauvaise administration du passage, Lupicinus, « per Thracias comes », dont il a parlé ailleurs, et un certain Maximus. Il paraît qu'on a essayé de gagner pour l'esclavage ceux qui souffraient de la faim.

En même temps, on refuse le passage d'une masse d'Ostrogoths et aussi à un Farnobius qui appartient à la même bande. Voyant ce qui se passe, Athanaric en revient alors à l'idée de se retirer dans les montagnes du « Cauceland »<sup>1</sup>. Mais les Ostrogoths passent de force, puis les Alains et les Taïfales. L'avant-garde était déjà arrivée à Marcianopolis.

C'est alors et à cette place que se produisent des conflits. Fridigern, qu'on avait retenu dans cette ville où les siens n'ont pas le droit d'entrer, s'échappe et commence la guerre contre ces hôtes malhonnêtes, d'une brutalité offensante. Lupicinus est battu, et les armes des Romains sont prises par les révoltés.

La même chose arrive, à Andrinople, avec d'autres Goths, ceux qui étaient commandés par Sueridus et Colias, et qui, fixés dans des quartiers d'hiver, attendaient pour passer en Asie. Attaqués par les citoyens et par les ouvriers des fabriques de l'État, ils résistent, puis se répandent, sous Fridigern, qui venait d'arriver, pour piller en Thrace<sup>2</sup>.

Maintenant, c'est une vraie guerre, comme celle de Spartacus, car les esclaves d'origine barbare se réunissent à leur co-nationaux *et toute une population désespérée par le poids des impôts s'ajoute à ces bandes. C'est donc un acte social.*

Valens commence par envoyer des troupes d'Asie, et son collègue Gratien leur ajoute des secours d'Occident. Aux

<sup>1</sup> Il y aurait été poussé par un sentiment d'humiliation parce qu'on avait violé le serment prêté jadis sur les eaux du Danube. Rappelons qu'Ammien Marcellin avait déclaré qu'Athanaric avait promis par serment à son père de ne pas toucher à la terre romaine.

<sup>2</sup> Eusèbe, dans son *Chronicum*, rend responsable de cette révolte le duc Maximus, qui avait réalisé des profits sur les approvisionnements. Il ajoute que les Goths avaient été acceptés sans déposer les armes: « sine armorum depositione ».

« Saules » (*ad Salices*), la multitude des rebelles s'enferme dans la ceinture des chars. De là ils sortent pour grimper sur les collines et se jeter sur l'ennemi, qu'ils accablent de leurs massues passées au feu, telles qu'on les trouve plus tard dans les armées des princes roumains. De cette façon ils échappent à l'encerclement qu'on leur destinait.

Seulement après quelques mois l'empereur quitte lui-même Antioche pour chercher à ramener l'ordre dans les Balkans. L'avant-garde de Sebastianus gagne une victoire dans un combat près d'Andrinople, qui était défendue cette fois aussi par les citoyens, lesquels acceptent ou non, selon leur gré, les soldats de l'empereur. On attendait l'arrivée de Gratien qui, de Bononia (Vidin, Bdyn), descendait vers Syrmium et de là vers Martis Castra, jusqu'où avaient pénétré les bandes alaines allant vers l'Occident.

A ce moment même, bien qu'on eût recommandé à l'empereur d'effrayer seulement par son aspect agressif les Goths, les forçant à conclure un nouveau traité, Fridigern ne demande que la permission de se fixer *avec les troupeaux*.

Cette offre est rejetée, et « le hurlement sauvage et triste » des Goths affronte l'assaut des Romains sur le champ d'automne, dont la paille avait été incendiée, ajoutant de cette façon à la terrible chaleur de la journée et à la poussière aveuglante. De nouveau cependant, par deux fois, Fridigern offre de s'entendre. Le pacte aurait été conclu, si l'empressement de tel Ibère n'avait pas donné le signal de la lutte au moment où vers Fridigern accouraient les cavaliers, depuis longtemps attendus, d'Alatheus et de Saphrax.

Les barbares s'imposent par leur désespoir même. Blessé d'une flèche ou brûlé dans la maison qui est son dernier abri, Valens reste sur le champ de bataille avec beaucoup de chefs d'une armée détruite pour les deux tiers <sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Voy. aussi « A Gotis, in Thracia, Valentis trucidatur exercitus. Ipse quoque imperator, incensa domo ubi se occultaverat, igne consumptus est »; Cassiodore, *Chronicon*.

Eunape, dans la Vie du sophiste Maxime, présente comme une punition divine pour ses péchés la mort de celui dont n'est pas resté « au moins un osselet »<sup>1</sup>.

Cette invasion a eu les effets les plus considérables et les plus lointains. Des éléments goths sont rejetés non seulement vers l'Ouest, où ils tomberont sur l'Empire romain de l'ancienne Rome, mais aussi vers le Nord: nous avons remarqué que c'est de cette façon qu'a été apporté, sur la rive orientale de la Baltique jusqu'en Finlande, de même que sur la rive occidentale, suédoise, avec la Gothie dans le titre du roi de Suède, avec Gotthland et Götheborg, l'art linéaire des anciens Thraces, emprunté maintenant à leurs héritiers romans. Nous pouvons ajouter que c'est de là que viennent aussi ces tapis de Dalécarlie, qui sont mentionnés dès l'an 1000<sup>2</sup>.

Du reste, des relations de commerce sont conservées à côté du chemin qui traverse le milieu de la steppe vers l'Asie, entre les régions du Dniéper, ancien nid des Goths, et ces parties septentrionales qu'ils finissent par coloniser<sup>3</sup>.

Pendant les guerres religieuses de l'arianisme, un Audius, originaire de Mésopotamie, est exilé chez les Goths en Scythie<sup>4</sup>. Dans l'ancienne patrie ne restèrent que ces Tétraxites, dont le nom devrait être Trapézites, d'après les

<sup>1</sup> "Οτε γὰρ βασιλεὺς ἐν μεγάλῃ τῶν Σκυθῶν μάχῃ ξένον τινα ἠφανίσθη τρόπον, ὥστε οὐδὲ ὀστέον εἰς ἀναίρεσιν εὐρέθη.

<sup>2</sup> *Rev. Arch.*, XIX (1912<sup>1</sup>), p. 158.

<sup>3</sup> C. F. Wiberg, *Der Einfluss der klassischen Völker auf den Norden durch den Handelsverkehr, aus dem Schwedischen, v. J. Mestorf*, Hambourg, 1867. — Là aussi sur les colonies du Pont, p. 33 et suiv. Rapports avec le Danemarck au IV<sup>e</sup> siècle. Sur la Vistule et dans l'île de Bornholm, des monnaies byzantines ont été trouvées; p. 61. En Suède aussi; p. 63. Des marchands achètent des fourrures dans la Scanzia. Des monnaies byzantines aussi dans les îles de Settland, d'Oeland et sur la côte Est de la péninsule suédoise; p. 63. Dans l'île d'Oeland, des monnaies de Théodose I<sup>er</sup> à Zénon; p. 67. Elles sont venues peut-être par les Varègues. Aussi dans les îles de Schonen et de Halland jusqu'à Zénon; p. 69. En Norvège; p. 71. Voy. cependant p. 130. Des *solidi* de Constantin; p. 78.

<sup>4</sup> Epiphanius, éd. Dindorf, III<sup>1</sup>, p. 26; chez Tzénoff, *Gesch. der Bulgaren*, Berlin-Leipzig, 1935, pp. 46—47.

montagnes de ce nom dans les régions de Crimée. On les trouve encore au XVIII-e siècle<sup>1</sup>, alors que, seulement jusqu'à l'époque de Walafrid Strabo, on retrouve encore ceux qui étaient établis du côté de Tomi, en Scythie Mineure. Quelqu'un a observé dernièrement dans un journal saxon de Transylvanie<sup>2</sup>, parlant de l'émigration récente des Turcs de la Dobrogea, que dans la région de Silistrie il y a encore un groupe d'hommes blonds, à l'aspect purement germanique; ils représenteraient le même phénomène de survivance que celui de quelques types visigoths qui se sont conservés jusqu'aujourd'hui à Tolède. Du reste, on verra qu'une source indique que jusqu'au IX-e siècle on parlait encore goth près de Tomi, et des traces germaniques apparaissent aussi dans les inscriptions.

Les explications de Jordanès, écrivain du VI-e siècle, mais ayant des sources contemporaines sur cette époque de l'histoire, sont intéressantes à notre point de vue. On avait donné de la nourriture aux nouveaux arrivés, non seulement de la viande de brebis et de bœuf, « mais aussi de chien et de cadavres d'animaux impurs ». Les Goths durent vendre alors leurs esclaves: un homme pour un pain ou pour dix livres de viande; on avait commencé par des hommes non libres et on continua par les enfants. Les Romains essayèrent de massacrer les compagnons de Fritigern, les ayant invités à un dîner, dont l'initiative appartenait à ceux qui préparaient le désastre, Lupicinus et Maximus. Dès ce moment les Goths en révolte ne sont plus des « advenae et peregrini », mais des « citoyens et des maîtres » (*cives et domini*)<sup>3</sup>.

<sup>1</sup> Remény, *Zur Geschichte der Donauflotte*, 1888; Tomaschek, *Die Goten in Taurien*, Vienne, 1881. Voy. à leur sujet F. Braun, *Die letzten Schicksale der Krimgoten*; R. Loewe, *Die Reste der Germanen am Schwarzen Meere*, Halle, 1898, et Ludwig Schmidt, *Die letzten Goten*, dans les *Forschungen und Fortschritte*, XI, n° 22 (1-er août 1935). Cf. le livre récent de M. Vasiliev sur la Gothie (*the Goths in the Crimea*), Cambridge, 1936.

<sup>2</sup> Stockler, dans le *Siebenbürgisch-deutscher Tageblatt*, 31 juillet 1936.

<sup>3</sup> Jordanès, *Getica*, éd. Mommsen, p. 94. Cf. le même, *Romana*, p. 40. Pour la région de Durostorum en 376, les *Sitzungsberichte* de Vienne, 1928,



Fig. 12. — Médaillon de l'empereur Julien.



Fig. 13. — Monnaie de Théodose.

Pour Orose, il n'y aurait pas eu de pacte sur le Danube <sup>1</sup>; d'autant plus Maxime put-il tirer profit des Goths. Pendant la bataille d'Andrinople, ce qui aurait décidé de la victoire celà aurait été les flèches, de coutume touranienne, ce qui prouverait que le contact avec le monde hun était plus ancien. Enfin, le pré-Byzantin Eunape présente ce passage comme précédé par une prière formelle adressée aux Romains et quiconque essayait de passer par violence aurait été immédiatement tué <sup>2</sup>.

Ce que les Goths ont laissé dans leurs anciens lieux de séjour est montré par des ouvrages de mode visigothe en Hongrie <sup>3</sup>. Quant à l'idée du trésor d'Athanasius, nous avons montré, en parlant de l'art des métaux à l'époque préhistorique, qu'elle doit être considérée comme totalement périmée <sup>4</sup>. On pourrait dire que chez les Romains n'est resté de Goth que presque ce qui a subsisté de germanique en Bretagne, où telle pierre est dédiée à la déesse Aventina par « Aurelius Grotus, Germanus » <sup>5</sup>. Mais nous venons de dire que la langue gothe était encore employée dans le service divin, du côté de la Scythie Mineure, et même à Tomi, jusqu'à l'époque du Franc Walafrid Strabo (IX-e siècle) <sup>6</sup>.

p. 63. Comme exagération de l'aspect des barbares, le sophiste Aristion ou Athénion décrit dans son discours, adressé à Mithridate, ce Bastarne « de cinq coudées », que nous avons déjà signalé; Posidonius, dans *Fr. Hist. Gr.*, III, p. 268. Sur le pillage goth, dans la *Revue Archéologique*, XXV (1901), pp. 214—217.

<sup>1</sup> VII, 333: « sine ulla foederis pactione ».

<sup>2</sup> P. 257. Le projet d'« assimiler » les Goths, formé par Valens, chez Schiller, ouvr. cité, II, p. 396, est purement imaginaire.

<sup>3</sup> Pulszky, dans la *Magyarország Archaeológiája*, Budapest, 1897, p. 19 et suiv., et aussi ailleurs.

<sup>4</sup> Dans la *Rev. Arch.*, XVII (1868), p. 46 et suiv., de Linas, *Le Trésor de Petrossa*, l'attribuait lui aussi aux Goths.

<sup>5</sup> Collingwood-Bruce, *Hand-Book*, p. 126.

<sup>6</sup> Et fidelium fratrum relatione didicimus apud quasdam Scytharum gentes, maxime Tomitanos, eadem locutione divina hactenus celebrari officia; *Theologica*, I, VIII. Et Walafrid Strabo écrit: « secundum nostram barbariem quae est theotisca » (*De rebus ecclesiasticis*, I, VII.; éd. Migne, *Patr. lat.*, CXIV, c. 926, ou Dümmler, dans *Mon. Germ. Hist., Poetae*, II).



Mais quiconque pense aux fortifications élevées par Valens, à la réfection de Tropaeum et à l'attaque de Halmyris, se rendra compte qu'il y a eu un moment où une Gothie semblait se préparer sur le Danube. Il est même possible que des Goths, comme St. Nicétas, ou des gothisants eussent été les « moines scythes » dont les opinions divergentes en matière de dogmes et leur rappel à Rome, où ils se sont rendus courageusement, seront présentées plus bas.

Si en Grèce, jusqu'où arrivèrent les bandes gothes, la tribu des Iézérites, dont le nom vient du terme slave « iézéro » (lac), sont Slaves, par contre leurs voisins, les Milinges, furent-ils même des Slaves de langue, semblent, par la finale de leur nom, n'être qu'un reste des Goths.

Aussi pour ceux des Goths qui, au moment du choc avec les Huns, se sont jetés vers le Nord, les ancêtres des Scandinaves, on a constaté « une influence gothe » et « des désinences latines », « une mauvaise orthographe avec des changements dans les lettres »<sup>1</sup>.

Thémistius nous donne, dans sa VII-e Oraison, le sentiment d'effroi qu'avait soulevé dans la capitale paisible l'annonce de l'invasion. Il pensait lui-même aux attaques des anciens Gètes, à la lutte et à la mort de Décébale, aux péchés qu'aurait commis Domitien. La population n'a pas l'intention de résister : la pression fiscale était plus lourde que la souffrance qu'on pouvait attendre des barbares. Et le glorificateur des empereurs ose écrire : « celui qui est au comble de la souffrance considère comme équivalents le Scythe et le Romain, du moment qu'ils commettent les mêmes injustices »<sup>2</sup>.

Donc l'Empire s'était montré incapable de défendre ses sujets. Mais ceux-ci montraient bien qu'ils étaient aptes à se

<sup>1</sup> Lauritz Weibull, *Skandza und ihre Völker in der Darstellung des Jordanes*.

<sup>2</sup> Oraison VIII. Là aussi sur le combat contre les « Scythes ». Il est question de regagner « la province entre les deux rivières » c'est-à-dire la Pannonie. On rencontre l'invasion des « Scythes » qui s'arrêtent seulement devant les villes et le grand massacre qui en résulta, aussi chez Libanius, *De vita mea*, éd. Paris, 1627, p. 58.

défendre seuls. A Andrinople ils montaient sur les murs contre les barbares et, quand, en Mésopotamie, il est question, ainsi que nous l'avons déjà montré, de céder aux Perses une ville, nous avons vu comment les citoyens, un éloquent avocat à leur tête, s'offraient, si on ne faisait pas entrer l'ennemi, à prendre toute la charge de la défense sur eux<sup>1</sup>. La situation de la Pannonie, présentée avec satisfaction par le panégyriste de l'empereur Théodose, Pacatus, est la même.

Ammien Marcellin parle lui-aussi des « praetenturae » et des « stationes agrariae » de Saturninus. En 386 les Greuthunges voulant passer le Danube sont, d'après lui, détruits par la flotte romaine<sup>2</sup>.

Sur la rive gauche du Danube, pendant ces agitations si dures pour l'armée et pour le monde officiel, il n'est jamais question des régions de sel et d'or de la Dacie, mais, au IV-e siècle, le sel joue un si grand rôle, bien naturel, qu'on voit que, pour l'obtenir, ainsi que pour une question de frontière, les Burgondes ont à faire aux Alamans<sup>3</sup>.

Pendant tout ce temps, sous n'importe quel maître, on trouve la même population de base: Valentinien décide, en 370, de renvoyer les Thraces errants à leurs anciens établissements, à leur *solum genitale*<sup>4</sup>. La tentative de Mundus de former un État en Moesie Supérieure et sa lutte contre le commandant Sabinianus<sup>5</sup> s'appuient sur la même couche de population.

Malgré les noms supposés du district de Suceava et les fibules « gépides » dont il sera encore une fois question plus bas, on n'a pas trouvé de souvenirs de la vie germanique sur le Danube roumain<sup>6</sup>.

<sup>1</sup> Ammien Marcellin, XXV, 9, 1. Cf. Ensslin, *Zur Geschichtsschreibung und Weltanschauung des Ammianus Marcellinus*, 1923.

<sup>2</sup> O. Seeck, dans *Hermes*, XI, p. 70, sans indication de source.

<sup>3</sup> Ammien Marcellin, éd. de Paris, 1855, XXVIII, 5.

<sup>4</sup> *Cod. Theodos.*, 15, X, 19. Voy. aussi *Les milices locales de l'Empire romain*, dans le *Musée Belge*, 1903.

<sup>5</sup> Voy. aussi Hartmann, *Gesch. Italiens*, I, pp. 152 et suiv., 170 et suiv.

<sup>6</sup> Cf. M. Roska, *Monumentele germane din Valea lui Mihai*, dans l'*Anuarul Inst. de studii clasice*, I, p. 69 et suiv.

On trouve tout aussi peu, malgré les efforts faits par certains philologues doués d'imagination, de mots gépiques<sup>1</sup>. Chez l'excellent connaisseur des rives du Danube, Jordanès, au VI-e siècle, à peine surgissent ça et là quelques mots goths<sup>2</sup>.

Au contraire, *les Goths voisins de la vie romane sur les deux rives du Danube, sans laquelle leur existence parasitaire aurait été impossible, subissent eux-mêmes une influence latine*<sup>3</sup>, qu'on a constatée même dans la traduction de la Bible par Ulphilas, où des restes de grec sont beaucoup moins observables; cette influence latine ne peut venir que de ce milieu rural. Quelqu'un d'aussi expérimenté que Harnack écrit: « La traduction de la Bible par Ulphilas montre que la langue gothe avait déjà une partie notable de mots latins, bien qu'ils ne soient pas d'un caractère trop chrétien et d'Église.

<sup>1</sup> Voy. Skok, *Gibt's altgermanische Bestandteile im Rumänischen*, dans la *Zeitschr. f. rum. Philologie*, L (1930), pp. 257—259. Voy., dans les *Neue Heidelberger Jahrbücher*, III (1893), Domaszewski, *Das deutsche Wort Braut in lateinischen Inschriften*, p. 193 et suiv. Des inscriptions avec *nurus bruta*, *brutes* (en Chypre), (III-e siècle), *bruti suae* (Cutlovitza, IV-e siècle). Cf. aussi *Rev. Arch.*, XXII (1893), pp. 396—397, n° 117. Puis J. Borgia, *Deutsche Sprachelemente im Rumänischen*, dans le *Jahrbuch* de M. Weigand, X, p. 138 et suiv. Pour les mots germaniques aussi Puşcariu, *Dacoromania*, II, pp. 603—610; Sandfeld, ouvr. cité, p. 96 et suiv.: « la plupart du temps il s'agit d'étymologies forcées ou même tout à fait fantaisistes, appuyées sur un large emploi de formes intermédiaires supposées ». Cf. Jokl, *Balkangermanisch und Germanisches im Albanesischen*, dans la *Festschrift der 57. Versammlung deutscher Philologen und Schulmänner*, 1929; Hesseling, *Zu den germanischen Elementen des Neugriechischen*, *Byz. Zeitschr.*, XII, p. 595 et suiv. Pour les théories bizarres de Diculescu surtout Weigand, dans le *Balkan-Archiv*, III, p. 307 et suiv. — Cf. Skok, dans la *Zeitschrift f. rom. Phil.*, XLI, p. 420; Giuglea, dans la *Dacoromania*, III, p. 966 et suiv.; Sextile Puşcariu, *ibid.*, p. 837.

<sup>2</sup> Voy. Fritz Werner, *Die Latinität der Getica des Jordanis*, thèse de Halle-Wittenberg, Halle, 1908 (avec la bibliographie), *Gepante*, « pigrum aliquid tardumque »; « Ad Scythiae terras quae lingua eorum Oium vocabantur »; pp. 4, 37. Pour l'ongle roman (*angulus*), Jordanès, *Getica*, pp. 140—141.

<sup>3</sup> Die Bibel-Übersetzung Ulfilas zeigt dass das Gotische damals bereits einen beträchtlichen Bestand lateinischer Lehnworte hatte, Alles kaum christlich-kirchliche. Daneben steht ein jüngerer, kleinerer (wohl zum Theil erst von Ulfilas selbst geschaffener) Bestandteil griechischer Lehnworte; Harnack, *Mission und Ausbreitung des Christentums*, p. 203, note 2.

A côté de cette partie, il y en a une autre, plus récente, de néologismes grecs, moins importante: probablement en partie créée par Ulphilas lui-même ». Là il ne peut pas être question d'un contact avec l'élément romain en Cappadoce où régnait le grec, parce que « l'apôtre des Goths » en avait apporté son christianisme; du reste, dès le III-e siècle, on observe, comme c'est bien naturel, des captifs romains qui évangélisaient les Goths <sup>1</sup>.

---

<sup>1</sup> Voy. Commodien, dans la *Patr. Gr.*, LXXXVIII, p. 810 et suiv. Cf. les *Épîtres* de St. Basile, CLXV (CLXX).

LIVRE II  
LA CRÉATION ROUMAINE

## CHAPITRE I

### LES FORMES DE VIE

Les barbares n'ont pas détruit, ni chassé les « Romains » des Balcons, formés déjà au III-e siècle au moins, comme les Gallo-Romains avec leur individualité en Occident. *Ils les ont brisés en morceaux et appauvris. C'est tout. Ils n'ont pas occupé intentionnellement les provinces, mais ils ont détruit pour longtemps les routes*, avec toutes les conséquences qui pouvaient en résulter.

En dehors de cela, les noms et les situations anciennes subsistent le long du Danube moyen et inférieur.

Ainsi Aquincum devient *Acinco* au III-e siècle, à une époque où des inscriptions en l'honneur de Maximien se trouvent en Pannonie<sup>1</sup>.

Dioclétien et Maximien, ayant vaincu les barbares et rétabli la paix, avaient fortifié Transmarisca<sup>2</sup> et refait les chaussées de la Dobrogea<sup>3</sup>. On y avait envoyé un duc du *limes*. Tomi s'était ajouté une *porta praesidiaria* pour les gardes<sup>4</sup>.

L'itinéraire d'Antonin<sup>5</sup>, qui a été rédigé de fait sous Dioclétien, nous présente une vie danubienne sans changements : on y rencontre Sucidava et toute la série des villes de la rive droite jusqu'à celles de la Scythie Mineure<sup>6</sup>.

<sup>1</sup> *Notitia dignitatum*, I, p. 95. Cf. aussi *Contra-Acinco, ibid.*, p. 96. *Trans-acinco, ibid.*, p. 97. Pour d'autres phénomènes de langue : *pone Novata*, p. 96\*.

<sup>2</sup> *C.I.L.*, III, 3522.

<sup>3</sup> *Ibid.*, 6151. Cf. Tocilescu, *Monumentele*, p. 175.

<sup>4</sup> Pârvan, *Salsovia*, p. 17 et suiv.

<sup>5</sup> *C.I.L.*, III, 764, 14450.

<sup>6</sup> K. Müller, ouvr. cité, p. LIV et suiv.

<sup>6</sup> Des Sarmates en lutte avec les Romains aussi vers 391; Schiller, ouvr. cité, II, p. 404.

La *Notitia dignitatum* présente des troupes aussi à Talamonium et à Platypégia, qui sont sous les ordres du même duc « de la frontière scythe », *dux limitis Scythiae*<sup>1</sup>. Elles sont composées cependant en grande partie de colons<sup>2</sup>. L'itinéraire d'Antonin ajoute, à Salsovia, Salmorude (Halmyris), *Valla Domitiana*, et on passait ensuite à Histria.

A Halmyris (« Salmorus »), « du côté du Danube et du lac de Razelm »<sup>3</sup>, est exilé Eunomius de Cyzique<sup>4</sup>. D'après le même Philostorge<sup>5</sup>, la ville fut prise par les barbares seulement en 384—385 ou 385—386. A Constantza on a trouvé la pierre grecque d'un Jean, fils de Phokès, ἀπὸ Κοσταντιανῶς, « de Constantiana », avec sa femme, Constance, Κοσταντζα, et sa fille Romana<sup>6</sup>. La dernière preuve d'un travail sur les routes de la Dobrogea est presque du même moment : entre 383 et 392<sup>7</sup>.

Une *classis istrica* à Mursa<sup>8</sup> garde le cours supérieur du fleuve, une autre a dû défendre les rives daces. A Noviodunum il y a le camp de la légion I Jovia, et à Troesmis celui de la légion II Herculia<sup>9</sup>.

Seulement ça et là la forêt envahit des régions maintenant désertes : ainsi dans le Déliorman (en touranien ; grande forêt), qui donne le Teleorman, en roumain, puis dans le Déliorman de la Scythie Mineure, dans le Tchatalorman sur l'emplacement de la cité d'Ulmetum, la forêt naine caractéristique pour la Dobrogea surgit.

<sup>1</sup> Les ducs chez Pârvan, *Salsovia*, p. 42.

<sup>2</sup> Hartmann, dans les *Arch.-ep. Mitt.*, XVII, p. 125 et suiv.

<sup>3</sup> Voy. Böcking, *Notitia dignitatum*, II, pp. 444—445 (citant aussi Philostorge, X, c 6).

<sup>4</sup> D'après Philostorge, X, 6; Nicéphore Kallistos et *Acta Sanctorum*, II, juillet, p. 542; Moïsil, dans le *Bul. Com. Mon. Ist.*, III (1910), pp. 93—94.

<sup>5</sup> Philostorge, X, 6; éd. Migne, *Patr. lat.*, p. 585.

<sup>6</sup> *Arch.-epigr. Mitt.*, XIV, p. 30.

<sup>7</sup> Voy. aussi Weiss, *Dobrukscha*, p. 65 (indication erronée dans *C.I.L.*, III, 14464).

<sup>8</sup> *Notitia dignitatum*, I, p. 928\*.

<sup>9</sup> Mommsen, dans *C.I.L.*, III, p. 999, VI. Des traces de la légion I Italica de Novae à Troesmis; *ibid.*, 6175, 6185; Desjardins, *Rev. Arch.*, VII (1868), p. 264. Cf. aussi Filov, dans *Klio*, *loc. cit.*, p. 84; Pârvan, *Ulmetum*, I, p. 82 et note 5.

Le nom de Thrace se conserve encore dans l'armée, de même que celui de Besse. Ainsi une *cohors prima Thracum civium Romanorum*, une *cohors III Thracum equitata*<sup>1</sup>, à côté de celle des Ituréens servant en Orient, puis une *cohors prima miliaria Thracum Adtierna*, une *cohors prima Thracum Asabaia*. Mais il est question d'une population rurale d'où partent les défenseurs et parfois les dominateurs de l'Empire.

Pendant cette seconde moitié du IV-e siècle la Péninsule Balcanique est, ainsi, pleine d'habitants. On y recrute des soldats pour les guerres d'Occident, tel, appartenant aux *numeri moesiaci*, pauvre soldat danubien, s'en allant mourir à Bordeaux, à une époque où il y avait là des Dalmates et des Pannoniens, auxquels était lié, comme origine, Saint Martin<sup>2</sup>.

À côté, *une nouvelle synthèse se forme avec les barbares, à travers ce IV-e siècle*. C'est de là que vient, à Tomi, l'inscription de Torpilla, qui est évidemment un Goth<sup>3</sup>. On trouve aussi un « Alata, fils de Tzéiouk » (cf. le Khan mongol Goyouk)<sup>4</sup>. De même une « Marou, fille de Jean le marchand de Saint Jean » (*sic*)<sup>5</sup>.

Mais aussi le caractère simplement populaire romain de la vie dans le Sud-Est européen et dans les Balcans se conserve. Une inscription latine de Marcianopolis montre que la garde était confiée en même temps au « dominus mundi » et à « la vertu des hommes »<sup>6</sup>. Le latinisme rural envahit même la ville.

Car, à partir de Dioclétien, toutes les anciennes distinctions disparaissent. Le village s'impose comme forme générale,

<sup>1</sup> *Notitia dignitatum*, I, p. 924\*. Cf. *ibid.*, p. 685 et suiv. Pour « caput basensis », p. 690 (une Bassiana près de Syrmium, le Chabatz de plus tard); *ibid.*, II, p. 52.

<sup>2</sup> Jullian, ouvr. cité, VIII, pp. 93—94 et les notes.

<sup>3</sup> *Arch.-ep. Mitt.*, XI, n° 121.

<sup>4</sup> Tocilescu, *ibid.*, VIII, 9, n° 23; *Fouilles*, p. 226; Pârvan, *Contribuții epigrafice*, p. 63 et notes.

<sup>5</sup> Tocilescu, dans la revue citée, XI, n° 116; XIX, p. 103, n° 57.

<sup>6</sup> *C.I.L.*, III, 14213, I. Cf. aussi, *ibid.*, 761.



*l'oppidum*, la ville, n'étant plus qu'un village, plus étendu, devient un village fortifié <sup>1</sup>.

Il y avait donc *un retour au village dont on était parti*. Ceci est arrivé à Rome elle-même, « le marché des boeufs » se trouvant dans le Forum illustre, et certaines traces de ce retour aux origines paysannes devaient persister encore pendant des dizaines d'années. En lutte avec la vieille civilisation romaine, appuyée sur une si grande force militaire et sur un système d'organisation d'une complication si habile, le village thrace a vaincu d'un bout à l'autre de la Péninsule. Les villes des profondeurs balcaniques revenaient, de même que celles du Norique et certainement aussi de la Pannonie,— et c'est à cause de cela que la région a pu donner ce St. Martin, apôtre des paysans,— à des autonomies presque rurales; et, par le faubourg resté en dehors des murs ou s'étendant plus loin, ces cités viennent ou reviennent au type rural.

*La décadence, aboutissant à la situation modeste du village, est aussi la cause principale de la disparition des matériaux d'inscriptions, disparition dont on a tiré tant de conclusions erronées.*

Il est possible que les paysans avec lesquels, au VI-e siècle, un Vitalien pourra essayer une révolte qui faillit le faire empereur, eussent tenté, dans ces régions, et peut-être aussi du côté de la Dacie, un mouvement semblable à celui des bagaudes de Gaule, ou des boucoles d'Égypte <sup>2</sup>. Plus d'une fois une partie d'entre eux ont dû être, comme nous le verrons pour les paysans de Transylvanie à l'époque de l'invasion des Tatars, des guides et des auxiliaires pour les barbares de l'invasion.

L'historien de l'Église, Sozomène, mentionne, à l'époque de l'apparition des Huns, à côté des Goths, les « Thraces du

<sup>1</sup> Aussi d'après les *Origines* d'Isidore, Glück, dans les *Sitzungsberichte* de l'Académie de Vienne, 1857, p. 103 et suiv. Cf. aussi Mauro, Andersen, Milve et Haverfield, *The Roman town of Doclea*, dans l'*Archeologia*, LV (1836).

<sup>2</sup> Dio Cassius, LXXI, 4.

côté de l'Ister »<sup>1</sup>, donc *une autre population, qui ne peut être composée que d'éléments romans.*

Et, du reste, peut-on supposer que pendant les IV-e et V-e siècle il n'y eût pas de rapports entre la rive du Pont, fortifiée par Licinius, par Constance, par Valens, présentant aussi de nouvelles fortifications à Salsovia, à Tropaeum et à Tomi, et la rive gauche ? Car les provisions en blé continuaient à arriver de l'autre côté. Et, enfin, l'intérieur balcanique étant plein de groupes grecs, l'élément latin, qui se manifeste, comme on le montrera, dans les noms des évêques de Tomi aussi, prouve la persistance de la formation romane sur les deux rives du Danube.

Ainsi, l'ancienne Halmyros, chantée jadis par Ovide et que nous avons retrouvée dans sa forme nouvelle, mentionnée comme l'endroit de résidence de martyrs, dans la Vie de Saint Epictète et d'Astron<sup>2</sup>, est maintenant un simple village : on voit dans cette source les habitants qui descendent pour prendre de l'eau dans le Danube.

<sup>1</sup> Θραξι τοῖς παρὰ τὸν Ἰστρον; VI, 37. Pour le château qui se trouve dans chaque ἀγρός (village) danubien, voy. Jireček, *Das christliche Element*, p. 6.

<sup>2</sup> A. S.S., Juillet, II, p. 542 et suiv.

## CHAPITRE II

### LA « LOI » (RELIGION) ROUMAINE

Une des manifestations de cette puissante vie populaire, qui pourra exister sans attirer l'attention des lettrés, sans être mentionnée dans des sources écrites, dans des documents ou dans des récits, est sans doute ce christianisme appartenant à tous les Roumains, sur une rive du Danube comme sur l'autre, entre la Mer Noire et l'Adriatique; il doit être étudié autrement que par un simple catalogue de mots, par une interprétation de pièces archéologiques et par des recherches dans les listes de martyrs ou bien dans la biographie, très souvent douteuse, de missionnaires. Ce n'est qu'en le mettant en rapport avec tout le milieu, et surtout avec toute une vie des humbles multitudes, qu'on peut en trouver le vrai sens.

Parmi les hommes de plusieurs races qui ont été amenés en Dacie comme soldats <sup>1</sup>, comme ouvriers dans les mines ou dans les salines, ou même qui sont venus pour l'exploitation et comme marchands, il est impossible que, à côté des adorateurs des anciens dieux, il n'y ait pas eu aussi des adhérents de cette « superstition juive », ainsi qu'a longtemps été considéré le christianisme. On a cherché le nom de ces anciens chrétiens du Danube sur les pierres et dans certains signes figurant sur les vases, et nous avons fait les observations suivantes sur ces signes qu'on aurait trouvés en Dacie à une

---

<sup>1</sup> D'après Domaszewski, dans la *Westdeutsche Zeitschrift*, XIV, p. 67, un siècle après Constantin l'armée aurait été toute païenne. Cf. aussi Stein, ouvr. cité, p. 147. Voy aussi Harnack, *Die Mission und Ausbreitung des Christentums in den ersten drei Jahrhunderten*, 2 vol., 1924; Geffcken, *Der Ausgang des griechischen Heidentums*, 1920.

époque où, ainsi qu'on le verra plus loin, ils n'avaient pas été étudiés et rejetés par une étude tout à fait récente <sup>1</sup>.

Une ancienne inscription de Napoca, qui commence par « D. M. » (Diis Manibus), est terminée par une croix <sup>2</sup>. On a trouvé en Olténie aussi une croix ébauchée sur un vase de Galiciuca <sup>3</sup>. Mais on ne trouve pas dans cette région des inscriptions chrétiennes portant seulement le *p* deux fois barré <sup>4</sup>. On n'y voit pas, comme à Salone: Christ, « le roi des rois », auquel on demande « d'avoir, jour et nuit, les yeux ouverts » sur telle maison <sup>5</sup>. Rien non plus de ces inscriptions comme celle de « la Sainte Synagogue » d'Afrique <sup>6</sup>.

En ce qui concerne les objets ayant des apparences chrétiennes — et ils pouvaient avoir été fabriqués ailleurs — et les pierres avec des symboles de l'Église, certainement l'un d'entre eux, un *intaglio*, peu sûr et peu clair, est, ainsi qu'on l'a observé, peut-être apporté d'ailleurs. Et l'inscription de Napoca présente, d'une façon vague, *en quelque sorte*, un monogramme qui ne pourrait pas appartenir à l'époque même de Constantin, *car il est bien certain que la ville n'existait plus*, et encore moins pouvait-on y sculpter des inscriptions d'une si bonne orthographe et d'une forme si soignée. Et la croix sur des lampes n'aurait aucun sens en rapport avec le culte, de même qu'on ne peut pas en attribuer un aux croix si souvent employées dans l'art populaire des Roumains. Nous ne croyons pas qu'on puisse accorder le caractère chrétien à un autre objet non plus, à un sarcophage qu'on a trouvé dans le même Nord dace, à une époque où la richesse avait disparu avec tout ce qu'elle pouvait créer autour de la piété envers les morts. Du reste, les traces de christianisme ne pouvaient pas

<sup>1</sup> Daicoviciu, dans l'*Anuarul Institutului de studii clasice*, II, p. 192 et suiv.

<sup>2</sup> Voy. Nicolăescu-Plopșor, *Vechimea creștinismului în Dacia*, Craiova, 1933.

<sup>3</sup> Voy. *Eph. Epigr.*, X, p. 133, n° 521.

<sup>4</sup> *C.I.L.*, III, 2674.

<sup>5</sup> *Eph. epigr.*, VII, p. 49, n° 147.

<sup>6</sup> Voy. *ibid.*, *passim*. Cf. *ibid.*, p. 168, n° 542. En Bretagne aussi, où on rencontre cette bizarre formule: « Jacet hic, plus minus »; voy. Collingwood, *Roman Britain*, pp. 95—96.

être conservées à travers les siècles sur de modestes croix de bois de cimetières paysans comme on les trouve aussi chez les Serbes<sup>1</sup>. Un écrivain français observait, *parlant des chances de conservation des monuments*, qu'ils étaient réservés aux seules familles riches et que les pauvres pouvaient moins soigner les inscriptions qui avaient coûté tant à une économie si difficilement créée, qu'il n'y avait pas de testateurs pour assurer des revenus, ni des héritiers, des clients ou des affranchis pour s'y intéresser, de sorte que le temps faisait facilement disparaître ces « pierres négligées ».

Cependant ceux qui, avec raison, ne veulent pas reconnaître dans certains signes trouvés de ce côté un témoignage, douteux, arrivant parfois à la conclusion que, le signe manquant, le christianisme lui-même aurait été absent, ne pensent pas que ces chrétiens, à une époque où leur foi était poursuivie<sup>2</sup>, n'avaient aucun intérêt, car la passion du martyr n'est pas de caractère général, à témoigner publiquement le crédo auquel ils appartenaient<sup>3</sup>. Les confesseurs devenaient des martyrs, et la plupart des convertis à la nouvelle religion ne désiraient pas finir de la main du bourreau<sup>4</sup>.

Si en Afrique les inscriptions chrétiennes de toutes sortes abondent<sup>5</sup>, c'est à cause du caractère spécial de la région

<sup>1</sup> Jireček l'observe aussi; *Staat. u. Ges.*, III, p. 76.

<sup>2</sup> Plus tard seulement on peut écrire dans une inscription comme celle d'Héraclée: *χριστιανοὶ δὲ πάντες ἔσμεν*; *Arch.-epigr. Mitt.*, VIII, p. 225, n° 60.

<sup>3</sup> D'après Şaineanu, le verbe *a pângări* (profaner) viendrait de *păgân* (païen), et il cite aussi le terme rare de « pângară » chez Ispirescu; *Incertare asupra semasiologiei*, p. 30 et note 6. Le même sur le mot *pogan*, qui signifie vilain et qui pourrait être d'origine slave d'au-delà du Danube; p. 31.

<sup>4</sup> Voy. la célèbre inscription avec « inter fedeles fidelis fuit, inter al[ie]nos pagana fuit »; Giuseppe Rossi, dans le *Bullettino di archeologia cristiana* 1877, p. 118 et suiv.; aussi dans Cozzo, *La corporazione dei figuli ed i bolli doliarii*, dans les Mém. de l'Académie des Lincei, 1936, p. 229. Le soleil et la lune (*officina solis et lunae*), comme symboles sur des vases venant de Perse, *loc. cit.*, p. 260 et suiv. Aussi « la croce decussata solare, espressione certa del culto mitriaco »; *ibid.*, p. 268. L'aigle solaire, la *niké* solaire, etc.; *ibid.*, p. 269 et suiv.

<sup>5</sup> Dans l'Orient plus lointain on n'a pas fait non plus une statistique des martyrs par province. Voy., pour celui de St. Glycère à Héraclée, *Arch.-ep. Mitt.*, VIII, p. 727.

sous le rapport épigraphique. Mais la Syrie est aussi très pauvre et certaines provinces de l'Occident ne sont pas plus riches que la Dacie. Jamais cependant des centres aussi peu importants que l'ont été Ulpia Trajana, Apulum, Napoca, Porolissum en Transylvanie, ou ceux du Banat, ceux, encore plus maigres, de la rive valaque du Danube, ne se sont trouvés dans des conditions permettant d'offrir un abri aux nouvelles figures sacrées. Il a pu en être autrement dans la seule Scythie Mineure pour Tomi qui, sans doute, dans ses quelques petites basiliques, s'est trouvée un patron appartenant à la nouvelle mythologie chrétienne, qui s'était rattachée de la façon la plus naturelle à l'ancienne mythologie hellénique.

Mais le christianisme ne doit pas être considéré, en dehors de la prédication de Jésus, comme une nouvelle doctrine, éclatant tout à coup et ayant un caractère définitif. A côté de la préparation dans l'Église débutante, il y a aussi une autre préparation, *au-delà d'elle et autour d'elle*. A l'époque d'Aurélien, la tendance vers le monothéisme comprenait aussi les camps, qui doivent être considérés comme un des moyens principaux de propagation de la nouvelle religion, qui avait été, pendant longtemps, *un culte militaire secret et, pour ainsi dire, de la part des soldats, une espèce d'ensorcellement pour gagner la victoire*. Si vers 300 en Gaule les images des dieux celtes apparaissent sur les drapeaux<sup>1</sup>, les intelligences simples exigeaient cependant un symbole unique, et aucun ne pouvait être plus brillant, plus grandiose que le Soleil, le Saint Soleil des superstitions et de la poésie du peuple roumain des campagnes<sup>2</sup>. L'empereur lui-même était considéré comme « un double du Soleil ».

<sup>1</sup> Paul Allard, *Persécution de Dioclétien*, II, p. 21.

<sup>2</sup> Piganiol, *Constantin-le-Grand*, pp. 24-25. Pour un culte hermétique comme celui d'Asclépius, *ibid.*, p. 23 et suiv. Aussi dans *La paix constantienne et le catholicisme* (Paris 1914) de M. Pierre Batiffol: *Sol invictus, Sol dominus imperii romani* (pp. 69, 75), à côté de *summus deus, deus aeternus* (*ibid.*, pp. 188 et suiv., 193 et suiv.). En 313 Licinius adore le « sanctus summus deus »; p. 201. Quant à Constantin, il dit: *institutum meum ipsius principis munus*, bien qu'il traite les évêques comme des « frères »; *ibid.*, p. 527. Dioclétien et Maximien adressent des prières aux *diis genitis et deorum creatoribus*; Heuzey-Dumont, ouvr. cité, p. 389. La célèbre formule qu'il avait

Cependant, depuis longtemps, les philosophes avaient conçu un monothéisme plus pur<sup>1</sup>. Sénèque avait posé cette question<sup>2</sup>: « Qu'est-ce que c'est que Dieu? — la Raison du monde ». *Quid est Deus? Mens universa*. Et les mystères eux-mêmes, pareils en tous points à ceux du paganisme, viennent par plusieurs voies<sup>3</sup>. De fait on pouvait être *plus ou moins chrétien*.

L'intitulation de *dominus* et de *deus* apparaît dès Domitien<sup>4</sup>. On invoquait le « Dieu le plus haut, le maître des vents et de toute la chair » pour punir des assassins qui n'avaient pas été découverts<sup>5</sup>. On peut trouver dans le monde barbare jusqu'au dogme de la Trinité<sup>6</sup>.

Il n'est donc pas étonnant que chez les anciens croyants à l'immortalité aient pu pénétrer des cultes comme ceux qui amenaient une Gallo-Romaine à parler de cette façon: « Entre les morts il y a deux groupes: les uns errent sur la terre, les autres dansent avec les étoiles de l'éther; c'est de ces derniers que je suis, car un dieu m'est venu comme guide »<sup>7</sup>.

vu en rêve, *In hoc signo vinces*, se trouve, du reste, dans des inscriptions de forme populaire; *ἐν τούτῳ οἱ πιστοὶ νικοῦσιν*; *ibid.*, p. 172.

<sup>1</sup> Sur une plus ancienne synthèse religieuse, voy. Pârvan, *Gânduri despre viață și moarte la Greco-Romanii din Pontul stâng*, dans la *Rev. Ist.*, VI, pp. 15—49. Silvanus ou Liber sont intitulés *pantheus* dans des inscriptions; voy. Burckhardt, *Konstantin*, p. 192.

<sup>2</sup> *Natur. quaest.*, Préface, 12. Et il poursuit: « quod vides totum et quod non vides totum... Solus est omnia ». Sous Dioclétien, la famille patricienne d'Acilius Glabrio est chrétienne; Paul Allard, *loc. cit.*, pp. IX—X.

<sup>3</sup> Voy. Burckhardt, *ouvr. cité*, p. 197 et suiv. De la part des défenseurs de la tradition chrétienne à notre époque, ceci est dénié sans raison. C'est dans ce sens qu'on aurait pu dire de Constantin-le-Grand lui-même qu'il était « irréligieux »; *ibid.*, p. 369.

<sup>4</sup> Gsell, *Domitien*, pp. 52, 73; Paribeni, *Optimus Princeps*, I, p. 144. Cf. aussi Caecilius Cyprianus, dans la collection citée des anciens écrivains chrétiens, III<sup>1</sup>, *ibid.*, p. 25; « Unus igitur omnium Dominus Deus ». Aussi p. 785.

<sup>5</sup> Tocilescu, *Monumentele*, p. 439 et suiv.

<sup>6</sup> Pour une trinité celte, Vendryès, dans les *Comptes-rendus* de l'Académie des Inscriptions, juillet-octobre, 1935, p. 324 et suiv.; A. Ehrvard, *Das Christentum im römischen Reiche bis Konstantin*, Strasbourg, 1911.

<sup>7</sup> D'après Millin, *Voyage dans les départements du Midi*, II, p. 198, chez Burckhardt, *ouvr. cité*, p. 202, note 1.

Le cri *in aeternum renatus*<sup>1</sup> a dû résonner, sortant de plusieurs bouches, vers le dieu intermédiaire et sauveur qui rendait heureux ses fidèles dans ses cavernes.

Tacite lui-même était presque chrétien lorsqu'il croyait à une autre immortalité que celle de la religion officielle; il parlait ainsi à l'ombre de son beau-père, le noble Agricola, un chrétien comme morale: « si les grandes âmes ne disparaissent pas en même temps que le corps, repose en paix »<sup>2</sup>: *Si, ut sapientibus placet, non cum corpore extinguuntur magnae animae, placide quiescas.*

Du reste, le passage au christianisme est souvent une simple traduction du paganisme antérieur. On a montré souvent d'où vient le grand culte de la Vierge, en Occident de même qu'en Orient, et on a reconnu avec raison dans Saint Georges la continuation du « héros thrace », si populaire<sup>3</sup>. Les Saints Côme et Damien apparaissent au IV-e siècle comme remplaçant les dioscures à Cavarna<sup>4</sup>.

Mais il est certain que M. Zeiller avait raison de se demander si ces cultes orientaux ont été un secours ou un obstacle pour la propagation du christianisme<sup>5</sup>.

De même que dans les inscriptions de Trajan adressées à Pline le Jeune, concernant la politique qu'il faut suivre à l'égard des chrétiens, la façon dont, à l'époque d'Adrien, Suétone parle de Chrestus et de sa secte, « espèce d'hommes d'une superstition nouvelle et malfaisante »<sup>6</sup>, montre qu'à cette époque il ne pouvait pas être question d'une transaction avec la tradition de l'Empire. Mais parmi les soldats de Marc-Aurèle il y avait aussi une légion de chrétiens de Mitylène<sup>7</sup>.

<sup>1</sup> *Ibid.*, pp. 206, 211 et suiv. (en dehors des taurobolies). Pour le signe de la croix chez Constantin, Alföldi, dans *The Journal of Roman studies*, XXII (1932), p. 9 et suiv.

<sup>2</sup> *Vita Agricola*, 46.

<sup>3</sup> Voy. aussi Dumont, *Mélanges*, p. 218 et suiv.

<sup>4</sup> Kalinka, ouvr. cité, c. 196, n° 233.

<sup>5</sup> *Les origines chrétiennes dans les provinces danubiennes*, Paris, 1918,

p. 3.

<sup>6</sup> *Nero*, XVI.

<sup>7</sup> *Dio Cassius*, LXXI, 9.



Les sources ne manquent pas pour préciser la situation des cultes cachés en Dacie<sup>1</sup>.

Venant à la synthèse religieuse des Roumains, ce qui lui manque complètement c'est le souvenir du dieu local, qui n'est ordinairement pas le plus grand, mais le plus utile. On n'a jamais réparti entre les saints telles ou telles contrées. Ces saints ne sont pas liés, comme chez les Grecs et comme chez les Français contemporains, à tel endroit ou à telle montagne, — comme Saint Élie à Delphes, à la place d'Apollon, — à tel cours d'eau avec ses Nymphes, à telle forêt, à travers laquelle, chez les Hellènes, erraient les Dryades et les Amadryades. Seul existe le fantôme terrifiant de la Mère de la Forêt, qui vient, chez les Roumains, de certaines très anciennes infiltrations ouralo-altaïques, qui voulaient donner, de cette façon, une hideuse vie divine aux profondeurs des taillis cependant reliés d'une façon si intime à toute la vie de cette nation roumaine<sup>2</sup>. Dans la religion du Roumain il y a quelque chose de général, d'universel. Il n'a jamais entendu garder un Dieu pour lui. Tout le monde est divin, mais est divin pour tous sans distinction.

Dans les croyances de ces ruraux, ce qui vivra le plus longtemps sera, non pas le Sabaoth de la nouvelle religion hébraïque, mais ce *Dominus Deus*, le *Dumnezeu* du III-e siècle<sup>3</sup>. De là vient

<sup>1</sup> Pour les rapports des empereurs, mais à titre privé, avec le christianisme, voy. aussi *Rev. Arch.*, XXXII (1879), p. 154 et suiv.; B. Aubé, *Le christianisme de Marcia, la favorite de l'empereur Commode*, 1879. Cf. aussi Dio Cassius, LXXII, 4. Pour la question de savoir si l'empereur Philippe a été chrétien, *Rev. Arch.*, XL (1880), p. 140 et suiv.

<sup>2</sup> Voy. aussi ce qu'écrit, dans un livre curieux, mais non sans discernement en matière de folklore, Sophie von Torma, dans *Ethnographische Analogien, Ein Beitrag zur Gestaltung und Entwicklungsgeschichte der Religionen*, Iéna, 1894: « Im Folgenden will ich nachweisen dass auch im Leben unseres rumänischen Volkes das Andenken des asiatischen Sonnendienstes durch die Anwendung derselben Symbole sich vielfach offenbart » (p. 35). Elle cite aussi la roue formée de paille enflammée du village de Ponor, la roue présentée sur les murs et la croix; *ibid.* Aussi l'Oeil de Dieu, pp. 36—37. Les cornes employées dans la coiffure des femmes et la déesse Dendis; p. 57. L'arbre de vie dans le tissu fait par une femme d'Orăștie; p. 65.

<sup>3</sup> Voy. aussi Ramsay, *The church in the Roman Empire before A. D. 170*, Londres, 1893.

la forme ecclésiastique de Jésus-Christ, que les Roumains appellent *Hristos* (d'après le grec; dans la langue abyssine c'est aussi *Kristos*), l'accentuation sur la dernière syllabe étant faite par assimilation avec des mots comme *frumos, sănătos*<sup>1</sup>, appartient plutôt à l'Église qu'à la croyance populaire.

Le passage souvent cité de Tertullien<sup>2</sup> sur la pénétration du christianisme « chez les Sarmates et les Daces et les Germains et les Scythes » ne représente pas autre chose que si on avait dit: « ultima Thule », c'est-à-dire une chose tout à fait lointaine et vague. Que des écrivains ecclésiastiques comme Tertullien surtout, mais comme Origène aussi, qui n'ont, ni l'un ni l'autre, aucune connaissance de ces régions et, sans doute, aucune information venant d'une Église organisée, mentionnent les Daces parmi ceux qui ont été gagnés par la nouvelle foi, ceci ne montre que leur zèle à prouver que la religion chrétienne s'était étendue partout. Du reste, il est question d'une époque où presque partout on ne peut parler d'autres organisations que de celles dûes au hasard et cachées, qui ont été ensuite relevées et agrandies par des légendes ultérieures.

Il ne nous semble pas qu'il y ait même l'opposition que voyait Pârvan<sup>3</sup> entre les passages de Tertullien et d'Origène qui se réfèrent à la situation des Bretons, des Germains, des Daces, des Sarmates et des Scythes; Origène veut dire seulement qu'il n'avait jamais entendu chez ceux-ci la parole

<sup>1</sup> Un « Annius fidelis in Christo » sur le Rhin; *Rev. Arch.*, XXXI (1897), p. 159, n° 68.

<sup>2</sup> *Contra Judaeos*, chap. 6 (7). — Du reste, il faut reconnaître que le passage de Paulin de Nole sur St. Nicéas, dans lequel il est question de l'œuvre accomplie chez les « Gètes » et de l'« uterque Dacus », n'a pas un sens plus précis (pièce xxx). Le passage de la lettre de Jean Chrysostôme, patriarche de Constantinople, sur l'évêque Unila de la « Gothie » où il y a un « roi des Goths », ne peut pas être attribué, ainsi que le fait Rösler (*Rom. St.*, p. 90) ni aux Goths de Crimée, où, du reste, le clergé, sous l'influence de Cherson, a des noms grecs; le ἑὴξ τῶν Γότθων, au V-e siècle, ne peut être que Théodoric, de Novae. Pour un christianisme ultérieur, du III-e siècle, Pârvan, *Câteva cuvinte*, p. 52, note 2.

<sup>3</sup> *Creștinismul daco-roman*, p. 75.

de Dieu, mais qu'ils l'entendront, *parce que* ce sont des chrétiens, au Jugement Dernier.

Mais le nom de Chrestos, en rapport avec le « Chrestus » du passage, si discuté, de Tacite, concernant sans doute le Sauveur — et il n'est pas exclu que chez Tacite ceci aurait pu venir, à une époque où il y avait des chrétiens même autour de l'empereur, à un lien secret avec la nouvelle foi, d'autant plus que dans telle épigramme indécente de l'époque il est question aussi de la Jérusalem incendiée: *de Solymis venit perustis* —, n'est pas rare dans ces régions. Ainsi un Chrestos en Moesie Supérieure<sup>1</sup>, un autre à Apulum<sup>2</sup>. Et on trouve du reste même chez Martial, *précisément à ce moment*, un *Chrestius*, une *Chrestana*, une *Chrestilla*<sup>3</sup>.

Mais les villages, les *pagi*, — mot d'où vient le sens d'adorateurs des anciens dieux qu'a gagné chez les Roumains et chez les autres nations le mot *paganus* (en roumain *păgân*, en italien et en langue ibérique: *pagano*, en français *païen*<sup>4</sup>; en allemand les *Heiden* sont les « hommes de la campagne » car c'est le sens de *Haide*) — sont restés fidèles à la tradition de leurs ancêtres et, même lorsqu'ils se sont ralliés à la nouvelle croyance qui s'appuyait maintenant sur les conseils, plus que sur les ordres de l'empereur, à l'époque de Constantin et de ses successeurs, ils ont introduit dans la nouvelle confession religieuse la plupart de leurs imaginations et de leurs superstitions. Il n'est pas difficile de montrer la large part de paganisme qui existe jusqu'aujourd'hui dans la religion, de matérialisme parfois grossier et plein d'illusions superstitieuses

<sup>1</sup> *C.I.L.*, III, 1656.

<sup>2</sup> *Ibid.*, 1212.

<sup>3</sup> VII, LV. Voy. aussi *ibid.*, II, xxxi; VIII, XLIII; IX, xxvii. La forme « chresti », « les bons », chez Clément d'Alexandrie, II, iv. D'après Tertulien, chez lequel, ainsi que nous l'avons dit dans le texte, il y a une simple énumération vague de nations, aussi d'après Lactance, les païens prononçaient *Chrestus* et *chrestiani*; F. Blass, dans *Hermes*, XXX (1885), pp. 466—467. Un *Chrestius* sous Constantin-le-Grand; Sextus Aurelius Victor, *Epit.*, XLI. Cf. aussi Paribeni, *Cresto e i cristiani*, dans la *Bilychnis*, III (1914).

<sup>4</sup> Pour *paganicum* dans le sens de bâtiment, *Rev. Arch.*, VI (1905<sup>2</sup>), p. 474. n<sup>o</sup> 119.

du monde rural. De ce paganisme profondément enraciné, qui est tombé peu à peu dans un folklore insondable, sont restés, autour du diable (*drac*) une quantité de superstitions, qui *lient* et *délient* (*a lega* et *a deslega*), comme les revenants féminins et masculins (*strige* et *strigoi*), le *vergelat* et d'autres coutumes qui, sous des noms slaves, mais sans doute sans que les usances fussent venues d'une influence slave, se sont conservées jusqu'à notre époque <sup>1</sup>.

Là où la province romaine a été dominée par les cités, naturellement a pu se développer une propagande qui a dû avoir des conséquences immédiates et durables. A d'autres possibilités de pénétration s'ajoutait aussi celle d'avoir l'église, la basilique (en roumain *biserica*) toute faite dans le bâtiment, destiné aux procès <sup>2</sup>, le saint qu'il convenait d'y enterrer se trouvant dans la partie souterraine, près de la source d'eau bénie, à la place d'un dieu détrôné: de cette façon St. Martin est arrivé à être le maître, l'âme de la ville de Tours, St. Denis, un autre saint venu de très loin, celle de la Lutèce des Parisiens, de même que St. Alexandre était adoré sur le Danube, St. Dasius (peut-être le nom vient-il de Dacius) à Durostorum, les Saints Basile et Tryphon dans les villes de Dalmatie.

On a dit et répété que la Scythie aurait été donnée en partage à l'apôtre André; mais il faut se poser cette question: *quelle* Scythie? Il ne peut pas être question de la grande Scythie qui, du reste, ne portait ce nom que comme un souvenir historique <sup>3</sup>. Du reste là il n'y a le souvenir d'aucun martyr.

Quoi qu'il en soit, en ce qui concerne l'extension du christianisme dans le Sud-Est de l'Europe, une chose est cer-

---

<sup>1</sup> Voy. aussi la thèse de Luik, *De vocis sanctus und paganus*, Königsberg, 1910 (nous ne l'avons pas eu sous la main).

<sup>2</sup> Pour la basilique domestique, Salomon Reinach, dans la *Rev. Arch.*, XXI (1911), p. 449 (d'après R. Lemaire, *L'origine de la basilique latine*, Bruxelles (1912).

<sup>3</sup> Eusèbe, *Hist. Eccl.*, III, 1, 1.

taine: c'est qu'il a dû faire usage de l'unité hellénique autour de la Mer Noire <sup>1</sup>.

Ainsi, sous ce rapport même, le rôle des cités grecques a dû être grand: il faut penser que c'est par Marseille qu'a pénétré la nouvelle religion en Gaule. Et, si les termes grecs manquent, c'est parce que ces cités elles-mêmes, comme le prouvent leurs inscriptions souvent bilingues, se latinisaient. Ainsi un homme du Pont se rencontre à côté d'un Phrygien et d'un Éphésien aux origines même de l'Église des Gaules <sup>2</sup>.

Donc tout le christianisme balcanique avant Constantin <sup>3</sup> sera relié au rivage de la Mer, aux grandes stations des routes impériales, à l'existence des anciennes synagogues juives <sup>4</sup>, et il est donc en rapport, — *et c'est la même dépendance que pour la vie des cités plus anciennes*, aux dieux empruntés <sup>5</sup>, — avec la rive du Sud, de l'Est, du Nord de ce Pont, d'où un évêque de Gothie, Théophile, prend part au synode de Nicée <sup>6</sup>. Le Bosphore a lui aussi un chef chrétien. Au Nord, la croix initiale apparaît à côté de la formule habituelle du « bon sort », dans une inscription de Kertch, qui porte le nom du roi local, Tiberius Julius Sauromatès <sup>7</sup>. C'est de là que vient aussi le développement ultérieur, plus puissant, d'un évêché dans cette Gothie de Crimée.

Donc, il y a dû y avoir des chrétiens dès l'époque la plus ancienne dans les régions de Marcianopolis, dans toute la

<sup>1</sup> Cf. Lebreton et Zeiller, *Hist. de l'Église*, I, pp. 281—283.

<sup>2</sup> Jullian, ouvr. cité, IV, p. 486, note 4.

<sup>3</sup> Voy. Acta Sanctorum, Juillet, II, p. 538 et suiv. Pour Constantin, « devotus Sanctae Ecclesiae defensor atque adiutor in omnibus »; Percy Ernst Schramm, dans *Byz. Zeitschr.*, XXX, p. 424 et suiv.

<sup>4</sup> Voy. Harnack, *Die Mission und Ausbreitung des Christentums*. Cf. Zeiller, ouvr. cité; Raymond Netzhammer, *Das altchristliche Tomi*, Salzbourg, 1903; *Die christlichen Altertümer der Dobrogea*, Bucarest, 1906.

<sup>5</sup> Il n'est pas sans intérêt qu'en Moesie la Nouvelle Année soit comme à Antioche. *Mélanges Waal*, p. 365, note 1.

<sup>6</sup> Eusèbe, *Vita Constantini*, III, 7. Discussion sur ce passage dans Pârvan, *Contribuții epigrafice*, p. 12, note 27, et p. 13 et suiv. Il aurait voulu admettre une « Gothie » sur la rive gauche du Danube, mais elle n'a jamais existé. Il s'agit peut-être de Cherson. L'opinion de Pârvan est cependant aussi celle de M. Vasiliev, ouvr. cité, p. 11 et suiv.

<sup>7</sup> Minns, ouvr. cité, p. 657.

Scythie Mineure et même dans la bande, parallèle, de l'Ister (Axioupolis, Noviodunum, Halmyris) <sup>1</sup>. Car on a, sous Dioclétien, ainsi que nous le montrerons en suivant d'une façon chronologique la série des premiers évêques de Scythie Mineure, un Evangelicus à Tomi <sup>2</sup>. Les régions de la Moesie, malgré l'existence d'un évêché de Singidunum <sup>3</sup>, restent en arrière, même par rapport à la Pannonie, où des évêques se rencontrent dans tous les centres dès le III-e siècle, qui a donné un Victorin, un St. Jérôme, gloires de la littérature chrétienne du V-e siècle, ce St. Martin adoré en Gaule comme un initiateur et un patron de la province, aussi par égard à l'Illyricum, qui a été catéchisé très rapidement dans la même forme latine, qui venait d'Italie. A Mursa, il est question, dans tel passage de Sulpice Sévère <sup>4</sup>, d'une « basilique des martyrs ».

Ainsi c'est par cette propagation dans les cités du Pont et parce qu'il est parti de ces centres d'où rayonnait aussi une si forte activité économique et artistique, beaucoup plus que par la propagande des missionnaires dont il sera question et par on ne sait quelles influences officielles de l'époque constantinienne, qu'on est arrivé à l'adoption de plus en plus générale d'un christianisme de synthèse et de folklore, avec très peu de « théologie », et même de vraie hiérarchie.

C'est à ce fait, car, autrement, nous aurions, comme chez les Goths, une influence grecque, qu'est dû tout le vocabulaire latin du christianisme roumain. Ainsi pour la semaine (*săptămâna*) et pour les jours (*zile*) de cette semaine, qui sont, comme dans le dialecte vénitien, *Luni, Marți, Miercuri, Joi, Vineri, Sâmbătă, Duminică*, — le nom de Sâmbătă offrant des difficultés qui peuvent être écartées par des cas, rencontrés non seulement en Asie, mais aussi chez les néo-latins, comme le français *Samedi* <sup>5</sup>. Tout cela a évidemment une certaine

<sup>1</sup> Pârvan, ouvr. cité, p. 14 et suiv.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 12.

<sup>3</sup> *Ibid.*

<sup>4</sup> *Chronica*, II, 38, 5.

<sup>5</sup> Rösler, *Über die Namen der Wochentage*, Vienne, 1865. Pour *Sâmbătă*, voy. aussi Gustav Meyer, *Zur Geschichte des Wortes Samstag*, dans les *Indo-*

ancienneté. Le christianisme de la croix (*cruce*) a une loi (*lege*), avec un crédo (*crez*), qui est, chez les Roumains de Macédoine <sup>1</sup>, une *fede* (*fides*). Le chrétien (*creştin*) adore (*se închină*; voy. aussi le substantif *închinăciune*) Dieu (*Dumnezeu*; on dit aussi *zău* pour renforcer une affirmation; cf. *Dame* en français), le Seigneur (*Domnul*) Jésus <sup>2</sup> (*Isus*; influence grecque, comme pour *Hristos*). Cette Trinité (*Treime*), comprenant le Dieu incarné (*Dumnezeu împeliţat*; de *piele*, peau), est invoquée dans l'église (*biserica*) <sup>3</sup>, qui a un jubé ou un iconostase (*tâmpla*, de *templum*). En Sardaigne aussi on trouve dans des documents la forme *vethilica*, c'est-à-dire *vasilica*, de *basilica*, prononcée à la manière grecque <sup>4</sup>. Si les Roumains avaient attendu au-delà du IV-e siècle tout au plus <sup>5</sup>, ils auraient eu, le *b* grec devenant un *v*, la forme « *văsearca* ».

*germanische Forschungen*, IV (1894), p. 326 et suiv. Il cite aussi *σαμβατικός*, en Égypte, p. 327. Il ajoute: « Die griechische Kirchensprache hat gewiss ein *σαμβατον* so wenig gekannt wie das lateinische ein *Sambatun*. . . Die Form *σαμβατον* war lediglich eine vulgärgriechische Form, eine Form der Volkssprache »; *ibid.*, p. 329. Aussi *Samba* à Otrante (p. 329), à côté du français Samedi, déjà cité, et du ladin *sonda*. Ulphilas a *sabateum*, *sabbato dags* (*ibid.*). Voy. *Sambatio*, dans la *Zeitschrift f. rom. Phil.* XVII, pp. 563—566. Miklosich, dans *Beiträge zur Lautlehre der rumänischen Dialecte*, III, p. 23, croyait lui aussi que les Roumains ont pris le mot des Slaves. Il y a, chez les Roumains, une expression curieuse et inexplicable pour dire à quelqu'un qu'il a l'esprit dérangé: « il lui manque un Samedi » (*îi lipseşte o Sâmbătă*). Pour l'emploi général de « *Sâmbătă* » comme jour de fête, et pour le verbe « *a sâmbăta* », voy. Şaineanu, ouvr. cité, p. 42, qui cite la Bible roumaine de 1688 (Exode, XXVI, 34), mais là il y a des emprunts littéraires évidents à quelque texte employé.

<sup>1</sup> Tomaschek, *Sitzungsberichte* de Vienne, 1882, p. 487.

<sup>2</sup> La forme est grecque et tardive. Mais *Jhesus* devient chez les Français et chez les Italiens *Jésus*, *Gesù*, avec l'accent sur la dernière syllabe.

<sup>3</sup> « *Tribunal basilicae* » dans une église; Marcelle Azra Hincks, *Rev. Arch.*, XIV (1909), p. 328, n° 118. *Baselgia* est observé par Xénopol, *Teoria lui Rösler*, p. 231. Cf. chez Bartoli, dans l'Homage à Reşetar, p. 413 et suiv.; *baselche* (dans l'Illyricum). Voy. aussi plus loin.

<sup>4</sup> Solni, *Studi storici sulle istituzioni di Sardegna nel medio evo*, 1917, p. 165. Voy. aussi Victor Vitensis, *Hist. persecutionis* (dans le *Corpus script. eccl. lat.*), p. 20; « *sepeliam te in una basilicarum* »; p. 43; « *ad Fausti basilicam* ».

<sup>5</sup> Voy. des formes comme *Velisarius* pour Bélisaire.

On prie (*se roagă*, la prière étant la *rugăciune*, la *rugă*) ; il faut remarquer que le terme chez les Latins d'Occident vient de *precare*, alors que chez les Roumains seuls l'origine est dans la *roga* ; or, la *roga* c'est le salaire qu'on donne aux soldats, et ceci signifierait une pétition de leur part pour avoir leur salaire. Pour prier, le Roumain s'agenouille (*îngenunche*). Il est béni (*binecuvântat*) ; il communie (*cuminică*), après s'être confessé (*mărturisit* ; substantif : *mărturisire*)<sup>1</sup>. Pour ce dernier mot un sens juridique s'ajoute, celui de «témoigner» ; plus tard on a employé pour la confession le slavon *spovedanie*. C'est ainsi qu'on pardonne (*a ierta* ; du latin *libertare*) au fidèle son péché (*păcat*), lequel ne peut être que l'oeuvre de Satan (*Dracul*)<sup>2</sup>. Ce pardon est dû à ses remords (*muștrarea de cuget*, de conscience, *conștiință*, qui pourrait être d'origine moderne), au fait d'avoir jeûné (*ajunare* ; comme substantif *ajun*, du latin *jejunium*, *ad jejunium* ; en français *jeûne*). Si le nom de l'abstention de certains mets s'appelle, d'après le slavon : *post*, la permission de les employer (*frupt*) vient du latin (*de frupt*, chose licite pendant le jeûne), et cela s'appelle aussi *dulce* (du latin *dulcis*). La malédiction est le *blăstăm*<sup>3</sup>, par le passage du *f* par *th* en *t* (ainsi que cela arrive aussi pour le nom de St. Théodore, qui devient *Sântoader*). La communion est aussi une *participation* (*împărtășire*).

Dans l'église le Roumain paraît aussi pour le mariage, pour «se couronner» (*a se încunună* ou *a se cununa* ; *cununa* = couronne), et les noces continuent à s'appeler *nuntă* (de

<sup>1</sup> Pour la confusion entre ces deux sons, *i* et *ou* voy. aussi l'inscription : « Marciani Augusti, O. F. et Ael. Pylcheriae Avg. yx. ejus » ; Dumont, *Mélanges*, p. 269.

<sup>2</sup> On pourrait croire que l'expression *a face pe dracul în patru* (« faire le diable à quatre ») viendrait des « mystères » de l'Occident ; *Journal de la Jeunesse*, 1886<sup>1</sup>, p. 175. La peinture grecque aussi représente toutes espèces de péchés en rapport avec la torture de l'Enfer ; *Annuaire pour l'encouragement des études grecques en France*, 1871, pp. 6—7. Voy. aussi la description pittoresque qu'en donne A. de Gérando dans son livre « *La Transylvanie et ses habitants* », Paris 1845.

<sup>3</sup> Pour *blăstăm* aussi Șaineanu, ouvr. cité, p. 62.



*nuptiae* en latin). Si le nom du fiancé (*mire*) est thrace, comme chez les Albanais, le parrain et la marraine sont *cumătru* et *cumătra* d'origine slave (voy. le *koum* des Yougoslaves). Près de la même église dont le rôle est infiniment plus vaste et plus varié que celui de l'ancien temple, le chrétien est mis en terre dans son tombeau (*mormânt*; verbe: *a se înmormânta*); le cimetière s'appelle *cimitir*, ou, sous une influence germanique, en Moldavie, *țintirim*.

Le nom populaire de l'autel est *oltar*, parce que ce terme, d'ancienne origine latine, est revenu par les Slaves auxquels les ancêtres des Roumains l'ont transmis, de même que les Français ont *buvette* aussi dans la forme *buffet*, revenue des Allemands. Dans l'autel il y a la table sacrée (*sfânta masă*); il est possible que le morceau de lin contenant des reliques, qui est posé sur cette table, l'*antimis*, qui vient de l'*antémensal*, ait une origine plus éloignée. Les cloches (*clopote*) sont d'origine slave<sup>1</sup>, mais la façon d'appeler les fidèles par des coups répétés donnés sur un morceau de bois, plus tard de métal également, la *toaca*, correspond à l'italien *tocca*.

Pour commémorer les morts, il y a des *comânduri* (aussi des *comândare*; sing. *comând*), et des *saracuste* (*tessaracostae*, d'origine grecque)<sup>2</sup>. Les fêtes (*serbători*), dont le nom vient de *servare*, sont latines en général, sauf le nom de Noël, *Crăciun*<sup>3</sup>,

<sup>1</sup> Mais quelle pourrait être une autre voie que celle de la population romane (car il ne peut pas être question de Grecs) par laquelle a pu pénétrer chez les Bulgares la *campana* latine, devenue une *cambana*? Les cloches sont mentionnées en Orient dès le IX-e siècle; *Rev. Arch.*, I (1844), p. 128. Cf. le mot français *cloche* et le mot allemand *Glocke*. *Campana* est emprunté à la Campagna de domination byzantine. Șaineanu (*Semasiologia*; voy. table) va jusqu'à dériver de *campăna*: *cumpăna*, le nom de la balance. Sur les noms latins chez les nations chrétiennes voy. G. Chițu, dans *Columna lui Traian*, 1883.

<sup>2</sup> On a observé le rapport entre la formule habituelle *commendo* sur les inscriptions balcaniques et le roumain *comând*; Pârvan, dans *Dacia*, II, p. 237.

<sup>3</sup> Chez Weigand, *Balkan-Archiv*, IV (1927), p. 98 et suiv. *Crăciun* apparaît dès 1143 dans la Chronique russe de Novgorod. Ordinairement on le trouve, non pas chez les Grands Russes, mais chez les Ruthènes des montagnes *beskides*, chez les Houtzoules et chez les Russes du Maramurăș; p. 99. Sur

qu'on a voulu ramener tout à tour à *creationem*, ce qui nous paraît impossible sous le rapport phonétique, et à *calationem*, « con-vocation », qui nous paraît tout aussi impossible au point de vue de la logique. Ce nom est, du reste, commun avec celui que Noël porte chez les Yougoslaves et les Russes; mais il ne faut pas oublier qu'on disait autrefois, au lieu de « Crăciun », *Născut*, qui est la même chose que Noël venant de *Natale*. Plutôt, l'origine de « Crăciun » doit être rapportée à un ancien dieu (slave), comme pour les Anglais le nom de *yule*. Suivant la série des fêtes, on a après le jour où il y a la défense de manger de la viande, où on lie la chair (*cârnelage*), le carême: *păresimi*, du latin *quadragesima*; la moitié du carême (*mezipăresile*)<sup>1</sup>. Enfin les Pâques (*Paștile*) ou la Résurrection (*Învieirea*), l'Ascension (*Înălțarea*, le « Rehaussement ») et les *Rusalii* (peut-être de la même origine latine) ou la Pentecôte<sup>2</sup>. Puis toute la série des saints qu'on appelait jadis *sânți* et pas *sfinți*, le premier nom étant d'origine latine, l'autre emprunté à l'Église slave, mais, d'après une communication de M. Sextile Pușcariu à l'Académie Roumaine, *sânți* se conserve encore dans

un autre sens chez les Russes, celui de mort; *ibid.* Au contraire, *Crăciun* chez les Bulgares représente un arbre à larges branches (le roumain *crăci*) ou la déesse qui garde le bétail contre la gale (*krastia*); *ibid.*, pp. 99—110. *Kersendélé*, en Albanie; *ibid.*, p. 100. L'expression (habituelle chez les Roumains), du Père Crăciun (*Moș Crăciun*) serait, d'après l'allemand *Knecht Ru;recht*; *ibid.*, pp. 100—101. *Crăciun* chez les Slovaques, *ibid.*, p. 101, et les Slovènes, *ibid.*: plusieurs formes; chez les Serbes le mot signifierait *loquet*. Cf. Asbóth, dans l'*Arch. f. sl. Phil.*, IX, p. 694; Pintar, *ibid.*, XXXIII, p. 618. Cf. aussi notre note dans la *Rev. Ist.*, XVIII, p. 220.

<sup>1</sup> Pour *păresimi*, et d'autres noms en rapport avec le carême, voy. aussi Șai-neanu, ouvr. cité, pp. 46—47. Le même pour *botex*, *cuminecare*, *împărtășire*, *cumândare*. Pour les dérivés de *cruce*, *ibid.*, p. 57. *Zeul* dans les anciens textes, *ibid.*, p. 52, est dû surtout à la forme latine du texte employé, *Deus*. Les Istriens appellent Dieu uniquement *Domnul*; *ibid.*, p. 53. Pour *frupt*, *ibid.*, p. 182.

<sup>2</sup> Voy. aussi Miklosich, *Die Rusalien*, dans les *Sitzungsberichte* de l'Académie de Vienne, XLVI (1864), pp. 386—405. Cf. aussi la collection de décisions synodales, publié par Rhallis et Potlis, II, p. 450 (commentaire de Balsamon sur le synode in Trullo). Pour *rosae et violae*, Tomaschek, *Brumalia u. Rosalia*, p. 377. Chez Heuzey-Daumet, ouvr. cité, pp. 152—153, on trouve dans la nomenclature géographique slave: *Rosalia*, *Résilova*. Cf. *ibid.*, pp. 157, 163 et suiv.

le Banat<sup>1</sup>, et ce nom de *sânt* s'ajoute à ceux des différents saints, de sorte qu'on a: *Sânvăsiu* (St. Basile), *Sânziene*<sup>2</sup> (St. Jean), *Sântoader* (St. Théodore), *Sângiorgiu*, *Sânjorj* (St. Georges), *Sâmpietru* (St. Pierre), *Sâmpal* (St. Paul; aussi le nom de famille Sâmpălean)<sup>3</sup>, qui est appelé aussi *Sâmpaur*, puis *Sântilie* (St. Élie), *Sântămăria* (Ste Marie), *Sântana* (Ste Anne), *Sâmedru* (St. Démètre), *Sânicoară* (St. Nicolas). Il n'y a pas de doute que pour le commencement de l'année le nom *colinde* vient du latin *calendae*<sup>4</sup>.

Le nom des anges (*îngeri*) s'est gagné très tôt, en rapport avec les anciennes divinités thraces, une très large popularité<sup>5</sup>.

Les croyants (*credincioși*; ce nom, comme celui de la foi, *credință*, est, en ce qui concerne le suffixe, une contamination slave) forment un «peuple», *popor*, qu'il faut mettre en rapport avec le *pueblo* espagnol; l'italien a la forme *pieve*, dans beaucoup de noms géographiques, qui vient de *plebem*. En ce qui concerne la hiérarchie dans une société qui n'avait pas d'organisation épiscopale, le nom de l'évêque (chez les catholiques, *piscup* vient du latin médiéval et pas du hongrois *püspök*), *vlădica* est tout simplement «dominateur» en slavon. Le prêtre est appelé ordinairement *popa* et l'adjectif *πάπα* pour les prières de telle divinité païenne sur une pierre de Tomi paraît être en rapport avec le mot roumain<sup>6</sup>. Le nom

<sup>1</sup> *Sân* se conserve aussi dans le nom de *Sâncraiu*, qui est en rapport avec le nom du roi de Hongrie Étienne. Chez les Macédoniens aussi *Sâmpiu*; Şaineanu, ouvr. cité, p. 34. Aussi Aurel Tripon, *Crişana*, 1936, p. 161 (*Sânt Domnu din Cer*, «Le Saint Seigneur du Ciel»).

<sup>2</sup> Aussi *Sângenii*; Philippide, ouvr. cité, II, p. 209. La fleur de St. Jean s'appelle *sânzenile*.

<sup>3</sup> Des Maggyars est emprunté, dans le district de Gorj, *Pau* (cf. dans le district de Prahova; Păuleşti, dû à la présence dans ce district d'habitants venus du pays des Szekler). Cf. aussi Cipariu, *Despre limba română*, p. 26.

<sup>4</sup> Aussi pour ce qui tient à la *colindă*; Şaineanu, ouvr. cité, pp. 43—45. Mais le terme de *calendroiu*, signifiant aussi «vagabond», est en rapport avec le nom du derviche chez les Turcs: *calender*. Cf. Al. Rosetti, dans les *Mem. Ac. Rom.*, sér. II, XL (1920).

<sup>5</sup> Pour les anges et les archanges, Tocilescu, *Monumentele*, p. 463, note 2.

<sup>6</sup> Tocilescu, *Neue Inschriften*, p. 12, n<sup>o</sup> 26. *Popa* signifiait au commencement le serviteur du temple, celui qui coupait, faisait bouillir les intestins des victimes, dont vient aussi le sens d'aubergiste; Corssen, *Aussprache des Vulgärlateins*, p. 118.

officiel et de cérémonie du même prêtre, *preot* (chez les Roumains de Macédoine: *preft*) vient de *presbyterus*; à côté, *praepositus* est le titre donné aux serviteurs du culte par l'ainsi-dit Maximus, au IV-e siècle<sup>1</sup>. La forme *preft* (πρεϋτε) existe en Sicile dans des diplômes.

Le « chantre » *cântăreț*, est latin aussi, avec une finale slave, mais ce terme est de création plus récente; en échange, *cântec*, dans le sens général, vient du latin *canticum*: un plus ancien emprunt grec doit être admis pour le nom du *dascâl* (du grec διδάσκαλος) dont les fonctions sont en même temps celles de chantre et de maître d'école. Il faut admettre aussi une origine ancienne au nom du moine, *călugăr*, du grec καλόγηρος.

Des contaminations se sont produites ensuite. De même que pour le nom de baptême du Seigneur, *Bobotează*, il faut admettre le préfixe *Bog* (Dieu) — une autre étymologie, présentée plus récemment, n'a pas de vraisemblance —, on trouve la même contamination dans le nom de la « Mère de Dieu », *Maica Domnului*, au lieu de *Mama Domnului* (mais aussi, pour la Vierge: *Fecioara*; *Vergură* est un néologisme). Mais le slavon se retrouve aussi dans le nom du St. Esprit (*Sântul Duh*), et de l'Annonciation, de la Bonne Nouvelle (*Buna Vestire*)<sup>2</sup>.

Quelques éléments de ce vocabulaire sont sujets encore à la controverse. Sur le nom de *biserică*<sup>3</sup>, dont nous avons parlé

<sup>1</sup> Il est vrai cependant qu'ici *praepositi heretici* est employé pour éviter un autre nom, qui aurait été canonique. Le *preft* chez les Macédoniens, le *preot* chez les Roumains du Danube trouvent leur correspondance chez les Albanais, qui ont aussi la *toaca* (*toke*). Le prêtre jouit d'une subvention populaire qui s'appelle la *premânda* (*prebenda*). Voy. aussi Waitz, *Ulfila*, p. 23; cf. *ibid.*, p. 46, note 3.

<sup>2</sup> *Maria fată* chez les Istriens (Șaineanu, ouvr. cité, p. 33); mais c'est une expression copiée sur la *Maria vergine* des Italiens des alentours. Sur la terminologie chrétienne aussi Cipariu, *Despre limba română*, Blaj, 1877.

<sup>3</sup> *Basilicae* apparaissent comme identiques à *ecclesiae* dans des noms de localités comme *Ad quinque basilicas*, *Ad V ecclesias*, dans une source contemporaine; voy. Pič, *Kampf*, p. 52, note 18. Cette coutume se conserve jusque bien tard dans les régions du Danube moyen; ainsi chez le moine

plus haut sous un autre rapport, il y a eu, dès longtemps, une discussion peu fondée : on prétendait que ce nom seul suffisait pour fixer une origine constantinienne au christianisme de la rive gauche du Danube. Il faut observer d'abord que les Roumains de Macédoine ont eux-mêmes ce terme. Puis non seulement vers l'Ouest, jusqu'en Carinthie, mais dans l'Occident roman même, on trouve des formes comme *baselgia* et, en France, comme *basoche* et *baseille*<sup>1</sup>. Là l'origine du christianisme ne peut pas être considérée comme étant plutôt récente. Si ce terme, dérivé de basilique, n'avait pas été adopté par les Roumains, ils auraient pu prendre au grec la *κυριακή*, le jour du Seigneur, ainsi que l'ont fait les Goths d'Ulphilas sur le Danube roumain pour leur *Kirche*, qui correspond à la *church* et à la *kirk* chez les Anglo-Saxons<sup>2</sup>, où le mot grec a pu pénétrer par cette route mystérieuse de Mer qui amena dans les Îles Britanniques la *basiléia* aussi. Il n'est pas exclu que jadis, pour l'Église, on ait employé chez les Roumains le terme de « *duminecă* » (*domus dominica*)<sup>3</sup>. Il en est de même, comme emprunt aux termes grecs, pour la *tzrkva* des Slaves.

L'*ecclesia*<sup>4</sup> elle même aurait pu être, du reste, adoptée. En effet, les habitants du village de Clejani, dans le district de Vlaşca, sont des gens qui viennent de *Cleaja*, et le *j* peut venir du *s*, comme dans *glaja* (« verre »), qui dérive de l'allemand

Roger, qui décrit les pillages des Tatars au XIII-e siècle, on trouve : « basilicarum siquidem campanilia » ; ch. 40, éd. Endlicher, p. 295. Pour l'Occident, voy. Prosper d'Aquitaine, à l'an 441 : « ut eos privato jure basilicarum suarum etiam civitatibus pellant ». Chez Raoul Glaber, le chroniqueur français du X-e siècle, un manuscrit a *basilicarum*, un autre *ecclesiarum* (III, p. 13). Aussi « innovari ecclesiarum basilicas ». Un *tribunal basilicæ* dans une église, Marcellé Azra Hinks, dans la *Rev. Arch.*, XIV (1909<sup>2</sup>), p. 328, n<sup>o</sup> 118.

<sup>1</sup> Voy. aussi St. Thibaut de Bazoches (*de Basochiis, de Basogiis*) ; *Rev. Arch.*, X (1864), pp. 241 et suiv. 251.

<sup>2</sup> Les Tziganes ont aussi *korkó*.

<sup>3</sup> Pour *dominicum* dans un autre sens ; Allard, ouvr. cité, I, p. 267 et suiv. Pour la basilique *domestique*, Salomon Reinach, *Rev. Arch.*, XII (1913<sup>1</sup>), p. 449 (d'après R. Lemaire, *L'origine de la basilique latine*, Bruxelles [1912], cité plus haut).

<sup>4</sup> Chez les Albanais *clişă* peut venir des Vénitiens (Şaineanu, ouvr. cité, p. 39), mais d'ailleurs aussi.

*glas* (aussi, *glăjar*, *glăjărie*). Le district de Bacău a un village de Cleja. Mais il est possible que ce soit un emprunt ultérieur, pour la Moldavie, fait au latin du catholicisme hongrois. *Eclejia* dans le sens de terre attribuée au curé vient sans doute d'*ecclesia*, mais à une époque plus récente et pour la seule Transylvanie, imprégnée parfois d'infiltrations hongroises.

Dans la même catégorie sujette à discussion rentrent ces *Rusalii* qui n'ont plus, sauf le fait qu'on les célèbre au printemps, l'ancien sens de la fête des « roses et des violettes », mais rappellent plutôt les *roussalies* des Slaves<sup>1</sup>. Nous croirions cependant qu'elles pourraient être mises en rapport avec cette fête romaine du mois de mai, pendant laquelle on déposait des roses sur les tombeaux, bien qu'un « Britio Tauzigis, qui et Macer » et une série d'autres Thraces au nom de Bithus fassent un don pour les *rosalia*<sup>2</sup>. Sous un certain rapport cette fête, avec les *calouchars* (*călușari*), dont le nom paraît se trouver aussi chez les Grecs<sup>3</sup>, pour nommer le « ludus gothicus », a une origine plus récente, bien que sa place dans le calendrier ne manque pas d'importance. Enfin l'ancienne coutume poétique des Romains correspondrait mieux à la fête des Pâques Fleuries (en roumain *Florii*).

Il faut observer aussi le passage par les règles qui président à la formation du roumain pour le nom de « l'inclination », *mătănia* (*μετάνοια*), qui nous amène à la placer au même chapitre de mots anciens que la forme roumaine de *săhastru*

<sup>1</sup> Voy. aussi *Ob die Rosaliorum*; Tocilescu, *Arch.-ep. Mitt.*, VI, p. 16, n° 31. Le même, *ibid.*, VIII, p. 32, n° 1. *Pascha Rosaliorum* à Raguse; Jireček, *Sitzungsberichte* de Vienne, II, p. 56.

<sup>2</sup> *C.I.L.*, III, III, 703. Voy. aussi 707. Sur une pierre tombale de Pannonie le mort demande des fleurs sur la place de sa sépulture; *ibid.*, 3893. De même à Savaria (roses et lys); *ibid.*, 4185. Pour les Rousalies, pour les *Iele* (*Elles*, on veut éviter de dire le nom de ces divinités malfaisantes), les *Albe* (les Blanches, pour les flatter), Popa Lisseanu, *Romanica*, p. 30 et suiv. Pour *Florii*, (Pâques Fleuries) *ibid.*, p. 39 et suiv. Pour la « confrequentatio » de ces *Rusalii*, voy. Tocilescu, *Neue Inschriften*, p. 22, n° 1. Cf. surtout Tomascsek, *Über Brumalia und Rosalia*, p. 366; G. Meyer, *loc. cit.*, pp. 32 — 33; Al. Rosetti, *loc. cit.* Voy. aussi plus bas, p. 115, note 1.

<sup>3</sup> Dans le journal *Παρίς* de Bucarest, nous trouvons, le 17 (30) janvier 1901 (cf. B. Schmidt, *Volksleben der Griechen*, p. 147 et suiv): *οἱ καλλιτάραροι*

(hermite), venant du grec *ἡσυχαστής*, où il y a un changement d'accent et une confusion de suffixe (comme dans *albastru*, etc.).

Remarquons aussi que *colinda*, que nous avons admis comme dérivant des calendes romaines, a passé par plusieurs changements de sens chez les Roumains et aussi dans la société balcanique<sup>1</sup>.

Quant aux noms de baptême, ils ont passé par les changements phonétiques de la langue (Hélène devient Ileana; chez les Serbes: Iela). *Stavăr* (σταυρός, croix) est venu aussi par le canal serbe<sup>2</sup>. Il est important de constater que chez les Serbes les noms chrétiens sont extrêmement rares jusqu'à ce que, au III-e siècle, ils viennent par la noblesse, qui subissait des influences étrangères<sup>3</sup>.

Sur les commencements chrétiens, se jeta d'abord l'instinct de conservation de l'Empire. Dioclétien ayant fait dans ces régions du Danube Inférieur sa puissante base militaire, on s'explique son effort de les ramener, à l'encontre des innovateurs, à la religion ancienne et fondamentale. La persécution de Moesie est décrite d'une façon brève dans les Vies des Saints Martien (nom de l'empereur du V-e siècle) et Nicandre, qui étaient probablement originaires de ces régions<sup>4</sup>.

<sup>1</sup> Donum pro cholendis; Jireček, *loc. cit.*, II, p. 56. Cf. *ibid.*, pp. 65—66. Pour les calendes aussi Asterius d'Amadie, *Λόγος κατηγορικός τῆς ἐσωτερικῆς τῶν Καλανδῶν*, Tzetzès, *Chiliades*, XIII, pp. 245—252. Pour la *colinda* en général venant de Rome par les Slaves, voy. aussi dans les inscriptions une Kalandina, *C.I.L.*, III, 4715. Un Calandianus; *ibid.*, 4764, 4997 (en Carinthie). Voy. aussi P. Caraman, *Contribuție la cronologisarea și genesa baladei populare la Români*, I, Cluj, 1932; Bucarest, 1933; *Obrzed koledowania u Slowian i u Rumunow*, Cracovie, 1933; voy. E. Licea, *Cântecele ostășești din vremea războiului cu o scurtă privire asupra folklorului român*, Galatz, 1936.

<sup>2</sup> Jireček, *Staat u. Ges.*, III, p. 28. De même le nom de Baldovin (Baudouin, celui de l'empereur latin de Constantinople); *ibid.* Nous le retrouvons en Valachie au XIV-e siècle.

<sup>3</sup> *Ibid.*, pp. 28—29. Pour l'abréviation des anciens noms slavons, Raïko, Tvertko (chez les Bulgares aussi, du reste, comme chez les Roumains): Radu, de Radoslav, Stan, de Stanislav, Dan, de Daniel; *ibid.*

<sup>4</sup> Dans Büdinger, *Untersuchungen*, le travail d'Otto Hunziker, *Zur Regierung und Christenverfolgung des Kaisers Diocletians und seiner Nachfolger*, 303—313, Leipzig, 1868, il n'y a que la simple histoire des persécutions.

Parmi les persécuteurs, est cité un Datianus, Dacianus, qui rappelle, de même que le martyr Dasius lui-même, les Daces<sup>1</sup>.

A Durostorum les martyrs sont, sous le même règne de Dioclétien, Maxime, Dada et Quintilien<sup>2</sup>, Pasicrata, Valentin<sup>3</sup>.

La persécution fut, du reste, âpre, sur cette même ligne militaire de frontière aussi vers l'Occident. A Syrmium comme martyrs un Irénée, évêque, un Pollio. A Singidunum, un prêtre, Montanus<sup>4</sup>: Sts. Hermogène et Stratonique y sont jetés dans le Danube<sup>5</sup>. La Chronique de St. Jérôme mentionne les souffrances de St. Quirin, évêque de Siscia<sup>6</sup>, que dans telle crypte de Rome on appelle Curinus, — ce phénomène de transformation se rencontrant aussi en roumain<sup>7</sup>. A Scarabantia, ville scordisque, à Sabaria, qui se conserve encore, la répression s'impose<sup>8</sup>. A Augusta Vindelicorum, il y a aussi d'autres martyrs<sup>9</sup>.

St. Dasius, soldat, né à Axiopolis, subit le martyr en 303, à Durostorum, où on célébrait encore les Saturnales, avec la représentation comique du dieu, et il y avait également un *rex bibendi*, ou dans sa ville d'origine. A Durostorum, ville de

<sup>1</sup> Allard, ouvr. cité, I, pp. 235, 261; II, pp. 987—989. Cf. aussi Dativus; *ibid.*, p. 265.

<sup>2</sup> *Acta SS.*, Avril; Popa Lisseanu, *Drăstorul*, pp. 94—95.

<sup>3</sup> *Acta SS.*, Mai, VI, p. 223; Popa Lisseanu, ouvr. cité, p. 95. Cf. la liste des martyrs donnée par Lebreton et Zeiller, *Histoire de l'Église*, II, p. 128. Les Actes du martyr Julius de Durostorum, dans Popa Lisseanu, ouvr. cité, p. 219 et suiv. Voy. aussi Zeiller, *Les origines chrétiennes dans la province romaine de Dalmatie*, table.

<sup>4</sup> Allard, ouvr. cité, p. 285 (aussi d'après la *Passio S. Polionis*, dans la collection Ruinart, *Acta Martyrum*, Ratisbonne, 1859, p. 455; aussi *Acta SS.*, mars, IV, pp. 614—615).

<sup>5</sup> Zeiller, ouvr. cité, p. 420.

<sup>6</sup> *Acta SS.*, Juin, I, pp. 372—376.

<sup>7</sup> *Passio S. Quirini*, dans le même Ruinart, p. 522.

<sup>8</sup> Allard, ouvr. cité, II, p. 139.

<sup>9</sup> *Ibid.*, p. 551. Cf. Netzhammer, ouvr. cité, p. 10. Voy. aussi les Actes de St. Théodoule, dans les *Acta SS.*, Septembre, IV, 24 (religion des Phrygiens) et ceux de St. Philippe, *ibid.*, IX, Octobre. Pour les martyrs de Noviodunum, Socrate, *Hist. de l'Église*, I, 27, aussi chez Harnack, *Die Mission und Ausbreitung*, cité, II, p. 201. D'autres à Syrmium, Singidunum, Siscia, Cebalis, Sabaria, Scarabantia.



longue tradition, on habillait d'une peau de chèvre un acteur de cette comédie populaire, ce qui nous ramène aux coutumes de la Nouvelle Année chez les Roumains, avec la « capra », qui n'est que cet homme recouvert d'une peau de chèvre. Dans cette même localité, il y a aussi la commémoration de St. Hésychius <sup>1</sup>, de St. Émilien <sup>2</sup>, de St. Julius <sup>3</sup>, des Saints Martien, Nicandre et Marc <sup>4</sup>. Ajoutons un Gordien, un Maxime, en 319, d'après des synaxaires.

A Tomi, sont emprisonnés Lucien, Élie, Zotique et Valérien <sup>5</sup>. Puis les frères Argius et Narcisse, l'enfant Marcellin : les noms d'autres martyrs dans le synaxaire sont plutôt grecs (Evagrius, Basile, Cyriaque, Théodote, Alexandre), mais aussi latins (Paul, Primus, Crescens, Faustin, Martial, Januarius, Saturnus, Castus, Donatus, Passicus, Probus). D'autres paraissent avoir été Goths <sup>6</sup>.

Le diocèse de Tomi est le seul, dans les régions qui nous intéressent de plus près, dont l'histoire peut être suivie sans interruption. Là ne manquent pas les symboles de la nouvelle foi. Sur une pierre qui est probablement de l'époque byzantine, on lit cette prière : « Jésus, Seigneur Dieu, aide cette ville renouvelée <sup>7</sup> ». Ailleurs on lit le nom d'« Emmanuel » <sup>8</sup> ; une inscription antérieure, avec une croix, commence par l'invocation du « Dieu Saint », en grec, et mentionne un nom qui est en rapport avec le « Nazaréen » <sup>9</sup>.

<sup>1</sup> *Analecta Bollandiana*, X (1897), pp. 50—52, et le martyrologe hiéronymien. Pour sa tombe à Ancône, G. Popa Lisseanu, ouvr. cité, p. 88.

<sup>2</sup> D'après les *Analecta Bollandiana*, XXXI, p. 261, Popa Lisseanu, ouvr. cité, p. 89 et suiv.

<sup>3</sup> D'après la Passion de St. Nicandre et de St. Marcien; *ibid.*, pp. 92—94.

<sup>4</sup> *Ibid.*, pp. 93—94.

<sup>5</sup> Aussi *ibid.*, I, au 2 janvier, pp. 82—83. Cf. aussi Septembre, IV, p. 55. Ces citations ont été mises au point par notre excellent élève Em. Lăzărescu.

<sup>6</sup> Voy. aussi le martyr Mercurius, au 25 novembre; le fils du Scythe Gordien souffre en Asie Mineure. Voy. *Acta SS.*, Août, V, p. 6, et le Synaxaire chez Netzhammer, *Das altchristliche Tomi*, pp. 7—8.

<sup>7</sup> Tocilescu, *Inschriften aus der Dobrudscha*, p. 35, n° 75.

<sup>8</sup> Le même, *Neue Inschriften*, p. 19, n° 58.

<sup>9</sup> *Ibid.*, p. 6, n° 15.

Tomi est, du reste, pleine de lampes portant la croix et le monogramme chrétien <sup>1</sup>. Dans le voisinage, des chrétiens du V<sup>e</sup> siècle dédient des monuments funéraires sur lesquels il est question de fidèles (*πιστοι*) <sup>2</sup>. Plus tard des vases de l'époque de Justinien, avec des inscriptions grecques: « Bois, le vin est bon », ou religieuses: « Dieu nous aide », ont été trouvées du côté des embouchures du Danube <sup>3</sup>. Il y avait des chrétiens qui faisaient placer le signe du rachat de leur âme sur de pareils vases <sup>4</sup>.

Tomi était, de fait, la résidence d'un évêque, successeur des grands prêtres païens de jadis <sup>5</sup> et, en plus, *le chef réel, comme en Occident*, ainsi qu'on le verra, *de toute la population*. Il officiait dans ces basiliques qui ont été découvertes à notre époque <sup>6</sup>.

Sur cette base, sous Constantin, l'œuvre de christianisation s'est faite rapidement dans cette Scythie Mineure. A Tropaeum seule on a trouvé cinq basiliques <sup>7</sup> et un baptistère, pour la construction desquels on employait même le marbre <sup>8</sup>. Dans les Balcans, Serdica en était arrivée à être un vrai centre de propagande chrétienne.

<sup>1</sup> Tocilescu, *Monumentele*, p. 378.

<sup>2</sup> Pârvan, *Ulmetum*, I, p. 40.

<sup>3</sup> *Ibid.*, II<sup>2</sup>, pp. 24—26.

<sup>4</sup> *Ibid.*, pp. 26—27.

<sup>5</sup> Voy. aussi chez Gams, *Series episcoporum*, les évêques de Tomi, p. 428. Cf. aussi la *Notitia episcopatum*, dans la *Zeitschr. f. Kirchengesch.*, XII, p. 532. Un *ἐπισκοπος* aussi sur des monnaies à Éphèse; *Zeitschr. f. Numismatik*, VI (1879), p. 15.

<sup>6</sup> Voy. Netzhammer, *Altchristliches Tomi*, p. 37 et suiv.; Tocilescu, *Comptes-rendus* de l'Académie de Paris, 1898, p. 510 et suiv.

<sup>7</sup> Pour l'ancienneté du christianisme de Constantin, L. Duchesne, dans la *Rev. Arch.*, XVII (1891), p. 109. Cf. aussi Joseph Wittig, *Das Toleranzreskript von Mailand*, 313, dans les *Mélanges Waal*. Cf. Duruy, *La politique religieuse de Constantin* (312—337), dans la *Rev. Arch.*, XLIII (1882), pp. 96 et suiv., 154 et suiv.

<sup>8</sup> Pârvan, *Cetatea Tropaeum*, p. 90 et suiv. Il est difficile d'admettre que la basilique dite « à crypte » ait été faite par les « fédérés germano-touraniens »; *ibid.*, p. 118.

L'arianisme lui-même est un phénomène de ce Sud-Est européen qui exerçait son influence surtout dans cette région. Le promoteur de l'hérésie, le prêtre égyptien Arius, fut exilé sur le Danube, ainsi que le sera, en Scythie, Audius. Des conciles sont rassemblés à Serdica (343), à Syrmium (351), pour passer ensuite, par Rimini, en Italie, à Constantinople<sup>1</sup>. M. Carcopino voit dans cette hérésie, à côté de ce qui a pu sortir d'un syncrétisme allant de plus en plus vers l'unité divine, après les tentatives d'un Victorin de Pettau, l'œuvre même de Germinius, évêque de Syrmium, de Valens, évêque de Mursa, d'Ursace, évêque de Singidunum, tous des Romains; un Marin de Thrace est mêlé aussi à ce mouvement<sup>2</sup>. Reinach a pu dire que l'arianisme a été « une théologie de l'Illyricum ». Mais Germinius fut ensuite gagné par les Occidentaux en 366 et laissa cette tradition à son successeur Anémus, qui rassembla le synode de 378, suivi par celui de la lointaine Aquilée, en 381.

L'agitation produite par l'arianisme contribua elle aussi à créer *une vie latine, parce que c'était aussi une croyance populaire de ces régions.*

La lutte entre les deux conceptions du christianisme est avérée d'une façon naïvement dramatique dans une inscription d'une croix posée devant une église de Kustendil. Le voyageur est averti que, s'il est orthodoxe, croyant que Jésus est de la même essence que le père, il peut entrer, sinon, il doit rester dehors<sup>3</sup>.

A côté, la coutume orthodoxe reste chez les Romains, qui sont séparés maintenant par les barbares de l'empereur, devenu hérétique. L'envoyé de Fritigern avant la bataille, fatale à Valens, d'Andrinople, est un « prêtre chrétien »<sup>4</sup> (*christiani ritus presbyter*). Ce ne peut pas être un Goth, car la religion chrétienne de l'empereur, de forme arienne, pénétra définitivement seulement plus tard chez les barbares. Encore

<sup>1</sup> *Rev. Arch.*, XIV, p. 435.

<sup>2</sup> Suidas, *sub v.* Ἀρειανοί.

<sup>3</sup> Kalinka, *ouvr. cité*, c. 195. Cf. Rogala, *Die Anfänge des arianischen Streites*, 1907.

<sup>4</sup> Ammien Marcellin, XXXI, 12. Un chrétien encore est envoyé avec des lettres à Andrinople; *ibid.*, 15.

une fois on reconnaît l'existence et l'influence de la population romane.

Le courant s'étend ensuite vers l'Occident, suivant le cours du Danube, sur la rive romaine du fleuve; mais, à Romula, la croix, le poisson, signes caractéristiques du christianisme, apparaissent sur des objets <sup>1</sup>.

De petites chapelles sont partout dédiées aux saints tutélaires, qui viennent parfois de la pure tradition populaire. Ainsi St. Trajan n'est que le *divus Trajanus* <sup>2</sup>.

Maintenant seulement commence, du côté de la Thrace, restée grecque et païenne, des inscriptions avec *χριστιανοί* (aussi *χριστιανοὶ χριστιανῶ*) <sup>3</sup>.

Comme, ensuite, les assauts goths, et plus tard ceux des Slaves, se dirigeront contre le gué de Syrmium et contre celui de Singidunum, on voit, pendant les V-e et VI-e siècles tout un monde chrétien qui se réfugie jusqu'à Salone <sup>4</sup>.

*C'est encore un des motifs pour lesquels s'est fortifié le romanisme de Dalmatie, alors que celui de Scythie ne pouvait recevoir du Nord aucun élément surajouté.*

On est arrivé à fixer la série des évêques de Tomi après la catastrophe gothe: en 381, participe au synode de Constantinople Gérontius de Tomi. Jean était évêque

<sup>1</sup> Voy. aussi M. Tudor, *Antichități creștine de la Romula*, dans les *Arhivele Olteniei*, XII (1933), et dans le *Bul. Com. Mon. Hist.*, 1933, p. 79.

<sup>2</sup> Voy. Jireček, *Das christliche Element in der topographischen Nomenklatur der Balkanländer*, dans les *Sitzungsberichte* de Vienne, CXXXVI (1897). Pour les chapelles et églises de Dobrogea, C. Moisil, dans le *Bul. Com. Mon. Hist.*, III (1910), p. 29 et suiv. Cf. aussi l'article de l'archevêque Netzhammer, dans la *Rev. Catolică*, 1912—1913.

<sup>3</sup> *Arch. Anzeiger* de l'Institut allemand, 1933, I—II, c. 136. Voy. Kartzarov, dans les *Izvestia* de Sofia, 1910, tombeau chrétien à Sofia, et *Starchristianskitéa nadpisi ot Serdica*, dans les *Matériaux pour l'histoire de Sofia*, V, Sofia, 1921, p. 37 et suiv. Une inscription de Sélinonte, p. 45. Un *σρατάρχης καὶ Θεοῦ λάτρης*; *ibid.*, p. 46.

<sup>4</sup> Pârvan, *Contribuții epigrafice*, pp. 19—20. Pârvan a raison de dire que «c'est un fait digne de la plus grande attention pour le problème des origines de la nation roumaine»; *ibid.*, p. 19.

pendant la première moitié du V<sup>e</sup> siècle<sup>1</sup>. Suit Théotime, « le philosophe », missionnaire chez les Huns, ami de St. Jean Chrysostôme (en 400, 402 à Constantinople)<sup>2</sup>. Timothée participe en 431 au concile d'Éphèse, Alexandre à celui de Chalcédoine (451)<sup>3</sup>. Théotime II s'adresse à l'empereur Léon pour adhérer aux décisions chalcédoniennes<sup>4</sup>. En 519 Paternus est en querelle, à Rome, avec « les moines scythes » dont il sera question aussi plus loin. En 520 il signe à Constantinople une lettre adressée au Pape. En 550 l'évêque Valentinien se manifeste dans les questions des Trois Chapitres. Le Pape lui répond le 26 mai; il apparaîtrait aussi en 553<sup>5</sup>.

A côté, à Durostorum, on trouve comme évêque, après Auxence: Jacob (431, avec Dorothee de Marcianopolis) et Ménophile<sup>6</sup>. A Axiopolis, l'évêque Cyrille apparaît dans le Martyrologe du Mont Cassin<sup>7</sup>. Du reste, toute localité d'une certaine importance a son évêque, ce qui prouve que, à cause des invasions, on ne pouvait trouver que dans le voisinage immédiat quelqu'un ayant le droit de consacrer les prêtres. Nous avons ainsi un évêché à Odessus, — au concile de Chalcédoine, en 458, on trouve ce « Dizas, episcopus civitatis Odyssus, Scythia »<sup>8</sup>. Des évêchés surgissent non seulement à Durostorum, mais aussi à Trasmarisca, Novae, Zaldapa

<sup>1</sup> Netzhammer, *Christliche Alterthümer*, p. 12. Pour Jean, Dom Germain Morin, dans *The Journal of theological studies*, VII (1905), pp. 74—77.

<sup>2</sup> On cite Jérôme, *De Scriptoribus*, 131. Cf. Nicéphore Calliste, XII, 45; Sozomène, VII, 26; VIII, 14; *Acta SS.*, Avril, II, p. 755 et suiv.; Socrate, *Hist. de l'Église*, VI, 12; Palladius, *Vie de Jean le Chrysostôme*.

<sup>3</sup> Labbe, *Concilia*, IV, p. 460.

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 891 (cf. Hefele, *Konziliengeschichte*, II, pp. 401 et suiv., 911).

<sup>5</sup> Voy. aussi Labbe, ouvr. cité, V, pp. 557—558. Cf. Sozomène, VI, 21. Voy. B. Berliner, *Altchristliche und frühbyzantinische Beamten in der Dobrudscha*, dans les *Münchener Jahrbücher der bildenden Kunst*, XI (1919). Cf. aussi *Byz. Zeitschr.*, XXIV, p. 248.

<sup>6</sup> Popa Lisseanu, *Drâstorul*, pp. 194—195. Praetextatus (*ibid.*, p. 195, note 2) n'est pas certainement un évêque.

<sup>7</sup> Cf. *Acta SS.*, Novembre, II<sup>1</sup>, p. 49, et Mai, II, p. 361. Voy. aussi *Zeitschrift für Kirchengeschichte*, XII, p. 532.

<sup>8</sup> Seure, *Rev. Arch.*, X (1919), p. 334, note 3.



Fig. 14. — Médaillon de Constantin Chlorus.



Fig. 15. — Médaillon d'Hélène, mère de Constantin-le-Grand.

et Scaria <sup>1</sup>, à Abrytus et Apiaria <sup>2</sup>. Un « évêque de Tropaeum », *episcopus Theodorus Tropaeorum*, prend part au VII-e synode oecuménique <sup>3</sup>.

Des évêques fonctionnent aussi à Sabaria et à Scarbantia, à Carnuntum et à Sopianae, à Syrmium et à Mursa, à Cibalae et à Bassianae, à Viminacium et à Singidunum, à Margum et à Horreum Margi, à Ratiaria, à Aquae, à Castra Martis et à Oescus, à Remesiana et à Naïssus, à Novae et à Durostorum, ainsi qu'à Sexanta Prista <sup>4</sup> : on comprend qu'il ne peut pas être question d'autre chose que de diocèses de défense locale et politique, et pas seulement de caractère religieux.

De fait, ces évêques locaux, nombreux et modestes, pareils aux hégoumènes des premiers temps de la vie nationale des Roumains, correspondent aux chorévêques, aux « évêques de la campagne », dont le rôle a été grand, non seulement dans le Norique et la Rhétie, puis à Salone <sup>5</sup>, mais aussi en Gaule, au commencement du moyen-âge, et en Irlande <sup>6</sup>.

Les chorévêques sans résidence apparaissent au IV-e siècle en Pannonie aussi, comme cet *Euterius a Pannoniis*, qui prend part à un synode en 344 <sup>7</sup>.

Ulphilas lui-même, évêque sans diocèse, est à l'origine des chorévêques germains que la population romane a eus elle aussi.

<sup>1</sup> Netzhhammer, *Altchristliches Tomi*, p. 20. On cite aussi le livre bulgare de M. Chivtchikov, *La vie chrétienne dans la péninsule des Balkans*, 1929.

<sup>2</sup> D'après G. V. Niculescu, *Dare de seamă despre afacerile bisericesti*, 1905, p. 52, Netzhhammer, *Christliche Altertümer*, p. 29. Voy. le même, *Nach Adamclissi*, dans la *Katholische Kirchenzeitung*, Salzbourg, 1906, nos 60—61.

<sup>3</sup> Labbe, ouvr. cité, IV, p. 112.

<sup>4</sup> Liste d'après M. J. Zeiller, dans la *Revue internationale des études balkaniques*, II, pp. 79—80. Voy. aussi chez Zeiller, *L'empire romain et l'Église*, pp. 217—218. Cf. Duchesne, *Le sedi episcopali nell'antico ducato di Roma*, dans l'*Archivio della r. società di storia patria*, XV (1892). Pour les chorévêques en général, *Échos d'Orient*, VII, p. 263 et suiv.; Gillmann, *Das Institut der Chorbischöfe im Orient*, Munich, 1903.

<sup>5</sup> Voy. *Depositio Engrafi chorepiscopi*, dans les *Arch.-ep. Mitt.*, VIII, p. 141; pour les évêques hégoumènes, Jung, *Römer und Romanen*, pp. 125—126.

<sup>6</sup> *Eph. epigr.*, II, p. 305, n° 552.

<sup>7</sup> Mansi, *Concilia*, III, c. 43 et suiv. Cf. aussi la note de Pârvan, *Contribuții epigrafice*, p. 42, note 177.

Les évêques se substituent, dans le Norique, à l'autorité civile, comme en Moesie, et de là vient cette multiplication des sièges dans tous les centres de population, dont certains n'ont aucune importance. Ainsi, pendant le IV<sup>e</sup> siècle, non seulement dans les localités déjà mentionnées, mais aussi à Scythopolis, dans la « Dacia Ripensis », à Nicopolis, à Ulpiana, petit centre de langue latine <sup>1</sup>. Nous avons fait la même constatation aussi pour la Scythie Mineure. *Un ordre épiscopal remplace donc l'ordre impérial. Et, comme il est question d'une création populaire, elle est latine et non grecque, même dans ces régions qui, jadis, avaient eu une civilisation hellénique florissante.*

*L'évêque représente, du reste, non seulement une direction religieuse, mais aussi cette forme d'organisation populaire, ainsi qu'on le verra en suivant l'action de Saint Séverin dans le Norique, semblable à celle d'autres évêques, d'Orléans ou de Rome, qui prennent sur eux la défense contre Attila des villes, dénuées de garnisons impériales.*

Tout autour il y a comme une société épiscopale qui vit d'elle-même et pour elle-même. Tel évêque d'Apamée, en Syrie, a une armée qu'il tient à la disposition du prétendant Longin <sup>2</sup>.

Avec des prêtres, avec ces très modestes évêques de campagne, semblables, ainsi que nous l'avons dit, aux chorcévêques des Gaules, la religion du Christ s'étend d'une façon plus large et plus facile.

Telle inscription de Dalmatie: « Depositus Primus, episcopus XII kal. Febr., nepos Domniones martores » (299) montre aussi le caractère cultural de cet évêché de province, en rapport avec les martyrs. Elle nous fait connaître la langue dont se servaient ceux qui l'entouraient <sup>3</sup>. Il y avait beaucoup d'humilité, de pauvreté et d'ignorance dans ces cellules épiscopales. Le tombeau de Daniel, évêque de Durostorum,

<sup>1</sup> C.I.L., III, p. 755 ad. Cf. Pârvan, ouvr. cité, p. 61, note 285, et Mansi, ouvr. cité, III, c. 43 et suiv. Celui d'Aquae aussi dans la Nouvelle XI de Justinien. La localité serait, d'après Pârvan, Négotine; voy. *Contribuții epigrafice*, p. 48. Se conserve aussi celui d'Ulpiana et celui de Remesiana; *ibid.*, pp. 49-51.

<sup>2</sup> Eustathe, dans *Fragm. Hist. gr.*, IV, p. 141, n<sup>o</sup> 6.

<sup>3</sup> *Bullettino d'archeologia et storia dalmata*, 1900, p. 265; *Rev. Arch.*, XXXIX (1901), p. 141, n<sup>o</sup> 60.



contient ses restes, mais, l'inscription le dit, dans une graphie laide et écrasée, aussi ceux de son successeur, Dulcissimus <sup>1</sup>.

Le rôle de ces évêchés se conserve, du reste, certainement chez les Perses, comme dans la province d'Arzanène, à Chlo-  
maron, où la fonction de défense contre les assiégeants est exercée maintenant envers les Romains eux-mêmes <sup>2</sup>.

Certains de ces évêques du « peuple », d'une canonicité tout aussi douteuse que celle des représentants de l'épiscopat dans l'ancienne Transylvanie roumaine, prennent part, naturellement, aussi aux synodes <sup>3</sup>.

On voit que la plupart de ces évêques étaient latins, de même que, sur la côte de l'Adriatique au commencement du IV-e siècle, nous trouvons des évêques comme Natalis, Maximus <sup>4</sup>, mais aussi un Némésion.

Les noms latins restent, de fait, jusque bien tard partout. A Durostorum nous avons cité Auxence, l'auteur de la Vie d'Ulphilas; malgré la racine grecque de son nom, Palladius de Ratiaria est un Latin. Mais des Latins incontestables sont Ursacius de Singidunum, Germinius de Syrmium, Valens de Mursa <sup>5</sup>. Auxence de Durostorum et Palladius de Ratiaria sont mentionnés, du reste, dans un texte danubien concernant Ulphilas <sup>6</sup>. Un Secundianus s'y rencontre à la même époque, de même que, plus loin vers l'Ouest, un Maximinus, qu'on considère comme l'auteur d'un fragment de propagande arienne <sup>7</sup>.

Ce christianisme, même lorsque l'évêque est par hasard Grec, est, par conséquent, *latin, ainsi que le demande la communauté populaire qu'il a créée et qui le veut*. Sur le compte

<sup>1</sup> Kalinka, ouvr. cité, c. 285, n<sup>o</sup> 361.

<sup>2</sup> Ménandre, éd. Bonn, fragm. 57.

<sup>3</sup> Pour les synodes du V-e siècle, *Byz. Zeitschr.*, XXIV, pp. 218—219.

<sup>4</sup> Jireček, *Gesch. der Serben*, I, p. 91.

<sup>5</sup> Pič, *Die rom. Landschaften*, p. 347. Húnfalvy lui-même (*loc. cit.*, p. 53, note 2) ajoute, d'après Tomaschek (*Brumalia und Rosalia*, p. 395), Vitalis d'Aquae, Calvus de Castra Martis, à côté d'un Protogène de Serdica, d'un Valens de Scium (Cius) et d'un Gaudentius de Naïssus, en 347.

<sup>6</sup> Waitz, *Ulfila*, p. 23.

<sup>7</sup> *Ibid.*, p. 27.

d'un d'entre eux on dit, avec des reproches, « qu'il ne sait pas le latin au même degré que le grec » (*non aequè latine ut graecae noverat*). Il est question de Victorin de Pettau, et on ajoute que c'est pour cela que, comme écrivain, il commet des erreurs dans la *compositio verborum*<sup>1</sup>, mais il s'efforce d'écrire de façon à être compris. Or, ceci signifie l'emploi d'une langue populaire. Mais l'origine grecque de tel d'entre eux, dont le nom est si latin, montre combien il faut prendre de précautions lorsqu'il s'agit de distinguer, à cette époque, les hommes d'après leur nom. Au synode de Nicée, l'évêque de Serdica est un Protogène et celui de Marcianopolis un Pistus (nous avons trouvé dans la « Gothie », qui ne peut être que la Crimée, un Théophile qui est sans doute un Grec). Rappelons-nous qu'un Grec de Mésopotamie, Audius, avait prêché chez les Goths. Mais dans la même région on se trouve devant un Domnus de Pannonie<sup>2</sup>. A Cavarna, sur les bords de la Mer Noire, on lit dans une inscription latine que l'église a été faite « par un don de l'empereur » : « de donis d[omin]i [aedificata est haec ecclesia] scti Cosmae », etc.<sup>3</sup>.

Le langage populaire en arrive ainsi à être employé dans la littérature, comme c'est le cas d'un Fortunatianus d'Aquilée, qui, sous Constantin, explique l'Évangile « abrégé » *rustico sermone*<sup>4</sup>.

Dans la rivalité du grec et du latin populaire, ce dernier, qui vient de l'intérieur du pays, remporte la victoire. On a déjà attiré l'attention sur le fait que les clercs de Marcianopolis écrivaient en 451 en latin et que nous avons des œuvres latines dûes aux évêques de Durostorum et de Naïssus<sup>5</sup>. L'inscription citée de Dulcissimus de Durostorum montre la même victoire<sup>6</sup>.

Du reste, l'expression de « parler simple et facile à comprendre » (*simplex et nitidus sermo*), ce qui signifie le latin

<sup>1</sup> Jérôme, *De viris illustribus*, LXXIV (aussi éd. J. N. Dianu, 1909).

<sup>2</sup> Harnack, ouvr. cité, pp. 201—203, qui cite Sozomène, *Histoire de l'Église*, VII, 19 (évêque en Scythie).

<sup>3</sup> Jireček, dans les *Arch.-ep. Mitt.*, X, p. 186.

<sup>4</sup> Jérôme, *De viris illustribus*, ch. XLVII.

<sup>5</sup> Jung, *Römer u. Rom.*, p. 71, note 2.

<sup>6</sup> *Arch.-ep. Mitt.*, XVII, p. 205, n° 90.

populaire, est employée à la même époque lorsqu'il s'agit de juger l'œuvre littéraire d'un Saint Nicéas<sup>1</sup>. C'est de la même façon qu'écrit Auxence de Durostorum, tant de fois mentionné dans la Vie de son initiateur Ulphilas, de même que l'auteur des renseignements contemporains qu'a découverts et publiés Waitz<sup>2</sup>. Lorsque Cyrille de Constantinople (« Cyrila ») dit aux évêques d'Afrique: « Nescio latine », on lui répond que ce n'est pas vrai<sup>3</sup>.

Quand les Goths, s'adressant à Valens, demandèrent à être baptisés, mais par des hommes de leur langue<sup>4</sup>, cela signifiait que *tout autour il y avait un christianisme d'une autre langue, la langue des anciens habitants*, chez lesquels la forme grecque avait maintenant disparu, car *Kirche*, de *κκλησία*, dans la Bible d'Ulphilas, est un terme qu'Ulphilas lui-même avait apporté de sa Cappadoce de langue grecque.

On voit cependant des évêques comme Valens, du côté de Poetovio, qui apparaissent vêtus comme les barbares (*more indutus gentilium*), avec une chaîne autour du cou et des « brachiales »<sup>5</sup>. Une image du mélange des nations est le Goth Théotimus, évêque de Tomi<sup>6</sup>.

De la vie tout de même plus riche des villes, nous avons vu que vient la basilique, alors que dans l'Illyricum on connaît plutôt l'*ecclesia* et les Goths ariens vivant dans les villages ont seulement la « maison du Seigneur », avec ce nom grec de *κκλησία*, la « dominica ».

Des apôtres, des missionnaires pour la rive gauche s'ajoutent aux chorévêques, comme ce Nicéas de Remesiana dont le rôle a été habilement exagéré par Pârvan pour mettre

<sup>1</sup> Voy. Gennadius, *De viris illustribus*, ch. XII, éd. Richardson, dans *Texte u. Untersuchungen zur Gesch. der altchristl. Lit.*, Leipzig, XIV (1896).

<sup>2</sup> *Leben des Ulfilas*.

<sup>3</sup> Éd. cit., pp. 45—46. Pour le christianisme et la victoire du langage vulgaire, Schuchardt, *Vokalismus*, p. 58.

<sup>4</sup> Jordanès, *Getica*, p. 92. Un « évêque des Goths » Séléas, à l'époque des discussions ariennes, chez Suidas, sub v. *Ἀρειανολ.*

<sup>5</sup> St. Ambroise, *Epistolae*, X, 9.

<sup>6</sup> Sozomène, VII, 26.

en lumière la fonction des missionnaires dans une Église de Dacie, sans organisation et sans hiérarchie <sup>1</sup>.

Ces missionnaires passent au milieu des barbares au risque de leur vie. Quelquefois l'évêque missionnaire vient de très loin. En Dalmatie nous trouvons ainsi un évêque amené d'Antioche <sup>2</sup>. Mais, ici, Rome étant loin et les rapports interrompus par le passage continu des bandes de barbares, elle n'envoie pas ses émissaires officiels à titre épiscopal, comme elle l'a fait, après la retraite des légions de la Grande Bretagne, avec un Palladius qui prêche, ayant qualité épiscopale, chez les Scots <sup>3</sup>.

Une troisième catégorie d'agents d'un christianisme de très ancienne pénétration lente est constituée par les martyrs dont nous avons déjà cité toute une liste <sup>4</sup>.

En deçà du Danube, la légende place les souffrances, parmi les Goths, de St. Sabbas, tué le 12 avril 372 <sup>5</sup>. St. Ambroise, dans son épître adressée à l'évêque de Thessalonique, Ascholius, mentionne aussi les martyrs d'outre-Danube, persécutés par les Goths <sup>6</sup>.

<sup>1</sup> D'après les lettres de Paulin de Nole, ami de Nicétas (*Epistolae*, surtout xxviii; *Carmina*, xvii, xxvii). Voy. aussi Duchesne, *Les missions chrétiennes au Sud de l'Empire romain, Mélanges d'archéologie et d'histoire*, XVI (1896), p. 79 et suiv.; A. S. Burn, *Nicetas of Remesiana*, Cambridge, 1903. Cf. Zeiller, *Les origines chrétiennes*, p. 549 et suiv. (aussi une autre bibliographie et l'analyse des œuvres de Nicétas).

<sup>2</sup> *Passio quatuor coron.*, p. 120. Du reste en Gaule aussi des Grecs, comme Pothin (Pothinos, « celui qu'on désire »), sont ceux qui viennent avec « l'Évangile ».

<sup>3</sup> Prosper d'Aquitaine. Cf. *Niceta of Remesiana, De vigiliis*, dans le *Journal of theological studies*, 1921, pp. 306—320. Pour Nicétas de Rémésiana, aussi dom Germain Morin, dans les *Échos d'Orient*, XIII, pp. 209, 375. Il aurait écrit aussi un *Te-Deum*. Voy. Wilhelm August Patin, *Nicetas, Bischof von Remesiana, als Schriftsteller und Theologe*, Munich, 1909.

<sup>4</sup> Delahaye, *Saints de Thrace et de Mésie*, dans les *Ann. Boll.*, XXXI (1912), pp. 161—300 (cf. *Byz. Zeitschr.*, XXII, pp. 253—255).

<sup>5</sup> *A. SS.*, Avril, II, p. 967; Septembre, V, p. 40. La vie de St. Sabbas, en dehors du nom d'une rivière qu'on a identifié d'une façon très hypothétique avec celle du Buzău, ne contient rien de vraiment intéressant au point de vue historique. Pour Nicétas aussi Nicéphore le Patriarche, XI, 48. Cf. aussi Sozomène, VI, 37. Surtout Zeiller, ouvr. cité, p. 429 et suiv.

<sup>6</sup> *Epistolae*, 338—339. Waitz ajoute (*Ulfila*, p. 49, note 5), aussi des mentions tirées des anciens calendriers, comme celui de Milan. Socrate parle de la persécution des ariens convertis par Ulphilas.

### CHAPITRE III

## LA NATION

Aucun État barbare n'ayant été fondé jusque vers 400, époque pour laquelle nous reviendrons à l'histoire des rapports avec l'Empire, sur la rive gauche du Danube, ce territoire était resté une *Romania*<sup>1</sup>, et quiconque l'habite conserve le nom de « Roman » correspondant au *homo romanus* des Gaules, qui s'est confondu ensuite avec les barbares, ses maîtres.

Orose montre Ataülphe rejetant l'idée séduisante de transformer la *Romania* en une *Gothia*<sup>2</sup>. *Romania* est opposé au concept de *barbaries* chez le poète gaulois Venantius Fortunatus. Possidius, dans la Vie de St. Auguste, appelle les Vandales venus d'Afrique « les destructeurs de la Romanie » (*Romaniae eversores*)<sup>3</sup>.

Enfin, pour voir la large propagation et le sens de ce mot de « Romanie », il se rencontre pour un pays romanisé aussi dans la Grande Bretagne abandonnée par les légions, chez Gildas : « ita ut non Britannia, sed Romania censeretur »<sup>4</sup>.

<sup>1</sup> *Ρομανία* dans le sens politique aussi chez St. Athanase et chez Épiphane; voy. Jung, *Römer u. Romanen*, avec d'autres cas en Espagne, en Afrique et dans les Gaules. Dans le Norique comme nom de personne *Romanus*, *Romania*; *C.I.L.*, III, 5078; *Eph. epigr.*, IV, p. 94, n° 284. Sur une tuile de Dalmatie aussi *Romanensis*; *C.I.L.*, III, p. 410. Cf. Gaston Paris, dans la revue *Romania*, I, p. 1 et suiv., et l'article de M. Bartoli, *Romania e Ρομνά*, dans *Mescolanze Renier*, Turin, 1912, p. 981 et suiv.

<sup>2</sup> Ut, obliterato romano nomine, Romanorum omne solum Gothorum imperium et faceret et vocaret essetque, ut vulgariter loquar, Gothia quod Romania fuisset et fieret nunc Athaulfus quod quondam Caesar Augustus; VII, 43; mais aussi, I, 2: « in media Dacia ubi et Gothia » (ne serait-ce pas « Gothi? »).

<sup>3</sup> Cité chez Budinszky, *Die Ausbreitung der lateinischen Sprache*, p. v.

<sup>4</sup> Éd. *Mon. Germ. Hist.*

Ce terme se rencontre, du reste, dans ce même sens géographique, chez Jordanès aussi <sup>1</sup>.

Les Germains, qui cohabitent avec ces anciens habitants, confondent aussi ces « Romains » avec ce qu'ils appellent les Valaques, dont le nom vient des premiers Celtes qu'ils avaient connus en Gaule, les *Volci* <sup>2</sup>.

Si St. Athanase parle de *Ρωμαία*, ainsi qu'Épiphane <sup>3</sup>, chez Ulphilas, comme l'avait observé Cipariu <sup>3</sup>, le terme employé est « Roumoun » (« du Ruunim ») <sup>4</sup>.

Et, si pour St. Augustin il n'existe que des « Romains » dans tout l'Empire <sup>5</sup>, une large conception de Romanie sans Empire <sup>6</sup>, avec ces « Romains » indépendants envers tout roi barbare qui n'a pas pu leur imposer son nom, arrive à s'étendre d'une façon populaire sur de larges surfaces des anciennes provinces gouvernées jadis directement par l'Empire. Et, après un millénum et demi, époque pendant laquelle la notion a évolué, Mérimée arrivera à connaître ainsi, dans un article du *Mo-*

<sup>1</sup> *Gotica*, p. 127. Il s'agit de la Roumélie au Sud de la Bulgarie danubienne. De même dans les *Romana* du même, p. 32.

<sup>2</sup> Voy. Tomaschek, ouvr. cité, I, p. 111. D'où Valais, Vallons, Wales.

<sup>3</sup> Jung, *Römer u. Romanen* (aussi d'autres cas en Espagne, en Afrique et en Gaule). Puis Dietrich, *Römer, Romäer, Rumanen*, dans le *Neues Jahrbuch für das klass. Alt.*, XIX (1907), pp. 48—99. Pour: ἡ Ῥωμαία πέρασεν et Ῥωμαία πάρεθεν, Ἱστοριολόγιον τῆς Μεγάλης Ἑλλάδος, 1922, p. 170. M. Éphtaliotès a pu écrire une *Ἱστορία τῆς Ρωμαϊωσύνης*, Athènes, 1901. Voy. aussi E. Fehrle, *Romania bei Ammianus Marcellinus*, dans la *Philol. Wochenschrift*, XLV (1925); Garthausen, *Die geographischen Quellen Ammians* (1873).

<sup>4</sup> *Despre limba română*, p. 17, qui cite l'édition Gabelentz et Loebe, I, p. 221. Cf. « Cist parloient romanz »; Guillaume de Tyr; II, 17. La lutte d'un Constantin contre les Longobards et les *Ῥωμέοι*, *Rev. Arch.*, XXX (1929), p. 404. Le nom de *Ῥωμανά*, *Arch.-ep. Mitt.*, IX, p. 129, n° 83. Romanilla; *Rev. Arch.*, X (1919), p. 412, n° 37. Une Romania Naesia à Sissek; *Arch.-ep. Mitt.*, VI, pp. 95—96. Romania comme nom, aussi dans *l'Eph. ep.*, IV, p. 94, n° 284. Une Romana à Constantza, à côté d'un Phocas, une Konstanzia; Tocilescu, *Arch.-ep. Mitt.*, XIV, p. 30, n° 63.

<sup>5</sup> Omnes Romani facti sunt et omnes Romani dicuntur. Voy. aussi L. Hahn, *Rom und Romanismus im griechisch-römischen Ostrom*, 1906.

<sup>6</sup> Mais, lorsque les Goths passent sous Valens, on dit qu'étant « acceptés par pitié » (*suscepti sunt in Romania pro misericordia*), ils se sont transportés dans la « Romania », gouvernée par l'empereur; *Consularia Constantinopolitana*, éd. Mommsen, dans *Chron. Minora*, I, p. 242.



Fig. 16. — Guerrier romain.  
Sculptures du Tropaeum.

niteur *Universel*, cette *Romania* au nom nouveau (la Roumanie) qui n'était pas encore sur la carte, mais dont la langue était parlée « en Hongrie, en Transylvanie, en Bessarabie et ailleurs ».

Tout à coup paraît ainsi, entre l'Adriatique et la Mer Noire, entre les Carpathes beskides et jusqu'au Péloponèse, une nation qui, bien que vivant sous des régimes différents, se considérait et se nommait, en vertu d'un passé qu'elle ne pouvait pas oublier et d'une attente de l'Empire qui lui était nécessaire, inévitable, logique et sacrée à tel point qu'elle ne pouvait pas l'abandonner: *Romani*.

Les tentatives pour trouver le point de départ chronologique de cette expression, tentatives faites dans des buts tendancieux, pour montrer que les Roumains n'ont aucun droit au Nord du Danube, *comme si la rivière avait jamais représenté une séparation*, ne sont arrivées qu'à donner des statistiques qui, en elles-mêmes, peuvent être utiles <sup>1</sup>. De fait, le vrai sens peut être établi par toute une série d'inscriptions. Ainsi, l'expression polémique *Syri ante Latinos romanos*, dans une inscription d'Arabie, montre bien quel est le sens de la latinité, *de la latinité pour elle-même, en dehors de la forme de l'Empire*, sens si vivant aussi dans des régions aussi éloignées.

<sup>1</sup> Voy. Treml-Tamás, dans les *Ungarische Jahrbücher*, XV (1936), et dans l'*Archivum Europae centro-orientalis*, I (il cite aussi des notes qu'il a publiées dans le *Egyet. phil. közlöny*, LVII (1933)), et l'article de Théodore Gartner, dans *Bukowinaer Nachrichten*, 1893. La façon dont l'érudite magyar connaît les sources est montrée (voy. aussi Cancel, *Despre « rumân » și despre unele probleme lexicale slavo-române*, Bucarest, 1921) par la façon dont il cite au lieu de « quadraginta tyranni », « quadrigae tyrannorum » (p. 70, note 11), (voy. aussi, comme style, à la page 82, note 73: « *Kontinuationsproblem* »; M. Treml est cependant Allemand). Pour l'archéologie et l'histoire, le jeune auteur n'est qu'un compilateur puéril et naïf de M. Alföldi, dont la science vraie est cependant dominée par des intérêts et des préjugés nationaux, ou de M. Patsch. Comme bon sens, ajoutons cette citation: « Nous ne comprenons pas trop pourquoi on n'aurait pu, sous la protection d'une armée concentrée et dirigée par l'empereur même, transporter jusqu'à un demi-million de colons d'une rive à l'autre » (p. 81). L'auteur ajoute: « mais n'insistons pas ». Tout le monde sera du même avis qu'il serait vraiment cruel d'insister.



Considérant « Roman » seulement comme un terme social<sup>1</sup>, pour nommer la classe soumise, et non libre, Tamm oubliait l'expression courante chez les Roumains d'aujourd'hui : *Românul meu*, c'est-à-dire *omul meu*, *soțul meu*, (« mon Roumain », « mon homme », « mon époux ») et il oubliait aussi qu'on dit couramment *știu românește?* (« sais-tu le roumain? »). Mais il a cité lui-même un village du district de Mehedinți où il y a une séparation ethnique dans le nom de Roumain et il oubliait que les Macédoniens, qui n'ont jamais eu d'État, se sont toujours appelés : *Aromâni*, (« Roumains », avec un *a* initial d'appui).

Enfin on connaît la séparation que fixe, au X-e siècle, la compilation de l'empereur Constantin le Porphyrogénète entre les Romains qui le sont sous le rapport politique (*Ῥωμαῖοι*) et ceux qui parlent une langue romane (*Ῥωμάνοι*)<sup>2</sup>.

Étaient appelés Romains sous la domination franque ceux qui, dans la nouvelle France, n'avaient pas la situation juridique des Francs. Donc *Romanus* est celui qui conserve sa façon d'être sous l'Empire, même s'il a un maître barbare, alors que la *Romania* n'est que le territoire qui ne fait plus partie de l'Empire, mais n'a pas passé sous la dépendance d'un roi barbare.

Quand, comme dans la Bessarabie méridionale, ou à Novae sur le Danube, il y a eu cohabitation avec les barbares, admis par l'Empire ou établis par lui, la même distinction qu'en France a dû s'imposer entre le Goth du Sud-Est de l'Europe et l'*homo romanus*, vivant dans d'autres régions, avec d'autres conditions de droit. Et c'est aussi le cas pour les Roumains du Pinde et pour les « Romani » de la rive de l'Adriatique.

<sup>1</sup> *Ursprung der Rum.*, p. 4.

<sup>2</sup> *De Adm. imp.*, ch. 32: Ῥωμάνους τοὺς νῦν Δελματίαν καὶ τὸ Δυρράχειον οἰκοῦντας. Ch. 29: Οἱ... Ῥωμάνοι εἰς τὰ τῆς παραλίης κάστρα διεσώθησαν καὶ μέχρι τοῦ νῦν κρατοῦσιν αὐτά, ἅτινά εἰσι τάδε κάστρα: τὸ Ῥαοῦσιν, τὸ Ἀσπάλαθον, τὸ Τετραγγοῦριν, τὰ Διάδωρα, ἡ Ἀρβη, ἡ Βέγλα καὶ τὰ Ὀψαρα, ὧντινῶν καὶ οἰκήτορες μέχρι τοῦ νῦν οἱ Ῥωμᾶνοι καλοῦνται.

## CHAPITRE IV

### LA LANGUE <sup>1</sup>

Cette nation en formation, *romane* d'abord, *roumaine* ensuite, l'est ainsi surtout par la langue qui s'était formée, pour toutes ses pensées et tous ses besoins, avant d'ajouter des noms et des nuances pris à d'autres, sur des bases qui, ainsi que nous l'avons prouvé, sont, en partie, très anciennes, — ceci même en ce qui regarde une phonétique dans laquelle les sons obscurs *ă* et *â* sont à côté d'un *ch* inconnu au latin et d'un *tz* qu'il n'avait pas dans une si large proportion.

En Occident, la confusion de la décadence linguistique, de la survivance des éléments de langue locale et des caprices individuels s'est répartie par pays, et elle a amené la formation des langues nouvelles, grâce à la séparation des royaumes barbares, dominés par des Germains depuis longtemps initiés à la culture romaine, qu'ils avaient trouvée plus facile de s'approprier que le système linguistique, compliqué, des Grecs, fixé dans des formes indestructibles.

Mais en Orient, l'État barbare que, dans l'intérêt de la civilisation générale, — mais observons qu'il aurait été, tout de même, de parler roman —, qu'avait désiré Burckhardt, dans son bel ouvrage sur Constantin-le-Grand, n'a pas pu se fonder. D'un autre côté, l'État, qui était celui de la Rome orientale, ne pouvait connaître que la tradition latine pure, même si après quelque temps il a passé à des normes grecques parce que l'Église, l'école et le caractère de la population de la capitale le lui avaient imposé.

<sup>1</sup> Pușcariu, *Locul limbii române între limbile romanice*, Bucarest, 1920; *Rumänisch und Romanisch*, dans l'*Archiv f. das Studium der neueren Sprachen*, CLXIV (1933), pp. 209—233. Voy. Meyer-Lübke, *Rumänisch und Romanisch*, dans les *Mem. Ac. Rom.*, V (1930), pp. 1—36.

Il ne reste donc que l'explication que nous avons déjà donnée: c'est *la Dacie populaire* qui, employant tout ce qui s'était fait dans le domaine du latin sur des territoires plus anciens au-delà du Danube, *a fixé, a développé et a conservé la langue roumaine.*

Si on ne peut pas établir dans la création de cette langue ni l'originalité absolue de ces régions et de ces races, ni le maintien, entre leurs limites, de certains phénomènes nouveaux qui paraissent avoir pénétré jusque très loin, même en Égypte, — nous trouvons le rhotacisme même dans certains dialectes italiens, ainsi le monastère (en roumain *mănăstirea*) devient en Sardaigne *muristeni*<sup>1</sup>, et des formes populaires, des souvenirs de dialectes se rencontrent avec une richesse étonnante aussi bien dans des inscriptions que sur les papyrus —, *la consolidation, sur un territoire déterminé, des formes flottantes n'a pu se faire que dans une formation politique, fût-elle même de caractère populaire, et celle-ci n'a pas pu être réalisée dans la région au Sud du Danube, perpétuellement troublée et qui avait passé officiellement à la suprématie de la grécité byzantine, mais dans un monde fermé, autonome, malgré la souveraineté nominale des tribus de ces nouveaux maîtres qui vivaient seulement dans leurs camps ou en hordes, — donc sur la rive gauche.*

Les colonisations en masse de barbares, allant jusqu'en Bithynie, ne permettaient plus, dans la Péninsule des Balcons elle-même, une vie fixée et unitaire, capable de conserver et de développer une langue sur la base d'une civilisation non interrompue. C'est pourquoi nous avons affirmé que la rive dace, sur laquelle, du reste, l'Empire ne pouvait pas faire de colonisations, car la province avait été officiellement abandonnée, a pu remplir cette fonction, au moins à partir du V-e siècle.

*Et, de même, pour que la langue ait pu se conserver avec toutes ses nuances, il faut supposer la continuation d'une culture un peu plus élevée entre les Roumains de toutes les époques,*

<sup>1</sup> Solmi, *Studi storici sulle istituzioni di Sardegna*, p. 165. — La forme « domnes », Ebersolt, *Mission archéologique*, p. 51.

*une culture complète au caractère à la fois urbain et rural, d'une grande variété*<sup>1</sup>.

Enfin, pour que dans les nouvelles conditions ne se soient pas produits plusieurs dialectes roumains, il fallait quelque chose qui s'y opposât. Il n'est pas question de l'unité de l'État qui était sur le point de disparaître ou de se réfugier dans une conception de droit ou dans un simple espoir d'avenir, mais d'un autre facteur, *c'est-à-dire une intercirculation particulièrement active*<sup>2</sup>. On la voit s'exercer dans les villes de Dalmatie, par tout ce qui les réunit comme intérêts de commerce et, à l'intérieur, par tout ce qu'a dû répandre, dans ce sens de l'unité, de ce côté du Pinde comme du côté des Carpathes, *le pâtre transhumant*, qui mêle le langage et harmonise ses différentes nuances.

Là, en Dalmatie, cependant une séparation se produira à cause des conditions de vie différentes. Il y aura deux romans : la langue des villes de l'Occident dalmate et la langue des montagnes, la langue des pâtres. Quant à la langue des agriculteurs, elle disparaît dans les Balcanes, ne laissant quelques traces que dans le nom de certains villages qui ne paraissent pas avoir été en rapport avec les routes et les établissements passagers des pâtres. Au contraire, elle a dû se maintenir dans une région où les villes agonisent, mais où néanmoins, le pâtre n'est pas le maître de tout; donc sur la même rive gauche du Danube.

L'importance de l'abandon officiel de la Dacie est ainsi décisive pour la formation de la langue roumaine. Un parler roman unitaire, opposé à la langue artificielle de l'État, ne pouvait se former que par la rupture des liens avec celui-là. Mais, pour arriver à l'accomplissement d'une oeuvre si délicate, il était nécessaire aussi que l'émigration barbare cesse, jusqu'à une certaine époque. Et, de fait, en dehors du recoin

<sup>1</sup> Cf. Heilmaier, *Ueber die Entstehung der romanischen Sprachen unter dem Einflusse fremder Zungen*, Aschaffenburg, 1894; cf. aussi A. Rinse, dans la *Berliner philologische Wochenschrift*, 1900, c. 435 (rapport sur les invasions des Goths).

<sup>2</sup> Cf. Pușcariu, *Zur Rekonstruktion des Urrumänischen*, Beihefte zur Zeitschr. f. rom. Phil., XXVI, p. 17 et suiv. Cf. Fritz Werner, *Die Latinität der Getica des Jordanis*, Halle, 1908 (bibliographie, pp. XII—XIII).

où, momentanément pénétrèrent les Huns pendant la seconde moitié du IV<sup>e</sup> siècle, sans l'intention et sans la possibilité économique d'y rester, de nouvelles invasions ne se produisent pas là, en même temps que la couche gothe, où qu'elle fût et autant qu'elle eût représenté, se déversait au-delà du Danube, laissant derrière elle la vague autonomie sur laquelle s'étend seulement, ainsi qu'on le verra en analysant le régime, si mal interprété, d'un Attila, à côté des prétentions et des entreprises sans conséquences durables de l'Empire, la « suzeraineté » de caractère mongol, purement fiscal, de l'empereur touranien de Pannonie, qui est cet Attila.

Cet état de choses se maintiendra, avec un Danube gardé par les Impériaux sur ses deux rives, jusqu'à l'apparition d'autres bandes touraniennes qui, du reste, font la même chose que les Huns, sans atteindre cette autonomie, jusqu'à Justinien et après la domination du grand empereur de la restauration romaine. Alors que dans les Balcons les barbares tombent les uns sur les autres et qu'une installation ostrogothe ayant son centre à Novae (Svichtov) dure plusieurs siècles, alors que dans ces régions l'Empire répartit officiellement des territoires d'habitation, ayant une vie propre, alors que le régime fiscal y affaiblit sans cesse une ancienne population asservie à une grande propriété, alors que l'hellénisme résiste dans les villes jusqu'au dernier moment, — dans d'autres conditions de liberté, sur la rive gauche on est arrivé à la création d'une langue romane dont les caractères, avant l'influence slave, peuvent être établis, montrant un état d'esprit et un niveau culturel assez élevé.

Une pareille transformation de l'hellénisme en latinisme n'était pas possible sur les bords du Pont. Là un rapport ininterrompu entre les cités les défendait contre la dénationalisation complète. Les relations avec Athènes, avec les îles de l'Archipel, avec celles de la côte de la Scythie Mineure, avec le puissant hellénisme de cette Asie Mineure elle-même ont empêché pendant longtemps le changement. Il y a même eu des retours offensifs du grec. *Lorsque Byzance est devenue la cité de Constantin, un empêchement décisif s'est levé devant ce processus de romanisation qui, jusque là même, avait été assez faible et*

*souvent interrompu*. Il faut compter aussi avec le fait que la vie des cités, bien qu'elle eût continué, affaiblie, même jusqu'au VI-e siècle, s'y éteint peu à peu, non pas à cause des anciennes pénétrations slaves, qui continuaient sans arrêt par le gué de Noviodunum, mais à cause du camp fortifié des Bulgares de la seconde moitié de VI-e siècle, admis et soutenu par leur protecteur, Justinien II.

Depuis longtemps les rapports par la Moldavie inférieure avec le monde ruralisé avaient disparu. *Et ces colons à demi-barbares, comme vie économique, ne donnaient pas à ces cités déchues la même clientèle que les Slaves ayant des États derrière les cités romanes de la Dalmatie. L'affaiblissement essentiel du commerce de la Mer Noire montre même l'inexistence de masses barbares vraiment organisées dans ces contrées.* Les nouveaux barbares, les Bulgares, devront se contenter de ce qui était resté comme autonomies locales dans les cités de Moésie et ils ne conserveront que la vitalité de la région de côtes qui correspond, à Marcianopolis, à leur première capitale de Preslav.

Le fragment latin publié par Waitz comme appendice à la vie d'Ulphila, le Gotho-Gréco-Roman du IV-e siècle donne les formes : *invisivilis, incorruptivilis, scribturare, temptare, sibe* (pour *sibi*), *histe*, à côté de *eretici*, d'*effingabat*, de *thunc* ; mais aussi *praba, dereliquid, ducator* (pas pour *educator*, mais pour *ductor*) ; le *m* final tombe (*ad Oriente*)<sup>1</sup>.

Donc c'est la confusion entre *a* et *b*, entre *d* et *t*, l'oscillation entre *e* et *i*, l'aspiration devant un *i*, la disparition de l'*h*, la confusion des formes verbales. Les prépositions perdent aussi leurs normes (*mitto in vobis*)<sup>2</sup>. Ces formes comme *ducator* et *factor*, dans le sens du roumain *făcător*, montrent aussi des changements de vocabulaire. Un autre morceau de polémique du même texte que nous appellerions « danubien » aura pour *reus* le sens roumain de *rău* (c'est-à-dire « méchant » et pas « coupable » (« cum prece rea ab imperatore veniam postulas »)<sup>3</sup>).

<sup>1</sup> *Loc. cit.*, p. 32.

<sup>2</sup> *Ibid.*, comme forme de cas : *Constantinopolim obiit* ; *ibid.*

<sup>3</sup> Là aussi *fabor, aput, scribtura, Hulfila, temptare, Archadius*. Ajoutez : *Cristiani, storiographus* ; *ibid.*, p. 22, note 2. D'autres cas, *ibid.*, pp. 30—32 ;

Nous avons déjà dit que des phénomènes de transformation romane se trouvent aussi chez le Goth-Alain Jordanès, qui écrit: *Spania, scubitor* (comparer le roumain *scobitor*), qui change *i* en *e* (ainsi *Belesarius*), *o* en *u* (*consubrinum*), transforme *Ariadne* en *Ariagne*. Du reste, pour expliquer certaines formes, Waitz a dû admettre qu'un texte latin a été employé à côté, pour la traduction du grec en goth<sup>1</sup>. *M* tombe aussi dans le passage *obita ad vita sua*, dans une inscription de la Dobrogea<sup>2</sup>, et dans cette même région les deux *i* se confondent en un seul: «fili, patri et matri»<sup>3</sup>. *Um* disparaît, étant remplacé par *o* dans toute l'étendue de la Table de Peutinger, où *b* est transformé en *v* (*Tivisco*)<sup>4</sup>; et, sur cette même Table, les noms de Ratiaria, de Novae et de Durostorum sont à l'accusatif.

Certains phénomènes cependant qu'on rencontre dans ces régions ne sont pas nouveaux et strictement locaux, mais très anciens et d'un caractère général sud-est européen.

Ainsi à Olympie<sup>5</sup> on trouve *d* transformé en *z*, d'après une ancienne tendance thrace. De même que ces inscriptions d'Olympie ont *di* transformé en *z*, on rencontre ce phénomène dans le dialecte tzaconien, sur le territoire de l'ancienne Sparte, aujourd'hui même: *εζάκα* (*εδιάβηκα*), *ζαλέκον* (*διαλέγω*)<sup>6</sup>. Il semble même que, sur ce point de la carte, le son obscur *ǎ* se trouve dans des formes comme *βετράνος*<sup>7</sup>.

cf. *ibid.*, p. 10 et suiv. D'autres, encore, pour le pré-roumain antedialectal, dans Philippide, ouvr. cité, II, p. 233, note. Cf. le récent volume d'hommage dédié à M. Sextile Pușcariu, Cluj, 1937.

<sup>1</sup> *Ulfila*, p. 55. Cf. J. Grimm, *Grammatik*, 1-e éd., p. xvi.

<sup>2</sup> Tocilescu, dans les *Arch.-ep. Mitt.*, XIX, p. 89, n<sup>o</sup> 29.

<sup>3</sup> *Ibid.*, n<sup>o</sup> 30.

<sup>4</sup> Cf. le doublet roumain: *vrabie* et *brabete*. On verra pour les noms des animaux, ailleurs, la transformation du *v* en *b*.

<sup>5</sup> *Die Ergebnisse der von dem deutschen Reich veranstalteten Ausgrabung hgg. von Ernst Curtius und Friedrich Adler*, Berlin, 1896; *Die Inschriften von Olympia, bearbeitet von Wilhelm Dittenberger und Karl Purgold*, Berlin, 1896: *Ζι ολυμπιοι, ιζικαι, ζιων, οδζεμα*.

<sup>6</sup> Hubert Pernot, *Introduction à l'étude du dialecte tsakonien*, 1934, p. 18.

<sup>7</sup> Seure, *Rev. Arch.*, XVIII (1911<sup>2</sup>), p. 443.

D'autres ont signalé aussi des dégradations du latin artificiel, que l'Empire *avait voulu être unique*. La diphtongation du *o* est aussi un phénomène espagnol (*mortem-muerte, portam-puerta*), et la transformation de l'*e* en *ie* en est un autre, italique cette fois (*tenet-tiene*).

Une observation générale s'impose: *c'est qu'il n'y a pas de changement phonétique en roumain qui n'ait existé dans la langue parlée d'autres provinces*. Nous ajoutons que *o* se transforme en *u* ailleurs aussi, d'une façon sporadique, mais d'une façon permanente dans le dialecte sarde et dans celui de la Sicile<sup>1</sup>. On trouve la disparition de l'*e* entre une consonne et l'*r* comme dans le nom roumain *socru*; car, en effet, on lit sur une inscription occidentale: « *Claudiae acceptae socrae* »<sup>2</sup>. On a aussi dans les Gaules l'*en* transformé en *in* (*munimintum*)<sup>3</sup>.

De même les formes qui paraissent plus spécialement roumaines peuvent être découvertes ailleurs, comme *neguciator*<sup>4</sup> (*negustor* en roumain). Et, dans la collection de papyrus de Martini à Ravenne, pendant le VI-e siècle: *ναγονεαργο* comme le nom roumain<sup>5</sup>. A Rome aussi, dès l'époque de Quintilien, l'*m* final de l'accusatif avait disparu<sup>6</sup>. La transformation de *q* en *č* (*tch*) est habituelle en Italie: *cot* pour *quot*<sup>7</sup>. On trouve aussi ailleurs l'africation: *cinque, sicis*<sup>8</sup>. Et enfin, dans une inscription occidentale, on trouve *imi* pour *mih*<sup>9</sup> (cf. le roumain *îmi*).

<sup>1</sup> Voy. aussi Cipariu, *Despre limba română*, p. 9.

<sup>2</sup> *Rev. Arch.*, XXXIX (1901), p. 146, n° 77. Pour les épitaphes en général, Frédéric Plessis, *Poésie latine, Épitaphes*, Paris, 1905.

<sup>3</sup> *Rev. Arch.*, IX (1907<sup>1</sup>), p. 349, n° 13.

<sup>4</sup> D'après Le Blant, *Inscriptions chrétiennes de la Gaule*, p. 41. Cf. Corssen, *Aussprache*, I, p. 55.

<sup>5</sup> *Ibid.*, p. 66.

<sup>6</sup> *Etiamsi scribitur, tamen parum exprimitur*; IX, IV, 40.

<sup>7</sup> *C.I.L.*, IX, 3058.

<sup>8</sup> Corssen, *Aussprache*, I, p. 47. On a pu admettre l'africation du *c* au VII-e siècle; Schuchardt, *Vokalismus*, p. 101. La difficulté de l'existence du *c* dur en albanais, alors que chez les Roumains on a le *č* (*tch*), dont nous avons déjà parlé dans la première partie du volume, montre deux époques différentes, mais il est difficile d'admettre l'africation au VII-e siècle.

<sup>9</sup> *Rev. Arch.*, XXIV (1914), p. 365, n° 232.



Du reste, quels changements pouvait subir la langue dans des inscriptions dûes à des lapicides n'ayant pas la connaissance de la grammaire, on le voit par cette inscription de Tunisie à l'époque chrétienne: «Victorianus bixit pace anos quarageta meses ceque ere setima»<sup>1</sup>.

Comme phénomène de dislocation syntactique, de «dégénération» analytique, on continue, en dehors de ce qu'on avait hérité, pour le subjonctif, du fonds thrace, avec ce qu'on peut observer aussi chez les écrivains du V-e siècle de l'«Histoire Auguste», avec le remplacement des formes de la déclinaison par le surrogat prépositionnel, employant *de* et *ad*, comme généralement en Occident, le roumain préférant ajouter le démonstratif (*omului, homo-illius, casei, casae illius*), et il faut observer que les Roumains ont conservé aussi le locatif (*stăi locului*, «reste sur place»), alors qu'ailleurs apparaît la circonscription habituelle avec un *apud*. Comme ces écrivains de l'époque de Constantin, les Roumains ont maintenu, à côté d'autres Romains également, le *azi* (cf. *oggi* en italien, *hodie* en latin: aujourd'hui), *ieri* (hier), mais dans *alaltăieri* (avant-hier) il y a le même processus que dans *altera die* de ces biographes des empereurs<sup>2</sup>.

Certains phénomènes sémantiques sont aussi d'un caractère latin commun. Nous voyons ainsi apparaître même ailleurs *vis* dans le sens de *rêve*<sup>3</sup> (*visu monitus*). Une inscription africaine a «*ex visu*»<sup>4</sup>.

*Cette langue nouvelle est donc celle de tout le Sud-Est roman, qui forme une seule unité, chaque région donnant sa partie.*

Ainsi *pavimentum*, devenu *pământ* (dans le sens de *terre*), et *scăldare*, rappelant les bains chauds des Romains,

<sup>1</sup> Cagnat, *Nouvelles explorations*, p. 34. Changements phonétiques à *Ulmetum*; Daicovicu, dans l'*An. Inst. de st. clasice*, I, pp. 13—14. Cf., pour les consonnes, J. A. Candrea-Hecht, *Les éléments latins de la langue roumaine, Le consonantisme*, Paris, 1902 («Bibliothèque de l'École des Hautes Études»). Voy. surtout le même, *Câteva substrate latine vulgare*, Bucarest, 1892.

<sup>2</sup> Voy. Wölfflin, dans les *Sitzungsberichte* de Munich, 1892, pp. 473, 475.

<sup>3</sup> Dessau, ouvr. cité, I, p. 487, n° 2439.

<sup>4</sup> Cagnat, *Nouvelles explorations*, p. 121, n° 87. Cf. aussi *qui mihi auscultabant*, chez Plaute.

montrent le côté citadin de cette langue. Du reste le mot n'avait plus le seul sens de « paver » déjà dans telle formule de Varro qui recommande « pavementum proclive *in lacum* »<sup>1</sup>. *Huma*, du latin *humus*, est arrivé à signifier cependant la seule terre grise employée pour la poterie.

Le philologue Tiktin avait constaté une ressemblance plus grande du roumain avec l'italien et était allé jusqu'à chercher aussi des notes physiques communes<sup>2</sup>.

*Cependant, l'originalité de la création populaire roumaine ne réside pas, ainsi qu'on a pu le croire — et on l'a admis trop facilement — dans la phonétique ou même dans la syntaxe, mais dans la sémasiologie, dans le changement de sens.* Ici une partie est due sans doute à l'ancien fonds « barbare ». Ainsi M. Sextil Pușcariu signalait à l'Académie Roumaine que *zăpadă* (neige), d'origine slave (mais en slave ce mot signifie : chute), a en roumain un autre sens : à cause du caractère de la neige, qui tombe lentement, le mot est arrivé à cette signification. Dans aucune langue slave elle n'existe pas, mais on croit l'avoir rencontrée en albanais. *D'autres changements viennent cependant du développement de la pensée « poétique », créatrice, du peuple roumain, en rapport avec son cercle de vision, avec ses occupations, avec l'expérience de sa vie*<sup>3</sup>.

Le caractère profondément roman dans toute son organisation, restée intangible, mais même dans l'ancien trésor de mots, jusqu'aux premiers mélanges plus importants avec les étrangers, avait été reconnu depuis longtemps par un savant comme Diefenbach, spécialisé dans la connaissance du Sud-Est européen, par ces mots : « En général, je crois qu'il

<sup>1</sup> Éd. Deux-Ponts, I, p. 113. Mais voy. aussi une *terra pavienda* chez Corssen, *Aussprache*, p. 359, note.

<sup>2</sup> *Die Balkanfrage*, 1914, p. 51. A ce sujet aussi voy. Sextile Pușcariu, *Locul limbii române între limbile romanice*. Récemment aussi E. Șiadbei, *Le latin de l'Empire d'Orient*, Jassy, 1932; Jud, *Problem der altromanischen Wortgeographie*, dans la *Zeitschr. f. rom. Phil.*, XXXVII, p. 58 et suiv.

<sup>3</sup> Voy. aussi Șaineanu, *Semasiologia limbii române*, grand ouvrage injustement oublié.

faut admettre que jadis le roumain a été tout aussi complètement roman que n'importe quelle autre des langues soeurs, jusqu'à ce qu'un courant slave ait emporté avec lui, peut-être vite, une quantité de mots romans (latins) et les ait remplacés pour la plupart par des mots slaves, *sans avoir pu cependant déromaniser la langue* <sup>1</sup>.

Et, soulignant le caractère fondamental du roumain, il écrit ailleurs: « Même le plus fort mélange d'une langue avec des éléments étrangers ne peut pas en détruire la base, tant que les formes les plus importantes de la structure des mots et de la flexion, même si ceux-ci ne sont pas indemnes d'éléments étrangers, sont encore visibles <sup>2</sup> ».

Comme époque de formation d'une langue spéciale pour ce Sud-Est européen, au moment où cesse le latin vulgaire, qui, du reste, n'a jamais pu avoir un seul sens, pas même en Italie, et les langues romanes commencent, limite que cherchait un Schuchardt <sup>3</sup>, on peut admettre le moment où les provinces ne peuvent plus se faire des emprunts de langue, car chacune se renferme dans sa royauté barbare ou dans sa « Romanie » populaire. Le roumain aurait pu donc représenter, d'après Tomaschek, qui cite Miklosich, l'état du *sermo rusticus* de 400 à 500 après le Christ <sup>4</sup>, le vocabulaire chrétien latin étant emprunté aux Balcons, soumis

<sup>1</sup> « Im Ganzen glaube ich annehmen zu dürfen dass die rumänische Sprache einst eine so vollständig romanische war wie nur irgend eine ihrer Schwester, bis ein slavischer Strom in vielleicht kurzer Zeit eine Menge der romanischen (lateinischen) Wörter wegschwemmte und meistentheils durch slavische ersetzt ohne jedoch die Sprache entromanisieren zu können »; *Völkerkunde Osteuropas, insbesondere der Haemoshalbinsel und der unteren Donauegebiete*, Darmstadt, 1880, p. 191.

<sup>2</sup> *Die rumänische Sprache in ihrer ethnologischen Bedeutung*, dans l'*Ausland*, LIII (Stuttgart, 1880), p. 81: « Selbst die stärkste Versetzung einer Sprache mit fremden Stoffen ihr Fundament nicht zerstören kann, so lange noch die wichtigsten Formen der Wortbildung und Flexion — wenn auch selbst diese nicht ganz ohne Zugesellung fremder — sichtbar wird ».

<sup>3</sup> *Vokalismus*, p. 101 et suiv. Il constate dans une ordonnance de tel « roi » à Coïmbre en 734, quelque chose qui aurait déjà eu « un aspect spécifique portugais ou espagnol »; *ibid.*, p. 102.

<sup>4</sup> « Der Zustand des *sermo rusticus* von 400 bis 600 n. Chr. »; *Sitzungsberichte* de l'Académie de Vienne, 1882, p. 486.

encore à Rome. Tout de même le roumain a dû se détacher d'un très ancien latin, car il a des formes qui, ainsi qu'on le verra, « ne sont plus employées depuis l'époque d'Auguste »<sup>1</sup>.

Alors que, pour expliquer l'origine du roumain, le même Schuchardt<sup>2</sup> devait recourir à l'idée d'une assimilation, d'une harmonisation (*Ausgleichung, mehr gleichmässig Abänderung der verschiedenen, als Abänderung der gleich gewordenen*) des différentes façons de parler venues de tous côtés, il faut y voir plutôt l'origine populaire, sur un seul territoire, du premier langage qu'on avait importé tout fait en Dacie et sur lequel se sont greffées toutes espèces de déformations particulières, dûes aux nouveaux venus, mais qui sont restées stériles.

Le linguiste belge Van den Gheyn, faisant une comparaison entre cette langue romane et ses soeurs d'Occident, écrivait<sup>3</sup> : « Plus que n'importe quelle autre langue romane, le roumain abonde en inflexions, en locutions déjà surannées au temps d'Auguste ». Certains changements de sons mêmes sont archaïques, car chez Plaute on trouve *lacusta* et *ceresia*<sup>4</sup> (en roumain *lăcusta* et *cereasa*). A côté de cette grande ancienneté de certaines formes, on peut observer que des mots archaïques latins se sont conservés seulement dans cette langue. Ainsi *a începe* (latin *incipere*) est remplacé chez les Romains d'Occident par *cominciare*, *commencer*<sup>5</sup>. Ceci signifie une « langue corrompue » et non une « langue populaire » qui aurait été partout la même et qu'Isidore de Séville, en la rejetant, expliquait par le fait de l'étendue continuelle de l'Empire, avec sans cesse d'autres « moeurs et hommes », qui amenait naturellement tant de « solécismes et de barbarismes » et Salomon Reinach appelait cette langue, l'opposant à celle de Cicéron et à celle de Sénèque, fabriquées avec un art infini,

<sup>1</sup> Pp. 486—487.

<sup>2</sup> *Vokalismus*, p. 83.

<sup>3</sup> *Les populations danubiennes*, dans la *Revue des questions scientifiques*, Bruxelles, p. 234.

<sup>4</sup> Voy. Graur, dans la *Romania*, 1907, p. 504 et suiv.

<sup>5</sup> Isidore, *Orig.*, IX, I, 7: *Mixta, quae post imperium latius promotum simul cum moribus et hominibus in romanam civitatem irrupit, integritatem verbi per solocismos et barbarismos corrumpens.*

mais aussi avec une mesure romaine : *la langue des esclaves*<sup>1</sup>. Les inscriptions romaines avaient cherché vainement à conserver la nouvelle langue de l'État, dans les provinces<sup>2</sup>.

Le domaine sémantique est tout plein de la grande originalité roumaine. Ainsi *strat* (*stratum*), même comme *lit*, non seulement dans le sens dérivé : de crosse de fusil et de plate-bande de fleurs, s'est maintenu aussi<sup>3</sup>.

Cette langue a des nuances infinies, qui la rendent propre, même sans l'introduction de néologismes, à l'expression littéraire la plus fine. Elle a conservé tout l'appareil des suffixes<sup>4</sup>, qui servent précisément à montrer cette variété infinie des nuances, et est le signe le plus sûr de la pénétration psychologique et de la valeur esthétique d'un parler. Des suffixes comme *eu*, *el*, *ot*, *otă*, — ce dernier d'ancienne origine hellénique, — viennent tous du fonds latin, bien que, ainsi que nous le verrons, chaque fois qu'un suffixe étranger, fût-il slave ou même magyar, a semblé devoir ajouter à la finesse de la discrimination, il a été aussitôt adopté. Sous ce rapport, le roumain dépasse toutes les autres langues romanes.

Mais l'impression que les suffixes de diminution et de caresse, si nombreux dans la poésie d'un Alexandri, au XIX-e siècle, faisait à Mérimée, l'amenait à parler d'« une certaine grâce coquette et mignarde qui rappelle la décadence grecque et latine »<sup>5</sup>. On a conservé aussi une grande richesse de prépositions et de conjonctions latines.

<sup>1</sup> « Le français et l'italien », écrit Salomon Reinach, « ne dérivent pas de la langue de Cicéron et de Sénèque, mais de celle de leurs esclaves »; *Rev. Arch.*, XI<sup>2</sup> (1920), p. 150.

<sup>2</sup> Franz Eyssenhardt, *Römisch und romanisch*, Berlin, 1882, p. 102. Voy. aussi *ibid.*, pp. 12—13.

<sup>3</sup> Har. Mihailescu, dans *Anuarul liceului Petru Rareș, Piatra-Neamț*, 1934—1935, p. 72.

<sup>4</sup> Voy. G. Pascu, *Sufixele românești*, Bucarest, 1916, *passim*; cf. *Revue de dialectologie romane*, II, 1—2, janvier—juin 1910, p. 56 et suiv.

<sup>5</sup> Il poursuivait en critiquant l'abus des descriptions et des comparaisons, des images, qu'il trouvait un peu vagues, et d'une musique de mots qui ferait croire au vide de la pensée. C'était plutôt le caractère personnel de la poésie des cercles aristocratiques chez Alexandri et certains de ses contemporains du XIX-e siècle.



Fig. 17. — Monnaie de Justinien.

La recherche des mots pour les principales notions, distribués par catégories, montrera le caractère fondamental de la langue <sup>1</sup>.

Les éléments de la nature: *foc* (feu; voy. aussi *fumée*), *apă* (eau), *râu* (rivière; mais pas aussi *izvor*, source, *pârâu*, petite rivière, et *șivoiu*, torrent, *șipot*, petite source, *baltă*, *mlaștină*, marais, qui sont slaves), appartiennent au trésor latin. C'est par des mots latins que sont rendus exclusivement les aspects de la nature: *cer* (ciel), *pământ* (terre) <sup>2</sup> — *pavimentum* a été introduit du langage urbain, parce que *țara* est arrivé à signifier région, d'où vient le terme de *țeran* (« terrain »; c'est-à-dire paysan, homme de la terre) —, *soare* (soleil), *lună* (lune), *stele* (étoiles), *luceafăr* (étoile du soir). *Munte* (montagne, mais pas *stâncă*, rocher), *vale* (vallée, mais pas *deal*, colline), de même que *culme* (cime), *picior* (pied de montagne), *plaiu* (versant de la montagne), qui rappelle *plaga*, « la plage », et *gaură* (trou; latin *cavula*) sont de la même origine. Il ne faut pas oublier *cenușă* (cendre), *lut* (argile) et *humă* (l'argile du potier) et, pour *mare* (la mer), dont le nom montre le contact continu avec le *țerm* (rive) latin et le *mal dace*, *undă* (onde), *șpumă* (écume), *val* (onde). De même les phénomènes atmosphériques: *rouă* (rosée), *brumă* (brume), *fulger* (foudre; *fulgetrum* chez Pline l'Ancien) <sup>3</sup>, *curcubeu* (arc-en-ciel), qui proviendrait de *concurveu* <sup>4</sup> (courbé), *tunet* (tonnerre; *trăsnet* est une onomatopée), *furtună* (tempête) *ploaie* (pluie), *grindină* (grêle) ou *piatră* (pierre), dans le sens de grêle, tel qu'il figure dans St. Augustin <sup>5</sup>, *nea* (neige) (à côté des mots slaves *zăpadă* et *omăt*), *ghiață* et *gheț* <sup>6</sup>

<sup>1</sup> Cf. Iorga, *Psychologie du roumain*, dans la *Rev. Hist. du Sud-Est européen*, VIII (1931), p. 191 et suiv.

<sup>2</sup> Pour le sens de *pavimentum* en littérature, voy. Pline, *Hist. Nat.*, XXXVI, p. 60 et suiv.: « pavimenta credo primum facta quae nunc vocamus barbarica ». Mais aussi *ibid.*, p. 64: « pulsa deinde ex humo pavimenta in cameras transiere e vitro ».

<sup>3</sup> II, 55.

<sup>4</sup> Șaineanu, ouvr. cité, p. 132.

<sup>5</sup> Dans *De Civitate Dei*.

<sup>6</sup> Capidan, dans son travail roumain sur les « Méglénites », p. 131.

(glace), *frig* (froid), *răcoare* (fraîcheur), *pulbere* («poudre»; en fait poussière), *căldură*, *arșiță* (chaleur; avec un suffixe slave).

De même les aspects et les points d'orientation du ciel, avec le *senin* (serein), les *nori* (nuages), les *neguri* (brouillards; en latin *nebulae*), le lever du soleil (*răsărit*, du latin *resalire*) et le couchant (*apus*<sup>1</sup>, de l'*apponere* latin), le *merinde* (crépuscule; d'après le même Cavalioti<sup>2</sup>; mais on a proposé une origine slave). *Dreapta* (droite) et *stânga* (gauche, voy. ital. *man stanca*, à côté de *man sinistra*)<sup>3</sup> viennent du même fonds.

Ainsi les saisons de l'année: *iarna* (hiver, lat. *hiberna*), *primăvara* (printemps; lat. *primum ver*), *vara* (été, chez les Macédoniens, d'après l'ancien écrivain du XVIII-e siècle, qui a laissé un registre de noms appartenant à ce dialecte, Cavalioti, aussi *secerare*, « la saison pendant laquelle on coupe le blé »), *toamna* (automne; lat. *autumnus*).

Comme éléments *humains* déterminant une action: *suflet* (âme) et *inimă* (lat. *anima*; en roumain avec le sens de cœur) montrent une pensée populaire concrète. Les mots *cugetare* (du latin *cogitare*) et *păsare* sont restés à côté du slave *gând*, accepté peut-être aussi à cause de sa ressemblance avec une forme verbale de gérondif<sup>4</sup>. *A păsa* vient du latin *pensare*, qui signifie « peser », ce qui a donné aussi, dans l'Occident roman, « penser », *pensar*, les verbes qui servent à exprimer la pensée. *A încerca*, « enchercher », paraît être en rapport avec le dressage des chevaux en cercle, mais le roumain a aussi *cercare*, le *chercher* des Français.

Les quantités: *cât* (du latin *quotum*) et *câtîme* (quantité), de même que *măsură* (mesure), de laquelle il sera question ensuite, en rapport avec des déterminations latines qui sont conservées avec fidélité, s'exprimaient par des éléments

<sup>1</sup> Mais aussi *așfîntit* (coucher du soleil) et *zori* (aurore), qui sont slaves. Pour *amurg* (crépuscule) voy. plus loin.

<sup>2</sup> Capidan, ouvr. cité, p. 131.

<sup>3</sup> Voy. aussi Șaineanu, ouvr. cité, table, et Șiadbei, *Elementele*, pp. 54—55. Ce sens, de mauvais augure, de fatigue (*stanca*, *manca* en italien), existe, à ce qu'il paraît, dans toutes les langues. Voy. aussi *înainte*, qui est latin, mais aussi *înapoi* (en arrière).

<sup>4</sup> Nous reviendrons ensuite là-dessus, en rapport avec l'action psychologique et la culture.



du même vocabulaire: ainsi *mare* (grand, du lat. *majorem*), *mic* (petit, du *micus* gréco-romain), *nalt* (haut, du lat. *altus*), *jos* (bas, du lat. *deorsum*), même *puțin*<sup>1</sup> (peu) sont d'origine latine, ainsi que *scund* (de petite taille; venant du lat. *abscondo*)<sup>2</sup> et *sterp* (stérile; du lat. *extirpo*).

On verra d'une façon plus large au cours de l'analyse difficile à diviser par catégories que, dans le domaine des abstractions courantes, les âges de l'homme: *tânăr* (jeune, lat. *\*tenerus*, étymologie fournie par M. Capidan; « frêle »), *june* (terme encore employé en Transylvanie), *bătrân* (vieillard, du lat. *veteranus*)<sup>2</sup> sont latins.

Nous retrouverons au cours de cette même analyse, sur laquelle il nous faudra nous arrêter plus longuement, les qualités de l'esprit: *bun* (bon), *rău* (méchant, du lat. *reus*, coupable, *ce qui signifie une forte vie juridique*; dans l'Occident roman *mauvais* signifie une appréciation défavorable, et *cattivo*, italien, c'est le captif).

En ce qui concerne la *lume* (le monde; cf. *lumina*, c'est-à-dire lumière), donc: ce qui se voit<sup>3</sup>, le mot *laiu* (noir), archaïque, pouvait venir de la *laia* des Tziganes (leur tente), nom qu'ils auraient apporté avec eux, et *sur* (gris) est d'origine slave, de même que, pour les chevaux, *pag*, *pintenog* (désignation de couleur), mais pas *roib* (roux) et *murg* (même signification), qui est d'origine thrace. Mais on a conservé toutes les couleurs latines; donc: *alb* (blanc, lat. *albus*)<sup>4</sup>, *negru* (noir), *roșu*<sup>5</sup> (rouge), *galben* (*galbinus*; voy. *jaune*), *verde* (vert) et le

<sup>1</sup> « Spude pusinna miserima, an II, m. III, XX », dans Dessau, ouvr. cité, II<sup>2</sup>, p. 941, n<sup>o</sup> 8493.

<sup>2</sup> Aussi en grec: Anderson-Cumont-Grégoire, *Studia Pontica*, p. 176, n<sup>o</sup> 169: *Συλπιεύς Γερμανός ωπερανό: ἐνθάδε κείται*. Cf. chez Heuzey-Daumet, ouvr. cité, p. 325: *οὐτεράνος*.

<sup>3</sup> On a signalé le même sens dans le slavon *svet* (Rösler, dans la *Zeitschr. f. österr. Gymn.*, 1872, p. 169). Il reste à voir si les Slaves n'ont pas pris ce changement aux Roumains. La poésie populaire connaît la *lume de inel*, c'est-à-dire la lumière d'une bague.

<sup>4</sup> *Aube* chez les Français, — à côté de *blanc* (chez les Italiens *bianco* et *albo*), — pour l'aurore et pour un vêtement d'église (cf. aussi *aubépine*); *Zeitschr. f. rom. Phil.*, XLI (1921—1922), p. 182 et suiv. (Wartburg).

<sup>5</sup> *Russus*, chez Macrobe, *Saturnales*, I, XVI, p. 17.

double terme pour bleu : *albastru*, de fait « blanchâtre », et *vânăt* (passé chez les Byzantins aussi sous la forme de *venetus*)<sup>1</sup>.

Pour les animaux : *fiară* (bête féroce, lat. *fera*), *vită* (bétail), *urs* (ours; féminin *ursă*; *bârlog*, pour l'habitation de l'ours est slave), *leu*<sup>2</sup> (lion), *lup* (loup), *vulpe* (renard), *iepure* (lièvre), *dihor* (belette), *bursuc* (blaireau; *râs*, lynx, est slave), *taur* (taureau, mais aussi *buhaiu*), *bou* (bœuf; aussi *boar*, bouvier), *vacă* (vache; mais aussi *uger*, pis), *vițel* (veau), *mânz* (jeune cheval<sup>3</sup>), *junc* et *juncă* (jeune bœuf et génisse), *mascur* (cochon, du lat. *masculus*), *cal* (cheval), *iapă* (jument, lat. *equa*), *șoarece* (souris; (mais *guzgan*, rat, et *șobolan*, *dihor*, *nevăstuică* (belette), *biber*<sup>4</sup> (castor), sont d'une autre origine), *mulare* (mule, en dialecte macédonien; du côté de la Dacie on a la forme turque *catâr*), *noaten* (animal d'un an), *armăsar* (étalon; dans la loi salique aussi on trouve le terme de *armissarius* au lieu du latin classique *admissarius*), *câne* (chien), *cerb* (cerf), *căprior*, *căprioară* (lat. *capreolus*, *capreola*, mais aussi, pour la biche: *ciută*), *pecuă* (*brebis*, lat. *pecus*), *oaie* (ouaille), *berbec* (bélier<sup>5</sup>, chez les Méglénites: *areate*, du *aries* latin), *miel* (agneau), *mi-oara* (agnelle), *capră* (chèvre), *ied* (chevreau, du latin *haedus*), à ce qu'il paraît aussi *țap*<sup>6</sup> (bouc), *lână* (laine), *porc* (porc; les Macédoniens ont aussi *poarcă*), *scroafă* (en ital. *scrofa*, truie), sinon *cătușă* et *cotoiu* (chat et chatte<sup>7</sup>; on a conservé aussi l'interjection *căț* et le verbe *a cății*<sup>7</sup>, lorsqu'on s'adresse au chat, qu'on appelle aussi, d'une façon onomatopéique : *pisică*, ou,

<sup>1</sup> *Venetus* aussi dans un terme législatif : « utetur autem et veneranda atque antiqua veneta de purpurea plane stola loquimur »; *Institutiones*, VIII, IV, CIII.

<sup>2</sup> Observation de Dion le Chrysostôme que jadis il y avait des lions en Macédoine; éd. Dindorf, p. 297.

<sup>3</sup> Origine thrace, d'après M. Capidan.

<sup>4</sup> Mais *viverris*, chez Pline, *Hist. Nat.*, XI, 109.

<sup>5</sup> Aussi la forme *berbex*; Dessau, ouvr. cité, I, p. 194, n° 4477 a.

<sup>6</sup> Voy. *zappus*; Graur, dans *Romania*, 1930, p. 266.

<sup>7</sup> On a proposé *catus* pour une forme désuète de \**căț* et \**căță*, d'où aussi *a acăță*, accrocher, par rapport aux griffes du chat, alors que le français *accrocher* vient du *croc*, de la dent; Hasdeu, *Etymologicum*, pp. 128, 131. De là aussi *cățușe*; Șaineanu, ouvr. cité, p. 81. Mais M. Capidan renvoie au slave *kot*.

d'un mot slave, *mâță*), *ariciu* (hérisson), *asin* (âne; d'autres termes pour l'âne: *măgar* et *catâr*, *mășcoiu* sont d'une autre origine<sup>1</sup>). Mais *broască* (grenouille) est thrace et *vidră* (loutre) slave.

Les oiseaux (*pasăre*)<sup>2</sup> sont: désignés par des mots latins: *găină*<sup>3</sup> (géline), *gaiță* (geai), *puîu* (poulet), *clapon* (chapon). *Curcă*, dinde, est une formation bizarre, représentant la féminisation du mot *curcan*, qui n'est que l'allemand *truthahn*, alors que dans le roman occidental le mot est *dinde* et pour le mâle on a créé le masculin erroné *dindon*; la pintade vient de l'ibérique *pintada* (poule peinte, bigarrée). Puis *rață* (canard), *rândunică* (hirondelle), *porumb* (*palumbus*; palombe), *vultur* (vautour; aussi *vultan*), *struț* (autruche), *aceră* (aigle; *aquila* en italien), *cuc* (coucou), *potârniche* ou *peturicle* (en Macédoine) (perdrix), *turturică* (tourterelle), *păun* (paon), *pupăză* (*upupa*, huppe), mais pas *cocor* (grue), *gâscă* (oie), *buhună* (hibou), *cucuvaie* (chouette; *huhurez*, même sens, est onomatopéique). Suivent: *corb* (corbeau; mais pas *cioară*, *stancă*, comme féminin du même), *mierlă* (merle), *sturz* (en lat. *turdus*, et grive); seulement *fasan* (faisan; du lat. *phasianus*) est un néologisme. Parmi les mots slaves il faut ranger *barză* et *cocostârc* (cigogne), *lebădă* (cygne), *șoim* (épervier), *prepelită* (caille). *Biblică-pichire* a le même sens que la pintade<sup>4</sup>.

Pour les insectes aussi: *furnică* (fourmi), *viespe* (guêpe) —, *păianjen* ou *paingăn*, araignée, est slave —, *țânțar* (cf. l'ancien français *cincelle*, pour le cousin)<sup>5</sup>, *tăun* (taon, mouche du bétail), *greier* (grillon), *muscă* (mouche; mais pas *mușiță*, l'insecte de la corruption du vin) et *ploșniță* (punaise), qui sont slaves, *purice* (puce), *păduche* (pou), *lăcustă* (sauterelle). Aussi *albină* (abeille) a été considéré comme d'origine slave, mais le terme aurait pu être revenu du slave, ainsi que dans le cas, déjà cité, du français

<sup>1</sup> *Moimă*, *moimiță*, *maimuță* (le singe) est d'origine inconnue.

<sup>2</sup> *Pasăre*, dont le sens latin est « moineau », se rencontre dans ce sens ancien en Bucovine; Marian, *Ornitologia*, I, p. 408.

<sup>3</sup> *Găină*; cf. le français *géline*, *gêlinotte*. *Cocoș* peut être rapproché du *coq* gaulois, sous l'influence des Celtes du Danube moyen.

<sup>4</sup> Pour le nom latin de l'oie, en dehors de l'*oca*, dont vient le terme français, voy. aussi *gauta*, chez Pline, X, 22, 27.

<sup>5</sup> Voy. Ch. V. Langlois, *La connaissance de la nature et du monde au moyen-âge*, Paris 1911, p. 151. Cf. it. *zincala* chez Graur, *loc. cit.*, p. 266.

*buvette*, devenu *buffet*; on appelle l'abeille aussi, d'un mot général populaire, *muscă*<sup>1</sup>; cf. aussi *fagure*, qui vient de *favulum* (rayon), mais d'une autre origine sont: *stup* pour la ruche et *prisacă* pour le rucher. Au fonds latin appartiennent aussi les produits de la ruche: *ceară* (cire), *miere* (miel)<sup>2</sup>. *Fluture* (papillon) vient de *fluctuare*, d'après Diefenbach<sup>3</sup> (voy. *perperună* dans le dialecte macédonien; « papillon » est à comparer avec le byzantin *papillio*, « pavillon », reste de la nomenclature militaire). Şaineanu admet aussi *cicală* (on dit, pour taquiner, *a cicăli*, qui vient sans doute de la ressemblance avec la répétition du bruit que fait la cigale), de *cicada*<sup>4</sup>. Le slavon a donné *gândac* (insecte), *cărăbuş* (scarabée), *caradaşcă* (même sens), mais on continue à l'appeler, en latin, dans le langage populaire: « le boeuf de Dieu » (*boul lui Dumnezeu*), la bête « à bon Dieu ».

Comme reptiles: *şarpe* (serpent; mais *năpârcă* pour la vipère, n'est pas latin), avec son *venin* (venin), *aspidă* (dans les livres d'église, pour vipère: *aspis*), *scorpie* (scorpion), *limbric* (ver intestinal), *vierme* (ver; *şopârlă*, lézard, est slavon).

Parfois une forme latine ne peut être découverte que difficilement. Ainsi *pisică*, d'origine onomatopéique, pour *mâţă*, qui paraît être d'origine slave, mais a été mis en rapport avec une forme italienne correspondante<sup>5</sup>; *catta* (nom latin pour la chatte) ne se conserve pas dans le mot de caresse: *cotarlă*, qui est slave, mais dans le terme macédonien *cătuşă*. Même *avicellus*, dont vient le français *oiseau*, a été retrouvé chez les Roumains dans la forme d'*auşel*, archaïque et provinciale, du latin postérieur *aucellus*<sup>6</sup>. *Cloşcă* (poule pondeuse),

<sup>1</sup> *Musca alvina* chez Şaineanu, *Semasiologia*, p. 131. M. Capidan admet cette étymologie.

<sup>2</sup> Le sucre, *zahăr*, *zaccharon*, employé comme médecine chez Pline, *Hist. Nat.*, XII, 17.

<sup>3</sup> Ouvr. cité, p. 189.

<sup>4</sup> Ouvr. cité, p. 91, note 1.

<sup>5</sup> Şaineanu, ouvr. cité, p. 177. Voy. aussi *catulire*, d'après l'attitude insinuante du chat, d'où serait sorti aussi *agădila*, « chatouiller » (qui vient certainement du chat) et *agudura*, ce qui paraît très difficile; *ibid.*, p. 100. Marco Antonio Canini (*Studii istorice asupra naţiunii române*, Bucarest, 1858) cite (p. 66) le terme ferrarois *gadolo* avec le sens de chatouiller.

<sup>6</sup> Ţicăloiu, dans la *Zeitschr. f. rom. Phil.*, XLI (1921), pp. 588—589.



Fig. 18. — Scène de lutte entre Romains et Goths.  
Sculptures du Tropaeum.

qui est d'apparence slave, s'appelle *clocă* en Tran sylvanie (d'où le verbe *a cloci*), et chez Columella<sup>1</sup> on trouve: *glocientes gallinae*<sup>2</sup>.

Avec des éléments pris du latin, ainsi que des langues voisines, certains oiseaux ont des noms créés par analogie ou par plaisanterie: *domnișor*, le petit seigneur, *turculeț*, «le petit Turc», à cause de sa couleur rouge, pour le bouvreuil (nommé en roumain d'un terme slave: *stigleț*)<sup>3</sup>.

*Bourul*, *buarul* (pour le bison; du lat. *bubalus*) s'est conservé en roumain pour passer, à cause des cornes, aux limaçons, et ce nom de *buhar* a été emprunté par le bulgare<sup>4</sup>; la chanson populaire du limaçon parle de ses cornes de bison.

*Pește* (poisson) est latin, mais pas les oeufs du poisson, *icre*, dont le nom est slave; les Grecs ont le *tarichos*. Parmi les différentes catégories de poissons, la plupart ont des noms slaves, ce qui montre une spécialisation de la pêche, à une époque ultérieure, chez des Slaves. Ainsi *știucă* (brochet), *morun* (esturgeon), *biban* (perche), *păstrăv* (truite), *lostriță* (truite saumonée), *somn* (saumon), *zvârlugă* (goujon), *țipar*, *chișcar* (anguille)<sup>5</sup>; *crap* (la carpe) seul peut venir du latin. De même origine slave est aussi *rac* (écrevisse), *chit* (cétacé: cf. lat. *cetus*) et *scrumbie* (hareng) (du mot grec *skombros*, mais le terme a pu venir aussi par une autre voie). *Scoică* (moule) est slave.

Passant dans le règne végétal, *pădure*<sup>6</sup> (forêt) vient de *paludem*, forêt de régions marécageuses, et le terme se trouve

<sup>1</sup> VIII, 5.

<sup>2</sup> Voy. en français: *les poules gloussent*, et pour la poule couveuse: une poule qui cloche.

<sup>3</sup> Voy. Șaineanu, *Semasiologia*, table.

<sup>4</sup> Candrea, *Straturi de cultură*, p. 18.

<sup>5</sup> Des poissons portent des noms turcs aussi, car les pêcheurs des différentes régions ont fini, comme tous les fournisseurs, par imposer leur nomenclature. Ceci ne signifie pas que les Roumains ne pratiquaient pas la pêche (*a pescui et pescar*), mais seulement que le commerce du poisson était fait, en proportion plus grande par des marchands qui, au commencement, n'étaient pas des Roumains.

<sup>6</sup> Schuchardt, *Der Vokalismus des Vulgärlateins*. Leipzig, 1866, p. 29. Pour le changement de *paludem* en *padulem*, voy. chez les Slaves *gomiles*, transformé en *mogilo*.

aussi dans le territoire vénète et à Bari, en Italie méridionale, à cause de la même situation d'une forêt dont les racines plongent dans un terrain d'inondation; les Albanais ont aussi la forme correspondante: *piul. Paludis*, transformé en *padulis*, se rencontre aussi dans une quantité d'exemples jusqu'au VI-e siècle, du reste aussi dans l'ancien espagnol (*paul*), en portugais et en sarde <sup>1</sup>. « Pădure » remplace partout *silva* (que les autres langues romanes ont aussi perdu), sauf *sihlă* (un aspect de la forêt) et l'adjectif *sălhuiu*, ainsi que le correspondant *sălbatec*, qui, chez les Romains, s'applique aussi aux variétés non cultivées des arbres et des végétaux <sup>2</sup>.

Pour la forêt profonde (*codru*) on a trouvé un équivalent en albanais: *kodre* (qui vient du latin *quodrum*, c'est-à-dire *quadrum*, carré). D'autant plus que l'ancien sens est employé aussi pour un morceau de pain, dans la locution: « l'affamé mange des *codri* » <sup>3</sup> (c'est-à-dire qu'il désire manger des morceaux de pain). L'industrie du bois donne les *scânduri* (planches), venant de *scandulae*, tiré du verbe *scandere* (couper).

Les arbres fruitiers (*pomi*: voy. *poama*, qui représente le fruit et, en Moldavie, le raisin exclusivement), qu'on appelle aussi *arbori* (mais voy. aussi le terme de *copaci*, qui est d'une autre origine), portent des noms latins, de même que la racine (*rădăcină*), le tronc (*trunchiu*), les rameaux (*ramuri*), l'écorce (*scoarță*), la feuille (*foaie* et *frunză*, de *frondis* en latin); les Macédoniens ont aussi *frutu* (le fruit), qui a disparu dans le dialecte dace. Une baguette s'appelle *nuiă* (de *novella*, et un autre mot pour le même sens, *vargă*, verge, est de même origine).

Parmi les catégories d'arbres fruitiers, on a *păr* (poirier), *nuc* (noyer), *alun* (noisetier; venant du lat. *avellanus*; c'est-à-dire les noix d'Avellana, localité d'Italie) <sup>4</sup>, *castan*

<sup>1</sup> Schuchardt, *Vokalismus*, p. 141 Voy. aussi Șăineanu, *Semasiologia*, p. 161 (d'après Schuchardt, qui cite un diplôme latin d'Occident en 551).

<sup>2</sup> Voy. *silvatica pirus* chez Macrobe, *Saturnales*, III, XIX, 2.

<sup>3</sup> Graur, dans la *Romania*, 1928, p. 504.

<sup>4</sup> *Aluna* apparaît aussi chez les Romains dans *aulana*, *alana*; Bücheler, *Kleine Schriften*, I, pp. 345—346.

(châtaignier), *prun* (prunier; mais en Moldavie on emploie aussi le terme slavon d'emprunt *perj*, et pour le fruit: *perjă*), *salcie* (saule), *cireș* (cerisier), *vișin* (merisier), qui vient du grec *βθύνιος*, c'est-à-dire du cerisier de Bithynie, prononcé par les Romains à la grecque, *vissinus*, comme du reste le cerisier vient de Cérasonte d'Asie Mineure, *gutuiu* (cognassier; de *malus cydonia*, c'est-à-dire le pommier de Cydonie, dans la même Asie Mineure) et *piersic* (de *malus persica*, c'est-à-dire le pommier de Perse). *Smochin* pour figuier paraît être de formation roumaine, alors que *lămâiu* (citronnier) est pris aux Grecs directement ou par les Romains à une époque plus ancienne<sup>1</sup>. *Măslin* (olivier) est d'origine slave: il signifie: « l'arbre de graisse », car la graisse s'appelle en slavon *masl*; mais la forme *unt-de-lemn* (graisse de bois; pour l'huile) doit être archaïque, de même que *uleiu* pour l'huile aussi. Le manque de nom spécial pour le figuier, de même que pour le châtaignier et pour l'amandier (*migdal*, terme turc), montrerait que la langue s'est formée, d'une façon *définitive*, sur la rive gauche, où il n'y avait pas ces arbres. Une origine latine ont aussi les arbres de la forêt: les *sălbateci*, les *pădureți* (de *silva* et de *paludem*) en dehors de *stejar* (chêne), qui vient du terme de *steajă*. Mais on emploie aussi pour le chêne le nom de *cer*, qui est le latin *cerrus*, et il faut tenir compte aussi de l'origine latine du gland (*ghindă*). Non latin est aussi le nom de *gorun*, pour une catégorie de chêne et, pour le pin, qui, chez les Méglénites, s'appelle *pin*, le terme de *brad*. Thracico-latines sont les désignations de trois autres: *scoruș* (cormier), *molid* (variété de pin), *tisă* (variété de cèdre). Mais le fonds latin donne: *ulm* (ormeau), *frasin* (frêne), *fag* (mais le fruit du hêtre s'appelle *jir*, en slavon), *rășină* (résine), *teiu* (tilleul), *arțar* (du latin *acer*), *plop* (peuplier), *corn* (cornouiller), *carpen* (de *carpinus*; charme)<sup>2</sup>, *jugastru*

<sup>1</sup> Les Grecs modernes ont donné aussi la grenade (*rodie*), de même que ce *migdal*, à nom turc, et le *portocal* (l'oranger). Le fruit (*portocală*) s'appelle aussi *năramză* (cf. l'italien *arancio*). Ces noms sont mentionnés chez Pline, *Hist. Nat.*, XII, 20. *Piper* (le poivre) et *scorțișoară* (noix de muscade) paraissent plus récents.

<sup>2</sup> *Carpinus*; Pline, XVI, 30.



(érable) (?), *sorb* (sorbier), *soc* (sureau), *vâsc* (gui), *iuniper* (génévrier; mais aussi la forme slave *jneapăn*), *păducel*<sup>1</sup> (aubépine), à côté du parasite des arbres: *iederă*<sup>2</sup> (lierre; la forme française vient de la réunion de l'article avec le mot). *Mărăcină* (buisson) vient du *maracina* latin<sup>3</sup>. Dans un autre domaine, c'est du même trésor latin que viennent: *papură* (*papyrus*; jonc), *spin* (épine; mais, pour le jonc, *trestie* et *stuf* sont slavones, ainsi que, pour l'épine, le mot *scaiu*; on a aussi le terme de *holeră* pour une espèce d'épine amenée par les Cosaques, pendant leurs invasions au XIX-e siècle, sur la queue des chevaux). *Frag* (fraisier) se rencontre aussi dans cette même forme chez Pline<sup>4</sup>. *Iarbă* (herbe) est latin, de même que *legumă* (légume; on employait ce terme avant l'introduction des néologismes dans des documents moldaves jusqu'en 1600). Puis on a les noms latins du lin (*in*) et du chanvre (*cânepă*).

Pour les végétaux qui servent à l'alimentation: *ridiche* (radis) est latin, comme aussi *verse* (verdure en général, mais spécialement choux, sous la forme de *varză*), *ceapă* (oignon), *aiu* (ail; qui s'appelle aussi *usturoiu* à cause de la sensation de brûlure qu'il donne; en latin *urere*), *faua* (fève) (*bob*, qu'on emploie aussi dans le même sens, est slave), *fasole* (qui vient du Phasis, pays du faisan, *phaseolus*, haricot), *linte* (lentille), *lăptucă* (*lactuca*; salade), *țeațire* (dans le dialecte macédonien; lat. *cicer*), *curechiu* (choux), *naș* (navet)<sup>5</sup>, *pătrunjel* (persil)<sup>6</sup>. Le *mărar* (fenouil) n'est pas d'origine latine, mais elle pourrait être admise pour le *spanac* (épinard) qui a passé du latin chez les Germains aussi. Les Romains ont donné les *pepeni* (de *pepones*: concombres), mais *castravete*

<sup>1</sup> *Peducellus*; Capidan, ouvr. cité, p. 221.

<sup>2</sup> Ajoutez la *ferice* ou *ferega* (fougère) et la *mura* (mûre). *Plută* (pour le chêne des marais) et *răchită* (osier rouge, caractéristique de ces régions marécageuses) sont d'une autre origine.

<sup>3</sup> Étymologie de M. Capidan.

<sup>4</sup> Aliud corpus est terrestribus fragis; *Hist. Nat.*, XV, 28.

<sup>5</sup> Voy. Pline, *Hist. Nat.*, XIV, 9.

<sup>6</sup> *Sparanghel* (asperge) paraît moderne, sans aucun rapport avec *asparagus*, *sparigis*, *sparago*. Voy. aussi Schmidt, *Medicinisches-botanisches Glossar von Siena*; *Hermes*, XVIII, p. 529 et suiv. Voy. aussi *vâsc*: *viscus*, *hiscus*.

est d'origine slave ultérieure, introduit par les jardiniers bulgares de formation byzantine qui ont travaillé et continuent à travailler en Roumanie. Ajoutons *cucurbătă* (qui est la *cucurbita* latine: courge); plus loin *cicoare* (chicorée, en lat. *cichorium*), *lăuruscă* (lambruche; en lat. *labrusca*)<sup>1</sup>, *lăptucă* (laitue), *păstârnac* (panais; en latin *pastinaca*)<sup>2</sup>, *urzică* (ortie; en lat. *urtica*), *neghină* (ivraie; en lat. *nigina*)<sup>3</sup>. Au même chapitre appartient *viță* (le cep de la vigne, qui se dit: *vie*, et qui donne le vin: *vin*); *wva*, forme latine elle-même, a été transposée en roumain sous la forme *auă* (raisin). *Strugur* (σπόγγος), qui est un des plus anciens termes gréco-dace, paraît être venu sous cette forme par une interprétation erronée du pluriel *struguri*<sup>4</sup> (donc: *strugur* au lieu de *strug*), de même qu'aujourd'hui on commence à écrire *țermure* (rivage), au lieu de *țerm*, à cause de la forme du pluriel neutre. Puis on a, dans un domaine voisin, *laur* (laurier), *măsdălar* (*maxillarius*) (herbe vénéneuse), *mătrăgună* (mandragore; en it. *mandragora*), *viorea* (dérivé de *viola*, mais par un canal probablement thrace). Dans le domaine des produits de la vigne et d'autres fermentations, *must* (le moût) est latin, de même que *oțet* (vinaigre), qui a pu passer par les Slaves, mais les Macédoniens ont, du latin, *puscă* (*posca*). En dehors de *mușchiu* (*muscus*: mousse), on a conservé la ciguë (*cucută*; du lat. *cicuta*). *Ciupercă* (champignon), — mais pas *burete* (éponge)<sup>5</sup> —, est d'une autre origine.

On a conservé les *grâne* (grains)<sup>6</sup>, avec l'épi (*spic*): « le grain » proprement dit (le froment) est *grâu*; l'avoine, puis: *ovăs* (la

<sup>1</sup> Pour *laurusca* aussi Candrea, *Eléments latins*, pp. 81—82.

<sup>2</sup> Pline, *Hist. Nat.*, XX, 14—15, 57; Columella, VI, 17; IX, 4; XI, 3; Végèce, III, 4; Palladius, III, 24. *Parstinaca*, dans l'édit de Dioclétien, C.I.L., III, 829. — A côté de *fasole*, il y a aussi *făsuu* (Graur, dans la *Romania*, 1930, p. 108).

<sup>3</sup> Pline, *Hist. Nat.*, XXVII, 82.

<sup>4</sup> *Stafida* (le raisin) peut venir directement de l'antiquité; voy. Pline, *Hist. Nat.*, XXIII, 12—13. D'autres termes en rapport avec la vigne, dont certains douteux, chez Giurescu, *Ist. Românilor*, I, p. 169, où cette partie est traitée avec plus de soin.

<sup>5</sup> De *boletis* (*boletus*); étymologie de M. Capidan.

<sup>6</sup> *Grâu* (blé) est devenu *vipt* chez les Macédoniens (Șaineanu, ouvr. cité, table).

forme valaque *ovăz* est mauvaise, car on trouve comme dérivé *Ovesea*; le mot a pu voyager aussi chez les Slaves du Danube et revenir en roumain), *orz* (orge), *săcară* (seigle) <sup>1</sup>.

Les Romains ne semblent pas avoir amené en Dacie des formes nouvelles d'arbres ou de graines, sauf le cerisier et le cognassier d'Asie. Mais la vigne, ils l'ont trouvée, et il semble que son expansion n'a pas été, malgré certaines mesures religieuses, enrayée par une loi, comme en Gaule <sup>2</sup>. Parmi les légumes, le chou, la courge et la fève sont considérés comme venant d'Italie <sup>3</sup>, mais le nom du petit-pois (*mazăre*) est dace (cependant *măzărice*, le trèfle, a le suffixe *-cula*, latin).

Parmi les fleurs, *nalbă* (lat. *malva*: en fr. *mauve*) appartient au trésor latin. Le *lilium* romain, qui a été remplacé par le *crin* grec, vit cependant dans le nom de *lilice*, employé en Macédoine jusqu'à nos jours pour toute espèce de fleurs. *Șofran* (safran) peut être tout aussi ancien. Il faut ajouter aussi *trifoiu* (*trifolium*, trèfle). Il est possible aussi que la centaure (*țintaură*) ne vienne pas du *centauris* latin <sup>4</sup>. Les Romains connaissaient, parmi les fleurs, la « langue de bœuf » et « l'œil de bœuf » (*limba boului* <sup>5</sup> et *ochiul boului* <sup>6</sup>; cf. le franç. oeillet).

Mais les noms des fleurs, comme nous l'avons déjà indiqué un peu plus haut, ont été repris par l'imagination populaire ou ont reçu une interprétation barbare. Certains noms descriptifs, comme « la bouche du lion », se trouvent aussi dans d'autres régions. Le *portolac* se rencontre sous la forme *portulaca* chez les agriculteurs romains. Le basilic

<sup>1</sup> Aussi chez Pline, *Nat. Hist.*, XVIII, 141. Jung, *Rom. Landschaften*, p. 427, note 2, ne connaissant pas le nom roumain, donnait un autre sens au mot latin.

<sup>2</sup> Jullian, ouvr. cité, V, pp. 187—188.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 193.

<sup>4</sup> Pline, *Hist. Nat.*, XXV, 32.

<sup>5</sup> Buglossos, boum linguae similis; *ibid.*, XXV, 40.

<sup>6</sup> Buthalmos, similis boum oculis; *ibid.*, 42. *Verbenaca* (*ibid.*, 60) n'a pas donné notre *verbina*, qui n'est qu'une transmission moderne de « verveine ». Pour *crista*, devenue *creastă*, employé en qualité de component pour certains noms de fleurs, *ibid.*, XXVII, 23.

(*busuioc*) (du lat. *basilicum*) est appelé par les Serbes *boziok*, et ici encore il est bien possible que le mot latin soit revenu, après ce long voyage, à sa place d'origine. M. Skok a expliqué la propagation des termes byzantins pour les fleurs et les légumes par les jardins de couvents; il aurait pu penser aussi aux jardins impériaux comme, chez les Turcs, ceux du bostandchi, qui employait aussi des ouvriers chrétiens des Balkans, qui ont servi d'instrument de transmission <sup>1</sup>.

*Trandafir* (rose) (du *triantaphyllion* des Grecs, avec la transformation du *l* en *r*, par analogie avec *fir*, qui vient de *filum*, fil) ne paraît pas être sorti directement de l'ancien trésor grec ou du grec moderne, alors que *rujă*, pour l'églantine, paraît être venu par la Pologne. D'autres noms de fleurs sont turcs, comme *lalea* (tulipe), et *liliac* (lilas). Ce dernier terme est ambigu, servant à noter aussi, probablement parce que les formes se ressemblent, la chauve-souris.

La plupart cependant appartiennent au folklore descriptif, que nous signalions déjà, avec ses plaisanteries enfantines et ses similitudes, qui ont aussi des correspondances ailleurs. Ainsi: *nemțișor* et *nemțoaică*: «petit Allemand» et «Allemande», — une jolie fleur blanche, rose et bleue («pied d'alouette») pour le premier terme et pour le second une fleur brune («rose d'Inde»), au parfum pénétrant. D'autres fleurs s'appellent le «Hongrois» et la «Hongroise» (*ungurean* et *ungureancă*). Une fleur à longue tige est appelée «la petite sagène» (mesure de longueur; *stânjinel*); il y en a une autre qui rappelle par sa forme le fin soulier d'une princesse et on l'appelle «les petits souliers» ou les «souliers de Sa Majesté» la princesse (*condurași* ou *condurii Doamnei*).

En général, une large partie du vocabulaire des fleurs est d'origine pastorale. Ainsi c'est de ces pâtres itinérants qu'on a le *cerceluš* («petite boucle d'oreille»), le *mărgăritărel* («petite perle»), le *suflețel* («petite âme»), les *lăcrămioare* («petites larmes»), *primăvareța* («la printanière»), *lumânarea*

<sup>1</sup> Skok, dans *Εἰς μνήμην Σπυρίδωνος Λάμπρου*, p. 468. *Marulă* (salade) viendrait des Bulgares; *ibid.*

ou *lumânărica Domnului* (« petite lumière » ou « petite lumière du Seigneur »), *lumiņa nopții* (« petite lumière de la nuit »), *frățiorii* (« petits frères »), *clopoței* (« clochettes »), *stelișoarele* (« petites étoiles »), *toporașii* (« petites haches »), *fetica* (« petite fille »), et, à côté des « souliers de la princesse », « la petite robe de l'hirondelle » (*rochița rându-nelei*)<sup>1</sup>. Le grand nombre de termes slaves pour les fleurs s'explique par le fait que, servant à la médecine populaire, ce sont les médecins de folklore, les *vraci* (terme slave), héritiers dégénérés des médecins de Byzance, qui les ont introduits.

Les noms des métaux sont exclusivement latins: *aur* (or), *argint* (argent), *argint viu* (mercure), *fier* (fer), *aramă* (airain), *cositor*<sup>2</sup> (fer blanc), *plumb* (plomb); cf. *rugină* (*rouille*). A côté *pucioasă* (voy. le verbe *a puți*, puer), *sare* (sel), *salitră* (salpêtre), *păcură*<sup>3</sup> (bitume), mais il y a aussi le slave *dohot*; la forme ancienne aussi, avec la racine *dof*, dans *Doftana*, localité valaque, et *marmure*, marbre.

Tout ce qui tient à l'être physique de l'homme vient des mêmes ancêtres: *om* (homme; on dit pour la taille: *stat d'homme*), *bărbat* (homme, masculin), *muier* (de *mulier*, latin, femme; l'autre nom de la femme: *femeie* vient chez les Roumains aussi de *familia*, avec un sens qui s'est conservé pendant longtemps<sup>4</sup>). Pour les parties du corps: *cap* (chef), *țeastă* (tête), *creștet* (sommets de la tête), *frunte* (front), *creier*<sup>5</sup> (cerveau), *față* (face; mais aussi le slave *obraz*), *ochi* (yeux), *gene* (cils), *pleoapă* (ou *plehupă*: paupière), *nas* (nez), *nări* (narine), *sprincene* (sourcils; aussi la forme

<sup>1</sup> Cf. C. Negruzzi, *Scrisoarea despre plante*; Alecsandri, *Concertul în luncă*; dr. Brândză, *Limba botanică a țeranului român*, dans la *Columna lui Traian*, 1882, p. 392.

<sup>2</sup> Il serait d'origine grecque, mais le canal est certainement latin.

<sup>3</sup> Weigand, dans le *Balkanarchiv*, III, p. 111, ne l'admet pas.

<sup>4</sup> Rösler (dans la *Zeitschr. f. österr. Gymn.*, 1872, p. 169) pensait aussi à *femella*. Voy. *fameală* = les enfants chez les Méglénites; Capidan, ouvr. cité, p. 115. Cf. aussi *feamă*; *ibid.*, p. 126.

<sup>5</sup> Pour *crier*, voy. Candrea, *Eléments latins*, pp. XVI-XVIII.

dialectale *sufrâncea*, à côté de *frânçe*: front)<sup>1</sup>, *lacrămi* (larmes), *plâns* (pleurs), *urechi* (oreilles), *gât*<sup>2</sup> (cou; *gâtlee* est slave), *grumaz* (cou), de même que *cerbice*, *bucă* (visage; mais *a îmbuca*, « emboucher ») *barbă* (barbe), *mustăți* (moustaches)<sup>3</sup>, *gingii* (gencives), *gură* (bouche), *limbă* (langue), *fălci* (mâchoires), *dinți* (dents), *măsele* (mollaires), *cerul gurii* (palais), *împărățel* (luette; qui n'a rien à faire avec le « petit empereur », mais est une forme viciée de *palatinus*). Puis *gurguiu* (*gurgulia*, mamelon), *păr* (poil), *unghie* (ongle), *vână* (veine), *sudoare* (sueur), *muc* (mucosité), *os* (os; mais on emploie aussi le mot non latin *ciolan*), *sânge* (sang). Ensuite: *umeri* (épaules), *braț* (bras), *piept* (poitrine: lat. *pectus*), *furca pieptului* (« fourche de la poitrine », sternum), *inimă* (cœur), *pânțece* (panse), *vintre* (ventre), *foale*, *vintricel* (bas-ventre), *splină* (rate), (ventre), *ficat* ou *maiu* (foie), *fiere* (fiel; mais aussi *pipotă* et *rânză*), *spate* (dos), *gheb*<sup>4</sup> (bosse), *suptioară* (aisselle), *șale* (lombe), *beșică* (vessie), *măduvă* (moëlle), *rinichi* et *rărunchiu* (rein), *buric* (nombril: *umbilicus*), *măruntaie* (intestin; lat. *minutalia*, « les petites parties du corps », mais aussi *mațe*)<sup>5</sup>, *picior* (pied), *genunchiu* (genou; mais pas l'os de la jambe, *fluier*), *mână* (main), *deget* (doigt), *policar*<sup>6</sup> (index), *palma* (paume), *pumn* (poing), *talpă* (plante du pied), *călcâiu* (talon).

Comme aspect: *frumos* (beau; en ital. *formoso*; en espagnol: *hermoso*), *suptire* (« subtil »), *ager* (élancé; mais pas les mots, qui viennent du slavon; *mândru*: fier, *iute*, *sprinten*: vif); on a cherché aussi un rapport entre *urât* et *horresco* (laid)<sup>7</sup>.

<sup>1</sup> Chez les Macédoniens: *sufrăcare* et *a se sufrăsi*, *a se mânia*, chez Graur, dans la *Romania*, 1930, p. 105.

<sup>2</sup> Pourquoi *gât* viendrait-il du slavon et pas du *guttur*? Voy. Candrea, *Straturi de cultură în straturi de limbă*, p. 18.

<sup>3</sup> *Mustaceus* est une espèce de gâteau: *Script. rei rust.*, *adv.*

<sup>4</sup> Voy. aussi le latin *glebosus*. — Pour *flaccus*, Pline, *Hist. Nat.*, XI, 50. Il est possible que *fleac* vienne aussi de là.

<sup>5</sup> Pour « *matia*, *intestina*, quae sordes emittunt bei Papias », Rösler, *Zeitschr. f. österr. Gymn.*, 1872, p. 169. Une partie des *pudenda* sont d'origine slave; deux de ces mots sont latins.

<sup>6</sup> Capidan, *ouvr. cité*, p. 239.

<sup>7</sup> *Ibid.*, p. 318.

Pour les animaux, *corn* (corne), *bot* (museau, de *botulus*, d'où *boudelles* et *boyau*)<sup>1</sup>, *coadă* (queue), *rumegare* (ruminer), *său* (suif), *osânză* (graisse, *axungia* ; aussi dans le dialecte vénitien). Chez les oiseaux, *creastă* (crête) est latin, mais pas *plisc* (bec) et *ghiare* (griffe).

On a conservé très peu de noms de maladies (*boli*, slave ; d'où vient *bolnav* : malade, *a boli* : être malade, *bolniță* —, hôpital) ; ainsi *durere* et *dor* (douleur), — dans ce sens aussi en Afrique<sup>2</sup> —, *usturime* (brûlure), *fior*<sup>3</sup> (frisson), *friguri* (fièvre), *tusă* (toux), *junghiu* (point de côté), *amețeală* (étourdissement), *amortire* (« amortissement »), *lânced* (langueur), *lingoare* (maladie de langueur), *pecingene* (darte ; chez les Macédoniens *impetiga*, du lat. *impetigo*)<sup>4</sup>, *vărsat* (vérole), *vărsătură* (vomissement), *desgust* et *greată* (dégoût), *îngreunare* et *usturare* (brûlure), *sarcină* (grossesse), *lepădare* (avortement), *lepădătură* (avorté), *încuiare* (constipation), *urdinare* (?) (diarrhée), *tremur*<sup>5</sup> (tremblement), *negi* (verrue), *scrofule*<sup>6</sup> (écrouelles), et *venin* (venin). *Șchiop* (boiteux) répond au français *éclopé*, du vieux latin *sclopus* ; *schioppo*, le nom du fusil chez les Italiens, peut être mis en rapport avec l'aspect du fusil-arquebuse qui est placé sur un trépied. *Orb* (aveugle) se trouve aussi dans cette forme en italien (*l'orbo delle canzonette*)<sup>7</sup>. Le terme *lunatec*<sup>8</sup> (sommnambule) est aussi latin.

Enfin *putere* (force), *virtute* (vertu physique).

*Vindecare* (la guérison) vient de *vindicare* et signifie la reprise de la santé, d'abord dans le sens d'allègement<sup>9</sup> (en roumain : *a ușura*), et ceci suppose l'intervention d'un médecin-sorcier.

<sup>1</sup> Graur, dans la *Romania*, 1930, p. 107.

<sup>2</sup> St. Augustin, *De doctrina christiana*, II, 13, 20 (éd. Migne, *Patr. lat.*).

<sup>3</sup> De *febris*; Șaineanu, ouvr. cité, p. 128., Voy. aussi Candrea, *Éléments latins*, p. 65.

<sup>4</sup> Columella, VI, 31; Végèce, II, 81. Voy. aussi la note de l'édition des Deux Ponts, IV, sur ce nom, avec des citations de Cornelius Celsus et Quintus Serenus.

<sup>5</sup> Ainsi *stremur* = *stimulus*, chez Cipariu, *Gramatica*, p. 105.

<sup>6</sup> Mais *leșin* (évanouissement) paraît être slave.

<sup>7</sup> I. M. Lombardo, *Su e giù per l'Italia*, Fribourg, 1911, p. 18.

<sup>8</sup> *Lunatici*, chez Isidore, *Origines*, IV, VII, 6.

<sup>9</sup> Voy. Șaineanu, ouvr. cité, p. 185.

Comme vêtements (*îmbrăcămintе*), le fonds romain donne *veșmânt* (vêtement; et le verbe, au participe, *învăscut*) comme dans cette chanson de Noël:

Un Dieu nouvellement né,  
vêtu de ses langes.

(*Un Dumnezeu nou născut  
In scutice învăscut*).

L'enfant est emmailloté (*a înfășura*) dans ses langes (*fașe*; latin: *fascia*) ou dans des *scutice* (de *a scuti*, lat. *excutire*, protéger). L'homme porte la *căciulă* (bonnet de fourrure, mot dans la racine duquel il y a certainement *cap*, tête, *capitula*<sup>1</sup>, avec la disparition du *p* comme celle du *g* dans *târșor*: bourgade, qui vient de *târșor*); *glugă* (capuchon) doit avoir un rapport avec la *cuculla* latine<sup>2</sup>. Puis la *cămașă* (chemise), pour laquelle la conservation du terme signifie non pas une tradition de haute civilisation, mais la réduction du vêtement à la chemise, avec ses manches (*mâneci*), sa ceinture (*brâu*<sup>3</sup>, du lat. *branium*) et la partie qui est sur la poitrine (*piepți* et *pieptar*). Du reste la mode a changé et mêlé les noms et les éléments dont se compose, dans ses détails, le costume de la femme; mais il ne faut pas oublier le voile (*văl*), auquel s'ajoutera le *vâlnic* slavon.

On se ceint (*se încinge*; aussi *cingătoare*, ceinture) avec une courroie d'origine latine, à côté du souvenir des braies gauloises (*braccae*), adoptées par les Romains (voy. aussi *brăcinar*, courroie)<sup>4</sup>. *Mantus* (roum. *mantie*, pour le manteau; *manta*, même sens, est turc) apparaît chez Isidore de Séville<sup>5</sup>.

<sup>1</sup> D'après Barić, *Albano-rumänische Studien*, I, p. 11, de \**catteulla* ou *capiteulla*.

<sup>2</sup> Chez les Gaulois, *bardocucullus* (Martial, XIV, CXXXIII); voy. aussi le capuchon des Liburnes; *ibid.*, CXXXIX.

<sup>3</sup> Voy. aussi *șerpar*, *mânecar*.

<sup>4</sup> Chez les Grecs *βράχια*; Suidas, *ad v.*

<sup>5</sup> *Orig.*, XIX, XXIV, 15.



*Încălțăminte* (la chaussure)<sup>1</sup>— la locution *a însura cizmele* (*cizme* = botte, du slavon) viendrait de *insoleare*<sup>2</sup>, qui signifie: raccommoder la semelle (*sola*)—, avec les bas (*călțuni* ou *colțuni*), est donc latine, mais les sandales seront appelées *opincă*, d'après l'*opanka* des Slaves, la forme de cette chaussure restant du reste la même que chez les anciens légionnaires. Les noms de détail ont été apportés par des marchands d'autre race.

Le soldat porte le *coif* (casque), qu'on a pu mettre à côté de *coiffe*<sup>3</sup>. *Cununa* (couronne), chez les Méglénites: *coruna*, s'est conservé pour la façon d'arranger les cheveux, ce qui s'appelle en roumain *pieptănătură*, du latin *pectinatura*, avec le peigne (*pieptene*), pour les boucles de cheveux: *plete* (aussi le terme *a împleți*, du latin *plectere*), et ces cheveux on les frise (*încrețire*; d'origine probablement latine aussi).

Les actes principaux de la vie sont exprimés uniquement par une terminologie latine: *a se deștepta* (se réveiller), *a se scula* (se lever), *a se spăla* (se laver; du latin putatif *experlavare*), *a se pieptăna* (se peigner), *a umbla* (marcher, lat. *ambulare*), *a merge* (lat. *mergere*; le changement de sens a été expliqué par l'aspect du montagnard qui descend d'une montagne et *plonge* de l'autre côté), *a păși* (mais pas *a alerga*, courir), *a fugi* (fuir), *a ajunge* (arriver; mais pas *a sosi*, de même sens), *a gusta* (goûter), *a mesteca* (mastiquer), *a mânca* (manger, mais pas *a mistui*, digérer, du hongrois), *a se scărpină* (se gratter)<sup>4</sup>, *a se culca* (se coucher), *a dormi* (dormir), puis: *a aprinde* (allumer; du verbe *apprehendere*), *a atăta* (attiser), *a stupa* (cracher), *a vântura* (*ventulare*)<sup>5</sup>, *a cuteza* (on a proposé, ainsi que nous l'avons montré au premier volume, *cottizo*)<sup>6</sup>, *a înfrunta* (affronter), *a învinge* (vaincre), *a bate* (aussi *a tăia*; seul terme employé par les

<sup>1</sup> Voy. aussi *descuț* (« déchaussé », nu-pieds).

<sup>2</sup> Voy. Șaineanu, ouvr. cité, p. 51.

<sup>3</sup> Rösler, dans la *Zeitschr. f. österr. Gymn.*, 1872, p. 169.

<sup>4</sup> Communication de M. Capidan.

<sup>5</sup> Șaineanu, ouvr., cité p. 51.

<sup>6</sup> Graur, dans la *Romania*, 1928, pp. 508—509.

Méglénites<sup>1</sup> pour cette idée), *a îndupleca* (convaincre; lat. *induplicare*: faire baisser la tête), *a dura* (durer), *a învolba* (écarquiller les yeux, du lat. *involvere*; il y a aussi les expressions *a înholba*, *a holba*), *a muta* (transporter), *a strămuta* (même sens). Pour les rapports sociaux: *a vinde* (vendre), *a cumpăra* (de fait «comparer», parce que la vente se faisait par le troc entre la chose offerte et la chose reçue) (mais pas *a întâlni*, rencontrer, et *a găsi*, trouver, qui appartiennent au vocabulaire d'origine slave), *a îndemna* (exciter, conseiller, qui vient, de fait, de *indignare*), *a învăța* (du lat. *invitiare*, c'est-à-dire communiquer des qualités, des vices, donc: faire apprendre), *a înșela* (tromper; la voie suivie est celle qu'on emploie pour faire supporter la selle par les chevaux), *a îngâna*<sup>2</sup> (répéter; cf. *ingannare* en ital., qui signifie tromper), *a înveli* (recouvrir), *a cerceta* (du verbe *circitare*; regarder autour, observer)<sup>3</sup>. De même pour des actions de violence: *a spânzura* (pendre, lat. *expēnŭlare*), *a strămuta* (transporter, lat. *extramutare*)<sup>4</sup>, *a arunca* (lat. *averruncare*; le sens primitif est d'extirper, sur un terrain, les herbes qu'on jette ensuite, d'où le sens roumain de: jeter), *a înspăimânta* (effrayer), *a ucide* (tuer), *a neca* (tuer; cf. *a îneca*: noyer)<sup>5</sup>, *a junghia* (transpercer, lat. *jugulare*), *a lua* (indicatif présent, première personne: *ieau* = *levo*; cf. le terme italien correspondant)<sup>6</sup>, *a despica* (fendre, d'après *despicare* latin, détacher de l'épi les grains).

En ce qui concerne la vie domestique: *ospăț* (festin, de *hospitium*; aussi *oaspe*, *oaspete*, hôte), *mâncare* (manger), *bucătărie* (cuisine) sont latins (mais *cuhne*, même sens, est slave, et *fel*, plat, hongrois), avec la *pâne* (pain), *carne* (viande; voy. aussi *cârnar*, ancienne forme pour boucher, qui s'appelle aussi *măcelar*, de *macellum*, et *cârnaț*, saucisse); nous avons déjà parlé de *merinde*, mais dans un autre sens

<sup>1</sup> Capidan, ouvr. cité, p. 115.

<sup>2</sup> Șaieanu, ouvr. cité, p. 98.

<sup>3</sup> *Rev. Arch.*, XVII (1891), p. 109. Cependent M. Leo Wiener croyait qu'il venait du byzantin seulement.

<sup>4</sup> Capidan, ouvr. cité, p. 276.

<sup>5</sup> *Ibid.*, p. 260.

<sup>6</sup> *Ibid.*, p. 165.

que celui d'aliment. Comme opération pour préparer les mets: *a coace* (cuire), *a frământa*, (fermenter, de fait pétrir; mais pas *a dospî*, lever), *a fierbe* (bouillir), *a frige* (frîre), *a încâlzi* (réchauffer) et *a usca* (sécher). Le mets bouilli, la *coptura* des Roumains, correspond à une *cottura* italienne <sup>1</sup>.

Puis *a bea* (boire), *băutură* (boisson) <sup>2</sup>. On a ramené *flămând* (affamé) à une origine latine: *flamabundus* <sup>3</sup>. On a conservé *cuțitul* (couteau), *păharul* (verre) et *cupa* (coupe), *lingura* (cuillère, du latin *lingula*, en rapport avec le sens de lécher, *lingere*), *furcuța* (fourchette), *butea* (tonneau; en ital. *botte*), pour le vin. *Ciur* (tamis) vient de *cibrum*.

Pour les mets, qu'on appelle aussi *vipt* (déjà cité), on les goûte (*a gusta*). On a la pâte, *aluat* (lat. *allevatum*, donc ce qui a levé) <sup>4</sup>, puis *plăcintă* (gâteau), *turtă* (tourte), *mușchiu* (muscle), *bucate* (bouchées), *udătură* (soupe).

Pour la toilette, nous avons déjà cité *a se spăla* et *a se pieptăna* (voy. plus haut). On emploie pour se laver la *leșie* (lessive, *lixivium*) <sup>5</sup> et le *săpun* (savon), qui est fait de cendre et de matières grasses (*grăsime*; voy. aussi *unt*, qui est arrivé à signifier seulement le beurre). On porte des anneaux (*inele*) et des boucles d'oreilles (*cercei*; du latin *circelli*), ainsi que des bracelets (*brățare*).

Xénopol <sup>6</sup> observait que les Roumains ont perdu *domus*, mais il n'existe pas non plus chez les Italiens, qui emploient *casă*, et chez les Français qui ont *maison*, de *mansio*, «l'endroit où on habite». Chez les Thraces le mot avait gagné le sens de ville, comme à Uscudama. Mais *casa* n'était pas une habitation pauvre, ainsi qu'on l'a cru, car ce n'est pas près de pareilles *casae* (*ad casas*) que l'État établissait les foires (*nundinae*) <sup>7</sup>.

<sup>1</sup> Edm. et Jules de Goncourt, *L'Italie d'hier*, 1894, p. 8.

<sup>2</sup> Pour *zamă*, Graur, dans la *Romania*, 1930, p. 109.

<sup>3</sup> Capidan, ouvr. cité, p. 128.

<sup>4</sup> *Ibid.*

<sup>5</sup> Pour *lișă*, voy. G. Meyer, dans les *Sitzungsberichte* cités, premier volume, p. 39.

<sup>6</sup> *Teoria lui Rössler*, p. 44, note 2.

<sup>7</sup> *Eph. epigr.*, II, p. 274 et suiv.

Les Macédoniens ont conservé la chambre (*cameră*) : tous les Roumains ont *ușă* (*ostium* ; porte, *huis*), *fereastră* (fenêtre), *coperemânt* (toit, dans le sens de « couvrement ») ; mais les Slaves ont donné *prag* (seuil), *horn* (cheminée), *sobă* (poêle) ; le terme pour la suie, *funingine*, est latin. Chez les Macédoniens on a conservé aussi le mur (*mur*). Mais nous verrons que, dans une inscription du V<sup>e</sup> siècle, *mur*, que l'on a considéré comme d'origine slave, se conserve de l'ancien fonds latin. Les Roumains on gardé *turn* (tour), *fântână* (fontaine), *puț* (puits). De même *cămin* (dans le sens d'habitation), *vatră* (âtre, mais on lui a attribué aussi une origine thrace), *treaptă* (escalier), *scară* (escalier) ; peut-être, s'il est, d'origine ancienne, *celar* (cave, cellier). Entre les murs de la maison il y a, sauf pour les habitations tout à fait pauvres, différents compartiments : *încăperi* (du latin\* *incapere*) ; puis, comme meubles : *masă* (table), *scaun* (chaise), ainsi que *cheie*, (clef), *scrin* (fr. *escrinet*, *scrinetum* et *écrin*, mais, en roumain, dans le sens d'armoire), *pat*, qui n'est que le byzantin *πάτος*, en rapport avec le verbe latin *patere*, « s'étendre », a se *așterne* (voy. *așternut* ; se coucher). *Masa* a passé aussi chez les Bulgares et chez les Grecs de Thrace <sup>1</sup>.

D'autres mots se sont assimilés à la façon de vivre de la population romane de ces régions : façon rurale, pastorale, comme pour *a înșela* <sup>2</sup> déjà cité, pour *a înțărca* (sevrer ; qui vient du *țarc*, habitation des brebis ; il s'agit donc du sevrage des agneaux), *a înfrunța*, qui semble venir de l'acte de prendre

<sup>1</sup> Dans la revue *Θρακική*, I. De la *casa* on passe dans la *curte* ou sur le *cale* (chemin), le *drum*, gréco-dace. Les déductions de M. Candrea dans l'étude citée, p. 14 et note 1, sur l'abandon du *lectus* pour une simple couche la paille, sur le sens tardif de *pat* comme meuble sont plus ingénieuses que vraisemblables, aussitôt qu'on pense à la vie de la classe plus élevée en Dacie. La coutume de dormir sur le plancher, qui se rencontre aujourd'hui chez les Bulgares, n'est pas non plus habituelle aux Roumains. M. Candrea cite, *ibid.*, p. 15, note 1, aussi le *cama* ibérique, emprunté au grec *χαμαί*, « bas ». Il y a une influence de domination byzantine non encore étudiée chez les Espagnols. Voy. aussi *căpătâiu* (chevet) (*pernă*, oreiller, est récent).

<sup>2</sup> Voy. plus haut, p. 162.

le boeuf par les cornes, *a încărca*<sup>1</sup> (charger; sens général roman), *a smulge* (arracher; qui peut avoir quelques rapports avec *a mulge*, traire)<sup>2</sup>, *a sparge* (du verbe *spargere*, se rapportant au geste du semeur; mais le sens dérivé est: briser)<sup>3</sup>. *Apărare* (du latin *apparare*; le sens latin est: préparer, le sens roumain: se défendre), *arătare* (montrer; du lat. *adrectare*, qui signifie diriger) doivent être, comme sens, mis en rapport avec des phénomènes d'âme qui viennent en partie de l'ancien fonds dace.

Dans le travail domestique de la femme qui tisse la toile (*țese pânza*)<sup>4</sup>, toile de chanvre et de lin, et travaille aussi la *lâna* (laine), le vocabulaire des ancêtres s'est conservé: *a toarce* (tordre), *a urzi* (italien: *ordire*: commencer une toile)<sup>5</sup>, employant le *fus* (fuseau; comme diminutif: *fuscei*) et la *furcă* (quenouille, qui passe aussi chez les Bulgares: «fourche»), pour faire le *fuior*<sup>6</sup>, par des fils (*ițe*; du lat. *litia*) et par la *spată* (le fonds sur lequel s'appuie la toile). On peut poursuivre par *a scărmana* (*excarminare*; carder), *strămătură* (le résultat de cette action; cf. l'espagnol *estramadura*, fabrique de gros drap) et par le travail à la *piuă* (latin *pillula*; fabrique de gros draps et aussi mortier; voy. aussi *piuliță*, suffixe slavon), des *floci* (fr. flocon) détachant le fil. Le roumain a aussi *a depăna*, dévider, pour lequel on a proposé *depilare*, du *ghem* (cf. agglomération); *a strica* (gâter) au commencement était employé uniquement pour la toile (de *extricare*<sup>7</sup>; cf. inextricable). On fait aussi de la charpie (*scamă*; de *squama*). *Fir* (fil), *ață* (même sens) et *nod* (noeud) sont latins, de même que *frânghie* (lat. *fimbria*) et *funie*, pour la corde. De même que dans les maisons de ces régions du Sud-Est de l'Europe,

<sup>1</sup> Aussi chez St. Jérôme et Venantius Fortunatus; Șaineanu, ouvr. cité, p. 132.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 159.

<sup>3</sup> Pour *a sparge*, *a răspândi*, *ibid.*, pp. 162—163. Voy. aussi *spatul târgului*, «la fin du marché», quand on se disperse.

<sup>4</sup> *Pandia*, qui vient de *pandere*, étendre; Capidan, ouvr. cité, p. 228.

<sup>5</sup> Le mot se rencontre aussi en grec; note de M. Capidan.

<sup>6</sup> \* *Folliolus*; Capidan, ouvr. cité, p. 131.

<sup>7</sup> Candrea, *Straturi de cultură și straturi de limbă*, Bucarest 1914, p. 21.

dans celles des hauts dignitaires de l'Égypte des femmes travaillaient les tissus de la même façon, suivant une très ancienne tradition <sup>1</sup>.

*Măsurile* (les mesures) sont de la même origine, sauf la sagène (*stânjen*) empruntée, à ce qu'il paraît, plus tard, et le *pogon* (d'origine grecque), venu peut-être par les Romains. Le reste est latin: *cot* (coude, *cubitus*), *pas* (pas), *palme* (paume de la main), *deget* (doigt). Pour les mesures des champs les Macédoniens ont *împărțătul* (voy. *parte*, *a împărți*, partager), que Cavalioti présentait comme équivalant à l'*orgya*. Nous avons déjà dit que pour les mesures de capacités l'expression *bute* se conserve pour le tonneau, à côté du slavons *poloboc*. *Litră* (litre) et *dram* (à l'origine: drachme), pour les liquides, paraissent être d'origine grecque plus récente. On a trouvé une étymologie latine aussi à *găleată* (*galleta*; franc. galette) <sup>2</sup>; *cântar* (balance) a passé aussi par les formes de dérivation du roumain.

Comme ustensiles, *par* (pal), *vas* (vase), *roată* (roue), *ol* et *oală* (*olla* en latin, pot), *țest* (*testum* en latin, même sens) <sup>3</sup>, *căldare* (chaudière), *frigare* (broche), *ac* (aiguille), *foarfece* (ciseau) <sup>4</sup>, cette *ligula* dont Martial dit que les « grammairiens ignorants » l'appellent *lingula*: *lingură*, *cute* (pierre à aiguiser, « queux »), *mătură* (du lat. *matula*, balais), *umblăciu* (fléau).

Ajoutons *sac* (sac), *piedecă* (entrave pour les chevaux <sup>5</sup>; aussi le verbe *a împiedeca*), *șea* (selle) et *frâu* <sup>6</sup> (frein), *căpăstru* (chevestre) <sup>7</sup>, *scară* (échelle), *traistă* (espèce de sac, qui viendrait de *tegestrum* <sup>8</sup>, de *theristrum* <sup>9</sup>, mais pas les *dârlogi*,

<sup>1</sup> Ulrich Wilcken, dans les *Forschungen und Fortschritte*, 1936, p. 90.

<sup>2</sup> Voy. aussi chez le « gromatique » Balbus; Ed. Lachmann, *Gromatici veteres*, I, p. 96 et ailleurs. *Palmus* et *digitus* aussi chez Mommsen, I, 2-e éd., p. 209.

<sup>3</sup> Candrea, *Éléments latins*, p. 73; Capidan, ouvr. cité, p. 131.

<sup>4</sup> Caton, LXXIV.

<sup>4</sup> Chez Caton, X et XI, *forpices* pour *forcipes*.

<sup>5</sup> Capidan, ouvr. cité, p. 218.

<sup>6</sup> *Fârnu* chez les Macédoniens; *ibid.*, p. 128.

<sup>7</sup> *Capistrum* dans l'édit de Dioclétien; *C. I. L.*, III, p. 833.

<sup>8</sup> *Rev. Arch.*, I, p. 132.

<sup>9</sup> Isidore de Séville, *Orig.*, XIX, xxv, 6. Voy. plus haut.

les rênes, qui est d'origine slave). De *stupa* (étoupe) est sorti le sens si vaste du verbe *a astupa* (recouvrir).

Pour le travail des champs: *secerea* (la faucille)<sup>1</sup>, *aratrul* (la charrue), qui, chez les Macédoniens, est *vomeră* (cf. le mot *vomero* en italien). Dans d'autres domaines on trouve comme ustensiles: *sul* (rouleau; en latin *subulum*), *sulă*<sup>2</sup> (alène, poinçon), *pilă*<sup>3</sup> (lime), *amnar* (briquet, lat. *manuarium*)<sup>4</sup>, *laț* (lacet), *secure* (hache), *maiu* (pilon, lat. *mal-leus*). Pour les instruments de combat: *armă* (arme), *fust* (*fustis*, lat. bâton; cf. aussi les soldats qui s'appellent *fustași*), *băț* (bâton), *scut* (écu), *arc* (arc), *săgeată* (flèche), *scară* (étrier), *spadă* (épée). Nous avons déjà dit que *măciucă* (massue) se retrouve aussi à Byzance, de même que dans les langues romanes<sup>5</sup>. Comme moyen défensif, il y a le *pieptar* (poitrail); le terme de *zea*, slavon, est ultérieur, de même que *platoșă*, qui a le même sens; *sabie* (sabre), qui est d'origine barbare, est venu chez les Roumains par les Slaves; *coif* a déjà été présenté comme discutable; *oblânc* (arçon) est de la même origine; les Turco-Tatars ont donné *tolbă* (carquois), *săhăidac* (selle brodée), *ciomag* (bâton).

*Oaste* c'est *hostis*, le *hostis* latin comme dans le français *ost*, l'italien *oste*, bien que chez les Roumains l'armée qui attaquait n'ait pas existé (*a lupta*, lutter, *a apăra*, se défendre, sont des termes latins). *Veghea*, *veglu*<sup>6</sup> (chez les Grecs βήλα: la garde) a la même origine. *Pradă* (la proie), que les Roumains ont souvent dû subir, est d'origine latine. Du slavon viennent, pour le même sens, *plească* (cf. *pleavă*, la balle du blé) et *jaf* (proie). Mais pour comprendre ces changements de sens, il faut penser à ce que nous avons déjà remarqué, à savoir que souvent des éléments romans s'associaient, comme pour les Roumains à l'époque des barbares,

<sup>1</sup> Mais pas *coasă*.

<sup>2</sup> Capidan, ouvr. cité, p. 280.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 221.

<sup>4</sup> *Ibid.*, à ces noms. *Scula* chez les Grecs: σκῦλα, dans le sens d'objet pillé; Théophane, ed. Bonn, p. 425, aussi σκυλεύειν; p. 430.

<sup>5</sup> Voy. vol. 1; Pachymère, *Andronic le Paléologue*, ch. 27.

<sup>6</sup> Capidan, ouvr. cité, p. 323.

avec les envahisseurs. *Măcel* (cf. *macello*, italien) est *maisiel* dans l'ancien français <sup>1</sup>.

Le *vânat* (la chasse) et ce qui lui appartient — on dit aussi: *a vâna pește* (« chasser » le poisson), à côté de *a prinde pește* (« prendre » le poisson) et *a pescui* (pêcher) — se sont conservés avec tout le chapitre latin. Les ours, les renards étaient chassés par la société romane, de même que par ses antécédents barbares. *Corn* (cor) et *a scorni* (corner) viennent du langage des chasseurs. *A scorni* en arrive à signifier: inventer, de même en français: *tromper* vient de *trompe*, qui a pris un tout autre sens, probablement parce qu'on employait le cor pour tromper les bêtes poursuivies <sup>2</sup>.

La vie pastorale — et maintenant on arrive aux façons de vivre qui ont été conservées sous une forme romanisée, toutes et dans toutes leurs nuances, — traversera les siècles. Dans le Maramurăș on fait marcher les brebis au cri de *hi pecuă* (de *pecus* latin) et le *păcurar* c'est le berger: chez les Macédoniens et chez les Méglénites <sup>3</sup> aussi; on a conservé le nom des *Păcurari* à Jassy, dans un quartier qui ressemble aux Blachernes, habitées par des Vlaques à Constantinople, mais il faut compter avec un « puits de Păcurar » et on a aussi le nom de famille de Păcurar. A côté, le mot, latin *păstor*, qui, cependant, paraît avoir signifié au commencement le propriétaire de la *turma* (lat. *turma*), *qui est un emprunt au vocabulaire militaire*. Si pour le berger, des noms touraniens, comme celui de *cioban*, peut-être aussi de *baciu* <sup>4</sup>, se retrouvent dans ce domaine, il faut penser à un héritage scythe qui persiste à côté de l'autre <sup>5</sup>; nous ne sacrifierons pas ici une seule ligne pour combattre la théorie,

<sup>1</sup> Monstrelet, *Chroniques*, IV, p. 267.

<sup>2</sup> Şaineanu, *Semasiologia*, p. 90.

<sup>3</sup> L'expression *a paşte păcatul*, « paître le pécher » c'est-à-dire expier, ne serait qu'une traduction servile des Écritures en hébreu; Şaineanu, ouvr. cité, p. 69.

<sup>4</sup> Capidan, ouvr. cité, p. 221.

<sup>5</sup> Voy. aussi le terme de *dulău* (mâtin), à côté de *câne* (chien). Dans le village de Lujerdiu (voy. Chelcea, *Lujerdiu*, p. 12), celui qui mène les brebis paître est le *păcurar* et celui qui garde le bétail seul un *cioban*. Là aussi deux noms curieux pour les brebis: *oaie oacără*, *bală*; p. 9.



ridicule et absurde, du Tchèque Peisker, qui présente les Roumains comme des pâtres touraniens qui auraient appris le latin, sans qu'on ait indiqué l'école qu'ils auraient suivie; quelque chose de cette théorie a pénétré aussi dans le dernier ouvrage d'un homme de la haute valeur de Henri Pirenne, qui parle des Roumains finnois et slaves, ayant gagné la connaissance du latin<sup>1</sup>. *Nutreț* (nourriture des animaux) est d'origine latine, malgré son suffixe apparemment slave. En ce qui concerne la technique du métier pastoral, on a *staul* (lat. *stabulum*; cf. stabulation), *lapte* (lait), *coraslă* (lait bouilli caillé), *caș* (fromage frais, lat. *caseus*), *zer* (petit-lait); pour les opérations du lait: *mulgere* est purement romain, et au chapitre romain appartient aussi la *strecurare* (filtration du lait), les Daces n'ayant laissé que le nom qu'ils donnaient au fromage: *brânză* (le fromage doux, *urdă*, est d'origine slave), auquel tous les romans donnent un nom venant de *formaticum*: *fromage*, *formaggio*, alors que ce mot *brânză* employé par les Roumains s'étendra d'une façon large, en même temps que les pâtres transhumants, dans toutes les régions voisines. *Butyrum*, le beurre, a disparu, étant remplacé par *unt*<sup>2</sup> (matière grasse), qui peut être aussi *de lemn* («de bois»; huile), opposé à la graisse animale (*grăsime*); on a conservé aussi le suif, *său*.

Dans l'agriculture, dont nous avons présenté plus haut les produits<sup>3</sup>, on trouve, pour les boeufs, le joug (*jug*) et l'aiguillon (*strămurări*), mais ici la tradition romaine s'est conservée entière.

Pour l'agriculture, sur le *câmp* (*ogor* est slave, mais dérivé probablement du même fonds latin), sur la *hoara* (*χώρα*) ou l'*agru* chez les Macédoniens, le principal outil est le *plug*, le mot germano-slave, bien qu'illyre à l'origine, étant venu sans doute par les forgerons (*fierari*, *fauri*), des cités déjà slavisées de la rive droite, — les charrues romaines de fer furent introduites dans ces régions, semblables à

<sup>1</sup> H. Pirenne, *Histoire de l'Europe*, p. 377.

<sup>2</sup> Pline montre d'où venait à Rome le beurre; *Hist. Nat.*, XI, 97.

<sup>3</sup> P. 126.

celles du Rhin <sup>1</sup> —; mais, dans les Balcons, l'élément roumain a conservé l'*aratru* latin. Si *rariță* (charrue à deux versoirs), *vălătuc* (rouleau), mais pas *sapă* (bêche), *grață* (herse), ne sont pas latins, cela vient du même motif, c'est-à-dire l'introduction d'une nouvelle technique byzantine par le moyen des mêmes Slaves marchands ou par ceux qui connaissaient la façon de travailler la terre sous l'Empire à Constantinople et dans les provinces dominées par l'empereur. On a conservé les termes latins pour les opérations agricoles: *a ara* (labourer), *a sămăna* (semer), *a săpa* (bêcher), *a culege* (cueillir), *a secera* (faire la récolte) <sup>2</sup>, *a treiera* (lat. *tribulare*, battre le blé), *a măcina* (*machinare*, moudre) <sup>3</sup>, *a plivi* (sarcler), mais partout on a gardé les moulins à main, d'où la forme roumaine *moară*, qui vient de *mola* et non de *molendinum*, comme pour le français « moulin » (*râșniță*, moulin, avec le verbe *a râșni*, est pris aux Slaves), où on fabrique la farine (*făină*, mais *a cerne*, tamiser la farine, n'est pas latin); et, au moulin, l'auge, *scoc* est slave, donc, comme pour les autres cas, slavo-byzantin, de même que le son (*tărăță*) et *lamură* (farine pure). *Gireadă* (meule) est slave, mais entre la façon dont on fait la meule chez les Roumains et celle des Gaules il y a des ressemblances évidentes, qui peuvent être plutôt romanes, bien que l'Italie ne les connaisse pas, que celtés.

Pour l'élevage des abeilles, les Roumains ont *stup* (on pourrait le faire venir de *stuppa*; voy. le français étoupe) <sup>4</sup>. Le terme *runc* (place défrichée) se conserve jusqu'à aujourd'hui dans des noms de localité, d'après le mot latin *runcare*, de même que dans les Alpes rhétiques, où on a encore des appellations comme Rungg, Runggen, Rungebuns (*ruca bona*) Rungeletsch ou Rungelitsch (qui correspond au diminutif

<sup>1</sup> Voy. Damé, *Vocabulariu*. *Plug* est, du reste, rhétique: « non pridem inventum in Rhaetia Galliae, quod genus vocant plaumo Raeti »; Pline, XVIII, 18, 48. Voy. aussi Hruševskij, ouvr. cité, p. 247, note 4. Cf. Goos, *Chronik*, p. 110. Pour l'œuvre de romanisation, de la même époque de Trajan, en Belgique, voy. du reste Ceulencer, dans l'*Eph. epigr.*, IV, p. 500.

<sup>2</sup> Voy. Capidan, ouvr. cité, p. 262 (*sicilare*).

<sup>3</sup> *Ibid.*, ad v.

<sup>4</sup> Graur, dans la *Romania*, 1930, p. 226.

roumain *runculeț*), découverts par le chercheur zélé des traces romaines dans ces régions, Steub<sup>1</sup>.

Comme, par conséquent, *runcare* chez les Ladins des Alpes pour la création de la terre arable a un correspondant chez les Roumains dans le substantif *runc* et dans le verbe *a arunca*, on peut dire, avec Julius Jung, qu'ici même, « lorsque les Germains (= les barbares) sont arrivés, ils n'ont pas trouvé des forêts impénétrables à détruire, des cours et des villages à fonder, parce que tout existait déjà. Il ne leur restait qu'à se fixer dans les anciens nids romans »<sup>2</sup>. Ceci d'autant plus que le Goth, en tant qu'agriculteur, n'a existé qu'après l'établissement de Théodoric en Italie. Une époque plus récente, pendant laquelle des éléments survenus auraient pu créer entre les Carpathes et le Danube des *runcs* jusque dans la montagne comme pour le *Runcul Dornei*, ne peut pas être fixée.

La pêcheerie aussi (*pescărie*), avec tout ce qu'elle a emprunté ensuite, est de très ancienne origine. *Unghiță* (transformé ensuite, d'une façon erronée, en *undiță*, de *undă*, onde, alors qu'il est question évidemment de l'« ongle » d'amorce) est donc latine de racine, à côté des termes slaves de *voloc* et de *plasă*; aussi la *rețea* (*retella*, de *retis*) vient du fonds latin. Si le vocabulaire des pêcheurs s'est enrichi énormément par une terminologie slave, c'est que les Slaves, entrant en contact avec Byzance, ont créé de nouveaux termes pour des idées qui, jusque là, leur étaient restées inconnues<sup>3</sup>.

<sup>1</sup> *Rhaetische Ethnologie et Herbstage in Tirol*. D'après Jung, *Römer u. Rom.*, p. 167 et suiv.

<sup>2</sup> Dans la *Zeitschrift für österreichische Gymnasien*, 1876, p. 99: « Als die Germanen kamen, brauchten sie keine Urwälder auszurotten, keine Höfe und Dörfer zu gründen. Sie brauchten sich nur in die romanischen Nester hineinzusetzen ».

<sup>3</sup> M. Candrea, dans *Straturi de cultură și straturi de limbă*, p. 16 et suiv., admet d'après le dilettante dr. Emil Fischer que le manque de noms latins pour les variétés de poisson et pour les outils de pêche vient de la retraite de l'élément romain du Danube et de l'occupation exclusive de l'élevage du bétail (le nom même du Danube en aurait été oublié; mais alors comment l'a-t-on repris?). M. Candrea n'observe pas que les termes concernant les poissons doivent être connus aussi par *celui qui les mange*. Les Slaves ont apporté les distinctions entre poissons et une nouvelle technique de la pêche.

*Meserii* (pour les métiers) est un nom nouveau; on a *maestru* (maître), et *măiestrie* (métier), à côté de *meșter*<sup>1</sup>, et, par comparaison avec ce que les mains humaines peuvent créer, aussi le sens des jours *măiestre* (*magistrae*: d'un caractère mystérieux), et le qualificatif de *măiestru* pour une chanson, de même que pour une action de caractère excellent.

Pour les constructions, la chaux (*var*) est d'importation, mais nous avons déjà montré que la *cărămidă*, *keramīs* (« céramique ») est un emprunt fait aux Grecs à l'époque romaine. L'industrie des tuiles, venant des anciennes légions, a toujours donné des matériaux de construction d'une solidité et d'une élégance toute particulière. Le marbre (*marmură*, aussi *marmor*) était tiré des montagnes du Banat; mais on travaillait surtout en pierre (*piatră*).

Pour d'autres métiers, nous avons le menuisier, *tâmplar* (le mot *stoler* vient de l'allemand *Stühler*, et *dulgher* (charpentier, est d'origine slave) et aussi *faur* et *fierar*, déjà cités pour le travailleur du fer.

Pour les instruments de musique, à côté de *fluier* et de *naiu*, qui viennent de l'époque dace, on a la *vioară*, qui ne paraît pas d'importation récente. Le *condeiu* (plume à écrire), du grec *κονδύλιον*, est venu chez les Roumains par un emprunt ultérieur, mais au commencement on avait la *peană*, *pană* (plume); pour l'encre, si on a le terme slave de *cerneală*, on emploie aussi *negreală*, dont on ne pourrait pas fixer l'époque; peut-être aussi l'encrier (*călimară*; cf. la *calamaria theca*, venant de *calamus*, chez Suétone)<sup>2</sup>.

Les argentiers (*argintarii*) montrent qu'on avait conservé un luxe d'objets de métal<sup>3</sup>.

Pour les industries alimentaires, nous avons le pain (*pâne*), mais on emploie aussi le mot *pită*, slave, d'ou *pitar* (boulangier; le terme, correspondant, de *brutar*, de *Brod* en allemand: pain,

<sup>1</sup> Slavici, *Rumänen*, p. 154. Voy. aussi Iorga, *Istoria meseriilor*, chap. I.

<sup>2</sup> *Claudius*, XXXV. Cf. *καλαμαράς ἀπαιτητής* chez les Byzantins; Wassiliewsky et Jernstädt, *Cecaumeni Strategicon*, Pétersbourg 1896, p. 19.

<sup>3</sup> *Ferrarius*, *argentarius* aussi en latin; *Klio*, XV (1918), p. 293.

vient de Transylvanie par ces femmes habiles à fabriquer le pain que voulait faire venir en Moldavie le prince Alexandre Lăpuşneanu au XVI-e siècle, et pour le marchand de *carne* (chair), *cărnar* et *măcelar* (boucher ; le terme correspondant, *casap*, est turc, dû aux fournitures qu'on envoyait à Constantinople). Nous avons dit que les Roumains seuls ont, à côté de *uleiu*, pour l'huile (en Moldavie: *oloiu*), cet *unt-de-lemn*, qui est la forme périphrastique pour la même huile.

Si, sur Mer (*Mare*) et sur les rivières (*râu*ri, sing. *râu*: mais aussi *gârle*, slave) on circule avec la barque latine (*luntre*) et avec l'ancienne *corabie* grecque, sur les routes (*căi*, sing. *cale*), sur les *drumuri* (sing. *drum*, venant du grec), sur les sentiers (*cărări*), et sur les voies plus larges, pour les chars, voies qu'on divise en *leghi* (lieues), voyagent (*călătoresc*) les marchands (*negustori*) avec leur négoce (*negoş*), pour leurs affaires, *lucru* (du latin *lucrum*, gain, ou *căştig*, de *castigare*, qui, en latin, a cependant le sens de punir), qui a gagné ensuite un sens si vaste. Notons que dans le lithuanien *loba* représente aussi le gain<sup>1</sup>; pour les deux nations il faut admettre donc le même élément barbare comme base. Pour cette notion, les Romains d'Occident ont, au lieu de *lucru*: *cosa*, *chose*, qui vient de *causa*. On vend (*a vinde*) et on achète (*a cumpăra*), on échange (*a schimba*), on compte (*a număra*); (*a socoti*, slave, est ultérieur, de même que le paiement, *plată*). On emprunte (*a împrumuta*) le capital, qui est appelé: *capete* (pluriel). L'intérêt (*dobândă*) peut avoir passé le Danube pour revenir sous une forme slave. *Dator* (débiteur) et *datorii* (dettes) appartiennent à l'ancien chapitre qui est sans doute en relation avec une puissante activité commerciale. Comment pourrait-on croire que rien n'a été donné gratuitement jusqu'à l'adoption du mot turc *degeaba*? Il y a les riches (*bogat* est slave), *avuţi* (« ayants »; cf. *avere*, « avoir »), mais on trouve aussi des pauvres: *mişei* (*miselli*) ou *measeri* (en français *mésel* a gagné le sens de lépreux, puisque, en Orient, les lépreux étaient, pour la plupart des cas, en même temps des mendiants).

<sup>1</sup> Şaineanu, ouvr. cité, p. 132.

Le mot slave *sută* remplace la dérivation, qui aurait été impossible au point de vue phonétique, du latin *centum* pour « cent ». Et, du reste, il peut s'agir aussi d'une influence venue par les marchands slavo-byzantins. Les *numéraux* romains se sont conservés cependant en entier, de *unul* jusqu'à *zece* et au-delà, avec cette forme particulière qui rapporte la seconde dizaine à la première, employant la préposition de direction *spre* (*patrusprezece*, quatorze, = « quatre vers dix »; mais cf. le celté *petrudecaneto*)<sup>1</sup>. Donc le sens de direction qu'a la préposition, et qui est resté, n'est pas de mise pour l'explication: il s'agit d'une quantité qui dépasse, alors que chez les Romains il y avait la soustraction vis-à-vis de vingt pour dix-huit et dix-neuf: *duodeviginti*, *undeviginti*. Les Roumains ont perdu *viginti* en Dacie, mais les Macédoniens l'ont encore dans *ghinghiți*. Les Bulgares comptent d'une façon « thrace », comme les Roumains.

Ceux-ci ont gardé le calcul par dizaine (*douăzeci*, vingt; cf. le français *soixante-dix*, *quatre-vingt-dix*, même *quinze-vingt*, qui se conserve à côté de *octante*, *nonante*, de *octoginta* et *nonaginta*, chez les Picards), jusqu'à *suta* slave, par dessus lequel on passe pour arriver à *mie*, qui est latin. Il ne faut pas oublier le terme militaire de *întâiu* (*antaneus* c'est le soldat qui marche, au lieu de *prim*, qui ne s'est conservé que dans le printemps, *primăvară*, premier temps).

*Anul* (l'année), *luna* (le mois; le mot est pris dans ce sens<sup>2</sup> aussi dans une inscription d'environ 205<sup>3</sup>; les Macédoniens et les Méglénites conservent le terme *mes*, mais chez les Daco-Roumains il y a la même influence qu'en allemand, *mond* (lune) *monat* (mois)), *săptămâna* (la semaine), avec tous ses jours, viennent du latin<sup>4</sup>.

<sup>1</sup> Jullian, ouvr. cité, VI, p. 109, note 6.

<sup>2</sup> Aussi dans le sanscrit et chez les Grecs ( $\mu\eta\nu$ ); Şaineanu, ouvr. cité, p. 132.

<sup>3</sup> C.I.L., III, 1051. Cf. Pârvan, *Contribuții*, p. 130; Şiadbei, *Problemele*, p. 12.

<sup>4</sup> Voy. Iorga, *Câteva observații asupra celui mai vechiu tesar cultural românesc*, dans les *Mem. Ac. Rom.*, XIII (1932).

On a observé que dans le mot « săptămână »<sup>1</sup> on ne trouve pas la transformation du *s* en *ș* (*ch*) et on a cru que c'était une preuve du fait que le terme était venu de « la latinité d'église », ce qui n'est pas acceptable, car la transformation se borne au cas où *s* se trouve dans la syllabe accentuée. Pour *Duminica* (dimanche) dont s'est occupé M. Șaineanu<sup>2</sup>, il faut observer que la vraie forme est *Dumineca* et que celle-ci peut venir de *Dominica*<sup>3</sup>. *Oara* (l'heure), ne s'est conservé que dans l'expression *a doua, a treia oară* (deuxième, troisième fois), à côté du terme *dată*.

*Dimineața* (le matin) et *seara* (le soir; dans l'ancien sens du mot latin *sera*), *noaptea* (la nuit), *zorile* (l'aurore), *răsăritul* (le lever du soleil) et *apusul* (le coucher du soleil; comme chez les Italiens: *ponente*), *amiaza* (midi) (cf. *miez*, milieu; aussi *amiezi*) et *miazănoapte* (minuit) sont à côté d'*amurg*, terme thrace, qui est en rapport avec la couleur rouge du ciel à ce moment (comme aussi pour le cheval *murg*). On dit aussi *asfințit*, avec l'idée de « sainteté », et nous rappelons que chez les Grecs le soleil se couche impérialement, βασιλεύει. Le sens du mot français *aube* (*alba*) se retrouve dans certaines expressions seulement, comme *alba 'n căpistere* (cf. *albul zilei* et *alba 'n sat*)<sup>4</sup>, où ce terme est en rapport avec d'autres mots, comme huche: « l'aube est dans la huche », ou le jour: « l'aube du jour », et le village: « l'aube dans le village »).

Pour les noms des différents mois, depuis longtemps sortis de l'usage commun: janvier s'appelle aussi *Cărindar*, d'après les Calendes, et *Gerar*, d'après *ger*, le grand froid. Février apparaît chez les Macédoniens de même que chez les Albanais comme le mois « court », *scurt*. La forme latine s'est conservée avec les changements phonétiques dans le

<sup>1</sup> Pour *σάββατον* grec, *Byz. Zeitschr.*, IV, p. 187.

<sup>2</sup> Șaineanu, *Semasiologia*, p. 41.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 42. Pour *dies solis*, *Cod. Theod.*, VIII, I. Pour Valentinien ce jour est le jour de Pâques; *ibid.*, II. Voy. aussi « *solis dies quem dominicum rite dixere majores* »; VIII, VIII, II. Voy. aussi *ibid.*, XI, VII, XII. Cf. aussi *Domnica*, femme de Valens.

<sup>4</sup> Țicăloiu, dans la *Zeitschr. f. rom. Phil.*, XLI (1921—1922), pp. 588—589. Voy. aussi ici, plus haut.

roumain *Faur*. Mars est en rapport avec la coutume de mettre au cou des jeunes filles des colliers en fil rouge qu'on dépose ensuite sur un arbre. On les appelle des *mărțișoare*, ce qui a pu donner aussi le grec *μαρτίτσα*. Avril, passé par les mêmes règles phonétiques du roumain, devient *Prier* et, chez les Macédoniens, *Prir*. Mai serait le mois des fleurs, *Florar*, et aussi « *Prătar* », mais nous craignons bien que cette dernière forme (du *pratium* latin) n'ait jamais existé que dans le néo-roumain du Dictionnaire de Bude, rédigé par des philologues de Transylvanie au commencement du XIX-e siècle. Le mois des cerises (*Cireșar*) : juin, précède le mois des grandes chaleurs (*Cuptor*) : juillet, celui où on goûte les fruits (*Gustar*), qui est en même temps *Măsălar*, en rapport avec *messis*, la récolte : août. Cette dernière étymologie a été trouvée depuis longtemps, de même que celle, très curieuse, de *Răpciune*, pour le mois de septembre, qui vient de *raptio*, c'est-à-dire qu'on « ravit » aux champs la récolte. Octobre est, pour les Roumains de Macédoine, « le mois du vin » (*Vinar*). Dans les régions plus froides du Danube, c'est le *Brumărel*, le mois des brumes. Comme chez les Croates, on emploie un nom de saint (St. André, *Undre*) pour le mois de décembre <sup>1</sup>. A côté, on pourrait citer, par analogie avec ces noms de mois roumains d'après leur caractère, celui de *Suhi*, pour mars, dans une note russe de 1141, citée par l'historien Karamzine <sup>2</sup>.

<sup>1</sup> Şaineanu, qui donne (*Semasiologia*, pp. 41—42) plus largement ces noms populaires, parle aussi de *Ningău* (mois des neiges) pour décembre. Il observe que ces noms se rencontrent aussi dans l'Évangile expliqué de 1580 du diacre Coresi (chap. XIV). Le caractère populaire se rencontre aussi dans les mois du dialecte tsakone : juin, *Σεργιη*, juillet, *Ἰωνάκι*, septembre, *Τεργυκὸ*; Hubert Pernot, *Introd. à l'ét. du dial. tsakonien*, p. 361.

<sup>2</sup> Traduction allemande de 1820, I, p. 58. Cf. aussi W. Schmidt, *Das Jahr und seine Tage bei den Rumänen*. Voy. Candrea, dans la *Rev. p. ist., arch. si filol.*, VII, p. 82; *Éléments latins*, pp. 35, 41, et *ibid.*, p. 34. Chez les Slaves du Sud aussi on rencontre ces créations, comme ce « mois de la chute des feuilles » (*listopad*) pour octobre. Ou, chez les Bulgares, pour février, de même que chez les Russes pour mars, *Secico*, *Secula*. Voy. Tzenoff, *Ursprung der Bulgaren*, p. 317. Voy. aussi notre étude citée dans les *Mem. Ac. Rom.*, 1932.



Dans le domaine de l'activité psychologique et de la culture qu'elle peut produire, penser (*a cugeta*), sinon *a mintui* (qui, d'après M. Capidan, est albanais, tout en venant du latin de *mens*) chez les Macédoniens, sont latins et nous avons dit que les Slaves ont ajouté un troisième terme, celui de *a gândi*. *Țoc* et *gioc* (le jeu), ayant un autre sens chez les Macédoniens, se trouvent à côté de *cânt* (chant) et de *cântec*, qui, certainement, n'est que, sous des influences d'Église étrangère, le *cantique* des Latins. Les Roumains seuls ont conservé ensuite, comme substantif, *minte* (*mens*) et ont appelé celui qui est, pour les autres Romains, le *savius* (le sage): *cuminte* et *înțelept*, autres termes qu'ils sont les seuls à avoir. Ceci suffirait pour qu'on apprécie le niveau auquel s'élevait la population qui a formé la nouvelle nation<sup>1</sup>. *A pricepe* (de *percipere*) se place, du reste, à côté des verbes cités: *a cugeta* et *a înțelege*. Le latin *comput* a passé du domaine matériel du commerce, qui a donné le français *compte* et l'italien *conto*, pour devenir en roumain *cumpăt* (mesure, équilibre mental).

On peut donc affirmer que les noms roumains sont, à côté d'emprunts évidents, la meilleure preuve, d'une part, d'un ancien héritage romain et, de l'autre, de la puissance de création de la nation<sup>2</sup>. Dans le domaine de l'activité spirituelle, *a scrie* (écrire) s'est conservé, avec le *scriitor* (écrivain) et la *scriptură* (écriture), avec les *ouă scrise* (les oeufs « écrits »). *Carte* (livre) vient, en roumain seul, de *charta*, qui est le matériel pour écrire, devenu aussi *hârtie* (papier), de la *chartia* grecque, et, si *legere* (français lire; ital. *legere*) a disparu, sauf chez les Macédoniens: *aleadzire*<sup>3</sup>, c'est pour éviter l'homonymie, et pour cela on a introduit le slavon *a ceti*. On fait des notes aussi sur des petits bâtons chez les pâtres (*răboj*; du slave). Nous avons vu que le mot pour la plume (*condeiu*, *kondylus*; cf. la « gondole » vénitienne) a passé par les changements phonétiques du roumain, mais nous avons dit qu'auparavant on écrivait avec la *pană* (plume),

<sup>1</sup> Voy. Pușcariu, dans les *Mem. Ac. Rom.* pour 1936.

<sup>2</sup> Voy. notre étude *Numele la Români*; extrait de la revue *Cuget Clar*.

<sup>3</sup> Communication de M. Capidan.

qui a eu aussi ce sens, et nous venons d'observer que la *călimară* (encrier) a passé par les règles de la phonétique roumaine<sup>1</sup>. On a voulu retrouver une origine étrangère<sup>2</sup> à *școală* (école), mais les Macédoniens ont *scolia* et depuis longtemps *invitiare* est devenu, comme nous l'avons noté, *a învăța*, et des sens nouveaux ont été trouvés aussi pour *a ști* (savoir) et *a afla* (de *adflare* : apprendre). Les comptes sont faits par nombre (*numere*), et les termes pour les opérations fondamentales de l'arithmétique: *a aduna* (cf. addition), *a scădea* (de *excadere*, soustraire), *a înmulți* (multiplier) et *a împărți* (diviser) ne sont pas, à notre avis, des néologismes.

Le rôle du jugement (*judecată*) (du latin) a été, avec raison noté aussi ailleurs<sup>3</sup>. C'est de là que vient *dreptul* (le droit), *dreptatea* (la justice), *îndreptățirea* (la justification), *judete* (le juge), *scaunul de județ* (le siège de justice), *judcătorul* (le juge), *părțile* (les parties), *legea* (la loi), *legea peste lege* (la loi par dessus la loi, donc l'appel), *pedeapsa* (la punition; qui est gréco-latine), *a rămânea de judecată* (« rester de justice », perdre le procès), *jurătorii* (les jurés), *răul* (le coupable; lat. *reus*), *păcatul* (péché). Dans l'administration il y a les *diregători* (directeurs) et les actes qu'ils rédigent (*direse*). Plus tard *vinovat* (terme slave) est arrivé à signifier la même chose que *rău* et on a relevé<sup>4</sup> que la même transformation se retrouve aussi chez Pétrarque, qui oppose les *rei* aux *migliori*. Mais la dénonciation (*pără*) est d'origine slave et la décision (*a hotărâ*, en rapport avec le *hotar*, frontière) vient du magyar.

Toutes les nuances des rapports de famille sont latines. Les Macédoniens ont *ghintă* (*gens*), à côté de la *fara* des Illyres. Il n'y a pas de terme emprunté à un autre vocabulaire: *femeia*<sup>5</sup> (la femme), *bărbatul*<sup>6</sup> (l'homme), *bunicul* (le

<sup>1</sup> Voy. plus haut, p. 137.

<sup>2</sup> Voy. Iorga, *Istoria învățământului*, chap. 1.

<sup>3</sup> Jullian, ouvr. cité, VI, p. 106.

<sup>4</sup> Șaineanu, ouvr. cité, p. 183.

<sup>5</sup> Il est bien certain que famille — *fămeie* — ne peut venir de la polygamie turque, qui aurait existé chez les Roumains et chez les Grecs (?!); M. L. Wagner, dans la *Zeitschr. f. rum. Phil.*, XLI (1921—1922), p. 586 et suiv.

<sup>6</sup> Dans ce sens, *barbatus*, dans les *Arch.-ep. Mitt.*, VI, p. 124, n° 77.

grand-père, le « bon » papa), *auşul* et *auşatec* (chez les Macédoniens, de *avus*), *părintele* (le parent), *tata* (le père; aussi dans la Romagne italienne et dans la langue ragusaine, *dalmate*), *mama* (mère), *muma* (même sens), *vitregul* (lat. *vitricus*; beau-père), *pruncul* (qui vient, d'après M. Sextile Puşcariu, de *puerunculus* latin; la dérivation est acceptée aussi par M. Capidan), *fătul* (le fils), *fata* (la fille), *fratele* (le frère), *fărtatul* (le compagnon), *căsătorie* (le mariage; de *casa*, la maison)<sup>1</sup>, *căsătorii* (les mariés), *văduvul* (le veuf), *socrul* (le beau-père), *soacra* (la belle-mère), *unchiul* (l'oncle), *cumnatul* (lat. *cognatus*; le beau-frère; *cumătrul*, le compère, est slave), *feciorul* (*fetiulus*; fils), *ginerele* (le gendre), *nepotul* (le neveu) (mais pas *văr*, cousin). Ensuite, chez les Macédoniens: sinon *virghir* (vierge), qui est, d'après M. Capidan, albanais, *gione* (jeune), *oarfan* (orphelin), *june* (jeune homme chez les Transylvains), *bătrân* (vieillard) (aussi *senec*)<sup>2</sup> sont des mots latins. Martial se moque des mots *mama* et *tata*, qu'il place dans la bouche d'une Africaine. *Maşteha*, *maştiha* (la marâtre) vient plutôt des notions de droit, qui sont ordinairement revêtues de termes slavons. En face de la famille on trouve le *străin* (*extraneus*), c'est-à-dire l'étranger.

*Însurarea* (mariage) est en rapport avec le latin *uxor*. Pour les fiançailles, *credinţă* et le verbe *a încredinţa* sont en face des mots slaves *logodnă* et *a logodi*. C'est encore du latin qu'on a tiré la forme pour la première rencontre entre les futurs époux: *la vedere* (« pour se voir »), puis viennent *nunta* (le mariage), *cununia* (« le couronnement »), *mire* et *mireasă* (fiancé et fiancée), les deux derniers étant d'anciens noms thraces; *nun*, pour parrain, paraît être aussi d'origine latine<sup>3</sup>. Au lieu du mot slave habituel *iubire* (amour), les Macédoniens ont *vreaire* (« vouloir » quelqu'un) et les Transylvains *a plăcea* (c'est-à-dire avoir du plaisir à voir quelqu'un).

<sup>1</sup> Hasdeu, *Cuvente den bătrâni*, II, p. 5, chez Şăineanu, ouvr. cité, p. 51.

<sup>2</sup> Note de B. Bogrea, dans notre *Ist. a poporului românesc şi a civilizaţiei lui* (différentes éditions aussi en français, en allemand, en anglais et en italien).

<sup>3</sup> *Nonnus*, chez Philippide, *Or. Rom.*, II, p. 649.

*Pețitorul*, le personnage qui demande en mariage, est le latin *petitor*, « qui présente une pétition ». On trouve en effet le mot même de *petitor* dans le sens de candidat à des fonctions, chez Macrobe <sup>1</sup>. La dot (*zestrea*) a été mise en rapport avec le sens de « don » (en latin: *dextra*) <sup>2</sup>. On a donné même à *fin* (le filleul) une étymologie: *filianus* <sup>3</sup>.

Pour la vie sociale on se rassemble pour les repas (*mâncare*), pour la *cină* (*coena*) et le *prânz* (*prandium*), à midi. On accepte volontiers l'hôte (*oaspetele*), qui prend part au repas (*se ospătează*).

Pour les constructions, *castellum* a disparu (de même que *castrum*, qui, en Grande Bretagne, donne *cester*, *chester*, *xeter*, comme Viraconium, Wraxeter) <sup>4</sup>. Le *castru* des Roumains de Macédoine paraît avoir été emprunté aux Grecs, qui l'avaient des Romains. Si notre *coșteiu* en Transylvanie est venu du magyar *kostély*, on peut se demander si ce n'est pas là une reprise d'un ancien mot roumain. La localité de Kostolac montre la conservation au-delà du Danube, chez les Slaves aussi, du terme romain.

La vie politique conserve la *cetate*, et elle a eu jadis, pour la réunion (*adunare*), le mot *cuvânt*, qui est arrivé à signifier *parole*, alors que les Albanais ont conservé *kovent* <sup>5</sup>. Une habileté extraordinaire d'enrichir la langue par des métaphores a contribué à accroître sans cesse ce fonds latin <sup>6</sup>, qui n'est pas seulement une base, mais un trésor linguistique complet.

Șăineanu avait relevé avec raison la « sonorité, on pourrait dire la solennité avec laquelle la nation a traité les mots d'origine latine » <sup>7</sup>.

<sup>1</sup> *Saturnales*, III, 14, 7 et suiv.

<sup>2</sup> Șăineanu, ouvr. cité, p. 103.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 48.

<sup>4</sup> Inscriptions latines aussi en Irlande.

<sup>5</sup> Pour *conventus*, Coroiu, *Actele congresului de studii bizantine* de Sofia, p. 363 et suiv.

<sup>6</sup> Șăineanu, ouvr. cité, p. 135.

<sup>7</sup> *Ibid.*, p. 247.

Les éléments anciens barbares ont contribué cependant souvent à faire changer le sens des mots. Le même Şaineanu a relevé une quantité de mots qui en ont un autre correspondent au sens albanais. Ainsi pour *falce* (faulx), *grâu* (blé), *măiestru* (maître), *muşchiu* (muscle), *a ura* (présenter des souhaits; de *orare*, prier), *soţ* (dans le sens de *conjux*, pour le féminin), *a astupa* (couvrir), *vară* (dans le sens de *primăvară*; printemps), *vârtute* (comme puissance physique) <sup>1</sup>. On a observé aussi des similitudes avec le lithuanien, comme pour *cerul gurii* <sup>2</sup> (« le ciel de la bouche »), pour le palais, ce qui ne peut venir, de même que dans le cas de la *doina* (chanson plaintive du pâtre), que des rapports étroits, dans différents domaines, des Lithuaniens et des Lètes avec les Daces. C'est encore par l'ancienne source barbare qu'on a expliqué le terme de *ficat* pour le foie, qui correspondrait à l'ancien mot grec signifiant « engraisé de figues » <sup>3</sup>.

Mais d'autres langues romanes ont aussi, plus ou moins cachées, des formes comme celles du roumain. Nous lisons ainsi, dans le livre *A travers les Espagnes*, de « l'auteur des Horizons Prochains » <sup>4</sup>: « Des cavaliers... vont *l'amble* sur le chemin » <sup>5</sup>, ce qui correspond au verbe roumain *a umbla* (du latin *ambulare*). Depuis longtemps l'encyclopédiste dilettante Marco Antonio Canini citait des formules italiennes: *fa-ti in quà* (qui est absolument le roumain *fă-te încoa*: viens ici, « fais-toi vers moi »), ou *fa luogo* (en roumain *fă loc*, fais place) <sup>6</sup>.

*La façon dont les Roumains ont employé ce trésor est à la hauteur de la valeur qu'il avait lui-même.*

Il est possible que partout, sauf le chant du pâtre pour rythmer la marche des brebis, on soit parti, pour la poésie, du chant religieux. Tout de même, le rythme a précédé les

<sup>1</sup> *Ibid.*, pp. 86—87.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 102.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 103. Cf. pour les étymologies, tout récemment, Sextil Puşcariu, *Études de linguistique romane*, Cluj-Bucarest, 1937, p. 352 et suiv.

<sup>4</sup> 4-e éd., p. 81.

<sup>5</sup> Du même aussi « les figuiers déploient leurs frondes ».

<sup>6</sup> Ouvr. cité, p. 68.

paroles. Une littérature populaire est certainement très ancienne <sup>1</sup>. Car, ainsi que nous venons de le dire, le rythme une fois appris a créé, sans cesse, des morceaux lyriques, pour certains moments de la vie ou pour certains sentiments. Au fond, le pâtre n'est pas toujours, comme on l'a cru, le principal créateur; il a seulement certains chants qu'il répand au fur et à mesure de ses migrations <sup>2</sup>. D'autres ont dû venir de la coutume des chants de fêtes et de ceux qu'on faisait entendre aux funérailles (*bocete*, dont il a été déjà question; les *naeniae* romaines, les *voceros* de Corse).

En ce qui concerne la chanson héroïque, c'est l'Occident qui l'introduira: de France à Naples, de Naples en Albanie, d'Albanie chez les Serbes, qui n'ont rien chanté avant le XIV-e siècle, époque de la gloire, mais surtout des souffrances de la nation. Les Roumains ont emprunté la ballade aux Serbes, c'est-à-dire indirectement aux Français, quand, au XIV-e siècle, l'épopée se brisa en fragments <sup>3</sup>, comme pour les « romances » du romancero espagnol.

Il est bien connu que de pareilles romances sont habituelles chez les Grecs aussi, jusqu'au commencement du XVII-e <sup>4</sup>.

Une très ancienne politesse cérémonieuse a donné sans doute naissance, chez les Roumains, aux très belles « oraisons » (on a même conservé le terme de *orație*, pour les

<sup>1</sup> Voy. Iorga, *Ist. literaturii românești*, I, chap. 1.

<sup>2</sup> Voy. nos deux conférences sur la chanson populaire roumaine dans le *Flambeau belge* en 1936.

<sup>3</sup> Voy. Jireček, dans les *Sitzungsberichte* de Vienne, II, p. 60, note 9. Aussi sur les empereurs Douchan et Ouroch (*ibid.*). L'emploi des figures royales va jusqu'à un Étienne d'Herzégovine. A Spalato en 1547 on trouve: « cantando in schiavone del re Marco »; p. 61, note 2.

<sup>4</sup> « Se consolent en chantant communément une longue et lamentable complainte qui fut faite sur la mort de Scanderberg, Milo Comnene et autres princes grecs contenant leurs beaux faits d'armes contre le Grand Seigneur, car ils luy firent longtemps la guerre et ne se peut jamais le Turc emparer de la Grèce, que après leur mort »; *Peregrinations du St. Jean Palerne, Corsien*, 1606, pp. 497—498. A la p. 506, la captivité par un sortilège de « Milo Comnène ». A la p. 507: « Le chasteau du dict Comnene appelé Zechau ». Cf. aussi Julius Sahr, *Das deutsche Volkslied*, Leipzig, 1905 (aussi pour la bataille de Mohács).

mariages). Il est même curieux de voir combien elles ressemblent à certaines chansons françaises, comme celle-ci :

Honneur à la compagnie  
De cette maison  
A l'entour de la table  
Nous vous saluons;  
Nous sommes venus de pays étrange  
Dedans ces lieux.  
C'est pour vous faire la demande  
De la part de Dieu,

ou :

Mame de céans,  
Vous qui avez des filles,  
Faites-les se lever,  
Promptement qu'elles s'habillent,

ce qui correspond parfaitement au début de la chanson roumaine : « Levez-vous, levez-vous, grands seigneurs ».

Puis :

Nous leur passerons un anneau d'or au doigt  
A l'arrivée du mez de mai,  
Nous leur donnerons des bagues et des diamants  
A l'arrivée du doux printemps <sup>1</sup>.

En général, c'est une poésie qui ne se transmet pas, mais est sans cesse improvisée <sup>2</sup>, — comme pour la vie politique quelquefois, — dans ce monde populaire qui a conservé seulement, comme dans la confusion de *lege* avec « religion » et dans le précepte moral de *se şade* (il sied), *se cade*, *se cuvine* (il convient, avec tout ce qui part de cette ancienne racine de *cuviință* : convenance; cf. *cuviincios* : convenable), qui est la stricte discipline de Rome.

<sup>1</sup> Ampère, *Poésies populaires de la France*, p. 388.

<sup>2</sup> En Bosnie tout morceau est dit une seule fois; Jireček, mém. cité, p. 62. Voy. aussi Dragotin Subotić, *Yugoslav popular ballads*; Gesemann, *Studien zur süd-slavischen Volksepik*, Reichenberg, 1926.

La musique suit, sans aucun mélange roman<sup>1</sup>, les anciennes lignes des mélodies préhistoriques, auxquelles doivent tant aussi les Yougoslaves actuels, sortis en grande partie des mêmes racines<sup>2</sup>.

En ce qui concerne aussi l'art, il continue la tradition préhistorique<sup>3</sup>. Donc l'art populaire, dans tout ce Sud-Est européen, conserve quelquefois, avec une fidélité étonnante, les anciennes formes de vases. Ceux qu'on fabrique aujourd'hui

<sup>1</sup> Les mélodies pentatoniques « magyaro-szekler avec des vers octosyllabiques » de M. Bela Bartok (voy. la revue roumaine *Musică și poezie*, I, 9-10, p. 22) ne sont dûes qu'à l'imagination de l'auteur, de même que les rapports avec les Tchérémites de la Volga, ce qui représenterait « un trésor culturel des Magyars, apporté des frontières de l'Asie » (*ibid.*) ou avec les mélodies heptasyllabiques (p. 23). Cf.: « Les formes roumaines d'origine magyare ont été de nouveau reprises par les Magyars », p. 23. Voy., du même, *Volksmusik der Rumänen von Maramureș*, Munich, 1923. Voy. du même, *Chansons populaires roumaines du département Bihor*, Bucarest, 1913. M. Bartok accorde aussi aux Tziganes le peu qui reste; *ibid.*, p. 24. Les Roumains auraient eu quelque chose du côté du Bihor et de Inidoara; p. 23. Quant aux Roumains libres au Sud des Carpathes, ils auraient pris ce qu'ils ont et ce qu'on pourrait trouver encore (comme dans le Maramurăș et dans le comté d'Ugocea) de l'Irak et de la Perse; p. 25. Voy. aussi *Die Volksmusik der Magyaren und der benachbarten Völker* (dans les *Ungarische Jahrbücher*, XII).

<sup>2</sup> Pour la *bougarchitza*, μέλος βουλγαρικόν, Jireček, *Mém.*, II, p. 61, note 2. Pour ce qui est commun dans la littérature balcanique, Dieterich, dans la *Zeitschr. des Vereins für Volkskunde*, Berlin, 1902, pp. 145—155. Cf. Reinhold Trautmann, *Das russische Heldenlied*, dans l'*Euphorion*, XXVII<sup>3</sup>, Stuttgart, 1926. L'histoire du « maître Manole » (Emmanuel) aussi chez Tzenoff, *Abstammung*, pp. 299—301. Dans le dernier numéro de 1936 de la *Nouvelle revue de Hongrie*, des correspondances bien connues de cette légende de la femme de l'architecte qui doit être enclose vivante dans les murs d'une église pour donner une vie et une durée à la construction, sont signalées, comme on le savait depuis longtemps, chez les Grecs dans la légende du Pont de l'Arta et dans une forme magyare qui est de la Transylvanie seule; et l'auteur de l'article, qui en donne une bonne traduction, s'évertue à montrer que néanmoins il est impossible que les Magyars l'eussent prise aux Roumains, alors qu'il est bien naturel que ces derniers aient participé à la communauté du Sud-Est européen concernant cette légende intéressante, en rapport avec une coutume asiatique, mai aussi, probablement, thrace, qui vit encore dans la tradition populaire.

<sup>3</sup> Les ornements de Chalkopratéia sont les mêmes que sur les tapis actuels; Ebersolt, *Sanctuaires de Byzances*, p. 81.



à Silistrie ont une ligne antique parfaite et dans certains ornements en relief des régions de l'Argeș, mais aussi dans les Balcons, on a les figures et les procédés techniques des « bols mégariens » qu'on a trouvés à Olbia <sup>1</sup>.

On rencontre cette communauté aussi dans les proverbes roumano-albanais, roumano-yougoslaves et gréco-slaves.

A une époque ancienne a dû pénétrer, par le moyen de Byzance, — mais il n'est pas certain qu'il n'y ait pas aussi un intermédiaire slave venant du Sud, — le conte populaire, qui vient de l'Inde. Le rôle qu'y jouent les animaux ne peut être qu'oriental. Ainsi, celui, magnifique, du cheval nourri de braise qui conserve ses vertus jusqu'à la mort. Mais l'introduction des figures chevaleresques, comme celle du Făt-Frumos (le Beau Fils), qui correspond au Digénis Akritas des Byzantins, montre bien l'époque des croisades et, quant à la présence des empereurs « verts et rouges », elle prouve un contact avec les Touraniens, qui désignent de cette façon les points de l'horizon. Le nom du *zmeu*, du dragon, est balcanique, mais son idée peut être mise en rapport avec le « draconisme » thraco-dace et avec le culte du serpent, qui a provoqué maintes théories modernes bizarres. Enfin, le milieu impérial et le culte de la fille de l'empereur sont d'origine byzantine. Ce qui est très curieux c'est que certains thèmes, comme celui du couple d'amants que poursuit du feu de son haleine l'empereur offensé, se retrouvent dans la littérature portugaise, et nous avons rencontré d'autres sujets dans le Limousin, où le conte populaire a pu pénétrer directement par Byzance <sup>2</sup> ou par les Arabes qui, dans ce domaine, n'ont rien pu créer d'eux-mêmes. On a donc à faire à une synthèse complexe, dans laquelle les Roumains ont introduit seulement de la vivacité et du sentiment, mais dans les contes caricaturaux, comme dans celui de *Neghiniță din urechea boului* (« la petite ivraie de l'oreille de boeuf », ce qui signifie un héros si petit qu'il peut être comparé à un grain d'ivraie pouvant habiter

<sup>1</sup> Minns, ouvr. cité, p. 352.

<sup>2</sup> Voy. *Byz. Zeitschr.*, XVIII, pp. 247—248.

dans l'oreille du boeuf de labour, et capable de donner les meilleurs conseils), l'humour tout particulier de la race. Dans les contes populaires albanais apparaît aussi le drac (*dréki*)<sup>1</sup>.

D'un caractère généralement sud-est-européen sont, du reste, aussi les spectacles populaires communs pour les fêtes: les mêmes « ours », les mêmes « chèvres », les mêmes faux vieillards avec le masque de ces animaux ou de cet âge<sup>2</sup>.

Enfin, des superstitions communes se rencontrent sur un ancien fonds préhistorique, d'un bout de ce monde carpatho-balcanique à l'autre. Ainsi pour les « jours de la vieille », c'est-à-dire pour les jours des giboulées de mars, qui ont un correspondant au moins chez les Grecs (*τῆς γροῦς οἱ μέρες*)<sup>3</sup>.

---

<sup>1</sup> Pour l'origine indienne des contes, voy. Şaineanu, *Basmele române*, et Kretschmer, dans *Festschrift gewidmet den Teilnehmern am Deutschen Orientalistentag*, Vienne, 1930. Cf. Leskien, *Balkanmärchen*, Iena, 1915; aussi Maximilien Lambert, *Albanesische Märchen* (dans les *Schriften der Balkankommission*), Vienne, 1922; le même, *Vom Goldenen Horn, Griechische Märchen aus dem Mittelalter, nach dem Urtexte verdeutscht*, Vienne, 1922. Cf. aussi *Die Volkspoesie der Albanesen*, Séraïévo, 1917, et Hans Lietzmann, *Byzantinische Legenden*, Iéna, 1911.

<sup>2</sup> Voy. Wace, *Mumming plays in the Southern Balkans*, dans les *Annuals of the British School of Athens*, XIX (1912—1913), pp. 248—265.

<sup>3</sup> *Ἡμερολόγιον τῆς Μεγάλης Ἑλλάδος*, 1922.

## CHAPITRE V

### GROUPEMENTS POLITIQUES FONDAMENTAUX

Le plus grand défaut, lorsqu'il s'agit de juger les choses du passé roumain réside dans l'ignorance totale, de la part de beaucoup d'étrangers, des conditions dans lesquelles vit, jusqu'aujourd'hui, cette nation et, surtout, de la structure des groupements populaires, de caractère organique, qui datent de deux milléniums.

*Les habitations solitaires des Roumains*<sup>1</sup> *représentent la forme la plus modeste de leur vie.*

Une attention particulière est due aux charbonniers du Bihor et aux *blidari*, fabricants de plats de bois, qui représentent *la vie dans les clairières des forêts.*

De l'autre côté, il y a le *popas*, le séjour passager des pâtres, que représentent le groupe d'arbres, la fontaine, la source, l'abri. De pareils noms existent même en Italie, comme *ad duas, tres tabernas*<sup>2</sup>.

En troisième ligne, comme forme plus humble des habitations d'agriculteurs, les *colibași*<sup>3</sup>, *des colibes*, qui se sont conservés jusqu'aujourd'hui dans leurs chaumières près de la

<sup>1</sup> *Plebe* et *țupul* dans la Zagora, ont cependant une origine vénitienne postérieure; Hâciu, *Aromânii*, 1936, p. 62, note 2. Cf., en général, Henry Maine, *Village communities in The East and West*, Londres, 1907; Slater, *The english peasantry*; Meitzen, *Siedelung und Agrarwesen der Westgermanen und Ostgermanen, der Kelten, Römer, Finnen und Slaven*, 1895.

<sup>2</sup> Jung, *Geographie*, pp. 37—39.

<sup>3</sup> *Kalītia*; *Rev. Arch.*, VI<sup>2</sup> (1849), p. 142. Des kabiles aussi chez Ammien Marcellin, XXXI, 11, p. 2—5. La vie dans des *colibes* des Albanais de la Mousakia, *Ἑπετηρίς βυζαντινῶν σπουδῶν*, I, p. 254.

forteresse de Bran<sup>1</sup>, avec, aussi, « les maisons-cités » jusqu'à 1300 mètres de hauteur; les habitants élèvent du bétail, en ajoutant ce que peuvent donner de modestes occupations agricoles, car il s'agit de fait d'anciens pâtres transhumants qui sont restés fixés dans le lieu de leur séjour passager. Les habitations sont séparées par des frontières qu'ils appellent *hat*, avec des lignes d'arbustes, *huceaguri*.

A un échelon plus haut, comme solidité, il y a le *katoun* (en roum. *cătun*), dont le nom avait, chez les Byzantins du XII-e siècle, une signification militaire, les troupes qui s'arrêtaient quelque part devant aussitôt se « cantonner ».

Dans une région riche en *vici*, ce nom du *vicus*<sup>2</sup> a disparu lui aussi, de même que celui de *colonia*, qui seulement sur le Rhin a donné Köln (Cologne), à côté de Coblenz, qui est une Confluentia, de Mainz (Mayence), qui est Moguntiacum. En échange, il y a, comme en Albanie et comme en Égypte, où, comme nous l'avons déjà dit, le Caire s'appelait El Fostat, le *fossatum*<sup>3</sup>, d'où, par la forme *fsat*, conservée aussi par les Albanais, on a le *sat*. Mais ceci ne signifie qu'un « emplacement entouré de fossés ». Il ne paraît pas venir du développement de la cannabe, mais de ces *fossae limitales* qui sont prévues dans les statuts des colonies<sup>4</sup>. Du reste, *vicus* ne s'est conservé nulle part chez les descendants des Romains. L'État officiel militaire a remplacé l'État barbare ou de création spontanée. Mais cette dérivation du *fossatum* ne se rencontre dans aucune autre région romane.

Chez les Français, — *ay* à la fin des noms de villages vient de l'*-acum* latin, ce qui signifie la propriété, le *fundus* d'un colon, d'où est parti l'établissement, alors que ce suffixe manque complètement des deux côtés du Danube.

<sup>1</sup> Voy. aussi J. Simionescu, dans le journal *Universul*, 1936, n° 180. Comme village dans cette région: Moeciu (vieux terme slave), Cheia, Fundata, Sohodol.

<sup>2</sup> Chez les Germains un Bardonwic; Jung, *Geographie*, p. 115. Puis en Hollande. Aussi chez les Serbes, *vās, vas*; voy. Jireček, *Gesch. der Serben*, I, p. 147, note 3.

<sup>3</sup> « Phossaton » aussi dans la législation byzantine *Procheiron*. Cité par Jireček, *Arch. f. slav. Philolog.*, XXII (1900), p. 213.

<sup>4</sup> Voy. la colonie Julia Genetiva (sous César), dans *Ephem. epigr.*, II, p. 112.

La cour (*curtea*) se forme cependant avec tout son ressort seigneurial, ainsi qu'on la verra au V-e siècle sur les *latifundia* danubiens du grand général Aétius ; on trouve le nom de *chorta*, venant de *cohors*, aussi dans des inscriptions<sup>1</sup>. On travaillait (*a lucra* ; du même *lucrum*, gain) « *in parte* » (en partie), comme pour le métayage, dont le nom vient du provençal et de l'italien, qui signifie la moitié. On savait dès les débuts ce que c'est qu'un *loc* (lieu) et ce que c'est qu'un *marginē* (marge).

Dans leur développement, qui tendait à la création d'unités plus vastes, auxquelles on donnera plus tard d'autres noms, les villages s'étendent sur une ligne de colonisation qu'on peut suivre sur la carte. Un jeune chercheur, M. H. H. Stahl, l'a fait pour la Vrancea<sup>2</sup>. Quelquefois le nouveau village est près de l'ancien, et on a alors « le village d'en bas » et « le village d'en haut » (*de jos*, latin *deorsum*, et *de sus*, latin *sursum*), avec des habitants appelés « Joseni » et « Suseni », ou, d'après la région d'où ils viennent, « Pământeni » (indigènes) et, par exemple, « Ungureni » (venant de Hongrie). La dérivation est contenue ordinairement dans le suffixe. Ainsi le village de Scăieni vient du village de Scăioși (Les Épineux), Clejani de Cleja, par émigration. Dans le district valaque de Prahova, il y a même un village des vieillards, Bătrâni, opposé à celui qui a été créé par les jeunes, lesquels ont adopté un autre nom.

En Transylvanie on précise une distinction entre le village rassemblé (*sat adunat*), et le village dispersé (*răsfirat*)<sup>3</sup>.

De cette façon l'extension des habitations restées romanes a un caractère calme et sédimentaire, alors qu'au-delà du Danube il y a un terrain agité par les explosions des conquêtes et des colonisations. Ceci résulte, d'une façon naturelle, de l'action, *là seulement*, d'un Empire, qui s'est maintenu par de pareilles transplantations sur un terrain qui a été tant de fois ruiné et désolé par les luttes incessantes *qui n'ont pas eu lieu sur la rive gauche, où n'était qu'un simple passage*. Et, à savoir, un passage *seulement par les deux grands gués, comme*

<sup>1</sup> Dessau, ouvr. cité, I, p. 512, n<sup>o</sup> 2568.

<sup>2</sup> Dans l'*Archiva socială* de M. Gusti, année 1932.

<sup>3</sup> Chelcea, *Schiță monografică asupra Lugerdului-Someș*, p. 8.

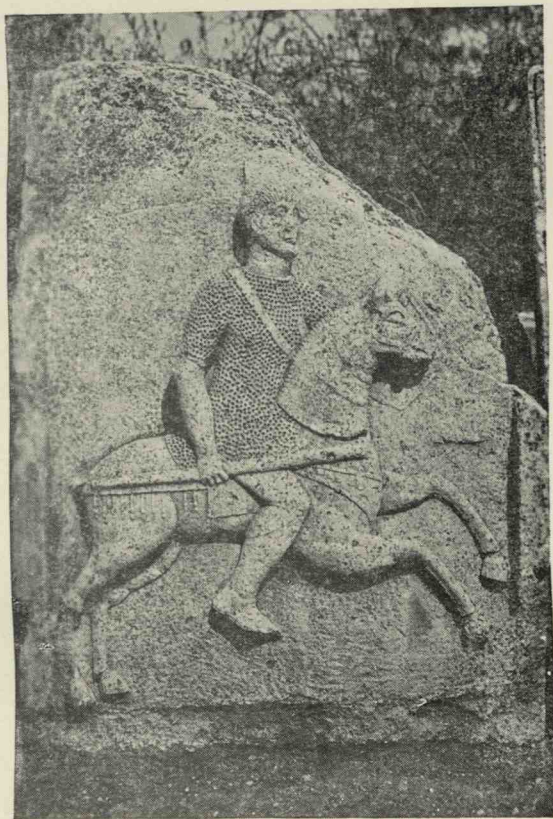


Fig. 19. — Soldat romain du temps de l'empereur Valens.  
Sculptures du Tropaeum.

*cela est visible par les traces slaves ou touraniennes en ces deux seuls points: Isaccea et les Portes-de-Fer.*

Déjà à une époque ancienne, les nouveaux villages de fondation populaire, comme ceux des anciens *vici*, apparaissent. Ils portent le nom de l'ancêtre, avec la finale *-ești* (cf. l'ital. *-eschi*, Monaldeschi), mais dans d'autres endroits les nouveaux venus sont reliés par la finale *-eni* avec le village d'origine ou avec l'aspect de la localité. Il arrive que les deux suffixes se mêlent. Ainsi, à côté des Popișteni (ce qui signifie ceux qui viennent du village de Popești), les Vălenești, ceux qui tirent leur origine de Văleni, des « hommes de la vallée » c'est-dire « de la rivière ».

C'est surtout en Moldavie que ce suffixe *-eni* avance sur les villages de descente généalogique, alors qu'il représentait au commencement seulement l'origine géographique. Il en résulte des noms comme Liteni, Folticeni, Focșani (de Litu, Folticiu, « le grand mangeur », et de Focșea), ou bien Răducăneni, du nom d'un Răducănu. Au Nord de la Moldavie il y a aussi la finale slave généalogique adoucie *-ăuți* (*-owce*), avec une racine slave ou un nom commun: Rădăuți, de Radu, et même une racine roumaine, comme dans Frătăuți. Quelquefois, lorsqu'il est question d'un ancêtre-femme, une *strămoașă*, le village porte son nom sans suffixe: Fărcașa, Țibana, Comana, Vidra. Mais on trouve aussi des noms masculins isolés, sans suffixe, comme Panciu, Buftea, Chitila (du nom de Chitulă, donc le « village de Chitulă », du chasseur qui vise bien).

Des noms montrant le caractère visible de la localité se rencontrent dans Gârleni, Râureni et Văleni, qui ont le même sens riverain, dans Pădureni (« ceux des forêts »), Bălteni (« ceux des marais »), Rogojeni (« ceux des joncs »), Singureni (« les Solitaires ») et même le sentier et la clairière ont donné des noms d'origine à des villages: Cărăreni, Lumineni<sup>1</sup>. Le

<sup>1</sup> Damien P. Bogdan, dans *Raze de lumină*, VI (1934), p. 341. Les origines nationales ou apparemment nationales se rencontrent aussi dans des noms comme Ungureni (de Hongrie), Tătăreni (chez les Tatars), etc. Jidești vient du vieux nom Jid=Juif. Cf. J. Bogdan, *Documentele lui Ștefan-cel-Mare*, I, p. 119.

nom de *Urlați* (de fait « les Hurlés ») ne peut venir que de, *urlătoare* (la cascade), à cause du bruit qu'elle fait. *Urziceni* vient de la présence des orties (*urzici*). *Merei* représente la forêt impénétrable (de fait continue, de *mereu*). *Humor* et *Homoriciu* viennent du nom slave de la colline: *holm*. Si un village s'appelle *Izvoarele* (Les sources), cela indique le caractère de la localité. *Pădureni* (« Les gens de la forêt ») et *Poienarii* (« Les gens de la clairière ») rentrent dans la même catégorie. Parfois, la localité, tirant son nom du caractère géographique, se termine par le suffixe *-iș* ou *-et*: *Periș* et *Peret*, Les Poiriers ou, pour La Chênaie: *Gornet*, de *gorun*, pour Les Cornouillers: *Cornet*, de *corn*, etc. D'autres fois il n'y a que la forme du nominatif pluriel pour désigner un village: *Peri*, *Poiriers*, *Meri*, *Pommiers*, *Soci*, *Sureaux*<sup>1</sup>. Le suffixe *-iște* représente un état de choses antérieur qui a disparu. Ainsi: *Siliște*, la place où a été un village (en slavon *sélo*), *Cărpeniște*, la place où on a coupé les arbres qui s'appellent *carpeni* (charmes).

La production de l'endroit transparait dans des noms comme *Ocne* (Salines), *Doftana* (qui vient de *dohot*, poix), comme *Pucioasa* pour le soufre. Certaines créations économiques ont pu aussi donner des noms à une localité comme *Moreni*, de *moară* (moulin).

*Corbii-de-Piatră* (« les corbeaux de pierre ») rappelle sans doute l'existence d'un emblème sculpté du pays, qui était, pour la Valachie, le corbeau, de même que, probablement, dans *Lăuni* il faut reconnaître les Lions.

Les noms des villages, surtout étant donné l'antagonisme naturel qui existait entre les anciens et les nouveaux venus, comprennent parfois aussi des sobriquets: *Pârliții* et *Afumații* (Les Brûlés, Les Enfumés) représentent ceux qui sont venus après un incendie. A cause du mépris avec lequel les *Cojans* (probablement des « *Coșans* », ceux qui errent dans des chars recouverts d'une toile, *coșuri*) répondent au mépris des *Mocans* d'origine pastorale, les inter-mariages étant rares, tel village fondé par les pâtres est appelé par les voisins: *Râncezi*

<sup>1</sup> M. Costăchescu, *Arderea Târgului de Floci*, p. 79.



(Les Rances) à cause de leurs chemises mouillées dans le petit-lait.

Les chemins des pâtres peuvent être ainsi très bien reconstitués. Pour le district de Ialomița, il y a toute une ligne de localités qui s'appellent: *Cireșul* (Le Cerisier), *Cioara* (La Corneille), *Stânca* (même sens), *Malul* (Le Rivage). Le nom de *Făurei* correspond probablement aux Tziganes qui y faisaient fonction de *fauri* (maréchaux ferrands) pour les chevaux des troupeaux.

Des animaux sont indiqués quelquefois, comme dans Corbu, sinon dans Vidra. Dans Boureni on voit ceux qui viennent de forêts où il y a des bisons.

Certains noms de Moldavie ont un caractère militaire: *Dărăbani* (les Trabants), *Sulița* (La Lance), ce qui pourrait signifier la même chose qu'en Occident, une lance avec toutes les unités militaires qu'elle comprend. D'anciennes fortifications sont rappelées dans le nom de *Cetate*.

D'autres villages sont en rapport avec des occupations de commerce, comme *Bivolarii* (Les Buffliers), *Podul Iloaii ou Loloii* (« Le Pont de la femme d'Élie »), avec les foires, comme *Târgul Frumos* (la Belle Foire). Ou bien de pareilles occupations donnent aussi le nom de ceux qui gardent le pont sur l'Olt: *Podarii*; comparez: *Vădenii*, de *vad* (gué).

Le village qui, jadis, avait été relié à la ville, arrive maintenant à être autonome. En Asie Mineure même on trouve des « villages de constitution indépendante, correspondant à celle des πόλεις<sup>1</sup>, mais devant un tribut à ces mêmes villes<sup>2</sup>.

On se rassemble (*se adună*) dans des assemblées (*adunări*) qui ont été appelées, comme nous l'avons déjà indiqué: *cuvânt*, au début (comme dans l'albanais: *kovent*)<sup>3</sup>; elles étaient

<sup>1</sup> Victor Chapot, *La province romaine proconsulaire d'Asie depuis ses origines jusqu'à la fin du Haut Empire*, 1904 (dans la « Bibl. de l'École des Hautes Études », 150), p. 96. Des *comarchi*, *ibid.*, pp. 97—98.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 98.

<sup>3</sup> Șaineanu, ouvr. cité, p. 34, note 1 (d'après le Lexique de Bude et la revue *Contimporanul*, II, p. 595). Pour ce qui correspond au changement de sens du mot *cuvânt*, *ibid.*, p. 127.

en même temps, ainsi que nous aurons l'occasion de l'observer ensuite, des fêtes d'église aussi (*hramuri*)<sup>1</sup> et des foires (*bâlciuri*; sing. *bâlciu*) ou *bunciuri* (d'après le mot hongrois *bucsú*; avec le même sens) ou, avec un terme allemand, en Moldavie: *iarmaroace* (germ. *Jahrmärkte*). Il y a aussi, d'autres noms, comme le nom grec des foires: *panairuri* dans la Dobrogea (*πανηγύρις*) et les *sboruri* ou *nedei* (d'après le nom slave du dimanche, *nédélia*), en Valachie. On a trouvé aussi, pour le noms de ces réunions d'église, la forme *mărturii*.

Un des groupements les plus anciens et les plus largement étendus est celui des Longchamps (*Câmpulung*), qu'on rencontre sur toute la rive gauche du Danube et qui sont en rapport avec le Câmpulung du Pinde, correspondant au Longchamp français. Il ont certainement un caractère général roman et méritent, de même que les *Chioajde* (dont le nom vient de *Kövesd*, en hongrois, qui part de *kö*, rocher, dans une région où il y a la montagne du *Siriul*, dont le nom signifie en hongrois « colline »), et les *Cobâle* (le nom ne viendrait-il pas de *colibe*?), qu'on s'y arrête.

A côté du « Longchamp » moldave, valaque, russe, de celui du Maramurăș, celui qui est mentionné pour les Balcan dans une source byzantine, à côté du Champ-de-Dragoș en Moldavie, dans le district de Neamț, nous avons donc, dans ces « Cobâle » (cf. de Kabyles d'Afrique) et dans les *Chioajde*, sur la rivière de la Bâsca, une vie comme celle des régions autonomes de Moldavie, comme dans la Vrancea et au Chigheciu ou Tigheciu (le nom ne viendrait-il pas du verbe *a tivi*, ourler, et du substantif *tighel*, ourlet?).

Une pareille vie s'est conservée aussi dans le groupe, ou dans ce qu'on pourrait appeler la « judicature » de Souli, dans les Balcan occidentaux, avec les célèbres Souliotes, qui, Roumains d'origine, en sont arrivés à parler grec et albanais. Il y a cinq villages où n'existait aucune autorité étrangère autre que celle du spahi choisi par le Sultan, comme le faisaient les princes de Moldavie avec leur *vornics*, représentants de leur pouvoir, à Câmpulung de Bucovine, et dans la région de

<sup>1</sup> Pour *hram*, Jireček, *Gesch. der Serben*, I, p. 244, note.

la Vrancea. Les Souliotes ont des villages qui leur appartiennent et qui leur fournissent du raisin, du vin, du blé. Ils conservent comme base économique le travail au champ avec des gens payés, les « héritiers » étant, d'après l'ancienne coutume byzantine, des « zeugites ». Les fils seuls succèdent. Le butin est partagé en portions égales, l'église ayant sa part. On donne comme dot aux filles deux et jusqu'à quatre bœufs, une vingtaine de brebis, à côté des pièces de vêtement. Le « pays » est gouverné par les vieillards. Il n'y a pas d'impôts. Un assassinat est puni par un autre assassinat, comme chez les Albanais, ou bien par le rachat de la vie du coupable<sup>1</sup>.

Sur ce monde de village, en Orient ou en Occident sans distinction, le souvenir de l'empereur considéré comme nécessaire, était si vivant que, jusqu'à Augusta Vindelicorum on mentionnait comme le *dominus noster perpetue Augustus* l'empereur Phocas, au commencement du VII<sup>e</sup> siècle<sup>2</sup>.

Donc, sur toutes les autres formations, la notion de l'Empire domine. Un écrivain, Optatus de Milève, écrivant contre les donatistes, le dit d'une si belle façon : « Ce n'est pas l'État qui est dans l'Église, mais l'Église dans l'État, c'est-à-dire dans l'Empire romain, parce que, au dessus de l'empereur, il n'y a que Dieu seul »<sup>3</sup>.

Une « royauté » gauloise de qualité barbare, mais à base romaine, est constatée dans les Gaules envahies par les Sarmates, les Visigoths, les Burgondes et les Francs. Elle

<sup>1</sup> F. H. Marshall, dans Bèès, *Byz.-neugy. Jahrbücher*, 1932, p. 145 et suiv. : « Gubernium patriarcale. . . Patres familiae gubernant maximique patres familiae, qui phari nomitantur, sunt sequentes. . . Ceteri minores sunt cum maximis consanguineis. Leges nullas habent scriptas, sed quicquid evenit contra leges naturales illud arbitrio senium deciditur . . . Divisio praedarum aequaliter fit et ecclesia unam habet partem. . . Contributiones nullas habent ». Voy. la « capote blanche de bouc à longs poils, qui est la capote ordinaires des Suliotes » (ceux qui sont commandés par Chicio Giavella); *Tableau de la Grèce en 1825 ou récit des voyages de M. J. Emerson et du comte Pecchio*, Paris, 1826, pp. 34-39.

<sup>2</sup> *C.I.L.*, III, 12030, 1. Voy. aussi des noms donnés aux oiseaux : *împărătuș*, *împărățel* (petit empereur), cités chez Șăineanu, ouvr. cité.

<sup>3</sup> Non enim respublica est in ecclesia, sed ecclesia in respublica, id est in Imperio Romano, cum super Imperatorem non sit nisi solus Deus; dans Migne, *Patr. lat.*, II, p. 999. Relevé par Bryce, *The Holy Roman Empire*, 7<sup>e</sup> édition, 1880, p. 13.

est représentée par un Aegidius et par un Syagrius, qui pourrait être le fils du premier, bien que les preuves manquent. Le *magister militum* que fut, sous l'empereur Majorien, Aegidius arrive à exercer un pouvoir vraiment royal. Lorsqu'il est attaqué par les Visigoths, les indigènes ruraux du *tractus armoricanus*, près d'Orléans, se lèvent pour le soutenir. Du reste, il abandonne pour des missions lointaines, chez les Vandales d'Afrique par exemple, son territoire<sup>1</sup>. Un troisième chef autonome se rencontre dans cette même région gauloise, le comte Paul, qui est mort à Angers en 463—464<sup>2</sup>. D'après une source inconnue, le Florentin Matteo Palmerio parle de la tentative d'un Servandus, qui partit des Gaules comme *Gallorum praefectus* pour usurper l'Empire<sup>3</sup>. Ce même processus sera constaté à l'époque de Justinien en Afrique, chez les anciens colons retirés dans la montagne, qui se créent un roi en même temps pour les Romains et pour les Maures, les noms des hommes et les titres des fonctionnaires, le sang même s'étant mêlés<sup>4</sup>. Une royauté momentanée apparaît ensuite, à une époque beaucoup plus récente, au XI-e siècle chez ce Forchitorio, roi de Sardaigne, de la localité de Cagliari, « rex Sardiniae de loco Callaris »<sup>5</sup>. Un Théodore, *ὑπατος καὶ δοῦξ*, « consulator et consul », vers 706, se trouve dans la même Sardaigne<sup>6</sup>.

Mais, au dessous, dans une réalité plus modeste, vivent les *autonomies*. En Aquitaine, le comte Littorius, avec ses cavaliers,

<sup>1</sup> D'après les mentions dans Idace, Sidonius Apollinaris, Priskos, fragm. 20, Grégoire de Tours, Gabriel Monod, *Études critiques sur les sources de l'histoire mérovingienne*; Tamassia, *Egidio e Siagrio*, dans la *Rivista di storia italiana*, III<sup>2</sup>, 5—6; Cessi, *La difesa della diocesi galica*; le même, *Egidio e l'opposizione imperiale romana nelle Gallie*, 1917 (dans les *Atti dell'Istituto veneto*, LXXVI<sup>2</sup>). Voy. aussi Ludwig Schmidt, *Das Ende der Römerherrschaft in Gallien, Chlodowech und Syagrius*, dans le *Historisches Jahrbuch*, XLVII (1928), pp. 611—618.

<sup>2</sup> Grégoire de Tours, II, 18.

<sup>3</sup> Dans l'édition de 1529 d'Eusèbe.

<sup>4</sup> Voy. Boissier, *L'Afrique romaine*, Paris 1895, pp. 309—310.

<sup>5</sup> Le 5 mai 1066; Besta, *La Sardegna medioevale*, p. 77. Voy. aussi plus loin.

<sup>6</sup> *Ibid.*, p. 39. Voy. le même, *Il liber iudicum turritanorum con altri documenti logudoresi*, Palerme, 1906; *La Sardegna medioevale; Le vicende politiche dai 450 al 1326*, Palerme, 1908; *Histoire de Sardaigne*, Paris 1825; *Storia della Sardegna*, Milan, 1826; Capolago 1840; Di Tucci, *Storia di Sardegna*.

combat de lui-même en 349 contre les Visigoths et sauve Narbonne<sup>1</sup>. On a donc à faire ici encore à la défense locale. Peut-être semblable a été la qualité de Vitricus, « reipublicae nostrae fidelis », que la source loue pour les résultats de ses campagnes<sup>2</sup>.

Mais la forme habituelle du gouvernement, contenant en première ligne le jugement, est, ainsi qu'on le voit dans le cas du Goth Athanaric aussi et par toute une série de preuves italiennes, mais surtout par la conservation chez les Roumains des termes pour le juge, le territoire du juge, le sujet du juge (*jude*, *judet*, *judec*; dans l'île de Sardaigne, abandonnée par l'Empire, s'est maintenu la même coutume avec le *judiko*, qui a donc passé par une forme intermédiaire byzantine), est celle du *jude*<sup>3</sup>.

Du reste, dans les régions macédoniennes, nous trouvons un Romain placé comme *judex* par Trajan pour juger des affaires de frontière entre les communautés grecques voisines, avec des privilèges qui viennent encore du père de Philippe II le Macédonien<sup>4</sup>.

En Dalmatie, en l'an 1113, on voit, après les changements, plutôt de noms, à côté les uns des autres des juges, des kasniks, des sedniks<sup>5</sup>. Là il y a aussi les juges des pâtres, comme « Grubessa, filius judicis Stan de Tribina », en 1320<sup>6</sup>.

La *curia* chez les Rhètes, d'où la ville de Coira, Chur, ne signifie que le même régime appuyé sur les juges, parce que la *curia* n'est autre chose que son tribunal. Les ressemblances avec

<sup>1</sup> Prosper d'Aquitaine, *Chronicon*, à cette date.

<sup>2</sup> Année 442.

<sup>3</sup> Pour *judex publicus*, gouverneur, aussi É. I. Beaudouin, *Les grands domaines dans l'Empire romain, d'après des travaux récents*. Paris, 1899.

<sup>4</sup> Wace et Thomson, dans l'*Annual of the British School of Athens*, XVII, p. 193 et suiv.; Arthur Rosenberg, dans *Hermes*, LI (1916), p. 499 et suiv. *Judices*, au V-e siècle, aussi chez Salvien, *De gub. Dei*, pp. 109—110.

<sup>5</sup> Dümmler, *Die älteste Geschichte der Slaven*, p. 350, note 6.

<sup>6</sup> Jireček, dans l'*Arch. f. slav. Philol.*, XXII (1900), p. 172. Voy. aussi Ernst Mayer, *Die dalmatisch-istrische Munizipalverfassung im Mittelalter und ihre römischen Grundlagen*, dans la *Zeitschr. der Savignystiftung für Rechtsgeschichte*, XXIV (1903), *Germanistische Abteilung*, pp. 21—308; Reutz, *Verfassung und Rechtszustand der dalmatinischen Küstenstädte und Inseln im Mittelalter*, 1841. Des statuts pour Budua, Scardona, Fara, dans les *Monumenta*

le Sud-Est européen sont grandes, dans cette région. Un Victor, «*curiensis Raetiae comes*», est cité ainsi chez Walafrid Strabon<sup>1</sup>.

En Occident, Venise garde, avec des juges et des tribuns, une assemblée du peuple, par dessus lesquels Byzance envoie son duc, le doge<sup>2</sup>. Une pareille organisation se rencontre en Italie méridionale, qui, sous les Byzantins comme sous les Normands, est gouvernée par des évêques et des juges<sup>3</sup>. A Rome même où le Pape a, à côté de son pouvoir, toute une organisation, populaire, l'autorité est surtout entre les mains des juges<sup>4</sup>.

Le jugement est rendu par des jurés qui qualifient la valeur des parties et non le fait même qu'on discute, *jurători*. On les trouve aussi chez les Hongrois<sup>5</sup>. Chez eux aussi le juge appelle ses témoins et fait ensuite son rapport: là également on vérifie le degré de la foi qu'on peut accorder aux parties et non le fait lui-même. La qualité sociale de ces témoins d'un caractère tout particulier, de ces *adeveritori* (en roumain), qui présentent, donc la vérité, doit

*juridica Slavorum meridionalium*, I—III; pour l'île d'Arbe, *Archeografo triestino*, pp. 67—100, 358—407; pour Zara et Cattaro, Manzoni, dans la *Bibliotheca statutaria*, I, p. 491. Voy. aussi Lucius, *Memorie istoriche di Tragurio, ora detta Traù*, Venise, 1873. Pour Curzola, *Mon. hist. juridica Slavorum meridionalium*, I (Zagreb, 1877), p. xxii. A Traù, «l'ancienne coutume», *antiqua consuetudo*. Pour la Macédoine roumaine et les coutumes à Samarina chez Stério Papeorgiou, dans la *Λαογραφία*, I, pp. 432—446.

<sup>1</sup> *Vita S. Galli*, xii. D'autres *comites* allemands, *ibid.*, xv. — Pour Victor on cite aussi *Vita S. Othmeri*, I.

<sup>2</sup> Emil Daniels, *Der Staat von Venedig in seiner aelteren Zeit*, dans les *Preuss. Jahrbücher*, CXXIII (1906), pp. 1—48.

<sup>3</sup> En général Iorga, *Di alcune formazioni popolari romane nel medio evo*, extrait des *Studi Medievali, nuova serie*. «*Judices domini imperatoris*»; Carl Hegel, *Geschichte der Städteverfassung von Italien*, p. 2. Voy. aussi les *judices civilis scabini*, p. 39. A Pise *consules, vicecomites, judices et sapientes*; p. 215. *Provinciarum judices*, élus *ab episcopis et primatibus*; p. 143. En Istrie *homines capitanei*, p. 225 (aussi l'*universitas Istrie* dans Vergottini, *Atti della r. deput. di st. patria per le Venetie*, ann. 1927—1928, Venise, 1928). Voy. à ce sujet notre récente communication au Congrès d'études byzantines à Rome, *La province byzantine*, dans la *Rev. Hist. du S.-E. Européen*, janvier-mars 1937.

<sup>4</sup> Voy. plus bas, p. 198 et suiv.

<sup>5</sup> Timon, *Ungarische Verfassungs- und Rechtsgeschichte*, p. 481. Il y a aussi des *sibi similes*; *ibid.*, p. 482.

correspondre à celle des parties<sup>1</sup>. Des *conjuratores*, des *consacramentales* sont mentionnés sans cesse aussi chez les Serbes, influencés par leurs prédécesseurs romans<sup>2</sup>. Et de même, dans les Balcons, le jugement des nobles est confié à leurs *vladalatz*<sup>3</sup>, quelle que soit l'origine de ces témoins, que nous admettrions difficilement comme étant slave.

On voit sous le despote de Serbie Georges Brancovitch, pendant la première moitié du XV-e siècle, vingt-quatre « vlastelés » qui s'en vont fixer une frontière<sup>4</sup>. Le Monténégro lui-même, avec son évêque-prince, qui remplit aussi des fonctions de juge, ainsi que le fit jusqu'à la fin de son règne le roi Nikita, n'est qu'un reste du régime qu'on retrouvera dans le Norique de St. Séverin<sup>5</sup>.

Montrant ce qu'a été, au début, le doge de Venise, de même que les ducs byzantins du Sud de l'Italie, M. Eugène Musatti réduisait tous ces privilèges, absolument semblables, quant à la tradition populaire, à ceux des princes roumains, à ceci: la dîme et certains revenus, le droit d'accepter des présents, comme « des oiseaux, du vin, des fruits », à côté d'autres qui ne nous regardent pas<sup>6</sup>.

Les chefs de la ville d'Amalfi sont intitulés les *gloriosissimi judices*<sup>7</sup>.

<sup>1</sup> *Ibid.*, pp. 484—485.

<sup>2</sup> Jireček, dans l'*Arch. f. slav. Philol.*, XII (1900), p. 183, note 2. Aussi les *boni homines juratores*; *ibid.*, p. 184.

<sup>3</sup> *Ibid.*, XXII (1909), p. 185.

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 197.

<sup>5</sup> Voy. dans l'*English Historical Review*, XXXV (1920) l'article de M. William Müller, *The hereditary prince bishops of Montenegro*.

<sup>6</sup> *Il principato veneziano*, dans le *Nuovo Archivio Veneto*, XXXIV<sup>1</sup>, p. 6. Pour ce qui se conserve jusqu'à aujourd'hui comme traces de vie populaire romane dans l'Atlas africain, voy. Jérôme et J. Tharaud, *Marrakech ou les seigneurs de l'Atlas*, pp. 51—53. Cf. aussi Mitteis, *Reichsrecht und Volksrecht in den östlichen Provinzen des römischen Kaiserreichs*, Leipzig, 1891.

<sup>7</sup> Camera, *Codice*, I, p. 128. Pour ces juges de l'Italie méridionale (*judices civitatis*), — avec leur « milice », — qui s'appellent parfois « tribuns », « consuls », *loci servatores*, voy. surtout Gay, *L'Italie méridionale*, pp. 554 — 556; pour des *boni homines* là, pp. 445, 560. Ils se rassemblent comme dans le *kovent* albanais, dans un *conventus planus*; *ibid.*

Toute la côte de Dalmatie est remplie de pareils « États »<sup>1</sup>. Plus bas, en Épire, Argyrokastron forme, jusque très tard, une république autocratique<sup>2</sup>, exactement du même type que les cités dalmates qui sont restées autonomes. Le régime des vieillards (« proestos ») dans les villages, a vécu jusqu'à la création même de l'État national dans les régions grecques du Sud-Est européen, et, sous le régime vénitien en Morée, au XVII<sup>e</sup> siècle, « tout château, presque chaque village, aspiraient à être élevés au rang de république »<sup>3</sup>.

De même sous les Turcs l'île de Chios était gouvernée par trois démogérontes (vieillards du peuples), élus sur une liste de neuf personnes, dans laquelle trois anciens « vieillards », l'élection étant faite dans l'église<sup>4</sup>, de même qu'en Transylvanie pour l'élection des juges roumains du district de Săliște<sup>5</sup>.

Cette organisation se rencontre aussi pour les cantons de Suisse jusqu'à ce qu'ils se réunissent en 1291, mais on admet aussi que certaines parties de cet acte soient plus anciennes<sup>6</sup>. « Vallées » et « communes », formant « tout le pays », « toute la communauté du pays », se retrouvent aussi dans l'Engadine<sup>7</sup>. « Les vallées » sont reliées par les serments que prêtent les « landammans » qui sont, de fait, des juges.

Quelque chose de semblable est aussi à la base de l'organisation des clans dans l'ancienne Écosse.

<sup>1</sup> Pour « l'État » de Poljca, voy. *Mon. Hist. jur. Slav. mer.*, IV, p. 59. En général pour les juges dans les cités de l'Adriatique, Jireček, dans *Arch. f. slav. Phil.*, XXII (1900), pp. 171—172. Ceux du roi, *ibid.*, p. 172 et suiv. Pour les châtelains, *ibid.*, pp. 175—176.

<sup>2</sup> Gelzer, *Vom Heiligen Berge und aus Makedonien*, p. 221.

<sup>3</sup> William Müller, *The Venetian revival in Greece*, dans la *English Historical Review*, XXXV (1920), p. 360.

<sup>4</sup> Fustel de Coulanges, dans les *Archives des missions scientifiques*, V (1853), p. 636.

<sup>5</sup> Voy. Iorga, *Sate și preoți în Ardeal*.

<sup>6</sup> Cf. *Revue d'histoire suisse*, IV, 1, 2; Kùpfer, *Le problème des origines suisses*, dans la *Bibliothèque Universelle et Revue de Genève*, janvier 1925, p. 96 et suiv.

<sup>7</sup> Voy. Fritz Jecklin, *Materialien zur Standes- und Landesgeschichte, III. Bünde (Graubünden)*, 1464—1803, Bâle, 1909: « von dess ganzem Lande in dem Engedin, das gantze Land in dem Engedin gemaynlich. Vom gantzen und gemeynen Land Engedin »; pp. 16, 18, 28 et suiv.



Une pareille formation de « plèbes » (*pievi*) a existé dans le Trentin jusqu'à l'époque moderne. De la première forme unique se sont détachées les « communautés ». Jadis elles étaient gouvernées par des « hommes bons »<sup>1</sup>, ou par les « vieillards », par les jurés qu'on appelle plus tard seulement des conseillers, formant aussi un « petit conseil » du groupement entier — ; les populaires, ou « *fiduciarîi dei villaggi* », délégués des villages, se réunissant dans ce but avec les délégués de l'évêque de Trento, « *magistrati del principe* ». A leur tête est un syndic, un « *sindaco generale della pieve* », qui est comme un duc, un « voévode » roumain, mais ordinairement sans fonctions militaires. Dans chaque village il y a une « *vicinia* » comme la « *vecinia* » des « *vecini* » de la Moldavie. On réalise ainsi, dit l'historien de cette « communauté », un idéal de « liberté parfaite » en ce sens qu'aucune théorie moderne ne vient embrouiller celles du moyen-âge<sup>2</sup>. Là, à Condino (pour laquelle on a proposé l'étymologie de *comitinum*), qui est formée d'un « groupe de villages et de katouns (*casali*) dont tel est vraiment tout petit », le seul « féodal » ne dispose d'aucune autorité. Il cherche parfois à être considéré lui-même comme un « voisin », obtenant des droits qui ne lui seraient pas échus sans cela. Mais dans ces régions, comme en Sardaigne, existe une organisation de *giudicaria*, composée de sept *pievi*, le juge qui porte le titre de « capitaine » étant à leur tête<sup>3</sup>. On vivait de la même façon, jusqu'à la chute de la république de Venise, dans les vallées bergamasques.

À Rome, le régime a été pendant des siècles celui des « juges » et de la milice. Dans la Vie du Pape Adrien I on trouve : « *judices romanae urbis, tam de clero quam de*

<sup>1</sup> Chez Maxa, cité par Şaineanu, des « bons sénateurs »; ouvr. cité, p. 127, note 1.

<sup>2</sup> È come una grande associazione, nella quale ognuno dei componenti, senza alcune differenze senon quella che veniva dall'autorità morale o dalla fiducia dei compagni, portava il contributo del suo consiglio, *della sua opera, della sua volontà*; Papaleoni, *Un commune trentino*, p. 49, dans le *Nuovo Archivio Veneto*, juillet-décembre 1910.

<sup>3</sup> Le *giudicarie* o sette *pievi* dipendevano dal principe ed erano governate da un capitano »; *ibid.*, p. 36.

militia», comme chez les barbares: « Longobardorum judicum filii », « les fils des juges des Longobards ». Le roi Didier s'enfuit « cum suis judicibus ». Une définition pour la population romaine sous les Francs est celle-ci: « judices, duces nempe et graphiones » (donc les comtes, les graphes, les ducs eux-mêmes, sont des juges). Certains des juges italiens sont pris en France: « romani judices qui in Francia tenebantur captivi » (sous le Pape Eugène II). Dans la Vie du Pape Conon, le Liber Pontificalis écrit: « les juges et les chefs de l'armée »<sup>1</sup>, « judices cum primatibus exercitus ». Pour la Vie du Pape Serge, nous avons les mêmes « chefs des juges et de l'armée de la milice romaine ». Du reste, pour le Pape Déodat on dit: « avec les juges qu'on y a trouvés ». Au VIII-e siècle, sous Constantin II, sous Étienne III, le régime est le même.

Le village sicilien sous les Arabes a la même organisation<sup>2</sup>, et l'autonomie des villes de l'Italie du Sud, avec leur « patriotisme local », a été signalée en même temps par Gay<sup>3</sup> et par Heinemann<sup>4</sup>.

Dans toute cette Italie méridionale, les villes, restant de tradition politique byzantine, arrivent à se défendre « en liberté » contre les Arabes et contre les Normands français. Ici aussi, le principal souci est double: jugement et défense. Il y a pour le « peuple » des « juges » que Byzance appelle *κοιται* et il y a aussi des notables qui sont les « archontes »<sup>5</sup>.

<sup>1</sup> Santacroce, *La genesi delle istituzioni municipali e provinciali in Sicilia*, dans l'*Arch. st. per la Sicilia orientale*, II (1905), pp. 177 et suiv., 323 et suiv.

<sup>2</sup> Voy. aussi notre communication au Congrès d'études byzantines à Rome, citée plus haut.

<sup>3</sup> *L'Italie méridionale*.

<sup>4</sup> *Gesch. der Normanen in Unteritalien und Sicilien*, II, Leipzig, 1894, p. 21.

<sup>5</sup> Nelle provincie bizantine della Terraferma d'Italia, le frequenti mutazioni della signoria aveano dato occasione alle maggiori città di costituirsi in corpi politici, come si trae dagli esempj di Bari e di Salerno, che cita lo stesso Gregorio, e dagli accordi che altre città tenevano coi capitani normanni... Le città sciolte dai fastidi degli uffiziali bizantini e costrette a far dassè sotto il giogo degli Infedeli, aveano dovuto inforzare lor ordini municipali nel IX et X, per provvedere all' amministrazione della giustizia, soddisfare a lor obblighi verso i nuovi signori e difendersi civilmente dai soprusi»; Amari, *Storia della Sicilia*, p. 280.

Mais dans des villages comme Naxos, Fitalia, Mirto, San Marco, ceux qui décident, fixant aussi les limites des propriétés — chez les Roumains ces notions sont connexes — sont « les hommes bons » (*buoni uomini*) (ou simplement les *homines*) mais aussi, en grec: *καλοὶ ἄνθρωποι*, *majores nati*<sup>1</sup>, et les « vieillards » (*anziani*). A Oppido, en Calabre, dont le nom rappelle une ancienne ville romaine, en 1138 encore, ces « hommes bons et anciens » assistent les fonctionnaires de l'État pour déterminer les droits d'un feudataire. Là aussi on arrive quelquefois aux symbioses les plus curieuses, comme celle, romano-gotho-slave, des régions roumaines: à Petralia « les chrétiens et les musulmans », se réunissant en conseil, décidèrent de se donner aux condottières normands<sup>2</sup>, ainsi que les chrétiens du Danube le feront à l'égard du chef bulgare à partir du VI-e siècle. Le vieillard, le « géronte », ayant caractère de juré et charge de justice, en devient, de la façon la plus naturelle, un « chéik » arabe<sup>3</sup>.

A Savone aussi, du reste, la vie locale se poursuit par les *boni homines*<sup>4</sup>. En général, ces *boni homines* sont les égaux des *nobiles*, *idonei*, *veteres*, *archontes*<sup>5</sup>.

Sous les Byzantins, au XI-e siècle, tel homme est intitulé « juge du Péloponèse et de l'Hellade »: *κριτής Πελοποννήσου καὶ Ἑλλάδος*<sup>6</sup>.

Mais nulle part on ne voit plus clairement fonctionner le régime des *judicats*, des *judicatures*, des *judete* par dessus

<sup>1</sup> *Ibid.*, p. 285, note 3, pp. 286—287.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 281.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 285.

<sup>4</sup> *Ibid.*, pp. 288—289. En général, pour les *judices* et *sapientes*, Hegel, *Geschichte der Städteverfassung von Italien seit der römischen Herrschaft bis zum Ausgang des zwölften Jahrhunderts*, II, Leipzig, 1847, pp. 210—211 (mais il ne voit que des « Rechtskundigen »). Intéressants les *majores vicinarum* à Milan au XII-e siècle; *ibid.*, p. 219. Plus récemment Giardina, I « *boni homines* » in *Italia, contributo alla storia delle persone e della procedura civile e al problema dell'origine del consolato*, Bologne, 1932.

<sup>5</sup> Aussi dans Chalandon, *Histoire de la domination normande en Italie et en Sicile*, I, Paris, 1907, pp. 673—674.

<sup>6</sup> Wassiliewsky et Jernstädt, *Cecaumeni Strategicon*, Pétersbourg, 1896, p. 73.

la longue domination byzantine, même pendant les siècles d'isolement complet, qu'en Sardaigne, où tel juge arrive à être roi, mais jusque là le gardien des béliers, le *berbecar* des Roumains, est un des premiers dignitaires de l'État <sup>1</sup>.

Là, le village, de caractère évidemment généalogique, cultive, ainsi que chez les Roumains de la première époque, une terre qui est partagée, d'après les nécessités seules de chacun. Près du maire (*maiore*), il y a, pour garder la place, les chefs des pâtres et les *maiores de mandres* <sup>2</sup> (*mandra* = troupeau).

Les « juges » (*judike*), nommés par les exarques d'Afrique d'abord, deviennent ensuite totalement indépendants <sup>3</sup>. Le Pape, qui s'attribue ici même le droit impérial, confie la défense à l'évêque <sup>4</sup>; elle est faite sous les mêmes juges d'une façon nettement populaire <sup>5</sup>. La situation est présentée de cette façon par un historien de l'île, qui fait valoir la situation du duc autonome, pareil au voévode-duc des Roumains: « ainsi le duc, bien qu'il apparaisse dans sa forme extérieure comme un fonctionnaire byzantin, commença au fond à exercer librement son pouvoir. Il est permis, plus tard, d'affirmer que, au X-e siècle s'est répété pour la Sardaigne ce qui advint des archontes et des ducs de Naples, de Venise, d'Amalfi et de Gaule, qui, au commencement, étaient des ministres envoyés par Byzance avec un pouvoir temporaire et qui, après une certaine période de soumission nominale envers l'empereur d'Orient, se proclament indépendants de fait » <sup>6</sup>.

<sup>1</sup> Voy. Tola, *Codice diplomatico di Sardegna*.

<sup>2</sup> Raffaele de Tucci, *Manuale di storia della Sardegna*, Cagliari, s. an, p. 39.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 29.

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 31.

<sup>5</sup> Gli isolani organizzarono essi stessi i mezzi per opporsi alle furibonde incursioni dei Saraceni; *ibid.*, p. 32.

<sup>6</sup> Così il duca, anche apparendo nella sua forma esteriore come un funzionario bizantino, in fondo cominciò ad esercitare il potere liberamente. È lecito in somma affermare che, nel secolo decimo, si sia ripetuto per la Sardegna quanto avvenne con gli arconti e i duchi di Napoli, di Venezia, di Amalfi, e di Gaeta, che prima erano ministri inviati da Bizanzio, con potestà temporanea e che, dopo un certo periodo di sudditanza nominale dall'imperatore di Oriente, si proclamarono indipendenti di fatto»; *ibid.*, p. 34—35.

On est arrivé ainsi, dans cette île de Sardaigne aux quatre « judicatures » (comme les *judete* roumains) du XI-e siècle pour « le clergé, les notables et le peuple »: Torres, Arborea, Gallura, Cagliari, les chefs pouvant s'assembler pour une *corona*, une *corona de legu*, avec des jurés (*jurathos*) pour les cas difficiles: c'est là qu'on prend les mesures les plus importantes, décidant qu'on rassemble de l'argent par une *colleta* (*gollecta*: collecte) <sup>1</sup>.

Alors que chez les Roumains les noms seront pris à la fois à l'Orient et à l'Occident, ainsi que le caractère des fonctionnaires, en Sardaigne ils viennent des occupations populaires. Là les fonctions les plus hautes montrent encore le triomphe de cette vie populaire rustique. A côté du « vestarite » byzantin (voy. le *vestes* de Rome, qui correspond au Vistiaire roumain), à côté des deux gardiens de chevaux, comme le *comis* roumain (*maiore de caballos*) et le chambellan (*maiore de camara*), à côté de l'inexplicable « genezzariu » nous trouvons un *armentariu de pecugiare* (le chef des brebis), un *berbecariu* et un *porcariu*. Car, là aussi, « le village représente l'agrégation normale des habitations de la Sardaigne » <sup>2</sup>.

Le système des judicatures de la Sardaigne, décrit aussi par les historiens locaux, Manno, Tola ainsi que par l'arabisant Amari et par M. Solmi <sup>3</sup>, a été reconnu aussi comme « une continuation de l'ancienne tradition romaine, avec une adaptation locale » <sup>4</sup>. Les juges ont quelquefois aussi des titres byzantins <sup>5</sup>. On trouve également une noblesse de *nobiles ac possessores Sardiniae insulae* <sup>6</sup>.

<sup>1</sup> *Ibid.*, p. 38. Voy. aussi un Porkotorios, ἀρχων Σαρδηνίας, dans Besta, *La Sardegna medioevale*, p. 48.

<sup>2</sup> Il villaggio rappresenta l'aggregazione normale degli abitati di Sardegna; p. 38: « Un gruppo di famiglie stanziana in modo permanente in mezzo ai territori che coltivava »; *ibid.*

<sup>3</sup> Solmi, *Studi storici sulle istituzioni di Sardegna*.

<sup>4</sup> M. L. Wagner, *Die Beziehungen des Griechentums zu Sardinien*, dans les *Byz.-neugr. Jahrbücher*, I, p. 195 et suiv.

<sup>5</sup> *Ibid.*, pp. 161—162.

<sup>6</sup> Paul Koch, *Die byzantinischen Beamtentitel von 400 bis 700*, Iéna, 1903.

Dans le curieux morceau écrit dans les Gaules, *Querolus*, sous l'empereur Théodose<sup>1</sup>, apparaît quelqu'un qui, étant « privé et puissant » (*privatus et potens*), dépouille, bat son voisin, par sa *potentia* à lui. A côté, sur la Loire, vivent d'autres hommes « de droit populaire » (*jure gentium*), qui jugent librement aussi des procès capitaux, « sous un rouvre » (*de robore*), et écrivent leurs sentences sur des planches (*in assibus*, et non pas *ossibus*).

Dans toute l'ancienne France, le juge convoquait aussi pour les assemblées de village. Là encore, dans le Bigorre, comme chez les Roumains, les paysans s'appellent « voisins » et leur assemblée est la *vezian*<sup>2</sup>. En Provence, on a encore des *voisins* et des *voisines*, qui décident d'une question de frontière<sup>3</sup>. L'assemblée se réunit sous un arbre, devant l'église<sup>4</sup>. Comme en pays roumain on dit « un peuple de vigne »; là « dix habitants forment un peuple »<sup>5</sup>. On vote comme à Săliște en Transylvanie, de vive voix<sup>6</sup>.

Les Cumans transporteront en Hongrie aussi, venant de Valachie, la notion de « juge » ou de « domn » (*dominus*; ici on emploie le terme de *princeps* pour chaque nation)<sup>7</sup>.

Chez les Roumains le mot de *despuietor*, dans le sens de *dispositor*, c'est-à-dire, au fond, de gouverneur, ne manque

<sup>1</sup> Le *Querolus*, comédie latine anonyme, dans la « Bibliothèque des Hautes Études », fasc. XLI (1880). Voy. Paul Thomas, *Querolus et les justices de village*, dans *Philologie et linguistique offerts à Louis Havet par ses anciens élèves et amis*, Paris, 1909, p. 531 et suiv. Il cite Loyseau, *Discours de l'abus des justices de village*, Paris, 1628. On trouve là aussi *patus*, le *pat* roumain, qui indique une origine grecque. A Arles au VII-e siècle on parlait encore le grec; Bouquet, II, p. 384 A, chez Tougaard, *L'hellénisme dans les écrivains au moyen-âge*, p. 13.

<sup>2</sup> A. Babeau, *Le village sous l'ancien régime*, 3-e éd., Paris, 1882, p. 22: « Dans le Bigorre les habitants jouissant des droits municipaux s'appelaient les *voisins*, leur réunion formant la communauté, « le *vezian* ».

<sup>3</sup> *Ibid.*, pp. 23—24. Les veuves peuvent remplacer leurs époux; p. 29.

<sup>4</sup> Voy. « juges dessous l'orme »; *ibid.*, p. 33.

<sup>5</sup> *Ibid.*, p. 159.

<sup>6</sup> Voy. aussi Caggese, *Classi e communi rurali nel medio evo italiano*, Florence, 1907.

<sup>7</sup> Pour les Cumans en Hongrie, Timon, ouvr. cité, p. 233 et suiv.

pas dans les plus anciennes traductions, mais il peut venir d'un texte latin qu'auraient employé les traducteurs. *Țiitor* (« celui qui tient ») existe dans le Crédo dont la première traduction doit être très ancienne. Il a dû y avoir des « *Țiitori* » cependant aussi pour le *Ținut*, région, qui vient sans doute du *tenutum*<sup>1</sup> du moyen-âge.

Un juge peut être intitulé aussi *joupan*, même ailleurs que sur le territoire serbe: ainsi le chroniqueur Ansbertus, vers l'an 1200, donne ce titre à un « satrape des Bulgares »<sup>2</sup>.

Dans les Balcans, les *tchelniks* (chefs des villages) conduiront leurs *cete* (*tchata*) chez les Serbes aussi<sup>3</sup>.

Nous verrons que les noms des localités présentées par le Byzantin Procope ne viennent pas d'une antiquité lointaine, mais représentent cette création populaire elle-même, avec une prédominance pastorale.

Il ne faut pas penser à d'autres formes de concentration archaïque antérieure au X-e siècle. Les considérations de M. Silviu Dragomir<sup>4</sup> relativement aux *jupe* et aux *ohabe* du Banat et de la Transylvanie méridionale, les mentionnant comme des formations spéciales aux Roumains, comme de vrais groupements politiques qui n'auraient pas été influencés par d'autres, ne peuvent pas être admises. La *joupa*, avec ses *joupalnic*s, avec ses *jupâni*, est due à la première colonisation serbe au XV-e siècle, dans ce Banat (mais Supfalva, le « village-jupa » est de 1389; un autre de même nom en 1447). L'argument qui fait valoir qu'à partir d'un certain temps la

<sup>1</sup> Șaineanu, ouvr. cité, p. 84, note 4, a trouvé dans le Dictionnaire de la latinité médiévale de Ducange seulement *tenementum*, qui a pu donner *Ținemânt* (pareil à l'*așezământ*, qui, lui-même, est intéressant pour l'ancien ordre de choses).

<sup>2</sup> Éd. des *Mon. Germaniae Historica*: « jupanus vel satrapa Bulg. »; cf. *Godichnik* de Sofia, XXIX (1933).

<sup>3</sup> Jireček, dans l'*Arch. f. slav. Phil.*, XXII (1900), p. 192, note 1. Cf. une visite chez les Macédoniens « coutzovalaques » de H. Müller à Kardica (Béotie), où il trouve des *tsellinges* (tchelnics) et des *akrivates*; Heinrich Brisker, *Abriss der Gesch. der Balkanstaaten*, p. 113 et suiv.

<sup>4</sup> *Dacoromania*, I (1921), pp. 147—161: *Urme ale organizației de Stat slavo-române*.

« jouda » comme forme d'organisation slave a disparu, tout en reconnaissant qu'il n'en est pas de même en Bosnie, n'empêche pas la conservation du mot dans le vocabulaire vivant. J. Bogdan avait expliqué d'une façon satisfaisante les *ohabe* comme des « immunités », pareilles aux *slobozii* de Valachie orientale et de Moldavie. Tout aussi peu attribuerions-nous une « patrie » définie à ces « *crăinics* » qui, évidemment, comme pour le village de Puchenii-Crainici du district de Prahova, n'ont rien à faire avec le héraut d'armes, mais signifient des gens de la *Crăina*, c'est-à-dire du « coin », car c'est le sens du mot slave. Et les *prisăci* dont parle le même chercheur et que la nouvelle historiographie hongroise met en rapport avec les *indagines*, les marges, inhabitées, dont on voudrait faire sortir une population si nombreuse, n'ont rien à faire avec le sens de la *prisăcă*, rucher dans les forêts, qui se conserve jusqu'aujourd'hui.





LIVRE III

ENTRE L'EMPEREUR ROMAIN  
ET LE «KHAN» TOURANIEN

## CHAPITRE I

### L'OEUVRE DE L'EMPEREUR THÉODOSE

L'empereur Théodose (379—395)<sup>1</sup> mettra fin aux errements de la bande germanique que nous avons rencontrée jusqu'ici, revenant à l'idée du camp fixé auquel on confie la défense d'une province, mais aussi son exploitation, les légions et le personnel administratif de l'Empire en ayant été retirés. Telle sera la situation des Ostrogoths fixés à Novae, après qu'Alaric, — qui, il ne faut pas l'oublier, était un *magister militiae per Illyricum* pour la Rome orientale, — fût parti pour l'Italie, *sans doute non sans un mandat de Constantinople que l'ancienne Rome ne voulait pas reconnaître, et c'est d'ici qu'est sorti le conflit et la dévastation de la vénérable cité.* Il en sera de même plus tard aussi avec Théodoric lui-même, envoyé dans cette Italie qui, après avoir supporté l'usurpation d'Odoacre, bien que sous la forme d'une soumission envers le seul Empire existant après la démission de Romulus le Petit, a accepté avec satisfaction ce vicaire passé par l'initiation culturelle de Byzance et arrivé à être ainsi un Romain d'âme.

*Mais la situation des Ostrogoths dans leur camp de Novae (Svichtov) sur le Danube, ayant des droits sur les deux rives, car il les a eus certainement aussi sur celle de l'ancienne Dacie, est pareille à celle de leurs prédécesseurs, les Goths d'Occident en Dacie, d'après le pacte conclu par des chefs obscurs et inconnus avec Aurélien.*

---

<sup>1</sup> Guldenpenning, *Geschichte des oströmischen Reiches unter den Kaisern Arcadius und Theodosius*; Gerhard Rauschen, *Jahrbücher der christlichen Kirche unter dem Kaiser Theodosius dem Grossen*, Fribourg en Brisgau, 1894.

*En effet, la Moesie n'a jamais été abandonnée par la population, qui est, au contraire, particulièrement prospère, de même que l'Italie elle-même, qui a été, de fait, évacuée, n'est pas restée un désert; cette conclusion s'impose aussi pour l'ancienne Dacie.*

C'est de là qu'est partie la théorie enfantine d'un Réthy, savant hongrois qui parle de pâtres italiens venus très tard vers le Danube. Il y a cependant là dedans une vision confuse, fautive sous le rapport chronologique, d'un grand fait existant <sup>1</sup>.

L'Empire est resté, entier, ne pouvant être partagé. Il est compris comme un seul organisme par ces fils d'Anthémios l'hellénisant, qui, venant d'Orient, avait été établi comme empereur à Rome et dont la domination fut si rapidement interrompue. C'est pourquoi ces jeunes gens, dont l'un s'appelle, à la grecque, Procope, tandis que l'autre porte le nom du vaillant empereur militaire Marcien, se révoltent à l'époque de l'empereur Zénon, Marcien, parent de l'empereur Léon le Thrace, étant aussi le mari de Léontine, fille de celui-ci <sup>2</sup>. Léon les épargne. Marcien, forcé de devenir moine, est soutenu par les moines des couvents creusés dans les rochers, présentés tout récemment par le père Jerphanion. Il est envoyé à Césarée de Cappadoce, où il provoque une révolte près d'Ankyra, pour que, pris, il soit enfermé entre les autres rochers de l'Isaurie, à Tarse. Ce qui est intéressant c'est que son frère cherche un abri chez Théodoric, fils de Triarius, qui le considère naturellement comme un empereur légitime <sup>3</sup>.

<sup>1</sup> Voy. Réthy, dans la *Budapesti Szemle*, XC, pp. 161—171. Du même aussi *A romanizmus Illyricumban*. Pour une bibliographie générale balkanique (395—420) aussi Eugène Horváth, dans la *Külügyi Szemle*, II (1921—1922), pp. 367—412.

<sup>2</sup> Eustathe, dans *Fragm. hist. gr.*, IV, p. 140, n° 3.

<sup>3</sup> Candidus, *Fragm.* 1 (éd. Bonn ou *Fragm. hist. gr.*). Candidus connaît parfaitement ces choses, ayant été lui-même en Isaurie. Voy. aussi Eustathe, *ibid.*, p. 140, n° 3. — La consécration comme prêtre peut être venue plus tard, mais les rapports avec les moines montrent qu'il avait été préalablement enfermé dans un couvent.

Car il est difficile de déraciner les grandes idées politiques qui dominent l'antiquité.

Dans la Rome lointaine, à peine s'il pénètre quelque chose de ce qui se passe dans ces régions, et alors, pour exprimer une vérité contemporaine, on emploie d'anciennes formules « gètes », et même on fait des emprunts à l'ancienne poésie, comme dans le cas du poète Prudence <sup>1</sup>.

Étienne de Byzance, citant Parthénius de Phocée, présente les Goths comme « transportés à l'intérieur de la Thrace » <sup>2</sup>. Il est certain que les villes du Danube n'ont pas reçu les Goths jusqu'au moment où l'empereur Théodose leur a confié officiellement le camp de Novae comme à des clients de l'Empire. Mais ailleurs les mélanges ne manquent pas. Les fraternisations entre Romains et barbares ont lieu aussi dans une forme solennelle, comme au mariage de la princesse Placidie avec le roi visigoth Ataülphe, qui se présente à la romaine à cette occasion : les uns et les autres « dansent et se réjouissent <sup>3</sup> ».

Les nations distinctes ont disparu et il ne reste que la province de séparation géographique changeante dont le nom chez les Romains montre une origine grecque, venue des cités des bords de l'Adriatique. En 379 les régions reliées jusque là à l'Occident, cet Illyricum daco-macédonien, passe à l'Orient <sup>4</sup>.

*Une seule vie paysanne s'étend cependant maintenant sur les deux rives du Danube.* Elle continue ce que nous avons observé tant de fois à l'ancienne époque romaine. Jordanès, qui est maintenant souvent la seule source <sup>5</sup>, connaît le

<sup>1</sup> *Carmina*, éd. Albert Dressel, Leipzig, 1861: *Contra Symmachum*, II, voy. 730: « Getici tumultus », « geticus tyrannus », « patrio veniens juratus ab Istro »; p. 279.

<sup>2</sup> *Sub v.*

<sup>3</sup> *Καὶ συντελείται ὁ γάμος παιζόντων ὁμοῦ τῶν τε βαρβάρων καὶ τῶν ἐν αὐτοῖς Ῥωμαίων*; Photius, *Bibliotheca*, p. 265. Ils ont un fils, Théodose, qui sera enseveli à Barcelone dans un cercueil d'argent. Il est dit qu'Ataülphe *πλέον ἠσπάσεν τὴν πρὸς Ῥωμαίους φιλίαν*; p. 268.

<sup>4</sup> D'après Sozomène, VII, 7, Zeiller, ouvr. cité, p. 5.

<sup>5</sup> *Getica*, p. 130.

Danube glacé et traversé par les chars <sup>1</sup>. Bien que Salomon Reinach eût relevé que Jordanès a donné un « mauvais ouvrage » avec des éléments légendaires grossièrement erronés et qu'il n'avait, en écrivant, devant lui que le livre de Cassiodore, mentionnant lui aussi qu'il a ajouté certaines choses (*plura in media mea dictatione permiscens*), les renseignements donnés par ce clerc à demi barbare nous serviront pour compléter l'image de la vie danubienne sur les deux rives, au commencement du V<sup>e</sup> siècle, lorsqu'elles étaient également latines. Il faut observer que Jordanès écrit en latin sans aucune influence de la langue grecque, qui domina ensuite sous la pression de Constantinople grécisée. Du reste, la correspondance des évêques de Marcianopolis avec le concile de Chalcédon est en latin <sup>2</sup>. Rien n'est resté à cette place de la tradition grécisante de jadis.

Parmi les latinisants, dans des formes romanes, évoluant vers le roumain fixé, il faut compter aussi les barbares colonisés, qui sont, ici, nombreux dans la nouvelle armée. Dans l'armée du IV<sup>e</sup> siècle on trouve ainsi toutes espèces de barbares germains : des *comites alani* et, entre les *vexillationes comitatenses* et les *honoriani*, les *Taifali juniores* <sup>3</sup>, à côté des Marcomans <sup>4</sup> et des *Heruli seniores* <sup>5</sup>, restes germaniques acclimatés. Entre les légions palatines, on voit aussi les « Moe-siaci seniores » <sup>6</sup>.

Dans ces conditions qui, sous beaucoup de rapports, sont les mêmes que celles d'un passé récent, l'empereur Théodose commence par une victoire sur « les barbares » à

<sup>1</sup> *Rev. Arch.*, I (1915<sup>1</sup>), p. 16.

<sup>2</sup> Bury, *Later Roman Empire*, II, pp. 15—16.

<sup>3</sup> *Notitia dignitatum*, I, pp. 31\*, 39\*, 40\*, 122. *Alauni*; *ibid.*, p. 122. Cf. *ibid.*, p. 264 et suiv.

<sup>4</sup> *Ibid.*

<sup>5</sup> *Ibid.*, p. 33\*. Voy. aussi l'édition von Seeck, 1876. Pour les *Hermunduri*, Aulus Gellius, XVI, 4, 1. Voy. aussi Ernest Devrient, *Hermunduren und Markomanen*, dans les *Neue Jahrbücher für das klassische Altertum*, 1901, p. 51 et suiv.

<sup>6</sup> *Ibid.*, pp. 23\*, 33\*.

Syrmium<sup>1</sup>. Il est non seulement celui qui nettoie, mais aussi le restaurateur qui consolide sur les ruines depuis si longtemps accumulées.

Ainsi il envoie Eunomius, le séducteur religieux de ses courtisanes, à Halmyris, qui était donc encore un centre important. Mais la ville est ensuite conquise par les « barbares », qui viennent sur la glace du Danube, Eunomius devant s'enfuir à Césarée de Cappadoce<sup>2</sup>.

Un monde chrétien vit là solidement enraciné; sous les empereurs Gratien, Valentinien et Théodose, un Téradius est l'« episcopus Scythiae »<sup>3</sup>.

L'attitude des barbares devant l'empereur est la même que celle des indigènes. Les Greuthunges<sup>4</sup> apparaissent sous Théodose et Arcadius comme étant « amenés dans la Romania ». A l'un d'entre les chefs qui avait prouvé sa fidélité, Rhostestéus, l'empereur élève une colonne, d'après le rhéteur Thémistius.

A la même époque, les Goths conduisent avec eux des évêques et des moines<sup>5</sup>. Ils portent avec eux des autels<sup>6</sup>. Autrement ils auraient noué difficilement des liens de famille avec des femmes romaines: l'épouse de Stilichon est Serena. Mais, dans le nouveau milieu, ils conservent quelquefois leurs anciens noms. Dans les inscriptions nous trouvons un Paul qui s'appelle aussi Anakoubaros<sup>7</sup>. Du reste, des Thraces aussi conservent les anciens noms païens, comme celui de Koutilas, qui, est, de fait, emprunté aux Goths<sup>8</sup>.

<sup>1</sup> Philostorge, IX, 19.

<sup>2</sup> *Ibid.*, X, 6. Puis il passe à sa propriété: *Δακοροηροῦδε τοῖς ἀγροῖς ὄνομα*. De là il est conduit à Tyana; *ibid.*, XI, 5.

<sup>3</sup> *Cod. Theod.*, XVI, III.

<sup>4</sup> Aussi dans Jung, *Pässe*, p. 17, note 4.

<sup>5</sup> Eunape, *Fragm. hist. gr.*, IV, pp. 38—39, n° 55. Cf. *ibid.*, pp. 40—41, n° 50. Le même, *Vie d'Aidésios*, *ibid.*, p. 39, n° 65.

<sup>6</sup> Jérôme, *Epistolae*, 107, 2.

<sup>7</sup> Dumont, ouvr. cité, p. 411. Un marchand aussi, *Κώμης Μαγζάρθων*, ce qui paraîtrait indiquer des « Magyars »; *ibid.*, p. 412. Un Magava; *ibid.*, p. 417.

<sup>8</sup> Tomaschek, ouvr. cité, I, pp. 77—79.

Parmi les défenseurs de la partie orientale de l'Empire, on rencontre, à côté de pareils Thraces, c'est-à-dire, ainsi qu'on le verra, à côté des Thervinges<sup>1</sup>, les *Constantinii dafnenses* (de Daphné) et les *balistarii dafnenses Tzanni*<sup>2</sup>.

Les luttes ne cessèrent pas longtemps, sur le Danube. On le voit par le grand document militaire de l'époque. Mais on a cherché à écarter le caractère contemporain de cette description de la défense danubienne dans la *Notitia*<sup>3</sup>. Il serait question d'une base sans cesse ajoutée et remplacée seulement lorsque trop grands était le désordre et l'inutilité. Pour l'Orient, il aurait été rédigé par des Occidentaux au moment où, à Milan, il y avait une seule chancellerie de la Cour. La Cour de Constantinople n'aurait pas communiqué les changements introduits à partir de 397. On effaçait seulement ce qui concernait les pays cédés de fait, et ceci même d'une façon incomplète. Pour des cas particuliers, Flaviana, en Scythie, est présentée en concurrence avec Sucidava, Ad Novas avec Pisicum: Gratiana aurait été ajoutée. L'ordre qui régnait sous l'empereur Constance est conservé comme une chose du passé, et les centres de résidence ne sont pas changés.

*Nous ajoutons que cette archaïsation correspond à celle, plus ancienne, de la Table Peutingerienne.*

Le Danube apparaît, du reste, aussi ailleurs sans cesse troublé, car l'existence de la flotte de laquelle dépendaient les deux rives paraît avoir été momentanément interrompue pour être ensuite reprise au moyen-âge. En effet, en 394, Honorius va, avec sa femme Serena, d'Italie, par la Thessalie, l'Épire et la Dalmatie, en Orient, parce que le chemin du Danube n'était plus sûr<sup>4</sup>.

<sup>1</sup> *Notitia dignitatum*, II, p. 24.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 31.

<sup>3</sup> Otto Seeck, dans *Hermes*, XI, p. 71 et suiv. La *Notitia* serait, d'après Collingwood Bruce, dans le *Hand-Book*, p. 12, du commencement du V-e siècle.

<sup>4</sup> Claudien, dans *III consulatus Honorii*, v. 113 et suiv. Cf. *Epithalamus Pall.*, 88.

Le poète Claudien <sup>1</sup> présente la Pannonie, la Thrace et la Moesie comme des régions totalement malheureuses, exposées à une espèce de *cursus sollemnis* comme « un champ en proie à la tempête », et les habitants comme étant rendus insensibles par l'excès du malheur.

La situation difficile dans laquelle se trouve l'empereur Gratien, qui crée à Syrmium comme collègue Théodose, est démontrée aussi par le fait qu'il se sert d'une garde d'Alains et néglige l'armée romaine <sup>2</sup>.

Sous Théodose, vers 386, les auxiliaires goths deviennent insupportables, et il faut que le commandant de Tomi, Gerontius, les repousse et les massacre. Un roi, Aristindinus, les conduit. De même qu'au XIV-e siècle les Turcs entrèrent à Galipolis, ils veulent se saisir de la ville. La valeur personnelle de Gerontius seule put donner du courage aux défenseurs <sup>3</sup>.

De fait, sans les barbares, l'Empire aurait péri. A un moment donné Théodose s'appuie sur un Gaïnas, un Tribigilde, un Fravita <sup>4</sup>. Mais les barbares commencent à croire que ce monde romain, qu'ils veulent conserver tel, devrait leur appartenir en réalité. Et le beau Rufin, un Goth, a pensé à écartier comme empereur — τῆς βασιλείας ἕρωσ — le faible Arcadius <sup>5</sup>. Du reste, la femme de ce dernier était la fille du barbare Baudo <sup>6</sup>. Le tout-puissant et vrai maître de l'Empire qui est Stilichon, aurait voulu créer empereur son fils, après avoir donné au César comme femme sa fille:

<sup>1</sup> *In. Rufinum*, II, 45. Seeck, dans *Hermes*, XI, p. 69, citait aussi le passage du *De bell. get.*, 540, où Alaric dit qu'il pillait chaque année (*omnibus annis*). Il ajoute la mention des Épîtres de St. Jérôme, LX, 16; CXXIII, 17.

<sup>2</sup> Sextus Aurelius Victor, *Epît.*, XLVIII.

<sup>3</sup> Zosime, IV, 40, 1-5.

<sup>4</sup> Philostorge, XI, 8. Sous ces empereurs la Thrace est complètement dévastée. Ajoutons la garde des Isauriens; *ibid.* Gaïnas est tué. Pour Théodose et les Illyriques, Stein, dans le *Rheinisches Museum*, LXXIV (1920).

<sup>5</sup> Philostorge, XI, 3.

<sup>6</sup> *Ibid.*, 6. Encore une barbare; *ibid.* Mais ses fils s'appellent Pulchérie, Arcadie, Marine et Théodose; *ibid.*



il aurait fait même frapper de la monnaie mais sans son effigie<sup>1</sup>.

La rive gauche ne pouvait pas être atteinte par ces changements et créations du V-e siècle.

Dès l'an 412, Alaric s'étant transporté en Occident, l'empereur fixe les conditions de la flotte danubienne<sup>2</sup>. Lorsque Végèce<sup>3</sup> parle du système de Théodose de défendre la frontière par des châteaux, on voit que la rive du Danube était habitée par des agriculteurs, que défendait cette nouvelle flotte impériale<sup>4</sup>. Donc Honorius pourra envoyer en Orient, employant ce chemin, Placidie et ses fils.

C'est de là, des liens rétablis avec la rive gauche, que vient le fait qu'à Galatz, parmi 4.000 monnaies qu'on a trouvées en 1836, à côté de celles qui viennent d'Antonin et de Dioclétien, il y en ait eu de l'époque d'Arcadius<sup>5</sup>. De même, dans le comté transylvain de l'Albe Inférieure, on a exhumé des monnaies de Constantin, mais aussi dans le comté d'Albe Supérieure<sup>6</sup>, dans le pays des Szekler, près d'Odorheiu, puis des monnaies de Valentinien II, du second Théodose, aussi près de la ville de Sighișoara<sup>7</sup>, des monnaies de Marcien et de Léon (457)<sup>8</sup>. De l'or byzantin a été trouvé à Korond, dans les mêmes régions des Szekler. Jusque dans le lointain comté de Sălăgiu, à l'Ouest de la Transylvanie, des empereurs, après l'évacuation supposée, ont laissé leur monnaie et, à savoir, dans un seul trésor: Maximien, Constantin, Constance, Valentinien et Valens,

<sup>1</sup> *Ibid.*, XII, 2. Le pouvoir appartient alors à un Sarus, autre barbare, qui combat contre Alaric; *ibid.*, 3. Le système continuera par un Ardaburius et un Aspar; *ibid.*, 11.

<sup>2</sup> *Cod. Theod.*, VII, 17.

<sup>3</sup> Pour Végèce, Seeck, dans *Hermes*, XI, p. 61 et suiv.

<sup>4</sup> *Delusoriis quae in Danubio agrariis cotidianis tutantur excubiis reticendum puto*; IV.

<sup>5</sup> Neigebaur, dans l'*Arch. Zeitung*, 1845 (juillet), et *Rev. Arch.*, II<sup>1</sup> (1845), p. 106.

<sup>6</sup> Goos, *Chronik*, p. 135.

<sup>7</sup> *Ibid.*, p. 134.

<sup>8</sup> *Ibid.*, pp. 132—133. Il est question de « plus de 300 solidi byzantins ».

Gratien<sup>1</sup>. De l'autre côté de cette province transylvaine, au défilé de Tulgheş, on trouve des monnaies de Constance<sup>2</sup>. Le défilé de Vâlcan est particulièrement riche en monnaies frappées en partie à Siscia, à l'époque des campagnes contre les Sarmates, partant du règne de Tibère, — et on sait combien les barbares recherchaient, d'après le témoignage de Tacite, l'ancien métal —, passant par Probus et Maximin Daïa, par les deux Licinius, aux empereurs de la dynastie de Constantin, jusqu'à Julien<sup>3</sup>. Des objets d'art du même caractère byzantin ont été trouvés le long du cours des rivières des Târnave<sup>4</sup>, en Transylvanie. A Ocna, près de Sibiu, on a découvert aussi un *aurarius* de Honorius<sup>5</sup>; près de la ville de Mediaş des monnaies de Théodose I et II, de Zénon, d'Anastase, de Justin, à côté d'objets d'art<sup>6</sup>. M. C. Moişil a trouvé de pareils trésors aussi au Sud des Carpathes. Et une question se pose: avec quels clients continuait ce commerce ?

Comme noeuds de la défense, Ratiaria et Horreum Margi réapparaissent dans la *Notitia dignitatum*<sup>7</sup>, et nous les rencontrerons ensuite tout le long du VI-e siècle.

Dans la distribution militaire des différentes nations on trouve, en Scythie, la légion IV Scythica, des Dalmates, des Illyres, des Maures illyriques, l'aile I *salutaria* des Iou-tounges, la première cohorte des Goths, « Helela », la première cohorte Ulpia des Daces, Claudiana<sup>8</sup>. On voit combien on avait conservé l'ancienne tradition. En échange, en Arménie on rencontre une « prima Ulpia Dacorum » à côté d'une « cohors apuleia civium romanorum »<sup>9</sup>.

<sup>1</sup> *Ibid.*, p. 137.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 138.

<sup>3</sup> *Ibid.*

<sup>4</sup> *Ibid.*, pp. 133—134. De petits vaisseaux en or aussi, avec des têtes d'animaux, trouvés dans le village de Apoldul Mare; *ibid.*, p. 136.

<sup>5</sup> *Ibid.*

<sup>6</sup> *Ibid.*

<sup>7</sup> II, p. 39.

<sup>8</sup> *Ibid.*, p. 88. Les Illyriens et les « Maures Illyriens », aussi en Osrhoène; *ibid.*, p. 90. Des Illyriens en Mésopotamie, p. 93.

<sup>9</sup> *Ibid.*, p. 36.

Un soin particulier entoure, à cette époque, la défense de cette Scythie où commande un duc. Sucidava a un *cuneus* de cavaliers à boucliers; à Capidava il y en a un autre de « solenses », à Cium les « stablésiens », à Bireum (*sic*) d'autres « stablésiens », à Arubium des cavaliers catafractes, à Aegyssus seulement des cavaliers *armigeri*, à Talamonium des cavaliers archers. Comme auxiliaires, à Flaviana, des marins (*naucleri*), à Axiopolis des *superventores*, à Carsum, des *milités scythici*, comme aussi à Dinogetia ou « Dini-gothia »; à Troesmis des *milités secundi constantiani*, comme aussi à Noviodunum; à Salsovia des *milités quinti* du même Constance, à Gratiana des *milités primi gratianenses*.

Les légions de la rive (*riparienses*) sont distribuées dans ces préfectures: à Troesmis celle de la légion II Herculiana, à Axiopolis celle de la cohorte V « *pedaturae superioris* », à Troesmis celle de la « *pedatura inferior* », à Noviodunum celle de la légion I Jovia, la même qu'à Axiopolis, à Aegyssus la même qu'à Troesmis, à Platypediae <sup>1</sup>, les « *Musculi scythici* » et la flotte <sup>2</sup>.

Dans la Moesie Seconde on prend le même soin de la défense, avec des cavaliers à écu à Securisca, « Latri » (Iatros) et Appiaria, des « solenses » à Dunum, des « *armigeri* » à « Tegra » et Sexagintaprista <sup>3</sup>, des « stablésiens » à Sucidava. On trouve ensuite des auxiliaires: des « *preventores* » à Ansamus (Asimus), des constantiens à Trimammium (Trimanion chez Ptolémée), des « *dacisci* » à Mediolana, des marins « *tertii* » à Appiaria, des soldats de Novae à Transmarisca, des « *primi moesiaci* » à Candidiana, des moesiaques simples à Teglicium (*Τηλικιον* chez Procope, probablement la localité actuelle de Telița) <sup>4</sup>, des « *quarti constantiani* » à Durostorum, des « *cimbriani* » à Cimbrianae (voy. la rivière Ciabrus), des marins « *altinenses* » à Altinum, où Procope note un « désert ».

<sup>1</sup> Salsovia; voy. l'observation de Böcking; *ibid.*, p. 456.

<sup>2</sup> *Ibid.*, III, pp. 38—100.

<sup>3</sup> Tentatives de l'identifier, renvoyant à *Τριμιστή, Πριμιστή*, chez Ptolomée; *ibid.*, p. 460.

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 465.

Les préfectures des ripariens sont : à Novae pour la première Italica, *praefectura ripae legionis primae italicae cohortis quintae pedaturae superioris*, à Sexagintaprista pour la cohorte inférieure, à Durostorum pour la légion XI Claudia, à Transmarisca pour sa cohorte V, « *pedatura superior* » et « *pedatura inferior* », mais, à une place inconnue la mention des « navires pour la rivière » (*naves ammicares*).

C'est d'ici que se détachent des cohortes qui vont dans le Rhodope et en Thrace <sup>1</sup>.

La Moesia prima entretient à Picum, — d'où les Picenses d'Ammien Marcellin <sup>2</sup>, — les cavaliers de Constance et des Dalmates (à Cuppae aussi), à Flaviana des promoteurs, à Tricornium (Grodzka), des archers, des Dalmates à Aureus Mons, mentionné aussi dans la vie de l'empereur Probus, qui serait Semendrie <sup>3</sup>, des « *promotes* » à Laederata. Comme auxiliaires, des « *reginenses* » à Castra Reginae, des Tricornenses (aussi des Auréomontani), à Tricornicum, des Novenses à Novae, des Margenses à Margus, des Cuppenses à Cuppae, des Gratianenses à Gratiana, des Taliatenses à Taliata.

Les résidences des préfets sont à Singidunum (légion et flotte du Danube, V Flavia), à Viminacium (légion VII Claudia) et à Cuppae, à Castra Augustoflavianensia (soldats de Contra Margum), à Novae (explorateurs, et aussi à Taliata), à Laederata (les Vincentiens), à Zmirna (des explorateurs), à Margus (la flotte « *stradensis* » et « *gemensis* ») <sup>4</sup>.

On peut comparer ces données avec celles qui se trouvent dans l'Itinéraire d'Antonin et dans l'Itinéraire de Jérusalem et avec la Peutingeriana, et cette comparaison ne sera pas sans utilité.

Dans la Dacie Ripense, le duc dispose des mêmes *cunei* de cavaliers : les Dalmates « *fortenses* » sont à Bononia, les Dalmates « *divitenses* » à Dorticum et à Droubéta, les scutaires

<sup>1</sup> *Ibid.*, II, pp. 101—103. — Le même aussi dans l'Itinéraire d'Antonin, reproduit *ibid.*, p. 458.

<sup>2</sup> Voy. *ibid.*, p. 475.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 478.

<sup>4</sup> *Ibid.*, I, pp. 104—106.

à Cebrus et à Aegeta, les Dalmates simples à Augusta et Varina, les « stablésiens » à Almus, les « Constantiniens » à Utus.

Comme auxiliaires : à Droubéta les premiers « dacisci », à Burgus Zonus les seconds « dacisci », à Crispitia les cavaliers du même nom, à Oescus l'« auxiliium Mariensium », à Translucus celui des « claustriens », à Transdierna les « explorateurs ».

Les préfetures des légions sont à Variana, Cebrus, Oescus, Sucidava (V Macedonica), à Aegeta, Transdrobeta, Burgus Novus (XIII Gemina). A Aegeta aussi la « flotte de l'Ister », à [Ratiaria] la flotte *ratiarensis*, à « Siosta » le tribun de la cohorte des « reduces secundi », à « Sostica » celui de la nouvelle cohorte <sup>1</sup>. Donc, encore une fois, les anciennes cités sont conservées, la flotte impériale garde les deux rives du fleuve. Sur le Danube des troupes de l'Ouest arrivaient jusqu'à Castra Martis <sup>2</sup>. On trouve une détermination entre les *pseudocomitatenses* et les *Romanenses* <sup>3</sup>, dont le nom doit être sans doute retenu. Mais un *barbaricum* (*in barbarico*) est localisé à l'Ouest, du côté d'Aquincum <sup>4</sup>, sur le Danube moyen, plein de colons romains, à une époque où des Sarmates intitulés *gentiles* défendent l'Italie <sup>5</sup>.

Des arsenaux existaient à Andrinople, à Marcianopolis, à Thessalonique, à Naïssus, à Ratiaria et Horreum Margi <sup>6</sup>.

Du reste, tous les barbares des frontières, les Goths et par conséquent aussi leurs alliés provisoires, les Sarmates, les Alains, les Huns, à côté de plusieurs races moins importantes, ne formaient pas une unité solide, avec laquelle on eût pu

<sup>1</sup> *Notitia dignitatum*, II, pp. 107—110.

<sup>2</sup> Voy. Alföldi, *Der Untergang der Römerherrschaft in Pannonien*, II, Berlin-Leipzig 1926. Les Hérules *seniores*, les Bataves, aussi dans des inscriptions où apparaît Otrastaguta, Ostrogoth; Dessau, ouvr. cité, I, p. 552, n<sup>o</sup> 3279 et suiv. En ce qui concerne les matériaux humains sur la rive gauche, une *cohors apuleia civium romanorum* sert sous le duc d'Arménie; commentaire à la *Notitia dignitatum*, I, p. 689.

<sup>3</sup> *Ibid.*, pp. 28, 36.

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 36\*.

<sup>5</sup> *Ibid.*, pp. 120\*—123\*.

<sup>6</sup> *Ibid.*, II, p. 39.

conclure des pactes, comme il aurait été possible de le faire avec un État civilisé. Par bandes isolées, sous des chefs différents, ils traversaient le pays, tantôt en querelle entre eux, tantôt unis à Rome. Ainsi on apprend qu'il y a eu une guerre de guerillas très intense dans l'espace et dans le temps, tantôt avec des traités et des rapports, tantôt avec d'autres traités, d'autres rapports, avec tel chef ou avec tel autre <sup>1</sup>.

Beaucoup de barbares acceptent de s'établir comme agriculteurs: le vocabulaire populaire roumain a l'expression de *a se da la brazdă* («s'habituer au sillon»). Le panégyriste Latinus Pacatus, s'adressant à l'empereur Théodose, lui parle de «l'Ister rougi par le massacre des Sarmates» <sup>2</sup>. L'empereur, dont l'éloge est fait, apparaît comme celui qui a réduit les Goths à la situation double de soldats et d'agriculteurs <sup>3</sup>.

Les barbares organisent même les cités de Pannonie qu'ils avaient jadis pillées. Les Goths, les Huns, les Alains remplissent le service de garde, soumis à des ordres, et épargnant les provisions <sup>4</sup>. A Siscia, une attaque subite de cavalerie réussit à vaincre d'un seul coup les rebelles, les «*publici proditores*» <sup>5</sup>.

A partir d'un certain moment il y a comme un soulagement. *Mais l'oeuvre de nettoyage entreprise par l'empereur a été accomplie avec le concours de la population indigène.* Ainsi Thémistius loue Théodose, auquel est dûe la disparition de l'effroi à cause des barbares prêts à tout dévaster, mais cet empereur apparaît aussi comme *celui qui arme ses agri-*

<sup>1</sup> Seeck, *Die Zeit des Vegetius*, dans *Hermes*, IX, p. 57. Lui aussi observe qu'après la soumission et l'établissement complet dans l'Empire des Goths en 382, grâce à une *infida pax*, d'après Idace, Valentinien doit combattre en Pannonie, et en 391 d'autres combats difficiles sont livrés en Thrace. De nouvelles bandes passent le Danube.

<sup>2</sup> V. 2. Dans les *Panegyrici veteres*, II, éd. 1779, p. 250. Sa présence sur le Danube, X (p. 269).

<sup>3</sup> *Receptos ad servitium Gothos castris tuis militem, terris sufficere cultorem; ibid.*, XXII, 3; pp. 316—317. Les «Scythes» aussi sont d'accord pour faire offre de soumission; XXXII, 3; p. 358.

<sup>4</sup> *Ibid.*, XXXII, 4; pp. 358—359.

<sup>5</sup> *Ibid.*, XXXIV, 1: pp. 366—368 (*rebelle agmen*).

*culteurs même contre les barbares*<sup>1</sup> et il ajoute que *les habitants des mines d'or, les anciens Besses, maintenant depuis longtemps romanisés, étaient devenus des soldats.*

Ces paysans dont la race n'est pas pure sans doute, constituent de plus en plus la base de la population. St. Jérôme, dans son Prologue au Commentaire II de l'Épître aux Galates, dit que la latinité « se transforme journellement d'après les régions et d'après les temps »<sup>2</sup>.

La figure même de St. Martin, un Pannonien, connu malheureusement par des témoignages qui n'ont pas la précision de la Vie de St. Séverin par Eugippe, est en rapport avec cette vie rurale qui s'élève sous l'Empire et est capable de le remplacer même.

Sa charité envers les pauvres, sa chemise coupée en deux représentent une des qualités principales de cet esprit chrétien, tout aussi différent de la passivité de l'Orient que du réalisme qui domine l'Occident.

*De fait, les barbares sont et restent, pour ces régions, comme des éléments brillants de surface seulement. Alaric lui-même, conduit et dominé par ses évêques*<sup>3</sup>, *est comme encadré par Rome, comme incorporé dans sa forme politique.* Il demande à Stilichon, le Vandale romanisé par son mariage, devenu donc « Romain » comme n'importe quel autre, aussi parce qu'il n'est pas, comme Alaric, un « roi », 4.000 livres d'or pour servir. Même après avoir pillé Rome, — le célèbre pillage de Rome par Alaric est, d'après Cassiodore, au contraire, une action empreinte d'un sentiment de clémence<sup>4</sup>, —

<sup>1</sup> Καὶ τοὺς γεωργοὺς φοβεροὺς τοῖς βαρβάροις; Oraison XIV. Aussi dans l'Oraison XV il est question de Σκύθαι οἱ ἀλιτήριοι; Thémistius espère (Oraison XVI) que les Scythes acceptent une vie civilisée, devenant eux aussi des δμόσπονδοι, ὁμοστράτευοι, ὁμοῦ στρατευόμενοι, ὁμοῦ λειτουργοῦντες.

<sup>2</sup> Et ipsa latinitas et (= ex) regionibus quotidie mutatur et tempore.

<sup>3</sup> Voy. Mommsen, *Stilicho und Alarich*, dans *Hermes*, XXXVIII, p. 1 et suiv.; Salomon Reinach, dans la *Rev. Arch.*, I (1915<sup>1</sup>), pp. 16—19.

<sup>4</sup> His consulibus Roma a Gothis, Halarico duce, capta est, ubi clementer usi victoria sunt; Cassiodore, *Chron.* Nous avons dit qu'en Italie Ataulphe, son successeur, avait pensé à une « Gothie », mais son respect pour Rome, immanquable, l'arrête; Orose, VII, 43.

le roi goth se considère comme auxiliaire de l'État romain. Tous ces gens-là ne vont pas à la guerre avec des idées d'État et pensant à remplacer l'ancien ordre de choses. Ils ne font que se livrer à des accès de colère provoqués par des paiements retardés, ou se mettent au service d'une ambition romaine qui les a suscités<sup>1</sup>. Alaric n'a qu'un séjour et une source de revenus : dans le Norique, dans la Dalmatie, dans le territoire des Vénètes, même sans ce titre de *magister* dont s'ornent avec tant de plaisir ces chefs<sup>2</sup>. Et c'est pourquoi le barbare repoussé créera un empereur comme cet Attalus, au nom macédonien, qui rappelle un célèbre roi de Pergame, et l'empereur nouveau consentira à décorer son créateur d'un si grand titre<sup>3</sup>.

Toujours et dans tous les domaines de la vie publique on cherche à imiter Rome dans les coutumes et les titres : ainsi le roi Théodahad se fera appeler dans les inscriptions le « *gloriosissimus rex* »<sup>4</sup>.

Les Germains n'ont pas appris, en général, en Orient, la langue de ceux qui leur ont accordé l'hospitalité, et c'est pourquoi on trouve un « *interpetrus Germanorum* » à Brigetio<sup>5</sup>.

Si le grand général romain, régent de la partie orientale de l'Empire, Stilichon, est d'origine germanique, il ne l'est pas d'âme, étant « élevé en Orient », probablement à Constantinople, de sorte qu'il a l'éducation et suit la carrière d'un noble romain, bien que sans avoir fait des études<sup>6</sup> : il est naturel que du milieu de ces barbares puisse surgir même des prétendants à la couronne : ainsi, après Jean le Primicère (425), Jean le Vandale<sup>7</sup>.

<sup>1</sup> Voy. Zosime, V, 29, 42, et Olympiodore.

<sup>2</sup> Zosime, V, 49; Sozomène, IX, 7.

<sup>3</sup> Voy. Fustel de Coulanges, *Histoire des institutions politiques de l'ancienne France, L'invasion germanique et la fin de l'Empire*, 3-e édition, Paris, 1911, pp. 419, 422.

<sup>4</sup> *Rev. Arch.*, 1928<sup>2</sup>, p. 387. Sur les attaques barbares mentionnées par Claudien, Salomon Reinach, *Les loups de Milan*, dans la *Rev. Arch.*, XXIII (1914), p. 237 et suiv.

<sup>5</sup> *Arch.-ep. Mitt.*, X, p. 115.

<sup>6</sup> Mommsen, dans *Hermes*, XXXVIII, pp. 113—115.

<sup>7</sup> Lehmann-Haupt, dans *Klio*, XV (1918), p. 438.



La littérature de l'époque ne peut pas distinguer souvent entre les uns et les autres de ceux qui se partagent le pouvoir et les pages de l'histoire, et elle n'y a aucun intérêt. L'archéologie se réunit à la confusion littéraire, mais non sans qu'à travers ses brouillards un rayon de vérité pénètre quelquefois. Le poète Claudien met ensemble Gètes, Daces, Sarmates, Massagètes et Gélons<sup>1</sup>. Il y a dans ses vers des « turpes Huni » et des « impacati Alani »<sup>2</sup>. Il s' imagine des Sarmates qui sont blonds<sup>3</sup>. Il n'oublie pas la « flèche dace »<sup>4</sup>. Il présente le Danube traversé par les chars des barbares<sup>5</sup>. Chez lui on voit les Bastarnes, détruits peut-être, à côté des Mysès, — pas des Visès<sup>6</sup> —, « féroces sur leurs chars »<sup>7</sup>.

Dans une vision poétique, l'écrivain voit des Gruthunges travaillant aux champs et élevant la vigne sur les échalas<sup>8</sup>. Mais ils apparaissent pour le moment aussi comme des ennemis, bien qu'on leur eût donné « des champs et des maisons »<sup>9</sup>.

Les soldats de Stilichon sont habitués, du reste, à affronter les « bandes de Thraces »<sup>10</sup>, qui sont, dans le sens géographique, des barbares aussi. Quand se produit, sous Arcadius, la tentative des Greuthunges d'Odothée de passer le Danube sur 3.000 barques, ils se noient dans la région de Peucé<sup>11</sup>, donc dans le voisinage des marécages des bouches du Danube.

<sup>1</sup> *In Rufinum*, I, p. 308 et suiv.

<sup>2</sup> *Ibid.*, II, pp. 270—271.

<sup>3</sup> *De nuptiis Honorii*, p. 123.

<sup>4</sup> *Jaculum Daci: Paneg. de tertio consulatu Honorii*, v. 28, à côté des « scythici arcus ».

<sup>5</sup> *Ibid.*, v. 149. « Getica plaustra »; *De quarto consulatu*, v. 53. Cf. *De consulatu Stilichonis*, III, v. 325 et suiv. Aussi *ibid.*, I, v. 175: « odrisiae orae »; *In Rufinum*, II, Préface, v. 18; II, v. 425. Aussi ailleurs.

<sup>6</sup> Ce qui, d'après l'éditeur, seraient des Visigoths.

<sup>7</sup> *De cons. Stilichonis*, I, v. 94—95.

<sup>8</sup> Bene rura Gruthungus Excolat et certo disponit sidere vites; *In Eutropium*, II, v. 196—197. Pour le « Gète » Tarbigile, *ibid.*, p. 102, p. 176—177. Pour lui aussi les Gruthunges, *ibid.*, v. 399.

<sup>9</sup> *Ibid.*, v. 576—579.

<sup>10</sup> *In Eutropium*, II, v. 412.

<sup>11</sup> *Paneg. de quarto consulatu Honorii*, v. 623 et suiv.

Claudien célébrera cependant plutôt pour sa douceur (*mitis erat*) celui qui a triomphé au Capitole après « la défaite des Daces »<sup>1</sup>.

Les cités souffrent, naturellement — *miseranda moenia Thracus* — mais on voit, à côté des champs *arva Mysorum*, qui produisent<sup>2</sup>, et nourrissent la Capitale.

La stabilité qui avait manqué pendant si longtemps est enfin regagnée par le système d'accepter les barbares dans les Balcons<sup>3</sup>, quitte à les envoyer ensuite du côté de l'Occident. On a cité le passage de l'oeuvre d'un contemporain des fils de l'empereur Théodose, où on voit comment « le colon revient à ses frontières et la Cour se remplit de nouveau des impôts illyriques »<sup>4</sup>.

<sup>1</sup> *Ibid.*, v. 318.

<sup>2</sup> *In Rufinum*, II, v. 45—46. Pour le *limes mysiacus* et le *limes scythicus* d'Honorius à Théodose, *Cod. Theod.*, VII, xvii, 1. Les soldats imposent leurs fils comme successeurs. Pour des mutilations, *spurca amputatio digitum*, *ibid.*, VII, xiii, vii. Pour les *burgarii*, *ibid.*, VII, xiv, i. Pour des prisonniers chez les barbares, *Rev. Arch.*, X (1864), p. 435 et suiv. (aussi l'illusion que St. Paulien était prisonnier chez les « Gètes » et Alains).

<sup>3</sup> Le consul Gadalaippus; *Rev. Arch.*, IV<sup>1</sup>, (1847), p. 175.

<sup>4</sup> *De laudibus Stilichonis*, II, 206.

« Inque suos tandem fines redeunte colono,  
Illyricis iterum ditabitur aula ».

Cf. Jung, *Romanische Landschaften*, p. 445. Alors que la Pannonie est regagnée par l'Empire; Alföldi, *Der Untergang, passim*.

## CHAPITRE II

### A L'OMBRE D'ATTILA <sup>1</sup>

Sur ce monde de villages s'étend bientôt une domination hune, qui donne un nouveau type au règne des barbares : celui du camp fermé, qui rassemble tous les soldats, le type de ce que sera pour les Avars, avec un terme germanique emprunté aux sujets, le *ring*, ce groupement concentrique que nous rencontrons de Pékin jusqu'au Kremlin, et, pour les Tatars, qui tenaient compte des hommes, la *horde* <sup>2</sup>.

Attila, sur lequel s'exerce toute cette puissante influence d'une longue tradition qui mène jusqu'aux millénaires conceptions du « Céleste Empire » universel de la Chine, pourra être, pour les Romains, de même qu'Alaric, un gardien de la frontière, un « officier » inscrit dans la hiérarchie constantinienne, mais il est, pour lui et les siens, le Khan, l'Empereur, le Seigneur du monde : il charge un peintre de le présenter assis dans un siège d'or et « les empereurs romains, des sacs sur les épaules, versent de l'or à ses pieds » <sup>3</sup>.

Attila n'a cependant jamais frappé monnaie, employant celle de l'Empire romain. Orné d'un haut titre par l'empereur, il demande en mariage, avec son consentement, une princesse de l'Occident, qui l'accepte. Il est ainsi un candidat aussi pour l'autre région romaine, lui qui apportait les souvenirs ineffaçables du Saint Empire, d'une autre religion, de ce lointain Orient asiatique. Sa situation de *magister*

---

<sup>1</sup> Pour Attila, *Byz. Zeitschr.*, XXVII, p. 480.

<sup>2</sup> Mommsen (*Hermes*, XXXVI, pp. 524—525) fait d'Attila un seigneur du monde, de l'Atlantique à l'Euphrate.

<sup>3</sup> Suidas, *sub v.*

*militum*, si importante à cette époque, grandit encore la situation du barbare. Il est « Romain » par cette situation, de même que par le fait que son domaine politique contient tant de romanité, à laquelle il avait emprunté, comme jadis Décébale, non seulement des architectes, des artisans, des secrétaires qui, évidemment, écrivaient en latin au nom de leur impérial « roi », mais les coutumes, d'un caractère supérieur, d'une vie qui était sortie de l'abri des tentes et des traditions de la transhumance touranienne, et aussi du moment passager des grandes migrations. On pourrait dire qu'à sa « Cour », avec des péristyles, et ornée de tapis, le Khan mongol, cet ancien « Grand Turc », était devant les Roumains maintenant presque complètement formés, une espèce de « prince roumain », de *Domn*, de même que Seuthès, derrière Byzance, et Décébale, dans les montagnes du Haşeg. Car les conditions durables imposées par la nature et renforcées par le long cours des développements historiques sont plus fortes non seulement que le changement des chefs, mais aussi que la succession des nations.

Pour en arriver à cet Empire, nous voyons d'abord, chez Sozomène, les Huns d'Ouldis, en 408, venus pour piller dans la Péninsule, mais envoyés comme agriculteurs; l'écrivain les trouve aussi sous l'Olympe de Bithynie<sup>1</sup>. Ça et là nous découvrons dans le sol les traces de leur art, étranger et étrange. Ainsi le trésor de Sânmiclăuşul Mare (Nagy Szt.-Miklós), qui serait dû à des joailliers du Mont Altaï<sup>2</sup>.

Ceux qui avaient jadis chassé les Goths, *pillent cependant plutôt pour s'imposer, pour regagner l'hommage, le tribut, mais avant tout les esclaves, sur lesquels s'appuie leur économie d'État*. C'est dans ce sens qu'il faut comprendre la mention de la Chronique de Cassiodore que « les Huns ont dévasté les Thraces et l'Illyricum par un pillage cruel »<sup>3</sup>.

Ils apportent avec eux naturellement une civilisation réelle, qui vient d'un très long passé et n'est pas susceptible de

<sup>1</sup> IX, 5. Aussi *Codex Theod.*, V, 4.

<sup>2</sup> Heinrich Glück, *Türkische Kunst*, dans les *Mitteilungen des ungarischen wissenschaftlichen Instituts in Konstantinopel*, Budapest-Constantinople, 1917.

<sup>3</sup> Hunni Thracias et Illyricum saeva populatione vastarunt.

modification. L'admirable description de Priskos<sup>1</sup> sur Attila et sa Cour est de tout point correspondante à celle des missionnaires franciscains qui viennent à la horde de l'empereur mongol du XIII<sup>e</sup> siècle.

Des coutumes venant de l'ancienne patrie, comme l'adoration du fer scythe, l'audience devant le roi couché sur un lit, le devoir pour un père d'épouser sa fille, l'offre des femmes faite aux voyageurs se continuent. Des tours s'élèvent, comme dans la lointaine Asie, au-dessus de leurs demeures. Le roi auquel les femmes de ses dignitaires apportent la nourriture et le vin goûte ce qu'on lui présente sur un plateau, restant à cheval. Il juge n'importe qui devant la porte de son palais. A ses audiences, les verres de vin passent d'un hôte à l'autre, qui, tour à tour, y trempent leurs lèvres et font leur acte d'hommage. Comme l'ancien Dromichaitès, l'empereur, qui offre les mets dans des vases d'argent, mange sa viande sur un plateau de bois, et boit dans un verre de même matière. Chacun de ses chefs offre, comme à l'époque thrace de Seuthès, un cheval aux invités.

Mais il y a aussi des coutumes qui ont été trouvées dans la nouvelle patrie. Ainsi les maisons de bois recouvertes de bardeaux, les enclos en bois du palais d'Attila. Les colonnes sont sculptées avec soin et reliées par des arcs comme dans les péristyles des maisons paysannes de la Roumanie actuelle. Sur le sol sont étendus des tapis et des femmes tissent, comme à l'époque des Thraces, autour de Kerka, « l'impératrice ». Un usage local, peut-être thrace aussi, est celui de chanter les exploits guerriers des prédécesseurs ou des chefs vivants, lesquels sont touchés jusqu'aux larmes.

D'autres coutumes, comme celle de mettre en croix les condamnés, sont empruntées aux Romains des villes. Avec des pierres de Pannonie et avec un architecte de Syrmium, on construit des bains comme ceux dont étaient jadis si fiers les Quades. Les plaisanteries en trois langues du Maure Zerkon, ou de tel Hun, font partie des éléments de distraction

---

<sup>1</sup> Analyse de Priskos aussi chez M. Grecu, dans *Codrul Cosminului*, VIII (1934), pp. 432—438.

à la Cour impériale et ne concordent pas avec la sévérité divine de la monarchie orientale dont Attila ne s'éloigne que lorsqu'il sourit à l'enfant qu'il aime et lui pince la joue. Chez lui on parle en même temps l'allemand, le roman et le grec.

Une espèce de féodalité mongole apparaît dans le rapport de Priskos; ainsi, tel esclave appartient à la veuve de Bléda, frère d'Attila. Tel envoyé à l'autre empereur est seigneur de plusieurs villages. Des peuples de même race ont donné eux aussi leur part à cet Empire largement conçu. Car au fond, avec plusieurs rois, parmi lesquels l'un s'appelle Kouridach, il y a les Acatzires turcs, prêts à se diriger du côté des Romains ou du côté des Huns <sup>1</sup>.

Dans les villages on trouve aussi des éléments huns, comme ceux dont on tire des provisions pour la mission byzantine. La culture du millet est aussi en rapport avec l'ancienne économie qu'on peut appeler roumaine, alors que le nom de la bière, *kamos*, vit jusqu'aujourd'hui, dans celui du mongolique *koumis*. Les chaumières, *καλύβαι*, de très ancienne origine, thrace, telles que les avait décrites Xénophon et qui correspondent à l'habitation des *colibaches* d'aujourd'hui à Bran <sup>2</sup>, sont restées dans la langue roumaine (*colibe*).

En dépit des traités (*σπονδαί, συντάξεις*) qui cédaient aux barbares, comme habitat, par la volonté du général romain Aétius, dont le grand rôle roman et barbare, mais surtout local, nous occupera bientôt, la Pannonie, — et cette cession assure des revenus (*φόροι*) —, les Huns apparaissent aux « panâirs », les foires des Balcanes, et ils pillent ou tuent, ainsi que le feront après mille ans les Cosaques aux marchés qui se tiennent sur le Dniester <sup>3</sup>. Des évêques, comme celui de Margus, effrayés, mais gagnés aussi par des offres, au lieu

<sup>1</sup> Priskos. A côté d'eux des Saragoures (fragm. 37). Voy. aussi Suidas, sub v.

<sup>2</sup> Voy. J. Simionescu, dans l'*Universul* du 1-er juillet 1936.

<sup>3</sup> P. 140, de l'édition de Bonn. Cf. *ibid.*, p. 168. Une édition roumaine a été donnée par M. Popa-Lisseanu, dans sa collection avec traduction, *Izvoarele istoriei Românilor*.

de se défendre, comme le feront d'autres chefs du clergé en Occident, protégeant les villes, préfèrent capituler devant le roi barbare, qui demande sans cesse des fuyards et même des prétendants à son trône<sup>1</sup> qui se sont réfugiés chez l'empereur, et celui-ci est très satisfait de pouvoir promettre quelques milliers de livres d'or en plus, tribut auquel contribuent aussi « les inscrits au Sénat »<sup>2</sup>.

Attila pense ajouter à sa Pannonie toute la série de ces centres romans jusqu'à Novae où habitaient depuis longtemps d'autres hôtes barbares, les Ostrogoths de Théodoric<sup>3</sup>. Il a occupé aussi Naïssus, où il voudrait transporter l'emporium de frontière, et menace, si ceci ne lui est pas accordé, d'aller jusqu'à Serdica<sup>4</sup>; du reste, quand il demande pour femme la princesse romaine Honoria, ainsi que le fera le Goth Ataülphe pour Placidie, en mentionnant aussi son « sceptre », et on lui dit que les hommes seuls ont le droit d'hériter de l'Empire, il aura été conseillé en ce sens par cette princesse qui voulait que le païen, tel qu'il était<sup>5</sup>, vienne à son aide, et de la Gaule franque aussi il reçoit des appels de la part de tel prétendant à l'Empire romain<sup>6</sup>. L'empereur, comme nous l'avons nommé, qu'est Attila, croit honorer la dynastie impériale en demandant qu'on lui accorde, avec sa dot, qui serait une partie de l'Empire, cette princesse Honoria qui paraît s'être offerte à lui<sup>7</sup>.

Au cours de ses attaques dans la Péninsule des Balkans, surgissent non seulement des villages de très ancienne origine, qu'on sent partout sur la rive gauche, — alors que les Huns restent entre les limites de leur horde, mais, sur la

<sup>1</sup> P. 141; cf. aussi p. 168.

<sup>2</sup> Pp. 142—143.

<sup>3</sup> P. 147.

<sup>4</sup> Pp. 151—152. Destruction de la ville; p. 171. Bonne garde sur le Danube; p. 162. Relations avec les Goths et combats contre eux; pp. 163—164.

<sup>5</sup> *Ibid.*, pp. 152—153.

<sup>6</sup> On a affirmé que Priskos, *Fr. Hist. Graec.*, montre les Huns aussi à Hârsova. De fait Karsos, en Thrace, est sur leur route; p. 169.

<sup>7</sup> Pour le mariage de Placidie avec Constance, on demande aussi les « Gothi placati »; Cassiodore, *Chron.*

rive droite du Danube ou plus au fond des Balcans —, avec leurs évêques, leurs sénateurs et leurs citoyens, naturellement aussi avec les paysans des environs, avec les pâtres habituels <sup>1</sup>, mais des villes avec de « nombreux habitants » comme Ratiaria, si ancienne, comme Asimus (d'après la rivière qui s'appelle aujourd'hui l'Osma), « ville forte » <sup>2</sup>, avec ses Asimuntains entre ses murs, qui osent jurer, contre toute vérité, qu'ils n'ont pas accepté les fuyards réclamés par Attila. Le Danube, traversé par des barques, avec des bateliers « barbares » qui ne peuvent pas être des Huns <sup>3</sup>, car on dit nettement dans un autre passage que ce sont les « barques dont se servent les habitants de ces rives » <sup>4</sup>, et il est question aussi des anciens radeaux, qu'on amenait tout faits sur des chars à boeufs <sup>5</sup>, est vivant pour le commerce, et nous voyons un ambassadeur de Théodoric, qui était certainement encore à Constantinople, venir par mer d'Odessos <sup>6</sup>.

La même situation existera sans doute aussi le long de ces rivières qui, sauf l'inexplicable Derkon ou Drenkon, dont vient cependant certainement la localité de Drencova dans le Banat, ont conservé leurs anciens noms, de Tisa <sup>7</sup> (on a écrit par erreur Tigas) <sup>8</sup> et Timiș (Tifisas), ce qui prouve qu'il y a eu quelqu'un pour les transmettre, et même dans une forme qui n'est pas barbarisée <sup>9</sup>.

Malgré les pillages qu'imaginent, depuis des siècles, tant de personnes qui n'ont pas assez le sens des réalités, comme représentant une destruction totale des pays parcourus, dans sa fureur de tuer et de détruire, par le « Fléau de Dieu », Priskos,

<sup>1</sup> P. 164.

<sup>2</sup> Φρούριον καρτερόν; pp. 143—144.

<sup>3</sup> Σκάφει μονοξύλοις, πορθμείς; p. 172.

<sup>4</sup> Τοῖς μονοξύλοις πλοίοις οἷς οἱ προσοικοῦντες τοὺς ποταμοὺς κέχρηται;

P. 183.

<sup>5</sup> Σχεδίαι, ἄμαξαι; p. 183.

<sup>6</sup> P. 171.

<sup>7</sup> Pour le nom de la Tisa, voy. Melich, dans le *Magyar Nyelv*, XX (1924), pp. 37—38.

<sup>8</sup> L'explication se trouve dans l'écriture latine et pas dans celle des Grecs, comme pour le nom suivant, également (il y a un *f* pour un *b*: *Tibiscus*).

<sup>9</sup> Pp. 183, 213.



l'ambassadeur à nom latin <sup>1</sup>, envoyé par l'empereur Marcien à Attila, le présente comme un souverain imposant.

De fait, Attila apparaît aussi comme un associé impérial à la vie populaire de ces régions.

On se nourrit, à Serdica, qui aurait été « détruite », avec les boeufs et les brebis des habitants des environs, qui sont des Thraces romanisés <sup>2</sup>. La source byzantine citée montre partout des villages où on prend des provisions, alors que les Huns, comme toutes les lignées turques, restent dans leurs camps, dans leur « ring », et non pas dans des établissements ruraux. On y fait aussi de la polenta de millet et on offre au voyageur le cidre, le *mied* des Roumains <sup>3</sup>, et le texte dit que cette boisson « est nommée ainsi par les habitants ». Ce n'est que la boisson des anciens Thraces, la *sabaia* de l'empereur Valens, la *braga* d'aujourd'hui <sup>4</sup> chez les Bulgares, alors que les Huns préfèrent le képhyr-koumis fabriqué avec du lait caillé, selon la coutume encore en vigueur de la steppe <sup>5</sup>.

Nous avons déjà remarqué que ces villages ont des *colibe* <sup>6</sup>, alors que les nomades n'aiment vivre qu'à l'air libre, et il n'y a pas d'âtres, et les barbares se chauffent seulement à l'aide d'un léger feu de joncs <sup>7</sup>. On pêche dans les marais voisins <sup>8</sup>. A côté ont dû exister les arbres qui manquent au ring des maîtres <sup>9</sup>. Ces villages peuvent être cédés seulement aux membres de la classe dominante, ainsi qu'en ont agi les Turcs

<sup>1</sup> Le rapport lui-même, qui est une source contemporaine si précieuse, aura été écrit en latin et traduit en grec seulement à l'occasion de la compilation pratique de l'empereur Constantin le Porphyrogénète, dont il fait partie.

<sup>2</sup> P. 170.

<sup>3</sup> Pour *mied* voy. Tolnai, dans *Ethnographia*, XXX, 15, pp. 101—102.

<sup>4</sup> Κάμον οι βάρβαροι καλοῦσιν αὐτὸ; *ibid.* Mais on fait une confusion avec la bière d'orge. Pour μέδος comme roman, Heinrich Gelzer, dans la *Byz. Zeitschr.*, XXIV, pp. 313.

<sup>5</sup> Κατὰ κόμας τροφαί, ἀντὶ μὲν αἴτου κέγγρος, ἀντὶ δε οἴνου ὁ μέδος ἐπιχωροῦώς καλούμενος; p. 183.

<sup>6</sup> Καλύβας τῆς κόμης p. 184.

<sup>7</sup> Καλάμος; *ibid.*

<sup>8</sup> Οἱ τῆς πλησίον ὑδροῦντο κόμης; p. 183.

<sup>9</sup> P. 188.

avec les villages de Hongrie ou dans les *raïas* du Danube roumain, comme, par exemple, du côté de Brăila.

Ce Rusticius, qui vient pour affaires privées <sup>1</sup>, chez l'« empereur », placé par les siens au festin à côté du César romain, dont les barbares reconnaissent qu'il dépend théoriquement, appartient au même monde, très vivant, qui a trouvé rapidement la façon dont on peut vivre, même dans ces conditions sans doute dures <sup>2</sup>. Les lettres qu'on rédigeait à la Cour du Khan sont composées par un Romain, Constance, qui a été procuré par Aétius, un ancien ami, toujours prêt à rendre service <sup>3</sup>. Un Constantiolus qu'on y rencontre aussi est Pannonien <sup>4</sup>. Le père d'Oreste, si intimement lié à Attila, porte le nom de Tatulus, *Τατοῦλος*, comme ce Tatul qu'on trouvera après un demi-millénium comme seigneur de Silistrie. Cet Oreste, qui est, lui aussi, de Pannonie, épouse la fille d'un Romulus de Petavio, dans le Norique, et leur fils, appelé aussi Romulus, en y ajoutant le qualificatif d'Auguste, sera celui qu'on considère habituellement comme le dernier empereur d'Occident <sup>5</sup>.

La façon d'entourer d'une haie de bois le palais d'Attila, — ce qui ressemble à la coutume employée encore pour les villages de Moldavie <sup>6</sup> le *zaplaz* ou les *ostrețe*, — correspond à l'enceinte que Xénophon a vue autour de la cour du roi Seuthès. Le péristyle <sup>7</sup> qui entoure la maison du conseiller royal Onégèse se conserve aujourd'hui même dans les maisons de villages roumains; la tour seule peut être romaine, de même que, naturellement, les bains que l'empereur de la Puszta a fait élever, comme son prédécesseur Décébale, et il est dit expressément que pour cela on a amené

<sup>1</sup> P. 176.

<sup>2</sup> P. 176. Voy. aussi p. 207.

<sup>3</sup> P. 176.

<sup>4</sup> P. 198.

<sup>5</sup> P. 185.

<sup>6</sup> Περιβόλω ξυλίνω κυκλουμένα (οικήματα); p. 187. Aussi θύραι τοῦ περιβόλου;

p. 195.

<sup>7</sup> Τοῖς ἐκ τῆς ἐρεᾶς πιλωτοῖς τοῦ ἐδάφου σκεπομένου ὥστε ἐπ' αὐτῶν βαδίζειν;

p. 197.

un architecte de Syrmium, qui se conservait donc romaine. Peut-être que des formes de pagodes doivent être reconnues dans la description, à propos des habitations, de ces « cercles » qui s'élèvent par gradins du sol jusqu'aux hauteurs <sup>1</sup>, un pauvre Kremlin de bois dans une région qui n'avait pas de pierres.

En ce qui concerne les coutumes <sup>2</sup>, les « chants scythes » des jeunes filles — observons que chez les Turcs les femmes ne chantent pas — montrent leur origine gothe ou gépide, qu'on peut observer du reste aussi dans leurs voiles qui ont pu être empruntés aux voiles millénaires des Thraces, employés jusqu'aujourd'hui. Et on dit même que ce monde mêlé, d'origines si différentes, emploie aussi la langue gothe et celle des Ausoniens <sup>3</sup>, c'est-à-dire des Italiens, alors que le grec est très peu connu, sauf par certains prisonniers de Thrace et du « littoral illyre », ce qui signifie seulement les cités restées helléniques, mais on mentionne aussi un habitant de Viminacium, qui était sans doute un marchand <sup>4</sup>. Les tapis tissés par les esclaves, employant « des couleurs variées », appartiennent à une tradition artistique que nous avons vue s'étendre jusque dans les îles de la Sonde <sup>5</sup>. Avec ces « écorces » (en roumain : *scoarțe*) on recouvre, comme aujourd'hui encore dans les maisons paysannes, les lits <sup>6</sup>. Il s'agit de la transmission, venant des anciennes femmes thraces, qui existe encore dans le monde paysan roumain, dont l'art populaire est si artistiquement compliqué.

Les repas rappellent plutôt ceux des Thraces que la façon si sobre de se nourrir de la race turque, qui fait de la *sofra* de cuir, employée jadis par les Turcs ottomans en même

<sup>1</sup> *Oi δὲ κύκλοι, ἐκ τοῦ ἐδάφους ἀρχόμενοι, εἰς ὕψος ἀνέβαινον μετρίως*; p. 197. Tout le système de construction touranien est ainsi, chacun des cercles concentriques représentant une classe sociale. L'origine est dans l'Empire chinois, d'archaïque civilisation.

<sup>2</sup> P. 190. Cf. p. 206. Là aussi un Hun qui parle le langage « ausonien ».

<sup>3</sup> Voy. aussi dans Dumont, *Mélanges*, p. 360. L'empereur Michel s'intitule de même. Pour le sens du mot « Ausoni », Tomaschek, *Ueber Brumalia und Rosalia*, p. 362 (chez Constantin le Porphyrogénète).

<sup>4</sup> Pp. 190—191. Mais sa femme est une barbare; p. 191.

<sup>5</sup> P. 197.

<sup>6</sup> *Ibid.*

temps une bourse et une nappe <sup>1</sup>. On boit comme chez un Seuthès, mais en sortant on rencontre la chanson germanique qui est devenue, en passant à travers les pays et les terres, la ballade des Roumains <sup>2</sup>. Le bouffon scythe, qu'on rencontre à côté du Maure Zerkon, dont le nom est cependant plutôt dace, vient des coutumes asiatiques <sup>3</sup>.

A côté il y a, portant aussi d'anciens noms romains, comme dans le cas de Romulus, des comtes de l'Empire, auquel appartient aussi le Norique <sup>4</sup>.

Si Viminacium et Ratiaria sont dévastées, si à Naïssus <sup>5</sup> seuls les malades restèrent dans l'église ruinée <sup>6</sup>, on a vu que l'évêque de Margus s'était enfui avec tout ce qu'il a pu prendre vers Attila et qu'il a contribué au pillage de la ville <sup>7</sup>. Celui de Syrmium, assiégé, se prépare, confiant à un conational les vases d'or de l'église, à se racheter lui-même ou les citoyens. En échange, certains rois scythes se réfugient chez les Romains et préfèrent la mort à leur retour.

Les gens d'Asimus ont une autre attitude. Ils font la guerre pour leur propre compte. Non seulement ils reçoivent les captifs des Huns pour les délivrer, mais ils font bon accueil aussi à des Huns déserteurs; ils sortent de leurs murs et se saisissent des barbares qui rôdent aux environs, cherchant une proie. Les officiers de l'empereur qui commandent en Thrace doivent négocier avec ces autonomes, qui ne consentent à livrer ceux qu'ils ont détenus qu'après que le délégué d'Attila ait juré qu'ils n'ont pas chez eux les jeunes pâtres tombés entre leurs mains.

A côté, le pays d'Attila s'étend aussi sur la rive droite jusqu'à Novae à l'Est, descendant en profondeur jusqu'à

<sup>1</sup> P. 204 et suiv.

<sup>2</sup> P. 205.

<sup>3</sup> P. 205 et suiv.

<sup>4</sup> P. 184. Un chef bagaude chez Attila; Stein, ouvr. cité, p. 494.

<sup>5</sup> La résistance de Naïssus contre Attila, dans *Rev. Arch.*, 1868<sup>2</sup>, pp.

89—90.

<sup>6</sup> Priskos, fragm. 2.

<sup>7</sup> *Ibid.*, fragm. 8.

Naïssus, où il avait fixé l'emporium<sup>1</sup>. Au-delà de la frontière, sous un prétexte de chasse, le Hun se jette de temps en temps sur les provinces de l'Empire<sup>2</sup>.

Ce marchand grec de Viminacium qui est arrivé à servir comme soldat sous Attila montre les motifs de mécontentement des fuyards romains qui ont passé du côté du roi hun : la défense militaire insuffisante, le bureaucratisme, la fiscalité, les formalités connaissant seulement les riches et les puissants qu'on arrive à ruiner et à désespérer, le pauvre sans défense, puis la justice de paragraphes, qu'il faut acheter<sup>3</sup>. C'est en vain que Priskos cherche à le ramener à d'autres sentiments. Les lois peuvent être bonnes, disait ce déserteur, mais les fonctionnaires sont mauvais.

Dans un Empire comme dans l'autre, qui se combattent pendant longtemps, il y a donc un seul et même monde : les proportions seules des éléments composants varient, et l'ancien mélange se continue. Attila envoie à l'empereur, à côté de son fidèle Edécho, Oreste, ce provincial de Pannonie ; l'eunuque à nom grec qui est Spathaire impérial, enseigne à Edécho la façon dont il faut entrer dans cette société, dont celui-ci admire la splendeur apparente. Il y a des Goths chez Attila, et ce sont leurs filles qui accueillent l'« empereur » avec des chants dans leur langue, alors qu'à la Cour byzantine il y a comme interprète un Goth, Vigilas. Le puissant Aétius, dont le nom, grec, signifie « aigle », né à Durostorum, a un fils, Carpilio, et cet autre nom rappelle les bouches du Danube. Lorsqu'Attila demande un secrétaire pour le latin, le même Aétius lui envoie un Constance ; un autre du même nom avait servi en cette même qualité le Khan, et il y a aussi un Constantiolus qui vient de Pannonie.

Il est bien certain que quelques-uns d'entre les Huns connaissaient le latin et la langue hune est familière à

<sup>1</sup> *Ibid.*, fragm. 5—6. Plus tard on refait la frontière du Danube par la cession volontaire d'Attila ; fragm. 14. Ses fils demanderont à l'empereur Léon un emporium sur le Danube ; fragm. 36.

<sup>2</sup> *Ibid.*, fragm. 8.

<sup>3</sup> *Ibid.*

Rusticius, né en Moesie Supérieure, et portant un nom si romain <sup>1</sup>.

Enfin, les prisonniers qu'on amène à Attila des villes romaines pillées sur la rive droite du Danube ajoutent à la population romane de la rive gauche.

*Le patronat touranien des Huns est, de fait, surtout un nouveau et grand facteur de synthèse.* « Se faire Hun » est un phénomène habituel à l'époque d'Attila. Avec raison on a écrit sur l'ancien système hongrois, qui est, au fond, celui des Huns : « l'homme qui se battait bien, à quelque race qu'il appartînt, obtenait une terre, un titre, qui le faisaient entrer de plein droit dans la noblesse » <sup>2</sup>. On ne peut pas dire que dans cette obéissance il y avait de la sympathie. C'est en pensant à Attila, à ce qu'il paraît, qu'Alexandre-le-Grand est présenté par Orose comme « ille gurgis miseriarum atque atrocissimus turbo totius Orientis » <sup>3</sup>.

En définitive, la royauté de ces barbares ne représente au commencement aucune administration sur un territoire dominé de fait ; c'est seulement un drapeau de combat. « Les barbares ne se conduisent pas », dit Ammien Marcellin, le grand témoin du IV<sup>e</sup> siècle, « avec une sévérité royale ; ils se contentent de la conduite agitée des chefs <sup>4</sup> ». Attila n'est que le produit ultérieur des conceptions chinoises, mêlées au souvenir des royautes de l'Europe centrale <sup>5</sup> et de la Dacie. De son palais pannonien, ce « magister » barbare va vers l'Occident, non pas tant pour demander en mariage, — comme le fera tel chef cosaque, Timoszek Chmilnitzki, pour la fille du prince Basile Lupu, — Honoria, sœur de son collègue d'Occident, à laquelle, d'après ses idées mongoles, reviendrait

<sup>1</sup> Bibliographie sur Attila aussi dans J. Geffcken et E. Giebarth, Lübker, *Reallexikon des klassischen Altertums*, ad v.

<sup>2</sup> Jérôme et Jean Tharaud, *Quand Israël est roi*, p. 142.

<sup>3</sup> III, 7. Cf. aussi *ibid.*, 20.

<sup>4</sup> *Aguntur autem nulla severitate regali, sed tumultuaria optimum ductu contenti* ; XXXI, 2, 7.

<sup>5</sup> Voy. aussi Boak, *The master of the offices in the later roman and byzantine Empire*, Londres-New-York, 1919.

une bonne moitié de l'État romain, mais comme Empereur du Monde, qui vient pour qu'on lui reconnaisse cette domination mondiale.

De retour, il mourra obscurément et, avec lui, cet Empire se perdra dans les querelles personnelles de ses successeurs <sup>1</sup>.

L'attitude de l'Empire d'Orient envers le monde romain du voisinage doit être maintenant étudiée.

---

<sup>1</sup> Pour la mort d'Attila, Moravcsik, dans le *Körosi-Csoma Archivum*, II (1926), pp. 83—116. Des monnaies pour la défaite d'Attila; *Rev. Arch.*, XXIV (1914), pp. 308—309. Cf. Blanchet, dans la *Rev. hist. du Sud-Est européen*, I, pp. 97—102 (pour la lutte de Théodose II contre Attila).

### CHAPITRE III

## CRISE SOCIALE SOUS L'EMPIRE RÉTABLI

Nous avons déjà dit que « l'État » hun ne pouvait pas avoir une longue durée: il s'appuyait en effet uniquement sur le partage de la proie territoriale entre les membres de la famille régnante. Ainsi Attila avait fait tuer Bléda, son « frère et corégent »<sup>1</sup>. Même le lien entre les tribus soumises avait un caractère purement personnel. *Le maître disparaissant, tout était remis en question*, ainsi que la chose fut considérée jusque bien tard chez les Sultans turcs, dominateurs de plusieurs nations.

Plusieurs rois sont mentionnés plus loin encore chez les Huns, parmi lesquels il y en avait un qui était le premier<sup>2</sup>; ceci devait préparer la dissolution à la mort d'Attila.

C'était d'autant plus possible qu'entre les barbares dominants une unification ne s'était pas produite. On rencontre d'anciennes nations, comme les Boïi sur le Danube, des « Turcs » s'ajoutant, comme les Ilimares, les Amilzoures, les Tonosoures<sup>3</sup>.

---

<sup>1</sup> Fratrem et consortem in regno suo ejusque populos sibi parere compellit; Cassiodore, *Chron.*

<sup>2</sup> Du reste *Χαράτων, ὁ τῶν ἑγγῶν πρῶτος*; Candide, dans Photius, *Bibliotheca*, p. 264. Pour le sens du mot Hun, voy. aussi Kiessling, dans la *Real-Enzykl.*, VIII, pp. 2583—2561, et Németsi, *Die historisch-geographische Beweise der Hiung-Hun Identität*, 1910. Cf. Baynes, dans l'*English historical Review*, VIII.

<sup>3</sup> *Our* est, en turc, « seigneur »; voy. le hongrois *úr* et le nom de Ouroch chez les Serbes. D'autres noms de cette sorte chez les Alcisoures, dans Jordanès; cf. Zeuss, ouvr. cité, p. 709. A côté, les Acatzires, avec leur roi, gagnés par l'Empire; Priskos, pp. 181—182.



Il n'y avait même pas, à proprement parler, de frontières d'État. En 400, Ouldine n'avait pas admis un établissement barbare au-delà du Danube <sup>1</sup>. On a prétendu qu'en 433 Aétius avait cédé au roi Roua la Pannonie; mais Marcellinus Comes, l'un des maigres historiens de cette époque troublée, compte cinquante ans depuis que la Pannonie était hune (*ab Hunis retinebantur*), pour l'année 427, quand la province fut regagnée.

La conséquence de tout cela, surtout après le départ de Théodoric de son camp de Novae, *ce camp lui-même étant une conséquence de la dissolution de l'Empire d'Attila*, n'a pu être que le retour à l'ancien ordre de choses: un sénateur, s'adressant au Sénat de Rome, parle du Danube redevenu romain <sup>2</sup>, ce qui signifie la reprise du système de garnisons qui avait été abandonné depuis longtemps. En effet, la paix du Danube réapparaît aussi chez le poète Mérobaude (*Danuvii cum pace redit*) <sup>3</sup>, qui, bien que vivant dans ce lointain Occident, paraît être bien informé sur ce fait.

Pendant ce V-e siècle, les exploitations de mines continuent, du reste, peut-être même en Dacie, alors qu'on parle des *ferrariae venae*, de l'exploitation du fer en Dalmatie <sup>4</sup>.

Enfin, toute la Scythie Mineure, avec ses évêques, était restée en dehors de l'influence hune. En 448 un évêque, Jean, de Tomi, écrit contre les hérétiques Nestorius et Eutychès, d'après le témoignage de Marcus Mercator <sup>5</sup>. Cette Scythie Mineure continue à être une base militaire de la Rome Orientale qui évolue vers Byzance.

<sup>1</sup> Zosime, V, p. 22; Sozomène, IX, 5, et *Codex Theod.*, V, 6, 3. D'après Seeck, cité par Alföldi, ouvr. cité.

<sup>2</sup> Cassiodore, *Variae*, XI, 2. Cf. aussi Enslin, *Die Ostgoten in Pannonien*, dans les *Jahrbücher* de Bées, VI, p. 146 et suiv.

<sup>3</sup> *Panegyricus*, I.

<sup>4</sup> Cassiodore, *Variae*, III, 25. Pour Evgippe et le tableau du Norique, voy. plus loin, et le chapitre de Jung, *Römer und Romanen*, p. 133 et suiv.

<sup>5</sup> Migne, *Patr. graeca*, XLVIII, pp. 1087—1088. Reproduit d'après Germain Morin, *The Journal of Theological Studies*, 1905, pp. 74—77, dans Netzhammer, *Christliche Alterthümer*, pp. 18—19.

Mais, dans ces régions, la nouvelle Rome est incorporée dans Aétius, le puissant parmi les puissants, et Aétius représente le régime d'une grande propriété, d'un patronat et d'une seigneurie presque indépendants <sup>1</sup>.

Un passage de l'écrivain perdu Renatus Profuturus Frigidus, qui s'est conservé dans l'Histoire de l'Église des Gaules de Grégoire de Tours, montre Flavius Aétius — et les barbares eux-mêmes devenaient des *Flavii* — comme étant le fils d'un noble Scythe, Gaudentius, de Durostorum, ancien « comte d'Afrique », et d'une Italienne. Ayant hérité de terres étendues et de nombreux clients, — comme un Warwick anglais du XV<sup>e</sup> siècle ou un bey albanais jusqu'aujourd'hui, — il grandit au milieu des camps, où la milice était formée des indigènes pauvres qui étaient restés sous la direction de ces grands propriétaires (*a puero praetorianus*). A cette époque on ne fait plus de distinction entre le Romain et le barbare au service de Rome. C'est pourquoi l'adolescent apprend le métier de soldat sous le tout-puissant Visigoth si redouté, Alaric. Il connaîtra aussi le Hun Attila, avec lequel il ne s'entendra pas, pour arriver à une réconciliation, et le temps viendra où, à la tête d'une coalition d'autres barbares, il coupera à cet empereur de la Terre le chemin en Occident <sup>2</sup>.

Aétius avait épousé la fille de celui dont le nom rappelle les Daces libres, ainsi que nous l'avons remarqué. Son fils reçoit lui-même ce nom qui était traditionnel (aussi, dans le récit de Priskos, Carpilio). Mais son ambition, de même que les agitations de son milieu, l'éloignent de cette patrie. Il arrive, à la Cour, à être *comes domesticorum*. Il

<sup>1</sup> Aetius est ἀέτιος, de αἰτός, l'aigle. Un Aétios dans Pausanias, *Corinth.*, II, xxx, 7. Un Aétios en Coelézyrie, Philostorge, III, 14 et suiv.

<sup>2</sup> Voy. aussi Mérobaude, dans le Panégyrique cité; aussi, p. 204 et suiv, Zosime, V, 36. Cf. Georges Lizerand, *Aétius*, Paris, 1910. Voy. aussi Wurm, *De rebus gestis Aetii*, Bonn, 1844; Amédée Thierry, *Aétius et le comte Boniface*, dans la *Revue des deux mondes*, 1851, p. 270 et suiv. Le père serait mort en Gaule, dans une « émeute de soldats »; p. 287. Puis Carlo Bugiani, *Storia di Ezio, generale dell' Impero sotto Valentiniano III*, Florence, 1905. Cf. aussi Mommsen, *Gesammelte Schriften*, IV, 1906, pp. 531—545.

appuie l'usurpateur Jean, se dirige contre Aspar et Boniface, d'autres puissances du moment, pour revenir chez lui, mais plus tard on le trouve achetant des terres en Italie et, à la fin, il est et restera, jusqu'à sa mort violente, le maître de tout l'Empire, qui est arrivé, ainsi, à se soumettre aux ordres de cet homme du Bas-Danube.

Aétius, nommé duc sous le tyran Jean, avait, après l'assassinat de celui-ci, jusqu'à « 60.000 » barbares, qu'il oppose à Aspar. Il les laisse partir lorsqu'il conclut un pacte avec Placidie et Valentinien, qui le nomment *comes*. Au départ, on échange des otages et des serments <sup>1</sup>.

Enfin la Chronique de Prosper d'Aquitaine présente Aétius au moment où, en 432, il avait passé de ses occupations de grand propriétaire à la situation de *magister militum, ex agricola*. Rival de Boniface en 435, après la mort de celui-ci le vainqueur revient *in agro suo*, à la campagne, où un ennemi cherche à le tuer. Ce représentant typique du provincial danubien passe à Rome, puis en Pannonie, où, ainsi que nous venons de le dire, il entre au service des Huns: « avec leur amitié et leur secours » il gagne la paix pour l'Empire aussi <sup>2</sup>. Du reste, son auxiliaire et son émule Littorius emploie lui aussi des auxiliaires huns: *Hunnis auxiliariibus* <sup>3</sup>. Semblable a dû être la liberté d'action de cet Albinus qui est le concurrent d'Aétius dans les Gaules <sup>4</sup>.

Aétius, comme, d'ailleurs, son ennemi Boniface, dont la biographie ne pourrait pas être rédigée, mais qui paraît avoir appartenu à la noblesse italique, à un moment où Constance, le mari de Placidie, était un Illyre de Panaïsos <sup>5</sup>, représente la tendance des éléments romans de remplacer eux-mêmes, et pas ces chefs barbares, l'incapacité de gouverner

<sup>1</sup> Philostorge, XII, 12.

<sup>2</sup> « Quorum amicitia auxilioque usus, pacem principum Aetius interpellatae potestatis obtinuit. » Aussi plus tard Aétius, avec les Huns, lutte contre les Visigoths; Cassiodore, *Chron.*, de l'an. 440.

<sup>3</sup> *Ibid.*, an. 442.

<sup>4</sup> *Ibid.*

<sup>5</sup> Ville τῆς Καδίας; Candide, dans Photius, *Bibliotheca*, p. 276.

des successeurs de Théodose. C'est de nouveau le penchant des provinces à se saisir du pouvoir par leurs hommes, mais cette fois sans cette aspiration à la couronne qu'on trouve pendant tout le cours du III-e siècle <sup>1</sup>.

En fin de compte, vivant là où il vit, et étant ce qu'il est par droit d'héritage et par situation de fortune, Aétius joue sur le Danube un rôle comme celui du Cid en Espagne, qui a été, comme on le sait, tantôt un ami, tantôt un ennemi des Arabes. Lui, l'ancien allié et client des Huns, apparaît dans la Chronique de Cassiodore, sous le règne de l'empereur Valentinien, comme vainqueur des Huns qui avaient été amenés en Italie par l'usurpateur Jean <sup>2</sup>.

A cette époque le poète gaulois déjà cité, Mérobaude, parle de la paix du Danube et du calme rétabli sur le Tanaïs, de l'apaisement donné au Caucase et des « rois sauvages » qui ne veulent plus combattre. Ceux qu'il appelle les « Gètes » n'ont plus de rapports avec les barbares non encore établis et ils ouvrent le sillon avec leur charrue « gète », le monde étant enfin délivré des « fureurs scythes » <sup>3</sup>.

C'est après avoir accompli cette œuvre que ce Danubien est arrivé à être le facteur principal de la défense de l'Empire occidental <sup>4</sup>.

En rapport avec cette situation dominante du grand propriétaire devenu général, on trouve, dans ces régions, la *cour*, pareille à la *Hof* ou *Hube* des Germains, dans le sens de centre d'un domaine agricole qui se retrouve seulement, en Occident, dans la Lorraine Française (Avricourt, Héricourt), où toute la toponymie est pleine de ces formes. Mais ceci impose la conviction que des domaines agricoles comme

<sup>1</sup> Cf. Mommsen, *Aetius*, dans *Hermes*, XXXVI, p. 516 et suiv. (peu original; ce qui intéresse le grand érudit est plutôt l'institution militaire que représente Aétius); celui-ci aurait été un Illyre; *praetorianus* signifierait d'après lui « notaire ».

<sup>2</sup> Qui in Italia erant Joannis praesidio, per Aetium mira felicitate devovit.

<sup>3</sup> *Mon. Germ. Hist., Auctores Antiquissimi*, XIV, p. 11. « Les carquois scythes »; p. 14. Les sabres des « Scythes »; p. 16. Un roi goth; *ibid.*

<sup>4</sup> Aetius, multis Francis caesis, quam occupaverant propinquam Rheno partem recepit Galliarum; Cassiodore, *Chron.*

celui d'Aétius sont conservés d'une façon permanente dans le Sud-Est de l'Europe.

A côté de cette puissance des dominateurs non couronnés de l'Empire, des groupes de provinciaux montrent aussi la continuation de l'ancienne vitalité. Pour le prouver il y a un cas curieux dont l'explication complète n'est pas facile.

Des fragments de Priskos trouvés par Wascher montrent un « Valips » qui se révolte et prend Noviodunum, le Noviodunum de l'Ouest danubien, se préparant à des actes de pillage en Thrace et dans l'Illyricum<sup>1</sup>.

Dans cette source Valips apparaît comme *Οὐαλλίπ*, nom impossible, qui devrait être remplacé par celui de Valens. Il excite les *Ροῦβοι*<sup>2</sup> contre les « Romains de l'Orient ». Il gouverne (*διεχειρίζομαι*) « quelques-uns des habitants » et se saisit de « tous les biens qu'il trouve dans la ville ». Les siens veulent créer une situation nouvelle (*νεωτερίζειν*). Des enfants sont placés sur les murs de Noviodunum pour empêcher l'attaque des barbares. On arrive enfin à s'entendre et le siège est abandonné. Il n'est pas question de choses qui se préparaient à l'époque d'Attila, mais d'événements plus anciens (*πάλαι*), à moins que tout cela ne soit une intercalation dans les fragments.

*Les empereurs eux-mêmes arrivent à être créés dans ce milieu de masses populaires.* Ainsi pour l'héroïque Marcien. Son successeur Léon le Thrace est pris lui-même dans cette pâte romane populaire, et Malalas, le chroniqueur d'Antioche, l'appelle: « Besse », ce qui est confirmé aussi par le témoignage de Jordanès<sup>3</sup>. Il y a cependant à côté aussi la concurrence du nouveau barbare, encore incomplètement assimilé, ou de l'Asiatique dont le rôle, depuis quelque temps, s'ac-

<sup>1</sup> Voy. Dindorf, *Hist. graeci minores*, I, p. 278, 10; C. Wascher, dans la *Rev. Arch.*, 1869, p. 86 et suiv.; cf. aussi Buecheler, *Kleine Schriften*, I, p. 664. Pour le siège de Naissus, *ibid.*, éd. Dindorf, p. 279, 18.

<sup>2</sup> *Ο πάλαι τοὺς Ροῦβους τοῖς Ῥωμαίοις ἐπαναστήσας*. Dans ces barbares Mommsen (*Rev. Arch.*, 1868<sup>2</sup>, p. 91) voit sans raison des Ruges, parce qu'ils se trouvent, d'après Sidonius Apollinaire, VII, v. 321, parmi les sujets d'Attila.

<sup>3</sup> *Bessica ortus progenie; De success.*, 127.

croît au dépens des Germains. Ainsi l'Arménien Ardaburius (Ardabour) est exilé par Anthémius parce qu'il tendait au trône : *imperium tentans* <sup>1</sup>.

Souvent la domination même des barbares dans les provinces est remarquée *partout*, pour des motifs sociaux et religieux, avec satisfaction. Et ceci nous montre le grand motif de faiblesse de cette restauration : le mécontentement général des classes inférieures écrasées par le régime fiscal, qui jadis les avait jetées entre les bras des Huns et qui fera plus tard, en Syrie, en Égypte, que les Arabes, dès le commencement, alors qu'ils n'avaient pas encore appris, par leurs clients, les usages des Romains, soient considérés comme des libérateurs <sup>2</sup>. Pour Salvien, un des propagandistes chrétiens les plus importants du V-e siècle, les Goths sont « pudiques », et les seuls sujets romains apparaissent pleins de péchés <sup>3</sup>.

Comme moraliste, l'Occidental mettra en évidence le monde goth, où il n'y a pas d'innocents qui souffrent <sup>4</sup>, où tout est pureté et vertu <sup>5</sup>.

Le critique social qu'est cet écrivain présente même des contribuables incapables de payer l'impôt, qui ne passent pas chez les barbares seulement, parce qu'« ils ne peuvent pas y transporter leur petit avoir, leur petite maison et leur famille » <sup>6</sup>. On est donc sujet de l'empereur seulement parce qu'on ne peut pas faire autrement.

Salvien nous montre comment ceux qui n'osent pas s'enfuir chez ces barbares « se livrent, pour être protégés, aux grands, acceptant la domination des riches et passant

<sup>1</sup> Cassiodore, *Chron.* : un « Romanus patritius affectans imperium » est décapité.

<sup>2</sup> Pour les difficultés du décursionat dès la moitié du II-e siècle, Schiller, ouvr. cité, I<sup>1</sup>, p. 890, note 1. Cf. Aussi S. Dill, *Roman Society in the last century of the Western Empire*.

<sup>3</sup> Gothorum gens perfida, sed pudica est, Alanorum impudica, sed minus perfida; *De gub. Dei*, p. 176. Et : « Jam apud Gothos impudici non sunt nisi Romani, jam apud Wandalos nec Romani »; p. 191.

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 120.

<sup>5</sup> *Ibid.*, p. 163, 167.

<sup>6</sup> *Ibid.*, p. 114.

en quelque sorte à leur compte et dans leurs propriétés »<sup>1</sup>. Et il ajoute que, ensuite, ils ont été exploités et dépouillés par ceux mêmes qui devaient être leur appui. On en arrive, dans le marché des services, à ce que « le vendeur ne donne rien et accepte tout, et l'acheteur ne reçoit rien et perd tout ». Le champ est perdu et la charge reste, la capitation odieuse devant être payée plus loin encore. Ainsi des hommes libres deviennent des *coloni*, des *inquilini*, des *servi*. D'autres cherchent un abri chez les barbares, dans les châteaux voisins<sup>2</sup>.

Sans doute Salvien a pitié des chefs romains qu'on mène les mains liées derrière le dos, devenant la risée des femmes et des enfants, et qui gisent dans des cachots au point de susciter la compassion des barbares eux-mêmes<sup>3</sup>. Mais il lui semble qu'en général les Goths traitent assez bien les Romains « qui vivent au milieu d'eux » et qui ne désirent pas retourner sous le régime romain (*in jus transire romanum*), mais au contraire être admis à « passer leur vie avec les barbares » (*ut liceat eis vitam quam agunt agere cum barbaris*). « Et on s'étonne encore que les Goths de nos régions ne soient pas vaincus, alors que les Romains préfèrent être chez eux plutôt que chez nous<sup>4</sup> ! »

Ceux qui, appartenant aussi aux classes supérieures, « s'enfuient chez l'ennemi », y quittent « l'humanité romaine ». Ils ne s'inquiètent plus de la différence de coutumes, de langues, ni de cette « puanteur des barbares ». Ils vont en Gaules, chez les bagaudes, et ne regrettent pas de l'avoir fait. « Mieux vaut vivre libre sous une apparence d'esclavage que sous l'apparence de liberté être des captifs. » Ils en arrivent à haïr le nom même de Romain.

Et ici se place le passage décisif *pour la barbarisation sans les barbares* : « même ceux qui ne s'enfuient pas chez les barbares sont contraints cependant d'être barbares, ainsi que cela s'est passé pour une grande partie des Espagnols et

<sup>1</sup> Tradunt se ad tuendum protegendumque majoribus, dediticios se divitum faciunt et quasi in jus eorum dicionemque transcendunt; *ibid.*

<sup>2</sup> *Ibid.*, pp. 113—116.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 168—169.

<sup>4</sup> *Ibid.*, pp. 113—114.

pour une partie beaucoup moindre des Gaulois, enfin tous ceux que, dans tout le monde romain, l'injustice des Romains a contraints à ne plus être Romains »<sup>1</sup>.

Ensuite les mesures sociales d'un Justinien réduiront encore la valeur militaire de ces hommes qui sont maintenant « attachés au sol »<sup>2</sup>.

Ceci s'est passé, bien que les critiques les plus sévères du système impérial reconnaissent aussi la coutume de tromper des « Huns et des Gépides », malgré « la façon très sauvage d'être des Scythes ou des Gépides »<sup>3</sup>.

En échange, déjà sous l'empereur Julien, les « barbares » du Pont apparaissent travaillant la terre<sup>4</sup>.

De son côté, Salvien présente les Huns, appelés parfois par les Romains, qui refusent cependant une ambassade de l'évêque des Goths, comme capables d'accepter respectueusement aussi des prêtres étrangers. *Mais ces « alieni sacerdotes » ne peuvent qu'appartenir à la population soumise*<sup>5</sup>.

Néanmoins on arrive, dans les régions occupées par les barbares, à une romanité « viciée », à une « impureté », à une « germanitas » des Romains<sup>6</sup>.

<sup>1</sup> Et hinc est quod etiam hi qui ad barbaros non confugiunt, barbari tamen esse coguntur, scilicet ut est permagna Hispanorum et non minima Gallorum, omnes denique quos per universum romanum orbem fecit romana iniquitas jam non esse Romanos; *ibid.*, p. 109.

<sup>2</sup> Dans son Code, les « coloni thracenses », qui « paraissent être libres, « doivent se considérer comme serfs de la terre où ils sont nés ». La vie à la campagne décrite par Libanius dans son *Σύγκρισις ἀγροῦ καὶ πόλεως* montre plutôt une population de pâtres.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 89: « Si fallat Chonus vel Gipida, quid mirum est ? ». Puis « Scytharum aut Gipidarum inhumanissimi ritus »; p. 94.

<sup>4</sup> Libanius, Panégyrique de Julien, II, p. 246: *Τα ἔπλα κρεμάσοντες, ἀλοκίζουσι τὴν γῆν.*

<sup>5</sup> *De Gub. Dei*, p. 167.

<sup>6</sup> *Ibid.*, p. 136.



## CHAPITRE IV

### LE RELÈVEMENT DE L'ÉLÉMENT LATIN

Pendant le V-e siècle, il semblerait que l'Empire est conduit par les barbares, sans tenir compte combien celui qui avait la puissance des armes a dépouillé sa barbarie.

Ainsi, le maître de l'Occident, Ricimer, pendant la seconde moitié du V-e siècle, est Suève par son père, « Gète » par sa mère <sup>1</sup>. Le poète parle du « génie du roi, son ancêtre » <sup>2</sup>. Mais, dans la chronique alexandrine, Ricimer apparaît comme un Richoméros. C'est un homme cultivé, grand ami du rhéteur Libanius <sup>3</sup>.

Mais, surtout, le fonds provincial arrive à ressortir de plus en plus à la surface. Les mêmes régions que celles du Danube roumain donnent à Rome, comme empereur, Anthémios, le fils, né à Constantinople, d'un Procope, patrice, général, négociateur de paix avec la Perse, lui-même gendre du vieil Anthémios, que le Panégyriste de l'Auguste romain, qui a épousé la fille de l'empereur d'Orient Marcien, présente comme descendant des anciens Césars <sup>4</sup>. Cet éloge le présente dès l'enfance capable de gestes de bravoure et traversant en chasseur les forêts en même temps qu'il s'assimile le savoir de l'époque classique, d'abord grecque, puis latine. Il est lui-même de la série d'Aétius. Comme celui-ci, ayant le rang de *comes*, il combat sur le Danube, où « il pénètre

<sup>1</sup> Sidonius Apollinaris, Panégyrique d'Anthémios.

<sup>2</sup> *Ibid.*, « quem spiritus armat regis avi »; *Rev. Arch.*, 1911 (1908<sup>1</sup>), p. 111. Voy. aussi Keller, *Stilicho*, 1884; E. Vogt, *Die politischen Bestrebungen Stilichos*, 1870.

<sup>3</sup> *De vita sua*, éd. cit., p. 67.

<sup>4</sup> Panégyrique d'Anthémios.

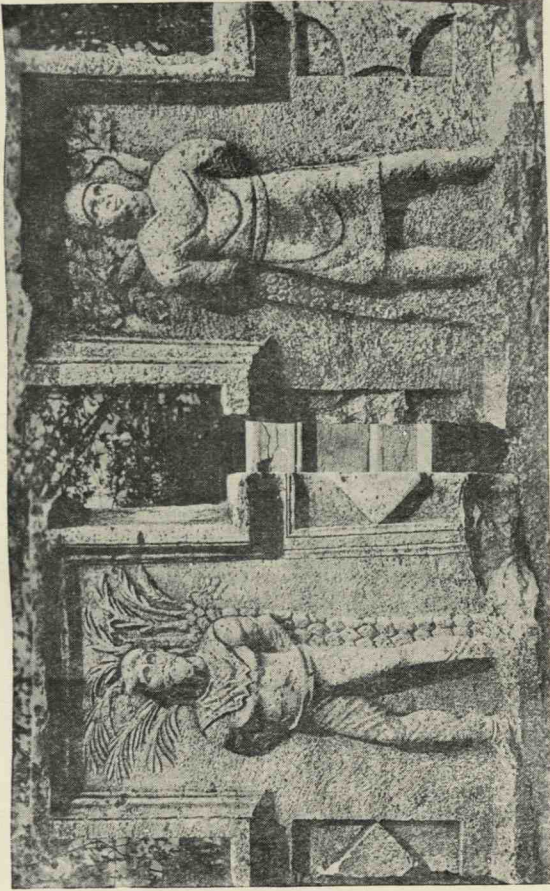


Fig. 20. — Barbares captifs (Goths).  
Sculptures du Tropaeum.

dans le pays, donne des conseils, il fixe, excite, arme les rives du Danube et la vaste région du *limes* »<sup>1</sup>. Il épargne « au rivage de l'Illyricum » la domination du Goth Valamir et, vainquant « la multitude errante de la région scythe, riche en sauvagerie, terrible, pillarde, plus barbare que les nations barbares elles-mêmes », il affronte les affreux Huns d'un « Hormidas », desquels il fait une description comme celle d'Ammien Marcellin, ajoutant des traits nouveaux. Ces ennemis de l'Empire apparaissent passant le Danube glacé, étant ou non sur leurs chars<sup>2</sup>.

Le futur empereur Majorien est représenté à son tour comme combattant dans ces mêmes régions, lui qui, en dépit de la Cour, reste le fidèle ami d'Aétius<sup>3</sup>. Mais la femme barbare de celui-ci, de lignée royale gothe<sup>4</sup>, le persécute<sup>5</sup>, craignant pour le sort de son fils, Gaudentius.

Sidoine, présentant Majorien, dit que « son ancêtre a gouverné l'Illyricum, avec les rives de l'Ister, là où en Pannonie fleurit la guerrière Acincus » (Aquincum)<sup>6</sup>, à l'époque où Théodose était proclamé empereur à Sirmium.

Ce grand-père maternel du héros célébré surgit, dans un passage assez obscur, combattant avec sa flotte en Scythie Mineure, pleine de colons (*scythicis illata colonis*), près de la rivière d'Hipanis (le Boug) et de « Peucé la glacée » (*Peucemque rigentem*).

On voit Majorien chez Sidoine attaquant avec des troupes danubiennes les Vandales, et le poète, réunissant l'archéologie,

<sup>1</sup> Comitis sed jure recepto, Danubii ripas et tractum limitis  
Ampli circuit, hortatur, disponit, discutit, armat.

<sup>2</sup> Gens ista repente,  
Erumpens solidumque rotis transvecta per Istrum,  
Venerat, et sectas inciderat orbita lymphas; *ibid.*

<sup>3</sup> Sidonius Apollinarius, Panégyrique de Majorien.

<sup>4</sup> *Ibid.*

<sup>5</sup> Exclusa sceptris geticis.  
Fertur Pannoniae, qua martia pollet Acincus,  
Illyricum rexisse solum cum tractibus Istri  
Hujus avus;  
Panégyrique de Majorien.

<sup>6</sup> *Ibid.*

la poésie et l'ignorance, donne cette série de barbares: le Bastarne, le Suève, le Pannonien, le Neure, le Hun, le Gète, le Dace, l'Alain « qu'on connaît », *bello notus*, le Ruge, le Burgonde, le « Vise » (le Visigoth), l'« Alite » (l'Alain), le Bisalte, l'Ostrogoth, le Procruste (*sic*), le Sarmate, le Mosque <sup>1</sup>. Seul Tuldila, encore un Goth, sur l'Ister, est un adversaire. Mais ceux qui, tant de fois, avaient passé le Danube glacé sont vite vaincus.

Un combat est donc livré au-delà des « champs daces » (*dacica rura*), près de Serdica, par une armée parfaitement disciplinée, d'après ce panégyriste; le camp des envahisseurs est assiégé. « Bien que les soldats aient souvent manqué de Cérès (le pain) et toujours du Lyaeus (le vin), la discipline s'est cependant conservée »; lorsque le collègue d'Anthémios, peut-être un barbare, trahit, fuyant, le front se maintient, et le fuyard est puni, périssant parmi les ennemis <sup>2</sup>.

De même qu'Aétius, Majorien, après les combats contre les barbares en Gaule, se retire sur ses terres, comme un Cincinnatus <sup>3</sup>.

D'autres chefs de province reviennent aussi vers leur ancienne patrie. Marcellin s'établit en Dalmatie de même qu'Aegidius en Occident. Et l'empereur déposé Nepos est, de fait, en dehors de l'autorité des deux Empires.

En Gaule, de même, le futur empereur Avitus dispose de milliers de barbares et exploite ses domaines étendus, comme Aétius sur le Danube <sup>4</sup>. Il est présenté par Sidoine comme l'émule de Trajan, comme le vainqueur, sur le Rhin, des Germains <sup>5</sup>, alors qu'Attila vient vers lui avec les Gélons, les Ruges, les Gépides, les Burgondes, les Neures et les Bastarnes <sup>6</sup>.

<sup>1</sup> *Ibid.*

<sup>2</sup> *Ibid.*

<sup>3</sup>

Et illum (Aëtius)

Rure jubet patrio suetos mutare labores,

Fatorum currente rota, quo disceret agro

Quid possessorem maneat; *ibid.*

<sup>4</sup> Sidoine Apollinaire, Panégyrique d'Avitus.

<sup>5</sup> *Ibid.* Là aussi l'écu des Sarmates et la faux du Gélon.

<sup>6</sup> *Ibid.*

Mais l'établissement des barbares, approuvé, quelquefois même demandé et toujours utile à l'Empire, amène une distinction entre ce qu'on leur laisse, comme fief de l'Empire, et ce qu'on nomme les *romanae partes*.

Sidoine Apollinaire, le poète des Gaules<sup>1</sup>, qui écrit aussi : « rex Gothiae »<sup>2</sup> et connaît les pillages des « Massagètes », des nouveaux, venus sur le Danube<sup>3</sup>, cet écrivain profondément influencé par la mode orientale, qui s'étend, du reste, partout, dit que seule la ville des Arvernes est restée à ces « *romanae partes* », au moment où les Bistones sont sur le Strymon et « le Hun et le Sarmate, le Gète, le Gélon » aux frontières<sup>4</sup>.

Mais, de cet Orient européen, le poète gallo-romain sait seulement ceci : il est fondé sur la Thrace, « pays fécond en héros », que le froid y règne, que dès le début les enfants vivent dans les neiges, qu'ils boivent du sang de jument plutôt que du lait, que dès leur premier âge ils s'exercent au dard, que, bientôt chasseurs, ils cherchent les bêtes féroces dans leurs cavernes, que l'épée décide tout, qu'ils préfèrent le suicide à la vieillesse<sup>5</sup>. Il parle du Sarmate, du Mosque, des « Gètes habitués à boire le lait dans des verres pollués de sang » (*venis*)<sup>6</sup>. Se rappelant Ovide, il mentionne « l'ennemi à jaquette de peau » (*pellitus*) « qui maintenant domine les Goths sous notre juge »<sup>7</sup>.

Tout aussi ignorant, un autre poète, Avitus, mentionne les suivants : « Alamannus, Saxo, Toringus, Pannonius, Rugus, Sclavus, Nora, Sarmata, Datus, Ostrogotus, Francus, Burgondio, Dacus, Alanus. . ., Suevus »<sup>8</sup>. L'historien général de l'Église, Orose, n'a pas une vision plus claire de ces régions. Il croit — au V<sup>e</sup> siècle — que la Dacie et la Gothie sont

<sup>1</sup> Lettres, VII, v.

<sup>2</sup> *Ibid.*, XII.

<sup>3</sup> *Ibid.*

<sup>4</sup> Voy. les Épîtres en vers.

<sup>5</sup> Panégyrique d'Anthémios.

<sup>6</sup> *Ibid.* Dans Ép., IV, 1: *Geloni equimulgi*, des Alains au Caucase.

<sup>7</sup> Qui dictat modo jura sub iudice nostro; Panégyrique de Majorien.

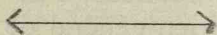
<sup>8</sup> VI<sup>2</sup>, p. 195.

la même chose <sup>1</sup>. Seul le doux Eurus corrige le climat glacé par les « courants bistoniens de l'Aquilon »; des Perses et des Indiens viennent même se soumettre à Byzance <sup>2</sup>.

Mais l'unité de l'Empire, en dépit de l'hellénisation ou, au moins, d'une mode hellénisante qui a été largement répandue, est représentée aussi par Sidoine Apollinaire, dans le Panégyrique de l'empereur Anthémius, glorifiant Léon, qui « est au dessus de la couronne parce qu'il la donne »: « notre État se présentera mieux lorsqu'il sera unique, tandis qu'il a été partagé en deux » <sup>3</sup>.

Il fait l'éloge « de la reine de l'Orient, la Rome de l'univers (*orbis*) » ou « celle qui fait naître l'Empire ».

Une vision large et profonde de la vie de ces régions nous est procurée cependant par la vie de St. Séverin, — Severus, Severinus étant des noms fréquents dans la Pannonie Supérieure <sup>4</sup>.



<sup>1</sup> In medio Dacia, ubi et Gothia; I, 2.

<sup>2</sup> *Ibid.* Dans les lettres de Symmaque: Anthedius, Pannyechus, Graecus, Euphrasius, Palladius, Himerius, Philagrius, Tryfetiarius, Megetus, Oresius, à côté de Salonius et Nicetius. Puis Afranius, Syagrius, Auxanius; I, VI.; Erdicus, III, III; Theodorus, X; Genesisius, IV, VI; Evodius, VIII, Elaphius, XV. C'est une époque de grécisation archaïsante à laquelle se soumettent tous les écrivains.

<sup>3</sup> Facta priorum  
Exsuperas, Auguste Leo, nam regna superstat  
Qui regnare jubet: melius respublica vestra  
Nunc erit una magis, quae sic est facta duorum.

<sup>4</sup> *C.I.L.*, III, 3873, 3874.

## CHAPITRE V

### LA VIE POPULAIRE ROMANE

La vie dans les futures régions autrichiennes, à Favianae, ville fondée sur une ancienne propriété de famille, à Petavio, à Quintanae, où les Alamans ont leur quartier<sup>1</sup>, à Lauriacum, jadis bien privé, à Joviacum, à Commagène, au nom asiatique, à Tiburnia, se présente ainsi, dans tous ses détails riches et variés, chez cet Eugippe, réfugié en Italie après l'évacuation du Norique, dans la Vie de son maître, ce Saint Séverin, dont le souvenir, conservé aussi dans la cité hongroise près du Pont de Trajan, le Turnul-Severin d'aujourd'hui, n'a pas disparu longtemps dans ces régions.

L'évêque fonctionne comme le sorcier qui emploie la puissance de la croix : « Jésus-Christ, mon Seigneur, ne te permet pas de passer au-delà de ce signe de la croix »<sup>2</sup>.

Il apparaît comme le patron d'une cité entourée de murs et ayant un *bourg*, où il y a un tribun portant le nom guerrier de Mamertinus<sup>3</sup>. Les habitants, des *populi*<sup>4</sup>, continuent les traditions romaines de province. Il y a donc des paysans en marge, puis des artisans, des marchands et même des orfèvres, qui fabriquent des ornements pour un roi barbare, dans un style appris en Asie et dans les régions du

---

<sup>1</sup> P. 35; éd. Mommsen, dans les *Mon. Germ. Hist.*

<sup>2</sup> Non te sinit dominus meus Jhesus Christus hoc signum crucis exedere; *ibid.*, p. 27.

<sup>3</sup> Pp. 14—15.

<sup>4</sup> P. 35. Le terme s'est conservé en roumain sous la forme de *popor*, seulement pour la vigne.

Pont<sup>1</sup>. Les ruraux peuvent être des *mansores*<sup>2</sup>, c'est-à-dire avoir des *mansi* de propriété privée, d'où le français *mas* (dans Mas Latrie, etc.); ils sortent, comme les Siciliens d'aujourd'hui, d'entre leurs murs pour aller travailler à la campagne, *ad agros exire*<sup>3</sup>. Ils y ont aussi «les églises hors les murs», — et on y trouve le terme de *basilica* au lieu d'*ecclesia*<sup>4</sup>.

Le conseil de «l'homme de Dieu», élu par la communauté<sup>5</sup>, que les païens eux-mêmes vénèrent, est toujours utile. Son arbitrage s'impose, sa bénédiction est demandée par ceux qui partent chercher au loin leur fortune<sup>6</sup>.

La défense est assurée par les «soldats des villes», avec des mercenaires qui se fixent aux frontières<sup>7</sup>. De petits succès peuvent être obtenus par ces forces urbaines: ainsi les Alamans sont battus à Petovio, bien qu'ils se fussent fixés à Quintanae<sup>8</sup>. Mais, à côté, les Thuringiens détruisent toute la ville de Lauriacum, par une seule attaque<sup>9</sup>. On rencontre en chemin les «fuyards des châteaux»<sup>10</sup>.

Des forces de l'Empire sont dans des *châteaux* comme Cucullis<sup>11</sup>. C'est de là qu'on fait venir les salaires<sup>12</sup>.

Les rapports avec le monde romain<sup>13</sup> non encore conquis sont entretenus par des barques qui, de Rhétie, viennent par la rivière de l'Inn et par le Danube<sup>14</sup>, sauf pendant l'hiver,

<sup>1</sup> Nous croyons qu'il faut lire: «quosdam enim aurifices barbarus (et pas barbaros) pro fabricandis regalibus ornamentis clauserat arta custodia»; p. 19.

<sup>2</sup> Voy. aussi «mansoribus in messe detentis»; p. 32.

<sup>3</sup> P. 24.

<sup>4</sup> «Basilica extra muros» à Petovio; p. 31.

<sup>5</sup> A Tiburnia; p. 31.

<sup>6</sup> Barbari, cum ad Italiam pergerent, promerendae benedictionis ad eum intuitu deverterunt; p. 18.

<sup>7</sup> Milites oppidorum... Pro custodia limitis publica stipendia; p. 31. Milites turmae..., numerus batavinus; *ibid.* Les quarante Romains qui défendent une ville; p. 32. Leurs «vigilae»; p. 38.

<sup>8</sup> P. 35.

<sup>9</sup> Excidium oppidorum... Omnis populus; p. 36.

<sup>10</sup> Transfugae castellorum; p. 38.

<sup>11</sup> Pp. 22—23, 28 («oppida vel castella»).

<sup>12</sup> Extremum stipendium commilitonibus allatum; p. 31.

<sup>13</sup> Des rapports avec Milan; pp. 34—35.

<sup>14</sup> Danuvio navigatio; p. 32.



lorsque, les eaux étant glacées, les provisions sont insuffisantes <sup>1</sup>, mais, comme sur le Bas-Danube on traverse le fleuve glacé sur des chars à bœufs, des *plaustra* <sup>2</sup>. Les « *scafae* » <sup>3</sup> romanes donneront le germanique *Schiff* pour les vaisseaux ou viendront de ce terme exotique.

Mais il est vrai que le commerce ne peut pas être continué d'une façon régulière à cause du continuel passage de barbares sans chefs, qui ne proposent aucun *foedus*, aucune convention aux Romains. C'est en vain que St. Séverin est envoyé par les habitants de sa ville chez ces barbares pour leur demander la permission de continuer leur commerce; il prévoit que l'époque viendra où, comme pour certains châteaux maintenant abandonnés, la vie d'affaires ne pourra plus être conservée. « Entretemps les citoyens de cette ville (Petovio) vinrent prier le Bienheureux d'aller chez Fava, chef des Ruges, pour demander en leur nom la permission de pratiquer le commerce. Il leur répondit ainsi: le temps est proche où cette ville restera déserte, de même que les châteaux d'en haut, et sans culture. Alors pourquoi est-il nécessaire d'approvisionner ces régions de marchandises, lorsqu'aucun marchand ne pourra plus y apparaître <sup>4</sup>? ». On annonce aussi l'abandon d'autres cités à cause « de la poussée de la barbarie » <sup>5</sup>. « Peu de villes » restent ainsi sur la ligne du Danube <sup>6</sup>.

Dans la campagne, les barbares se succèdent: leurs chars scythes se suivant, ils étendent leurs tentes, ils passent quelques

<sup>1</sup> Rates plurimae de partibus Raetiarum, mercibus onustae quam plurimis, insperatae videntur in litore Danubii, quae multis diebus crassa Aeni fluminis glacie fuerant colligatae, quae Dei imperio mox soluta ciborum copias fame laborantibus detulerunt; p. 14.

<sup>2</sup> P. 16.

<sup>3</sup> P. 33.

<sup>4</sup> Interea beatum virum cives oppidi memorati suppliciter adierunt, pergens a Fabanum, Rugorum principem, mercandi eis licentiam postularet. Quibus ipse: « tempus », inquit, « hujus oppidi propinquavit ut desertum, sicut cetera superiora castella, cultura destitutum remaneret. Quid ergo necesse est locis mercimonia providere, ubi ultra non potest apparere mercator? »; p. 32.

<sup>5</sup> Quamvis et illud oppidum quo pergitur, ingrudente barbarie, sit quantum relinquendum; p. 36.

<sup>6</sup> Ex paucis quae super ripam Danuvii remanserant oppidis unum; p. 49.

temps dans un bon endroit, attendant qu'on leur apporte des cadeaux qui sont, de fait, un prix de rachat sur lequel on peut discuter même. On arrive alors à ce *foedus*, à cette entente<sup>1</sup>. Aussitôt après, ils peuvent être acceptés entre les murs, dont la défense leur est même confiée<sup>2</sup>. Souvent, comme pour les Turcs d'Ourkhan vers la moitié du XIV-e siècle, la crainte d'un tremblement de terre les fait demander à être reçus dans la ville<sup>3</sup>. D'autres errent dans les environs, par petites bandes, volant le bétail ou attaquant tout passant<sup>4</sup>; on les appelle des *scamaræ*, ce qui est, de fait, les *scaræ*, les *Schaaren*<sup>5</sup>. Ils se cachent dans les forêts<sup>6</sup>, mais aux foires, aux *nundinae*, tout le monde vient et se rencontre<sup>7</sup>.

Parfois il y a cependant une force organisée. Les Goths de Pannonie Inférieure, les Ruges, qui se dirigent vers l'Occident, préparant la prise de possession de l'Italie par Odoacre<sup>8</sup>, les Alamans de Gibulde<sup>9</sup>. Ils forcent les « Romains » à les servir<sup>10</sup>. On en arrive à ce que certains d'entre eux recueillent un « tribut » des villes, qu'ils sentent, comme le Ruge Fava, appelé aussi Feletheus, adversaire des Alamans et des Thuringiens, le devoir de défendre<sup>11</sup>. De sorte qu'on peut « vivre avec eux en société, jouissant d'une bienveillance réciproque »<sup>12</sup>, comme de vrais « sujets »<sup>13</sup> d'un État qui était sur le point de se fonder dans cette région du Norique, où

<sup>1</sup> Initi fœderis pactio; p. 28.

<sup>2</sup> Barbarorum intrinsicas consistentes qui cum Romanis fœdus inierant custodia servabatur; p. 12.

<sup>3</sup> P. 13.

<sup>4</sup> P. 17: « turbo latrocinantium barbarorum ».

<sup>5</sup> Latrones quos vulgus Scamares appellabat; p. 20.

<sup>6</sup> Hostes silvarum occultati nemoribus; p. 39.

<sup>7</sup> P. 20.

<sup>8</sup> P. 16. Il demande « le passage » (*transitum*) aux chefs des Goths (*a Gothorum principibus*); *ibid.*

<sup>9</sup> Pp. 29—30.

<sup>10</sup> P. 19.

<sup>11</sup> « Cum sint nobis », dit-il, « vicina ac tributaria oppida », p. 40.

<sup>12</sup> Benivola cum Rugis societate vixerunt; *ibid.*

<sup>13</sup> Subjecti; p. 47.

la germanisation s'est produite plus tard, sous une forme plus mélangée et plus confuse. Le nom même de ces « seigneurs » d'une société abandonnée à elle-même commence à s'adoucir. Celui de Friedreich devient, dans la bouche des habitants romains: Ferderichus<sup>1</sup>, en attendant le Federigo et le Ferigo des Italiens.

C'est un vrai *État de filtration*, qui ne pourra pas se maintenir. Des relations inter-barbares s'établissent aussi: ainsi Onoülphe, frère d'Odoacre, le futur maître de l'Italie, réside près de son ennemi du lendemain, qui remplacera et tuera Odoacre, Théodoric, dans cet établissement dont celui-ci avait hérité à Novae, sur le Danube, à Svichtov d'aujourd'hui<sup>2</sup>.

Les barbares viennent sur des chars (*vehicula*), avec les intentions les plus paisibles, qu'ils abandonneront seulement lorsque certains « hommes tarés » (*homines maculosi*) s'en mêlent, et que l'historien et officier syrien romanisé, qui a servi dans ces régions, Ammien Marcellin, connaît bien personnellement, comme Lupicinus, Maxime<sup>3</sup>.

Un départ en masse vers l'Italie se produit dans ces régions où l'agitation perpétuelle est affaiblie par les moyens que toujours les hommes aux abois savent découvrir et varier à l'infini, *mais elle a un caractère tout particulier. Il y a un ordre d'Odoacre qui s'est fixé là et qui réclame ceux qu'il considère comme ses sujets.* « Mais Onoülphe, suivant l'ordre de son frère, ordonna à tous les Romains de se transporter en Italie. Alors tous les habitants ont été retirés, comme de la maison de l'esclavage égyptien, de cette barbarie journalière, dont ils subissaient très souvent les pillages<sup>4</sup>. » Et la satisfaction qu'exprime le biographe, lui-même émigré, de Saint

<sup>1</sup> P. 49.

<sup>2</sup> Ad Theodoricum regem, qui tunc apud Novas, civitatem provinciae Mœsiae, morabatur; p. 49.

<sup>3</sup> XXXI, 4, 5.

<sup>4</sup> Onoulfus vero, praecepto fratris admonitus, universos jussit ad Italiam migrare Romanos; tunc omnes incolae, tamquam de domo servitutis aegyptiae, ita de cotidiana barbarie frequentissime deprædati, educti; pp. 52—53.

Eugippe, n'est qu'un hommage qui cherche à noircir le passé, de la part du nouvel Italien à nom grec, qui écrit assez tard, sous l'empereur Athanase <sup>1</sup>.

Cette vie romane est manifestée aussi par la nomenclature de ces régions. Jordanès parle d'une Bassiana <sup>2</sup>, ce qui signifie une propriété de grand seigneur. Citons aussi les anciens noms conservés sur cette voie que Jung <sup>3</sup> appelait « la voie gallo-illyre » : le pastoral Arbor Felix, « l'arbre heureux », ancien établissement celte du côté de Campodunum, puis un roman Abodiacum, près du Pons Oeni, le « pont sur l'Inn », par dessus lequel passent sans cesse les caravanes, près de Juvavum et Lauriacum, dont il a été question plus haut <sup>4</sup>.

Du reste, longtemps après le départ d'Alaric, les luttes entre les barbares ne continuèrent pas sur le Danube, mais en Dalmatie, où, par une victoire sur un autre roi germanique, « Odina », Odoacre se prépare à son grand rôle italien <sup>5</sup>. Car le Danube appartient maintenant au célèbre Goth, le grand Théodoric.

Pendant quelque temps, toute la Thrace du Nord fut cependant dominée par l'autre Théodoric, le fils de Triarius. L'épée accrochée à l'entrée de sa tente, et dont il mourra par accident <sup>6</sup>, paraissait menacer Byzance elle-même. Les empereurs devaient racheter ceux qui tombaient entre ses mains

<sup>1</sup> P. VIII. La citation dans Ammien Marcellin, *Excerpta*, 45, vient d'une adulation du texte. Cf. aussi Amédée Thierry, *Histoire d'Attila*, et Fustel de Coulanges, *L'invasion germanique*, p. 324 et suiv. Voy. p. 326 : « la bande guerrière » ; cf. aussi p. 357, note 1. Pour la disparition de la cité de Lauriacum, voy. Alexander Gaheis, *Legionslager und Zivilstadt Lauriacum am Donaulimes*, dans les *Forschungen und Fortschritte*, XII, 20—21.

<sup>2</sup> P. 55.

<sup>3</sup> *Zeitschrift für österreichische Gymnasien*, 1876, p. 104 et suiv.

<sup>4</sup> Voy. aussi Ammien Marcellin, XXXI, 10, 20 : « Gratianus exinde degressus per castra quibus Felicis Arboris nomen est, per Lauriacum... tendebat ».

<sup>5</sup> « Odovacer in Dalmatiis Odinam vincit et perimit. » De même pour Pheba, *rex Rugorum* : Chronographie de Cassiodore.

<sup>6</sup> Eustathe, dans *Fragm. hist. gr.*, IV, p. 139, n° 3.

et qui, cependant sont parfois tués<sup>1</sup>. Eustathe d'Épiphanie, Syrien vivant à Constantinople, assure que, si on n'avait pas découvert une conspiration organisée par les siens, qui voulaient le tuer, il aurait pu se saisir de Constantinople<sup>2</sup>. Là, sans doute, comme l'ont fait les barbares en Occident, il aurait établi son empereur; on n'a pas accordé l'importance qu'il mérite à l'appui donné au candidat à l'Empire qu'était Procope, fils de l'empereur Anthémius<sup>3</sup>. Le grand Théodoric, fils de Balamir, a été son adversaire jusqu'au moment où il a été amené à passer en Italie. Quelquefois les deux se combattent, mais la communauté d'origine et d'intérêts les rapproche<sup>4</sup>. Le futur maître de l'Italie pille la belle cité de Stobi, se dirigeant vers Thessalonique<sup>5</sup>. L'Empire ne peut pas le confirmer et, ici encore, les évêques sont ceux qui, vivant dans les mêmes conditions que celles que nous connaissons pour le Norique par Eugippe, défendent et rachètent la population<sup>6</sup>, qui s'est retirée dans les cités, comme ceux de l'Occident, jadis, devant Attila<sup>7</sup>. Tel autre Goth<sup>8</sup>, Sidimond, a toute une province du côté d'Épidamne. On évacue des cités entières pour faire place aux envahisseurs, qui demandent à être établis<sup>9</sup>. Les officiers de l'Empire leur montrent où il y a un plus grand vide d'habitants, comme en Dardanie, par exemple. Parfois on donne de l'argent aux barbares et parfois on tente un coup contre eux. Théodoric le Grand avait été employé par l'empereur Zénon pour supprimer la révolte d'un nouvel Isaurien, Léontius, à Tarse<sup>10</sup>.

<sup>1</sup> Malchus, fragm. 4.

<sup>2</sup> *Loc. cit.*

<sup>3</sup> Candidus, *fragm.* (éd. *Fragm. hist. gr.*, IV, ou éd. de Bonn).

<sup>4</sup> *Ibid.*, fragm. 14 et suiv.

<sup>5</sup> *Ibid.*, fragm. 18.

<sup>6</sup> *Ibid.*

<sup>7</sup> *Ibid.*

<sup>8</sup> Les Ostrogoths représenteraient les « brillants », les Visigoths les « bons »; Wilhelm Streitberg, *Ost- und Westgoten*, chez Gustav Meyer, dans *Indogermanische Forschungen*, IV (1894), p. 300 et suiv.

<sup>9</sup> Eustathe, *ibid.*, p. 140, n<sup>o</sup> 4.

<sup>10</sup> *Ibid.*

Mais bientôt l'Occident, avec la Pannonie et la Dalmatie, ont dans ce Théodoric, vicaire impérial pour l'Italie, un *dominus noster*, comme les empereurs de jadis <sup>1</sup>.

La restauration romaine sous les successeurs de l'empereur Marcien se produit donc pour la partie centrale et occidentale de l'Empire par le moyen de ce vicaire, barbare, mais d'éducation et de conception romaines, qu'est le grand roi ostrogoth, considéré parmi les siens comme président de toutes les royautés autour de l'Italie. C'est lui qui garantit la paix, le travail et les échanges dans les régions qui lui sont attribuées et auxquelles n'est pas attaché ce Danube inférieur qu'il avait restitué, en partant, à l'empereur.

Les relations de commerce dont Théodoric a besoin sont restées cependant étendues et solides entre l'Occident de son nouvel habitat et l'Orient auquel il était lié par son origine et par une partie si large de sa vie. Dans le Norique on rencontre les bœufs indigènes à côté de ceux d'Alamanie <sup>2</sup>. Sous certains rapports, Théodoric sort même totalement de la conception des distinctions barbares. Dans la lettre XXXII de Cassiodore la Pannonie est appelée le « séjour *de jadis* des Goths » (*quondam sedes Gothorum*).

Lorsque la vie romaine est stabilisée sous la puissante lance du roi italien, il nous faut donc admettre une restitution de l'unité économique, militaire et populaire. Théodoric a dû prendre avec lui, en Italie, les éléments romans ou gothoromans de ce Danube Inférieur où il avait résidé si longtemps <sup>3</sup>. Il n'a jamais pu perdre de vue ces régions, et sa grande œuvre de réfection, avec des villes, des châteaux, des palais, a dû

<sup>1</sup> Contra Francos a D. N. (Theodorico) destinatur exercitus, qui Gallias, Francorum deprædatione confusas, victis hostibus ac fugatis, suo adquisivit imperio; Cassiodore, *Chron.* Ailleurs nous rencontrons la même formule sur un vase; *Regnante d. n. Theodorico, felix Roma*; Cozza, ouvr. cité, p. 303.

<sup>2</sup> Cassiodore, *Variae*, III, 50.

<sup>3</sup> Voy. Ennodius, Panégyrique: un Pitzia comme général de Théodoric. Voy. aussi Hodgkin, *Dynasty of Theodosius*, 1896; Pfeilsch, *Theodorich der Grosse*, Mayence, 1910.

atteindre aussi cette partie de l'Europe centrale et sud-est orientale qui lui appartenait <sup>1</sup>.

Dans cette péninsule du Sud-Est européen, confiée aux descendants d'Arcadius, l'aspect latin: dalmate, comme sous Athanase, originaire d'Épidamne <sup>2</sup>, thrace, comme sous Justin et sa dynastie <sup>3</sup>, avec quelques intercalations asiatiques méditerranéennes, comme celle de l'Isaurien Zénon, dont cependant le frère, candidat à l'Empire, et rebelle, s'appelle Longin <sup>4</sup>, se conserve. Ils ne sont pas, du reste, les représentants de l'importance d'une province si réduite et si pauvre, mais d'une bande militaire, payée d'un grand salaire annuel, qui est arrivée à dominer Constantinople <sup>5</sup>.

C'est donc tout de même une ancienne vie populaire, comme au III-e siècle, mais maintenant sans un mélange visible de barbares, qui s'élève jusqu'aux cimes de l'Empire. Le folklore roman de ces régions domine par son énergie la monarchie, et la province de langue latine conquiert la Byzance grécisante.

A cette époque cependant, l'Illyricum paraît tendre à se séparer, comme une formation particulière, appuyée sur les cités maritimes et sur certaines formations de vallées intérieures. Ainsi apparaît le régime, que nous avons mentionné, de Marcellin, où cherche un abri l'ancien empereur Julius Nepos <sup>6</sup>. Ne croyons pas qu'il soit question seulement d'un réfugié qui vit dans la retraite de sa pension: c'est l'empereur légitime, et ces territoires ne sont pas libérés encore

<sup>1</sup> Sub cujus felici imperio plurimae renovantur urbes, munitissima castella conduntur, consurgunt admiranda palatia, magnisque ejus operibus antiqua miracula superantur; Cassiodore, *Chron.*

<sup>2</sup> Eustathe, dans *Fragm. hist. gr.*, IV, p. 140, n<sup>o</sup> 4.

<sup>3</sup> Son cousin s'appelle Marcien; Théophane, *ibid.*, V, p. 271, n<sup>o</sup> 4. Les parents de Justinien portent d'anciens noms latins, comme Germanus, Patricius; Jean d'Épiphanie, *ibid.*, p. 276. Voy. aussi A. Rose, *Kaiser Anastasius*, I, 1882.

<sup>4</sup> Eustathe, *loc. cit.*, p. 140, n<sup>o</sup> 5.

<sup>5</sup> *Ibid.*, p. 142, n<sup>o</sup> 6.

<sup>6</sup> *C. I. L.*, III, 6335. Ainsi, comme empereur, le considère celui qui a placé l'inscription qu'on a trouvée à Belgrade.

de l'Occident, où il avait gouverné, restant cependant partout l'empereur légitime. Sous ce prestige encore puissant, dans certaines villes, comme Durazzo, la population s'organise d'elle-même sous un *πρωτεύων*<sup>1</sup>.

Avec des éléments de toutes espèces, dans la Moesie supérieure, Mundus, qui est un Goth, cherche à fonder lui aussi un État et il combat contre Sabinianus, le commandant romain d'à côté<sup>2</sup>.

Toute la ligne du Danube est l'objet d'une attention spéciale, car un nouveau danger, comme on le verra, commence à se faire sentir: *celui de la descente des Slaves*.

C'est pourquoi, croyons-nous, devant ce péril qui se manifeste aussi par les ruines des marbres antiques, l'empereur Anastase fait travailler, en Scythie Mineure, jusqu'à Histria, où on a trouvé tant de briques au nom de celui<sup>3</sup> qu'on a accusé cependant de n'avoir pas opposé aux barbares les armes de l'Empire<sup>4</sup>. Et, grâce à cette restauration danubienne, qui protège les marchands romains jusqu'en Dacie, on trouve des monnaies byzantines sur la rive gauche du Danube jusqu'au VI-e siècle<sup>5</sup>.

A l'époque de cet Illyrien Anastase doit être attribuée aussi la fondation, dans cette ancienne région de *vici* et de *pagi* disparus et de cités détruites, de certains centres portant des noms de saints, comme Saint Cyrille, près d'Ulmetum<sup>6</sup>.

Ici cependant une question se pose: toute la rive dalmate a des cités dédiées aux saints, de même que c'est le cas pour d'autres régions, en Moesie et dans la Thrace intérieure. Pourquoi dans les cités du Pont les saints tutélaires ne sont-ils pas connus, sauf dans ce seul cas où, cependant, il n'est pas question d'une cité fortifiée?

<sup>1</sup> Jireček, *Gesch. der Serben*, I, p. 37, note 1.

<sup>2</sup> Hartmann, *Geschichte Italiens*, I, pp. 152 et suiv., 170 et suiv.

<sup>3</sup> Pârvan, dans *Dacia*, II, p. 248.

<sup>4</sup> *Ὅτε γε ὄπλοις τοὺς ἐπιόντας βασιβάρους ἠμύνετο*; Suidas, *sub v. Anastasius*.  
Un décret de lui pour les *commerciarii*, dans la *Rev. Arch.*, 1911<sup>1</sup>, p. 521.

<sup>5</sup> Fr. Müller, *Römerspuren im Osten Siebenbürgens*, dans les *Mitth. der k. k. Centralcommission*, 1859, p. 106 et suiv.

<sup>6</sup> Procope, *De aed.*, p. 293.



On a cru qu'au IV-e siècle quelques-uns de ces *vici*, du côté d'Histria, auraient dédié un autel à Constantin et à Licinius, mais la lecture n'est nullement sûre <sup>1</sup>. En tout cas, l'époque d'Anastase a laissé des traces épigraphiques dans la région où Vitalien, prétendu descendant d'Aspar, jouera un grand rôle, cherchant à réformer de là l'Empire d'Orient dans l'ancienne forme latine qu'arriveront à lui donner aussitôt Justin, Justinien et leur dynastie. Ces soldats sont des Thraces latinisés, des Besses, et Kalliakra, sur le Pont, arrive à être, comme plus tard, au XIV-e siècle, sous un Dobrotitch, une capitale.

Vitalien, sur lequel nous reviendrons bientôt, pour présenter une carrière pendant longtemps heureuse, était le fils de Patriciolus de Zaldapa <sup>2</sup> et s'appuyait sur des paysans, les mêmes qui avaient combattu dans l'armée de Marcien : tout un monde roman. Marcellin dit nettement que c'étaient des indigènes des contrées voisines. Du reste, les noms romans abondent à cette époque : Marcien, Marc, Longin, Marin, Germain, Verina <sup>3</sup>.

L'histoire des moines de Scythie mérite d'être présentée ici comme encore une preuve d'une vie populaire extrêmement vivace dans ces régions, en rapport avec des traditions non interrompues.

Les « Scythes », qu'on appelle ainsi d'après la province où ils vivent, combattent contre l'évêque de Tomi <sup>4</sup>, allant

<sup>1</sup> Pârvan, *Histria*, IV, pp. 161—162. Voy. plus haut le chapitre relatif à cette question.

<sup>2</sup> Schafarik (*Slav. Alt.*, II, p. 158, note 1) place Zaldapa à Dikalik et Aquae à la confluence du Timok.

<sup>3</sup> Voy. Jireček, dans les *Arch.-epigr. Mitt.*, X, p. 189; Iorga, *Histoire de la vie byzantine*, I, p. 40 (ajoutez la Chronique de Marcellin, p. 515); cf. Pârvan, dans *Histria*, IV, p. 702, qui voit cependant dans Vitalien un « hardi général goth, ayant des possessions personnelles », et dans les fortifications d'Anastase une mesure contre « le fédéré rebelle », « mauvais défenseur » de régions qui par sa faute sont dévastées. C'est encore d'Anastase que viendrait l'inscription (Pârvan, *loc. cit.*, p. 171) dont s'est conservée seulement une tuile portant le même signe, un grand A.

<sup>4</sup> Pour Paternus de Tomi (aussi en 520; Labbe, ouvr. cité, IV, p. 1525) et les moines, voy. les lettres du Pape Hormisdas, dans Migne, *Patr. Lat.* (cf. Netzhammer, *Altchristliches Tomi*, p. 31 et suiv.).

jusqu'à Rome pour se plaindre au Pape et provoquant, comme à notre époque, tel pâtre de Transylvanie devant la colonne de Trajan, toute une agitation autour d'eux ; ils appartiennent naturellement aux classes inférieures latinisées de cette province. Ils sont sans doute en rapport avec la tentative de Vitalien.

Ces hérétiques, ces « theopaschites »<sup>1</sup>, qui cherchent des rapports avec Rome, resteront donc à Constantinople sous bonne garde<sup>2</sup>. Quoi qu'il en soit, ils représentent une des apparitions les plus caractéristiques de l'époque, *paraissant indiquer la lutte d'un élément monacal, de caractère indigène, contre l'évêque de Tomi, qui gagnera un caractère grec*. Tout cet incident des « moines scythes » a, ainsi que nous l'avons dit, un caractère roman. L'évêque contre lequel est menée la lutte s'appelle Paternus, mais dans la liste des chefs de cette Église de Tomi, à côté d'un Achille, d'un Jean, d'un Léon, on a aussi un Maurice.

Le caractère purement latin de la Péninsule des Balkans pendant deux cents ans est formellement et énergiquement reconnu par le grand byzantinologue Bury : « la population de la péninsule thraco-illyre était de langue latine aux V-e et VI-e siècles. De cette population descendent les Vlaques *dans leurs différents habitats, au Nord et au Sud du Danube*. Au Nord du Danube, en effet, a survécu probablement en Valachie et en Moldavie un reste de population romane, bien que Roesler eût voulu que, lorsque Aurélien abandonnait la Dacie de Trajan, elle eût été entièrement évacuée par les Romains, mais cette situation n'a pas pu être large et Pič n'a pas contesté qu'il y a du une immigration médiévale de Vlaques d'au-delà du Danube qui a rendu une « Roumanie » possible ». Et il continue : « La Grande Valachie » de Thessalie s'est formée, par un mouvement vers le Sud, de ces Romains illyriens, qui ont été probablement rassemblés dans les régions montagneuses du Pinde et sur les promontoires

<sup>1</sup> Voy. Zeiller, ouvr. cité, pp. 173, 383—384.

<sup>2</sup> Migne, *Patr. lat.*, LXIII, p. 477.

de l'Acarnanie par les Slaves. Mais il reste, pour des siècles, une considérable population vlaque en Bulgarie même »<sup>1</sup>.

De même, pour la situation en Palestine, dans des circonstances pareilles, E. Rey écrivait : « Jusqu'à présent on s'est borné à l'étudier à un point de vue purement occidental et en laissant beaucoup dans l'ombre le rôle important que jouèrent les Syriens et les Arabes dans les établissements dont nous nous occupons. L'élément indigène, ainsi que les relations constantes avec les Grecs et les Musulmans, exercèrent une influence considérable sur la société des principautés franques »<sup>2</sup>.

Mais en même temps se produit aussi *ce mouvement des indigènes romans qui tendait à donner, eux-mêmes, à l'Empire un chef*.

L'empereur Marcien est un Romain de Thrace. Son successeur, Léon le Thrace, ainsi que nous l'avons dit, un Besse<sup>3</sup>. Vitalien<sup>4</sup> gouverne pendant quelques années la Scythie, où, cependant, à Axiopolis on écrivait encore en grec<sup>5</sup>, avec une armée qu'on a évaluée à 60.000 hommes, vainquant Hypatius, neveu d'Anastase, et Rufin, Alathort, généraux de l'Empire<sup>6</sup>. Justin réussira à le tuer seulement dans « son palais », le faisant succomber sous seize

<sup>1</sup> « It was mentioned before that the population of the Thraco-Illyrian peninsula was Latin-speaking in the fifth and sixth centuries. From this population are descended the Vlachs in their various homes both North and South of the Danube. North of the Danube indeed probably survived in Walachia and Moldavia a layer of Roman population, through Roesler would have it that, when Aurelian abandoned Trajans Dacia, it was entirely evacuated by the Romans; but this layer cannot have been large and Pič has not disproved that it was a medieval immigration of cis-Danubian Vlachs that rendered a « Roumania » possible. . . « Great Walachia » in Thessalia was formed by a southward movement of these Illyrian Romans who were probably pressed unto in the highlands of Pindus and the promontories of Acarnania by the Slaves. But there remained for many centuries a considerable Vlachian population in Bulgaria itself »; ouvr. cité, p. 515, note.

<sup>2</sup> *Les colonies franques en Syrie aux XII-me et XIII-me siècles*, Paris, 1883.

<sup>3</sup> Bessica ortus progenie; Jordanès, *Romana*, p. 43.

<sup>4</sup> Voy. plus haut. Pour Vitalien aussi Philippide, *Originea Românilor*, I, p. 7 et suiv. Koutzis, neveu de Vitalien, chez Malalas, pp. 441—442.

<sup>5</sup> Tocilescu, dans la *Festschrift* pour Hirschfeld, p. 354 et suiv.

<sup>6</sup> Jordanès, *Romana*, p. 46.

blessures<sup>1</sup>. Sa monnaie a l'inscription fière : « Dominus noster Vitalianus, pp. Augustus, vicar. Augustor »<sup>2</sup>. Aussi Victor Langlois a publié<sup>3</sup> une monnaie de ce rebelle. Elle porte, près de la tête du César, l'inscription latine « Vitalianus », avec ce mot ajouté : *αλεξ*, qu'on rencontre couramment d'Anastase à Justinien<sup>4</sup>.

Mais Vitalien, dans lequel on a vu un Slave ou un Hun, n'est pas le seul. Le type se rencontre en plusieurs exemplaires jusqu'à Justin lui-même et Justinien.

Des noms latins sont ceux des généraux du V-e et VI-e siècles. Bélisaire lui-même<sup>5</sup>, Velisarius, « le fabricant de voiles », y appartient<sup>6</sup> : c'est de fait un nouveau Vitalien qui s'est soumis à celui, plus heureux, qui arrive à régner. L'empereur Anthémius a deux fils qui se lèvent contre Zénon. L'un d'entre eux s'appelle, à la romaine, Marcien, l'autre, à la grecque, Procope<sup>7</sup>. Dans cette latinité qui recouvre l'Empire d'Anastase à Justinien, le neveu d'Anastase par sa fille s'appelle Marinus, un autre parent, Bassianus<sup>8</sup>. L'oncle

<sup>1</sup> *Ibid.*, p. 47. A côté de lui un Paul et un Celerianus. Nous aurait été un barbare, un Goth, pour certains historiens. De fait, son nom, rare, se trouve aussi sur la rive gauche du Danube (comme un Publius Julius Vitalianus; voy. D. Tudor, dans le *Bul. Com. Mon. Hist.*, 1933, pp. 76—77).

<sup>2</sup> P. de Saulcy, *Essai de classification des suites monétaires byzantines*, Metz, 1836, pp. 5—6.

<sup>3</sup> Dans la *Rev. Arch.*, V<sup>2</sup>, janvier 1849, p. 602.

<sup>4</sup> Aussi chez de Saulcy, ouvr. cité, p. 6.

<sup>5</sup> Jireček, *Die Romanen*, I, pp. 18—19. Le *Liber Pontificalis*, dans la Vie de Sylvère, écrit : « Valisarius », « Vilisarius ».

<sup>6</sup> Mateescu, dans la *Dacoromania*, I, p. 117. Il pourrait venir aussi de Belisara (voy. Germisara).

<sup>7</sup> Photius, *Bibliotheca*, p. 253 (Candidus). Cf. ce qu'en dit M. Aussaresses, *L'armée byzantine à la fin du VI-e siècle*, 1909.

<sup>8</sup> Voy. Suidas, *sub v. Anastasius*. De prétendus anciens noms slaves (Milizza, Vulkassinus); *C. I. L.*, III, 8292, 8294. Cf. Philippide, ouvr. cité, I, p. 330 et suiv. Voy. aussi Bryce, dans l'*Engl. hist. Rev.*, II, p. 657 et suiv. (la Vie de Justinien par Théophile). Ces hypothèses ne peuvent pas être maintenues. Il est curieux qu'un esprit critique comme celui de Jireček, alors jeune, dans son ancien livre, *Geschichte der Bulgaren*, pp. 78—79, découvrait des noms slaves : Ljubkyni, Viljenice, allant jusqu'au fabuleux Oupravda. Justinien est pour lui un « Slave » indubitable, alors que pour d'autres Vitalien était un indubitable Goth. Pour la prétendue origine slave, voy. aussi Tomaschek, *loc. cit.*, dans la *Zeitschrift f. österr. Gymn.*, XXV (1874), p. 658.



Fig. 21. — Médaillon de Justinien.

de Dioclétien dont la mère était venue de la Dioclée illyre, s'appelait Carus <sup>1</sup>.

Justin, un Flavius, du reste, ainsi que Flavius Euthricus, qui est son compagnon comme consul <sup>2</sup>, est un Beudant, un Thrace <sup>3</sup>, originaire de Bédériana près de Naïssus <sup>4</sup>, alors que Bélisaire vient de la localité Germanae <sup>5</sup>. Le nom de la femme de Justin, Lupicina, est latin, celui de la mère de Justinien, Viglénicia, vient de la *vigla* (*vigilia*) <sup>6</sup>. Suidas mentionne la sympathie de Bélisaire pour les paysans, son souci que leur récolte ne soit pas foulée, que leurs fruits restent sur les arbres, que les ruraux profitent même du pillage pris ailleurs par les soldats.

Vitalien n'a pas réussi, mais le pouvoir suprême est tombé cependant entre les mains d'un plébéien latin du monde romain, qui est ce Justin, originaire de Dardanie, de même que son neveu, Justinien, qui, dans une de ses Nouvelles, en vrai Thrace « nationaliste », fait l'éloge des grandes qualités de bravoure de la nation dont il venait <sup>7</sup>. Toute la famille a des noms romans, ainsi qu'on l'a vu <sup>8</sup>. En outre, dans l'inscription de Philae, Justin II, encore un Flavius, rappelle Sophia Aelia et Tibère, qui serait un nouveau Constantin.

Aux vieux soldats de Justin, un « *imperator dilectissimus* », est dédiée une inscription à Nisibis, après que cette ville eût été abandonnée au IV<sup>e</sup> siècle. Elle est due à l'« *exercitus omnis Orientis* », qui rappelle « la nation barbare » au milieu de laquelle elle se trouve <sup>9</sup>. A Ulmetum aussi on a trouvé, dans ce monde romain, une monnaie de lui <sup>10</sup>.

<sup>1</sup> Suidas, *sub v. Sophia*.

<sup>2</sup> Voy. Dumont, *ouvr. cité*, p. 658.

<sup>3</sup> *Chron. Paschale*, p. 611.

<sup>4</sup> Voy. aussi Hammer, dans *Hermes*, 1872, p. 339 (fragment de Jean d'Antioche).

<sup>5</sup> Procope, *De bello vandalico*.

<sup>6</sup> Un Justin, tribun « *Valentinianensium* », dans une inscription grecque; Mommsen, dans *C. I. L.*, II, p. 282.

<sup>7</sup> Nouvelle XXV.

<sup>8</sup> Iorga, *Histoire de la vie byzantine*, *loc. cit.*

<sup>9</sup> Helmolt, *Weltgesch.*, IV, p. 326.

<sup>10</sup> Pârvan, *Ulmetum*, II<sup>2</sup>, p. 75.

LIVRE IV

LE RÉGIME DU «NOUVEL  
AUGUSTE» JUSTINIEN

## CHAPITRE I

### LA BASE ROMAINE

Il y avait eu jadis toute une période qui peut être appelée, en effet, *l'ordre constantinien*, avec une organisation d'État, un travail militaire et administratif ordonné, *comme une conséquence naturelle du changement du centre de gravité de l'Empire* <sup>1</sup>.

Dès avant 500, le phénomène populaire gagne cependant la bataille. En 492, dans l'armée d'Anastase contre les Isauriens on trouve des « Scythes, des Goths et des *Besses* » <sup>2</sup>. En 502, les combattants marchant contre les Perses sont « des Goths et des *Besses* et autres populations des Thraces » <sup>3</sup>. En 539, un *Besse*, Bourkentios, apparaît dans l'armée byzantine <sup>4</sup>.

L'époque de Justinien a un troisième caractère. Elle représente l'afflux de cette vie latine rurale qui s'élève alors, s'étendant de la *Moesie* et de l'*Illyricum* aussi sur la *Thrace* <sup>5</sup>, et elle réclame ses droits à une époque où, lorsque des candidats à l'Empire comme *Vitalien*, lorsque les empereurs comme *Justin*, *Justinien*, *Tibère*, *Maurice* sont et veulent être latins, Romains dans l'ancien sens du mot, lorsque, par l'influence du Pape,

---

<sup>1</sup> Voy. en général, Holmes, *The age of Justinian*, 1905; Jörs, *Die Reichspolitik K. Justinians*, 1893.

<sup>2</sup> Malalas, p. 393.

<sup>3</sup> Théophane, p. 224.

<sup>4</sup> Procope, *De bello gothico*, II, 26. Voy. aussi dans l'*Anthologia Palatina* IX, 428: Ἀειδώδια ὑπό σοι δεδημένον Ἄρρα Βεσσῶν (il s'agit des anciens).

<sup>5</sup> A la même époque il se conçoit comme empereur du monde, même si on conserve des rois dépendant de lui, qui le mentionnent du reste sur leurs monnaies: voy. *Rev. Arch.*, VI<sup>2</sup> (1840), p. 389 et suiv.



par l'élévation des empereurs issus de révolte, des « antartes », en Italie également, le romanisme ressuscite, et la Gaule se prépare, acceptant les Francs, à créer, sous les rois de ceux-ci, un Empire à elle.

Ajoutons le couvent des Besses à Jérusalem, dont il sera question dans la suite <sup>1</sup>.

Cette question des Besses du VI-e siècle est de la plus grande importance. Par les témoignages qu'on a apportés, ils apparaissent comme existant dans ce monastère de Jérusalem où est employée « la langue des Besses », mais aussi, comme des *paysans pauvres*, des soldats romains d'un rang inférieur, auxiliaires des vraies troupes de l'Empire.

Or, peut-on admettre, à une date aussi avancée, des Thraces ayant conservé leur caractère et parlant leur langue et qui, de plus, *auraient eu aussi une littérature d'Église*? Surtout en tenant compte de ce dernier fait, ceci paraît très difficile.

Il faudrait donc admettre que ce terme de Besse était seulement une formule archéologique pour des notions différentes, ainsi que cela a été, du reste, le cas pour le terme de « Scythe ». D'un côté donc, dans ce couvent, il serait question de Goths, et, de l'autre, dans les camps, des provinciaux à demi barbarisés qui sont les ancêtres des Roumains. Il faut tenir compte aussi du fait que chez Kékauménos, écrivain byzantin du XI-e siècle, il est dit que les ancêtres des « Vlaques » sont « ceux qu'on appelle les Daces et les Besses » <sup>2</sup>.

Quoi qu'il en soit, cette vie populaire, par quelques derniers efforts, arrive, pour environ un siècle, à se saisir de l'Empire. Nous avons déjà remarqué que, dans sa Nouvelle XXVI, Justinien, parlant des Thraces, fait, avec fierté, l'éloge de cet élément roman dont lui-même fait partie.

<sup>1</sup> *Acta SS.*, Janvier, I, p. 692 a; cf. Tomaschek, *Sitzungsberichte* de Vienne, 1882, pp. 490—491.

<sup>2</sup> *Οἷτοι γὰρ εἰσὶν οἱ λεγόμενοι Δάκαι καὶ Βέσοι*; ed. Wassiliewsky et Jernstädt, p. 74. Tomaschek, dans les *Sitzungsberichte* cités, 1882, p. 497, signale aussi *Βεσοιάνα, Βεσοατάνα*, dans le *Codex Theodosianus*, en Dardanie, et la mention dans 7, X, 19 et 15, X, 19.

C'est dans ce sens qu'il créera aussi, comme un centre militaire et politique, un archevêché nouveau dans les régions dont il est originaire, le scellant de son beau nom latin, et c'est encore un Latin que celui qui eut ce Siège dès le commencement, en 549, Benenatus<sup>1</sup>.

Mentionnant dans l'acte de fondation de cette nouvelle Église non seulement Viminacium, mais aussi Recidava et Lederata, qu'on avait regagnées au-delà du Danube, l'empereur montre que cette rive gauche était soumise, sous le rapport de l'Église, au nouveau Siège roman des Balcans, qu'avait béni le Pape Vigile, réconcilié avec Byzance, ce Siège devant fonctionner comme un moyen de rapprochement, de symbiose même, avec l'Occident.

Quel est donc le sens de cette fondation religieuse de Justinien à une époque où tout événement politique doit avoir un écho dans la hiérarchie ecclésiastique, où toute création religieuse doit être influencée par une nécessité ou une tendance politiques ?

Nous avons dit que Justin s'était réconcilié, après une lutte assez longue, avec le Pape, qui, reçu avec un profond respect par le vieil empereur et acclamé par la population, avait fait son apparition, inattendue, à Constantinople, en triomphateur. Sans doute cela a été l'occasion de négociations au sujet de ce qu'on pouvait reconnaître à l'ancienne Rome et de ce que l'empereur d'Orient entendait retenir pour son propre patriarcat, bien que celui-ci soit considéré par les Papes comme un usurpateur. Donc, tout en admettant les droits de Rome sur l'Illyricum, Justinien voulait opposer à cette pénétration des Occidentaux dans les Balcans sa ligne de défense.

Mais, dans ces Balcans mêmes, les régions latines n'étaient pas seulement celles sur lesquelles s'étendait la suprématie hiérarchique de l'Occident, mais aussi, en face des régions grecques sur les rives de la Mer Noire, de l'Archipel et de la Méditerranée et dans les profondeurs de la Thrace, ces régions de la Moesie et de la Pannonie méridionale, çà et là de la Macédoine aussi, où la première pénétration

<sup>1</sup> Jireček, *Geschichte der Serben*, I, p. 56.

romaine avait créé tant de place pour la colonisation aussi bien populaire qu'officielle<sup>1</sup>. La carte des subordinations envers la Justiniana Prima, au nom si latin—et remarquons que la seconde Justiniana ne comprend pas les districts du Sud jusqu'à Thessalonique — correspond à celle de la prédominance de la langue romane dans la région du côté d'Ulpiana<sup>2</sup>.

*Ce n'est donc non pas une nouvelle organisation formée dans des régions de synthèse, mais une nouvelle création organique, issue de cette couche rurale, qui habite ces régions sans grandes villes anciennes, issue de ce romanisme du Sud-Est de l'Europe et, par la solidarité et l'interférence des rives du Danube, elle comprend aussi l'influence, la conscience des droits et les espoirs d'avenir sur l'ancienne Dacie.*

C'est pourquoi, pour cette Justiniana Prima placée en face de l'Illyricum en citadelle de la Rome orientale, on choisit comme régions qui en dépendent: la Dacie Méditerranéenne, de même que la Dacie Ripense, c'est-à-dire toute la partie se trouvant en face du territoire qui n'est pas gouverné directement par l'Empire,—*donc la rive gauche dépendra du même centre profond, situé dans une région que les invasions ne peuvent pas atteindre facilement*—, puis la Dardanie reliée au Danube, la Moesia Secunda, qui est intitulée maintenant, d'après la mode hellénisante de l'époque, Mysie, la Praevalitana; au Nord, une partie de la Seconde Pannonie, avec la cité *bacensis* (le nom de la Batchka slave ne viendrait-il pas de là?) et, au Sud, une partie de la Macédoine, la « Macedonia Secunda »<sup>3</sup>.

<sup>1</sup> Voy. aussi, d'une façon plus ample, pour les délimitations des sphères d'influences, Jireček, *Die Romanen*, I.

<sup>2</sup> Voy. aussi Dimitzas, *Τα περί τῆς αὐτοκεφάλου ἀρχιεπισκοπῆς τῆς πρώτης Ἰουστινιανῆς, Ἀρχίδος καὶ Βουλγαρίας*, Athènes, 1859 (cf. Milétitch, dans le *Bull. de l'Institut russe*, IV, pp. 21—151: *Échos d'Orient*, V, p. 409 et suiv., *Ἐκκλησιαστικῆ Ἀλήθεια*, IX (1859), pp. 158—160.

<sup>3</sup> *Institutiones*, coll. II, tit. II, nov. XI (Zeiller observe sa disparition en 545; ouvr. cité, p. 104). Le questeur de l'armée, Bonus, réside aussi en Moesie, en Scythie; *ibid.*, IV, v, L. Pour l'Église de la « Mysie », coll. V, tit. XX, CXV.

Du reste, la plupart des Thraces <sup>1</sup> dans la Dardanie et dans l'Illyricum, ces voisins de la Pannonie <sup>2</sup>, préfèrent le Pape, comme Rome l'affirmait en 517, malgré leur respect à l'égard du « très-gracieux empereur », auquel on demande de soumettre au siège de Saint Pierre les Églises orientales, ce que Justin réalise en partie et après lui Justinien. On peut considérer aussi comme significative la mesure de détacher de Thessalonique les églises « circa Viminacium », de Ratiaria, d'Aquae, qui auront un archevêque dans cette Prima Justiniana <sup>3</sup>. Quant à la qualité nationale des évêques, Catellianus et Baunantius sont des romans <sup>4</sup>.

De l'autre côté, en Scythie Mineure, citadelle qui résiste jusque là, sous Justinien s'élèvent des basiliques à Troesmis et à Tropaeum <sup>5</sup>. Les deux camps de la nouvelle Troesmis de Justinien « redevinrent des forteresses formidables, flanquées de bastilles, garnies d'éperons, défendues par d'immenses fossés naturels et trois rangs de retranchements. Tous les matériaux romains : tombes, autels païens, monuments honoraires ou autres, religieux ou autres, furent employés comme matériaux de construction <sup>6</sup> ».

Justinien fit fortifier aussi la cité d'Ibida, que Pârvan fixe avec raison sur l'emplacement du village actuel de Slava Rusească <sup>7</sup>. Il crée les établissements de Pulchra

<sup>1</sup> « Plures Thracum »; Jaffé, *ad annum*.

<sup>2</sup> Vicinum Pannoniae; *ibid.* Des plaintes à Rome de la part de l'évêque de Larissa, écartées par le Pape; Migne, *Patr. Lat.*, LXIII, p. 534.

<sup>3</sup> *Institutiones*, coll. II, tit. II, nov. X.

<sup>4</sup> Voy. aussi Zlatarski, sur la Prima Justiniana et l'Ochrida, dans la *Byz. Zeitschrift*, XXX, p. 484 et suiv. Justinien à Taurisium, près de Bédériana; Litzica, *Procopie din Cesarea* (dans la revue de Jassy, *Ioan Neculce*, VI, 1926), pp. 21—22 du tirage à part. Aussi les identifications pour la Justiniana Prima, pp. 22—23. Sa situation passe à Ochrida, de même que celle du Séverin roumain du XIII-e siècle à Râmnic. Voy. aussi Zeiller, *ouvr. cité*, pp. 151 (beaucoup de noms latins d'évêques dans l'Illyricum), 162 et suiv., 368, 385 (il y aurait eu seulement le désir de Justinien de glorifier la place de sa naissance), 393, 397—398, 400—461 (Justinien et l'hérésie).

<sup>5</sup> Netzhammer, *Christliche Altertümer*, p. 21 et suiv., sur les basiliques.

<sup>6</sup> Desjardins, dans la *Rev. Arch.*, XVII (1868), pp. 259—260.

<sup>7</sup> Procope, *De aedif.*, IV, 7; Pârvan, *Ulmetum*, I, p. 82.

Theodora et Neojustiniana<sup>1</sup>, à son nom et à celui de l'impératrice.

A Marcianopolis, au-dessus d'une vieille bâtisse, s'élèvent des constructions byzantines, probablement du VI-e siècle<sup>2</sup>.

Le nouveau monde byzantin qui se forme aime à rappeler, dans les frontières et dans les bâtiments, le passé latin<sup>3</sup>.

L'historien des Slaves du Sud, Jireček lui-même, reconnaît qu'à l'époque de Justinien encore, les châteaux de la rive gauche, si nécessaires pour la défense, se maintenaient<sup>4</sup>. Par l'œuvre de Procope de Césarée sur les constructions de Justinien on connaît cependant *tout ce que le restaurateur impérial a donné à la ligne même du Danube*<sup>5</sup>.

On y conserve les anciennes localités de Bononia, Ratiaria, Novae, Aquae, Almus, Ciabrus, Iatrus, Utus, Securisca, Daphne, Transmarisca, Durostorum, Dimum, Constantiana, Valeriana, Adina<sup>6</sup>, Mocatiana, Zaldapa, Sexanta Prista.

D'autres noms représentent seulement l'aspect de la localité comme pour : Mediana, Pontes, Timacum Majus<sup>7</sup>, Taliata<sup>8</sup>, Palmatis, Ponteserium, Tombae, Crispae, Vicianum<sup>9</sup>, Vindemiola, Meridium, Palatiolum. D'autres sont en rapport

<sup>1</sup> Voy. *ibid.*, p. 98, note 1.

<sup>2</sup> Kalinka, ouvr. cité, c. 14.

<sup>3</sup> Nous avons mentionné Viminacium, Recidua et Lederata, « quae trans Danubium sunt », de la Nouvelle XI.

<sup>4</sup> *Gesch. der Serben*, I, p. 39.

<sup>5</sup> Voy. aussi Brückner, *Zur Beurteilung des Geschichtsschreibers Prokopios von Caesarea*, 1896; Dahn, *Prokop von Cäsarea*, 1865; Haury, *Procopiana*, 1891, 1893. Dans la *Zeitschrift f. österr. Gymn.*, XXV (1874), Tomaschek observe que Procope travaillait d'après des cartes: « Procopius schrieb die restaurierten Castelle nach einer Karte heraus, da er manche in Grenzbezirken gelegenen Orte zweimal anführt » (p. 659). Cf. Litzica, *Castele romano-bizantine în Dobrogea*, dans la revue *Convorbiri Literare*, 1920, pp. 198—205, et Remus Ilie, dans la *Rev. Istorică*, XI, pp. 23—34.

<sup>6</sup> Schafarik, *Slav. Altertümer*, I, p. 155, note 2, la place, d'après Ptolémée, à Cuciuc-Cainargi.

<sup>7</sup> Τιμαθοχώρι: corrigé par Litzica, p. 43.

<sup>8</sup> Corrigé par Litzica, p. 41. Litterata ou Lederata reste inexplicable comme sens.

<sup>9</sup> *Ibid.*, p. 37.

avec l'État, comme Augustae, Aeraria, Muciani castellum, Galices, Lapidariae (carrières de pierres), Ferraria, Argentares. Le souvenir des deux se conserve dans Hercula.

Les propriétaires paraissent être mentionnés dans des localités comme Calventiae, Marcipetra, Longuriana, Variana, Cassia, Romuliana, Valentiniana, Gratiana, Aureliana, Trasiana, Susiana, Quartiana, Florentiana, Appiana, Ausiana, Zitnacortis <sup>1</sup>, Candidiana, Palatiolum, Maxentium. L'armée a donné ces noms : Burgus Altus (qui est rendu dans une forme déjà romane : Burgu-Altu), Morenburgus, Saltoburgus, Alicamburgus, — qui représente évidemment un nom déformé, — Lucernariaburgus, Tulcoburgus, Lacoburgus, Moreburgus, Stiliburgus ou Siliburgus, Castellum Novum, Turris Nova, Ducepratium (*Δουκεπράτιον*), Castra Martis, Almyris, Armata, Biglana (*Βιγλανή*), mais en Dobrogea se conservent les noms anciens : Ulmetum, Aegissus, Troesmis, Carrum, Axiopolis, Noviodunum, Kallatis, Tomis, à côté de Securisca <sup>2</sup>. Des pâtres viennent maintenant : Skeptekasas <sup>3</sup>, Caput Bovis <sup>4</sup> Tuguria (Les Chaumières), Cunae (Établissements), Tredecetilius (Les Trente Tilleurs), Lupofontana, Poulimandra (Le Troupeau de Paul), Viconova, Gemellomuntes, Lucopratus <sup>5</sup>. On trouve des noms chrétiens comme Théodosiopolis, St. Cyrille, à Axiopolis, et ailleurs : St. Trajan, St. Julien, St. Sabinien, St. Étienne, St. Donat, Tilikion (« Les Tilleuls »). Le château de Kasibonti chez Procope ressemble à ce Sanctus Casebonus qu'on trouve dans une inscription latine <sup>6</sup>.

Les barbares ont aussi leur part dans les fondations : des Sarmates et des Huns, des Bastarnes. Comme noms taraces archaïques apparaissent : Zerna, Kantabaza (= biza),

<sup>1</sup> « Cour. »

<sup>2</sup> Peut-être est-ce *μαρλοκα* avec la préposition *εις*. Pour Sekuriska et Sabulente Canalis, Bury, *A hist. of the later Roman Empire*, II, 1889, pp. 127 et note 1, 132.

<sup>3</sup> D'après Litzica, p. 44 : Septekasa.

<sup>4</sup> Caput fossae, d'après Litzica, pp. 49—51.

<sup>5</sup> Smornes, Kampses ne sont pas identifiables. — Voy. aussi Jung, ouvr. cité, p. 373, et Tomaschek, *Zur Kunde der Haemushalbinsel*, p. 62.

<sup>6</sup> Jireček, dans les *Arch.-ep. Mitt.*, X, p. 53.

Muridava, Dorticum, Aedava, Sicibida. Et de même Altinon, Altinum (qui est certainement en rapport avec la rivière de l'Olt, avec l'ancienne localité d'Oltina et l'Oltenița roumaine d'aujourd'hui), Kuestris (peut-être Quaestoris), Adina, Le Juif (*Ἰουδαῖος*), *Κυρτόδημος* (de Quintus : voy. aussi *Κυρτῶν*), Trikesa, Putedis, Onos, Iskos, Tigas, Skatis. Krateskara est sans doute un Kratispara, à côté de laquelle il y a une Kuimédava près de Remesiana, — certainement, ainsi qu'on l'a du reste proposé <sup>1</sup>, une Comudava. La Dardanie conserve une Dardapara. A côté on trouve l'ancienne Drizipara, devenue, chez le chroniqueur byzantin Théophane, St. Alexandre, à côté d'une Zupara (*Ζουπαρῶν*), où se conserve encore la *para* thrace <sup>2</sup>.

Thunmann ajoute, ailleurs : Monte Regine, Mauravalle, Castella, Hemimontus, Arina, Gesila, un *fossaton* et les *Sacromontinii* <sup>3</sup>. On peut se demander si les Huns, appelés « fossatisés », « habitants de village », ne sont pas plutôt les sujets romans des barbares.

Dans les mêmes régions de l'Occident, nous avons signalé autrefois <sup>4</sup> : Bessi, Isgi, Belaidi, Chesdou, Grinkia, Skari, cette dernière évidemment de caractère illyrique, à côté d'autres noms thraces en *para*, comme Priscupara, ou en *dava*, comme Kiridava (Quiridava), Mouridava, Bregedava, Itadava, Aiadava ou Aedava, Coumoudava, à côté desquels on doit ajouter Deutreva (avec un suffixe qui paraît être *dava*), en *dapa* : Moundapa, Tharasandapa, Axiopa (= Axiepa), ou *sara* : Badisara, en *beta* : Brebeta, en *ista* : Bratzista, en *dina* : Bisdina, Rhesidina, Bassidina, Beledina (peut-être même faut-il entendre de cette façon Altina), en *izi* ou

<sup>1</sup> Litzica, *loc. cit.*, p. 32.

<sup>2</sup> *Untersuchungen*, p. 340, note 1.

<sup>3</sup> Dans les débats du Congrès d'études byzantines à Sofia, I, p. 161 et suiv., M. P. Skok s'occupe de Clementiana, de Moutzipara, du diminutif Doutzolo, de Marmarata, Candida, Kastelobretera, Gesilafossaton, Pulchra Theodora. Bury admet l'équivalence de *σοῦλκα*, « wallachian : a se culca » ; *Later Roman Empire*, II, p. 171, note 2.

<sup>4</sup> *La Romanie danubienne et les barbares au VI-e siècle*, dans la *Revue belge de philologie et d'histoire*, III<sup>1</sup> (1924), p. 35 et suiv.

*izos*: Bourtoutdgi, Brigis, Kistidizos, en *bre et bria*: Soukabre, Ymanparoubri, Zabinibries (avec la racine latine Sabinus), en *arba*: Kastrozarba, Dalaterba, en *carta*: Diniskarta, Stenokarta, Zitnoucorta (mais peut-être est-ce *curtis*), en *toura (durum)*: Karatsyra, Kouzoustoura. Des noms d'anciennes nations survivent dans Bourdepto, Skythies, Getistraous, à côté des archaïques Graikos, Dalmatas et la « cité des Huns »<sup>1</sup>.

Lorsqu'on trouve des formes comme Alistios près de Listrai, Listria, ce qui prouverait que l'*a* ajouté au commencement des mots est d'origine ancienne, ici comme presque partout, dans d'autres régions que dans celle du Danube également, le sens de la langue nouvelle s'affirme de nouveau par la disparition de l'*m* final (Novo, Tilito, Juliovalle) au milieu des mots aussi (Monteregine), de l'*s* (Asilva pour Ad Silvas), du *v* dans Kaputboes, par l'existence du son final obscur (Neveiustiniana), par l'*e* au lieu de *i* (Modeca), puis par la fréquente apparition du *tz* (Tzonpologon, qui pourrait être un Câmpulung, Tzerzenousa, Pretzouries, Tzimes), avec l'apparition du *ch* transcrit en *sk* (à côté de Skeptecasas, qui a été contesté: Skemnes, Skitakes, Skedeva, Skemenitis, Sketoudies, Cherdouskera). L'accusatif a remplacé le nominatif. On rencontre même la diphtongation de l'*o* dans la forme Naiodono, c'est-à-dire *Noaiodino* (pour Noviodunum). Nous avons une Vigranae pour Vigla-Nova. On a cru reconnaître dans Covenkiles (Κοβέγκιλεις) l'article roumain.

Avec la politique qu'il poursuivait, celui qui a été rapproché, comme rôle, d'Auguste, croyait suivre les traces de Trajan qui, sous lui, est intitulé « optimus imperator ».

<sup>1</sup> D'autres noms nombreux, moins intéressants, *ibid.*, p. 42. Les noms qu'on a supposés être slaves dans les itinéraires ont des finales thraces: *-disus*: Beodizus, Ostodizus, Hortizus, Bourtizus; grecques: Micolitus, ou Milolitus, Corintus; illyres: Brendica (cf. Brindisium), ou peu claires: Zervae, Brizica; cf. Niederle, *Manuel*, II, p. 60, note 3. Cet auteur n'est pas convaincu du caractère slave des noms de: Stredin, Dolevin, Bratzista (cf. Sékouriska, à finale celte), Debre (cf. la Debra albanaise), Beledina, Zernas (cf. Cerna), Berzana (cf. Bersavia), Laboutza, Pezion, Kabetza (cf. Caveretium chez les Dalmates, p. 60).



Du reste, la frontière romaine n'était pas une ligne, mais, comme d'autres aussi l'ont observé et comme cela a été affirmé récemment par M. Tourneur-Aumont, dans le volume qu'on nous a offert de la part des historiens de langue française; c'est une région gardée en même temps contre les barbares et contre la contrebande <sup>1</sup>.

Mais la seule organisation ecclésiastique, si puissante, que Justinien a donné à l'Empire, suffirait à montrer le renouvellement de la vie romane sur la rive gauche. L'évêché de Novae exerçait son autorité aussi par dessus le fleuve <sup>2</sup>. On voit, dans l'acte même de fondation du diocèse que à Aquae il y avait encore un évêque, qui avait dû, cependant, chercher un appui aussi loin que Mésembrie, sur la Mer Noire; maintenant Aquae elle-même et tous les « châteaux » sont reliés au nouveau foyer archiépiscopal.

Il faut tenir compte aussi des bandes rassemblées et entretenues par Bélisaire, une armée lui appartenant en propre, comme à un condottière, et le Byzantin Jean Lydus <sup>3</sup> parle des « tirones », des indigènes pauvres qui servent dans l'armée, ayant une situation inférieure à celle des vrais soldats. Malgré tout cela et malgré cette œuvre de fortification <sup>4</sup>, Jean d'Antioche accusait Justinien d'avoir tellement réduit la défense dans les Balkans qu'un Hun, Zabergan, passant le Danube, peut piller jusqu'à Constantinople même, avec ses 7.000 barbares <sup>5</sup>.

<sup>1</sup> Voy. dans la *West-deutsche Zeitschrift f. Gesch. u. Kunst*, V (1886) de Heffner et Lamprecht, E. Paulus, et ensuite K. Samwer, *Die Grenzpolizei des römischen Reiches*, pp. 151 et suiv., 311 et suiv. Des vallums avec des vases, mais sans pierres et sans monnaies, pp. 151—152. — « Durch frei sich bewegende Vortruppen sowie durch befestigte Puncta, die feste Rückhalt abgaben, war ein Streifen Lands vor dem Limes bewacht. Dieser Streifen ist zwei bis drei Stunden breit; davor war ohne Zweifel wüstgelegtes und gründlich entwaldetes Land, und alles dies in friedlichen Zeiten als Viehweide benützt; p. 151. Voy. aussi Justinien, *Novellae*, XI, *loc. cit.*; cf. Pârvan, *Contribuții epigrafice*, pp. 179—193; *Mem. Ac. Rom.*, XXXVI, pp. 48—49.

<sup>2</sup> *Ibid.*

<sup>3</sup> *De magistratibus*, I, 47.

<sup>4</sup> Pour l'armée de Justinien, Albert Müller, dans le *Philologus*, LXXI (1912).

<sup>5</sup> Voy. *Fragm. hist. gr.*, IV, p. 622, n° 218.

Mais, quelle que soit la réalité, les formes s'imposaient. L'ancien Empire paraît en effet s'être rétabli, capable d'empêcher le brigandage<sup>1</sup>, de même que les errements des pâtres. Une société s'annonçait, que la nouvelle législation voulait élever dans un libre esprit chrétien.

Mais, de fait, les *potentium procuratores*<sup>2</sup>, les représentants de ces « puissants », qui sont souvent aussi des *honorati*, c'est-à-dire qu'ils occupent les dignités officielles, ont à leur disposition tout ce monde. Leurs sujets se trouvent dans une telle situation que l'Empire doit empêcher les particuliers d'avoir des chevaux pour arrêter, ainsi qu'on l'a vu, le brigandage<sup>3</sup> et la vie pastorale. A l'annonce d'une invasion, ces pauvres gens s'enfuient, et on les réclame. Comme les ennemis viennent avec leurs *tzangae* et leurs *braies*, l'emploi de ces vêtements et de ces armes est défendue officiellement<sup>4</sup>.

Dans de pareilles conditions, certains préfèrent l'exil à la servitude. C'est ce que dit une prétendue lettre de l'empereur Justinien<sup>5</sup>.

---

<sup>1</sup> *Codex Theodosianus*, I, VI, VII.

<sup>2</sup> *Ibid.*, XXIV, XXX.

<sup>3</sup> Cum per Illyrici partes barbaricus operaretur incursus, numerosa incolarum manus sedes quaesivit externas; *ibid.*, XX, X, XV. Cf. aussi « Afri infortunio hostilis cladis expulsi »; XVII, XLVII. Il y avait aussi des Thraces chercheurs d'or; *ibid.*, X, XVIII, VII.

<sup>4</sup> *Ibid.*, X, II. Aussi les longs cheveux, *ibid.*, IV.

<sup>5</sup> Admis aussi chez Budinszky, ouvr. cité, p. 168, note 57.

## CHAPITRE II

### LES ROUMAINS DANS L'EMPIRE DES AVARES

*Une tentative d'État barbare avec des éléments qui n'étaient pas, peut-être, uniquement slaves*, se rencontre à cette époque dans le récit qui concerne ce prince longobard Ildigis, qui se rend plusieurs fois chez les « Varni », chez les Slaves et chez les Gépides, étendant le cercle de ses aventures jusque dans le territoire vénitien, pour entrer ensuite au service de Justinien et périr chez les Gépides <sup>2</sup>. Car ceux-ci, de même que les Slaves, apparaissent maintenant dans l'histoire des efforts et des souffrances d'un Empire qui paraissait si solidement rétabli sur les fondements romains les plus puissants.

Mais — il faut le dire dès le commencement — les nouveaux barbares restent aussi, *ainsi que l'imposaient les nécessités économiques de nations qui ne pouvaient se nourrir d'elles-mêmes*, sur la base de l'ancienne population.

Non seulement que, pour la rivière du Jiiu (cf. la forme hongroise Zsyl), la forme Gilpil donnée par Jordanès conserve l'*l* initial et on dirait même qu'il présente la forme articulée, mais la nomenclature qui se conserve jusque vers 600 montre la permanence des fondements ethniques.

Il est vrai que, en face du témoignage de Procope, si précis, si circonstancié et portant un sceau officiel, Jordanès, bien que d'origine alano-gothique et excellent connaisseur

---

<sup>1</sup> Il est tout aussi peu admissible que la destruction humaine eût été due aux barbares, plutôt qu'aux Romains. Nous lisons en effet dans une inscription africaine: « Abscisi ex Africa Vandali extinctaque per Solomonem... universa maurusia gens » (*Rev. Arch.*, IV<sup>1</sup> (1847), p. 371), et cependant les descendants de ces Maures occupent jusqu'ici la rive africaine de la Méditerranée.

de la Thrace, ne donne, avec les fragments qu'il a recueillis partout, et avec l'abréviation non intelligente de son « sénateur », que des renseignements confus et parfois indéchiffrables, comme le lac Morsianus ou Mursianus sur le cours supérieur de l'Ister, qu'il transporte ensuite du côté des embouchures<sup>1</sup>, et la rivière de « Vagosola » entre le Danastris, le Dniester, et le Danapris, le Dniéper<sup>2</sup>, avec cette autre rivière de Flutausis » (lisez, sinon : « flu. Tausis », « Alutansis »)<sup>3</sup>. Il croit que Dio Cassius a écrit « l'histoire et les annales des Gètes »<sup>4</sup>, et il confond le combat de Trajan avec celui de Darius, qui n'aurait entrepris sa célèbre expédition que parce qu'il avait été refusé comme candidat à la main de la fille d'Antyros (Indatirse), « roi des Goths<sup>5</sup> », fantaisie qui se retrouve, du reste, aussi chez Justin et Orose, ses prédécesseurs. Il serait bien difficile d'admettre qu'on eût appelé « Gepudia<sup>6</sup> » à l'époque de Justinien, où écrit l'auteur, ce moine et ce notaire, toute la Dacie; mais il faut observer qu'il parle seulement des *finés*, c'est-à-dire des *frontières* de la Dacie. Si la Gépédie avait existé, comment l'Olt eut-il pu séparer les Iazyges des Roxolans<sup>7</sup>? Pour lui un combat entre Goths et Vandales

<sup>1</sup> *Getica*, p. 63.

<sup>2</sup> P. 61.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 62.

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 64.

<sup>5</sup> *Ibid.*, p. 72.

<sup>6</sup> *Ibid.*, p. 75. Mais il lui faut, à lui, après une prétendue « Gothie » disparue, une autre formation germanique.

<sup>7</sup> Voy. aussi R. Loewe, *Die Reste der Germanen am Schwarzen Meere*, Halle, 1896. Pour l'opinion que toute la Dacie aurait été une Gépédie (ayant combien d'habitants?) et que les Roumains descendent en grande partie de ces Germaines, voy. Diculescu, *Die Gepiden*, I; *Altgermanische Bestandteile im Rumänischen*, dans la *Zeitschrift f. rom. Phil.*, XLI (1921), p. 420 et suiv.; XLIX (1929), p. 985 et suiv. (cf. R. Loewe, *Altgerm. Elem. der Balkansprachen*, dans la *Zeitschrift f. vergl. Sprachforsch.*, XXXIX (1906), p. 263 et suiv.; P. Skok, *Gibt es altgerm. Bestandteile im Rumänischen*, dans la *Zeitschrift f. rom. Phil.*, XLIII (1923), p. 187 et suiv.). Philippide, ouvr. cité, II, p. 351 écrit: « Aucun élément ancien germanique, affirmé comme tel par les uns et les autres, n'est certain ». Voy. aussi Diculescu, *Die Wandalen und die Goten*, Leipzig, 1923 (« Mannus-Bibliothek », n° 34); cf. L. Schmidt, *Geschichte der Wandalen*; aussi Diculescu, *Din istoria religioasă a Gepizilor*, Cluj 1925.

se livre sur la rivière du Murăș: *il ne s'agit pas de la partie transylvaine*, mais de celle qui se dirige vers la Tisa<sup>1</sup>.

Le vrai caractère de Sundéric, chef des Gépides, uni à Traséric, apparaît aussi dans le Panégyrique d'Ennodius, qui parle d'une rivière Ulca, dans laquelle on reconnaîtrait très difficilement l'Olt. Il est question d'une rivière qui entoure ce camp de quelques milliers de soldats, comme des barrages et comme des lignes de montagnes qu'aucune machine de guerre ne pourrait détruire; il est question aussi de ce *cœnus*, de cette boue dans laquelle se noie quiconque cherche à poursuivre les barbares<sup>2</sup>. Il s'agit donc seulement des marécages à la confluence de la Tisa; c'est là qu'est l'établissement des Gépides, et pas plus loin.

Du reste, Jordanès place ses conationaux du côté « du Murăș, *Miliare*, du Jiu (*Gilpil*) et du Criș »<sup>3</sup>. Donc seulement dans les régions occidentales de la Dacie. Plus loin, racontant la victoire des Gépides sur les restes des Huns, lui ou celui qu'il a copié montre que les vainqueurs se sont saisis du ring, qui est le « siège des Huns » (*Hunnorum sedes*), et pas de la Dacie, mais des frontières de cette province (*totius Daciae fines*). Les Goths de Pannonie demeurent comme voisins, alors que certaines bandes de Huns, avec les « Cémandres » et les Sarmates, se fixent à *Castra Martis*, au-delà du Danube. Dans la Scythie Mineure où s'établit, au Nord, Hernac, un des fils d'Attila, ses parents, Emnetzour et Oultzindour, obtiennent des terres dans la Bulgarie d'aujourd'hui et

---

Voir aussi Giuglea, *Elemente vechi germane în Orientul romanic*, dans la *Dacoromania*, II, p. 372 et suiv. Cf. O. Densusianu, dans *Grai și Suflet*, I (1923), pp. 161—165; Bogrea, dans l'*Anuariul de ist. nat.*, II (1924), pp. 390—393; Mario Roques, dans la *Romania*, XLIX, p. 144. Pour les mêmes mots germaniques aussi Șiadbei, *Elementele*, p. 19 et suiv.

<sup>1</sup> Jordanès, *Getica*, p. 87. Ceci est montré aussi par la requête des Vandales adressée à Constantin-le-Grand pour qu'on leur fixe une place en Pannonie; *ibid.*, p. 88.

<sup>2</sup> Ulca fluvius et (= est) tutela Gepidarum, quae vice aggerum munit Audaces (certainement erroné) et in jugorum morem latus provinciae quibusdam muris complectitur, nullo ariete frustrandus... Mersa cœno haesere vestigia.

<sup>3</sup> *Getica*, p. 87. — Pour les derniers Gépides, Jireček, *Gesch. der Serben*, I, p. 84, note 3.



Fig. 22. — Justinien, d'après une médaille.



Fig. 23. — Héraclius et Héraclius Constantin.  
Monnaies.

leurs descendants dans le Sacromontium et le Fossatum (*Sacromontenses* et *Fossatenses*) y vivent encore sous Justinien, alors qu'en Moésie trouvent une habitation passagère les Scyres<sup>1</sup> et les Sadagaires<sup>2</sup>, « ainsi que certains d'entre les Alains, avec leur chef qui s'appelle Chandax »<sup>3</sup>, et c'est de Chandax que descend l'auteur, qui devait bien connaître cette garde du Danube vers l'an 500. Du côté de Durostorum on trouve les Goths dits *minores*. Le siège principal des Gépides est l'île de Syrmium: le contemporain Ménandre le dit de la façon la plus claire<sup>4</sup>. C'est de là qu'ils s'étendent sporadiquement vers l'Est, par de simples villages dispersés, arrivant jusqu'à la Tisa. Près de cette rivière, ils ont ces quelques villages dont parle le Byzantin du VI-e siècle Théophylacte Simokatta<sup>5</sup>. Ils étaient très peu nombreux, et le sont restés jusqu'en 863, époque à laquelle les Annales de Salzbourg les mentionnent.

Loin de former un État, ils ne sont, sous leur « roi », qu'un groupe de villages, qui est attaqué d'un côté par la pénétration de la vie rurale romane et, de l'autre, par l'influence, sous tous les rapports, des Avares touraniens, leurs voisins, à une époque où les Goths du Norique, s'ils ne mènent pas leurs troupeaux eux-mêmes, chargent les indigènes de remplir cette fonction, ces *armenta Gothorum* que mentionnait là Jordanès<sup>6</sup>.

<sup>1</sup> *Getica*, pp. 126—127. Pour les Scyres, amis des Goths pendant quelques temps, *ibid.*, p. 129. Ils seront détruits par les mêmes Goths; *ibid.*, pp. 129—130.

<sup>2</sup> La même que la « Sadagia », un peu plus loin. Rapprocher du nom que donne l'empereur Julien aux « Sarmates » sur le Danube.

<sup>3</sup> N'y aurait-il pas chez celui qui parle des Fossatenses une confusion avec *χάνδαξ*, fossé, *fossatum*, mais aussi nom de localité en Crète ?

<sup>4</sup> No. 64.

<sup>5</sup> Éd. Bonn, p. 319.

<sup>6</sup> *Getica*, ch. 53. Pour la théorie de feu Diculescu, aussi *Balkanarchiv*, III (1927), pp. 307—310; *Revue des études hongroises et finno-ougres*, IV (1926), pp. 187—191; Dopsch, dans les *Mitteilungen des österreichischen Instituts*, XLI (1926), pp. 428—430. Voy. Diculescu, *Altgermanische Bestandteile im Rumänischen*, p. 420 et suiv. Tout ce qui est dit, en fait de noms communs, doit être écarté, sauf celui de *rofiu* pour les boutons qui surgissent sur la tête des nouveaux-nés, mot d'acceptation moderne, et *gând* (pensée), qui a pénétré cependant par un canal slave.

Cette théorie que les Gépides aurait eu, dans la formation de la nation roumaine un rôle décisif, plus grand que celui des Francs en Gaule, s'appuie sur l'interprétation de certaines fibules qui, d'après l'opinion de l'école de Kossina, seraient nécessairement gépides. Il est facile de comprendre combien peuvent peser les découvertes, par un pur hasard, d'objets attribués d'une façon abusive à telle catégorie de Germains. Les textes byzantins ont été mal interprétés par quelqu'un qui était habitué à travailler seulement sur leur traduction, et, quant à l'étymologie des noms géographiques, même pour les rivières, elle est, ainsi qu'on l'a facilement prouvé, totalement fantaisiste.

Le bizarre « Géographe de Ravenne » est le seul qui se prononce d'une façon formelle sur l'existence d'une Dacie gépide: « *Datia quae modo Gipidia scribitur* », ajoutant ensuite que les habitants de cette Gépédie sont cependant « les Huns et Avares »<sup>1</sup>. Mais ceci sert seulement à montrer *qu'il est question non pas de l'ancienne Dacie, mais de la partie de la nouvelle où il y avait, de fait, des Avares, du côté de Syrmium et de Singidunum*. Le même passage le dit du reste: « dans laquelle, ainsi qu'on le sait, habite la nation des Huns »<sup>2</sup>, ou, ailleurs, celle des Avares<sup>3</sup>.

<sup>1</sup> Éd. de 1648, p. 25; cf. éd. Pinder et Parthey, pp. 28, 202.

<sup>2</sup> *In qua nunc Unorum gens habitare dinoscitur; loc. cit.*

<sup>3</sup> Pour le Géographe de Ravenne, Schweder, dans *Hermes*, XXIV, pp. 586 et suiv., 471 et suiv.; Gutschmid, dans *Kleine Schriften*, V. — Pour les frontières de 925, Pseudo-Caesarius, dans *Magna bibliotheca patrum*, Paris, 1654, XI, p. 603; cf. Müllenhoff, *Deutsche Altertumskunde*, II, p. 365 et suiv. Ses notes sont du reste souvent impossibles à identifier. Le Géographe de Ravenne appartient au VII<sup>e</sup> siècle. Cet écrivain anonyme prétend, et notamment lorsqu'il parle des « deux Dacies », qu'il se laisse diriger par les « philosophes » qu'il a lus, — mais « philosophe » dans le langage de l'époque signifie un technicien, un homme de théorie —, dont certains seraient des Goths, portant des noms grecs, comme Aristarque et « Mélénaque », qui n'est que Ménélas avec la sigle paléographique finale qui n'a pas été déchiffrée, un Athenavichus (de fait Athanaricus, mal lu), un Eldevaldus (Adelwald) et un Marcomir ou un impossible Sardatius, qui serait romain. L'original de cet écrit a été écrit en grec, car on rencontre Livanius au lieu de Libanius. Ceci est prouvé aussi par la façon de rendre le *ch* par *sc*, comme dans Skeptekasas, déjà mentionné; ainsi la rivière du Murăș est *Maruscus*. L'exis-



Mais il ne s'agit que de la traduction du grec de la part d'un homme simple, probablement un Italien, qui a écrit à peine après la fin de la dynastie de Justinien.

Partant de ces établissements, qui s'étendent sur les deux rives de la Tisa jusqu'à la capitale de Syrmium, les bandes gépides, composées plutôt de pâtres, qui ont besoin d'une abondance d'herbe (*herbarum copia*), sont engagées pour des combats en Italie, pour des luttes sur le Rhin, d'après une lettre de Cassiodore, le secrétaire de Théodoric <sup>1</sup>.

Procope les connaît là, à Syrmium et « dans les régions de l'autre côté », « vers la Dacie » (*ἐπὶ Δακτίας χώρας*) <sup>2</sup>, et non dans cette province même, qui, du reste, chez l'historien de Justinien, ne peut pas signifier naturellement la rive gauche, mais la fondation d'Aurélien. L'Empire les emploie, comme jadis les Goths, pour des buts militaires de caractère secondaire. Nous croyons même qu'il ne serait pas impossible qu'on les eût engagés comme fédérés pour retenir les Slaves, contre lesquels, dès l'époque d'Anastase, ainsi qu'on le verra, des fortifications s'élevaient aux gués, où se présentaient ceux-ci, à Noviodunum et à Durostorum.

S'il y avait eu des Gépides en Dacie, dans n'importe quelle Dacie, ne se serait pas présentée la nécessité de combattre contre les Longobards qui, dans leur nouvelle patrie de Pannonie, étaient en chemin vers l'Italie, où ils finiront, suivant encore un mandat de l'Empire, qui ne pouvait pas retenir

---

stence de l'original grec est encore plus évidenciée dans le nom de localité Stamarisca, Ἰσθμὸς τῆς Μάρισκα (Transmarisca). Voy. aussi Parthey, dans *Hermes*, IV, p. 134. Ricobald de Ferrare, chroniqueur du moyen-âge, mentionne cette source: « Sexto ravennatis scriptoris, cujus nomen non extat, qui ex pluribus scriptoribus scripta compegit ». Cf. Parthey, *loc. cit.*, p. 135. Le Pape Agathon parle aussi d'un « archevêque et philosophe »; Mansi, ouvr. cité, XI, c. 294. Pour l'original grec du Géographe de Ravenne voy. encore Gutschmid, dans *Kleine Schriften*, Leipzig 1894, p. 228 et suiv.

<sup>1</sup> Ce qui est acceptable cependant chez Diclescu (p. 65, note 441) concerne les paysans romans des « Sacromontisii » et des « Fossatisii » (où la sigle d'abréviation a transformé *ensii* en *isii*), chez Jordanès. Voy. en général la mise au point de cette théorie dans notre article, *Une nouvelle théorie sur l'origine des Roumains*, *Revue hist. du Sud-Est européen*, II, p. 55 et suiv.

<sup>2</sup> *Gothica*, III, 33, 8.

la conquête de Bélisaire et de Narsès, par s'établir. Mais il paraît que les Gépides se sont faufilés dans leurs marais sans avoir eu ce mandat impérial, plus ou moins explicite, qu'ont eu tour à tour Odoacre, Théodoric et même les Longobards. C'est sans doute aussi le motif pour lequel, en 551, l'Empire tente une offensive sur le Danube contre ces barbares, mais les troubles de religion l'arrêtent à Ulpiana.

L'observation d'un écrivain américain, Mlle Manley, qu'« il n'est pas probable que des groupes d'envahisseurs eussent laissé des noms de localités, bien que de pareilles traces aient pu être laissées par des *laeti* », c'est-à-dire par les éléments que colonisaient les Romains en terre provinciale<sup>1</sup>, peut avoir du poids aussi pour cette tentative de chercher une nomenclature topographique germanique sur le Bas-Danube, et encore d'une forme gépide caractéristique.

Mais ceux qui dominaient dans ces régions étaient maintenant les Avares<sup>2</sup>.

Les Avares ne sont pas de nouveaux venus, mais bien le reste des Huns, soumis quelque temps aux Germains révoltés contre l'empire asiatique. Des recherches récentes ont montré même chez les Longobards des influences mongoles, dans la forme des crânes ainsi que dans la coutume de couper en morceaux et même de faire frire les morts<sup>3</sup>, ce qui rappelle tel serment prêté par les Molosses d'Épire sur des boeufs coupés en morceaux<sup>4</sup>.

Les Avares sont donc, de fait, des Huns, avec une autre dynastie, une autre branche dominante et aussi avec un certain

<sup>1</sup> Chez Jane Manley, *Effects of the Germanic invasions on Gaul*, 234—284 A. D. (citée souvent), p. 29.

<sup>2</sup> Pour les Avares aussi Šišić, *Gesch. der Kroatien*, I, p. 55.

<sup>3</sup> Voy. *Forschungen und Fortschritte*, août 1935.

<sup>4</sup> Suidas, *ad v. Μολοττοι*. Niederle (*Manuel*, I, p. 72, note 8) voit, sans raison, des Longobards dans *Λακκοβοδερως* chez Procope, *De aed.*, chez Velleius Paterculus, IV, 6; cf. 27, et dans Logovardi, village près de Monastir. Voy. aussi II, ch. IV: « Fracti Longobardi, gens etiam germana, feritate ferocior ». Les Ruges se rencontrent loin vers le Sud, à Vizyé et Arcadiopolis; Jordanès, *Getica*, p. 266.

changement. Le nouvel État est beaucoup plus modeste que l'ancien, qui, avec un « empereur », mettait en mouvement pour la guerre des multitudes immenses, de plusieurs races. Le Khagan dispose, comme on le verra, seulement des Slaves et de certains restes gépides. Son fouet mène dans des combats rares des expéditions de caractère impérial, toute une vraie armée, à la tête de laquelle sont les éléments avares purs, relativement peu nombreux. Ordinairement les attaques de ce côté sont seulement des « raids » de la part de quelques bandes <sup>1</sup>.

La Rome byzantine ne pouvait que reconnaître cette domination, payant aux Avares des subsides et accablant de présents leurs chefs, ces nouveaux Khans de la Pannonie. Ainsi une *Avaria* apparaît dans les inscriptions <sup>2</sup> et le nom d'Avare est donné aussi à telle femme: *Avarea uxor* <sup>3</sup>.

Le poète latin Corippus, sous le nouvel empereur Justin II, décrit les Avares sauvages, aux cheveux nattés, qui ressemblent à des couleuvres (*colubrimodis capillis*), qui descendent sur les épaules lorsque les barbares s'agenouillent devant Justin pour lui demander la paix. A côté d'eux, selon lui, il y a des « Gètes » qui ne peuvent être que des Slaves, *ou même la population romane vivant sous le même régime et participant, de sa volonté ou par force, aux mêmes actions, ainsi qu'elle l'avait fait aussi à l'égard d'autres barbares.*

Ainsi a été fondée une domination de presque deux siècles, le nom d'Avare pouvant être retrouvé encore jusque vers l'an 1000, dans tel acte pontifical <sup>4</sup>.

A l'égard des habitants plus anciens, *la politique avare ne peut être que la continuation de celle des Huns.*

Chez le chroniqueur byzantin Théophylacte, on voit Baïan, le Khan avare, qui a épousé une femme « cultivée »,

<sup>1</sup> Des attaques avares κατ'ἀλλήλους; Suidas, *ad v. ἀλόδοπον*. Et sous ἀνεσθήσαν.

<sup>2</sup> Voy. aussi notre brochure *Les Latins d'Orient*, Paris, 1921.

<sup>3</sup> *C.I.L.*, III, 6518. — Aussi les *Avarica* du poète Georges de Pisidie; Suidas, *sub v. Γεώργιος*.

<sup>4</sup> Schafarik, ouvr. cité, p. 497, note 4.

habituee aux bains, épargner et transporter les habitants de la « Romanie »<sup>1</sup>, bien qu'une autre fois quarante « cités » de Dalmatie aient disparu subitement par suite d'une invasion de ces barbares<sup>2</sup>. Le toudoun, le grand dignitaire avar, régit un monde soumis, qui conserve son ancienne autonomie<sup>3</sup>. Bien que vivant en bons termes avec leurs clients et sujets et conservant leur âpreté redoutée pour les Impériaux de Byzance seulement, ils ont pu laisser des traces dans tels établissements des races soumises : c'est par suite d'une imitation des Avars que la Croatie se partage en Blanche et Rouge<sup>4</sup> selon les points cardinaux nommés ainsi habituellement par les Touraniens. Comme restes d'art, on leur attribue le curieux vase, très discuté et parfois très mal réparti, de forme chinoise, qu'on a trouvé à Sânmiclăușul-Mare (Nagy Szt.-Miklós)<sup>5</sup>.

Mais, surtout, la domination avar, qui n'a laissé ainsi que des souvenirs rares et discutables, a fait passer les Slaves par dessus le Danube. Ainsi, *la seconde nation touranienne collabore à la formation et à la consolidation des Roumains par ce nettoyage d'une seule patrie*, de même que, en accroissant par des transmutations nombreuses la population de la rive gauche, avait travaillé le premier élément ouralo-altaïque, les Huns.

*Par suite des dévastations avars, possibles à cause du manque de moyens de l'Empire, incapable de les payer, et aussi par suite de je ne sais quelle ambition impériale de se rendre maîtres de Constantinople si souvent attaquée*, alors qu'Attila n'a jamais voulu quitter la Pannonie, où il avait trouvé les conditions de vie correspondant aux coutumes de sa nation,

<sup>1</sup> Pp. 40—41.

<sup>2</sup> D'après une source inconnue, Lucius, I, 8.

<sup>3</sup> Bulle d'Eugène II (826), citée par Schafarik, ouvr. cité, II, p. 493, note 7. Pour le *beledde* chez les Avars, *ibid.*, p. 167.

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 294, note 2.

<sup>5</sup> *Rev. Arch.*, XXXIV (1899), d'après Hanpel, *A régibb középkor (IV—X század) emlékei Magyarhonban*, Budapest, 1897. Pour M. Alföldi, *Der Untergang der Römerherrschaft in Pannonien*, II, Berlin, 1926, les Avars auraient transmis aux Hongrois leur art, avec des combats d'animaux et des figures fantastiques, qu'ils auraient apporté d'Asie.

son expédition en Gaule et en Italie ayant été déterminée seulement par l'invitation de la princesse romaine, *la valeur de l'élément roman diminue dans les Balcons, dans la mesure où, par la réadmigration d'après le système hun, elle s'accroît au Nord du Danube*. C'est ce qu'avait observé aussi l'historien roumain Démètre Onciul, dans ses études approfondies sur la « théorie de Rösler »<sup>1</sup>.

Le caractère latin même de l'Empire est troublé cependant à un moment. Après Justin II, empereur latin, le trône est occupé par le Grec, originaire de Thrace, Tibère<sup>2</sup>, dont le successeur, Maurice, est un Cappadocien, venu d'Aspros<sup>3</sup>.

---

<sup>1</sup> Revue *Convorbiri Literare*, XIX, p. 432 et suiv. Mais il admet une permanence dans « l'Olténie, avec la partie orientale du Banat de Timișoara (Temesvár) et la partie occidentale de la Transylvanie » (p. 591). Onciul emploie d'une façon trop large et avec trop de confiance la Vie de St. Démètre (Migne, *Patr. graeca*, CXV), mais pour lui les Roumains restés sous la domination bulgare auraient conservé « des principautés en propre »; p. 599.

<sup>2</sup> D'après Michel le Syrien, dans le *Journal Asiatique*, 1848.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 301.

## CHAPITRE III

### LA SYNTHÈSE SLAVE

Toute une école de slavistes a cherché pendant deux siècles à démontrer que les Slaves ont eu une initiative politique, servie par une organisation militaire, qu'ils ont poursuivi d'une façon consciente, non pas comme tribus, mais comme nation, « une idée d'État ». Elle aurait continué, recouvrant dans les Balkans toute perpétuation romane et toute trace de vie romaine, jusqu'à ce qu'un ethnographe tchèque, Peisker, soit arrivé à admettre l'entrée dans le vide danubien de ces bandes de pâtres turcs qui, ayant appris le latin, auraient été les ancêtres des Roumains <sup>1</sup>.

Les débuts des Slaves, que le chroniqueur des Longobards, Paul le Diacre, au VIII-e siècle, partage en trois <sup>2</sup>, dans ces régions du Danube, peuvent être éclairés seulement

---

<sup>1</sup> Contre la théorie de Peisker (*Die Abkunft der Rumänen wirtschaftsgeschichtlich untersucht*, Graz, 1917, livre dont on a trop parlé), dans la *Festgabe* pour Losert et Gerland, dans la revue de M. Béès, *Byzantinisch-Neugriechische Jahrbücher*, I. Cf. Kadlec, dans la *Deutsche Literaturzeitung*, 1918, pp. 33—36. Il croyait cependant que les Roumains ont été introduits ici par les barbares comme agriculteurs, avec certains Slaves, et qu'ils se seraient montrés plus nombreux ou plus reliés à leur langue. Voy. aussi l'opinion bizarre de Heinrich Briken, sur une colonisation de paysans au commencement du VII-e ou du IX-e siècle; *Abriss der Geschichte der Balkanstaaten*, Berlin, 1916 (dans *Schriften zur Zeit*, II, *Gesch.* 2): « Die lateinische Grundsicht im römischen Volkstum geht entweder schon auf die Zeit des Kaisers Trajan zurück, der unter den thrakischen Dakiern eine planmässige römische Ansiedlung betrieben hat, oder auf eine aus dem Westen der Halbinsel stammende römische Bauernschaft die sich in Anfang des 7. Jahrhunderts oder erst des 9. Jahrhunderts in jenen Gegenden niedergelassen hat ».

<sup>2</sup> *Rev. Get.*, ch. XXIII.

en partie. Nous avons dit que leur existence, surtout en Transylvanie, où on trouve tant de noms topographiques d'origine slave n'ayant pas de sens dans le roumain actuel, ne peut pas être exclue. Il est possible qu'ils soient entrés comme un élément de la confédération sarmate, dont la formation restera toujours obscure. Pour des Slaves plus anciens en Transylvanie, le nom, du reste douteux, de Cerna, ne suffit pas, alors que ces milliers de noms slaves transylvains sans leurs correspondants en roumain, pourraient mieux servir cette thèse. On peut penser aussi au nom de la province de Vindélicie, où on reconnaîtrait la racine de Vindi, Venedi, d'où vient aussi le « Vinland » des Scandinaves ou les Vendes des Germains, dénomination sous laquelle les Slaves ont été connus aussi à l'époque de Tacite, de Pline, puis de Ptolémée et des sources de Jordanès (dans la forme Ouin = Vin aussi)<sup>1</sup>. Bien qu'on eût proposé la dérivation de la Vindélicie des Vindiles (Vandales)<sup>2</sup>, le nom paraît cependant être beaucoup plus ancien, et on ne connaît aucune domination vandale dans ces régions. Une hypothèse celte<sup>3</sup> existe aussi, en rapport avec le nom de Vindobona de la Vienne actuelle, rapprochée de celui de la Vienne de Gaule. Ptolémée les place comme Vénètes, *Oðevédai*, près du « golphe vénète » en Sarmatie<sup>4</sup>. Tacite<sup>5</sup> connaît les Vénètes porteurs de boucliers, qui combattent à pied, et ils apparaissent non seulement dans Ptolémée, mais aussi sur les cartes.

De fait les Slaves, mot qui signifie : « ceux qui parlent », appelés, chez les Romains, par analogie *Sclavi* (esclaves), d'où vient, chez les Roumains, le terme de *Șchei*, les Esclavons, dont une branche s'appelle les Antes, nom inexplicable et qui ne s'est pas transmis dans la nomenclature, apparaissent ainsi dans des sources de l'époque impériale, quand ils étai-

<sup>1</sup> Zeuss, ouvr. cité, pp. 67—68. A côté le nom des Spales, qui signifierait « coalition », de même que le nom des Alamans germaniques.

<sup>2</sup> P. 59.

<sup>3</sup> III, 5, § 19.

<sup>4</sup> *Germania*, chap. 46.

<sup>5</sup> *Ibid.*, p. 198, note 1. Ce serait même les noms de « la quatrième branche celte ». Voy. aussi *ibid.*, p. 229. Il y avait quatre tribus; *ibid.*, p. 239.

ent les voisins directs des provinces de Rome <sup>1</sup>. L'empereur Volusien est intitulé, sur une monnaie d'Antioche, en 253 : « Vandalicus, Finicus, Galindicus, Vendicus » <sup>2</sup>.

On a prétendu que, comme *strava*, mentionné à l'occasion des funérailles d'Attila par Jordanès, correspond au mot polonais *strawa*, ayant le même sens, les Slaves auraient dû être des collaborateurs des Huns <sup>3</sup>.

On rencontre les nouveaux Slaves surtout aux gués <sup>4</sup>, le long des chemins qui mènent à Byzance, car ils n'ont pas l'intention de se fixer et ne demandent pas une situation de fédérés.

Une source byzantine, employée par le Dalmate postérieur Lucius, écrit, sous l'influence de la collaboration militaire continuelle des Avars avec les Slaves — et certainement aussi avec les éléments romans soumis — : « les *Sclavi*, qu'on appelle aussi Avars » <sup>5</sup>. Les Avars sont, ainsi que nous l'avons déjà remarqué, ceux qui ont distribué les Slaves d'après les points cardinaux indiqués par des couleurs : ainsi les « Croates Blancs » correspondent aux anciens « Huns Blancs ».

Chez Suidas la définition des Slaves est encore « la nation au-delà de l'Ister » <sup>6</sup>. C'est là que le témoignage de Jordanès <sup>7</sup> place les *Sclavini*, « de la cité Novietunensis », qui n'est pas, ainsi qu'on le croit habituellement <sup>8</sup>, celle du

<sup>1</sup> *Ibid.*, aussi d'après des manuscrits, pp. 68—69. Cf. Zupanić, dans *Actes du congrès d'études byzantines d'Athènes* et dans *Ethnologia*, Liubliana, 1934.

<sup>2</sup> Schafarik, *Slavische Alterthümer*, I, p. 69 et suiv.; *ibid.*, p. 73. Pour les Spores, *ibid.*, p. 92 et suiv.

<sup>3</sup> Jireček, *Geschichte der Serben*, I, p. 68, note 3.

<sup>4</sup> Voir aussi Paul le Diacre, IV, 20, à côté de Théophylacte Simokatta, VI, 3—4.

<sup>5</sup> Σκλάβοι, οἱ καὶ Ἀβαροί; Katancsich, *De Istro*, p. 172, note 2.

<sup>6</sup> Σκλαβηρὸν ἔθνος τὸ πέραθεν τοῦ Ἰστροῦ.

<sup>7</sup> *Getica*, c. 5, 23, 48.

<sup>8</sup> Aussi Schafarik, *Slav. Alt.*, II, p. 19, note. Il voit dans le « lac Mursianus » Halmyris, identifié avec le lac Razelm, ou bien « le marécage près de la ville de Mursa » dans Ptolémée, qu'il identifie, naturellement, avec Essek (*ibid.*), pour rejeter ensuite cette dernière hypothèse. Et il finit par déclarer qu'il n'y découvre aucun sens (*ibid.*, p. 25). — Pour les Antes, le même, plus loin. On sait que Justinien a porté le titre de « vainqueur des Antes ». M. Nandriş,



Danube inférieur, mais bien le Noviotunum qui se trouve plus haut sur le fleuve, jusqu'au « lac Musianus », qui est, ainsi que le prouve aussi la version du manuscrit de Vienne, le Mursianus de Pannonie, et, à l'Est, jusqu'au Danastris c'est-à-dire au Dniester. Les Antes sont plus à l'Est, jusqu'au Dniéper. Mais, d'après Procope, Justinien s'en va chercher les Slaves aussi du côté de Turriss, qu'il leur offre à condition de s'opposer aux Avars (546) <sup>1</sup>.

D'après M. Niederle <sup>2</sup>, ce n'aurait pas été les Avars qui auraient poussé en avant les Slaves, mais, au contraire, la pénétration slave aurait été « soutenue » par « les Huns, les Bulgares et les Avars ». A cette occasion, les Roumains aussi auraient retrouvé, par expulsion, leur ancienne et principale patrie. Alors que, d'après un historien grec moderne, M. Amantos, les Slaves seraient descendus dans les Balkans *par crainte* des Avars <sup>3</sup>. De fait, on trouve des Slaves au service des Avars aussi à l'occasion du siège de Crémone par les soldats d'Agilulphes <sup>4</sup>.

dans la *Rev. ist. rom.*, II, 393, cite M. Mikkola, qui, dans *Symbolae grammaticae in honorem Joannis Rozwadowski*, II (1928), p. 111 et suiv., admet cette opinion. M. Niederle aussi est d'avis qu'il pourrait être question des marécages de Mursa au confluent de la Sava, mais il oublie le second Noviodunum; *Manuel*, II, p. 47, note 1. Le texte est cependant clair: on parle de cette dernière cité et du « lac Mursa » pour arriver au Dniester et à la Vistule. Du reste, le savant tchèque croit à une descente vers le Danube surtout en Hongrie « depuis le I-er jusqu'au II-e siècle » (p. 49). La carte de M. Niederle fixe ainsi des Tivertes slaves en Bessarabie et des « Slaves transdanubiens » dans la plaine valaque. Mursia, Myrsa est mentionnée aussi par l'empereur Julien à la fin de l'éloge qu'il fait de son prédécesseur Constance, qui a combattu dans ces régions les « Scythes ». Pour Noviodunum de Pannonie = Gurkfeld, voy. Böcking, *Notitia dignitatum*, II, p. 449.

<sup>1</sup> *Bell. Goth.*, III, 14.

<sup>2</sup> Cf. *Manuel*, II, p. 62. Mais il retire les conclusions basées sur la mention des vingt-cinq tribus slaves, qui se seraient trouvées, d'après l'Arménien Moïse de Khoren (X-e siècle; voy. traduction française d'A. Soucny, Venise, 1881), dans les Balkans. Cf. aussi *ibid.*, pp. 59—60, sur l'arrivée des Slaves.

<sup>3</sup> *Oi bogeioi yektoves*, p. 209.

<sup>4</sup> Húnfalvy, ouvr. cité, p. 22, a observé le passage lumineux de Paul le Diacre: « Agilulfus rex obsedit civitatem cremonensem, cum Slavis, quos ei cocanus, rex Avarorum, in solatium miserat ». Il admet que même plus loin, comme dans le grand essai des Avars, décrit par Théophane, VIII, 9, 41,

Des historiens comme Bury croyaient que dès l'époque de Justinien il y aurait eu une pénétration dans la Péninsule Balcanique des Slaves ayant un but déterminé; le byzantinologue anglais admettait même que le nom de Bélisaire signifierait, dans un dialecte slave, « la blanche Aurore »<sup>1</sup>. Il est vrai cependant qu'un Barzimères se trouve dans Ammien Marcellin à l'époque du combat des Romains de Byzance contre les Goths<sup>2</sup>. On pourrait voir en lui un Barzimir ou Brzimir, bien qu'il ne faille pas oublier le nom de l'historien byzantin Pachymère où il ne peut pas être question d'un suffixe slave. Un philologue roumain admettait l'origine slave de la localité Mikaréka<sup>3</sup> sous Justinien.

Les envahisseurs qui entrent dans la péninsule des Balcans dans ces conditions et sous cette pression des Avars s'appelaient *Serbes*. Les « Spores » de Procope sont probablement, d'après l'opinion de Dobrowsky et de Schafarik, des Serbes également, et non, ainsi que le supposait Jireček,

on compte parmi les prisonniers 3.000 Avars, 6.000 autres barbares et 8.000 Slaves; dans le Khanat avare, « les Avars auraient été la minorité et la majorité, des Slaves », Húnfalvy, ouvr. cité, p. 23; la traduction d'Anastasius (éd. Bonn, p. 132), V, 39 parle à ce moment de 3.000 Avars, 700 Slaves, 3.000 Gépides et 2.000 autres barbares. Húnfalvy se demande pourquoi ne sont pas mentionnés les colons romains. C'est parce qu'il ne forment pas chez les barbares l'élément militaire, comme ne le sont pas non plus les *homines romani* en Gaule sous les Mérovingiens. Mais l'historien hongrois admet avec raison aussi une slavisation partielle des Avars; *loc. cit.*, p. 24. Il s'appuie aussi sur le récit concernant la christianisation des Bavarois, *Mon. Germ. Hist.*, XI, pour l'établissement des Slaves en Pannonie et l'œuvre de conservation des restes avars.

<sup>1</sup> *Later Roman Empire*, I, p. 341; II, p. 17, note 1. Xénopol (*Ist. Rom.*, I) avait observé, en rapport avec une autre étymologie, celle de Bélazora, que l'aurore n'est pas blanche, mais rouge; pour l'illusion d'un Justinien qui aurait été Slave, Schafarik, ouvr. cité, II, pp. 160—161 (d'après l'édition de Procope par Nicolaus Alemannus, Lyon, 1624, ou Cologne, 1669, ou dans les éditions de Paris ou de Venise).

<sup>2</sup> XXXI, c. 8—9.

<sup>3</sup> Procope de Césarée, p. 41. De même d'autres, pour une Débra, etc. Quelques mots slaves ont passé, de fait, peu à peu dans le grec byzantin. Ainsi *bogat*, *chonsares*, dans le langage de Kékauménos, ouvr. cité, pp. 3, 9. Et aussi dans l'expression « prendre langue »; p. 9.

les « Spales »<sup>1</sup> de Jordanès et même de Diodore et de Pline, pour lesquels on n'a aucune indication. Plus tard Eustathe de Thessalonique parle des « Serbiotes du Nord », *κιμμέριοι Σεοβιώται*<sup>2</sup>. Jordanès mentionnera le premier, et il sera suivi par tous les Byzantins, la séparation, qui est réelle, entre les Antes de l'Est (et du Nord) et les autres *Sclavi*, qui sont les *Vénètes*.

Les tentatives de trouver une autre origine au nom de Slave que celui de « Sclavi » se bute à la forme roumaine de *Șcheiu*, *Șcheia* ou *Șchiauca* au féminin, qui s'est imposée comme chez les Italiens (Schiavone, Schiavonia) avant la victoire de ces noms d'Antes et de Vénètes. Les Antes —, desquels doit provenir aussi la localité d'Antina dans le district valaque de Romanâți<sup>3</sup>, — n'ont passé dans aucune langue du moyen-âge, sauf dans cette Antina roumaine, mais les Vénètes sont, ainsi que nous l'avons dit, les Vendes, les Windischen des Allemands, qui les ont donc rencontrés surtout à cette époque, et pas à celle où le nom général était celui des « Sclavi ». Chez les Roumains, « Serbe » signifie l'adoption d'un second nom pour les Slaves, nom qui est appliqué à toute la race, car, en Roumanie, les Bulgares sont des Serbes aussi. Du reste, on ne connaît pas une façon de parler des « Șchei », mais seulement celle des Serbes (*sârbește*).

Tout un récit ultérieur et sans valeur, à caractère panslaviste, sur les liens qu'aurait une partie de cette multitude

<sup>1</sup> Pour l'étymologie *Spali-ispolin*, géants, qui est inadmissible, *Zeitschrift f. rom. Philologie*, XXXVII (1913), p. 270; Jireček, *Serben*, I, p. 66. Le même (*ibid.*, p. 66, note 2) montre que *Spori* signifie « les féconds », en rapport avec le sens du mot *spor*, passé aussi en roumain. Les Spores chez Procope seraient des Bosporitains, d'après un manuscrit du Pseudo-Kallisthène, chez Niederle, dans l'*Arch. f. slav. Phil.*, XXIII (1901), pp. 130—133. Pour l'étymologie, voy. aussi *Zeitschr. f. rom. Philologie*, XXXVII (1913), p. 270.

<sup>2</sup> Chez Amantos, *Oi βογεῖοι γέτροες*, p. 209, note 1. Le nom de Serbes en Grèce, Niederle, ouvr. cité, I, p. 97.

<sup>3</sup> Dans le nom de localité Râșca sur l'emplacement de Romula, on pourrait soupçonner une traduction slave, comme dans la forme *Rzym* de Rome, appelée aussi chez les Roumains *Râm*. Mais un Antinum marse en Italie; Budinsky, *Ausbreitung*, p. 23.

des Slaves avec les Roumains se trouve chez ce compilateur russe qu'on appelle Nestor. Depuis longtemps déjà, devant ce passage si discuté, nous avons émis des doutes puissants sur l'authenticité de « Nestor » au total <sup>1</sup>. *De lui ne viendrait qu'une introduction aux chroniques russes ultérieures*, qui se présentent aussi seules dans les manuscrits. Dans la forme la plus ancienne, il se trouve dans la Chronique de Volhynie, qu'on admet être « de la fin du XIII-e siècle » <sup>2</sup>, et le manuscrit le plus ancien n'est que *d'environ 1425*, deux autres appartenant au XVI-e siècle et un troisième étant tout à fait récent. La version « nordique » se trouve dans la collection de Soudal, du « commencement du XIV-e siècle » (le manuscrit de Lavrintié est de 1377), les autres du XV-e. Dans une forme du Sud, l'ouvrage est attribué à « un moine du monastère de cavernes de Théodose »; un seul manuscrit a le nom « du moine Nestor » <sup>3</sup>. *Ce Nestor a écrit de fait seulement des Vies de Saints* <sup>4</sup>. L'école de Katchénovski a cherché à montrer, ainsi que nous le soupçonnions sans connaître le résultat des études de ces slavistes, qu'il n'est pas question d'un ouvrage du XI-e siècle et que « les traités avec les Grecs qui y sont intercalés sont falsifiés et l'œuvre d'une époque ultérieure » <sup>5</sup>. Pour Bestiouchev-Rioumin, l'ensemble serait seulement une « archive », un dépôt <sup>6</sup>; aussi Ilovaïski était contre l'authenticité des théories de race et contre ce qui est des rapports avec d'autres nations au commencement <sup>7</sup>.

Les éléments slaves entraient depuis longtemps au service de l'Empire, comme un Anagast et un Ostroui, comme l'« Ante » Dabrogéza (Dobrogost) et le « Slave » Souarouna (Chvaroum) <sup>8</sup>. De pareils Slaves servent aussi sous

<sup>1</sup> Voy. aussi Iorga, *Istoria Slavilor răsăriteni*, au début.

<sup>2</sup> Voy. aussi Hruševsky, ouvr. cité, p. 654 et suiv.

<sup>3</sup> *Ibid.*, pp. 633—634.

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 634.

<sup>5</sup> *Ibid.* cf. notre étude dans les *Mélanges Aldo Albertini*.

<sup>6</sup> *Ibid.*, p. 635.

<sup>7</sup> *Ibid.*, p. 636.

<sup>8</sup> Jireček, *Gesch. der Bulgaren*, pp. 78—79.

le commandement de Bélisaire<sup>1</sup>. Des groupes entiers transposés par ordre impérial se rencontrent aussi en Bithynie<sup>2</sup>.

Il est évident que l'Empire cherche d'abord à avoir, avec les Slaves, une garde sur le Danube, contre les Huns qui sont les Avars<sup>3</sup>.

Mais c'est seulement après 527 que Procope place le commencement des invasions faites par « les Huns, les Slavins et les Antes »<sup>4</sup>, et, si le même, ailleurs<sup>5</sup>, parle des luttes contre eux, sous Justinien encore, de Germain, général apparenté à la famille impériale, il est probable, en échange, que « les Gètes » envahisseurs, d'après le témoignage du Comte Marcellin, en 517 et 530<sup>6</sup>, étaient des Slaves, sinon des Avars, car il est question de troupes à cheval<sup>7</sup>. En tous cas, la pénétration du côté d'Ulmetum et d'Atina ou Aldina (Altina), ainsi que le dit Procope<sup>8</sup>, se fait par la Scythie Mineure. Et Jean d'Ephèse, de même que Michel le Syrien, parlent, du reste, en général des pillages slaves<sup>9</sup> pour montrer qu'à cette époque, entre voisins, le pillage et la prise d'esclaves

<sup>1</sup> Cf. le même, *Geschichte der Serben*, p. 78 et suiv.

<sup>2</sup> Pančenko, dans les *Izvestia*, VIII (1902), pp. 15—62; Jireček, *Geschichte der Serben*, I, p. 105, note 3. Plus tard, à la fin du VII<sup>e</sup> siècle, au service byzantin, avec un Nebulus (*ibid.*; sur lequel nous reviendrons).

<sup>3</sup> De même que dans les luttes pour l'Italie entre les Byzantins et Vitigès, le roi goth, on avait employé tout le monde barbare du Danube. Voy. Procope, *De bello gothico*, I, ch. 16.

<sup>4</sup> *Hist. Arcana*, 18. Cf. Zlatarski, *Die Besiedlung der Balkanhalbinsel durch die Slaven*, dans la *Revue internationale des études balkaniques*, an II, tom. I—II (2—3), 1936, p. 361.

<sup>5</sup> *Bell. Goth.*, III, 40. Cf. Niederle, *Manuel*, II, p. 61.

<sup>6</sup> A cette date.

<sup>7</sup> Il ne faut pas compter avec l'extension, dans Théophylacte, du terme de « Gète » aussi sur les Slaves.

<sup>8</sup> *De aedificiis*, IV, 7. Cf. Pârvan, *Ulmetum*. M. Niederle aurait voulu que « Vassili Pârvan » ait trouvé aussi des traces de Slaves dans la cité où ils se sont arrêtés en pillant (*τὰς ἐνέδρας πεποιηκότων*). Voy., pour les combats avec les Slaves d'au-delà du Danube, aussi Léon, *Tactica*, XVIII, 79.

<sup>9</sup> Cf. Niederle, *Manuel*, II, pp. 63—64. Voir aussi *Slovanské Starožitnosti* du même, II, p. 205 et suiv.

est une chose normale. Pour Jordanès, si la guerre continue contre « les Bulgares, les Antes et les Sclavins », c'est une tragédie due à l'incapacité de ceux qui dominent à Byzance <sup>1</sup>.

Mais, sans cesse, derrière ces incursions, il y a la volonté et l'intérêt du Khan avare. On voit ainsi des Slaves intitulés *bifulci* combattre sous le commandement avare jusque chez le chroniqueur franc des guerres du VIII-e siècle <sup>2</sup>, Frédégaire.

Seuls les Slaves de la rive gauche apparaissent comme « autonomes » chez Pseudo-Caesarius <sup>3</sup>.

La question se pose de savoir *si le type de cette autonomie vient des Slaves ou des Roumains*.

Autant qu'on admettait une pénétration, plus ancienne, des Slaves dans les Balkans, on pouvait croire qu'une population romane était faiblement représentée dans la Péninsule. Aujourd'hui que, d'après les recherches attentives d'un Rösler, nous arrivons à savoir combien a été tardive cette descente des Slaves, jusque vers l'an 600, les établissements slaves eux-mêmes n'étant pas très anciens et placés surtout sur la rive gauche, les choses se présentent autrement. Des éléments romans étaient là où plus tard le déluge slave a tout noyé, *ou plutôt recouvert, par l'habitude de parler une nouvelle langue*, des habitants qui, confiés aux nouveaux venus par l'Empire en vertu d'un *foedus* dont nous parlerons, cessent d'avoir un intérêt pour l'administration impériale, de même que pour l'histoire « romaine ».

*Un passage de la plus grande importance est celui d'une source grecque qui présente face à face les « Sclavi et les Physonites, qui s'appellent aussi Danubites ». Les Physonites sont les anciens « Fossatenses », les hommes des villages, les anciens indigènes romans* <sup>4</sup>.

<sup>1</sup> *Romana*, p. 52.

<sup>2</sup> IV, 48.

<sup>3</sup> Müllenhoff, dans l'*Arch. f. slav. Phil.*, I (1876), p. 294.

<sup>4</sup> Pseudo-Caesarius, dans Migne, *Patr. lat.*, XXXVIII, p. 986: *οι Σκλαβηνοι και Φυσωνιται, οι και Δανουβιται προσαγορευόμενοι*.

Après quelque temps, une recherche plus attentive de l'incident, si discuté, concernant le bagage à dos de mulet qui tombe, et à l'occasion duquel un soldat romain intervient avec la formule *torna, torna fratre*, ou *retorna, retorna fratre*, qui n'était pour Jireček qu'une simple formule de commandement militaire, — mais si tard, en 579 !, — a fait croire qu'il s'agissait en effet de « la langue maternelle » (*πατρώα φωνή*), car c'est pour cela que les habitants (*λαοί*) en comprennent le sens et *répètent ce cri*<sup>1</sup>. Or il faut noter que l'armée elle-même est composée de provinciaux et que le combat se livre en deçà de l'Hémus.

Il est indubitable que les Slaves de la seconde période ont connu les Roumains par les Germains. Ceci est prouvé par le nom de Valaques que les premiers donnent aux seconds<sup>2</sup>. Or cela signifie qu'au moment où les Slaves ont paru dans ces régions, les Germains, — donc Goths, Gépides, Vandales — s'étaient intercalés entre eux et la population romane. Mais, comme date de l'apparition des Slaves sur le Danube, on ne peut accepter que le V-e siècle, à l'époque d'Attila, et le VI-e. A ce moment donc il y avait des Romains sur la rive gauche du fleuve, sous la domination passagère de certains éléments germaniques. Le nom de *Grk*, *Grčîn* donné aux Byzantins par les Slaves<sup>3</sup> a dû venir aussi par le canal

<sup>1</sup> Théophylacte, p. 99; Théophane, I, p. 37.

<sup>2</sup> Voy. aussi Jireček, *Serben*, pp. 64—65. C'est pour cela que le nom de « Vlaque » a passé chez les Byzantins pour les éléments romans ruraux, plus tard de caractère pastoral, qui n'étaient pas soumis à l'Empire. Voy. A. Morel, *Ethnographie belge*, dans la *Revue de Paris*, XXXVII: Waelen chez les Hollandais, chez les Français aussi dans le patois picard et normand; cf. aussi Wales en Grande Bretagne, les Vallons en Belgique, le Valais en Suisse, Valengin, près de Neufchâtel; peut-être même chez les Germains, et chez les Germains seuls, ce terme de « Walvi » pour les « Cumans », c'est-à-dire les sujets des Cumans. Pour les Walchen en Rhétie, voy. Jung, *Römer u. Rom.*, p. 84. Cf. aussi Élie Gherghel, *Câteva considerațiuni la cuprinsul noțiunii cuvântului « Vlah »*, dans les *Conv. Lit.*, 1920. Voy. aussi Walchensee; Briebrecher, dans le *Programm* du Gymnase de Sibiu, 1897, p. 6. Mais surtout Jireček, *Die Wlachen und Maurovlachen in Denkmälern von Ragusa*, Prague, 1879. Jireček est contre l'étymologie Morlaques = Vlaques de la Mer (voy. plus loin).

<sup>3</sup> Jireček, *Serben*, p. 79. — Que « Vlaque » ait eu dès le commencement le sens de « Roumain », opposé de la façon la plus claire et même haineuse, à celui de Serbe, cela est reconnu aussi par Miklosich, *Wanderungen*, pp. 6—7.

des Roumains. Du reste, dans un article de M. N. von Wijk <sup>1</sup>, on admet l'existence d'un coin roman entre les Serbes et les Bulgares.

Suidas aussi fait l'éloge de Chilboudios (Χιβοῦλδιος), faisant partie de la suite, de la « comitiva » de Justinien (ἐκ τοῦ Ἰουστινιανοῦ οἰκία), défenseur du Danube, brave et désintéressé, qui, stratège de la Thrace, a retenu les barbares sur la frontière (ἐπὶ τῇ τοῦ Ἰστρου φυλακῇ) dans la région de Turnu, qui y est mentionnée même: aussitôt qu'il fût tombé dans un combat, « l'Ister peut être passé à volonté par les barbares ». Tout l'Empire, dit le compilateur qui rapporte ces faits, n'a pas été capable de remplacer la vertu d'un seul homme <sup>2</sup>. On peut voir en lui le premier de ces « marquis » du Danube dont la série continuera à l'époque byzantine. La « langue des Latins » (Λατίνων φωνή) qu'emploie l'Ante qui remplace Chilboudios à la tête de l'établissement byzantin de « Turnu » <sup>3</sup>, est sans doute le dialecte roman de ces régions.

Poursuivi par les tristes souvenirs du passage des Slaves du côté d'Isaccea, Procope parle des dévastations qu'ils ont commises à Ulmetum, ajoutant que Justinien a refait la fortification <sup>4</sup>, réfection d'un caractère hâtif, comme partout ailleurs <sup>5</sup>.

Pendant cette période, nous avons à faire, chez les Slaves, à un manque d'ordre (ἀτακτοι), de vie politique (ἀναρχοι) et de subordination (οὐδὲ τάξιν γινώσκουσιν), ainsi que le dit l'auteur, sans doute très bien informé, du *Strategicum* attribué à l'empereur Maurice <sup>6</sup>. L'agriculture leur était étrangère comme à des gens « non encore fixés ». Ils ont donc dû

<sup>1</sup> *Taalkundige en historicse gegevens betreffende de oudste betrekkingen tussen Serben en Bulgaren*, dans les « Medelingen » de l'Académie hollandaise, partie 55, série A, n° 3 (1926); voy. aussi Nandriș, *Codrul Cosminului*, II—III, pp. 644—648.

<sup>2</sup> Son épitaphe (il est mort en 534), dans Ivanoff, *Periodichesko spisanié*, fasc. 62, 1901. Cf. notre étude *Le Danube d'Empire*, dans les *Mélanges Schlumberger*.

<sup>3</sup> D'après Jireček, *Serben*, p. 82, peut-être Dinogetia, mais pas Turnu-Măgurele. C'est plus probable.

<sup>4</sup> *De aed.*, p. 293.

<sup>5</sup> Jireček, *Serben*, I, p. 55.

<sup>6</sup> Aussi chez Müllenhoff, dans l'*Arch. f. slav. Phil.*, I (1876), p. 294.



l'apprendre d'autres, et de nouveau s'impose la nécessité d'une couche de base, venant des anciens aborigènes, et de l'apport romain ultérieur. Si, plus tard, cette population elle-même est arrivée à nommer de termes slaves des actions et des outils qu'elle-même avait transmis aux envahisseurs, ceci ne peut être dû qu'à une influence exercée d'abord sur la rive du Danube, de la part de ces mêmes Slaves, établis maintenant dans les Balcons et habitués à une vie sédentaire, donc aussi à l'agriculture, sous la conduite de l'élément roman balcanique et sous la surveillance de l'Empire byzantin, qui avait accepté, reconnu et colonisé ces nouveaux venus.

Mais, sur la rive gauche, il y avait, ainsi que le montreront les campagnes romaines d'environ 600, un ordre militaire et politique. Comme il ne pouvait pas venir des Slaves, il était donc dû à l'autre population, que ceux-ci recouvraient, sans avoir aucun intérêt à la détruire et aucune possibilité de la dénationaliser.

Rappelons que les Slaves ne sont pas venus d'eux-mêmes, poursuivant un but et ayant un plan, mais, comme nous l'avons déjà dit, en tant qu'esclaves des Avars, qui les poussaient en avant, comme Attila l'a fait à l'égard des Germains, ses sujets, au V-e siècle <sup>1</sup>.

Les Slaves étant, vers 600, depuis longtemps au Nord du Danube <sup>2</sup>, les Avars attirent les chefs de ces autres barbares, qui, dans cette direction, peuvent leur être des plus utiles. Ainsi, vers 560 Mézimir, fils d'Idaïzios et frère de Kélagastos, s'en va chez les Avars <sup>3</sup>.

<sup>1</sup> Certaines idées justes chez Rösler, *Ueber den Zeitpunkt der slavischen Ansiedlung an der unteren Donau*. Ainsi, p. 93: « Welche Rolle die Avaren dabei gespielt haben, gehört zu den vielen unaufgehellten Punkten dieser Völkerverschiebungen. Dass sie der Ausbreitung der Slaven nicht fremd geblieben sein können, ist gewiss ». Cf. Iorga, dans la *Rev. Hist. du S.-E. Européen*, VII, p. 1 et suiv.

<sup>2</sup> Kopitar aussi était pour l'apparition plus reculée des Slaves sous un autre nom; dans *Kleine Schriften*, I, p. 23. Pour les Slaves de plus tard, voy. le *Strategicum* de Maurice, XI, 5. Aussi celui de Léon, ch. 18, §§ 79, 99.

<sup>3</sup> Ménandre, fragm. 6, 48. — Curieux, chez Jordanès, éd. Mommsen, p. 121, le nom du roi ante Boz, battu par les Goths de Vinitharius (dont le nom rappelle celui de Vénète). *Les deux groupes, qui peut-être n'étaient pas absolument de la même origine, représentant chacune une autre synthèse, se combattaient.*

C'est certainement de ces régions du côté de la Tisa qu'est venue cette ambassade des Antes chez les Avars, qui étaient depuis longtemps les maîtres. Sa mission était de se plaindre des dégâts soufferts, pour des territoires occupés, pour des captifs retenus, comme à l'époque où Attila faisait la même chose sur le même territoire<sup>1</sup>. L'ambassadeur, qu'on avait cru très dangereux, est tué, de même des ambassadeurs des Avars chez les « Slavins », soumis à un certain Daurentios, paient de leur vie l'insolence de leurs paroles<sup>2</sup>. Donc, pendant quelque temps, les rapports furent les mêmes qu'entre l'empereur mongol et les chefs de peuplades, fixes dans des villages entourés de champs labourés<sup>3</sup>.

Les Avars, qui apparaissent même comme alliés des Byzantins, avec lesquels ils ont un *foedus*, se targuent d'avoir délivré, dans les régions de Syrmium, les « Romains » prisonniers des dits « Slavini ». Ces derniers sont tributaires du Khan, mais oublient souvent le terme auquel leur argent doit arriver à leur maître impérial. Comme le Khan fait construire un pont sur le Danube, il faut admettre que lui aussi, comme jadis Décébale, avait la coutume de rassembler des artisans. Le contact avec l'élément romain l'amène, du reste, à jurer sur l'Évangile, après avoir rempli les rites archaïques de sa nation<sup>4</sup>. Il réclamait pour lui Syrmium et l'île voisine, mais admettait que les Byzantins puissent quitter la ville<sup>5</sup>.

*Les habitants préfèrent capituler*, et l'empereur doit accepter, après une longue résistance, cette solution. Ces habitants avaient le droit de sortir avec un seul vêtement<sup>6</sup>, mais il est certain que la majorité, comme d'ailleurs leurs prédécesseurs à l'époque des Huns, préférèrent rester.

Deux chroniques contemporaines nous permettent de voir ce qui s'est passé sur le Danube inférieur à ce moment.

<sup>1</sup> Ménandre, *loc. cit.*, ou dans *Fragm. hist. gr.*, IV.

<sup>2</sup> *Ibid.*, n<sup>o</sup> 48.

<sup>3</sup> *Ibid.*

<sup>4</sup> *Ibid.*, n<sup>os</sup> 63—64.

<sup>5</sup> *Ibid.*, n<sup>o</sup> 64.

<sup>6</sup> *Παρασχόν οὐτω περιβόλαιον ἔν*; Ménandre, *Fragm.*, 66 (an. 581).

*Encore une fois, les invasions avares sembleraient être celles qui ont diminué l'importance numérique de l'élément roman, qu'on peut déjà appeler roumain, sur la rive droite du Danube.*

Théophane montre clairement que, pendant l'invasion de 579, « le Khagan, rompant les pactes, attaqua de la façon la plus barbare la Moesie et la Scythie, ruinant *Ratiaria et Bononia, et Aquae, et Durostorum, et Zaldapa, et Marcianopolis* »<sup>1</sup>. Alors, par ordre de Commentiolus, le général impérial, son subordonné Castus — on constate la présence d'éléments romans dans l'armée — livre un combat vainqueur à Zaldapa même, l'ancienne patrie de Vitalien, alors qu'un autre commandant byzantin, Martinus, attaque près de « la nouvelle » Tomi le Khagan lui-même. Mais Commentiolus compromet le résultat définitif de la campagne en se retirant à Marcianopolis. Castus lui-même passe le Danube, mais il est complètement battu et même pris par l'empereur avar, qui était revenu par delà le fleuve, dans cette région de plaines<sup>2</sup>.

C'est pendant les combats qui suivirent que se produisit la scène racontée par Théophylacte Simokatta et par Théophane, de ce bagage tombé du dos du mulet qui appartenait non pas à un soldat, mais à un des paysans indigènes, qu'on employait au transport de ces bagages (φορτος): il est question, en effet du « maître de l'animal » (δεσπότης τοῦ ζώου). Ce n'est pas non plus un camarade, mais un « associé » du « maître » de l'animal (ἑταῖρος τοῦ δεσπότητος) qui intervient et dit quelque chose à celui-ci dans « sa langue maternelle », « locale »<sup>3</sup>. Nous ne croyons pas que jamais des légionnaires se fussent adressés les uns aux autres en employant le terme de « frère ».

<sup>1</sup> Avec des noms estropiés: *Τούτω τῷ ἔτει ὁ τῶν Ἀβάρων χαγανός, τὰς σπονδὰς διαλύσας, τὴν τε Μυσίαν καὶ Σκυθίαν κατεπολέμει δεινῶς, καταστρέφας τὴν τε Ῥατιαρίαν καὶ Βωνονίαν καὶ Ἀκὺς καὶ Δοροστόλον καὶ Ζαρπάδα (sic) καὶ Μαρκιανούπολιν*; Théophane, p. 396. Chez Théophylacte, p. 48, des formes meilleures; aussi Tropaeum.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 87 et suiv.; Théophane, pp. 396—398.

<sup>3</sup> Théophylacte Simokatta, p. 99; Théophane, I, pp. 397—398. L'ancien commentateur Jacob Goar aussi croyait qu'il s'agissait de « voces italicae »; vol. II, p. 469. — Anastase le Bibliothécaire, traducteur en latin de Théophane, écrivant: « torna, torna frater », traduit: « dominus animantis » et « populi », (II, p. 117).

En entendant ce cri, les « habitants » (*λαοί*) sont effrayés : il ne s'agit donc pas de soldats dans l'ancien sens du mot, mais d'indigènes rassemblés selon la coutume sous les drapeaux, et c'est de là que part la panique, Avares et Romains fuyant également devant un danger inconnu. Il faut observer aussi que ceci s'est passé au Nord des Balkans, des clisoures desquelles était sorti, pour sa revanche, Commentiolus.

La preuve que la « destruction » dont parlent les sources byzantines, à Bononia, Ratiaria, Aquae, Durostorum, Zaldapa et Marcianopolis<sup>1</sup>, est tout à fait relative, c'est qu'aussitôt après la grande invasion avare *un milieu roman intact* est rencontré, dans une nouvelle campagne contre les Slaves, par le général byzantin Priskos, sous l'énergique empereur capadocien Maurice.

D'abord Maurice lui-même sort pour voir « les dégâts faits par les barbares »<sup>2</sup>. L'expédition suivante ne se dirige pas contre les Slaves comme tels, formant un État ou vivant en tribus bien déterminées et ayant un caractère politique. La guerre se fait contre les Avares, auxquels le nouvel empereur ne consent plus à payer le « tribut ». On voit la ligne que suivent les barbares, *qui doivent avoir eu, à côté du ring « pannonique », un autre établissement dans la Bessarabie méridionale, le Boudchak*, comme ce sera le cas, bien plus tard, avec les Tatars de Crimée, qui viendront fonder un nouveau nid dans la même région, au-dessus des embouchures du Danube. La horde s'en va vers Drizipéra, la ville de St. Alexandre<sup>3</sup>, et vers Anchiale. *Drizipéra est défendue par les provinciaux*, et le miracle de l'apparition d'une attaque de mystérieux soldats qui effraient les Avares a dû être pris sans doute dans une autre Vie de St. Alexandre que celle que l'on connaît.

<sup>1</sup> Théophane, pp. 395—396. Voy. plus haut.

<sup>2</sup> *Ἐξῆλθεν σὸν αὐτοῖς ὁ Μαυρίκιος ἰδεῖν τὰ ὑπὸ τῶν βαρβάρων κατεστραμμένα.* Évidemment les Slaves, avec des « harpes », venant du « bout de l'Océan occidental », qui sont mentionnés à la page 414, ne peuvent pas être de vrais Slaves.

<sup>3</sup> Par erreur on a établi l'identification avec Anchiale. Le même récit dans Théophylacte Simokatta, p. 248.

Pour répondre à cette attaque, pour laquelle le Khagan avait été trompé par des menaces, transmises d'une façon rusée par l'empereur, se produit maintenant l'expédition outre-Danube de Priskos, qui est décrite largement par l'Égyptien Théophylacte et par ce moine Théophane qui ne fait que reproduire avec quelques changements la même source initiale.

Donc, en 584 ou 585, « toutes les forces romaines » avancent vers le Danube. Évidemment il est question, non pas du Danube occidental, où il y avait le centre des Avars, mais de cette région secondaire, subsidiaire, d'où était partie l'attaque. Comme but apparaît ici, sans tenir compte de la guerre contre les Avars, qu'on peut considérer comme terminée par le traité conclu entre le Khagan effrayé et Priskos, « l'empêchement des peuplades slaves de passer le fleuve »<sup>1</sup>. Ceci ne peut avoir lieu que dans la même direction, et non pas dans la steppe, ne correspondant pas à leur façon de vivre, qui n'était pas encore celle d'agriculteurs sérieux, mais dans ces régions de ruisseaux et de lacs, au-delà de l'autre steppe, celle du Bărăgan, désert qui représentait pour eux la même impossibilité de se fixer. Mais rien ne montre l'existence des Slaves dans la région des collines et dans les vallées de la montagne, où ils n'ont rien laissé comme nomenclature. La région qu'ils habitaient — une autre région est désignée par la nomenclature<sup>2</sup> du côté des Portes de Fer où, certainement, il y avait une *branche différente de Slaves* — est définie aussi par les noms des rivières, les seules, qui soient slaves dans la plaine valaque: la Ialomița, avec son affluent, la Prahova, l'Ilfov, le Neajlov et le Glavacioc, alors que les rivières de Moldavie sont en rapport avec des établissements de Slaves du Nord, qui se rencontrent aussi dans le pays des Szekler et dans toute la région orientale de la Transylvanie.

<sup>1</sup> Chez Théophane, p. 417: ὅστε τὰ Σκλαβινῶν ἔθνη διαπεράσαι κολύση.

<sup>2</sup> Voy. Iorga, *Époque et caractère de l'établissement des Slaves dans la péninsule des Balcans*, dans la *Revue hist. du Sud-Est européen*, VII, 1—17 (déjà cité).

Il était question, au fond, d'une revanche contre les Avars eux-mêmes, en ce moment le seul facteur politique et militaire, ce qui est prouvé par le fait qu'aussitôt le Khagan paraît au nom de ses sujets, dont il se servait et dont il mentionne les invasions, car les Slaves vivaient dans des conditions qui ne les forçaient pas à des pillages périodiques. On lui répond que les armées impériales ne sont pas parties contre « les barbares », mais contre les Slaves. Que ceux-ci n'étaient pas considérés comme « barbares », la preuve en est, d'un côté, leur symbiose avec l'élément roman du Nord et de l'Ouest et, de l'autre, le refus de l'Empire de considérer comme perdue cette rive danubienne que Justinien avait si fortement assurée.

A la tête des Slaves, comme avant-garde habituelle des Avars, se trouve un Ardagast, dont le nom est, en ce qui concerne la finale, mais aussi comme racine (voy. Ardaric), goth, « gépide » (si on le veut) voyez Radagaïse et le sens du germanique *gast*. Or cela signifie l'autre symbiose, trop longtemps ignorée, entre les Germains et les Slaves. Mais les Byzantins ont aussi chez eux des Slaves soumis, plus authentiques comme race, et l'un d'entre eux, ce Tatimir, — voy. aussi Tatos à une époque ultérieure —, est mêlé à l'histoire de ces luttes.

Comme Ardagast se prépare à piller, et on conserve l'ancienne expression militaire romaine de *πραιδεύειν*, avec les « multitudes des Slaves », il est surpris pendant la nuit et s'enfuit à cheval sans employer la selle. Maintenant ce sont les Romains qui se mettent à dévaster la « région voisine »<sup>1</sup>.

C'est ainsi qu'ils arriveront jusqu'à un certain « Mousokios », qui est trahi par un Gépide chrétien, et on voit ainsi le Gépide apparaître d'une façon individuelle, et non en groupe, le « roi » lui-même n'étant pas présenté comme celui de sa propre nation, mais, vaguement, comme un roi des « barbares »<sup>2</sup>.

<sup>1</sup> *Τὴν περὶ Ἀρδάγαστον διατέμοντες χώραν*; Théophane, p. 417, Théophylacte Simokatta, p. 253.

<sup>2</sup> *Ibid.*, pp. 257—258 et la place correspondante dans Théophane. Gentzon dans l'armée romaine (Théophane, p. 419; Théophylacte Simokatta, pp. 251, 260, 275) paraît être d'origine gothe.



Fig. 24. — Femmes barbares (Gothes).  
Sculptures du Tropaeum Trajani.

Le caractère chrétien du Gépide renvoie aussi à la symbiose germano-romane dans les régions occidentales, d'où, par l'intercirculation dans l'État avare, a dû venir ce barbare.

Pour arriver à l'autre chef, on passe la rivière, qui ne peut donc être qu'un bras du Danube ou un affluent quelconque du fleuve. Mais rien ne montre que le Danube ait été passé autrement que pour une surprise contre Ardagast. On voit ce barbare festoyant à l'occasion de la commémoration de la mort de son frère, ce qui montrerait des coutumes chrétiennes, qu'on aurait donc empruntées à la religion des associés romans, *si lui-même n'en faisait pas partie*. Et il s'enivre comme plus tard le prince moldave Bogdan, que son adversaire, Pierre Aron, surprend ivre après le festin de Reuseni. De son côté, Tatimir, qu'on avait envoyé avec les esclaves, se laisse étourdir par la boisson. On voit, d'un côté et de l'autre du Danube, une région de vignobles, — et celles de Silistrie (Durostorum), d'origine romaine, ainsi qu'on le voit aussi par les coutumes des vendanges, se conservent jusqu'aujourd'hui chez les habitants devenus, de nom et de forme, des Bulgares. Du reste, les vainqueurs eux-mêmes, qui se sont saisis du « roi », boivent et ils étaient sur le point de subir le sort qu'eut, au XV<sup>e</sup> siècle, les soldats du grand roi de Hongrie Mathias le Corvin pendant la nuit de Noël, à Baia, car l'histoire est pleine de scènes semblables, qui reviennent.

Ce Mousokios de Théophylacte Simokatta<sup>1</sup> et de Théophane<sup>2</sup> porte un nom, qui paraît avoir eu le sens de roi, donné pour ses barbares, mais on a essayé aussi une étymologie germanique<sup>3</sup>. Donc ce ne serait pas un nom propre, mais l'origine de ce terme, évidemment transmis d'une façon défectueuse, doit être cherché dans les langues slaves. Du reste, on trouve aussi les formes Mousougios, qui se réduirait à une prononciation « Mousoui », et Monsougios, donc « Monsoui »; la traduction latine a cependant la forme Musacius. Remarquons

<sup>1</sup> Μουσόκιον τὸν λεγόμενον ὄηγα τῆ τῶν βαρβάρων φωνῆ.

<sup>2</sup> Ἐπιτάφιον γὰρ ἑωρτήν τοῦ ἰδίου ἀδελφοῦ ἐώρταζεν; Théophane, p. 418.

<sup>3</sup> Diculescu, *Die Gepiden*, I, p. 224.



une ressemblance évidente avec la région albanaise de la Musachia, et dans celle-ci l'origine est le nom personnel de Muşat (dont le féminin est Muşa), qui aurait été, au commencement, non pas slave, mais illyre. L'informateur, ce narrateur officiel de la campagne que reproduisent le Byzantin d'Égypte et Théophane, dont le premier n'est pas habitué à ces localités et archaïse, a pu croire qu'il s'agissait d'un nom de simple dignité.

Pour piller à son tour, Priskos revient au cours de l'année suivante dans des localités qu'il connaissait maintenant. On recherche les captifs barbares, dont avaient tant besoin les Romains. Il reçoit l'ordre d'y hiverner, ce qui déplaît à l'armée, qui mettra fin, à cause de ses fatigues et à cause des salaires non payés, à ce règne héroïque : Priskos sera donc remplacé au commandement.

Mais l'armée barbare avait déjà passé le Danube, et de nouveau le Khan apparaît comme maître chez lui, demandant sa part de proie sur ses propres sujets. Elle lui est restituée, les Romains conservant ce qu'ils avaient gagné <sup>1</sup>.

La témérité de telle bande slave, qui arrive, certainement d'après l'incitation du Khagan fourbe, jusque dans les environs de la capitale, force Maurice à envoyer son frère, gravement malade, contre les établissements danubiens d'où étaient partis les pillards, qui agissaient de la même façon que les compagnies que le prince de Valachie, Michel-le-Brave, soulevé contre les Turcs, pourra pousser, à la fin du XVI-e siècle, jusqu'aux portes d'Andrinople.

Le général byzantin Pierre arrive sur le Danube, et, sur l'emplacement de l'ancienne capitale de Théodoric, à Novae, il trouve, *comme s'il n'y avait pas eu quelques années auparavant la prétendue « destruction » avaro*, les habitants qui célébraient la fête de Saint Loup. Il passe à Kouriska, à Asimus (d'où Osma). Il trouve la milice locale avec ses chefs, pareils à ceux que nous avons déjà connus dans toutes les autonomies, en Occident comme dans cet Orient. Ce sont des hommes « bien armés et braves », prêts à combattre à chaque

<sup>1</sup> Il trouvera en Thrace même des Slaves pillant sans être incommodés.

moment <sup>1</sup>. Mais ces qualités ils les ont pour eux seuls, pour la défense locale. Ils refusent donc de quitter la ville et de se fondre dans le gros de l'armée romaine. Lorsque les officiers les menacent, ils se retirent dans leur église et ferment les portes de la ville. Un autre émissaire étant envoyé, un Romain, un « scribon » (le premier avait été le barbare Gentzon), pour convoquer au camp l'évêque, alors les citoyens, « se rassemblant de toutes les maisons » (*πανοικει*), n'hésitent pas à le chasser, et de nouveau les portes de la ville sont fermées, ces portes qui, malgré les Avars, étaient donc encore conservées. Mais, pour montrer à l'empereur leur fidélité, ils en agiront comme plus tard en Thessalie à l'époque des Vlaques d'un Nicolîță, au XI-e siècle : ils souhaitent à grands cris à l'empereur, leur maître, « une longue vie » <sup>2</sup>. Dans ces conditions, Pierre n'a d'autre ressource que de continuer son chemin.

Sur la route, il trouvera *des Bulgares, autres sujets du Khagan*, cette fois des hommes de sa race. Il ne peut pas les vaincre. Et maintenant de nouveau surgit, pour demander des comptes au sujet de cette invasion, l'homme de l'empereur avar : il faut rendre le double du butin pour retenir les forces des barbares.

Les Slaves sont donc abandonnés à eux-mêmes. A la place d'Ardagast il y a maintenant un Piragast, que le traducteur latin de la source byzantine présente comme « Pergast ». Il défend le gué, comme le feront à l'avenir les princes roumains contre les Turcs. *La flotte byzantine garde encore le fleuve* : Piragast est tué d'une flèche. Une nouvelle proie est saisie, pour être en partie perdue dans des régions qui sont présentées, d'une façon précise et compétente, comme « manquant d'eau », ce qui signifierait la marge du Bărăgan. On arrive ainsi à la rivière d'« Ilvakia », et non pas « Ilivakia » (chez le traducteur : Ilicia, Helicia), qui ne peut pas être la

<sup>1</sup> Ἐξόπλησις καὶ ἀνδρεία (Théophane).

<sup>2</sup> Ἐδφήμονν (*ibid.*). — Sont mentionnés aussi Pistos, Zaldapa, Iatros, Laterkion; Théophylacte Simokatta, p. 273. Cf. aussi notre communication au Congrès d'études byzantines à Rome, dans notre *Rev. hist. du S.-E. eur.*, 1937, nos. 1—3.

Ialomița, dont le nom a un tout autre son, mais l'Ilfov<sup>1</sup>. A cause de cet insuccès Pierre est remplacé par Priskos<sup>2</sup>.

Celui-ci revient en 590 à Novae, avec des troupes réduites, répondant aux explications que le Khagan avait exigées, qu'il est venu chasser, il affirme que ces territoires appartiennent à l'empereur. Par le Bărăgan, par le bras de Borcea, où il y a « l'île danubienne », le commandant romain va rencontrer l'empereur avare, qui est descendu de nouveau de son Boudchak dans la Scythie Mineure, du côté de Constantiola, présentée comme étant sur la rive même du fleuve<sup>3</sup>. Au cours de la querelle avec le monarque avare, celui-ci menace de détruire « cinquante cités romaines ». Alors Priskos avance avec ses dromons sur le *Danube roman* jusqu'à Singidunum, où se trouve le centre des barbares<sup>4</sup>. Et le Khagan répondra, au printemps, par une descente en Dalmatie.

Pendant, en 592, le théâtre de la guerre est transporté de nouveau en Scythie Mineure. Les Avars viennent à Tomi, où, pendant les Pâques, le Khagan envoie 400 charrettes de provisions aux Romains affamés, qui répondent par des présents « indiens » : du poivre et des épices, qui trouvent ledit Khagan devant une cité non identifiable, Thermios (que le traducteur confondra avec Syrmium)<sup>5</sup>. *Des centaines de chariots pleins de provisions montrent donc ici une agriculture que ne pratiquaient pas les barbares.*

Les luttes continuent ensuite contre Commentiolus, venu avec des secours. Vaincu jusqu'à Drizipéra, *le général impérial n'est pas accepté par les habitants*. Le cas de Novae se répète donc, sous une forme encore plus grave. Mais par cette action il s'est attiré la colère des Avars, qui brûlent aussi

<sup>1</sup> Théophane, pp. 425—426; Théophylacte Simokatta, p. 279.

<sup>2</sup> Tomaschek voyait dans la rivière « Paspirios », où s'étaient combattus, sur la rive gauche du Danube, les Byzantins et les Goths, un Pazapârâu (!) (« garde d'un ruisseau »); voy. la *Zeitschrift f. österr. Gymnasien*, 1874, p. 147; Théophane, pp. 425—426, Théophylacte Simokatta, p. 258.

<sup>3</sup> Théophylacte Simokatta, p. 288; Théophane, p. 427.

<sup>4</sup> *Ibid.*

<sup>5</sup> Théophane, p. 429; Théophylacte Simokatta, pp. 293—294.

l'église de Saint Alexandre, profanant jusqu'aux reliques du saint. La punition qui atteint les profanateurs a dû être prise, pour ce cas également, dans le récit, fait par les habitants, de la Vie du Saint<sup>1</sup>. Après avoir tué les captifs qui n'ont pas été rachetés, l'Avare admet la frontière du Danube, mais avec un accroissement du tribut jusqu'à 20.000 pièces de monnaies<sup>2</sup>.

La paix est rompue bientôt, du côté de Singidunum et du côté de Viminacium, *qui sont donc encore intactes*. Les combats se livrent ici auprès des gués, le Khagan faisant garder tous les passages par ses fils, qui périssent dans un combat dans lequel interviennent des miracles, comme il est dit dans n'importe quelle autre Vie de Saint. Au-delà de la Tisa les Avars sont surpris au milieu des festins, et les Gépides, autres sujets du Khagan, pâtissent aussi, de même que les Slaves de l'Ouest<sup>3</sup>. *Parmi les captifs il y en a qui sont différents, et, devant les réclamations de l'empereur avare, un ordre de Constantinople arrive pour que les « barbares » seuls soient restitués<sup>4</sup>, donc pas aussi les provinciaux, dont l'existence est attestée de cette façon.*

De là, Commentiolus vient à Novae et cherche à savoir par les vieillards où est la « route de l'empereur Trajan », difficile à suivre à cause du rude hiver. Le commandant perdra beaucoup de soldats sur une pareille voie<sup>5</sup>.

Comme, en 594, les Avars apparaissent du côté des Cataractes aussi, une nouvelle expédition romaine est préparée, et le Khagan doit se défendre en Scythie Mineure, du côté de Constantia. *Maurice envoie de nouveau sa flotte sur le Danube*. Un général connu, d'origine barbare, Goundois (« Goudois »), est envoyé au-delà du fleuve pour y prendre d'autres captifs.

<sup>1</sup> Théophane, p. 431; Théophylacte Simokatta, pp. 297—298. Zlatarski, dans la *Rev. intern. des ét. balk.*, an. II, I—II (2—3), 1936, pp. 368—370, essaie, sans motif, une autre chronologie.

<sup>2</sup> Théophane, p. 432; Théophylacte Simokatta, p. 299.

<sup>3</sup> Théophane, p. 436; Théophylacte Simokatta, pp. 315—318.

<sup>4</sup> Ἀποδοῦναι τῷ χαράνῳ τοὺς βαρβάρους μόνον.

<sup>5</sup> Τὴν ὁδὸν Τραιάνου τοῦ βασιλέως. Voy. aussi Théophylacte Simokatta, p. 320.

Ici encore apparaît une autre population. Le Khagan envoie Apsich avec toute une bande, pour détruire la race des « bateliers qui étaient les amis des Romains <sup>1</sup>. » Ces gens du gué, pareils à ceux qu'on appelait plus tard, après l'an 1000, d'un terme slave, les Brodnics, prouvent de la façon la plus claire la conservation, sur les deux rives, de la population roumaine. Mais ces bateliers ne se laissent pas détruire, et ils passent aux Romains : « ceci ayant été fait, la partie qui était du côté des barbares a passé chez les Romains » <sup>2</sup>. Nous avons déjà vu des centaines de chariots à provisions que le Khagan avait envoyés aux Impériaux. Au bout du règne, de Maurice, qui finira d'une façon tragique, on le voit demander à ce Goundois d'envoyer sans faute des provisions provenant des pillages sur le Danube, pour nourrir la capitale, qui commençait à s'agiter faute de vivres : « qu'on lui envoie les provisions d'hiver du peuple » — *panem et circenses!* — « du pays des Slaves, pour ne pas être forcé de donner aux Romains l'*annona* publique » <sup>3</sup>.

La chronique danubienne que nous avons eue jusqu'ici — et nous ne comprenons pas comment l'excellent rapport militaire reproduit par Théophylacte a pu être qualifié par un chercheur aussi intelligent que l'était certainement Rösler, comme n'ayant aucune valeur et comme présentant seulement « un rassemblement de renseignements mal compris et souvent inintelligibles » <sup>4</sup> — cesse dans la compilation byzantine dont nous devons nous contenter. Mais on trouve, à l'époque où le nouvel empereur, l'Égyptien Héraclius, entreprend en Asie sa longue guerre contre les Perses pour la cause de la

<sup>1</sup> Est mentionnée aussi l'ancienne localité de Carpiana; Théophane, p. 437.

<sup>2</sup> Ὅπως τὸ τῶν ναυτῶν διολέση ἔθνος, ὡς σύμμαχον τῶν Ῥωμαίων.

<sup>3</sup> Τούτου δὲ γενομένου, τῶν βαρβάρων (chez Théophylacte: Ἄρτων!) ἀπόμοιρα προσεβόη τοῖς Ῥωμαίοις; pp. 45<sup>8</sup>—459.

<sup>4</sup> Τὰς χειμερινὰς ἀποτροφὰς τοῦ λαοῦ ἐκ τῆς τῶν Σκλαβίνων χώρας ἀρῶσθαι ὅπως μὴ δημοσίας σιτήσεις ἀναγκασθῆ τοῖς Ῥωμαίοις παράσχεσθαι; p. 442. Des observations pénétrantes de Rösler, *Zeitpunkt*, pp. 110—111. Cf. Kretschmer, dans l'*Arch. f. Phil.*, XXVII (1905), p. 23.

<sup>4</sup> Eine Ansammlung unverstandener und oft unverständlicher Nachrichten; *Zeitpunkt*, p. 96.

croix, la présence sur le Danube du Khan, que cherche à gagner comme allié le Chah Chosroès : « des Avares, des Bulgares, des Slaves et des Gépides »<sup>1</sup>. Quand, plus tard, l'empereur Constans, au nom latin, dans un monde qui a de nouveau des penchants vers la latinité et où on trouve des noms comme Martina et comme celui du nouveau Constantin, ira s'établir à Syracuse et voudra faire de l'ancienne Rome sa capitale, il est bien naturel que *l'on continue à abandonner le Danube à quiconque veut le passer et c'est pour cela qu'il n'y a plus eu de combats*. On ira de cette façon jusque très tard pendant la seconde moitié du VII-e siècle, lorsqu'apparaîtront ces Bulgares<sup>2</sup> dont il sera question dans un autre chapitre.

Mais maintenant la Scythie Mineure est entièrement envahie. Halmyris (« Solmorus »), en rapport avec l'explication du sel marin, sera prise par les barbares qui sont venus sur la glace<sup>3</sup>. Une pareille vie, sans cesse menacée, est prouvée, probablement pour le même VII-e siècle, par une inscription de Marcianopolis, de la part d'un certain Marcel, qui avait été « décarque » dans le *bandus* (ban) de Dudus, lequel commandait en qualité de *comes*, dans un château qui s'appelle Rhouvis<sup>4</sup>.

Si on regarde à la même époque ce qui se passe dans le domaine roman d'Occident, les constatations qu'on recueillerait correspondent à celles de cet Orient où, en 582, on voit des Romains qui s'enfuient avec le trésor de leur ville à Syrmium<sup>5</sup>.

En 603 cessent les inscriptions de Salone<sup>6</sup>, bien que la vie civilisée y continue, la population, qui s'accumule sous les portiques de l'immense palais de Dioclétien, restant en rapport avec la civilisation romaine, des deux côtés, par le

<sup>1</sup> Trad. Zotenberg, p. 535, dans les *Notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque Nationale*, XXIV<sup>1</sup>.

<sup>2</sup> P. 545; cf. aussi *ibid.*, p. 485.

<sup>3</sup> Philostorge, X, 6.

<sup>4</sup> Kalinka, ouvr. cité, c. 284, n<sup>o</sup> 360.

<sup>5</sup> Bulić, *Bull. Dalm.* XXV (1902), pp. 197—212.

<sup>6</sup> *Ibid.*, XXIX (1906), p. 268 et suiv.; chez Jireček, *Gesch. der Serben*, I, p. 95.

moyen de la Mer. C'est un cas extrêmement intéressant, qui montre comment on pouvait vivre, même dans des conditions humaines, sans laisser des traces de vie sur le marbre.

A travers ces victoires et ces défaites, Maurice pourra s'intituler aussi « Anticus »<sup>1</sup>, vainqueur des Antes. On a trouvé des monnaies de lui jusqu'à Kallatis<sup>2</sup>, à une époque où, du reste, le roi goth d'Espagne, Recared, copiait les trients de ce même Maurice, avec le signe « Ma », qui certainement n'est pas « Marsilia »<sup>3</sup>, mais « moneta ».

Au cours de ces expéditions, nous trouvons encore, à l'embouchure de l'Ister, devant celle de l'Olt, l'ancienne Palatiolum<sup>4</sup>. La vie romaine se maintient aussi à Picnus, Cuppae, Taliata, noms faisant partie du même ancien vocabulaire géographique<sup>5</sup>.

Et c'est précisément dans cette région là, à Palatiolum et à Securisca, que se produisit la révolte qui fit du sauvage centurion thrace Phocas un empereur, ce qui assurera la paix à la *Sclavinia* danubienne<sup>6</sup>.

Une longue inscription<sup>7</sup>, qu'on a trouvée près du village de Soliman-Chioiu, parle d'un pont, d'une attaque à Constantia et d'un « grand verger » (?), d'une frontière fixée entre les cités, mais surtout des Slaves qui sont sous « l'empereur » et « d'autres Slaves non soumis », de « captifs (?) », de stratèges, de chrétiens, de « tourmarques, de spathaires, de comtes », de « d'âmes contre des âmes »<sup>8</sup>.

<sup>1</sup> Gasquet, *L'Empire byzantin et la monarchie franque*, Paris, 1888, p. 192.

<sup>2</sup> Tafrali, *Rev. Arch.*, XXI (1935), p. 290.

<sup>3</sup> Victor Langlois, *Rev. Arch.*, V, p. 603. Cf. Mionnet, *De la rareté et du prix des monnaies romaines*, Paris, 1815, p. 491, et Eckhel, ouvr. cité.

<sup>4</sup> Théophylacte, pp. 322, 324.

<sup>5</sup> Cf. Rösler, *loc. cit.*, pp. 112—113.

<sup>6</sup> La large carte de l'Empire décrite éloquentement par Rösler est, de fait, la vraie; *ibid.*, pp. 114—115. Il observe aussi que la «*Sclavinia*» attaquée un siècle plus tard par l'empereur Constans n'est pas celle du Danube; *loc. cit.*, pp. 117—118. Il s'agit certainement de celle de Macédoine.

<sup>7</sup> Il y a seulement un b.

<sup>8</sup> Skorpil, dans les *Arch.-ep. Mitt.*, XIX, p. 245. Voy. aussi celui de Madara; *ibid.*, p. 248.

Mais une *Romania* est mentionnée d'une façon documentaire, plutôt dans le sens populaire, vis-à-vis du territoire avaro<sup>1</sup>. *Si les armées avares, marchant contre Constantinople, prennent, venant de Pannonie, la route le long du Danube et de la côte de la mer scythe*<sup>2</sup>, c'est que là on peut trouver de quoi vivre et quoi piller.

Dans ces continuels conflits, sur les deux rives, restées inséparables, du Danube, *la Transylvanie seule n'avait joué aucun rôle*. Les Avars n'ont que faire de cette région. Leur vie de peuple de steppe ne peut pas s'habituer à la nouvelle façon de se nourrir qu'imposent les conditions géographiques de cette province. De leur côté, les Slaves n'ont rien à chercher dans cette direction. Ils essaieront bientôt, sur deux lignes: celle de la Scythie Mineure et celle de Durostorum, d'un côté, et, de l'autre, celle des Portes de Fer, la route qui mène à la proie impériale des Balcons. *Il faut admettre donc la formation de ce côté de Romanies isolées, avec des chefs qui, reconnaissant au fond l'autorité de l'empereur et, peut-être, de forme, celle du Khagan, seront des ducs de système romain, avant de prendre le titre slave de voévodes*. Voilà encore une répartition sur le territoire roumain, qui se produit d'elle-même, comme aussi à l'époque si lointaine du bronze.

Certaines conclusions se détachent nettement de l'examen de toutes les sources contemporaines. Des Slaves étaient venus de la steppe, ancêtres des Russes d'aujourd'hui, qui, sans s'établir et vouloir créer un État, occupaient certainement la Moldavie actuelle. Bien différents sont les Slaves de la steppe valaque.

Donc, environ 3000 ans après l'époque préhistorique, ce monde en deçà du Danube se partage de nouveau en deux. D'un côté, la région qui s'ouvre vers la steppe, vers l'Asie, vers ce monde royal qui s'est transporté aussi sur le Danube moyen. De l'autre côté, dans les régions où on a

<sup>1</sup> Brunšmid, dans l'*Eranos* de Vienne, 1893; *Byz. Zeitschrift*, III (1894), p. 222.

<sup>2</sup> Jireček, *Gesch. der Serben*, I, p. 85.



constaté, en regard de la civilisation ukraïno-moldavo-szekler de Cucuteni, un autre monde, dans les districts actuels d'Ilfov et de Vlaşca, ayant des prolongements vers l'Ouest, un monde populaire plus modeste. Et, d'une façon tout aussi nette, on distingue aussi, vers Syrmium et Singidunum, le coin olténien, d'une autre orientation et d'un autre caractère. Mais dans la plaine valaque il y a cette « démocratie » dont parle aussi la source byzantine, alors que, du côté occidental, se maintient le rapport avec le monde où les Avars, nichés dans la Puszta, étendent leur domination réelle et leur rayon d'influence redoutée, de ce Syrmium et de ce Singidunum, enfin conquis par eux, jusqu'en Dardanie.

Mais dans ces régions il y a aussi le rapport avec ce courant slave, parti de la Pannonie elle-même, où des Slaves ont pu être attirés et colonisés par l'État parasitaire des Avars eux-mêmes, comme l'avait fait jadis Attila pour les colons romains. C'est ce courant qui envahit l'Occident de la Péninsule des Balcons, par-dessus une population profondément romane, vivant dans la montagne comme pâtres, comme agriculteurs dans les vallées, sur la rive de la mer comme citadins.

Dans cette contrée de Dalmatie, se passera donc un processus de plusieurs siècles qui, dans des conditions un peu différentes, se rencontre aussi en Grèce, comprise elle-même dans ces « *Sclaviniae* » de *légalité impériale*. Le chef croate domine jusqu'en marge des cités qui, denses, bien peuplées, riches, se nourrissent du commerce sur une mer d'ancienne civilisation. La cité envoie à ces chefs des dons et les accepte à l'occasion d'une visite, leur accorde même quelquefois un domicile, leur écrit pour les flatter, *mais ne les laisse pas entrer dans la « Romanie » citoyenne*. Celle-ci se slavise, *mais seulement d'elle-même, au cours des siècles*. Et de même, alors, elle sera slave comme langue, mais jamais jusqu'à nos jours comme esprit, la marque latine ayant été apposée une fois pour toutes sur l'illyrisme et l'hellénisme du commencement.

Quoi qu'il en soit, il ne faut pas voir des *États* slaves en lutte avec l'Empire, mais seulement, dans ces régions où Priskos combat les Avars, de petits seigneurs locaux poussés

par les barbares touraniens; ils commandent de ce côté-ci aux gués importants, en rapport aussi avec la présence des Avars dans la Scythie Mineure.

Mais ces luttes avaro-slavo-roumaines nous ont permis de constater l'existence d'une vie restée encore purement romane un siècle avant l'invasion bulgare, dans les cités de la rive droite, Zaldapa, la Novae de Théodoric, Aquae, Securisca, Palatiolum.

Ces villes vivent sous la protection des saints locaux, comme en Dalmatie, étant conseillées moralement et défendues militairement par des évêques pareils à St. Séverin. Dans ces cités l'empereur est reconnu, acclamé, mais on n'admet ni les hauts dignitaires, ni les officiers impériaux, bien qu'on offre dans le voisinage le secours de leur milice.

S'il est question d'être occupés par les Impériaux, ils feront la même chose que les citoyens italiens du Sud envers les Normands: ils feront sonner le beffroi, ils convoqueront le ban et monteront sur les murs.

Il en est ainsi en Scythie Mineure aussi, où le prince est, de fait, l'évêque de Tomi, qui a empêché l'établissement durable de n'importe quel autre évêché rival. Tous les efforts des Avars pour gagner la cité n'aboutissent pas. Dans ces régions il est question seulement d'un hommage des autonomes envers le puissant empereur touranien. A l'Ouest, Viminacium elle-même ne paraît pas s'être soumise aux Avars. Car c'est par là que les Byzantins attaquent les barbares, passant à travers les marécages de la confluence de la Tisa.

*Mais c'est aussi l'époque où ont été rejetés vers l'Ouest ces éléments roumains pastoraux qui se rencontrent jusqu'en Moravie, jusqu'en Croatie et en Bosnie (à Posega), où ils se sont slavisés, non sans laisser certaines traces dans les noms propres, et même des termes en rapport avec leur profession*<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Voy. aussi Katancsich, ouvr. cité, p. 157. Chez les Serbes on trouve des noms roumains comme Opăritul (L'Échaudé), comme Cincu. D'où viennent (et non pas de *cinci*, cinq) les Cincoulovitch de Raguse; Jireček, *Staat u. Gesellschaft*, III, p. 29. Sur de pareils cas nous reviendrons dans le dernier chapitre de ce volume.

Dans cette situation, vers l'an 600, l'armée « romane » est une des bases. Formée de provinciaux, elle porte avec elle, d'un bout de la Péninsule à l'autre, le romanisme. Cela ne suffit pas encore, mais, dans les scènes populaires de la première révolte contre Maurice, à laquelle succéda celle de Constantinople, les soldats tirent au sort le nouvel empereur Phocas, « un des commandants de la province de Thrace »<sup>1</sup>.

Dans la *collatio Maximi cum Theodoro episcopo*<sup>2</sup>, lorsqu'on expose les discussions qui eurent lieu selon la coutume de Byzance entre le clergé et tel ermite, on voit que l'armée est consultée même pour des questions de théologie, ainsi que les chefs, les *priores bandorum* (le français *ban* ; l'origine est germanique : *Band*), comme dans ces villes de la rive droite du Danube dont nous avons parlé. Ces chefs de bans viennent au devant d'un pareil ermite persécuté par le monde officiel, par les évêques, par les consuls de Constantinople, pour lui demander s'il est vrai qu'il a médité contre la Sainte Vierge.

Il faut noter aussi ceci : d'après le chroniqueur égyptien Jean de Nikiou, contre Maurice se seraient levés aussi les « gens de Thrace »<sup>3</sup>.

<sup>1</sup> Théophane, p. 538.

<sup>2</sup> Mansi, ouvr. cité, XI, c. 58.

<sup>3</sup> *Bandos* aussi chez Suidas, *sub v.*

## CHAPITRE IV

### INFLUENCES SLAVO-ROUMAINES

Qu'est-il résulté de ce long contact entre les Slaves et l'élément roman qu'on peut maintenant appeler roumain ?

La différence entre Serbes et Bulgares, les deux formes des Yougoslaves, vient de leur façon de s'initier au romanisme *avant* de passer le Danube.

Chez les premiers, avec l'amollissement du *l*, avec le penchant vers les voyelles claires, avec la sympathie pour les formes en *o* et *oa*, ceci sans nous arrêter sur la syntaxe totalement différente, nous voyons l'influence de la langue romane du Danube moyen, qui était aussi profondément influencé par le *fonds celte* à sa base. Aussi certains traits d'esprit des Serbes viennent de leur mélange avec cette race celte, d'élan et de caprice. En échange, ceux des Slaves qui arriveront à être intitulés Bulgares d'après la domination de cette bande de Turcs qui les a conquis, ont été cultivés au point de vue roman par l'élément roman du Danube inférieur, et non après leur descente en Moesie, mais pendant le stage, assez long, ainsi que le prouve la nomenclature restée, qu'ils ont fait au Nord du fleuve.

Les Serbes viennent dans les Balcons après que le phénomène de la transformation du *a* clair dans l'ancien slaven en *ǎ*, c'est-à-dire *a* couvert, s'était terminée. Ceci signifie que le passage des premiers Slaves est de beaucoup antérieur ou que *ces derniers ont apporté du contact avec les Romains, héritiers de Thraces, un changement phonétique qui n'est pas dans l'esprit de leur propre langue*. Mais il faut reconnaître que certaines traces de *ǎ* dans les documents serbes prouveraient aussi une influence tardive, pendant le

XIV-e siècle, ainsi que, du reste, une ancienne influence italienne pourrait être admise dès le début pour la clarification de la voyelle chez les Slaves de l'Ouest, venus de Pannonie, où, cependant, il n'y avait pas le phénomène d'obscurcissement de l'*a* chez la nation de base. En effet, dans le Tyrol, l'allemand est amené à transformer en voyelle claire la finale *er*: *bu*a pour *Bauer*. A côté il y a chez les Serbes aussi une clarification de l'*e*: *dead*, *diad* devenant *ded*<sup>1</sup>, ainsi que nous l'avons déjà remarqué dans le premier volume.

Après ces observations concernant les deux courants slaves dont l'action sur le roumain doit être nettement fixée de cette façon<sup>2</sup>, venons aux rapports existant entre Roumains et Slaves pendant l'ère nouvelle qu'ouvre l'empereur Héraclius au commencement du VII-e siècle, avant d'arriver aux échanges culturels définitifs.

Les diminutions et les remplacements de population comme résultats des guerres ne sont pas une chose qu'on ne retrouverait pas dans les Balcons.

« Avant le VII-e siècle », dit Jireček<sup>3</sup>, « on ne peut pas constater des établissements durables, consolidés (*ständige, zusammenhängende*) de Slaves au Sud du Danube ».

Mais, en l'absence des armées impériales occupées par la croisade en Orient asiatique, les barbares peuvent faire tout ce qu'ils veulent. Héraclius a préféré les établir d'après la tradition de Théodose. *Mais seulement une bande après l'autre, sur une place après l'autre, sans aucun pacte avec un chef, lequel était, du reste, inexistant et, chose de la plus grande importance, sans leur accorder un emporium aux frontières, sans leur payer tribut et sans leur demander des obligations militaires.*

Chez Constantin le Porphyrogénète, qui parle de la Dalmatie<sup>4</sup>, la formule: « tout le pays a été asservi et est devenu

<sup>1</sup> Jireček, *loc. cit.*

<sup>2</sup> Voy. aussi Jireček, *Staat und Gesellschaft*, p. 27. Seulement par le Monténégro et par Cattaro il y a des pénétrations de la voyelle obscurcie; *ibid.* Voy. aussi Rešetar, dans l'*Archiv für slavische Philologie*, XVI (1894), p. 347.

<sup>3</sup> *Das christliche Element*, p. 8, note 1.

<sup>4</sup> *De them.*, II, 6: Ἐσθλαβῶθη δὲ πᾶσα ἡ χώρα καὶ γέγονε βάρβαρος.

barbare » — asservi et pas « slavisé » —, malgré le double sens du « sclavus », n'a guère un sens de langue ou de race, mais de simple dépendance. *Pour la première fois, l'Empire déclarait officiellement qu'il avait renoncé à une partie de sa domination, même s'il ne le fait pas sous la forme politique.* Mais la « slavisation » est de même plutôt un « esclavage », et *il est question de barbares en général, non de tels barbares et de leur État.*

Si la pénétration slave s'est faite si facilement <sup>1</sup>, ce fut aussi à cause de la continuelle raréfaction de l'ancienne population par le service militaire. Mateescu l'observait pour les Thraces déjà à l'époque romaine : « Alors que, pendant les dernières années de la République et les premiers siècles de l'Empire, Rome avait exploité les fils de cette nation prolifique pour des services journaliers, comme esclaves ou comme gladiateurs et athlètes, pour les fêtes sportives ou inhumaines des habitants de la capitale, maintenant, en pleine époque impériale, Rome dégarnit de cette jeunesse les champs et les collines, les montagnes et les vallées, contenus entre l'Asie et le Margus à l'Occident, l'Égée et la Mer Noire au Sud et à l'Est, les Carpathes septentrionales au Nord. Sans doute beaucoup d'autres nations barbares soumises à l'Empire ont été épuisées par les recrutements incessants, mais, pendant tout un siècle, à partir de la moitié du II-e siècle jusqu'à l'abandon de la Dacie, le poids de l'appui militaire de l'Empire est supporté surtout par ces provinciaux des régions thraces, et les inscriptions de presque tous les corps militaires prouvent abondamment le fait que nous faisons ressortir ». Du reste, il observait que « cet élément militaire avait servi comme mercenaires à tous les grands condottières et à tous les États de l'Orient, commençant par Troie, continuant avec Athènes et finissant par les Ptolémées d'Égypte et tous les rois hellénistiques <sup>2</sup>. » La même chose s'est passée aussi pendant les premiers siècles de l'époque byzantine avec l'élément roman et roumain formé à la même place et sur la même base.

<sup>1</sup> Pour les incursions des Serbes dans les Balkans, Jireček, *Geschichte der Serben*, I, p. 81 et suiv.

<sup>2</sup> Dans l'*Ephemeris dacoromana*, I, pp. 181—182.

De la place a été faite ainsi pour de nouveaux hôtes.

Mais nous avons dit qu' Héraclius n'a pas donné un statut à ceux-ci, aux *Slaves*<sup>1</sup> comme tels, mais aux bandes errantes dans lesquelles il voyait peut-être un moyen de rajeunir par-ci, par-là une population diminuée par suite des dévastations des Avars, *du passage sur la rive gauche, produit, comme sous Attila, par la rivalité des Avars avec les Byzantins, dans cette grande occupation de l'époque qui s'appelle, en gréco-latin: πραιδέειν.*

Donc, par des pactes spéciaux, uniquement locaux, comme *πακιώται*<sup>2</sup>, comme fédérés, les Slaves ont été établis par l'Empire, échappant maintenant aux Avars et n'en étant plus réduits à servir leur politique, au moment où Héraclius était pris par sa grande croisade contre les Perses, et c'est ainsi qu'est mort l'Empire thraco-mœse des deux rives du Danube.

Mais maintenant aussi les Slaves apparaissent avec un caractère guerrier<sup>3</sup>, bien que les Avars ne les eussent plus poussés en avant.

Les Romains, qui sont présentés sous ce nom par les sources, apparaissent fuyant et ayant abandonné leurs champs et leurs cités<sup>4</sup>. Le chroniqueur du moyen-âge dalmate, ce compilateur qu'on appelle le « Presbyter Diocleas », présente les « chrétiens » qui se réfugient « sur les cimes des montagnes et dans des endroits fortifiés, châteaux et autres murs qu'ils avaient pu élever »<sup>5</sup>. En Dalmatie l'apparition des Slaves

<sup>1</sup> Voy. Diehl, dans Louis Olivier, *La Bosnie et L'Herzégovine*, Paris, s. an, p. 63. Pour les pillages des Slaves aussi Jean d'Ephèse, chez Zlatarski, *loc. cit.*, p. 367.

<sup>2</sup> Ce fait est observé aussi chez Théophane et dans *De administrando imperio* de Constantin le Porphyrogénète, par Rösler, ouvr. cité, p. 118, note 1. Il s'appuie aussi sur l'étude de Dümmler, *Ueber die aelteste Geschichte der Slaven in Dalmatien (549—928)*, dans les *Sitzungsberichte* de Vienne, XII (1856) (cité).

<sup>3</sup> Voy. Jireček, *Geschichte der Serben*, I, p. 107. Des tentatives contre les villes dalmates; *ibid.*, p. 53.

<sup>4</sup> Pour la colonisation des Slaves en Dalmatie, les passages du Porphyrogénète (voy. surtout pour Salone, *De adm. imp.*, c. 29) et chez Jung, *Rom. Landschaften*, p. 453, note 2.

<sup>5</sup> P. 288.

comme ennemis amena ainsi la séparation en trois catégories de l'ancienne population : le pâtre dans la montagne, le citadin entre ses murs, l'agriculteur s'étant dénationalisé lorsqu'il n'est pas établi dans une île. Des noms de cimes comme Viitor et Durmitor dans le Monténégro viennent de ces pâtres, de même que Corona, Cornetul, Loretul, Cormata et Cormatura et, chez Jireček : Cercel ou Circil, Cârnul, Ciorul, surtout Gurgulat, à côté de Sofia (Gurguiatul), Crujul, Banişor, Creţul, Orbul, Mârul, Corbul ou aussi, chez Weigand : Murgaş, Rugulet (de *rug*, églantier), Păsărel (en rapport avec le nom des oiseaux), Văcărel, Puliofci (chez les Roumains de Macédoine de *puliu* = *puiu*, poulet), puis Puraiţa, Strâmţi, auxquels Skok a ajouté Pirlitor <sup>1</sup>, et une série de mots ayant comme racine *bărbat*, *bun*, *liga*. Mais l'étendue pastorale a été jadis beaucoup plus considérable, ainsi que le montrent des noms comme Starivlach (« l'ancien Vlaque »), (près d'une « Romania ») <sup>2</sup>. Des noms personnels anciens se conservent encore, comme Neagul, Dracul, Gradul, Radul, Vladul, l'article se conservant jusqu'à aujourd'hui. Quelquefois, comme dans Ursulovaţi, un suffixe slave s'est ajouté <sup>3</sup>.

Ailleurs, le même Jireček mentionne d'opiniâtres traces romanes « dans toute la région de montagnes entre la Nichava, la Strouma supérieure et l'Isker » : Herul (Le fer), Bănişor (Le petit ban), Creţul (Le frisé), Borbulovici, Viturci, et, dans la « Sredna Gora, entre Zlatitza et Philipopolis » : le verger Ursuliţa, Poiana, Creţul, les points Dâlbochi, Vale, Cerbul, une petite rivière Mârul (Le pommier) <sup>4</sup>. Nous avons déjà remarqué qu'un Dulcissimus, sur une inscription grecque, était évêque à Durostorum vers l'an 600 <sup>5</sup>; un *numerus dacicus* servait alors à Rome <sup>6</sup>.

<sup>1</sup> Jireček, *Morlaken; Geschichte der Serben*, I, pp. 155—156.

<sup>2</sup> *Zeitschr f. rom. Phil.*, XXVIII, pp. 551—553.

<sup>3</sup> Jireček, *Staat und Gesellschaft*, I, p. 25, note 2; Cvijic, *Geographie, passim*. D'autres noms roumains chez Jireček, *loc. cit.*, p. 25.

<sup>4</sup> Dans les *Arch.-ep. Mitt.*, X, pp. 51—52.

<sup>5</sup> Kalinka, ouvr. cité, n° 361.

<sup>6</sup> Diehl, *Exarchat de Ravenne*, p. 198.



De cette façon se sont créés deux langues différentes : le dalmate, aujourd'hui inexistant, bien différent du roumain, et qui a survécu jusqu'à hier dans son dernier refuge, l'île de Veglia <sup>1</sup>, où il a été recueilli, — et on a l'ancienne expression de « Paganía » dans la compilation du Porphyrogénète <sup>2</sup> chez les indigènes romans qui vivaient près des Romains nationaux des villes, que ce compilateur sépare de la façon la plus nette des *Ρωμαίοι* politiques en général.

Les rapports avec l'Occident se conservent aussi en entier. Le Pape Jean VI, originaire de ces régions, envoie un ambassadeur spécial pour apporter, en 640, les reliques restées dans les églises pillées, non seulement en Istrie, mais aussi en Dalmatie, et pour racheter les captifs <sup>3</sup>.

Si en Occident l'empereur Héraclius donne l'ordre (*jussio principum, sacrum rescriptum dominorum principum*) aux chefs slaves de ne pas troubler les provinciaux qui sont abrités dans le Palais de Dioclétien à Salone <sup>4</sup> (ἡ πάλαιον, Aspalaton, chez Constantin le Porphyrogénète), les vingt-cinq tribus slaves qui s'étaient fixées d'abord sur la rive gauche du Danube et que mentionne l'historien arménien Moïse de Khorène <sup>5</sup>, ont dû, elles aussi, pour autant qu'elles ne dépendaient pas des Avars, se trouver dans de semblables relations avec les Byzantins, sauf le cas où elles avaient des attaches en même temps avec le « Tzar » de Constantinople et avec le Khagan.

Mais nous avons un témoignage admirable concernant les vrais rapports avec les indigènes, dans toutes ces régions.

D'après Michel le Syrien, chroniqueur arménien du XI<sup>e</sup> siècle, mais employant d'anciennes sources qu'il a conservées

<sup>1</sup> Voy. *Zbornik za nas život*, IV (1904), p. 625 et suiv. Pour la langue « romane » de Drivasto, Dulcigno, Antivari et Cattaro, Jireček, *Staat und Gesellschaft*, I, p. 26. Cf. Philippide, dans les *Conv. Lit.*, 1900, p. 102 et suiv.

<sup>2</sup> *De adm. Imp.*, ch. 33.

<sup>3</sup> Thomas de Spalato, *Hist. Salomitana*, ch. VIII; Lucius, I, IX.

<sup>4</sup> Thomas de Spalato, ch. IV. Cité d'abord chez Jireček, *Serben*, I, p. 104.

<sup>5</sup> D'après la traduction de Prakanov, dans le *Journal du Ministère de l'Instruction Publique* russe, mars 1883, p. 26, Jireček, *Serben*, I, pp. 102—103.

intégralement, apparaissent « les Sglaves », « sans armes, sans chevaux et sans vêtements ». A Thessalonique ils se saisissent des chevaux impériaux, des armes et des maisons des ouvriers employés aux arsenaux. Ils demandent qu'on leur permette de s'établir dans la ville de « Sermi » (Thermai), mais l'empereur Tibère attend un secours longobard. A la fin, on leur accorde cette ville, mais à condition d'en conserver les habitants. Or, en arrivant, les barbares trouvèrent ces habitants si affamés qu'ils durent faire un acte d'humanité, leur distribuant du pain et du vin, car dans leur misère ils n'avaient plus ni chiens, ni chats, la famine les ayant pendant longtemps contraints de se nourrir de ces animaux. « Ils mangèrent le pain avec une si grande avidité qu'ils en moururent. » Puis, les survivants sont chassés par les Slaves, qui restent dans la ville pendant un an, jusqu'au moment où un incendie imprévu éclate. « Alors, ils abandonnèrent la ville et s'en retournèrent dans le pays, convaincus que Dieu les chassait de la nouvelle demeure qu'ils s'étaient choisis <sup>1</sup>. »

Nous considérons aussi comme extrêmement intéressante la conservation du nom de Petra dans la traduction slave: Camena, pour une localité de Dobrogea, petit village où jadis les magistrats avaient construit leurs « petits bains » pour « l'hygiène de l'endroit ». Elle correspond aux doublets ultérieurs roumano-slaves de Chiojdu Mare = Stari Chiojd (voy. Chiojdu Mic), Valea Seacă = Sohodol, et on pourrait trouver aussi d'autres cas pareils. Dans ces derniers il est cependant question d'une influence de la chancellerie slave, comme à notre époque l'a essayé une bureaucratie latinisée, transformant le nom de Târgoviște en Târgul Vestei, alors que, de l'autre côté, il n'y a que le contact populaire venu par des infiltrations passagères. En Grèce, les Slaves ont agi de même, ajoutant à Tripolis le suffixe *-itza* pour former Tripolitza.

Le système des autonomies locales, avec des *domini* dont viennent les *domni* des Roumains, n'a pas disparu non plus.

<sup>1</sup> *Revue Asiatique*, 1848, pp. 298—299.

Ainsi, comme un reste du passé romain a dû exister depuis longtemps dans cet « archon de la Dioclée »<sup>1</sup> qui est pour les Slaves un « joupán », le chef de la « joupá » (le mot n'est pas slavon, et nous l'avons rapproché de celui de Diuppaneus), qui se trouve aussi dans une inscription au XI-e siècle. Et, si chez Constantin le Porphyrogénète il y a l'affirmation que seulement sous l'empereur Michel, donc au IX-e siècle, les Romains de Dalmatie sont devenus « autonomes »<sup>2</sup>, il peut être question seulement de leur déclaration qu'ils n'entendent plus prendre conseil de l'Empire; envers les barbares cependant, l'autonomie a existé sans doute dès le commencement. Du reste, les influences de romanité ancienne et durable sont si puissantes dans ces régions dalmates, que Tomislav, chef des Croates, est intitulé dans les actes du synode de Spalato: *rex*, mais aussi *consul*<sup>3</sup>. Et le plus ancien document slave, celui de Trpimir, est rédigé en latin<sup>4</sup>.

La pénétration slave s'est arrêtée à l'Est dans les Balkans, alors qu'à l'Ouest elle arrive jusque dans la Chalcidique, « des Vlaques » comme les Rinchines et les Sagoudates, à côté des Dragovites, allant jusqu'à Thessalonique, avec leur chef Terbound<sup>5</sup>, et le métropolitain de Philippopolis est exarque pour toute l'Europe et la Dragovitie<sup>6</sup>.

Mais entre la Serbie et la Bulgarie il y a une grande différence même en ce qui concerne le traitement de l'élément

<sup>1</sup> *Rev. Arch.*, II (1883), p. III.

<sup>2</sup> *Ἐπὶ Μιχαήλ του δὲ Ἀμωρόγιου τοῦ Τριαντοῦ οἱ τὰ τῆς Δαλματίας κάστρα οἰκοῦντες γερύνασιν αὐτοκέφαλοι, μήτε τῷ βασιλεῖ Ῥωμαίων, μήτε ἐτέρῳ τινὶ ὑποκείμενοι.*

<sup>3</sup> Schafarik, ouvr. cité, II, p. 290, note 3.

<sup>4</sup> Dümmler, *loc. cit.*, pp. 46—47. Des combats pour la « slavonica lingua » (on demande un privilège romain); *ibid.*, p. 71. Cf. *ibid.*, p. 353 et suiv.

<sup>5</sup> Bury, *Later Roman Empire*, I, pp. 337—338.

<sup>6</sup> Voy. Pič, *Abstammung*, p. 44. Cf. Tafel, *De Thessalonica*, chez Pič, *loc. cit.*, pp. 45—46 (aussi d'autres tribus: les Smolènes, les Naïounites, les Vélézérites (Bélézérites), les Verzites), qui ne nous intéressent pas; mais partout la tribu est à la base de l'ancienne vie provinciale. Pour l'établissement des Slaves en général, voy. Bury, *Later Roman Empire*, II, p. 274 et suiv. — Pour leur extrême limite au Sud, Albert Thumb, *Die ethnographische Stellung der Zakonen*, dans les *Indogerm. Forschungen*, IV (1894), p. 195 et suiv.

antérieur. Il a été submergé chez les Serbes, avec de très rares preuves de remplacement pacifique, comme dans le doublet Buna-Blagaj<sup>1</sup>, alors que chez les Bulgares il peut être question seulement d'une couche superficielle. Ce que nous venons d'appeler « submersion » est avéré non seulement par la disparition de l'ancienne nomenclature romane, si riche et si suivie dans les noms des localités, pour être remplacée par des finales en *-atz* (Krouchévatz, Kragouiévatz, Lescovatz), en *-intza* (Vlasotintza, la racine venant des Vlaques roumains de cette région), en *-itza* (Doubnitza), en *-evo* (Oriévo), en *-ovo* (Kladovo), en *-ina* (Bilina), en *-an* (Kroupan), en *-itch* (Kosiéritch, Kousitch, pour des tribus de caractère albanais), en *-evo* (Koutchévo), en *-ine* (Négotine), en *-ava* (Trnava), mais aussi pour la montagne, qui est partout une *planina*, et pour les rivières, dont les noms finissent en *-ava* (Nichava, Réchava) et en *-itza* (Veternitza, Iablanitza). Mais des noms comme *Vlasa* signifient que des pâtres avaient conservé leur ancien caractère roman, et Pirote pourrait venir d'un *Piretum*<sup>2</sup> (région de poiriers).

On crée donc partout plusieurs Esclavonies<sup>3</sup> (pour les Roumains: des *Şchei*), qui n'écartent pas cependant l'existence parallèle de « Romanies », les unes et les autres étant en dehors de l'autorité immédiate de l'Empire.

Un dilettante intelligent de philologie, qui connaissait directement par ses voyages vers 1840 tout le Sud-Est européen, le Vénitien Marco Antonio Canini<sup>4</sup> affirme que les Albanais appellent les Bulgares *Chtchia*, *Chtchiaou*, et il semble qu'il n'y a pas confusion avec le terme roumain. *Les Albanais auraient donc eu, par les Roumains, leur premier contact avec les Slaves*. Leur pays même s'appellerait, d'après cet écrivain italien, *Chkiéouia* (qui correspond à la *Şcheia* des Roumains).

<sup>1</sup> Voy. Jireček, *Geschichte der Serben*, I, p. 118.

<sup>2</sup> La disparition des noms romans en Serbie, si profondément romane sous Justinien, explique du reste la disparition des noms correspondants dans la Dacie elle-même.

<sup>3</sup> Voy. Jireček, *Staat und Gesellschaft*, I, p. 1 et suiv.

<sup>4</sup> *Etimologico dei vocaboli italiani di origine ellenica*, II, Turin, 1865, p. 763.

Si la slavisation dans les conditions présentées par Michel le Syrien s'est faite rapidement surtout dans cette partie occidentale de la Péninsule des Balkans, l'élément paysan, qui n'a pas été détruit, mais, ainsi que nous le disions, recouvert seulement et accoutumé à une nouvelle façon de parler, comme pour ces « Latins », ces anciens « Romains » que le prêtre de Dioclée reconnaît dans les Morlaques de son époque<sup>1</sup>, *la vie romane dans les cités protégées par les saints se conserve entre les murs, sous la forme de républiques populaires, le long de tout le moyen-âge*, reliées par la Mer à l'Italie. Telle est la situation dans les anciens centres illyres hellénisés, puis romanisés: Raousion, Raguse, près de l'ancienne Épidauré, Antivari, — en face Bari, nom plus récent —, Dulcigno, avec une ancienne racine illyre, Cattaro, Risano, avec leur « marine », leur plage, qui s'appelle près de Raguse: Stagno, *εις τὴν ἄμμον* (« au sable »; tout près, le Canale italien, qui est Konavle, le marché à chevaux des Slaves)<sup>2</sup>, et avec la rive (*ἡ στερεὰ*, Starea, terre ferme). La permanence romane sera plus faible sur le littoral au Nord de Dyrachium (Durazzo), par dessus Iader (Zara), jusqu'à la « rivière de Saint Vit » (Fiume) et au rhétique Tergestum (Trieste). Nous avons dit qu'une langue romane se développera dans ces régions, à côté de celle, roumaine, « vlaque », des montagnards.

La slavisation des Balkans s'est produite, d'un côté aussi par l'usure de l'élément romain sur la rive droite du Danube, mais, d'un autre côté, par l'évolution continue vers la liberté sociale sur l'autre rive. Nous avons montré comment Thémistius et Salvien présentent la preuve des souffrances des contribuables sous le régime romain. Ce même phénomène de passage se rencontre aussi plus tard, lorsque le paysan roumain de la Transylvanie orientale, mais aussi le Szekler, ont cherché un séjour de liberté, dès l'époque la plus ancienne,

<sup>1</sup> Latini qui illo tempore Romani vocabantur, modo vero Morovlachi, hoc est Mauri Latini, vocantur.

<sup>2</sup> Voy. aussi Savoulenti kanal in (et pas « manolion ») dans les Balkans, Théophylacte Simokatta, pp. 89, 248.

en Moldavie ou comme ces Roumains qui s'en sont allés en Serbie pour le même motif, et comme des Valaques ont préféré la Dobrogea pour éviter la tyrannie du grand propriétaire et sont allés jusqu'à s'opposer aux armées d'invasion commandées par un prince de leur race, Radu Șerban, au commencement du XVII<sup>e</sup> siècle.

Désormais les Slaves seront un matériel humain dont on pourra faire l'usage que désire, soit Byzance, soit des éléments hunns, comme les Bulgares, soit l'Église latine sur l'Adriatique ou les chefs vlaques et albanais de ces mêmes régions <sup>1</sup>.

Si à l'époque de Justinien nous avons assisté à une résurrection du latinisme dans les Balkans, à une organisation d'Église qui était destinée à le protéger, ceci était dans le sens général de la politique du nouvel Auguste. A la fin du même siècle, la vie des cités florissait sur la rive droite du Danube soumise à la hiérarchie ecclésiastique de la Justiniana Prima, alors que, de l'autre côté du Danube, les Slaves mêlés aux indigènes vivaient surtout dans les régions de marécages, comme dans cet Ilfov que l'écrivain byzantin appelle « Ili-vachia ». Mais, bientôt, ils se dirigent peu à peu vers l'Ouest, laissant la place libre, et on peut bien comprendre qui est resté dans l'ancienne région.

Mais Héraclius ne réussit pas dans sa croisade contre les Arabes, pour laquelle il avait abandonné le Danube, et il est revenu complètement épuisé. De ce fait s'est produite, dans les parties de la Moesie, la diminution de vitalité qui amènera à la cession aux Bulgares, lesquels transportent dans les Balkans leur camp, de la Dobrogea et de la rive de la Mer. L'Empire se retire de tout ce Nord. Puis l'iconoclasme, la querelle des images, éclate, après quelques années seulement. *Le lien religieux, avec tout ce qu'il comporte, s'est rompu aussi, ce qui est un fait d'une importance incalculable.*

---

<sup>1</sup> Sur la puissante pénétration slave jusqu'en Asie à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, voy. Katancich, ouvr. cité, p. 154. Cf. aussi les témoignages de Lambecius et Bohoriczius; *ibid.*, note e.

On verra donc comment, abandonnés au nouveau Khan, qui combattra de la façon la plus cruelle pendant tout un siècle contre Byzance, les provinciaux, qui, tout de même, ont donné deux chefs à ces Bulgares, s'étant organisés à côté des envahisseurs, passent le Danube vers le Nord, dans les régions qui venaient d'être libérées des Slaves. Ceux qui restent avec les Slaves contribuent à la christianisation des guerriers touraniens, qui se perdront dans le slavisme englobant, comme langue, les restes de la romanité.

*Mais le sceau romain — et roman — s'imposera aussi dans d'autres domaines aux Slaves, plus qu'on ne le croit, autant à cause de l'influence naturelle de l'Empire que du mélange, dans de vastes proportions, avec l'élément de base thraco-roman.*

Selon Cipariu<sup>1</sup>, le nom des Serbes, qui est chez Constantin le Porphyrogénète: *Sreblī*, aurait un article roman; en tout cas chez les Vlaques de Dalmatie il s'est conservé entier jusqu'au moyen-âge, mais cette opinion a été contestée par les philologues contemporains. Le nom de *Grec*, d'après Jireček, celui de *ŷidan*, d'après M. Élie Gherghel, seraient venus aux Slaves par le moyen de l'élément roman.

Des traces plus incontestables se trouvent dans le domaine linguistique.

D'après Weigand, il est certain que le roumain a eu, lui aussi, une influence, sur le slavon des Bulgares<sup>2</sup>. Ainsi, pour toutes les espèces de grains, les Slaves ont des mots qui leur appartiennent; seulement pour l'avoine, non: les Lithuaniens ont eux-mêmes le mot latin *avija*<sup>3</sup>. On voit bien d'où a pu être emprunté ce terme, pour revenir aux Roumains dans cette forme slavisée.

<sup>1</sup> *Despre limba română*, p. 18; cf. aussi Xénopol, *Teoria lui Rösler*, p. 226, note 1. Voy. aussi Anne Comnène, IX, 4, éd. de Bonn, pp. 263 et 436.

<sup>2</sup> *Zur Frage*, etc., p. 10, note 3.

<sup>3</sup> *Balkan-Archiv*, II, p. 314: « dass das Rumänische auch Einfluss auf das Bulgarische gehabt hat ist sicher ». Voy. aussi Romansky, *Lehnwörter lateinischen Ursprungs im Bulgarischen*, dans le *XV. Jahresbericht des Instituts für rum. Sprache*, Leipzig, 1909; Hruševskij, ouvr. cité, p. 247.

Les slavistes admettent une origine latine pour les mots *sarku*, *tzsar*, *krast*, *raka* (*arka*), *oltar*<sup>1</sup>. Des savants bulgares ont reconnu que c'est du « latin balcanique », pour ne pas dire du « roumain », que viennent les termes *komka* (communier), roum. *a cumineca*, *patia*, roum. *a pâți* (pâtir), *poganin*, *vino*, *tchet*, *mst*, *kpona* (roum. *cumpăna*), *bivol*<sup>2</sup> (buffle). Mais certainement du roumain ont passé chez les Bulgares les termes qui correspondent au mots roumains: *vultur*, *capră* (chèvre), *meiu* (millet), *masă* (table), *măciucă* (massue), *păcură* (poix), *coraslă* (petit-lait)<sup>3</sup>.

Du reste, l'étude des éléments romans, en grande partie roumains, non pas, dans le bulgare, mais dans le slavons de ces régions qui sont soumises à la domination de la horde bulgare<sup>4</sup> a été faite, largement, et dans le détail, il y a déjà plus de dix ans, par le meilleur connaisseur des rapports linguistiques dans le Sud-Est de l'Europe, M. Théodore Capidan<sup>5</sup>. Il a montré que c'est par les Roumains que ces Slaves ont reçu des influences dans le domaine de la phonétique, *a* devenant *ă*, *e* se transformant en *i* et *o* en *ou*<sup>6</sup>, et

<sup>1</sup> Pič, *Abstammung*, p. 51. M. Capidan, dans la *Dacoromania*, III (1923), ajoute *koleda*, *koumka*, *koum*, *oltar*, *pogonin*, *paon*, *rousaliia*, *samar*, *splina*, *sapon*, *pastriiia* (en roum. *păstrez*, de *parasitare* latin), *drakoula* (avec l'article postposé), peut-être *tchouma* (qui ne vient pas cependant de *cima*; voy. *ibid.*, p. 143, mais de *θυμός* grec, qui a passé aux Daces, de même que pour le roumain *cimbru*, de *θύμβρος*; cf. français: thym); ce sont les emprunts les plus anciens avant l'influence phonétique exercée (voy. plus loin) par le roumain sur le slavons de la région qui, par la conquête, est devenue bulgare.

<sup>2</sup> Voy. Romansky, *loc. cit.*, p. 89 et suiv.

<sup>3</sup> Voy. aussi Sandfeld, ouvr. cité, pp. 53—54; Šeludko, *Latinische und romänische Elemente im Bulgarischen*, dans le *Balkan-Archiv*, III, p. 252 et suiv.

<sup>4</sup> Capidan, *Raporturile linguistice slavo-române*, dans la *Dacoromania*, III, p. 176 et suiv. Pascu, *Rumänische Elemente in den Balkansprachen*, Genève, 1924; Barić, dans l'*Arhiv za arbanesku starinu*, etc., II, p. 392 et suiv. Cf. Sandfeld, ouvr. cité, p. 62.

<sup>5</sup> M. Capidan est lui aussi d'opinion que les influences linguistiques entre les deux races appartiennent à l'ancienne époque slave; voy. ouvr. cité, p. 135, note 2: « on confond » dit-il, « ce qui est paléoslave avec ce qui a pénétré, plus tard, sous la forme bulgare » (p. 136). *Mais cette dernière partie nous ne pouvons pas l'apercevoir.*

<sup>6</sup> Surtout *ibid.*, p. 162 et suiv. Du reste, le phénomène passe aussi chez les Grecs. Cf. ici même, plus haut.



même la diphtongue *ea* pouvant se résoudre, dans certaines conditions, en *e*, aussi dans le vocabulaire après le changement vocalique, pour ce qui correspond aux mots roumains: *turmă, corastră, urdă, mânzare, ciutură*<sup>1</sup>, *a căra* (en bulgare *karati*), *căruță* (*tchërousa*, srb. *karuce*), *mușat, picior*<sup>2</sup>, *fecior, furcă, gușă, călțuni, pieptar, cupă, scrum, rugină, spuză, sugare, tufă, tumbă, coardă, toartă, văiugă*. On relevait, dans une liste plus complète, mais que rien ne nous empêche de retenir, aussi toute une série d'autres mots roumains, comme: *guturaiu, coapsă, cumnat, lăută, tâmplă, mazărică, cărare, moș, moșie, cărnat, mărgea, fașă, turturică, bunică* (plante), *mușcată, scurteică, a înțeți, scurt, flutur, gură, leșie, limbă* (langue), *păcură, papură, ac, baier, bordeiu, păpușă, vitreg, blândă, doamnă, galben, spetează, vultur*<sup>3</sup>, *zestre*<sup>4</sup>, *nastur, pălărie, nat, răsuceală, mălaiu, mămăligă, pătură, căpățină, mortăciune, funie*<sup>5</sup>.

Même la sémasiologie slave trouve des correspondants en roumain<sup>6</sup>. Si là aussi, comme pour certaines formes de flexion, nous avons à faire, ainsi que nous avons essayé de le montrer dans le premier volume, à quelque chose qui vient du fonds dace, *celui-ci n'a pu être transmis aux Slaves que par les Roumains*. Il ne peut pas être question, dans ces emprunts, de Thraces restés comme tels, ni de Thraces romanisés comme les Besses, mentionnés avec leur prétendu couvent sur la Mer Morte<sup>7</sup>; Jordanès mentionne dans ce

<sup>1</sup> P. 146.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 148, note 2. Il est question (p. 149 et suiv.) de *stăpân* et de *chiciură*.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 155. Des influences ultérieures locales, du côté de la Macédoine, avec des colonisations roumaines; *ibid.*, p. 158 et suiv.

<sup>4</sup> *Ibid.*, pp. 178—179.

<sup>5</sup> On a signalé chez les Bulgares aussi le mot: *ounkéchini*; P. Caraman, thèse polonaise citée. Cf. la similitude entre la *sorcova* serbe, la *sourma* bulgare, *sourouvakana* et *haïrélouia* (*alléluia*).

<sup>6</sup> Capidan, ouvr. cité, p. 178 et suiv.

<sup>7</sup> *A. SS.*, Janvier, I, p. 602. Voy. aussi Jean Moschos, dans les *Vitae Patrum* de Rosweydius, X, 157; Tomaschek, *Ueber Brumalia und Rosalia*, p. 398 et suiv. (qui signale aussi un Bourkentros chez Procope); Van den Gheyn, *Populations*, p. 99 et suiv.

sens <sup>1</sup> la « lingua Bessorum », en faveur aussi de cette continuité, Tomaschek citait les localités d'Azimos et de Cerna, mais il était contre la dérivation des Chopes, près de Sofia, des anciens Sapaei <sup>2</sup>. Il était d'opinion que le nombre de ces éléments latins est si grand que, écartant dans ces régions aussi la théorie « catastrophale » combattue pour les régions germaniques par l'immense information de M. Dopsch, il faut admettre une parfaite « continuité » des Roumains aux Slaves <sup>3</sup>.

C'est en général de là que vient la grande ressemblance, la quasi-identité que constatait un penseur bulgare éclairé, Ivan Chichmanov, parlant de « la similitude existant de plusieurs façons dans la culture, dans les mœurs et dans les coutumes de toutes les nations des Balcons, qui, malgré leur origine ethnique différente, arrive dans plusieurs cas à être une vraie identité ». On arrivera à la reconnaissance de cette vérité par M. Sandfeld et par le philologue polonais qui, depuis peu, a examiné la question, M. Małecki <sup>4</sup>.

De son côté, l'ethnographe belge van den Gheyn s'exprimait ainsi : « Le fonds de la population des Balcons a gardé des vestiges accusés de l'ancienne couche des Thraces et, malgré la superposition des Slaves et des hordes ouraliennes des Bulgares, il est possible de constater l'action anthropologique du facteur thrace » <sup>5</sup>. Pour les Slaves du Nord, du

<sup>1</sup> *Getica*, ch. 12. Tomaschek a trouvé aussi une mention chez le chroniqueur byzantin Théophane. Pour les noms de localités, sur lesquels nous reviendrons, dans ce sens.

<sup>2</sup> *Zeitschrift für österr. Gymn.*, 1877, p. 679.

<sup>3</sup> « Die Kontinuität der romanischen Bevölkerung darf übrigens nicht in Abrede gestellt werden. » — Il cite les noms de rivières et de villes, p. 259. Cf. aussi *ibid.*, p. 283 et suiv. Aussi, d'après le même, *Archiv für das Studium der slavischen Sprachen und Literaturen*, 1927.

<sup>4</sup> M. Barić s'y oppose, dans la *Rev. intern. des ét. balk.*, 1936, p. 167 et suiv., proposant une simple « réciprocité ». Cf. Péricle Papahagi, *Parallele Ausdrücke und Redensarten im Rumänischen, Albanischen, Neugriechischen und Bulgarischen*, dans Weigand, *Jahrbuch*, XIV, p. 113 et suiv.

<sup>5</sup> Ouvr. cité, p. 271. Voy. aussi *Indogermanische Forschungen*, IV (1894): « Die vielfache Aehnlichkeit in der Kultur, in den Sitten und Gebräuchen aller Balkaniker, die trotz der verschiedenen ethnischen Abstammung in

reste, on a signalé aussi la conservation, chez les Ukrainiens, de certains mots roumains dans des formes plus rapprochées du latin <sup>1</sup>.

De fait, le paléoslave, tel qu'on le parlait dans la plaine polonaise, son point de départ, est arrivé à donner naissance à des langues diverses sous l'influence profondément transformatrice, dans le domaine phonétique aussi, de la couche qu'on avait trouvée au moment de la descente : celte en Bohême, finnoise en Russie. Nous avons dit que dans la Péninsule des Balkans *l'influence de l'élément roman pur, sans base thrace, a créé, en grande partie, la nuance différente de la langue des Slaves qui ont continué à s'appeler Serbes, en regard d'autres Slaves que la conquête touranienne a nommés Bulgares.*

On trouve assez d'institutions communes dont l'origine doit être cherchée dans l'héritage thrace. Ainsi la fraternité par la croix <sup>2</sup>, déjà mentionnée, ou celle de « St. Jean », qu'on trouve à Raguse, — conclue entre une reine de Serbie et une patricienne de cette ville <sup>3</sup>, et c'est de là que vient la coutume de se traiter de frères <sup>4</sup>, fût-ce même, d'un côté, un homme riche et puissant, de l'autre un pâtre vlaque de la montagne. De là, du mot slave *brat*, frère, vient la façon d'intituler *bre*, empruntée aussi par les Roumains, mais qui, chez les Bulgares actuels, s'adresse, sans aucune inconvenance, à n'importe qui, à côté de ce *măre* roumain qui, chez les Grecs, sous la forme *μωρε*, est d'usage commun et qui paraît être le même *bre*, alors que l'appellatif roumain *mă, măi*, n'est que *mi*, « le mien », laissant non exprimée la qualité du lien entre les deux personnes. L'organisation des villages roumains passe

---

vielen Fällen fast zum Identität wird »; p. 416. Plus loin pour ce problème: Jordan, *Rum. Toponomastik*; Silviu Dragomir, *Vlahii și Morlacii*, 1924; Šébedko, p. 252 et suiv. Cf. Romansky, dans les *Jahrbücher* de Weigand, XV, p. 89 et suiv., et *Revue de Slavistique*, 1910.

<sup>1</sup> Diculescu, *Dacia romană*, etc., p. 53.

<sup>2</sup> A Raguse, au XVI-e siècle, on dit *fratelija*; Jireček, *Staat u. Gesellschaft*, III, p. 58, note 8.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 48 et notes 5 et 6. Jireček cite encore en Italie: *comparatica di San Giovanni*; *ibid.*

<sup>4</sup> Voy. Jireček, *loc. cit.*, pp. 30, 48.

aussi chez les Slaves. Les « hommes bons », *oameni buni*, se rencontrent aussi chez certains de ceux-ci <sup>1</sup>. Nous avons vu que les *colinde* (les chansons de Noël et de la Nouvelle Année) se retrouvent dans tous les Balkans, bien que l'Église eût cherché à les faire disparaître : à Raguse aussi on recueille des présents « pro cholendis » <sup>2</sup>. Dans toutes les régions de la Péninsule cet usage est resté. Nous répétons que les *Rusalii* viennent probablement des *Rosaliae* romaines ; on voit bien leur ancienneté par des décisions de synodes qui les défendent au VIII-e siècle <sup>3</sup>, mais on se demande si la transmission n'a pas été faite au moyen des Slaves. Quoi qu'il en soit, il y a une double confusion avec le « jeu goth » des *calouchars* et avec les « pâques des *Rosaliae* ».

Ces « calouchars », qui sont appelés de la même façon chez les Bulgares <sup>4</sup>, avec leurs costumes, leur musique, leur sabre, leur obligation de garder le silence, leur devoir de combattre contre un autre groupe, avec certains asujettissements religieux, qu'on retrouve dans les ainsi-dites *droujines* des *Rosalies*, jusqu'aujourd'hui en Macédoine du Nord <sup>5</sup>, doivent être cherchés jusqu'à leur origine thrace. En Épire les mêmes

<sup>1</sup> Voy. Kadlec, *Introduction à l'histoire du droit slave*, dans Niederle, ouvr. cité, II, p. 171.

<sup>2</sup> Jireček, *Staat u. Gesellschaft*, III, p. 56; *Geschichte der Bulgaren*, p. 76 (il parle d'un contact entre les deux races, qui aurait eu lieu dans la *Dacie romane*).

<sup>3</sup> Voy. Jireček, *Staat u. Gesellschaft*, III, p. 55 et note 10. Mais au XIII-e siècle il est question d'une danse de ces *calouchars* qui vont d'un village à l'autre avec leurs coutumes et reçoivent des présents pendant les fêtes chrétiennes des *Rosaliae* (d'après Démètre Chomatianos, lettre 120; et d'autres sources, parmi lesquelles Constantin le Porphyrogénète, *ibid.*, pp. 55—56). A Byzance, on le célébrait avec la « danse gothique » en janvier; bibliographie, *ibid.* Voy. aussi Miklosich, *Die Rusalien*, dans les *Sitzungsberichte* de Vienne, XLVI (1864), p. 386 et suiv.

<sup>4</sup> Capidan, ouvr. cité, p. 154. Cf. aussi Romulus Vineş, *Originea jocului de căluşari*. Il attire l'attention sur la danse qui s'appelle *floricica* et sur le mot *căluş*, signifiant ordinairement bâillon, et dont pourraient venir les « calouchars » à cause de leur devoir de garder le silence; p. 155; Une étymologie de *cal*, cheval, ne peut pas être admise, car ils sont toujours à pied.

<sup>5</sup> D'après une description faite par un Macédonien, dans Jireček, *Staat u. Gesellschaft*, III, p. 56.

combats sont placés dans le cadre de la guerre permanente des chrétiens contre les Turcs <sup>1</sup>.

Les pleureuses, *bocitoare*, — d'où vient ce mot qu'on ne peut pas ne pas rapprocher du *vocero* des Corses, — qu'on paie pour chanter aux funérailles, se rencontrent aussi chez les Ragusains <sup>2</sup>.

Venons maintenant à ce que les Roumains ont emprunté aux Slaves, aux *anciens* Slaves.

La transmission d'éléments latins chez les Slaves par les Roumains est très pauvre, comme le sera ensuite celle du fonds magyar, à cause d'un phénomène linguistique général qu'on trouve même ailleurs. Alors que les Germains ont emprunté beaucoup d'éléments de culture, les mots y compris, aux Romains, les Ladins, qui ont emprunté tant de choses aux Allemands, ne leur ont rien transmis, malgré leur présence dès l'époque la plus ancienne dans ces régions <sup>3</sup>.

En fait de nomenclature, les lignes slaves se distinguent facilement en territoire roumain. Comme noms de régions et de villages, le Novaci du district de Gorj signifierait une population nouvelle (à comparer avec le « sillon de Novac », dont il a été question dans le second tome). Bogrea croyait

<sup>1</sup> Aravantinos, *Χρονολογία τῆς Ἡπείρου*, Athènes, 1857, II, p. 191. Cf. Schmidt, *Das Volksleben der Neugriechen*, p. 2 et suiv., aussi chez Rösler, *Römer und Romanen*, p. xxv, note 2.

<sup>2</sup> Jireček, *Staat u. Gesellschaft*, III, p. 60, note 1. Canini, dans son *Etimologico di vocaboli italiani di origine ellenica*, I, Turin, 1865, p. 329, cite l'italien *bocio*.

<sup>3</sup> Jung, *Römer und Romanen*, pp. xxv—xxvi. — Comme éléments communs, de langue, M. Małeckı a observé, dans le *Bulletin international de l'Académie polonaise des sciences et des lettres*, 1935, janvier-mars, p. 41, qu'en bulgare aussi il y a une différence entre l'accusatif de personne avec la préposition *pe* pour les personnes et celui sans préposition pour les objets, cas où le bulgare dit *na*. La conclusion est intéressante: « L'action très forte et incontestable de la langue néogrecque exercée sur toutes les langues balcaniques littéraires se retire un peu au second plan, quand on examine le matériel dialectal; c'est l'albanais qui prend alors la prépondérance. Le néo-grec a généralisé certaines innovations linguistiques sur la péninsule, mais tous ces traits-là se sont développés sous l'action d'un vieux substrat étranger dont le seul représentant est aujourd'hui la langue albanaise ».

lui aussi que le nom de la région de Vrancea venait de Vrana, qui signifie corbeau <sup>1</sup>, mais il est certain qu'à l'origine il y a eu, de même que pour Lovrana de l'Adriatique, c'est-à-dire *lo Vrana*, l'influence de l'aspect même de l'endroit, qui se présente comme une dépression, un trou: la bonde du tonneau. Dans la Moldavie Supérieure, comprenant aussi les régions de la Bucovine et de la Bessarabie, il y a comme un « camp » de noms géographiques terminés en *-ovce* slave, qui donne le roumain *-ăuți* (Rădăuți, Părhăuți, Milișăuți, Nedobocăuți, Colincăuți, Nepolocăuți, Pelipăuți, Popăuți), le suffixe étant ensuite annexé au système linguistique roumain, comme dans Frătăuți, dont la racine est le latin *frate*, frère. Il y a donc toute une région d'un caractère *massif* dans la nomenclature. Tigheciu, nom d'une forêt sur le Pruth, Tigghina (cf. aussi Ghertina) montreraient une diagonale de pénétration slave. Dans la Moldavie Occidentale, où il y a eu jadis une autre forme slave, les villages dont le nom finit en *-inți* bordent la montagne, jusqu'à Gâdinti, dans le district de Roman, dont le nom vient de Gâdea. Un second « camp » slave est dans cette Vrancea elle-même, à Neruja, Soveja, et ce nouveau groupe passe les montagnes dans le pays des Szekler. Les noms slaves s'accumulent *aux gués*, comme à celui de Noviodunum, qui, conservant son nom touranien de Saccea (que les Turcs ont transformé, par rapport à Isak, en Isaccea), s'est adjoint celui de Oblucița, ce qui signifie le plateau (cf. le terme commun roumain *oblu*, qui signifie « plan »), puis du côté des Portes de Fer du Danube, où il y a des dénominations en *-ova* sur les deux rives: Glogova, Orșova, Teregova, Craiova, Corcova <sup>2</sup>. La ligne avance très haut dans la Transylvanie, car on a une Craiova dans le Bihor.

Nous avons dit dans le premier volume que les noms des rivières de Moldavie, entre le Séreth et le Dniester, sont touraniens: Tourla, Pruth, Séreth, Bârlad, Covurluiu, de même que ceux des lacs de la Bessarabie méridionale: Cahul, Ialpuș, etc.

<sup>1</sup> *Conv. Lit.*, LXI (1920), p. 959.

<sup>2</sup> Au-dessus de Vârciorova la forteresse d'Oreava; N. Densusianu, ouvr. cité, p. 425, note 3.

Cătlăbuga, Sasic, Conduc, mais sur la rive droite du Séreth il y a toute une bande slave de noms de rivières: Bistrița, Moldova. La plaine valaque a, en dehors des noms de rivières Buzău et Argeș, et jusqu'à l'Olt, rien que des noms de rivières slaves: Râmnic, Ialomița, Dâmbovița, Neajlov, Glavacioc, alors qu'au-delà de l'Olt les deux plus grandes rivières sont nommées autrement, de même que leurs affluents, l'Oltet, le Jaleș, le Gilort, peut-être aussi le Lotru, alors que Cerna-Tierna, Criș, aussi Timiș, Bega, conservent la forme antique; cf. les noms touraniens du Calmățuiu et du Dăsnățuiu).

La finale *-eva, -ova* si répandue dans le Banat et dans la Serbie voisine, pourrait cependant rappeler aussi les *davae* de jadis, bien qu'en Bohême on trouve la Vltava. Mais là aussi l'influence de la vie et de la confédération dace a dû être puissante.

Pour la Moldavie du Nord, on pourrait même distinguer deux branches d'influence: l'une transforme, ainsi que nous l'avons montré, l'*ovce* slave en *ăuți*, alors qu'une autre le transforme en *ovăț* (Volovăț, Vișovăț).

L'extension des noms en *-ova* (Brezova, Bucova) à travers la Transylvanie forme une longue série. De même aussi pour les noms en *-iva*: Clopotiva, et des noms, plus rares, en *adia*: Crivadia (cf. Oradia), ou en *-șa* (Lupșa, Macșa), en *-oca* (Glâmboca, Holboca). A ces noms de Transylvanie, slaves par le suffixe, s'en ajoutent d'autres qui ont une racine slave: Toplița (la Chaude; cf. la Toplița de Bohême, la Topola de Serbie; en Valachie, la Topolnița), Sovata (qui a le même sens de source chaude). Mais ailleurs le suffixe seul est de caractère slave ancien, comme pour Ugrîța, Vlăhița.

Il y a donc une unité relative dans les noms transylvains, dont quelques-uns peuvent avoir des racines anciennes. Ainsi, pour le village de Galeș (près d'une Tilișca, avec le suffixe slave), pour Galați (dans le pays de Făgăraș, et un autre sur le Danube Inférieur; cf. le nom de personne Gal), de même qu'une racine slave, mais de très ancienne origine thrace, se rencontre dans Bârzava, Bârsa et Brețc. Il faut ajouter enfin Bran, Branicica et l'ancien nom saxon de Broos pour la localité que les Roumains appellent maintenant Orăștie.

Le nom de Rodna pour les mines d'argent du Nord-Est de la Transylvanie fait supposer une très ancienne exploitation par des chefs slaves. De son côté, Harina rappelle par sa racine grecque *âλ* (cf. Halle, dans les régions germaniques) une archaïque exploitation du sel, mais le nom d'*ocna* pour les salines, qui se rencontre aussi en hongrois, est slave, et les Roumains ont pu l'emprunter, de même que Slatina (terre salée), sans un intermédiaire hongrois.

Des noms de localités comme les « Jidove » (en hongrois Zsidovár) pour les cités, en rapport avec le caractère supposé et fabuleux des Juifs qui seraient, d'après la Bible, la nation la plus ancienne (on considère de la même façon, dans la légende orientale, les Tatars et même les Grecs), viennent du même trésor d'emprunts slaves.

Les correspondances, avec les différences dialectales auxquelles on pourrait s'attendre, se rencontrent d'une province roumaine à l'autre. Ainsi le Homorod de Transylvanie (de *holm*, colline; cf. le Chlm de Dalmatie), à côté du Humor en Bucovine, peut-être aussi de la Hamaradia d'Olténie et du Homorâciu de Valachie, et aussi le Hălmagiu de Transylvanie.

Du reste, dans cette Transylvanie, la forme Târnavă, comme dans le Tyrnau de Hongrie, et non pas Târnova, avec l'accent sur la première syllabe, montre une autre branche slave que celle qui est descendue en Bulgarie. Ce sont des Slaves pannoniens, qui se sont dispersés en Moldavie, à l'arrivée des Bulgares, se dirigeant vers l'Ouest ou vers le Sud.

On a même des noms russes jusqu'en Transylvanie, dans le pays des Szekler. Hruševsky<sup>1</sup> croyait, du reste, que les Petchénègues eux-mêmes auraient pu être russes (!) et il parlait d'un *Forum Ruthenorum* fondé au commencement du XIII-e siècle<sup>2</sup>. En tout cas, il y a un problème pour ces noms russes, de Oroszhégy et d'Oroszfalú, dans le pays des

<sup>1</sup> Ouvr. cité, p. 227.

<sup>2</sup> Il admet aussi l'origine russe de Bârlad, en Moldavie, et le caractère contemporain de ce « chant d'Igor » qui est d'une facture romantique moderne.



Szekler, jusqu'à Rusciori et à Reussmarkt, qui est la Miercurea des Roumains (cf. le Roustchouk en Bulgarie, que les Roumains appellent *Rusi*). On pourrait admettre, si on ne s'en tient pas à la théorie, appuyée aussi sur un passage bien connu des Annales carolingiennes, que « Russe » est un terme scandinave, un héritage archaïque de l'époque dace.

Pourquoi les Slaves ont-ils nommé Ulpia Trajana: Grădiște et Apulum: Belgrade, voilà ce que se demande Goos<sup>1</sup>. Or, *grădiște* n'est pas un terme uniquement slavon, mais un nom depuis longtemps accepté par les Roumains. Quant à Belgrade de Transylvanie, qui signifie un « grad », une cité existante, ceci prouve le maintien des murs qui, étant en pierre, pouvaient être considérés, ici, de même qu'à l'embouchure du Dniester, comme blancs par des paysans habitués au ton noir de leurs maisons en bois. Le rôle des « cités blanches » chez les Slaves est grand. Il ne vient pas de leur propre apport, mais de l'influence des *bourgs* francs, qui avaient passé aux Moraves.

Le nom de Solnoc (Szolnok) pour les salines dans les régions de Transylvanie ne signifie pas une domination slave et une exploitation par les Slaves (cf. aussi Slatina), mais seulement l'acceptation par les Hongrois, de même que par les Roumains, du mot slave. Et celui-ci a pu être apporté à cause des rapports des Slaves du Nord avec les salines et les terres salées de Galicie.

Húnfalvy<sup>2</sup> a dû reconnaître à l'arrivée des Hongrois une « légère couche slave » pour la Transylvanie aussi; or, il n'est pas question d'une simple influence locale, mais d'un rôle général roumano-slave. Du reste, le système des marchés slaves s'étend sur toute la terre roumaine, de Târgul-Frumos à Târgul-de-Floci (« le marché des laines »), à Târgul Jiiului (« le marché du Jiu ») et à Târgul-Murășului<sup>3</sup> (« le marché du Murăș »).

<sup>1</sup> *Korrespondenzblatt*, I (1878).

<sup>2</sup> Ouvr. cité, p. 48.

<sup>3</sup> Cf. At. P. Iliew, *Toponomie românească de origine slavo-bulgară*, dans le *Sbornik* de l'Académie de Sofia, XIV 1925, pp. 49—92.

On pourrait citer aussi de nombreux noms slaves pour les personnes <sup>1</sup> à côté des noms généralement chrétiens et de certains noms très anciens, qui peuvent venir du fonds dace.

Mais il y a un problème général en ce qui concerne les emprunts. Ils ne montrent pas que celui qui, surtout comme nomenclature, a pris, est d'un caractère plus récent que celui auquel a été fait l'emprunt. En ce qui concerne les rivières <sup>2</sup>, n'est pas sans importance le fait que les noms de celles du Midi espagnol, Guadiana, Guadalquivir, sous des montagnes qui s'appellent, d'un terme roman, Sierra Nevada, mais aussi Guadarrama, soient des noms arabes (Oued-el-Kebir, Oued-el-Ana). Or, cela peut-il signifier la disparition de la population ibéro-romano-visigothe ou bien l'existence d'une toute puissante colonisation arabe?

De même, nulle part, en Bulgarie actuelle, on ne voit dans la toponymie la trace des envahisseurs touraniens que nous verrons faire leur entrée victorieuse dans la péninsule au VII-e siècle.

Les Slaves de Pannonie, pourtant nombreux, se confondront avec les Hongrois, et, ainsi, des noms comme Zeben, dans le comté de Saros, ne peuvent pas étonner, parce que l'origine du nom est slave, et ceci peut donner une explication pour le nom de Sibiiu, en Transylvanie aussi. Mais, si là, en Pannonie, les noms du lac Pelso et du lac Balaton (cf. la « balta » roumaine) sont slaves, le fonds primitif est resté: ainsi Vouka vient d'Ulca, et Ulca renvoie à Ulcinium (Dulcigno) de Dalmatie; c'est donc un nom pannono-illyre. Dans cette région non plus on ne voit pas la réalisation générale et logique d'un emprunt venu par des conquérants ayant la supériorité du nombre <sup>3</sup>.

<sup>1</sup> Pour les noms des rivières, voir aussi les étymologies quelquefois hasardées, d'autres fois ingénieuses, de Canini, *Ét. étym.*, pp. 77—79.

<sup>2</sup> Aussi Litovoïu (Lito, Ličo, Liča, Ličca), Vâlcan. Voy. Weigand, *Jahresberichte*, XXVI—XXIX, p. 104 et suiv.

<sup>3</sup> Voy. Húnfalvy, ouvr. cité, p. 47. Voy. aussi Niederle, *loc. cit.*, p. 56. Des noms douteux, *ibid.*, pp. 56—57. Dans Tierna-Cerna nous avons seulement à faire à une tentative d'interpréter le nom ancien dans la langue des envahisseurs. Il correspond à des transformations comme Oued-el-Arouch, devenu

De fait, ce qui s'est passé aux VI-e et VII-e siècles est un simple changement de nom, sous l'influence de la dépendance politique. Concernant le nom des nations d'après ceux qui les dominent, depuis longtemps Tomaschek avait écrit ces lignes lumineuses : « Il est naturel que partout il ne soit question que des nations dominantes qui apparaissent d'une façon active, et non pas de la masse passive, bien que plus nombreuse, des pâtres et des montagnards de caractère roman, lesquels, dans une durée non interrompue, ont conservé leur ancienne patrie pour être seulement déchirés et recouverts par les envahisseurs »<sup>1</sup>.

Du reste, l'établissement slave lui-même a amené sur la rive droite du Danube des changements de noms qui n'ont pas atteint les réalités sur lesquelles ils se sont exercés.

Ainsi, dans le monde des cités qui se conservèrent pendant quelques temps sur cette rive, comme cela est arrivé sans interruption en Dalmatie, il y avait des rapports par mer et le voisinage de l'Italie, même après que les pactes initiaux furent devenus périmés ou avaient été oubliés. Voyons d'abord ce qui s'est passé pour les noms de la rive droite du Danube, surtout après les transformations désastreuses qu'amena l'établissement des Bulgares.

---

Rivière de la Rouse, en Algérie, ou Câne-Creț («chien frisé») pour le Roumain interprétant le Königgrätz de Bohême. Cf. Niederle, *loc. cit.*, qui y voit non pas une population slave qui n'apparaît pas en Transylvanie, ici, mais des colons slaves qui auraient été amenés par Trajan. Le passage de *d* en *ts* et *z*, dans les formes *statio tsiernensis*, *zernensium colonia*, pourrait s'expliquer par le phénomène phonétique d'origine thraco-grecque dont nous avons parlé plus haut (volume premier, première partie). Bersovia (cf. aussi Bârsa, Brașov) n'a qu'une similitude avec cette Bârzava (du slave *brz*, rapide) dans laquelle les intrus slaves ultérieurs l'ont transformée. Du reste, M. Niederle n'admet pas le caractère slave de la localité Berzane chez Procope; *ibid.*, p. 60. Nous ne comprenons pas pourquoi la forme Pathisus serait « un composé slave de la Tisa ». Et Γρανοῦσας dans le livre de Marc-Aurèle *Εἰς σεαυτὸν* se conserve dans le hongrois, sans qu'il soit besoin de recourir à un terme slave: *hron*, «bruyant»; *ibid.*, pp. 57—58.

<sup>1</sup> So ist natürlich immer nur die Rede von den herrschenden Nationen welche activ auftreten, nicht von der passiven, wengleich zahlreicheren Volksmasse der Hirten und Bergbewohner welche in ununterbrochener Dauer den alten Boden inne hatte und von den Eindringlingen nur durchbrochen oder überdeckt wurde; *Ueber Brumalia und Rosalia*, p. 394, note 1.

L'ancienne Bononia est devenue, peut-être par une phase intermédiaire, le Bnyn, le Bdyn slave (cf. aussi les noms terminés en *-in* dans cette région, comme Florentin et même Zevrin, le Severin de la rive gauche ou, en Dalmatie, Knin), si on ne préfère pas un *dunum* celte à côté de Bononia, qui aurait transmis son suffixe. Oreava, qui est pour les Roumains Rahova, a une des finales habituelles dans cette région sur les deux rives. Dans la localité de Lom, survit l'ancienne Almus romaine, de même que Ratiaria s'est transmise à une autre des futures « palankas » des Turcs, Artcher. Ceci sans ajouter le nom des rivières dont nous nous sommes occupés ailleurs.

Mais Svichtov, sur la place de Novae, ne fait que rappeler un « endroit saint », une église qu'auraient eue, avant l'apparition slave, les Goths fixés par l'Empire. A Rouse, le nom slave de Roustchouk, il y a le rappel de cette branche des « Russes » slaves que nous avons trouvés dans le pays des Szekler et dans la Reussmarkt de Transylvanie, dans Ruscior et dans les Ruşii-de-Vede en Valachie. La forme antique ne réapparaît que dans Drstr, qui n'est, pour les Roumains, qu'un Dârstor ou Drâstor et plus loin, dans la Scythie Mineure de jadis, Hârsova dans laquelle on reconnaît le Carsum ancien. Nicopolis, qui n'est mentionnée dans aucune des descriptions de la situation urbaine sur la rive droite du Danube, ne peut être considérée que comme une des créations faites, sur la base des souvenirs romains, par Byzance, après avoir écarté le premier État bulgare.

Les noms slaves de villages au-delà du Danube sont rares, et ils ne représentent pas, comme sur la rive gauche, une continuité dans le développement normal. Un nombre de localités terminés en *-tzi* (Sarantzi, etc.) montre ou bien une définition, ou la place d'origine des habitants. Le suffixe *-ov* se rencontre dans Svichtov, Batzkov. Dans Pléven, Sliven, il y a un suffixe qui pourrait être dérivé de *-ianin*, forme de pluriel. Mais l'aspect général est pauvre et confus.

S'il y avait eu là, à l'arrivée des Turcs, une population slave nombreuse, la ligne des noms turcs ne se serait pas étendue partout, montrant, surtout avec le suffixe pluriel *-ar*,

le caractère, l'occupation de la population (Cavaclar, Murfatlar, etc.). Dans le territoire que les Turcs ont occupé chez les Roumains, on n'observe pas ce remplacement des anciens noms, et même les noms turcs plus nombreux dans la raïa de Bender et de Brăila sont romanisés: Odaia Vizirului, Silistrarul, Muftiul. Dans le Boudchak seul, que les Tatars ont trouvé en grande partie désert, les noms touraniens supposés arrivent à dominer.

Quand nous passons aux mots d'usage courant, le problème rencontre la même difficulté que pour les noms de localités.

Des milliers de mots français dominant la langue des Anglais d'aujourd'hui, bien que le nombre des conquérants de 1066 ait été si restreint. Il faut admettre donc qu'à côté des motifs de nuances et d'euphonie, l'élément slave dans le parler commun soit venu par l'existence momentanée des Slaves sur la rive gauche, de leur prépondérance politique pendant les VI-e et VII-e siècles et par la domination durable d'autres Slaves sur la rive droite; pendant toute cette période la population romane s'est conservée à côté, ayant des rapports d'une rive du fleuve à l'autre. Du reste, par une prépondérance politique pareille, le latin lui-même a pénétré chez les Thraces<sup>1</sup>.

Il est certain que, dans le domaine des mots usuels, une puissante influence slave s'est exercée non seulement sur les Roumains, mais aussi sur les Grecs et les Albanais<sup>2</sup>. Mais dans ceux-ci il faut voir, non pas *l'expansion du capital que l'invasion slave aurait amenée avec elle, car les grandes civilisations doivent partir d'un centre ancien, puissant et connu, et un pareil centre ne peut pas être découvert dans les régions*



<sup>1</sup> En ce qui concerne les proportions de l'emprunt, voy. aussi Hermann Brüske, *Die russischen und polnischen Elemente des Rumänischen*, dans Weigand, *Jahresbericht*, XXVI—XXIX (1921) (3.800 mots slaves chez Cihac, *Dictionnaire*; voy. Brüske, *loc. cit.*, p. 2). Cf. aussi Iatzimirski, *Éléments slaves dans la langue roumaine, comme matériaux pour le problème de la première patrie des Roumains* (en russe), p. 135, et Sanzewitsch, dans les *Jahresberichte* de Weigand, II. Chez celui-ci aussi sur les prétendus « Motzes » russes et sur la supériorité des autochtones russes, pp. 52—53.

<sup>2</sup> Sa ndfeld, ouvr. cité, p. 77 et suiv.

d'où sont venus et où ont habité d'abord les Slaves, mais par ceux qui n'ont eu donc que la mission d'intermédiaires de la civilisation byzantine, et à savoir par ceux-là parmi les Slaves qui, souvent, n'étaient que des éléments slavisés. De même, lorsqu'on dit : « civilisation arabe » on doit entendre, dans les différents domaines : celle des Coptes pour l'art, celle des Syriens, pour l'art encore et pour la pensée, celle des Grecs d'Asie Mineure, dans de nombreux domaines <sup>1</sup>.

En ce qui concerne la valeur des éléments slaves, le philologue roumain Hasdeu avait fixé le principe, si juste, de la fréquence d'emploi des mots, qui, pour les termes slaves, est souvent extrêmement réduite en roumain, tel mot se trouvant seulement chez les traducteurs influencés ou n'ayant pas à leur disposition le terme roumain correspondant. Mais depuis quelque temps seulement on a commencé la recherche, qui donne des résultats extraordinaires, d'expressions qu'on ne connaissait pas ou d'autres qui n'ont de valeur que sur tel territoire, de caractère local, et qui viennent du latin.

Quoi qu'il en soit, — comme nous l'avons déjà dit plus haut d'une façon plus ample, et, du reste, Kopitar <sup>2</sup> lui-même, un des créateurs de la philologie slave, l'avait déjà observé, — toute influence slave sur le roumain est ancienne, appartenant à la seule époque des invasions ou même antérieure à celle-ci. Lorsque Miklosich <sup>3</sup> admettait pour certains mots,

<sup>1</sup> Pour l'opinion nationaliste et panslaviste opposée, voy. Conev, dans le *Godičnik* de l'Université de Sofia, 1921, et dans l'*Histoire de la langue bulgare*. Cf. Skok, dans la revue *Slavia*, IV, pp. 128—138, 325—346; Ksepinsky, dans le *Sobrník Pastraka*, 1923.

<sup>2</sup> *Kleine Schriften*, I, p. 74, note 1 : « Der slavische Theil der walachischen Sprache ist altslavisch ». Voy. aussi Meillet, *Études sur l'étymologie et le vocabulaire du vieux slaxon*. Mais, en général, Miklosich, *Die slavischen Elemente im Neugriechischen*, dans les *Sitzungsberichte* de l'Académie de Vienne, LXIII (1869); *Die slavischen Elemente im Rumänischen*, *ibid.*, 1870; *Die slavischen Elemente im Magyarischen*, dans les *Denkschriften* de la même, 1871. Enfin, pour le livre bizarre de M. Élie Bărbulescu, *Individualitatea limbii române și elementele slave vechi*, Bucarest, 1929, voy. Gr. Nandriș, dans la *Rev. ist. rom.*, II, p. 387 et suiv. Cf. aussi Capidan, *Elementul slav în dialectul aromân*, dans les *Mem. Ac. Rom.*, sect. litt. 1925.

<sup>3</sup> *Beiträge zur Lautlehre der rum. Dial.*, III, dans les *Sitzungsberichte* de Vienne, C (1882), p. 244. Cf. Friedwagner, *Ueber die Sprache und Heimat der*

comme *dihor*, *vidra*, qu'ils seraient venus des Bulgares, et pas de l'ancien slavon, parce qu'alors, au lieu de *i* il y aurait eu *â*, comme dans le mot *râs*, pour le lynx, son opinion peut être corrigée de cette façon : certains éléments slaves viennent du slavon de Pannonie, d'autres du slavon de Moesie.

Ne serait pas exclue non plus l'influence d'un dialecte slave nord-danubien <sup>1</sup>, donc un troisième, en Moldavie et en Valachie. Cette opinion est aussi celle de M. Sextil Puscariu, mais il n'a pu donner, ainsi qu'on le voit, par les rares emprunts qui lui seraient dûs, que des termes usuels de vie populaire, et on peut dire la même chose de l'influence ultérieure du monde nettement russe du Nord <sup>2</sup>.

Mais il ne faut pas oublier non plus que *ce que le roumain a pris à telle époque ne peut pas être établi d'après ce qu'il conserve aujourd'hui*, <sup>3</sup> bien qu'il soit vrai que le remplacement de certains éléments étrangers par d'autres se produise surtout à des époques de civilisation avancée, sous l'influence des modes ou des courants d'idées. Il y a une différence de caractère et de quantité aussi en ce qui concerne la région roumaine influencée, entre la rive gauche du Danube d'un côté et la région du Pinde et de la Thessalie, du Vardar et de l'Istrie, de l'autre <sup>4</sup>.

Avant tout, il faut fixer le fait, capital, *que rien dans la phonétique, dans la morphologie, dans la syntaxe, n'est emprunté aux Slaves* <sup>5</sup>.

La liste des suffixes slaves, très nombreux en roumain, qui lui ont donné une possibilité infinie de nuances que d'autres langues romanes n'ont pas de loin, a été établie

→  
*Rumänen in ihrer Frühzeit*, dans la *Zeitschr. f. rom. Philologie*, LIV (1934). Cf. aussi Gamillscheg, *Romania germanica*, II, Berlin et Leipzig, 1935. Voir, en général, pour les éléments non latins, aussi Gaster, dans Gröber, *Handbuch*, p. 411 et suiv.

<sup>1</sup> Gamillscheg, dans la *Zeitschrift f. rom. Philol.*, XLVIII, p. 207 et suiv.

<sup>2</sup> Voy. Sanzewitsch, dans l'étude citée du *Jahresbericht* de Weigand, V.

<sup>3</sup> Cf. Jung, *Römer und Romanen*, pp. xxviii—xxix (d'après Diez).

<sup>4</sup> Voy. aussi Capidan, *Elementul slav în dialectul aromân*, p. 289 et suiv.

<sup>5</sup> Pour un prétendu vocatif bulgare, Sandfeld, ouvr. cité, p. 146 et suiv.

d'abord par Miklosich<sup>1</sup>. En ce qui concerne certains d'entre eux, comme *-anie* dans des termes servant à exprimer le féminin: *Nemțoanie* (masc. *Neamț*), ils doivent être entrés à une époque où le *n* n'était pas tombé devant l'*i*.

D'après une hypothèse récente, le suffixe *-iță*, très répandu, ne serait pas slave. On le trouverait aussi chez les Rhétoromains<sup>2</sup>. Certains suffixes que les Roumains n'ont acceptés qu'en même temps que le nom propre dont ils faisaient partie, comme ceux terminés en *-mir* (d'autres sont en *-gost*) doivent être considérés communs aux Slaves et aux Germains<sup>3</sup>. Il est intéressant de voir comment, pour la même notion, le suffixe slave *-is* et le suffixe latin *-et* sont à côté: *Periș* et *Peret* (voy. aussi Cornet).

On a la négation latine *nu* (non); quant à l'affirmation, le *ie* (*est*), qu'on emploie encore dans l'Ouest de la Transylvanie et qui ne signifie que *este, iaste*, a été remplacé mais plus tard, sous l'influence du voisinage ou pour éviter l'homonymie, par le slave *da*<sup>4</sup>. C'est par le commerce qu'est venu *na*, particule par laquelle on offre quelque chose, alors que *haide* (viens) a été mis en rapport avec le vieux verbe grec ἄμε, ἄντε<sup>5</sup>.

En fait de termes courants on a, comme aspects et forces de la nature: *dâmb*<sup>6</sup> (colline), *pâclă* (brouillard), *beznă* (obscurité), *a mocni* (bouder), *zloată* et *moină* (temps humide; le hongrois a donné le mot *moloșag*), *zăpadă* (neige), *negură*, *ceață* (brouillard), *omăt*, *băltăreț* (vent du marécage), *crivăț* (vent du Nord; *austru* est latin). Tout cela prouverait l'existence de pâtres slaves, parallèles aux anciens pâtres roumains, et ils se seraient trouvés surtout dans cette région de

<sup>1</sup> *Slav. Elemente*, p. 11 et suiv. Il mentionne *-eală*, *-iță*, *-nie*, etc. Cf. le travail de M. G. Pascu sur ce sujet.

<sup>2</sup> Jung, *Römer und Romanen*, p. XXV.

<sup>3</sup> Jireček, *Geschichte der Serben*, I, p. 62.

<sup>4</sup> La négation par un mouvement en haut de la tête et un mouvement en haut de la langue, donnant le son *tz*, se rencontre chez les Roumains de même que dans les Balkans, à côté du geste roumain par un mouvement horizontal de la tête.

<sup>5</sup> Voy. les *Sitzungsberichte* de Vienne, CXXX, pp. 46—47.

<sup>6</sup> Cf. aussi le dialogue bulgare-grec au Rhodope, chez Miklosich, *Alb. Forsch.*, III, p. 90.



la Vrancea, par laquelle passèrent, pouvant recueillir en chemins de pareils termes, les Mocans de Transylvanie allant vers l'Est, qui transportèrent ensuite les nouveaux éléments de vocabulaire dans toutes les directions.

Comme animaux: *cârțiță* (taupe), *jder* (martre) *dihor* (putois), *nevăstuică* (belette), *măgar* (âne), *lebădă* (cygne), *liliac* (chauve-souris), *mușcoiu* (mule; en attendant le turc *catâr*), *păianjen* (araignée; les Méglénites disent *nămol*, d'après l'italien, peut-être: *animale*)<sup>1</sup>, *marhă*<sup>2</sup> (bétail), *gadină* (animal), *râs* (lynx), *poiată* (poulailler), *gușter*, *gușteriță* (lézard vert), *guzgan* (rat), *nurcă* (loutre; terme apporté par les marchands), puis, sinon *albină*, et *roiu* pour l'essaim d'abeilles, *trântor* (frelon), *gâză* (insecte), *cărăbuș* (scarabée), *gândac* (même sens), *omidă* (chenille; M. Capidan admet une racine grecque), *popândău* (rat des champs), *scorie* (scorpion)<sup>3</sup>. Comme parties du corps des animaux: *drob* (pour *ficat*, foie), *grebăn* (bosse; aussi *grebănos*, à côté des termes latins *gheb* et *ghebos*). Des noms d'oiseaux (voy. aussi *oare*, *oretanii*, *orătenii*: volaille)<sup>4</sup>, sauf *stigleț*, *coțofană*, *lișiță*, *scatiu*, slaves, sont, ainsi que nous l'avons dit ailleurs, de caractère descriptif, généralement des créations roumaines: aussi *bot gros* (gros bec), *ciocănitoare* (le pic qui frappe le bois), *privighetoare* (qui « veille » la nuit).

La pêche, avec le *somn* (silure), *morun* (esturgeon) et les autres catégories: *știucă* (brochet), *lostriță* (truite saumonée), *nisetru* (variété d'esturgeon), *lin* (tanche), *zvârlugă* (loche), *păstrugă* (variété de truite) (mais pas *chișcar*: anguille), *rac* (écrevisse), montre une population nouvelle qui s'était mieux spécialisée dans ce domaine. Quant aux instruments, — en dehors de *unghiță-undiță* (ligne à pêcher) —, *plasă*, *voloc*, *coteț*, *vârșă*, *mreață*, *năvod* appartiennent au même compartiment<sup>5</sup>.

<sup>1</sup> Capidan, ouvr. cité, p. 202.

<sup>2</sup> Voy. Șaineanu, ouvr. cité, pp. 190—191.

<sup>3</sup> *Zimbru* (bison), malgré le *Caput Bubali* et la corne dans laquelle but Décébale, appartient plutôt aux Polonais, qui nomment une ancienne fête d'après lui et le placent dans leurs « réserves ».

<sup>4</sup> Șaineanu, ouvr. cité, p. 162.

<sup>5</sup> *Ibid.*, p. 167. *Val* (onde) aussi est slave. Dans le domaine de la cuisine: *a prăji* (griller).

Dans la forêt et pour les arbres, on a pour les différentes espèces: *crâng*, *huceag* (formes de la forêt)<sup>1</sup>, *mălin*, *molid*, *gârniță*, *scoruș*, *dracilă*, *vânj*, *măcieș*, *porumbac*, pas *păducel*<sup>2</sup>, *pațachină*, *afin*, *hălăciugă*, *mohor*, *ciupercă*, *agriș* (pin de montagne, merisier à grappes, pesse, variété de chêne, cormier, épine-vinette, églantier, prunellier, nerprun, broussailles, sorgho, groseillier, champignon, groseillier à maquereau). *Coacăz* (groseillier) n'existe pas en slave (d'après M. Capidan). Le jardinage célèbre de Byzance (en roumain *grădinărie*), uni à celui des Arabes, a donné, par des ouvriers venus de Constantinople dans les Balkans et, de là, suivant une tradition qui se continue jusqu'aujourd'hui par les jardiniers bulgares, en Dacie, en même temps que des termes pour greffer et planter les arbres: *sad*, *răsad*, et le fossé de séparation, *răzor*, certains produits végétaux, comme *castravete* (concombre), par dessus le latin *pepene* (les Turcs ajouteront ensuite, pour le melon, *harbuș*; *zămos*, « le succulent », est de création roumaine, pour le cantaloup), *pătălăgeaua* (tomate), mais le paysan fait uniquement la distinction entre « les rouges » et « les bleues » (*roșii* et *vinete*). Ensuite, le vocabulaire slave a donné: *știr* (amarante), *sfeclă* (betterave), *morcov* (carotte), *lubeniță* (courge; par-dessus la *cucurbeta* latine, et en attendant le *dovleac* des Turcs), *minătarcă*, *ciupercă*, *zbârciog* (champignon), *lobodă* (herbe des champs), *țelină* (céleri), *praz* (poireau), *hrean* (raifort), *bozi* (hièble). Et, pour les fleurs: *mac* (coquelicot), *podbal* (pas d'âne), *odoleană* (valériane), *busuioc* (basilic; *magheran*, marjolaine, est latin), *gherghină*, puis les *buruieni* (en général, mauvaises herbes) comme *pelin* (absinthe), *rogoz*, *stuh* (joncs).

Si *trup* (corps) est slave, les noms de ses parties, qui ont été présentées au chapitre latin, appartiennent à l'héritage romain, sauf *chică*. Pour les vêtements et la chaussure, on a *opincă* (sandale), *nojiță* (cordons), alors que les Turcs donneront pour la pièce de drap qui recouvre le pied en l'absence du bas: *oghiala*, *obiala*. Il y a dans le vêtement proprement dit: *berneveci* (pantalons), *cușmă*, *șubă*, *cojoc* (jaquette de

<sup>1</sup> *Sorb*, sorbier est latin.

<sup>2</sup> Canini, ouvr. cité, citait le vénitien *pedicello*.

peau)<sup>1</sup>, *țundră* (vêtement des pâtres), *sucnă* (robe), *suman* (manteau des paysans de Moldavie), *bituș*<sup>2</sup>.

Pour les femmes: *fotă* (le tablier de différentes formes), *opreg* (même sens), *altițe* (broderie sur les épaules) *poalele* (bas de la robe), *bete* (ceinture), *cârpă* (chiffon, voile). *Dulama* (manteau de cérémonie des anciens boïars), du dolman, est venu par une autre voie. Au vocabulaire slavon appartiennent aussi l'archaïque *cabaniță* (manteau) et la *rasă* des prêtres et des moines.

Le drap est mesuré par le *vig* (pièce; cf. aussi le terme de *serasir* (soie), qui doit être venu des Grecs par les Slaves).

Pour la médecine populaire, les *vraci*, initiés aux pratiques byzantines séculaires, viennent du monde des Slaves du Sud, qui ont été les premiers élèves de ces maîtres. De là aussi les noms des maladies (*boli*) et des malades (*bolnavi*), puis certaines infirmités: *chior* (borgne), *olog* (cul-de-jatte); mais, sous l'influence d'une autre médecine, qui vient des Hongrois: *ciunt* (manchot) et, comme terme général pour l'infirmité ou la maladie: *beteag*. Mais les Slaves ont donné pour la façon de soigner le malade le terme général de *a obloji*.

De fait, les *vraci* sont en même temps des sorciers (*vrăjitori*; cf. *vrăjă*, *a vrăji*, à côté de *farmec*, *a fermeca*, charmer, charmeur, qui vient du grec). Et, chez les Roumains comme chez les Ragusains<sup>3</sup>, le chirurgien était le barbier.

En ce qui concerne la vie intérieure de la maison, comme dans le domaine de la cuisine, les Slaves<sup>4</sup> ont donné les mots *colac* (tarte), *covrig* (craquelin), de même que des mets comme les *piroște* (mais peut-être du hongrois).

Comme caractérisation morale, nous avons, pour les sentiments, aptitudes, capacités et états d'esprit: *iubire* (amour), *dragoste* (amour), *sfială* (timidité), *grișă* (souci), *muncă* (travail),

<sup>1</sup> G. Meyer, ouvr. cité, p. 33.

<sup>2</sup> Voy. aussi pour l'habillement: *șerpar* (ceinture), *mâncar* (manchettes) (latin), *surtuc* (surtout).

<sup>3</sup> Jireček, *Staat und Gesellschaft*, III, p. 74.

<sup>4</sup> A Raguse, *panes colacii*, 1371; Jireček, *ibid.*, III, p. 25. Aussi *poğace*. *Pită* (pain plat) est commun aux Slaves et aux Grecs (voy. *ibid.*); il est d'origine incertaine.

*năcaș* (ennui), *greșeală* et *vină* (erreur), *milă* (compassion); puis, pour ceux qui sont affligés d'un défaut moral: *șuiu*<sup>1</sup> (toqué), *năuc* (hébété), *nătâng*, *prost* (sot), et, en rapport avec certaines occupations industrielles supérieures venant du monde byzantin: *destoinic*, *vrednic* (capable), *dibaciu* (habile), *iscusit* (même sens; aussi le verbe *a se isкуси*, mais les Roumains n'ont pas pris le terme slave pour l'art: *iskoustva*), *istetș* (intelligent), *a fi în duși buni*<sup>2</sup> (être dans une bonne disposition; de *duh*, slavon: esprit), *a șugui* (et *șagă*; plaisanter), — presque tous ces termes étant introduits par l'Église sur les mots latins antérieurs, car on ne pourrait pas admettre le manque de ces notions élémentaires dans la vie psychologique plus ancienne.

Pour cette même partie morale, c'est par les traductions qu'on est arrivé à ajouter au latin *cuget* (pensée) et *părere* (opinion) les termes slaves *gând* (pensée) et *graiu* (parler).

Comme action, on emploie des termes tirés du slavon pour apercevoir (*a sări*), cligner (*a clipi*), frapper (*a lovi*), étrangler (*a zugruma*), rendre infirme (*a otânji*), blesser (*a răni*), tuer (*a omorî*; mais aussi le latin *a ucide*), qui appartiennent au nouveau langage des soldats, de même que les Français ont pris des Allemands: frapper, blesser, tuer. *Vrăjmaș* (ennemi) est slave, alors que *dușman*, ayant le même sens, est touranien. Puis, comme verbes d'action: *a ciopli* (tailler), *a găsi* (trouver)<sup>3</sup>, *a întâlni* (rencontrer).

En matière d'objets, où la richesse des emprunts est déterminée par l'influence de la culture byzantine, à travers les Slaves, en tant que les Slaves ont pu se l'approprier, on a comme matériaux: *grindă*, poutre (qui n'était pas nécessairement dans les maisons primitives), *sobă* (poêle), *prag* (seuil), *coș* (cheminée).

Comme instruments: *plug* (charrue; en Transylvanie aussi la forme *plugniță*), *coasă* (faulx), *greblă* (rateau), *hârleț*,

<sup>1</sup> Șaineanu, ouvr. cité, p. 104.

<sup>2</sup> G. Meyer, dans les *Sitzungsberichte* de Vienne, CXXX, p. 28; Weigand, dans le *Balkan-Archiv*, II (1927), p. 107.

<sup>3</sup> Voy. G. P. Niculescu-Varone, *Folklor românesc din Ardeal*, p. 14. Chez Canini, *Etimologico*, II, p. 763: *plugas* chez les Lithuaniens.

*rariță* (même sens), *fierăstrău* (scie), *lopată* (pelle), *cosor* (petit couteau), *sită* (tamis), *dârmon* (même sens), *târn* (balai; à côté du latin *mătură*), *topor* (hache), *bardă* (même sens), peut-être *perie* (brosse); puis *scoabă* (burin), *scoc* (auge), *feștilă* (mèche), *sfredel* (vilebrequin), *strung* (tour), *clește* (pincettes), *pilă* (lime), *osie* (essieu), *daltă* (ciseau dévidoir), *suveică* (navette), *vârtelniță* (qui vient de *a învărti*: tourner), *tigvă* (courge), *blid* (assiette en bois), *răboj* (morceau de bois pour les comptes des pâtres), peut-être aussi *tigae* (poêle; mais nous avons déjà mentionné le grec *τηγάρι*), *desagă* (sac; cf. aussi le gréco-turc *δισάκι*), *rogojină* (tissu de jonc), *cociug* (couffin; en Valachie, le terme devient *cociug*, le cercueil); *cep* (fausset du tonneau), *custură* (couteau), *șintă* (clou), *teslă* (erminette), *toiag* (bâton), *nicovală* (enclume), *samar* (frein), *cumpănă* (balance), *lanț* (chaîne), *sanie* (traîneau). Comme meubles: *laviță* (banc). Comme produits de fabrication: *drojdie* (lie), *țuică* (alcool de prunes), *crupe* (partie grossièrement moulue du grain de maïs).

Certains noms des relations sociales sont de la même origine: *cumătru* (compère; du slave *koum*), *lele* (et *mătușă*: pour la tante ou la sœur aînée), *nene* (oncle; on l'employait même dans la famille régnante à l'époque du prince Constantin Brâncoveanu, vers 1700, aussi pour le frère aîné).

Comme ornements, aussi *podoabă* et *oglinďă* (miroir).

C'est par le chemin des relations de soldats que nous sont venus: *viteaz* (brave), *voinic* (fort), *tabără* (camp), *șatră* et *cort* (tente), *steag* et *prapur* (drapeau), *iscoadă* (explorateur), *oblânc* (arrière de la selle), *prieten* (ami), *vrăjmaș* (ennemi), *primejdie* (danger), *pagubă* (dommage), *strajă* (avant-garde), *pază* (garde), *chivără* (casque), *sabie* (sabre), *pinten* (éperon), *potcoavă* (fer-à-cheval), *surlă* (trompette), *tilincă* (musette), *trâmbiță* (trompette), de même pour la vie de Cour et pour celle des chasseurs: *ogar* (lévrier); la place réservée pour la chasse du maître s'appelle *loviște*, et on dit aussi *a lovi* (les animaux qu'on chasse)<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Hruševskij, ouvr. cité, p. 259; Șaineanu, ouvr. cité, pp. 247—248.

L'agriculture byzantine perfectionnée a donné pour la charrue la *cobilă* (sellette de la charrue), puis *grață* (herse), *râșniță* (*râjniță*: moulin à main). En matière de céréales: *hrișcă* (c'est-à-dire « la céréale grecque: » *grtchka*) est slave. Pour fixer les limites des champs on a pris de la chancellerie slave: *lan* (champ), *hat* (même sens), *toloacă* (territoire désert), *pârloagă* (portion qui n'a pas été semée), *a boroni* (herser), *brazdă* (sillon), *prăjină* (instrument de mensuration), des termes pour opérations comme pour sarcler (*a plivi*) et briser les mottes (*a prăși*). Et, pour le travail des vignes, l'endroit où on dépose les tonneaux: *cramă*. Un chercheur saxon de Transylvanie, M. F. W. Schuster<sup>1</sup>, est allé jusqu'à mettre en rapport un prétendu cri pendant la récolte, *prihu*, *pricu*, avec le dieu slave Péroun, sans que nous soyons obligés d'accepter une hypothèse si ingénieuse.

Pour les métiers, *a topi* (fondre; cf. les mots romans d'Occident, qui viennent du latin *fundere*) vient d'une racine slave qui représente chaleur, température: ceci montre aussi une pénétration de la métallurgie balcanique. Celui qui fabrique la jaquette de peau est le *cojocar*; *croitor*, est le tailleur, et la façon de couper, *croiul*. Celui qui prépare les peaux est le *tăbăcar*<sup>2</sup>. L'architecte construit (*a clădi*), et dans les maisons il y a des éléments qui viennent du slave, comme *streșină* (auvent), *stâlp* (colonne).

Les marchands (*precupeți*; ce qui signifie les premiers acheteurs, le terme même de *cupeț* ne s'est pas introduit pour remplacer le latin *negustor*) amènent comme mesures *vadră*, *câblă* (en allemand: *Kübel*), *merță*, *chilă*, *drob*; nous avons déjà cité *vig* et *pogon*. Comme articles: pour les olives (*măslina*), le lard (*slănină*), les plats comme les *pogace*, le linge (*rufe*), l'oreiller (*perină*); la couverture, *plapomă*, est greco-turque), les vêtements (*haine*), la robe (*roche*), le feutre (*pâsla*), la gourde (*ploscă*)<sup>3</sup>.

<sup>1</sup> Dans le *Programm* du Gymnase de Sas-Sebeș, 1855—1856, p. 38; voy. Wilh. Schmidt, *Das Jahr und seine Tage*, p. 18 et note 93.

<sup>2</sup> Voy. *Statuta confraternitatum et corporationum ragusinarum*, p. 133: « incisio pellium pro more artis vel, ut dicitur vulgo: *kroi* ». Cf. aussi *koužhar*, *cojocari*; *ibid.*, p. 129 et suiv. Pour « tabaccaria », « tabaccari », *ibid.*, p. 56. Miklosich donnait à *suman* une origine latine; *Slav. Elem.*, p. 47.

<sup>3</sup> G. Meyer, *loc. cit.*, pp. 48—49.

Comme endroit de vente *obor* (champ de la vente), *nedeie* (foire), *zbor* (même sens), *ocol* (endroit fermé). Le *zbor* se rencontre aussi, par une opération de pénétration semblable, chez les Grecs <sup>1</sup>. Comme moyen de transport par les chemins et par les ponts (*poduri*; sing.: *pod*), en dehors de la bête de somme (*măgar*: âne), le vaisseau (*corabie*; d'origine grecque), avec la *cârmă* (gouvernail) et les *vintre* (voiles), *plută* (le radeau) <sup>2</sup>. Comme endroit où il faut payer des droits de douane: *slon* (de fait: colonne); pour l'engagement: *năem*; comme place de dépôt: *pivniță* (cave), *beciul*, *zemnic* (même sens) et, pour les dépôts d'alcool: *поварна*.

On paie pour le travail fait (*ispravă, treabă*); il est possible qu'il y ait aussi un déficit: *pagubă*. Le prix cher: *scump*, est slave, de même que ce qu'on gagne à la vente: *spor*. Il est curieux qu'en roumain des mots étrangers seuls nomment l'endroit où l'on boit: *cârciumă* (cabaret) est slave, *han* est turc, *făgădău* hongrois, en attendant le polonais *ratoş*, qui n'est que *rathaus*.

Par l'ancien commerce grec a pu pénétrer le terme pour «à bon marché»: *ieften* (*εὐθηνός*), par le nouveau commerce avec les Slaves ou les slavisés, avec *scump* (cher), *destul* (assez). Une confusion paraît s'être introduite entre les deux sens de *dobândă*: la proie et l'intérêt de l'argent.

Comme éléments sociaux, empruntés quelques-uns aussi aux Italiens, de leur ancienne façon de se distraire à la Cour, vient la plaisanterie (*glumă*) (chez les Ragusains le bouffon s'appelle *gloumatz*) <sup>3</sup>, et même des figures de fantaisie plaisante, comme *Pepelea* <sup>4</sup>. Parmi les instruments de musique, la *trâmbița* (trompette) vient probablement par les Polonais. la *cobza* étant d'origine slave des Balkans, peut-être aussi le violon (*scripcă*) par les Serbes, avec ses *strune* (cordes), *lăuta* (le luth), dont l'origine doit être cherchée cependant en Occident: chez les Ragusains on trouve en 1450 des

<sup>1</sup> *Ibid.*, p. 28.

<sup>2</sup> *A încărca* est encore latin.

<sup>3</sup> Jireček, *Staat und Gesellschaft*, III, p. 59. Des gouslars serbes vont jus- qu'en Pologne vers la fin du XIV-e siècle; *ibid.*, pp. 58—59.

<sup>4</sup> *Pepel*: cendre, poussière; Meyer, *loc. cit.*, pp. 49—50.

« luthiers »<sup>1</sup>, seuls le *fluier* et le *naiul* étant, ainsi que nous l'avons déjà dit, d'origine plus ancienne; curieuse l'origine du *cimpoi*, qui correspond à la *zampogna* italienne<sup>2</sup>.

Par l'influence de la vie d'État vient aussi le surnom, *poreclă* (qu'on trouve aussi chez les Serbes). Chez les mêmes Serbes des noms de nations sont employés, comme en roumain, pour des noms personnels<sup>3</sup>.

*Stăpân* (maître) serait aussi d'origine slavonne<sup>4</sup>. En fait de gouvernement, *vlădică* (qu'on emploie pour les évêques) n'avait pas jadis ce sens ecclésiastique, mais celui de maître, étant appliqué, dans la Vie de St. Cyrille, à l'empereur<sup>5</sup>; *cneaz* (prince), plus tard aussi chef de village et paysan libre, est slave d'origine germanique. A l'ancien terme pour une assemblée: *adunare*, s'est ajouté le *sfat*, qui est d'origine slave.

On trouve des *joupans* aussi en Misnie et à Krems<sup>6</sup>, mais ils n'ont pas passé chez les Roumains, sauf pour des établissements tout à fait récents, dans le Banat. Pour d'autres noms de chefs, comme: *celnic* (de *ceată*, groupe; en grec: *primikérios*, *proestos*), l'origine slave est incontestable: le terme est de caractère militaire et peut être mis à côté de celui de « juge<sup>7</sup> ».

Le terme pour la contribution, *bir*, peut être venu par la chancellerie serbe des princes. C'est seulement par la pénétration chez les Roumains du code slave serbe et du vocabulaire de chancellerie en rapport avec les procès qu'on est arrivé aussi pour les noms de propriétés à: *moșie*, *ocină* (de *oteș*, père) et *baștină* (*bachta*, père), puis pour l'emplacement d'un village *siliște* (mais sans la racine *sélo*,

<sup>1</sup> Jireček, ouvr. cité, p. 59.

<sup>2</sup> Les documents ragusains connaissent les *cumpognatores*; *ibid.* *Vioară* (violon) paraît un néologisme, *tâmpănă* (tympan) est d'après le *tympan* des Saintes Écritures.

<sup>3</sup> Voy. Jireček, *loc. cit.*, p. 28.

<sup>4</sup> Al. Rosetti, *Grăiul și suflet*, V<sup>1</sup> (1931).

<sup>5</sup> Jireček, *Geschichte der Serben*, I, p. 73, note 4.

<sup>6</sup> Niederle, ouvr. cité, p. 182. Il cite l'opinion de Peisker qu'à l'origine il y a le *kopan* (?) avare et déclare admettre lui-même « l'origine turco-tatare » du mot.

<sup>7</sup> Voy. G. Meyer, *loc. cit.*, p. 61.



village)<sup>1</sup>. On est arrivé de même à dire: *vină*, *greșeală* (faute), *pără* (dénonciation), *osândă* (condamnation), *dovadă* (preuve), *a cleveți* (calomnier), et par la même chancellerie slavonne sont entrés ces mots: *gloabă* (amende), *gospodar* (maître de la maison), *graniță* (frontière), d'origine plus récente, *dajde* (à côté de *dare* latin, pour la contribution), *clacă* (service rendu au maître), *ponos* (accusation), *năpaste* (fausse accusation), *price* et *pricină* (procès); puis *pripas* (amende pour un animal égaré), *prigoană* (poursuite), *poruncă* (ordre), *sfadă* (querelle), *mită* (pourboire), *măzďă* (même sens), *caznă* (torture); *pedeapsă* vient du grec, et les mots *calău* et *găde* pour le bourreau sont touraniens.

Pour les termes d'église, le slavon a donné *boz* (idole), *praznic* (repas de commémoration), *taină* (mystère), et *jertfă* (sacrifice), *pomină* (commémoration), *prooroc* (prophète) *troiță* (trinité), *ciudă* (miracle), *a răstigni* (crucifier), des fêtes comme *Blagoveștenie* (l'Annonciation), *Probajine* (l'Assomption). On trouve dans le même domaine d'église: *văzduh* (air), *raiu*, *iad* (Paradis et Enfer), *capîște* (temple païen), *mirean* (laïc), *moaște* (reliques). Puis des mots comme *proclat* (damné), *milă* (charité), *pomană* (aumône), *molitfă* (prière), *pristol* (table de l'autel), *raclă* (cercueil), en dehors d'un vocabulaire tout à fait spécial<sup>2</sup>.

Aucun des dieux slaves n'a pénétré chez les Roumains<sup>3</sup>, mais c'est des Slaves que viennent les *vârcolaci* (monstres qui

<sup>1</sup> Pour *ocină* et *deadină*, voy. Goniker, dans la *Byz. Zeitschrift*, XXVIII, p. 232. Chez les Grecs de Crète on a conservé ce qui correspond à la *moșie* (héritage ancestral) des Roumains, le *gonikon*, qui a passé, ainsi qu'on le voit par des registres de notaires comme celui, inédit de Francesco Avonal, dans les Archives vénitiennes, aussi dans la terminologie latine. Pour *baștină* voy. Jireček, dans l'*Arch. f. slav. Philol.*, XXII (1900), p. 209. En général, K. Kadlec, *Valași a valașke právo v zemích slavanských a uherských*, Prague, 1916.

<sup>2</sup> Aussi Șaineanu, *Semasiologia*, *passim*. Voy. Schmidt, dans les *Izvestia* de Constantinople, XV (Sofia, 1911). En Transylvanie aujourd'hui même on dit: *ocinașul* pour « la prière dominicale ». Voy. Albert Ehrhard, *Die Stellung der Slaven in der Geschichte des Christentums*, Strasbourg, 1918 (selon lui les Roumains appartiendraient « au point de vue de l'Église et de la culture, beaucoup au slavisme »).

<sup>3</sup> Voy. ces termes dans Niederle, *ouvr. cit.*, II, p. 126 et suiv.

mangent la lune)<sup>1</sup>. Aux mêmes coutumes appartient la cérémonie populaire du *scaloïan*, par laquelle, au printemps, dans certaines régions, on jette dans l'eau une poupée: on la trouve chez les Slaves pour leur Maréna ou Maïzana, signifiant la mort, qu'on enterre ainsi, « souvenir du sacrifice qu'on apportait jadis à l'eau du printemps, délivrée de sa prison de glace ». Mais jadis, chez les Slaves, le sacrifice humain<sup>2</sup> existait. Le nom même de « scaloïan » se rencontre chez les Bulgares<sup>3</sup>. Une cérémonie analogue en Égypte.

Les contaminations latino-slaves ne manquent pas: *cinerem* (cendre) devient *cenușă*. *A sfârși* (finir) est certainement en rapport avec le slave *a sāvârši*, mais on peut entrevoir aussi un *exfinire* rhotacisé, qui a disparu. Pour *rotocol* (rouleau) et pour *cocostârc* (cigogne) aussi<sup>4</sup>, dans lesquels on reconnaît une origine latine, mêlée à des emprunts slavons.

Miklosich a observé<sup>5</sup> aussi des changements sémantiques en roumain, qui ne s'expliquent que par une influence slave, comme celui de *joc*, *lăsare de post* ou *de sec* pour le carême, *tânăr* (jeune), *june-gione* (même sens), *schimburi* (échanges; mais aussi le linge qu'on change). Par les Slaves on serait arrivé à des transformations de sens comme celle qui a donné à *lume* (latin *lumen*; c'est-à-dire: lumière) un

<sup>1</sup> Pour *vârcolac*, *vlcodlac*, *Néos Ἑλληνομνήμων*, I, p. 336 et suiv.; Jireček, *Gesch. der Serben*, I, pp. 163—164.

<sup>2</sup> Niederle, ouvr. cité, II, p. 165. Pour cela et pour les coutumes du *lăzărel*, des *Rusalii*, des *colinde*, de la *paparudă*, Vakarelski, dans la *Rev. intern. des ét. balk.*, 1936, p. 513 et suiv.

<sup>3</sup> Voy. Niederle, *loc. cit.*, p. 166. Aussi le mot *spolocanie*, qui est rare.

<sup>4</sup> Voy. Șaieanu, *Semasiologia*, p. 72, note 2.

<sup>5</sup> *Slav. Elemente*, pp. 11—12. Les changements de syntaxe à la page 12 sont, en ce qui concerne des expressions comme *mă rog lui Dumnezeu et judecați săracului*, sinon *mă tem*, le résultat de traductions du slavon des Écritures. Mais quelquefois ces traducteurs des Écritures créent des mots d'après ceux de l'original slavon, comme c'est le cas pour *fărădelege* (crime; de fait: contre la loi); Șaieanu, *Semasiologia*, p. 78. Il ne faut pas admettre une pareille influence pour le mot *față* (face), qui est arrivé à représenter la personne entière; *ibid.*, pp. 79—80. Mais certainement il faut le faire ainsi pour le changement sémasiologique de *măță* (chat), qui arrive à signifier: ancre (*ibid.*, p. 81), et *întunerec* (qui est de fait « dix mille »: un si grand nombre d'objets que l'horizon en est obscurci); *ibid.*, pp. 81—82.

autre sens, qui est « le monde » (*mundus*), et c'est ce dernier sens qui s'est conservé seul <sup>1</sup>. Mais il n'a pas observé que le même changement de sens se trouve aussi chez les Lettons, dont les rapports, en ce qui concerne la *doïna* aussi (la chanson de plainte), pareille à celle des Lithuaniens d'origine thrace, sont depuis longtemps connus.

Miklosich aussi comprenait que, de l'immense vocabulaire slave qu'on trouve chez les Roumains, une partie vient de la seule traduction des Livres Saints.

Et, dans plusieurs cas, les emprunts sont seulement des doublets, comme pour le pont (*pod* à côté de *punte*; *uliță* pour la rue, est russe, d'origine récente, à côté du latin *cale*).

---

<sup>1</sup> Voy. *ibid.*, p. 72 et suiv. Il cite aussi la *lumea albă* (« le monde blanc », c'est-à-dire tout le monde) et la *lumea inelului*, c'est-à-dire la lumière de l'anneau de la bague.

## CHAPITRE V

### LES ROUMAINS JUSQU'À LA NOUVELLE COLONISATION DES BARBARES (VII-e — VIII-e SIÈCLES).

*Par la colonisation des groupes slaves, l'Empire ne se considère pas comme expulsé ni comme humilié. Il possède la Mer et le Danube. Cette dernière domination suppose les têtes de pont sur la rive gauche, les cités de l'autre côté, avec tous le rayon d'approvisionnement de ces têtes de pont*<sup>1</sup>. Les Slaves appartiennent à ce rayon, du reste, ainsi que l'avaient fait les Goths. L'Empire peut les transporter où il veut, d'où la quantité de ceux qui sont mentionnés à Apamée en 656, en Asie Mineure en 680<sup>2</sup>.

Au commencement du VII-e siècle, il semblait donc qu'un nouvel ordre définitif eût été créé, regagnant la rive gauche du Danube, et avec la puissante organisation de la Dalmatie profondément romane.

Ainsi qu'on le verra, Justinien II envoie des troupes aussi contre les Slaves transportés en Asie, pour qu'ensuite ils apparaissent près de Constantinople, non pas avec une pensée de conquête, mais simplement comme une démonstration, parce qu'on n'avait pas renouvelé leur pacte, avec

---

<sup>1</sup> Voy. aussi Rösler, *loc. cit.*, p. 119: « Die Städte und Festungen waren nach mehr als zwanzig Jahren noch im Besitze der römischen Besatzungen ». Il en a été ainsi jusqu'à l'établissement des Bulgares, ou plutôt jusqu'à leur révolte, qui a amené la soumission des cités de Durostorum à la Tisa. Mais, à ce moment, on n'avait pas pu changer pour si peu de temps le caractère roman des habitants. La dénationalisation n'a pu être accomplie ainsi que par un flux populaire slave plus récent.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 123, note 1.

une nouvelle cession de cités<sup>1</sup>, et la punition byzantine suivit<sup>2</sup>.

Le nom de *Maglavit* (d'après celui du dignitaire impérial pour les vaisseaux)<sup>3</sup> sur le Danube, près de Calafat, qui porte aussi un nom byzantin, signifiant « celui qui calfeutre les vaisseaux », ne représente pas un hasard, mais un document même de la domination byzantine sur la rive des deux côtés.

Comme Byzance a toujours conservé la tradition « ausone<sup>4</sup> » (italienne), le groupe de Cetea et de Corabia sur le Danube roumain, dont le premier signifie « cité » et l'autre correspond au byzantin *κάραβι*, passant par Calafat et Maglavit vers la Tour de Justinien (si on veut la placer là), et jusqu'à Demnizikos, la Zimnicea actuelle, en marge de la forêt touranienne du Teleorman, montre cette permanence byzantine. Peut-être aussi les pêcheries de Celeiu (dont le nom est cependant antique, celte; dans les régions du Norique on trouve Cilly, bien connu) peuvent-elles être de la même origine. Il semble que l'Empire, surtout après la cession de toute la province aux Bulgares, ait accompli une véritable transposition de ces établissements sur la rive gauche, pour continuer à être plus loin aussi dominateur du Danube<sup>5</sup>.

<sup>1</sup> Théophane, pp. 549, 662, 664—665.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 668.

<sup>3</sup> Cecaumenos, p. 97: *ἐτίμησεν αὐτὸν μαγγλαβίτην* (il s'agit d'un prince norvégien).

<sup>4</sup> *Ἀναξ Μιχαήλ, Ἀϊσόγων ὄντως Λύτρωσις εὗρε δι' ὄν κλέος ἡ Κωνσταντινίου; Arch.-ep. Mitt.*, VIII, p. 201, n° 6. L'empereur Michel est présenté à Andrinople de cette façon: *Μιχαήλ Κομνηνός ὁ Παλαιόλογος; ibid.*, p. 202. — Voy. aussi l'*Izvestia* bulgare, VIII, pp. 343—344.

<sup>5</sup> Voy. Iorga, *Le Danube d'Empire*, dans les *Mélanges Schlumberger*. Dans le *Balkan-Archiv*, III, Weigand (*Albanische Einwanderung in Siebenbürgen*, p. 207 et suiv.) parlait des mots albanais qui ont pénétré en quatre périodes, entre le VI-e et le XII-e siècles, — ce qui est absurde. Voy. Dozon, *Manuel de la langue chkipe ou albanaise*, Paris, 1879. Quelques proverbes comme chez les Roumains, p. 122 et suiv: *cânele care latră* (le chien qui aboie et ne mord pas), *o mână spală pe alta* (une main lave l'autre). Mais, à cette époque, les Albanais sont enfermés dans leurs montagnes. Diefenbach, *Völkerkunde Osteuropas*, Darmstadt, 1880, I, p. 25, croit aussi que le mot *Skipétar* vient de *škjipe*, *škipe*, rocher. Degrand, *Souvenirs de Haute Albanie*, Paris, 1901, présente

Un rapport direct très faible avec Byzance a suivi. Il est plutôt question d'un emprunt littéraire par la Bible. Ainsi *chit* (baleine) est venu par cette voie, de même que *chivot*, κίβωτος (boîte de reliques), *chitară*, κίθαρα, *chimval*, κύμβαλον. Le *chinovar*, κιννοβάρι, a été apporté par les peintres, étant tout aussi récent que *chit*, alors qu'*alămâiu*, *lămâiu* (citronnier), avec la disparition du *n* du *λιμόνι* grec, est ancien. Le nom du lit, *crevat*, κρεβάτι, qu'on trouve aussi chez Suidas, est venu peut-être par les Phanariotes. Nous avons déjà parlé de *crin*, chez Suidas κρίνος, qui appartient aussi aux anciens éléments. Pour le terme *sihastru* (ἡσυχαστής), le changement montrerait aussi une époque éloignée.

Du reste, la situation sur la rive droite est pareille à celle qui, sans influence impériale, n'a pas pu être continuée sur la rive gauche. *Ici, en effet, elle apparaît comme une coutume militaire dont l'interruption ne peut pas être admise, fût-ce même pour un seul moment.*

Mais, dans les Balkans, de même que les Slaves, les Vlaques sont des clients ayant un privilège de l'Empire, vivant, ainsi qu'on le verra, d'après leurs normes propres de vie, que les autres n'entendent pas dépasser, parce qu'ils sont prêts alors à se soulever dans un *tumultus*, en grec *μοῦλος*, bien qu'acclamant, jusqu'à un certain moment, leur prince naturel, comme de fidèles sujets. Leurs établissements, mêlés à ceux des Slaves et en rapport avec les cités autonomes, qui ont cependant *une autre autonomie*, sont partout, mais *surtout là où se présente une transhumance ancestrale.*

Nous avons donc des « Vlaquies » qui correspondent aux « Romanies » anciennes et aux Esclavonies des Slaves. Des « Vlaquies » « grandes » et « petites », « d'en haut » et « d'en bas », jusqu'à une de ces « Grandes Vlaquies » qui avance jusque du côté de Corbavie<sup>1</sup>, en Occident.

Le sens d'agriculteur, en opposition avec le terme de « cioban », mot touranien qui est arrivé à signifier aussi cer-

l'étymologie: albanais = « Alb ou Alp », opinion à laquelle nous nous rallions; p. 3.

<sup>1</sup> Voy. Tomaschek, *Zur walachischen Frage*; Jireček, *Gesch. der Bulgaren*, p. 217; Miklosich, *Slav. Elemente*, p. 2, note 2.

tains groupes nationaux à côté des Roumains<sup>1</sup>, qu'a le mot « Vlaque » chez les Byzantins et jusque dans la Grèce d'aujourd'hui<sup>2</sup>, doit être expliqué seulement par le partage en deux, avec le temps, de la population roumaine, alors qu'au commencement ce nom de Vlaque était employé, comme c'est naturel, pour les habitants romans des villes aussi. On a cité le sens de « pâtre » qu'a *Remer*, le Roumain, en albanais, et son correspondant en grec<sup>3</sup>. Mais, d'après J. C. Hobhouse<sup>4</sup>, les Albanais, lorsqu'ils suivent une certaine direction économique, s'appellent « Vlaques ».

On admet habituellement aussi une division *territoriale*, absolue, en deux, des Roumains, ce qui expliquerait la formation d'un autre dialecte dans la partie du Sud et du Sud-Ouest; il y aurait donc, entre ces deux moitiés, une solution de continuité.

Mais un des problèmes les plus importants est la relative unité de la langue roumaine. De fait, la différence entre le dialecte du Sud et celui du Nord, de même qu'entre les deux et celui, qui disparaît, de l'Istrie, réside le plus dans l'élément nouveau de vocabulaire qui a été imposé par un certain voisinage. L'organisation intime est la même et, en ce qui concerne la phonétique et la morphologie, les rapports sont restés aussi intacts.

*Il n'en est pas ainsi de n'importe quelle autre langue romane.* Celle qui ressemble le plus au roumain est l'espagnol, parlé de même façon en Castille, en Aragon, en Andalousie, les Basques étant à côté comme les Bretons bretonnants en Gaule. Là, en Gaule, deux langues se sont séparées: celle du Sud, sur un fonds gaulois plus rare, celle du Nord, sur une base puissante de population plus ancienne, la Bretagne restant, — ce qui s'est passé en Orient seulement

<sup>1</sup> Voy. aussi le beau livre, plein d'une étonnante information, de M. Anastase N. Hâciu, *Aromânii*, Focşani, 1936.

<sup>2</sup> Rösler, *Rom. St.*, p. 119, note 2.

<sup>3</sup> H. Gelzer, dans la *Zeitschr. f. rom. Philologie*, XXXVII (1913), p. 269.

<sup>4</sup> *A journey through Albania in the years 1809 and 1810*, Londres, 1813, pp. 490—491. Il recueille ces mots roumains: *noi sentem de sague* (*sânge*: sang) *Rumane*; p. 492.

avec l'Albanie —, conservatrice du langage archaïque. Mais le dialecte picard se distingue de celui de l'Île de France et le provençal est compris entre un patois limousin et une langue catalane. De son côté, l'Italie a autant de dialectes que de couches anté-romaines différentes; Ligures, Gaulois, Hénètes, Étrusques, Italiques, Illyres, Grecs. Si on arrive chez les Roumains à pouvoir s'entendre par dessus les petites différences qui ne sont que des jargons, entre paysans du Nord et du Sud, de l'Ouest et de l'Est, ceci vient de trois motifs qui n'ont pas existé dans la plupart des autres provinces de l'Empire, en dehors du *fait capital qu'ici il n'y a qu'une seule couche barbare antérieure*.

Les différences de langue viennent de l'existence des frontières d'État ou, au moyen-âge, des formations féodales. Ce qui distingue le parler moldave du parler valaque et le parler de certaines régions de Transylvanie des deux, c'est le partage de l'ancien pays roumain en deux États et, à côté, une domination étrangère comme celle des Hongrois. Mais, *beaucoup de temps auparavant, il y avait eu une parfaite unité séculaire d'une seule vie populaire sans État*.

Puis, une grande partie de Roumains étant des pâtres transhumants, *leurs errements ont créé un puissant système de circulation*, qui a amené avec lui l'unification, *de même que la transhumance espagnole a joué ce rôle*.

Et, enfin, pour expliquer la réduction à l'unité des divergences en cours de développement naturel, alors qu'ailleurs il n'existe pas, jusque bien tard, une seule direction de la langue, la religion occidentale étant reliée à la conservation du latin, chez les Roumains on n'a pas pu imposer au peuple lui-même la forme étrangère du slavon, que continuait à employer le clergé. Beaucoup avant l'adoption de la langue parlée par l'État et dans l'Église, quelque chose de « littéraire » a pénétré chez les Roumains dans la vie des multitudes et, de là, elle est revenue dans le livre écrit et dans le prêche de vive voix.

La grande différence entre le parler des Macédoniens et celui des Danubiens, — car chez les Istriens il est question seulement d'une corruption, d'une décadence, allant jusqu'à



la perte, au moins comme vocabulaire, dans les eaux slaves —, vient du fait que le premier est resté non travaillé par tout ce que peut amener la vie de l'État, en dehors de la sujétion, marquée plus haut, à la puissante influence grecque et même à *d'autres* infiltrations slaves que celles du Nord et du Nord-Est.

Mais, si la complète solution de continuité ne s'est pas produite, bien que les transhumants du Pinde ne dépassent pas, au Nord, une certaine ligne, la différence de langage, qui ne ressemble pas, de loin, à celle des tribus slaves, qui se sont distinguées aussi à cause de la date et du caractère du privilège impérial, c'est grâce à la création, par Byzance, d'une nouvelle bande de fédérés, fixés sur le Danube dès la seconde moitié de ce VII-e siècle pour donner *une armature politique* aux anciennes tribus slaves (*γενηται*), qui, jusque là, s'étaient étendues d'une façon isolée le long des rivières, au Sud du Danube. *Les Bulgares ne sont ainsi que les successeurs des Ostrogoths de Théodoric, de Preslaw et de Pliska jusqu'à Novae, ancienne résidence du roi german. Toute idée, chez les Bulgares, d'un État national, fondé sur des conceptions venues d'Asie, doit être considérée comme anachronique et impossible*<sup>1</sup>.

L'unité archaïque de l'élément latin dans la péninsule s'est brisée relativement depuis peu; autrement on ne pourrait expliquer, les similitudes nombreuses et étonnantes dans la façon dont les Roumains et les Albanais traitent le fonds latin<sup>2</sup> que par des liens du petit groupe d'Illyres avec la riche base roumaine dont il est resté entouré. Comme ces phénomènes appartiennent, pour le roumain aussi, au dialecte danubien, il faut admettre une prolongation profonde de ce groupe du Danube vers le Sud, plutôt qu'une descente des Albanais pareille à celle qui, au XIV-e siècle, les a menés jusqu'à Athènes et dans l'île d'Égine, mais qui, pour le commencement du moyen-âge, n'aurait aucune explication.

<sup>1</sup> Cf. la brochure de polémique personnelle, injurieuse à notre égard, de M. Moutaftchiev, *Bulgares et Roumains*, qui n'est que la forme, en quelque sorte adoucie, d'un rude pamphlet en langue bulgare.

<sup>2</sup> Philippide, ouvr. cité, II, p. 631 et suiv.

## CHAPITRE VI

### L'ÉLÉMENT ANCIEN ROUMAIN ET LA COLONISATION DES BULGARES <sup>1</sup>.

L'apparition des Bulgares <sup>2</sup> comme nouveaux mercenaires de Byzance ne représente pas l'établissement d'une nation, ni la création d'une conscience d'État.

Les nouveaux venus sont tout aussi Huns que les Huns et tout aussi Avars que les Avars. L'équivalence hunobulgare a été signalée du reste aussi par Niederle <sup>3</sup>. Les recherches anthropologiques arrivent ou peuvent arriver à ce même résultat <sup>4</sup>. On a signalé la ressemblance aussi avec les

---

<sup>1</sup> Les histoires des Bulgares par Bousquet (1909), Pogodine (1910), Ruland, *Geschichte der Bulgaren*, Berlin, 1911; Iastrebov, Pétersbourg, 1912; Staneff, *Histoire de Bulgarie*, Paris 1924. Ajouter: D. Kouchlev, *Histoire de l'Église bulgare* (en bulgare) (844—1186), Sofia, 1911. Pour la chronologie, Bury, *The chronological cycle of the Bulgarians*, dans la *Byz. Zeitschr.*, XX (1910). Plus récent le livre de M. Runciman sur l'ancien empire des Bulgares (*History of the first Bulgarian Empire*). Pour l'histoire de Bulgarie par Zlatarski, Vasiliev, dans la *Byz. Zeitschr.*, XXVIII, pp. 407—411. Pour les « fantaisies » dans cet ouvrage, beaucoup plus large qu'étendu et rédigé d'après une ancienne tradition russe, non sans quelque exploitation des passions nationales, *ibid.*, p. 201. Pour la conquête de la Bulgarie, voy. le travail de M. Nicov, *ibid.*, pp. 205—206. Cf. aussi G. Ostrogorsky, dans l'*Iougoslavenski istoriski časopis*, I (Zagreb, 1935), p. 509 et suiv.

<sup>2</sup> Procope, *Hist. arcana*, p. 18. Voy. aussi Jordanès, *Rom.* p. 388.

<sup>3</sup> *Manuel*, II, p. 61.

<sup>4</sup> Pour la mensuration des têtes bulgares et albanaises, Virchow, *Zur Craniologie Albaniens*, dans les *Sitzungsberichte* de Berlin, 1878; *Ueber die Herkunft der Bulgaren*, dans les *Verhandlungen der Berliner Gesellschaft f. Anthropologie, Ethnologie und Urgeschichte*, 1877, p. 83 et suiv. Voy. aussi Eugène Pittard, *Les peuples des Balkans, recherches anthropologiques*, Paris, 1920.— Il suffit de mentionner les livres curieux, qui, avec un grand luxe d'érudition, et surtout de fantaisie, tiennent à présenter les Bulgares comme des autochtones

Tchouvaches des Bulgares de la Volga <sup>1</sup>, d'où sont partis tous ceux dont Byzance a fait pendant la seconde moitié du VII-e siècle, ses nouveaux « fédérés ».

Il est certain qu'il y a eu un rapport étroit entre les anciens Bulgares venus de la steppe, suivant un appel de Byzance qui a toujours besoin de pareils soldats, et les restes des Huns, comme les Hunogoundoures (mais voy. aussi les Hermundoures, qui ne peuvent pas être si germaniques que leurs associés pour la descente en Occident, les Hérules). Celui qui est « descendu » au-delà du Danube, Ispéric, le chef des Bulgares, aurait commandé, d'après Zlatarski <sup>2</sup>, des Hunogoundoures. Il n'est question cependant que de l'emploi alternatif d'un nom touranien ou d'un autre.

Le nouveau nom <sup>3</sup> contient sans doute la finale de pluriel touranienne, *ar*, avec une racine dans laquelle a dû être contenu l'éloge de la bande. Racine et suffixe sont les mêmes que dans le nom, traité d'une autre façon phonétique par

---

identiques aux Thraces, de M. Gantscho Tzenoff, lecteur à l'Université de Berlin, *Die Abstammung der Bulgaren und der Anfang des bulgarischen Staats und der bulgarischen Kirche*, Sofia, 1910; *Die Abstammung der Bulgaren und die Urheimat der Slaven*, Berlin-Leipzig, 1930, et *Geschichte der Bulgaren und der anderen Südslaven von der römischen Eroberung der Balkanhalbinsel an bis zum Ende des neunten Jahrhunderts*, Berlin-Leipzig, 1935 (cf. M. D., dans le *Iougosl. istor. čas.* cité, I, pp. 520—521).

<sup>1</sup> Edm. Alsworth Ross, *Russia in upheaval*, New-York, 1918, p. 38. Des traces « prébulgares » chez les Bulgares; d'après Paasinen, dans Sandfeld, ouvr. cité, p. 99. Voy. pour la prétendue origine touranienne des Roumains eux-mêmes, pâtes turcs romanisés, Peisker, *Abkunft der Rumänen*, dans la *Zeitschrift des hist. Ver. f. Steiermark*, XV (1917).

<sup>2</sup> *La Dobroudja*, p. 46. Parmi les successeurs des Huns, les Outourgoures apparaissent chez Orose, avec leurs « frontières » et leurs « cités » : « a fontibus Ottorogorrae usque ad civitatem Ottorogorram »; I, 2. Cf. aussi Bury, ouvr. cité, V, p. 537 : « It is highly improbable that Kotrigur is another name for Bulgarian. It is far safer to keep tribes apart than to identify them ». Pour les Onougoures et les Bulgares, voy. aussi Moravcsik, *Az Onogurok történetéhez*, Budapest, 1930 (dans la *Magyar Nyelv*, XXV), et le même, dans les *Ungarische Jahrbücher*, X (1930), pp. 53—90. Et, pour les Bulgares « noirs », Macartney, dans les *Jahrbücher* de M. Béès, VIII, p. 150 et suiv. (pour ceux du Volga, *ibid.*, p. 159 et suiv.).

<sup>3</sup> Sur l'origine du mot Bulgare, Chichmanov, dans le *Sbornik za narodni ounotvorenia*, 1900, pp. 58—73.

les Slaves, de leur noblesse : les boliars, les boliarines, *βολιάδες*, pour les Byzantins, qui sont devenus les « boïars » des Roumains. Mais le *Βούργαρος* est placé à côté du Slave, du Hun, du Scythe, chez le poète byzantin du VII<sup>e</sup> siècle Georges le Piside <sup>1</sup>. Chez Schafarik <sup>2</sup>, qui met le terme touranien *tarkhan* en rapport avec « tar » (trésor), il est question d'un suffixe turc *ad* pour ne pas voir ce vrai suffixe qui est *ar* <sup>3</sup>. Et il reconnaît la racine *boul* dans Bulgare citant aussi la forme « Borgar » <sup>4</sup> et celle de « Boulars », venant de « Boularsk » (nom d'une cité).

En 481 apparaissent d'abord les Bulgares, d'après les calculs de Tomaschek <sup>5</sup>. Au même moment Cassiodore mentionne les Bulgares partout redoutés, qui sont pour lui une « bande », et Ennodius montre la même force de cette bande <sup>6</sup>. Ces « guerriers que tout le monde redoutait » seront, après deux siècles, présentés aussi par Théophane, reproduisant une source contemporaine, comme une « nation profane » (*μιαρόν ἔθνος*) <sup>7</sup>.

On voit Mundo, descendant d'Attila, qui fuit devant les Gépides, combattant en Thrace contre des Bulgares pillards, qu'il tue <sup>8</sup>. Tout un récit au cours duquel il est question

<sup>1</sup> Voy. p. 194 et suiv.

<sup>2</sup> Ouvr. cité, II, p. 167.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 169.

<sup>4</sup> *Ibid.*, note 1.

<sup>5</sup> *Zeitschrift f. österr. Gesch.*, 1872, p. 153.

<sup>6</sup> Cassiodore, *Varia*, VIII, 10, 21 : « Bulgares toto orbe terribiles, Bulgarum globus »; Ennodius, XII : « Haec est natio cujus ante te omne quod voluit »; éd. *Auct. antiquissimi*, VII, p. 203. A peine avait disparu de ces régions, « extrema Minoris Scythiae », qui doivent être cherchées dans le Nord, Hernac, fils d'Attila; Jordanes, *Getica*, p. 127 (voy. aussi plus haut). Plus bas il y a la Pentapole, restée romaine, avec un duc d'origine gothe, Blivila; *ibid.*, chap. 4. D'autres Huns sont établis à Castra Martis (« Castra Martena »). Lorsqu'il est question de l'établissement des Gépides, « totius Daciae fines » (*ibid.*) représentent le territoire avec les parties de « frontière » vers l'Ouest, sur la Tisa. Voy. aussi Marcellinus Comes, à l'an 502. D'autres mentions chez les Byzantins, Zlatarski, *loc. cit.*, p. 47, note 1. Pour l'époque de Justinien, *ibid.*, p. 52, note 1.

<sup>7</sup> Jean d'Antioche, note 1. Cf. *Abstammung*, pp. 16—18.

<sup>8</sup> Jordanes, *Getica*, LVIII. Il est question aussi d'un combat entre lui et « Savinianus, magister Illyrici ». Il est question aussi du Goth Pitzia.

de la rivière du Margus, appelée *Margoplanus*, « la plaine de la Morava » (« Martianus » est a Morava), des « contrées sans agriculteurs au Sud du Danube » (*ultra Danubium in incultis locis, sine ullis terrae cultoribus*), de la tour de Herta, sur le fleuve, au milieu des brigands. C'est alors que les Bulgares sont appelés par l'empereur Zénon pour l'aider contre les Goths <sup>1</sup>.

Les Bulgares <sup>2</sup> se rencontrent, un peu après les avoir trouvés dans cette situation, sous le nom de *Vulgares*, dans le Panégyrique d'Ennodius, comme une nation opiniâtre, à côté des Huns, des Sabires, des « Hounougoures » et des Akatzires, habitant les régions au Nord de la Mer Noire, dans cette monstrueuse compilation de Jordanès <sup>3</sup>. Il les mentionne aussi à l'époque de Justinien <sup>4</sup>, lorsque d'autres sources aussi les connaissent, mais seulement comme un contingent, ces mercenaires n'étant pas encore reliés à un territoire, dans la confédération avare <sup>5</sup>. Mais d'autres Bulgares s'en vont alors aussi en Italie, où ils ont été appelés par les Longobards : l'historien de cette dernière nation, Paul le Diacre <sup>6</sup>, les présente, et, aujourd'hui, pour des motifs de sympathie politique, on s'en va chercher leurs traces en terre italienne <sup>7</sup>.

Alors que, sous Maurice, les Bulgares se jettent pour la première fois sur la Thrace <sup>8</sup>, pendant le même siècle une partie d'entre eux, « 9.000 », passent, à la suite de combats

<sup>1</sup> Théophane, p. 548.

<sup>2</sup> Pour toute cette partie, les recherches de Zlatarski, *Histoire du premier empire bulgare* (en bulgare), I (679—852), Sofia, 1918, p. 21 et suiv. (l'histoire est suivie pour le passé jusqu'aux anciennes inscriptions turques de l'Asie centrale). Voy. surtout p. 24, note 1 et p. 33 et suiv. (avec les notes).

<sup>3</sup> *Getica*, ed. cit., p. 63.

<sup>4</sup> Le même, *Romana*, p. 47.

<sup>5</sup> Voy. Iorga, *Hist. de la vie byzantine*, I, table.

<sup>6</sup> II, 26.

<sup>7</sup> Pour l'orientation des Bulgares aussi Ullein, dans la *Revue de synthèse historique*, XLVII (1929), pp. 75—86. Aussi *βουλγαρικὰ καράλαμα* avant 641; *Byz. Zeitschr.*, V, p. 755. Dans le commentaire d'Eustathe (XII-e siècle) à Denys de Byzance, les Kazares seraient, « d'après les uns », les Neures et les Hippopodes, et les Pannoniens des Bulgares; *Geogr. gr. minores*, II, p. 269.

<sup>8</sup> *Journal Asiatique*, 1848, p. 303.

intérieurs dans le Khanat avare, jusque chez les Bavaois et demandent à être acceptés par le roi franc Dagobert, qui leur prépare cependant un massacre de nuit. Un Alzek (Alti-zeus) passe avec les survivants chez les Longobards de Grimoald, où ils se conservent comme une colonie militaire<sup>1</sup>. Ils seront suivis plus tard par le groupe que conduit un des fils de Koubrat<sup>2</sup>.

Koubrat, chef des Ounogoundoures, est présenté par le patriarche chroniqueur Nicéphore<sup>3</sup>. Baptisé par l'empereur Héraclius, il passa à Constantinople comme, jadis, Théodoric. Aussi, d'après le chroniqueur oriental Jean de Nikiou, qui, évidemment, se trompe, Koubrat<sup>4</sup> lui-même aurait été non seulement baptisé, mais élevé à Constantinople et, protégé par Héraclius, il serait resté auprès de l'impératrice veuve, Martine<sup>5</sup>.

Des nécessités de politique byzantine amènent la captation du bulgarisme encore fluide, sous un des fils, divisés entre eux et dispersés, du chef de bande guerrière qui a été le second Koubrat (de fait un Kourt) : Asparuch, Ispéric ou, d'après une nouvelle hypothèse, Aspar, nom qui est aussi celui d'un puissant de Byzance au V-e siècle<sup>6</sup>. On leur donne la région

<sup>1</sup> Paulus Diaconus, *loc. cit.*

<sup>2</sup> Théophane; voy. plus loin.

<sup>3</sup> Éd. de Boor, p. 24. Cf. Bury, ouvr. cité, VII. Bury observe que les informations sur la création de l'État bulgare chez Théophane et Nicéphore partent de la même source; *Later Roman Empire*, II, p. 332, note 2.

<sup>4</sup> Il est présenté comme le neveu d'Organ (Orkan?) et chef des Onogoundoures. Héraclius l'aurait créé patrice. Nous avons dit que Théophane présente les Ounogoundoures comme des Bulgares (il est vrai qu'on pourrait ponctuer aussi de cette façon: τῶν Οὐνογονδοῦρων, Βουλγάρων). Il est aussi seigneur des Cotragues (Κοτραγῶν). Cf. Bury, *loc. cit.*: « The first Kubrat or Kurt is historical and really reigned on the Danube, but the second Kubrat is legendary, or at least a personage of remoter antiquity ».

<sup>5</sup> Trad. Zotenberg, pp. 460, 580—581. Pour le roi Georges et ses frères Gabriel et « Pox », qui font leurs dévotions dans le monastère de Cividale, au Frioul, *Arch. f. slav. Phil.*, II, p. 171.

<sup>6</sup> Chez Zlatarski, *loc. cit.*, p. 127 (d'après Marquardt, *Die türkischen Inschriften*). Le nom d'Ispor, qui lui est donné dans la « vision du prophète Ésaïe », source tardive qui l'intitule « Tzar » (Zlatarski, *loc. cit.*, p. 139), est en rapport avec le nom de Spores, donné généralement aux Slaves.

de pêche située au-dessus du Danube, entre les lacs salés de la Bessarabie méridionale, région qui a été appelée chez les anciens Romains: *Ongl*, d'*angulus*, et est arrivée à être, pour les Tatars, leur Boudchak.

L'établissement du groupe « bulgare » dans cette masse hune en Bessarabie, a trouvé, même là, des souvenirs romains <sup>1</sup>.

Ils apparaissent « sous des tentes », à travers ce Boudchak, d'où « ils sortent et profanent la région voisine du Danube ». La flotte byzantine les attaque donc au-dessus du Delta, alors que les *thèmes* voisins viennent par la Scythie Mineure. Mais la retraite de l'empereur Justinien II, qui, malade, podagre, est forcé d'aller se soigner aux bains accoutumés, provoque une panique chez ceux qui avaient déjà assiégé cette région de lacs. Les assiégés passent le Danube par le gué de Noviodunum et avancent en pillant jusque près de l'ancienne cité d'Odessos, à l'endroit « qu'on appelle maintenant Varna », ce qui signifie un établissement antérieur de Slaves de ce côté. Ceux-ci sont les « sept généalogies » déjà citées, parmi lesquelles « les Sévères » se trouvaient avoir un « pacte » avec Byzance <sup>2</sup>. On a observé que de même St. Jérôme compte sept peuplades gothes <sup>3</sup>; mais le chiffre de sept est influencé par la Bible.

La descente en Scythie Mineure a amené cependant les Bulgares aussitôt dans une région où la vie romane est constatée sans cesse sous la forme de la cité et celle du groupement épiscopal. Là ils seraient restées dans un cercle, dans un *ring* de camp fermé, dont les traces auraient été découvertes près de la localité de Nicolîţel, dans le Nord-Ouest de la Dobrogea, au milieu des vignobles, avec lesquels, du reste, ces Turcs ne

<sup>1</sup> *Ongl* serait cependant, d'après Zlatarski, *loc. cit.*, p. 126 et suiv., non pas *angulus*, ni le roman *unghiu*, pas même leur correspondant slave, mais *ogl*, (cour) (cf. l'*aoul* turcoman). Mais le sens tatar ultérieur du « Boudchak » s'y oppose. Dans la *Byz. Zeitschrift*, XXVII, p. 35, M. Bechevliev cherche à faire passer l'*Ongl* dans la Dobrogea. D'autres opinions dans Zlatarski, *loc. cit.*, pp. 126 et suiv., 387 et suiv. (*excursus*), et surtout la riche présentation antérieure du territoire; p. 128 et suiv.

<sup>2</sup> Théophane, p. 547.

<sup>3</sup> Tzénoff, *Geschichte der Bulgaren*, p. 50.

pouvaient rien avoir à faire. Tout autour les Slaves occupaient ce « petit Preslav », cette Preslavitzza dont parle aussi le chroniqueur russe Nestor et l'Arabe, bien informé, Edrisi.

Aussi Desjardins, qui a étudié les ruines de Troesmis, constatant que c'est là qu'a été jadis Preslavetz croyait que c'était une forteresse de Justinien dont les Bulgares se seraient valus<sup>1</sup>. En échange, Pârvan admettait que certains tumulus de la Scythie Mineure contiennent les restes de chefs bulgares<sup>2</sup> et il est certainement question de Scythes : aucun dominateur bulgare ne paraît avoir été enseveli d'après une pareille coutume.

Les éléments grecs de la rive, en grande partie latinisés, ne seront dénationalisés que par les Turcs Osmanlis, restant chrétiens sous le nom de Gagovtsi pour les Slaves, de Găgăuți pour les Roumains : le type nettement hellénique le montre. Mais sur ce sujet nous reviendrons dans le volume suivant.

A leur établissement, les Bulgares travaillent donc à la façon byzantine, plaçant où il leur semble le plus utile ces « sept généalogies » slaves qu'ils avaient trouvés et auxquelles ils imposèrent un *pactum* comme le faisaient les Byzantins à l'égard des populations conquises et administrées.

Les envahisseurs trouvent que la place est bonne<sup>3</sup>, et

<sup>1</sup> Desjardins, *Rev. Arch.*, VII (1868), p. 267. M. Škorpil accordait à Ispéric (sans aucun motif) aussi le *vallum* de Tulucești (*La Dobrodja*, p. 142).

<sup>2</sup> *Descoperiri nouă*, p. 53. Des constructions hypothétiques bizarres aussi chez Zlatarski, *loc. cit.* Le vallum du Sud de la Bessarabie aurait été fait pour les Bulgares même après leur descente dans les Balkans (*La Dobroudja*, p. 47). C'est encore Ispéric, qui, « se proclamant souverain indépendant de la Dobroudja », est le créateur du *vallum* Cernavoda-Constantza; *ibid.* Ensuite il fonde « un nouvel État fédératif bulgare-slave »; *ibid.* Il serait même arrivé jusqu'au Dniester et peut-être vers le Dniéper; p. 48, de sorte que la Dobrogea était pour lui une « région intérieure ». A l'Ouest il aurait eu comme frontière la Tisa; p. 49!

<sup>3</sup> Pour le camp de Nicolîțel (« le Boudchak de Măcin »), Škorpil, dans *La Dobrodja*, p. 11 et suiv. Lui aussi croit que là il y aurait eu l'Ogl (et il admet l'étymologie de Zlatarski comme représentant la cour, l'enceinte; aussi *ibid.*, p. 146, note 2). Prislava aurait été près de Tulcea, et on a trouvé des monnaies des X-e et XI-e siècles; *ibid.*, p. 145, note 2. Cf. Iorga, *Note istorice cu privire la evenimentele din Balcani*, dans les *Mem. Ac. Rom.*, XXXV (en langue française dans le *Bulletin de la section historique de l'Académie Roumaine*, 1913).



ils se l'attribuent installant leurs prédécesseurs ethniques où ils le veulent, allant jusqu'à la région qu'ils reconnaissent comme étant une « Avarie », une terre du Khan, respectée par ces autres Turcs.

L'Empire, forcé, conclut le pacte avec les nouveaux venus, croyant peut-être qu'ils seraient même un élément utile pour la consolidation d'une région de restauration; ce qu'ils avaient conclu avec les Slaves passe maintenant à leurs maîtres. « L'opinion publique » de cette époque ne nous est pas connue: nous avons vu cependant que celle du VIII-e siècle, sous l'impression des pillages fréquents de ces païens, est sévère pour cette « honte », la cession de la part de l'Empire oecuménique, qui dominait les quatre coins du monde, envers la « lignée vilaine et intrusive »<sup>1</sup>, ces hôtes malencontreux. Comme justification, on donne ce souci de l'orthodoxie par lequel, de fait, a toujours été dominé l'empereur.

Les tribus slaves ont dû, comme les Obotrites, — cf. la localité d'Obod<sup>2</sup>, — ou les Predenecenses<sup>3</sup> (ce qui ne peut signifier que ceux de la première ligne, l'avant-garde) conserver leur autonomie, car « l'État » bulgare, comme celui des Huns et celui des Avars, et comme toute autre création turque, employait, d'après le système originaire, non pas des fonctionnaires, mais, à côté des commandants de cités, seulement des percepteurs de tribut et de présents et des *délégués*, comme ceux que Charlemagne envoyait, par ses évêques et ses comtes, à côté des ducs, chefs des guerriers. Nous voyons les Obotrites (Abrodites) et les Goudouscans (Gradiscans?), les Timociens, qui se révoltent contre les Bulgares; ils ont un duc, Barna, dont on pourrait croire que le nom se serait conservé dans la Varna d'aujourd'hui<sup>4</sup>. Mais, avec d'autres, on vit en relations paisibles de voisinage.

<sup>1</sup> *Ibid.*, p. 550. Établissements slaves, mais d'organisation byzantine, s'étendant jusqu'en bas, en Thrace. Une Toplitza près d'Andrinople; Zlatarski, ouvr. cité, II, p. 105, note 3.

<sup>2</sup> Pič les interprète comme étant des Bodrici; *Abstammung*, p. 43, note 23.

<sup>3</sup> Reliés par Pič, sans aucune raison, à Branitchévo; *ibid.*

<sup>4</sup> *Einhardi Annales*, M. G. H., I, pp. 205, 206 (an. 818—819), 213 (an. 824).

Un Dragomir, envoyé par le Khan Kroum en mission chez l'empereur Michel, montre combien s'était élevé peu à peu, comme importance, l'élément slave soumis.

Le fait que, en dehors des Slaves, une population non slavisée a été trouvée sans doute par les Bulgares et qu'elle conservait une langue romane, dans les villes peut-être aussi le grec, est prouvé par la présence des noms thraces à côté des noms romans. Ainsi, pour Philippopolis, la forme slave de Plovdiv rappelle l'ancienne Pulpidava et dans Odrine nous avons la même transformation du *a* d'Andrinople comme dans le roumain Udrea pour un mois de l'année (voy. aussi la forme roumaine pour cette localité, *Odriiu*<sup>1</sup>).

A l'époque où le romanisme balcanique existait encore sous l'écorce slave ayant une forme propre, l'existence d'une nation roumaine aussi *au Nord du Danube* est reconnue, du reste, par Bury, lorsqu'il écrit: « Il n'y a aucun motif de supposer qu'une partie du peuple bulgare se fût établie en Transylvanie. La Transylvanie a été seulement soumise aux princes bulgares pendant le IX-e siècle, jusqu'à l'invasion des Magyars »<sup>2</sup>. *La dépendance à cette époque n'était cependant qu'une question de dîme.* Et même un archéologue bulgare comme M. Filov admettait surtout dans les villes d'origine romane une « population locale d'établissement ancien », nombreuse, « continuant la plus ancienne tradition hellénistico-romane » qui, « très peu observée », « a exercé une importante influence sur le développement ultérieur de l'art et de la culture bulgares »<sup>3</sup>.

<sup>1</sup> Cf. Jireček, dans *l'Arch. f. sl. Phil.*, XVI, p. 597.

<sup>2</sup> There is no reason to suppose that a part of the Bulgarian people settled in Siebenbürgen; only that Siebenbürgen was subject to the princes of Bulgaria during the ninth century until the Magyar invasion»; Gibbon-Bury, VII, p. 549. Il mentionne l'opinion de Húnfalvy, dans l'« Ethnographie de la Hongrie », p. 167 et suiv., qui est, lui aussi, contre une Bulgarie au Nord du Danube.

<sup>3</sup> Die altansässige einheimische Bevölkerung, die namentlich in den noch aus der römischen Zeit stammenden Städten besonders zahlreich gewesen sein muss, die wir als Träger der älteren hellenistisch-römischen Tradition zu betrachten haben. Die neuere Geschichtsschreibung hat diese Schicht der Bevölkerung zu wenig beachtet. Es kann aber keinem Zweifel unterliegen

Sous ce patronat de la horde turque, restée dans son camp, avec des chefs qui conservent les noms traditionnels en même temps que les vêtements du désert et les orientations de l'horizon coutumières en Asie, ainsi que la religion sacrée des ancêtres, vit cependant dans les villages un autre monde.

L'Empire n'abandonne pas ses droits sur les « Slaves » qui s'étaient implantés si profondément dans ces provinces. Au commencement (680), il transporte ailleurs, sur l'étendue de sa carte, jusqu'en Asie —, où il y avait aussi des « Gotho-Grecs »<sup>1</sup>, — des Slaves qui ne veulent pas rester sous la nouvelle domination bulgare. On les employa en en faisant, à l'autre frontière, du côté des Arabes en continuel mouvement agressif, une grande armée locale d'auxiliaires<sup>2</sup>, à laquelle on donne comme chef un Néboulos ou Névoulos<sup>3</sup>, dont le nom est plutôt latin. Cette politique ne réussit pas, car les Arabes achètent les nouveaux venus et, alors, les gens de Néboulos sont placés, « avec leurs femmes et leurs enfants », dans les environs de Nicomédie<sup>4</sup>, ce qui n'a pas empêché les Arabes de les gagner pour leur propre conquête<sup>5</sup>. *Il n'est pas exclu qu'au milieu de ces « grandes multitudes slaves » ait été compris un nombre important d'éléments romans encore non slavisés, ce qui expliquerait la disparition lente de l'ancienne population au caractère latin affirmé.* Un voyageur roumain moderne, Théodore Burada, a trouvé, dans les vallées de l'Anatolie, un élément pastoral qui est, bien qu'il n'ait pas conservé la langue, en tous points pareil à celui de la Roumanie.

D'un autre côté, les villes que nous avons vu se continuer à l'époque de l'empereur Maurice, n'ont pas disparu,

dass sie einen bedeutenden Einfluss auf die Entwicklung der späteren bulgarischen Kunst und Kultur ausgeübt hat »; *Byz. Zeitschrift*, XXX, p. 523. Dans la Dobrogea, les Bulgares auraient pris leur première leçon d'architecture en pierre; Miätev, dans les *Actes du IV-e Congrès international d'études byzantines*, II, Sofia, 1936, pp. 143—144.

<sup>1</sup> Théophane, pp. 591—592.

<sup>2</sup> *Ibid.*, pp. 560—561.

<sup>3</sup> Zlatarski rapproche Néboulos du nom turc d'Isboul; *Histoire*, I, p. 161, note 1.

<sup>4</sup> Théophane, p. 561.

<sup>5</sup> *Ibid.*

et les grands groupes de paysans mènent jusque bien loin la vie accoutumée sur la rive gauche du Danube. Au-delà du grand fleuve, il y a des richesses et des possibilités qu'on peut employer par des relations suivies avec les groupements ruraux de là-bas. C'est par ces seuls habitants de la rive gauche qu'on peut obtenir, en dehors du sel marin d'Anchiale, à peine suffisant pour la consommation intérieure, ce sel d'exportation de Bulgarie, dont parlent les Annales franques de Fulda<sup>1</sup>. Mais l'opinion que l'élément roman, autant qu'il existait encore, aurait été transporté de force sur la rive gauche, est une bizarrerie qu'on rencontre d'abord chez le Dalmate du moyen-âge Lucius<sup>2</sup>.

Un Arabe cité par Jireček et ensuite par Bury<sup>3</sup> présente les Bulgares descendus maintenant dans la péninsule et enracinés d'une façon durable dans les Balcons comme vivant, de même que les Francs en Gaule longtemps après le passage du Rhin, dans leur camp ayant « une haie d'épines et des fenêtres de bois ».

Suidas les présente ensuite comme successeurs des Avars, imposant le « tribut », c'est-à-dire les subsides coutumiers, comme ceux qu'on devait aux anciens Huns, à l'empereur Justinien II et à Constantin, fils d'Héraclius, prédécesseur de Justinien. L'un d'entre eux, combattant, avec l'écu et le fouet bulgares, fiche sa lance en terre et élève jusqu'à ce niveau les vêtements de soie, les caisses d'or et d'argent qui avaient été données par les Byzantins. Chez Suidas, le Khan Kroum apparaît même comme vainqueur des Avars, législateur sévère pour la morale publique, faisant disparaître aussi les vignobles<sup>4</sup>, ce qui n'est qu'un rappel d'une initiative dace sous les anciens rois.

Le premier traité conclu par Byzance avec les Bulgares est, de fait, quelque chose qui ressemble à l'attribution d'une

<sup>1</sup> I, p. 408.

<sup>2</sup> VI, 5.

<sup>3</sup> *Later Roman Empire*, II, p. 133. Cf. aussi J. J. Mikkola, *Die Chronologie der türkischen Donaubulgaren*, dans le *Journal de la société finno-ougrienne*, XXX, Helsingfors, 1914.

<sup>4</sup> Voy. *sub v.*

« réserve » par le gouvernement de l'Amérique-du-Nord aux Indiens, avec des marchés (*emporia*) bien déterminés. Cette situation, encore provisoire, ne doit pas être considérée comme une vraie reconnaissance d'État <sup>1</sup>.

Mais, bientôt, par suite des convulsions dans lesquelles se débat Byzance, créant et renversant les empereurs, les intrus seront pour celui qui portait ce grand nom de Justinien, contenant aussi des obligations écrasantes, l'instrument désiré et indispensable pour se venger contre ceux qui, à un certain moment, l'avaient écarté, et pour reconquérir le trône. On voit Justinien réfugié à Cherson, qui était restée encore byzantine de droit, populaire de forme, avec une autonomie locale parfaite, à côté des Kazares, avec lesquels l'exilé noue des liens de parenté, amenant avec lui à Constantinople un beau-frère, au nom barbare tout à fait impossible.

Par égard pour cette ancienne autonomie caractéristique, il faut observer que l'empereur Zénon avait aidé les Chersonites à refaire leurs murs et que ceux-ci lui avaient dédié une pierre à inscription élogieuse, entre des croix qui montrent combien profond était le christianisme au V-e siècle dans cette cité autonome <sup>2</sup>. Une pareille inscription sera sculptée là-bas seulement à l'époque d'Isaac Comnène <sup>3</sup> lorsque est mentionnée une nouvelle réparation des murs <sup>4</sup>; Maurice lui-même était apparu comme bienfaiteur dans ces contrées <sup>5</sup>.

Revenant à Justinien, il accomplit par le moyen des Bulgares ce qui, à cause de la distance, n'avait pas pu être réalisé par les autres Turcs, de récente domination impériale rivale, bien que les ennemis de Justinien, l'usurpateur Léonce et Tibère-Apsimar, aient dû, naturellement, flatter

<sup>1</sup> Le Patriarche Nicéphore, chez Bury, *Later Roman Empire*, II, p. 470 et suiv.

<sup>2</sup> Minns, ouvr. cité, p. 650.

<sup>3</sup> *Ibid.*

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 660. Il y avait trente églises; Schlumberger, *Épopée byzantine*, I, p. 763, note. Cf. aussi *ibid.*, II, p. 764, note (monnaies).

<sup>5</sup> *Archivio notarile* de Venise: dans notre *Revue historique du Sud-Est européen* sera publiée une étude sur ces recherches.

ces Bulgares, étendant leurs privilèges. A ce moment l'empereur fuyard était en danger de mort, car le nouveau Tibère demandait aux Kazares qu'il soit tué, malgré ce lien de famille depuis peu contracté avec cette barbare qui, en se faisant baptiser, avait pris naturellement, comme femme d'un Justinien, le nom de Théodora. L'empereur qui devait revenir quittera donc en cachette ce refuge devenu dangereux, mais sa présence dans cette région nouvelle permet d'apercevoir *combien s'étaient conservées, de même que sur le Danube roumain, sous un maître turc, les cités* : la Phanagorie hellénique, Symbolum, qui deviendra le Cembalo des Génois, conservant jusqu'à un évêque grec que nous avons depuis peu découvert au XV-e siècle encore<sup>1</sup>. Comme vassal du conquérant turc se conservait même un *ἄρχων*, un « seigneur », du « Bosphore » (ainsi qu'il en sera plus tard pour le seigneur de Silistrie), sous l'autorité de l'empereur païen, qui y envoie son toudoun<sup>2</sup>, à côté du « protopolite » et des primats, comme dans toutes les autonomies. Les anciens murs et même les noms des tours se maintiennent<sup>3</sup>. On y enverra pour punir la trahison une flotte et un spathaire impérial ira gouverner ce monde<sup>4</sup>.

Nourrissant de bonnes espérances, le « Camus », qui a le nez et les oreilles coupées, ce cui ne l'empêcha pas de conclure un nouveau mariage, pas e aussi par le gué du Dniester au moment d'une tempête<sup>5</sup>, là où étaient déjà élevés, sur le fleuve Aspros (« Blanc »), les murs du « Château Noir » du Maurokastron, *probablement une autre oasis d'autonomie byzantine*. Ainsi il arrive aux embouchures du Danube et conclut un pacte avec le chef bulgare Tervel, que la chronique byzantine ne reconnaît que comme simple

<sup>1</sup> Théophane, p. 578.

<sup>2</sup> *Ibid.*, pp. 571—572. Son nom, Balgitzis, est grec. En Asie Mineure aussi on voit, comme à Thyane, des villes qui capitulent devant les barbares; *ibid.*, pp. 576—577. Là aussi on trouve des cités qui abandonnent un empereur et en proclament un autre; *ibid.*, p. 593.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 577 et suiv.

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 504.

<sup>5</sup> *Ibid.*, p. 572.

« maître de la Bulgarie » (*κύριος Βουλγαρίας*), mais auquel cependant, à côté de nombreux présents, Justinien II avait promis sa fille d'un autre mariage, — seconde alliance barbare. Ainsi fut gagné l'appui du Bulgare.

Pour cette époque il n'est pas encore question d'un « État bulgare », mais d'un « peuple des Bulgares et des Slaves »<sup>1</sup>. Comme, à peine trois quarts de siècle auparavant, les cités romanes y prospéraient, et on en a les preuves, on ne peut pas admettre que l'ancien élément roman n'ait joué aucun rôle dans ces circonstances extraordinaires.

Le *Liber pontificalis* lui-même dit, dans la biographie du Pape Jean VII, que Justinien est venu de « Cazarie » par les régions de la « Bulgarie » — donc il y a là, dans ce lointain Est et jusque dans les régions du Dniester, *des territoires délimités et voisins* — « avec le secours de Trebellius », le nom de Tervel, « roi des Bulgares », transformé à la « romaine »<sup>2</sup>.

Justinien II, ramené ainsi de Cherson par les Bulgares, est totalement sous leurs ordres, comme jadis les fils de Théodose à la disposition des chefs goths et vandales. A Constantinople, devant le peuple qui acclame l'empereur Rhinomète, Tervel parle dans la basilique en tous points semblable à un Rufin, à un Stilichon et à un Ricimer.

Mais même après que Justinien, si obligé envers les Bulgares, les eût transporté plus bas, dans les régions se trouvant du côté de la Mer Noire, jusqu'à la ligne des Balcans, sous les conditions coutumières d'un pacte, les Bulgares restent cependant les gens du « camp », du « campus »<sup>3</sup>, dont le nom romain (voy. aussi le français camp) s'est conservé. On disait à Plisca-Aboba, la « Capitale », c'est-à-dire seulement le centre de ces possessions, de même que dans les cités circulaires des Touraniens, dont la forme se conserve jusqu'au Tokio des Japonais ou au Kremlin de Moscou: *κάμπος*<sup>4</sup>.

<sup>1</sup> Théophane: *πάντα λαὸν τῶν Βουλγάρων καὶ Σκλάβων*.

<sup>2</sup> A partibus Zachariae (*sic*) per loca Bulgarie, auxilio Bulgarorum regis.

<sup>3</sup> V. Suidas, *sub v. βασιλική*.

<sup>4</sup> Mission russe, *Aboba-Pliska*, p. 547. Cf. *Izvestia* de la même mission, X, à côté des communications de la Société archéologique bulgare de Varna, III, et de Sofia, IV.

Une inscription mentionne les « trente-huit blocs de pierre en sept séries de distance égale » à Aboba<sup>1</sup>. Ils sont sans doute en rapport avec les commencements de cet État bulgare païen de la Mer Noire, auquel se relie aussi la fosse de sacrifice, hypothétique, de Madara, où sur le rocher on a trouvé le relief discuté d'un « héros » qui ne peut être que le héros thrace, avec une bizarre inscription qui semble être plus récente, tout autour: elle aussi représente un moment de la vie de cet « État » d'une formation si primitive, purement militaire et toujours prêt à piller<sup>2</sup>. D'après une tradition qui s'est conservée dans la Vision d'Ésaïe, rédigée vers 1200, les Bulgares se fixent dans la « Zemlia Karvounska », c'est-à-dire dans la région de Cavarna<sup>3</sup>. Du reste, plus tard seulement, à Aboba, on rencontre aussi quelques inscriptions, comme celle du château de Bourdizou<sup>4</sup>, au nom touranien.

Mais l'organisation reste, dans le camp, l'ancienne, strictement touranienne. Ici il n'y aura donc ni duc, ni tchelnik, ni voévode, comme dans les régions qui ne sont pas soumises à la dure autorité du nouveau Khan. Sous lui gouvernent seulement les chefs de bandes qui ont pu se fixer dans le château romain de jadis, car pour eux la cité est une notion étrangère, les *bagatours*, les *bagains*. Un Bagatour, fils de Bagaïn, fait sculpter une inscription sur un dépôt de

<sup>1</sup> Kalinka, ouvr. cité, c. 16.

<sup>2</sup> *Ibid.*, c. 17—18.

<sup>3</sup> Voy. Jireček, *Das christliche Element*, p. 86 et suiv. Aussi le « Tzar des cent tumulus » slave (chez Cédrene). Après lui vient Ispor-Ispéric, qui élève Drstr et Pliska. Puis, dans la même source, le combat d'Izote contre Ozia, empereur d'Orient. Enfin, Boris, qui meurt à Dobritch. Siméon a, bien entendu, une large part dans ce développement historique, de même que Pierre, qui se serait réfugié et serait mort à Rome (?). A l'Ouest se seraient levés Sklevkis, « surnommé » Sisoupeklit. Lui et ses successeurs élèvent des châteaux. Ne manquent pas non plus Moïse, Aaron et Samuel, mais le prétendant Alusien devient Augustien et Delianos Odélen ou Odélian. Pour la région Ekréné-Balcic, Jireček, dans les *Arch.-ep. Mitt.*, X, p. 182 et suiv. Voy. le même, sur Carbona-Balcic, dans la *Byz. Zeitschr.*, XX, p. 271. Cf. de lui aussi *Archäologische Fragmente aus Bulgarien*, dans les *Wiener Arch.-ep. Mitt.*, X (1886), p. 183.

<sup>4</sup> Kalinka, ouvr. cité, c. 117. Voy. aussi Bobtchev, *Aboba, première capitale bulgare* (en bulgare), dans la *Bälgarska Sbirka*, XIII (1906). Les ruines d'Aboba, dans Jireček, *Arch.-ep. Mitt.*, X, p. 195 et suiv.



cuirasses, de bagages et de courroies du côté de Chabla<sup>1</sup>. Ensuite viennent comme « fonctionnaires », les *tarkans* et les *boïars*<sup>2</sup>.

En résumé, les Bulgares, une simple bande, n'ont guère eu la pensée de fonder « l'État national » dont parle, sous l'influence des intérêts actuels, une historiographie incapable de se transposer dans un autre milieu de conceptions politiques. Ils ont reçu, du reste, aussi comme langue d'État, celle de Byzance, de même que le latin a été accepté par les barbares d'Occident<sup>3</sup>.

L'inscription d'Omortag ou de « Giom Omortag » le Khan fixe une distinction entre les deux « maisons » (comme chez les Turcs Ottomans de plus tard, chez lesquels il y a une maison des tributaires: celle du dehors), la seconde étant celle « d'en haut sur le Danube », et au milieu la colline (τοῦμβρα)<sup>4</sup>. Ces inscriptions anciennes bulgares des châteaux, celle de Malamir le Khan, d'Oslannas et Tzépa, des

<sup>1</sup> Kalinka, ouvr. cité, c. 76. — Katancsich (ouvr. cité, p. 158) voyait des boïars dans la terra « Bolar », d'où viennent les Hongrois Bille et Bocu, *Bagatour* est le hongrois *bator* (d'où vient aussi le nom de famille Báthory), Popa-Lisseanu, *Cetâți și orașe*, p. 51. Aussi Géza Fehér, dans les *Izvestia* bulgares, III (1925).

<sup>2</sup> Pour les boïars, Trifanov, dans le *Sbornik* bulgare, XXVI (XIV) (1923), p. 71. Voy. aussi les *Mélanges* offerts à M. Bobtchev, 1921, pp. 45—47. Chez les Byzantins, à l'époque de l'impératrice Irène, il n'y a pas un nom d'homme, *βοῦλας*, mais un « boïar »; Théopane, p. 735. Pour des « bolianes » chez les Serbes, Jireček, *Arch. f. slav. Philol.*, XXII (1900), p. 214 (XIII-e siècle). Cf. aussi l'étude synthétique de Stoïan Novacovitch, dans le *Glas*, XCII (1913).

<sup>3</sup> Voy. Hampel, *Altertümer in Ungarn*, I, p. 157: « Uns bulgarische Grabinschriften des I. Jahrhundert bekannt sind welche bezeugen dass die Bulgaren als Erben altgriechischer und später byzantinischer Cultur sich auf ihren Denkmälern griechischer Sprache bedienen ». Une édition plus soignée de toutes les anciennes inscriptions a été donnée récemment par M. Bechevliev, *Die protobulgarischen Inschriften, Einleitung, Text und Kommentar* (dans l'Annuaire de l'Université de Sofia, XXI (1934)). D'après M. Al. Rachénov, dans le *Bull. Inst. arch. byz.*, VI (1930—1931), Slaves et Bulgares créent le « style byzantin du second millénium »; p. 206 et suiv.

<sup>4</sup> Aussi Jireček, *Gesch. der Bulgaren*, p. 148; Gibbon-Bury, ouvr. cité, VII, p. 548. Pour les anciennes inscriptions bulgares, voy. aussi Marquardt, dans les *Izvestia* de Constantinople, XV, p. 1—30.

« bagatours », et celle de Kouloubros, un « boïlas », celle d'Abatour, un « bagaïn », ne sont que la continuation des traditions asiatiques, qui emploient, pour commémorer les victoires, des « stèles » en pierre. Il ne peut pas être question d'un art asiatique qui aurait été amené par les Bulgares : le « Cavalier thrace » a été adopté purement et simplement, ainsi que nous l'avons dit, par les nouveaux maîtres aussi <sup>1</sup>.

On a exagéré énormément, en ce qui concerne les frontières d'un État dont l'existence même n'a pas été prouvée. Bury <sup>2</sup> lui-même croyait que l'État « d'Ispéric et de Kroum » s'étendait sur tout le territoire de la Roumanie jusqu'au Dniester, même jusqu'au Dniéper, sous prétexte qu'il n'y avait pas là d'autres maîtres, les Kazares étant plus loin ; il leur accorde aussi la Transylvanie. Mais il s'appuie seulement sur le passage si discuté *ἐκείθεν τοῦ Ἰστροῦ ποταμοῦ*, applicable à la rive du Boudchak, puis sur les Annales de Fulda, qui mentionnent la vente du sel <sup>3</sup>, sur le géographe de Ravenne, que nous avons vu être si peu sûr, et sur le géographe bavarois, qui n'est pas plus important ; celui-ci seul, qui serait du IX-e siècle, dit : « ad septentrionalem plagam Danubii... Vulgarii » (ce qui signifie peut-être une pénétration du côté de la Pannonie).

Le dogme panbulgare a passé, pour des motifs de solidarité slave, chez les Tchèques aussi ; ainsi Pič croyait que les Bulgares possédaient toute la Roumanie, la Batchka et le Banat <sup>4</sup>, même le Nord de la Hongrie, et de ce côté ils auraient attaqué les Moraves : c'est de là qu'ils auraient

<sup>1</sup> Škorpil, dans les *Arch.-ep. Mitt.*, VII, p. 208, n<sup>o</sup> 98 ; XIX, p. 237 et suiv. Cf. aussi *ibid.*, XVII, p. 208. Cf. *ibid.*, p. 188, n<sup>o</sup> 44. Voy. aussi Katzarov, *Madara et Pliska*, 1927 ; *Notes sur la sculpture rupestre de Madara* (Hommage Ouspenski). Sur l'ancienne civilisation bulgare, Zlatarski, dans les *Mélanges Léger*, 1935. Pour Pliska et Madara, K. Miatev, dans les *Actes du congrès de Sofia*, II, p. 836 et suiv. Pour l'église de Preslav, Al. Rachénov, *loc. cit.*, p. 216 et suiv.

<sup>2</sup> VII, pp. 548—549. Voy. aussi Bury, *The Bulgarian treaty of A. D. 814 and The Great Fence of Thrace*, dans l'*English hist. Review*, 1910, p. 283.

<sup>3</sup> *Mon. Germ. Hist. Scr.*, I, p. 408. Voy. Hauser, *Le sel dans l'histoire*, dans la *Rev. économique internationale*, Bruxelles, 1927.

<sup>4</sup> « Die heutige Wallachei (*sic*), sowie der südliche Theil der ungarischen Ebene, die Bačka und der Banat » ; *Kampf*, p. 50. D'après L. Milétitch, les

apporté le sel chez les mêmes Moraves. Non seulement il place, d'après Nestor et les Annales russes<sup>1</sup>, les Tivertches en Bessarabie, près des Oulitchés, mais il se demande si le nom de ces Tivertches ne vient pas de Tyras.

La même opinion d'un Empire bulgare s'étendant vers 800 « des Carpathes jusque dans les environs d'Andrinople » se trouve aussi dans les écrits d'un défenseur bien connu des droits nationaux bulgares, l'Anglais Bouchier<sup>2</sup>.

En ce qui concerne les Roumains, Onciul voyait non seulement une dépendance des Roumains de la rive gauche à l'égard de l'État des Bulgares, mais aussi des traces de culture et de langue, ainsi que dans la dépendance religieuse, venant de là<sup>3</sup>. Même le très ancien Belgrade de Transylvanie, en rapport avec les Slaves de Pannonie, devenait chez lui d'origine bulgare. Les ainsi-dits *Şchei* de Braşov, d'anciens Slaves, que les Hongrois appellent Bulgares parce qu'ils ont connu les Slaves sous la forme bulgare au XIII<sup>e</sup> siècle, se seraient donnés eux-mêmes ce nom. Jusqu'à l'existence des Bulgares dans le village de Cergău, en Transylvanie, existence cependant si récente, représenterait le reste d'une colonisation bulgare<sup>4</sup>.

Cette idée, monstrueuse, d'une Bulgarie allant jusqu'à Pest, qui a été inventée d'abord sous une autre forme par l'Allemand Engel et adoptée par le philologue slave

---

Bulgares occupaient la Valachie et la Moldavie. Les Roumains seraient donc sortis d'un croisement entre l'élément primitif latin et les Slaves bulgares, et ils auraient conservé la montagne seule (*La Dobrodja*, pp. 69—70). L'auteur parle d'un combat « avec les Bulgares sur le Séreth », en 1486, citant J. Bogdan, *Vechile cronici*, p. 147, mais il est question d'un combat à Şcheia, dont le nom signifie en effet « Sclavia », sans qu'il soit question de Bulgares comme nation. La « Bulgarie jusqu'au Pruth » se rencontre aussi dans Niederle; *Manuel*, I, p. 112. Et même de vieux Bulgares en Transylvanie; *Slov. Star.*, II, p. 452. M. Niederle croyait aussi à l'existence des Sévères russes à Séverin; *Manuel*, I, p. 113.

<sup>1</sup> Pič, *loc. cit.*, p. 62.

<sup>2</sup> *Encyclopaedia Britannica*, art. *Bulgaria*, p. 779.

<sup>3</sup> *Teoria lui Rösler*, *loc. cit.*, pp. 330—335.

<sup>4</sup> Avec de pareilles opinions non fondées il allait jusqu'au mot « Bulgarie » qui figure sur la rive gauche dans des cartes catalanes de la seconde moitié du XIV<sup>e</sup> siècle (p. 347), sans penser qu'il s'agit de simples portulans ayant une valeur seulement pour les rives de la Mer.

Schafarik, a été rejetée, avec des arguments décisifs, par Húnfalvy lui-même. Mais Jireček admettait une Bulgarie pannonienne jusqu'à l'arrivée des Hongrois. Tout l'établissement des Bulgares comme nation, toute expansion des mêmes comme État sur la rive gauche doit être rejeté, ceci d'autant plus que dans cette théorie *il n'est pas question d'une avance, d'une pénétration ultérieure, d'une conquête, mais d'une ancienne patrie, d'un emplacement de base*. Chez les Byzantins le nom d'un peuple est donné seulement à la contrée qui, non seulement appartient depuis longtemps à la nation, mais arrive à lui être reconnue par l'Empire, comme dans le cas de l'Avaria ou de la future « Turcia » petchénegue. Lorsque, plus tard Nicéphore Grégoras, au XIV<sup>e</sup> siècle, mentionne lui aussi, parlant de l'ancienne carte, la « Bulgarie d'au-delà de l'Ister », à l'occasion de la prise d'Andrinople par Kroum, Húnfalvy a montré facilement qu'il était question, non pas de la Dacie, mais du Boudchak <sup>1</sup>.

De même qu'un lent passage des Roumains du Sud au Nord jusqu'au VII<sup>e</sup> siècle, qu'a imaginé un ethnologue slave <sup>2</sup>, n'est qu'une hypothèse hasardée, tout aussi peu admissible est le passage du fleuve par les Bulgares, qui, de fait, dirigés continuellement vers le Sud, ne pouvaient pas se créer cette Bulgarie si discutée au Nord, où n'a été conservé aucun souvenir d'une base initiale et où ils n'auraient pas eu même la possibilité de s'appuyer sur les cités, ce qu'ils ont fait ensuite pour la rive droite <sup>3</sup>.

Quand il est question du « toparque » <sup>4</sup> qui « administre royalement au Nord de l'Ister, avec une armée puissante », on ne peut penser à autre chose qu'au nouveau Khan touranien des Kazares <sup>5</sup>.

<sup>1</sup> Pič, ouvr. cité, p. 26 et suiv.

<sup>2</sup> Ouvr. cité, pp. 28—29.

<sup>3</sup> Voy. aussi Niederle, *Manuel*, II, pp. 69—70. Puis *Revue historique du Sud-Est européen*, X, p. 340 et suiv. Bury, ouvr. cité, IV, p. 537, place les Bulgares « in Moldavia and Bessarabia ».

<sup>4</sup> Annexe à Léon le Diacre, p. 503.

<sup>5</sup> Cf. les sources arabes chez Pič, *Kampf*, p. 83, note 13.

Byzance avait cru s'assurer la frontière du Nord, mais, de fait, elle paraît avoir perdu la bande danubienne. L'incapacité militaire de l'Empire dans cette région aurait été évidente, et cependant, en 680, l'empereur Constantin III était intitulé dans un synode: « le nouveau Théodose, le nouveau Marcien et le Nouveau Justinien »<sup>1</sup>.

La séparation de l'Empire sera encore plus profonde au moment où cet État de droit, conservé comme tel dans la conscience populaire, n'était plus latin, car *la latinité s'était transportée chez les barbares, chez tous les barbares, pour lesquels la langue latine déchuë, dégénérée, mais profondément humanisée, était plus sympathique et plus facile à apprendre.*

Quoi qu'il en soit, la latinité religieuse est finie pour toujours dans ces régions. Ce n'est pas elle, mais le christianisme grec, qui convertira les Bulgares, et ceci en dépit des espoirs de la Rome pontificale de regagner ces régions. Mais l'acte lui-même, sans la participation d'autres facteurs que telle femme de la dynastie, tel moine grec ou des missionnaires latins et grecs, ne nous intéresse pas ici.

Tomaschek admet une prédominance de l'élément grec — et nous ajoutons l'élément des villes, alors que l'autre, latin, rural, s'affaiblit à partir d'environ 400 — dès l'époque d'Héraclius, la « disparition totale » étant observée avant l'an 1000 sous l'empereur Basile I<sup>2</sup>.

La paix avec l'Empire au Nord sera rompue dès 700, quand se renouvelle, sur le Danube Inférieur, l'expédition, par terre et sur le fleuve, de l'empereur Constantin. Mais les barbares le forceront à s'embarquer à Anchiale<sup>3</sup>. Dans les luttes qui suivirent contre lui, sous le nouvel empereur Philippikos aussi, les Bulgares pourront piller toute la Thrace jusqu'aux murs de la capitale<sup>4</sup>. L'anarchie « romaine », com-

<sup>1</sup> Mansi, ouvr cité, XI, c. 345.

<sup>2</sup> Ein Ueberwiegen des griechischen Elementes ist seit Heraklios und das gänzliche Verschwinden des Römischen seit Basilio I. nachweisbar; *Ueber Brumalia und Rosalia*, p. 398.

<sup>3</sup> Théophane, pp. 575—576.

<sup>4</sup> *Ibid.*, pp. 586—587.

plète, renforce leur situation. Les Bulgares seront désormais ceux auxquels s'adresseront d'autres prétendants ou empereurs déchus <sup>1</sup>.

Par suite de ces pillages, dans les régions devenues désertes, seront colonisés des Arméniens et des Syriens; cependant, cette action dévastatrice continuera, chaque fois qu'on leur refusera de « nouveaux pactes pour les cités construites » <sup>2</sup>. Mais l'avance des Bulgares vers l'Ouest est arrêtée en 750 par le fait que l'empereur Constantin soumet les Esclavonies de Macédoine <sup>3</sup>, dans une région où les éléments, aussi romans, des villes, et roumains, des montagnes et des vallées, se conserveront, et précisément à cause de ce patronage « romain », avec des privilèges que les barbares n'ont jamais su égaler. Certains des Slaves seront réduits à la captivité, d'autres soumis seulement. En Bulgarie même, lorsque le Khan Teletz, un usurpateur, après la révolte qui a amené le massacre de l'ancienne dynastie, ayant été attaqué par les Byzantins, avait dû recourir aux « nations voisines » <sup>4</sup>, qui lui donnent « 20.000 » soldats, ces Slaves des Balkans vivaient encore séparés et, à l'occasion de cette révolution, ils passent en grand nombre chez les Byzantins, qui les placent où ils le veulent <sup>5</sup>.

Mais, de fait, le Danube reste tout de même byzantin jusque vers 762 <sup>6</sup>, et ceci signifie une domination de l'Empire sur les deux rives. Même, l'élément indigène semble essayer de regagner son rôle de jadis, et ceci en passant par-dessus les voisins slaves et la dynastie touranienne des Bulgares. Ainsi, pour le détronement de Teletz <sup>7</sup> (761—764) <sup>8</sup>, nous trouvons un *konventos*, terme pris évidemment des Roumains, ce qui montre aussi

<sup>1</sup> Le cas d'Arthémios, en 711; *ibid.*, pp. 615—616.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 662.

<sup>3</sup> *Τὰ κατὰ Μακεδονίαν Σκλαβωνίας*, p. 663. Mais à Brégovo les Bulgares battent les Impériaux; *ibid.*, pp. 664—665.

<sup>4</sup> *Προσπαρακειμένων ἐθνῶν*; *ibid.*, p. 668.

<sup>5</sup> *Ibid.*, p. 667.

<sup>6</sup> Voy. aussi Théophane et Zonaras, en 466.

<sup>7</sup> Pour les formes et le sens de ce nom, turc, Zlatarski, *loc. cit.*, p. 212, note 1.

<sup>8</sup> D'après Nicéphore, p. 69, Bury, *Later Roman Empire*, II, p. 172.

la conservation des principales notions d'organisation pour lesquelles le fond thrace revêt une forme latine.

Mais pendant ce même VIII<sup>e</sup> siècle apparaissent, au milieu des camps d'origine touranienne indiscutable, deux chefs que la chronique byzantine, à une époque d'hellénisation, lorsque les noms latins ne sont plus à la mode et que personne n'a l'intention de latiniser, appelle Sabinos et Paganos. Nous avons montré déjà ailleurs<sup>1</sup> qu'ils pourraient être les représentants de ce monde roman qui, un siècle auparavant, était encore si vivant dans les cités de la rive droite du Danube. On nous a objecté — et cette interprétation ne nous était pas inconnue — que Paganos peut être un Baïan, le nom de tel Khan des Avars, et nous étions disposés à accepter cette explication. Mais des objections contre cette acceptation et des hypothèses dans la direction romane avaient été présentées depuis longtemps par le grand byzantinologue anglais Bury, qui ne peut pas être accusé de préoccupation nationale. Il écrit dans son livre fondamental sur l'Empire Byzantin, ce qui suit<sup>2</sup>: « On a suggéré que Paganus et Sabinus seraient surgis de la population romane des pays balkaniques et que, de fait, ce seraient des Roumains ou des Vlaques. S'il en est ainsi, leur règne serait une anticipation de l'Empire vlaquo-bulgare de l'époque suivante. *Il faut noter que Nicéphore fait une distinction entre Baïan et Kampaganos* ». Mais on en revient à un Toktou, « frère » de Paganus, et à côté de Sabinus il y a aussi un Omar, qui lui succède<sup>3</sup>. De fait il y a une dualité Baïan-Paganus, qui représenterait la notion d'une dernière phase de cette population jadis si nombreuse. Et le règne double Sabinus-Omar prouverait un pacte conclu entre les deux races qui avaient été amenées à collaborer. Nous reviendrons bientôt sur cette discussion, observant que le nom de Sabinus, prononcé Savin, d'après la phonétique roumaine, Saghin (voy. aussi le village de Săghinești),

<sup>1</sup> *Notele unui istoric cu privire la evenimentele din Balcani*, dans les *Mem. Ac. Rom.*, 1913.

<sup>2</sup> *Later Roman Empire*, II, p. 474.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 473.

est largement répandu chez les Roumains et que les « Pagani » d'une autre partie du monde roman, dans les environs de Naples, ont fixé leur nom en celui d'une localité existante. Mais Sabinus est le gendre de Kormos, l'ancien Khan <sup>1</sup>.

Lorsque l'attention de l'Empire était dirigée exclusivement vers les Arabes, s'était déjà posé le problème de l'icoclisme, qui divisera pendant si longtemps toute la société byzantine, problème du plus grand intérêt pour la romanité encore restée, et ceci a été discuté avec passion, *car les circonstances paraissent indiquer que Slaves et Roumains cherchent à ressortir de dessous la horde* (c'est au milieu des Slaves que Byzance a pris un patriarche, Nicétas) <sup>2</sup>. Dès le début il faut observer que Sabinus veut garder les liens avec Byzance et qu'il est forcé de chercher un refuge à Mésambrie, parce que les Bulgares ne tolèrent pas celui qui veut « les rendre esclaves des Romains ». Cette opposition se manifeste à cette assemblée, portant le nom roman et roumain, qui a changé de sens ensuite chez les Roumains, de *conventus*. Le nouveau Khan, « Paganus », « le païen », veut aller lui aussi chez l'empereur, et il se présente devant celui-ci *pour expliquer sa situation*. En même temps, *à la tête d'un groupe de Slaves qui pillent jusqu'en Thrace, il y a un Severus* <sup>3</sup>.

Donc, au moment où les Bulgares se trouvent devant une révolte des Slaves, et leurs sujets de jusqu'alors accourent vers les Byzantins, qui colonisent des groupes slaves, à ce moment le chroniqueur Théophane montre que « les Bulgares » ont « élevé sur le pavoi » Sabinus, et bientôt l'autre, lui aussi au nom d'apparence romane, apparaît comme un rival, *venant probablement d'une autre région* : « le Païen », qui est ainsi,

<sup>1</sup> Théophane, p. 667. L'auteur, qui mentionne le grand gel de 755, déclare avoir été témoin oculaire; *ibid.*, p. 669 et suiv.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 680.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 673. Aussi des « Scamari », avec un chef chrétien; *ibid.*; où on pourrait soupçonner un « chrétien » (χριστινός, et pas χριστινός). Les Scamars sont mentionnés aussi dans une région romane par Eugippe (Goar déjà l'avait relevé; *ibid.*, p. 539).



non pas en rapport avec la religion, mais avec l'origine rurale d'un *pagus*<sup>1</sup>.

Il n'y a pas un choc entre les deux, mais, comme les Slaves réfugiés sous les ailes de l'aigle byzantine, ils demandent l'arbitrage de l'Empire. Ils se présentent devant l'empereur comme devant un maître, un seigneur naturel, leur « Tzar ». Ceci amène une réconciliation à une époque où un nouveau chef slave est soumis par l'Empire<sup>2</sup>. Mais, dans l'expédition contre Paganus, le long de la rivière de la Toundcha, on trouve des cours (*avlai*) de paysans qui n'ont rien à faire avec le camp permanent bulgare<sup>3</sup>.

Mais cet intermezzo de la couche fondamentale romane disparaît rapidement et on rentre dans l'ordre traditionnel bulgare.

Mais maintenant, avec Tchérig, un Touranien de race, commence la guerre permanente contre Byzance<sup>4</sup>. Ce qui n'empêchera pas Teletz, son successeur, d'imiter Sabinus et Paganus : de passer du côté de Byzance, d'aller se faire baptiser et d'épouser une princesse byzantine pour recevoir le titre de patrice<sup>5</sup>. Cet état de choses se continuera jusqu'à ce que le tribut soit redemandé, avec des menaces, en 788, par le Khan Kardame<sup>6</sup> et jusqu'à la tragédie de la mort par surprise de l'empereur vainqueur Nicéphore, dont le crâne sera employé par Kroum comme coupe dans ses festins<sup>7</sup>. Mais, alors

<sup>1</sup> L'origine de Sabinus est discutée dans un esprit large et compréhensif par Zlatarski, *loc. cit.*, p. 216, note 1, qui cite aussi Jireček, *Die Romanen*, I, p. 216, note 1. Mais pas celle de Paganus; cf. *ibid.*, p. 220 et suiv.

<sup>2</sup> Théophane, pp. 668, 673—674.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 674. Une tentative malheureuse d'expédition du côté d'Anchiale; *ibid.*, p. 675 (an. 737). Aussi une seconde, avec une flotte vers le Danube (an. 764); *ibid.*, p. 691. Une troisième, qui réussit en 765, les Bulgares cherchant des captifs au-delà des frontières; *ibid.*, pp. 691—692.

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 692 et suiv.

<sup>5</sup> *Ibid.*, p. 698 (an. 769).

<sup>6</sup> *Ibid.*, pp. 728—729. On leur envoie, au lieu d'argent, du croûton... Mais on arrive à une paix de frontières et de présents qui est mentionnée plus tard, lorsque Kroum offre les mêmes conditions; *ibid.*, p. 755. Kroum se présentera aussi en 805 devant Byzance; *ibid.*, p. 781.

<sup>7</sup> *Ibid.*, p. 762 et suiv.

même, ceux auxquels on présente la funèbre coupe sont « les seigneurs des Slaves »<sup>1</sup>. Les Slaves continueront à être donc d'un côté et les Bulgares de l'autre. Les Byzantins célèbrent, en 776, un triomphe contre les premiers<sup>2</sup>.

Le Patriarche Nicéphore montre les Bulgares entrés en Pannonie comme *ὑπόσπονδοι τῷ ἐγγχωρίῳ ἔθνει*, « soumis par un pacte à la nation indigène »<sup>3</sup>. Des « pactes » pareils existent entre l'Empire et chacun de ses sujets et, parmi ceux-ci, d'un groupe à l'autre. L'élément roman a dû en avoir un comme les autres. Du reste, des noms romans se conservent jusque très tard. Ainsi on trouve un Commentiolus à Andrinople, à l'époque byzantine<sup>4</sup>.

Mais — et ceci a dû avoir des conséquences importantes pour la déromanisation de ces régions —, non seulement dès le commencement de l'établissement bulgare en Thrace, mais dès le moment où avaient commencé les troubles slaves, les rapports d'Église de Byzance avec ces régions s'affaiblirent et finirent par cesser totalement.

Nous croirions même que, depuis quelque temps, au Nord des Balcons, ne fonctionne aucune hiérarchie canonique.

Au troisième concile de 680 prennent ainsi part des évêques de l'Hellade et d'Arménie, des évêques de Stobi, de Sozopolis, mais, au Nord de cette ligne, pas un pasteur des territoires occupés<sup>5</sup>. A celui de 692, présidé par le « Flavius » Justinien II, il y a aussi l'évêque de Dyrrhachium<sup>6</sup>, celui d'Ouzousa en Thrace (*Ὀὐζούσης, τῆς Θρακῶν χώρας*), Georges, du Cherson, visité par l'empereur comme exilé, celui de Dory (*Δόριαντος, το Δόρυ*; les Théodori de plus tard),

<sup>1</sup> *Ibid.*, p. 764: *Σκλαβίνων ἄρχοντες*. Suit une fuite générale en Thrace; *ibid.*, p. 772. L'impératrice Irène fortifie Béroé et Anchiale; *ibid.*, p. 707. Cf. H. Grégoire dans les Mém. de l'Académie de Bruxelles, 1937.

<sup>2</sup> Théophane, *loc. cit.*

<sup>3</sup> P. 38. Cf. Tzenoff, *Gesch. der Bulgaren*, p. 179.

<sup>4</sup> *Arch.-ep. Mitt.*, VIII, p. 200, n° III.

<sup>5</sup> Dans le phénomène céleste — *ἐν μηνὶ Δύστρω* (Théophane, p. 540 —, ce mot, resté inexplicé, ne serait-ce pas Dristra?

<sup>6</sup> Mansi, ouvr. cité, XI, c. 989.

tous ceux de la Grande Arménie et des Lazes, mais aucun de la Bulgarie amie. Seulement, avant l'iconoclasme, on trouve dans une liste d'évêques ceux de Durostorum (*Ροδοστόλου*) de Transmarisca (*Τραμαρίσκων*), de Novae (*Νόβων*), de « Zékédespes » (*Ζεκεδέσπων*), peut-être de Sucidava, de Skaria (*Σκαρίας*). Leur existence avant la christianisation des barbares montre l'importance de la population, en même temps slave, grecque et romane, soumise à leur juridiction <sup>1</sup>.

Au second synode de Nicée (767), on trouve l'évêque de Dyrhachium, puis un moine Cyrille, venu au nom de Jean, évêque des Goths (*Γόθων*) <sup>2</sup>, un Théodore de Tropaeum (*Τροπαίων*) <sup>3</sup>, un évêque de Bulgarophygion <sup>4</sup>, celui du Sinaï, celui de Sougda <sup>5</sup>, celui de Drizipéra <sup>6</sup>. On a parlé aussi de l'évêque romain sous les Avars, Ursus, au synode de 787 <sup>7</sup>, mais la preuve n'en a pas été fournie.

La forme *icoană* pour l'image sainte, qui date du moment où l'*o* était déjà diphtongué, a sans doute une grande importance. Lorsque l'Empire byzantin a commencé la lutte contre les images, les provinces, comme l'Italie, sont restées fidèles à leur culte. L'amour des Roumains pour l'icône à l'époque du calvinisme magyar, est aussi significatif. Les moines persécutés, — et le nom de *călugăr* pour moine en roumain montre une origine byzantine directe, à l'époque où les mots grecs étaient soumis aux règles phonétiques du roumain, — ont dû se chercher un abri au-delà du Danube. De pareils cas ne sont pas rares en Occident, où les passages des moines produisent les échanges de culture. N'est pas indifférente non plus la conservation de *monasterium*, dans

<sup>1</sup> Cf. Gelzer, *Ungedruckte und ungenügend veröffentlichte Texte der Notitia episcopatum, ein Beitrag zur byzantinischen Kirchen- und Verwaltungsgeschichte*, dans les Mémoires de l'Académie de Munich, 1900, pp. 544—545. Voy. aussi un Épiphanes de Constantia; *ibid.* Cf. aussi *ibid.*, p. 586.

<sup>2</sup> Mansi, ouvr. cité, c. 273.

<sup>3</sup> *Ibid.*, c. 238.

<sup>4</sup> *Ibid.*, c. 140.

<sup>5</sup> *Ibid.*, c. 150.

<sup>6</sup> *Ibid.*, c. 625.

<sup>7</sup> Aurel Tripou, *Monografia-Almanah a Crișanei, județul Bihor*, 1936, p. 16.

la forme roumaine de *mănăstire*. Mais, quoi qu'il en soit, l'absence des évêques aux synodes prouve que, dès le commencement du VIII<sup>e</sup> siècle, les liens avec l'Empire avaient été rompus. Ainsi la lutte contre les icones, pendant le siècle précédent, a dû être un facteur décisif pour l'éloignement de Byzance des gens qui vivaient sur la rive gauche <sup>1</sup>.

L'orientation des Bulgares au IX<sup>e</sup> siècle est toute différente, aussi à l'égard de cette descente vers le Sud, où l'Empire est de nouveau solide, capable de les repousser. Ils vont jusqu'au *φουσαῖτον*, jusqu'à ce camp qui est mentionné aussi dans une inscription de Silistrie <sup>2</sup>. Un chef bulgare de la lignée Koubiaris, le tarkhan Zéra, se noie dans la Tisa, c'est-à-dire dans ces marécages de la confluence de la rivière pareils à ceux où le roi de Hongrie, Louis II, aura le même sort, à Mohács, en 1526. Il est question de la nouvelle pénétration vers l'Ouest, provoquée par le désir de participer à la proie des Avars, dont l'État avait été détruit par Charlemagne <sup>3</sup>. Aussi un autre « boïar » (*βοῦλᾶς*), un autre courtisan « élevé » par le Khan (*θεραπευτὸς ἀνθρώπου*), qui correspond au *comes* franc, se rencontre dans une des inscriptions rares et si précieuses <sup>4</sup>.

Mais les invasions bulgares en Pannonie, vers l'ancienne « Avarie », vers Syrmium et Singidunum, bien connues par les Byzantins, de même que les cataractes <sup>5</sup>, invasions mentionnées aussi par les Annales franques en 827, ne

<sup>1</sup> Par malheur, les informations occidentales manquent totalement pour ce VII<sup>e</sup> siècle. Gutschmid, dans *Kleine Schriften*, V, pp. 418 et suiv., a prouvé que Aethicus Istricus, le « nouveau Pythéas », l'auteur de la *Cosmographie*, qui aurait été traduite par St. Jérôme lui-même, du grec en latin (éd. Heinrich Wuttke, Leipzig), ne peut être que de 754.

<sup>2</sup> Voy. Iorga, dans la *Revue hist. du Sud-Est européen*, VIII, pp. 226—227; cf. Péricle Papahagi, *ibid.*, pp. 299—311.

<sup>3</sup> Pour Okorsis Kopanos, de la lignée de Tzakararès, Kalinka, ouvr. cité, n<sup>o</sup> 79. En échange, un troisième, Dorpan, de la lignée d'Ermiarès, meurt de maladie; *ibid.*, n<sup>o</sup> 80. Un Ounégavor; *ibid.*, n<sup>o</sup> 87. Voy. *Arch.-ep. Mitt.*, XVII, p. 199, n<sup>o</sup> 71, a, b, c. Tomaschek fixe la place du combat sur la Drave; *ibid.*

<sup>4</sup> [*Ἐπι*]ελθὼν ἐς τὸ φουσαῖτον, ἐπνίγην ἐς τή[ν] Τῆσαν τὸν ποταμὸν; Kalinka, ouvr. cité, n<sup>o</sup> 78. Les tarkhans sont appelés aussi joupans; commentaire, *ibid.*

<sup>5</sup> Voy. Suidas, *sub b*. Pour ceux de 836, qui passent le Danube comme fuyards, Leo Grammaticus, p. 231.

signifient pas une prise de possession, et surtout *les vaisseaux employés pour cette invasion ne pouvaient pas être ceux des Bulgares, mais ceux d'une population soumise.*

Nous nous sommes occupés plus haut aussi du sel que les Bulgares étaient priés par les Carolingiens de ne pas laisser passer du côté des Moraves; c'est le sel pour lequel jadis les Thraces vendaient leurs esclaves<sup>1</sup>, et pas celui de la Narenta, jusqu'où l'État bulgare n'avait pas pénétré, du côté de l'Adriatique. (La carte de Peutinger écrit: « Saline immense que cum mare crescunt<sup>2</sup>. »)

Quoi qu'il en soit, les frontières disputées entre la Rome germanique des Carolingiens et les Bulgares fixés et reconnus par Byzance sur une région si large de la domination de la Rome orientale dans les Balcans ne sont pas au Nord du Danube, mais au Sud du fleuve.

A une époque où Byzance était préparée à résister aux Bulgares, qui pouvaient cependant être employés contre d'autres barbares apparaissant à ce moment même (en 842—857, l'impératrice Théodora et ses enfants Michel et Thecla réparent les murs de Sélymbrie)<sup>3</sup>, *se produit le grand événement plein de conséquences, qui est le passage des Bulgares à la religion chrétienne*<sup>4</sup>.

La christianisation des Bulgares s'est faite certainement, sous l'influence de ce Clovis de leur nation, qui est Boris, sous les suggestions de certaines femmes de la dynastie, vraies Clothildes orientales, sous la poussée des moines byzantins et à cause du prestige de l'Empire. Mais, ce qui apparaît, du reste, dans les sources, aussi par la modeste prédication des captifs, comme chez les Goths, et *grâce à la contagion venue d'une population romane, qui était depuis des siècles chrétienne* et qui avait, ainsi que nous l'avons vu, ses évêques, vladikas

<sup>1</sup> Pour Húnfalvy, ouvr. cité, pp. 30—31, c'est celle d'Anchiale. Il mentionne aussi les Halles (äl = sel) de Salzbourg et de Bavière.

<sup>2</sup> Voy. aussi le sel de mer dans le traité attribué au médecin Galène.

<sup>3</sup> Voy. *Arch.-ep. Mitt.*, VIII, p. 209, n° 26.

<sup>4</sup> Voy. aussi Bonwetsch, *Kyryllus and Methodius*, et Armbrust, *Die territoriale Politik der Päpste von 500 bis 800*.

(« dominateurs » dans le sens politique et militaire aussi). Une église, non observée, existait au IX-e siècle, à l'époque de l'empereur Michel (870), à Tchrven, où on a trouvé la pierre tombale grecque d'un Okthinautès, archidiacre de l'évêque Nicolas<sup>1</sup>. Le Pape Adrien II (867—872)<sup>2</sup> envoie « in Bulgariam patriam » deux nobles longobards. Lorsque les ambassadeurs pontificaux se trouvaient, vers 870, à Constantinople, ils y rencontrent l'envoyé bulgare Pierre, qui demande s'il faut écouter Rome ou Constantinople. Les gens de Boris reconnaissent avoir trouvé « des Grecs » au moment de la conquête, mais on leur dit « qu'une chose est la mention du droit des sièges épiscopaux, et autre chose ce qu'admettent les divisions d'un pays »<sup>3</sup>. Ils voudraient comme archevêque un Marinus, « qu'ils connaissent bien » (*sibi bene compertum*), qui paraît être un Dalmate, ou un cardinal, et on leur a envoyé un Sylvestre qui, cependant, s'est trouvé devant un changement religieux déjà décidé du côté de l'Orient. Les Slaves qui dépouillent à leur retour les ambassadeurs du Pape Adrien à Constantinople appartiennent bien entendu au monde balcanique qui n'avait pas été soumis par les Bulgares<sup>4</sup>.

L'inscription de Boris, devenu maintenant Michel, en Albanie<sup>5</sup>, montre qu'à cette époque les rapports bulgares *tendaient de nouveau vers l'Occident, — ce qui s'explique par la retraite de l'État carolingien en décadence plus à l'intérieur, où un barrage sera opposé aux Bulgares après que les Serbes auront été organisés sous l'influence de ce Saint-Siège qui avait cru un moment pouvoir s'appuyer sur les Bulgares et qui, au commencement du XIII-e siècle, tentera de nouveau une offensive balcanique.*

Après que cette réunion des Bulgares à Byzance fut consommée, des ambassadeurs bulgares se rencontrent en

<sup>1</sup> Kalinka, ouvr. cité, c. 290, n° 367.

<sup>2</sup> *Liber Pontificalis, Vita Hadriani II.* Voy. aussi Onciul, dans les *Mélanges* Maiorescu.

<sup>3</sup> *Aliud ordinant jura sedium, aliud patiuntur divisiones regnorum; ibid.* En général, Zlatarski, ouvr. cité, I<sup>2</sup>, p. 1 et suiv.

<sup>4</sup> *Vita Hadriani II.*

<sup>5</sup> Dans la *Slavia*, II, pp. 61—91.

Orient, au synode de 869-870<sup>1</sup>. Ce ne sont pas des clercs, mais des laïques, des boïars, un *tarkhan*, un *bagatour*, un *sampsis*, un *vestis*.

Mais, dans cette nouvelle phase, les Bulgares veulent surtout, sinon avoir la cité impériale, au moins employer l'Empire à leurs fins. Après avoir été battu par l'énergique empereur Nicéphore, le Khan Kroum arrive, comme nous l'avons dit, à le tuer dans une embuscade et à boire dans le crâne du vaincu. Mais le même cherche à introduire le droit byzantin chez les siens<sup>2</sup>. Nicéphore avec sa « méchanceté » et les Grecs vaincus par Kroum apparaissent aussi dans une inscription bulgare, qui parle en même temps de la prise d'Andrinople<sup>3</sup>.

Ainsi, le successeur le plus brillant de Boris-Michel, portant le nom vénéré de Saint Siméon le Stylite, ayant été élevé à la grecque, de même que Théodoric, a comme suprême but celui de se perdre dans l'unité romaine de l'Orient, devant un « père d'empereur », ou un empereur même, à Constantinople, qui est, pour les siens une Tzarigrade. Ceci l'amena à être exposé à recevoir, pendant sa lutte acharnée contre les possesseurs légitimes de la couronne byzantine, des coups de côté dans ces régions des origines de la Bessarabie et de la Dobrogea actuelles, qui ne pouvaient lui paraître que pauvres et humbles. Car les Byzantins pensent à y installer, contre cet ennemi si redouté, d'autres hôtes barbares, les Magyars ou Hongrois<sup>4</sup>.

Lorsque Siméon commence à manifester sa tendance vers l'Empire, les invasions se produisent au Sud, où la Vie de Saint Luc le Jeune montre les habitants qui s'enfuient

<sup>1</sup> Migne, *Patr. lat.*, CXXIX, c. 148. Intéressant le fait que Michel est intitulé seulement *judex* et *inclitissimus princeps Bulgariae*. Voy. aussi Rösler, *Rom. Studien*, p. 252, note 1; Jireček, dans l'*Arch. f. slav. Phil.*, XXI (1899), p. 69; Zlatarski, *loc. cit.*, I<sup>2</sup>, p. 794 et suiv.

<sup>2</sup> Voy. *Byz. Zeitschrift*, XXI.

<sup>3</sup> *Arch.-ep. Mitt.*, XVII, p. 192, n<sup>o</sup> 53. Voy. aussi Géza Fehér, *Bulgarisch-ungarische Beziehungen in den X—XI. Jahrhunderten*, Budapest, 1921; cf. aussi *Revue de Transylvanie*, II, p. 243.

<sup>4</sup> La situation de la Bulgarie orientale après la conquête byzantine est largement présentée par Zlatarski, *ouvr. cité*, II.

devant lui dans le Péloponèse et les Iles<sup>1</sup>. Et le monde danubien lui-même sort du cercle principal de vision de l'État bulgare, ce qui aura de grandes conséquences à cause de la consolidation des autonomies locales<sup>2</sup>, et bientôt l'ancien Ongl, occupé à ce moment par les Hongrois, sera abandonné par l'empereur aux Petchénègues, qui viennent se venger<sup>3</sup>.

Ainsi Byzance sait se trouver des barbares contre des barbares. De même que jadis elle avait discipliné les Slaves par l'apparition de la bande touranienne des Bulgares, elle a trouvé maintenant le moyen, — bien que le christianisme, qui avait fait des Bulgares des amis, des φίλοι, dans la sentimentalité de la nouvelle religion, les eût reliés à l'Empire, mais pas à condition de céder la couronne impériale à ce barbare superficiellement hellénisé, — de mettre un frein à ces mauvais voisins par une autre intervention d'éléments touraniens<sup>4</sup>.

Dès 820 encore un Ochsoun (cf. Achtoum) est *tarkhan*, mais aussi *joupan*, dans une inscription grecque<sup>5</sup> : on pourrait croire que son nom est hongrois<sup>6</sup>.

<sup>1</sup> A. SS., Février, II, 90.

<sup>2</sup> La Valachie aurait été bulgare jusqu'en 977, d'après M. Moutaftchiev, qui cite Cédrene, II, n° 19, dans la *Byz. Zeitschrift*, XXIX, p. 366. Rien dans le texte byzantin qu'on a invoqué ne contient cette preuve. Le professeur bulgare est revenu ensuite sur son idée dans un pamphlet dirigé en première ligne contre nos interprétations, *Bulgares et Roumains*, 1932. Nous avons déjà dit qu'une forme encore plus grossière avait été donnée en bulgare. Voy. notre réponse dans la *Revue Hist. du Sud-Est Européen*, X, pp. 67—72. Ce chercheur zélé, qui n'est pas coupable de son manque total d'éducation, ne pouvait pas discuter cette question, ne sachant rien de ce qui concerne les Roumains.

<sup>3</sup> Aussi Muratori, *Rerum. Ital. Script.*, II, 575 (= Katona, *Historia*, I, 164). Il est question, à ce qu'il paraît, de l'attaque des Hongrois contre les Bulgares « ultra Danubium », mais ils n'y paraissent pas comme maîtres d'un territoire qu'ils perdent du côté des Hongrois. Il est donc question, par une erreur, des Slaves de Moravie.

<sup>4</sup> Pour l'ancien établissement hongrois dans la Léবাদia et l'Atelköz, Zichy, dans l'*Akad. Ertesitő*, XXXVII, 172—184, et l'ouvrage, plus érudite que judicieux, de M. Macartney, *The Magyars in the ninth century* (voy. la *Revue hist. du Sud-Est européen*, VIII, pp. 142—143).

<sup>5</sup> Ouspenski, *Izvestia* de l'Institut russe de Constantinople, VI, p. 216, et X, p. 198, chez Jireček, *Serben*, p. 74, note 1.

<sup>6</sup> Les histoires plus anciennes de la Hongrie sont celles d'Engel, de Fessler, mal refaite par Klein, de Denis, de Majláth, et de Szalay, une plus récente de



L'apparition de ces Hongrois, de ces Magyars (le nom a le suffixe *ar* du pluriel, de même que pour le nom des Bulgares) a été dû par conséquent à *un appel de nouveaux mercenaires de la part des Byzantins*, qui les ont fixés aussitôt dans l'ancien établissement goth et bulgare du Boudchak, de l'Ongl, dans un territoire de pêche qui correspond aux coutumes d'une nation de Finnois, conduite par une aristocratie militaire turque, « hune »<sup>1</sup>. Mais, telle que nous l'avons, la chronique de Nestor, conservée dans des manuscrits tardifs, ne peut être considérée comme une source pour la lutte des Hongrois au-delà du Dniester non seulement contre les Slaves, mais contre ces prétendus Valaques, dans lesquels Rösler préférerait voir des ducs « romains », des successeurs de Charlemagne<sup>2</sup>.

L'Arabe Ibn-Rousta place les Hongrois de l'Atelköz entre les Petchénègues et la tribu bulgare des Éségel, ce qui paraît à Gibbon n'être que « la Moldavie ou la Bessarabie »<sup>3</sup>. A un certain moment, passant le Danube sur des vaisseaux byzantins contre Siméon, ils se trouvent dans les conditions des Goths à l'époque de l'empereur Valens. Mais Siméon est assez byzantin lui-même pour savoir recourir, lui, le Tzar, à la même source infinie d'hommes appartenant à la race touranienne.

Châtiés par les Petchénègues, que les Bulgares jettent contre eux et qui, trouvant le pays bon, s'y établissent, les

---

Csuday, *Geschichte der Ungarn*, 2-ème éd., 1900, puis celle de Pauler pour la partie ancienne, enfin le résumé de M. Domanovszky, celui de M. Eckhardt, (en français), celui de M. Hóman, *Magyar Története*, I—II, Budapest, 1928—1930. Tout récemment le gros ouvrage de M. Hóman et Szekfü, en plusieurs volumes.

<sup>1</sup> Pour les rapports entre Turcs et Hongrois, *Körösi-Csoma Archiv*, II, pp. 199—236 (Moravcsik). Un village de Batâr en Bessarabie; *Bis. ortodoxă română*, LIV (1936), p. 290, note 2. Voy. pour le correspondant transylvain Báthor (d'où Báthory) ici, plus haut. Voy. les Ogors, soumis par les Turcs (des Avars sous Maurice; Théophylacte Simokatta, p. 283: *καὶ τοὺς Ὀγὼρ ἐχέλωσαν πάντα*).

<sup>2</sup> *Rom. St.*, p. 79 et note 2; p. 81. Le passage des Polonais rejetés jusqu'à la Vistule par les « Valaques » plaide pour cette opinion; *ibid.*, pp. 81—82. Cf. Minorsky dans la *Revue de Hongrie*, 1936, 1-er fascicule.

<sup>3</sup> Gibbon-Bury, VII (1900), p. 552.

Hongrois contournent les Carpathes pour se fixer dans cette Pannonie, où la partie finnoise des envahisseurs trouve les marécages du Danube, et la partie appartenant aux Turcs, qui sont les chefs, l'immense steppe propre à faire courir les chevaux et la route qui mène tout droit aux richesses de l'Occident qui, depuis longtemps, après la chute des Avars, n'avait pas été exploitée.

Les Petchénègues apparaissent, ainsi, sur le Danube inférieur et ont des conflits avec les Hongrois pour la domination de la région qui, propre à la façon de vivre des Turcs, devint ensuite le Boudchak des Tatars. Ils ne paraissent pas avoir changé, pendant un siècle, le centre de leur domination, vers laquelle allait le tribut et les présents des populations paisibles des environs, sans l'existence desquelles ils n'auraient pas pu vivre. A la fin du X-e siècle, ils attaqueront les Russes de Silistrie en retraite, mais ils n'ont pas pu prendre leur place, la restauration byzantine tenant à conserver les deux rives du Danube. La grande invasion dans l'Empire, qui amena la destruction de la horde dont restèrent seulement des bandes mercenaires, se fera par cette région de la Ialomița, au cours du XI-e siècle.

Les éléments petchénègues restés au Nord du fleuve sont mentionnés par les Hongrois, qui les combattent encore à l'époque du roi Étienne. Plus tard, nous trouverons une « forêt des Valaques et des Bissènes » dans la partie orientale de la Transylvanie. Elle ne peut correspondre qu'à une expansion vers l'Ouest, déterminée par l'apparition des Cumans et se localisant dans cette partie du pays des Szeckler qui correspond, par le défilé de Ghimeș, au gué du Séreth, qui mène vers le Boudchak danubien<sup>1</sup>.

Mais, au X-e siècle, Constantin le Porphyrogénète, parlant des rivières de « Barouch » (Borysthène), de Kouvou (cf. le Kouban; c'est donc le Boug), de Troullos (c'est la Tourla), du Brout (Pruth) et du Sérétos (le Séreth), montre avoir eu aussi une information petchénègue. Thunmann interprétait

<sup>1</sup> Voy. le volume suivant.

l'Atelkouz comme « la rivière des Ouzes »<sup>1</sup>. *Mais on voit combien était étroite la carte de ces établissements.*

Il faut cependant admettre la domination des Petchénègues sur le Nord du Danube, de ce côté-là, comprenant aussi une petite partie de la Transylvanie. Suidas écrit : « Les Daces qui maintenant s'appellent Petchénègues »<sup>2</sup>. Ils paraissent être ces « Turcs » employant des charmes, que cite Suidas<sup>3</sup>.

La symbiose, dans les conditions que nous avons montrées, mais pas davantage, des Petchénègues avec les Roumains, est prouvée aussi par le passage, à l'année 1048, de Skylitzès, dans lequel on voit que, dans une expédition lointaine de ces barbares, ils tiennent une « assemblée qui s'appelle chez eux *komentos* », donc *conventus*, le *kovent* albanais, le *cuvânt* des Roumains<sup>4</sup>. Il en sera question aussi plus loin<sup>5</sup>.

Si les Petchénègues et les Cumans n'ont pas passé d'une façon plus prononcée la montagne vers l'Ouest et n'ont pas cherché les larges espaces qui concordaient si bien avec leur façon de vivre —, car, si, d'après Édrisi, ils se trouvent néanmoins dans la montagne, il s'agit de la montagne transylvaine dans le sens le plus strict du mot, où pendant longtemps personne n'a osé les attaquer —, en échange, pour les Byzantins du X-e siècle, tout le territoire occupé par les Hongrois, venus du Boudchak dans cette vaste plaine de l'Europe centrale qui part du Pont de Trajan, est une « Turquie »<sup>6</sup>. *Car, au fond*, leur État est un Khanat, comme celui des Avars, comme l'*Avaria* de jadis<sup>7</sup>.

Dans les Balcans se poursuivait la destruction, à l'aide d'autres fédérés byzantins, les Russes de Kiev, sous Sviatoslav,

<sup>1</sup> Ouvr. cité, p. 145, note m.

<sup>2</sup> *Sub v. Δάκες.*

<sup>3</sup> *Sub v. ἀπαύσιον.*

<sup>4</sup> *Συμβολὴν προσέθεσαν, ἥτις παρ' αὐτοῖς κομέντον ὀνόμασται.* Relevé chez Tomaschek, dans la *Zeitschrift f. österr. Gymn.*, 1872, p. 149.

<sup>5</sup> Volume suivant.

<sup>6</sup> Constantin le Porphyrogénète, *De Adm. Imp.*, ch. 8. Dans ce sens aussi l'explication de Rösler, *Rom. St.*, p. 82.

<sup>7</sup> Constantin le Porphyrogénète, ch. 40.

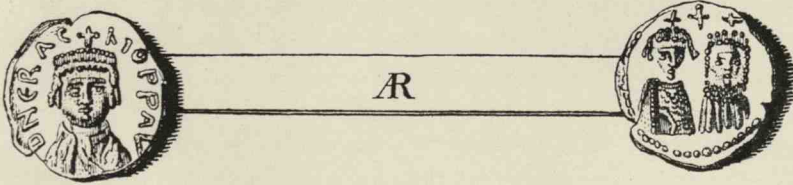


Fig. 25. — Monnaie de l'empereur Héraclius, avec sa mère, Grégoria, et son fils, Constans.

D'après Mionnet, ouvr. cité, I, p. 435.



Fig. 26. — *Solidus* de Justinien II.

de l'État bulgare de Preslav. Les nouveaux venus, les Russes, voulaient cependant se substituer aux Bulgares, auxquels, par des emprunts comme celui de la langue littéraire, comme celui de la classe des boïars, ils cherchent à s'assimiler.

Il a fallu une guerre difficile des Byzantins, sous l'empereur Jean Tzimiskès, pour écarter ce rude combattant légendaire qu'était Sviatoslav, auquel, au retour, l'Empire sut préparer l'embuscade, chez les Petchénègues, qui a mis fin à sa vie <sup>1</sup>.

Les derniers chefs bulgares chercheront un abri dans l'autonomie macédonienne, dominée par la vie pastorale des « Vlaques » et des Albanais, qui apparaissent sous l'enseigne bulgare, dans un pays d'une forme particulière, où les tchelniks de l'espèce de Nikoulitza de Thessalie portent des noms bibliques : David, Aaron, Moïse, Samuel. Avec Basile II, l'Empire viendra après l'an 1000 détruire ce nouveau nid par des combats longs, opiniâtres et très sanglants, ce qui sera montré dans le volume suivant, consacré aux « fondateurs d'État ».

Les Hongrois nouvellement venus ne forment pas une nation, étant la même collection de tribus, en partie turques, en partie finnoises. Pour les Byzantins ils sont, ainsi que nous l'avons dit, des « Turcs », d'après leur classe dominante; pour eux-mêmes, ils arriveront plus tard seulement à adopter un seul nom : tantôt Hongrois (des Ounogoundours, avec le souvenir des Huns), tantôt Magyars <sup>2</sup>.

Le rapport cité de Constantin le Porphyrogénète sur l'arrivée des Hongrois, rapport auquel est mêlée aussi une géographie traditionnelle, dans laquelle il est question du Pont de Trajan, des rivières du Banat et des trois rivières des Criș <sup>3</sup>, — *Byzance montrant ainsi la connaissance des choses, en même temps que le maintien de ses prétentions de domination* —,

<sup>1</sup> Pour les débuts de l'État russe, Lähr, *Die Anfänge des russischen Reiches*, Berlin, 1930.

<sup>2</sup> D'après Bury (éd. de Gibbon, VII, 1902, p. 553), *Μεγέρον* est le nom d'une seule tribu. Cf. J. Malik, *Ueber den Ursprung des Namens Ungar*, dans l'*Arch. für slav. Phil.*, XXXVIII.

<sup>3</sup> Ch. 40.

explique leur prise de possession comme une simple « implantation de tentes », *κατασκήνωσις*. C'est l'ancienne coutume des Turcs dans les aouls. Tomaschek aussi reconnaît que tout l'élan de la race vient de la partie turque <sup>1</sup>.

D'après le même Porphyrogénète, la Tisa avait été depuis longtemps passée vers la moitié du X-e siècle. Les Hongrois se trouvent sur la rivière de Timiș, sur cette Tisa même (Tou-tès; cf. le Tiphisis des sources antérieures), sur les Criș et sur le Someș, en rapport sans doute avec les anciennes occupations de pêcheurie héritées des ancêtres finnois.

La première pensée des Hongrois, dont la formation était rudimentaire, d'un caractère purement militaire <sup>2</sup>, avait été de piller en Occident <sup>3</sup>. Ce pillage peut être suivi par les chroniques allemandes et même françaises.

Ainsi, les bandes de Hussol, de Leel, de Bolchu (*Bulgius*, Búlcs), de Toxoun, de Bolosoud passent par l'Allemagne de Conrad I, arrivent à Toulouse, sont conduites vers Rome par Albert de Toscane contre le Pape Jean X; elles se montrent près de l'ancien couvent de St.-Gall, puis en Pouille, pour revenir piller en Thrace en 934. En 937 elles se présentent à Sens, et des raids suivent en Aquitaine, à Autun, à Besançon, à Pontarlier. La France les verra de nouveau en 935 et 955, année de leur défaite (alors que l'Orient souffrira de leur attaque en 956). Une descente en Italie les mène à Suse et à Turin, alors qu'en 938 déjà ils seraient arrivés jusqu'à l'Océan Atlantique <sup>4</sup>.

<sup>1</sup> Voy. aussi *Zeitschrift f. österr. Gymnasien*, 1872, p. 154.

<sup>2</sup> Cf. Schönebaum, *Die Kenntnis der byzantinischen Geschichtsschreiber von der ältesten Geschichte der Ungarn vor der Landnahme*, Berlin-Leipzig, 1922: la première forme d'organisation des Hongrois, avec le *kende* et la *silá*; Gibbon-Bury, VII, p. 552 (« Arpad, for exemple, was a kende »). On cite aussi le Kendenkhagan des Kazares, d'après Kuun, *Relationes Hungarorum historiae antiquissimae*, I, pp. 165—166.

<sup>3</sup> Rud. Lutsche, *Ungarnzüge in Europa im 10. Jahrhundert*, Berlin, 1910. Cf. Gerland, *Byz. Zeitschrift*, XXII, pp. 506—509.

<sup>4</sup> D'après les *Annales Sangalenses Majores*, I, 77, et les chroniques françaises, chez L. Dussieux, *Essai historique sur les invasions des Hongrois en Europe, spécialement en France*, dans les *Mém. de la soc. bibliophile historique*, Paris, 1839.

Il fallut, sous Henri l'Oiseleur et sous Otto I, un grand effort germanique pour arrêter ces invasions dans lesquelles il y avait, ainsi que cela se voit en Italie, la haine du paganisme asiatique contre les églises, qui étaient en même temps des dépôts de trésors <sup>1</sup>.

Ainsi, respectant leurs anciens serments, — après des expéditions en Orient en 934 et 942 —, Gyula (Gylas) et Bolosoud, deux chefs hongrois, qui étaient devenus patrices romains, entrent en rapport avec Byzance et en amènent l'évêque grec Hiérothée. Cette Église, « grecque » ne périra du reste pas. Elle conservera ses couvents. Saint Étienne, celui qui catholicise les Hongrois, fera rédiger un diplôme en grec pour une église de Constantinople. Des prêtres mariés, que l'on trouve jusqu'à la fin du XI-e siècle, montrent la continuation chez les Hongrois des coutumes byzantines. Zlatarski <sup>2</sup> admettait une pénétration magyare en 895, qui serait allée jusqu'en Silistrie et, de là, naturellement, encore plus loin.

Mais, maintenant, l'établissement s'impose. La horde est reliée à un territoire apprécié pour les pêcheries dans le Danube et dans la Tisa, pour la possibilité de faire courir les chevaux comme dans les anciennes « barantas » du Turkestan, pour la présence de la Puszta et des terrains de chasse. L'ancienne forme des chefs de tribus, reliés en une simple coalition d'invasion sous Arpad presque légendaire, ne pouvait plus être maintenue.

Dans cette phase, le caractère turc du commandement ne souffre cependant aucun changement. Les premières fonctions hongroises appartiennent exclusivement au monde turc : μέγας ἄρχων, γυλάς (Gyula est arrivé plus tard, à ce qu'il paraît, à devenir un nom de personne), καρχάν <sup>3</sup>.

<sup>1</sup> Muratori, *Antiquitates*, III, p. 709 (aussi Bouquet, VIII). Pour les invasions des Hongrois en Italie, Schiaparelli, *I diplomati di Berengario I*, Rome, 1903 : « paganorum incursus », « saevorum Ungrorum vastatio », « imminens persecutio Hungrorum », « ob timorem Ungrorum qui pene omnes Italie ecclesias ad nihilum redegerunt », « barbarorum rabies »; pp. 12, 137, 249, 263, 267, 268, 273—274, 386.

<sup>2</sup> Dans l'*Histoire des Bulgares* citée.

<sup>3</sup> Timon, ouvr. cité, p. 48 (d'après Constantin le Porphyrogénète), pp. 169, 174.

Mais, après quelque temps, le « camp » s'organise. Aux Slaves soumis, les envahisseurs ont pris leur capital de mots culturels — « les Magyars ont emprunté à ces Slaves tant de mots étrangers que leur nombre entre presque en concurrence avec le vocabulaire indigène »<sup>1</sup> — et la notion carolingienne du « voévode » (duc). Il fallut le christianisme, adopté d'abord dans une forme germanique par le voévode Géza, pour que le Saint Siège fasse du voévode Vajk (nom slave; en roumain Voicu, Lupu) un Étienne et un roi de croisade permanente, mais portant le titre slave du chef morave qu'il avait remplacé: Király, c'est-à-dire Carolus (en roumain, par l'emprunt aux mêmes Slaves: *craiu*)<sup>2</sup>.

<sup>1</sup> Jung, *Römer und Romanen*, p. XXIV, note 1.

<sup>2</sup> Chez Théodore de Scutari (Sathas, *Bibl. Graeca medii aevi*, VI, p. 181): ἑήγα τῆς Παιονίας (κράλην αὐτὸν ἢ συνήθεια καλεῖν εἰώθε).



LIVRE V

LES ROUMAINS DU SUD AUX ENVIRONS  
DE L'AN 1000

## CHAPITRE I

### SITUATION ET MOUVEMENTS DES VLAQUES DANS LES BALCANS

Schafarik admettait la présence des Roumains entre le VIII-e et le X-e siècle « dans les montagnes de la Dacie, de la Macédoine, de la Thessalie, de l'Albanie, etc., et, seulement lorsque le calme se rétablit de nouveau, ils s'étendirent sur les plaines voisines »<sup>1</sup>.

L'établissement des Roumains dans la Péninsule des Balcans est, du reste, bien délimité au XII-e siècle par le conseiller

---

<sup>1</sup> Ouvr. cité, II, p. 245, note 1. Voy. Michel Chrysochoos, *Βλάχοι και Κουτσοβλάχοι*, Athènes, 1909. Les pâtres du Balcan et de la Sredna Gora « ont leurs vraies habitations sur les bords de la Mer Égée, du côté de Salonique, de Sérès et d'Énos, sur les versants du Pinde et ils visitent ces montagnes de l'intérieur seulement en été »; Jireček, *Arch.-ep. Mitt.*, X, p. 52. Curieuse la conservation chez les Roumains du mot *plaiu* pour le versant de montagne, qu'on rencontre aussi chez Théophane (p. 549) encore (*πλάγια*) et qui est certainement en rapport avec le latin médiéval *plagae*. Pour la vie pastorale en général Ovide Densusianu, dans *Les Annales des nationalités, numéro consacré à l'étude de la Nation Roumaine*, 1914. Aussi M. Haberlandt, *Griechen und Rumänen*, dans *Die Zeit*, 23 février 1916. Cf. Šufflay, *Illyrisch-Albanische Forschungen*. Voy. le même, *Srbi i Arbanasi*, Belgrade, 1925 et, *passim*, *Povjest sjevenih Arbanasa*, dans l'*Arhiv za arbanasi starina*, II (1924), pp. 193—242. Cf. J. Apostolos, *Ἱστορία τῆς Σιατίστας*, Athènes, 1929; dr. Fligier, *Die Zinzaren*, dans la *Gaea*, XV (1879), pp. 337—339. Voy. aussi Picot, *Les Roumains de la Macédoine*, dans la *Revue Anthropologique*, XXI. Enfin Patsch, *Beiträge zur Völkerkunde von Süd-Ost Europa*, Vienne-Leipzig, III (1928). Surtout Capidan, *Fărșeroții*, dans la *Dacorom.*, VI, p. 1 et suiv.; *Aromânii*, 1923. Riches renseignements dans le discours d'entrée à l'Académie Roumaine de M. Capidan (*Romanitatea balcanică*, 1936). — Sur les conclusions, mentionnées plus haut, de Peisker, en général, voy. Niederle, *Manuel de l'Antiquité slave*, II, p. 31 et note 5 (et la bibliographie de celui-ci), ou *Revue des études slaves*, II (1922).

politique et social qu'on appelle ordinairement le « neveu de Kékauménos »<sup>1</sup>: cette source byzantine les fait venir du Danube et de la Save, « là où habitent maintenant les Serbes », et « s'étendre sur tout l'Épire et la Macédoine, et la plupart d'entre eux ont passé en Hellade », donc en Thessalie<sup>2</sup>. On les trouvera comme « Sagadates », « Vlachorinchins » dans le voisinage immédiat du Mont Athos, où les moines garderont leur vertu contre les femmes de ces pâtres qui arrivent du côté de Thessalonique, que les Roumains des Balcons appellent *Sărună*. Les Vlaques de la Chalcidique n'ont pas disparu<sup>3</sup>.

La Macédoine en fut remplie. Dès avant la grande guerre, H. N. Brailsford reconnaissait, en 1906, que « les soi-disant « Grecs » de Monastir sont, jusqu'au dernier (*to a man*) des Vlaques »<sup>4</sup>; dans cette Macédoine, « ils sont le squelette du parti hellénique ». Ici les noms roumains ne manquent pas: l'illyrique Perlépé devient Parleape<sup>5</sup>. La montagne balkanique comprendra, dans la suite, une vie pastorale aussi, qui est prouvée par la nomenclature des villages comme les Sept Frères<sup>6</sup>.

Ils se font appeler *Români* (Roumains). Dans le nom des *Aromâni*, qui leur est habituel, on reconnaîtrait la préposition originelle (comme, dans l'italien, pour *Arausa* au lieu de Raguse). Les mots roumains qu'ils font circuler pénètrent

<sup>1</sup> M-me Georgina Buckler croyait que l'auteur est Katakalon Kékauménos (*Byz. Zeitschrift*, 1936, p. 7 et suiv), mais pour cela elle propose des identifications de personnes qui nous paraissent impossibles.

<sup>2</sup> *Kal, ἐξελοθέντες τῶν ἐκεῖσε, διεσπάρησαν ἐν πάσῃ τῇ Ἑλλάδι καὶ Μακεδονίᾳ, οἱ δὲ πλείονες αὐτῶν ἔκησαν τὴν Ἑλλάδα*; ouvr. cité, p. 74.

<sup>3</sup> Tomaschek, dans les *Sitzungsberichte* de Vienne, XCIX (1882), p. 474 et suiv: *Notiz über die Wlachen auf Chalkidike*: 300 familles (d'après Ouspenski, *Histoire de l'Athos* (en russe), III, 1877, p. 355 et suiv.), p. 475. Voy. *Κροῦτζε*, roum. *cruce* (p. 476). Descente des Rinchines ou Vlachorinchines et des Sagoudates (peut-être *sagum*? (jaquette de peau), mais aussi d'autres formes ayant la même racine); *ibid.* Voy. Sacerdoțeanu, *Vlahii din Halcidica*, dans *In memoria lui Vasile Pârvan*, p. 363 et suiv.

<sup>4</sup> *Macedonia, its races and their future*, Londres, 1906, p. 176. Pour Moscopolis, *ibid.*, p. 178.

<sup>5</sup> P. 179.

<sup>6</sup> Hâciu, *Aromâni*, p. 49.

aussi chez les Grecs d'Épire, comme *μηλόρι* (agnelle), *urdă* (fromage doux), *σούρουπα* (*a surupa*, détruire)<sup>1</sup>, et même tout au fond de la Péninsule de Morée, chez les Tzakones<sup>2</sup>.

Jusqu'à nos jours les anciennes coutumes continuent chez eux, avec une aristocratie qui dérive des tchelniks, dont le nom a pu venir de *ceată* (bande). Dans le Pinde au XIX-e siècle, pour conclure une vente, il fallait l'assentiment de l'évêque, et un chef local devait se présenter comme témoin pour obtenir de l'administration un « hodchet »<sup>3</sup>.

Dans les formations locales de vallées, mêlés aux Albains, vivent de cette façon les Roumains, menant leurs troupeaux, conduisant leurs caravanes, mais se préparant aussi à jouer un rôle dans les cités<sup>4</sup>.

Comme nous l'avons déjà montré, un monde fermé se prépare de cette façon, et il se séparera aussi au point de vue du dialecte. Le grec de cette région macédonienne, mêlé de turc, est lui aussi d'une autre façon: il faudrait le recueillir dans d'anciens actes de vente et dans les lettres particulières.

Des distinctions se dessinent par le développement propre de ces Roumains ou par l'influence d'une vie politique supérieure qui n'est pas la leur. Dans le Câmpulung, le « Longchamp » balcanique, Pič ne voyait qu'un katoun<sup>5</sup>, alors que le sens est certainement: région. De l'autre côté, il y a la large province de la « Vlaquie »<sup>6</sup>. L'ancienne Dolopie en est arrivée à être appelée la Valachie Supérieure (« Anovlachia<sup>7</sup> »). Nous voyons l'apparition d'un élément roumain sur le Vardar, alors qu'ainsi que nous venons de le dire, les bergers avancent en même temps jusque dans la Chalcidique.

<sup>1</sup> Capidan, *Megleniții*, p. 257.

<sup>2</sup> Voy. le *Σύλλογος* de 1861—1911, 1913, 1921, p. 421.

<sup>3</sup> Iorga, dans la collection Hurmuzaki, de l'Académie Roumaine, XX, pp. 467—468, n° CCCXLVI.

<sup>4</sup> *Gogă*, sobriquet albanais pour les Roumains; Şaineanu, ouvr. cité, p. 171.

<sup>5</sup> *Abstammung*, p. 59.

<sup>6</sup> Boïatzidès, dans l'*Ἐπιτελικὴ ἑταιρεία τῶν βυζαντινῶν σπουδῶν*, I (1924), p. 161.

<sup>7</sup> Voy. les scholies de Thucydide, éd. de Londres, 1819, III, p. 172.

Car la Thessalie entière leur appartient. La forme « La-trichala », dans les *Secreta* de Sanudo, pour Trikala, le *Târcol* des pâtres (voy. aussi *Larsa* pour Larissa), paraît montrer la préposition roumaine *la* (à)<sup>1</sup>. *Βλαχικά κονάκια*, des points d'arrêt vlaques, se retrouvent jusque très tard près de Livadia, en Béotie<sup>2</sup>. On trouve aussi des Vlaques à Stagai, près des Bulgares et des Albanais, en 1336<sup>3</sup>.

Les Grecs de cet Occident thessalien n'aiment pas les pâtres: leurs savants se souviennent aussi des luttes de Trajan contre Décébale et d'autres « trahisons » envers les empereurs de Rome<sup>4</sup>, pour les décrire comme des gens « sans foi et faux, ne respectant leur devoir, ni envers Dieu, ni envers l'empereur, ni envers les parents ou les amis, combattant pour faire du mal à tous, très menteurs et brigands, violant même les serments les plus terribles, en dépit des rapports de familles, des fraternisations et des liens d'église, trompant de cette façon tous ceux qui ont une propriété »<sup>5</sup>. Ils sont, de fait, avec leurs qualités et leurs défauts, les anciens Illyres et Thraces.

Les présentant ensuite comme des hommes timides, « pareils au lièvre », ne devenant « courageux que par peur »<sup>6</sup>, le neveu de Kékaumenos recommande de ne pas leur faire de serments, de ne pas accepter leurs déclarations assermentées, d'être hypocrites, envers ces hypocrites, de demander

<sup>1</sup> Cité dans l'étude de M. Boïatzidès, sur « la Chronique des Météores », p. 139 et suiv.

<sup>2</sup> Heisenberg, *Dialecte und Umgangssprache im Neugriechischen*, Munich, 1918.

<sup>3</sup> Heuzey, *Mission archéologique*, p. 453.

<sup>4</sup> Et cependant le neveu de Kékauménos se défend d'avoir reçu « une instruction hellénique à l'école ». Mais il cite Dio Cassius, p. 82.

<sup>5</sup> *Τὸ τῶν Βλάχων γένος ἀπιστόν τε παντελὸς καὶ διστραμμένος, μήτε εἰς Θεὸν ἔχων πίστιν δεσθῆν, μήτε εἰς βασιλέα, μήτε εἰς συγγενῆ ἢ εἰς φίλον, ἀλλὰ ἀγωνιζόμενον πάντα καταπραμματεύεσθαι, ψεύδεται δὲ πολλὰ καὶ κλέπτει πάνν, ὀμνυμένος καθεκάστην ὄρκους φρικωδεστάτους πρὸς τοὺς ἑαυτοῦ φίλους καὶ ἀθετοῦν ῥαδίως, ποιοῦν τε ἀδελφοποιήσεις καὶ συντεκνίας καὶ σοφιζόμενοι διὰ τούτων ἀπατῶν τοὺς ἀπλουστέρους.*

<sup>6</sup> *Εἰσὶ καὶ δειλοί, πάνν λαγωῶν ἔχοντες καρδίαν, θάρσος δὲ ἔχοντες καὶ τούτο ὑπὸ δειλίας;* p. 74.

que leurs femmes et leurs enfants soient pris comme otages dans les châteaux, de les enfermer entre les murs, de ne pas admettre des visites faites à ces captifs par leurs parents masculins et de prendre soin que ceux qui obtiennent leur liberté soient remplacés aussitôt par d'autres, une bonne garde étant nécessaire aux murs et aux portes <sup>1</sup>.

Comme plus tard aussi, sous les frères Pierre et Asan, la révolte, le tumulte, le *μούλτος* <sup>2</sup> se produit chez eux aussitôt qu'on augmente les impôts au dessus de ce que prévoit la coutume (*αύξήσεις και φανερώσεις*).

Il en est encore ainsi aujourd'hui. Deux voyageurs anglais du XVII-e siècle, très attentifs et dignes de foi, Spon et Wheler, ont traversé eux aussi la plaine de Thèbes pour trouver, dans la montagne, un village « appelé Vlaghi, parce qu'il est peuplé d'Albanais ou de Vlaques » <sup>3</sup>. Là a été créée aussi une nouvelle vie monacale qui répand partout des encouragements pour la vie <sup>4</sup>.

En ce qui concerne les Vlaques de Macédoine, ils mènent aujourd'hui une vie comme celle qu'ils avaient à l'époque de Démètre Chomatianos, en plein moyen-âge, qui les décrit <sup>5</sup> comme une population nombreuse et vivace. Et voici comment les présente aujourd'hui un professeur de Grébéna, M. L. T. Valea, qui a assisté à leurs assemblées <sup>6</sup>:

« La foire a été et est toujours fixée au moyen du passage des troupeaux et de leurs maîtres vers la montagne, de sorte qu'aujourd'hui encore la couleur prédominante de cette foire est roumaine.

<sup>1</sup> *Ibid.*

<sup>2</sup> Aussi la forme *μουλιεῦσαι*; Cecaumenos, éd. Wassiliewsky et Jernstädt, p. 97. Sans cesse des plaintes contre les « praktores » et les impôts accrus; *ibid.*, p. 18.

<sup>3</sup> *Voyage d'Italie, de Dalmatie, de Grèce et du Levant . . .*, 1675 et 1676. Lyon, 1678, p. 96. Ils louent leur hospitalité.

<sup>4</sup> Voy. Léon Heuzey, *Rev. Arch.*, IX (1864), p. 153 et suiv, *Les couvents des Météores en Thessalie, d'après un manuscrit grec* (ms. historique de 1776).

<sup>5</sup> D'après un manuscrit de Munich, Tomaschek, *Sitzungsberichte*, 1882, p. 495.

<sup>6</sup> Dans le journal *Cultul Patriei* de Bucarest, an. 1936.

« De fait, pendant toute la semaine que dure la foire, du 8 au 14 juin, le champ de Grébéna, — où on improvise des dizaines de tentes pour les marchandises, — était bigarré de fustanelles et de *saricas* (manteaux de pâtres), et on n'entendait que des paroles dans le dialecte bien connu, mêlé ça et là à de cris en grec. Au-delà d'une rivière qui borde le large terrain du marché, isolé sur un plateau en forme de cité, on ne découvrait que des groupes de « tchitiri » (tentes) roumaines.

« Selon la coutume, chaque année les familles des Roumains répandues pendant les mois d'hiver à l'intérieur de la Grèce jusqu'au Péloponèse préparent leur itinéraire de façon qu'au retour les premiers jours de l'été les surprennent sur les collines près de cette petite ville. La joie de se revoir est sans doute grande et se mêle d'une façon admirable à la gaîté de la foire.

« Ils reconstituent ainsi leur village, sous la forme d'étape de nomades, pour rentrer tout à coup, en fête, dans leurs montagnes.

« Il est intéressant de signaler le fait que chaque village formé par plusieurs « fâlcări » (réunions de familles apparentées, conduites par un « tchelnik », sorte de knèzes), a un emblème particulier pour ses tentes, et tient au motif qui figure sur la toile en poil de chèvre, à travers laquelle la pluie ne peut pas pénétrer, comme à un drapeau. Même ceux qui se sont établis dans les villes, comme Salonique et Véria, Trnovo et Ellassona, Trikala et Kalabaka, manifestent une solidarité rare envers la commune de la montagne et se considèrent comme lui appartenant.

« Leur grand regret maintenant, à l'heure des reconnaissances, c'est que, ayant perdu leurs troupeaux ou retenus par une occupation qui les domine, ils n'ont pu être avec les autres à la saison de la montagne.

« C'est pourquoi, pendant les soirées fraîches de la foire, devant les tentes, près du feu où se prépare le repas, pauvres et riches, marchands et rouliers, les Roumains vivent isolés des autres visiteurs de la dite foire, d'après leurs anciennes traditions. Quand on s'approche d'eux, ils font l'impression

d'un camp anachronique, avec le conseil habituel des chefs bourrus et méfiants, et avec leur souverain mépris envers quiconque n'est pas « des nôtres ». L'Albanie voisine ajoute son élément et plus tard des gens de Frachéri (les Farchériotes) s'étendront partout comme un élément de liberté et de commandement »<sup>1</sup>.

Il est bien naturel qu'à l'époque la plus ancienne, il ne puisse être question, à l'intérieur de la Macédoine, de villes. Les villes anciennes ont disparu, et les nouvelles seront seulement, comme on le montrera, un résultat de la pénétration politique et économique de Venise dans les Balcans; elles dateront donc d'environ 1400.

Moscopolis<sup>2</sup> — ville qui aurait été fondée, d'après une légende, vers 1330, et on prétendait qu'on y conservait un Évangélaire du IX-e siècle — avait, au XVIII-e siècle, avec une population de 4.000 habitants dans les maisons de pierre sans jardin, vingt-trois églises, dont l'une de 1659: celle du Prodomé, d'autres de 1715, 1721, 1724 et 1850, puis une école de 1730, un orphanotrophon (*ὀρφανοδοιοικητήριον*). Ainsi qu'on le voit, rien n'appartient à une époque plus éloignée. Les relations existaient alors avec Belgrade, avec Leipzig et même avec Francfort<sup>3</sup>. On trouve des Vlaques aussi à Missolongui, en Étolie, qui est une « Vlachie Supérieure » à côté de la « Grande » et de la « Petite »<sup>4</sup>.

Au Sud, la pénétration « vlaque » a porté les essaims de leur race jusqu'au Taygète, aux Maïnotes ou Tzakones. Là on conserve encore, comme nous l'avons dit, le nom de mioară, *μηλιώρα* (qui dérive de *μήλον*, brebis), apporté par ces

<sup>1</sup> Les noms sont en rapport avec les noms en Albanais, en *-eri*: Pipéri, etc. La racine *frach* peut être illyrique.

<sup>2</sup> Théodore Vellianitès, dans l'*Ἡμερολόγιον τῆς Μεγάλης Ἑλλάδος*, 1922, p. 226 et suiv.

<sup>3</sup> Cf. nos notes dans le *Bulletin de l'Institut sud-est européen*, II, pp. 105—130; VIII, pp. 59—65; *Revista istorică*, VI, p. 119; VII, p. 158; VIII, pp. 350—353; XVIII, pp. 314—315, et les études, dans la *Revue hist. du Sud-Est européen*, de M. Valère Papahagi (voy. aussi la bibliographie, *Rev. hist.*, 1936).

<sup>4</sup> Vellianitès, *loc. cit.*, p. 230.



pâtres (τζοπάνοι). Jusqu'aujourd'hui le nom de « Vlaque » y est employé en liaison avec le nom de baptême <sup>1</sup>.

Les Vlaques de Crète, dont certains, comme l'évêque Gérasime, au XVII<sup>e</sup> siècle, ont eu un important rôle d'église et de culture, ne peuvent pas être tous des Roumains de sang, mais, en effet, des pâtres seulement <sup>2</sup>. Beaucoup de noms de Vlaques, de « Vlagui », de « Vlaguènes » se rencontrent dans les registres de notaires crétois pour le XV<sup>e</sup> siècle <sup>3</sup>. Un Jérôme Vlachos, en Crète, écrivait un dictionnaire <sup>4</sup>.

En ce qui concerne leur état culturel, jusqu'assez tard, des voyageurs les décrivent avec leurs vêtements de drap blanc de laine, sur un « maisoll de fulaire », avec un capuchon par dessus le chapeau de feutre, lié sous le menton, les femmes portant un vrai casque en métal. Ils passent de la montagne à la plaine, menant les brebis des beys turcs, qui les paient avec le dix pour cent du lait et des agneaux <sup>5</sup>.

Cette archaïque vie roumaine se conserve aussi dans les recoins les plus éloignés. Alors que les pâtres du Pinde vendent du fromage frais, du fromage, de la laine, des tapis à Raguse <sup>6</sup>,

<sup>1</sup> Hubert Pernot, *Introduction à l'étude du dialecte tsakonien*, pp. 361, 379—380. Βλαχογεωργάκη, dans la Maïna; *ibid.*, p. 385. Βλαχάκης; p. 409; Βλαχοπαναγιώτης et Βλάχος; p. 410. Voy. aussi *ibid.*, pp. 448, 450, 453, 457, 469, 474—475, 475, 482.

<sup>2</sup> Voy. aussi Otto Maull, *Griechisches Mittelmeergebiet*, Breslau, 1922, p. 129.

<sup>3</sup> Arch. de Venise; une étude présentera le caractère de cette population.

<sup>4</sup> Spon et Whéler, ouvr. cité, p. 128.

<sup>5</sup> Leurs troupeaux ne leur appartiennent pas, mais à de grands seigneurs turcs qui leur donnent le 10-e du lait et des agneaux pour tout payment, et c'est à eux à payer les autres droits qui leur sont imposés . . . Ils ont leurs villages en été sur les montagnes, où ils paissent leurs moutons en toute sécurité, en hivernant dans leurs huttes, où ils se retirent avec leurs femmes et leurs enfants; Whéler, *Voyage de Dalmatie*, II (1869), pp. 330—331. Voy. aussi *ibid.*, p. 602. Cf. Kasasis, *La Macédoine et les Roumains*.

<sup>6</sup> Sur le casus vlaque, voy. Jireček, *Wlachen und Maurovlachen*, dans les *Sitzungsberichte der böhmischen Gesellschaft der Wissenschaften*, 27 janvier 1872. Aussi « Redessa Osrislavich Pleschich, olim Morovlachus ». Et « Dobravçe Vlachus Cherstoe »; voy. le même, dans l'*Arch. f. sl. Phil.*, 1886, pp. 590, 594. Cf. Jireček, *Die Romanen in den Städten Dalmatiens*, dans les *Denkschriften de Vienne*, XLVIII (1902).

en 1380 existent sur le Vardar des villages évidemment roumains, comme Rolovo, Pouloulovo, Plotorestchi <sup>1</sup>.

Sur la rive de l'Adriatique, des formes comme *Lupulus*, *Ursulus* <sup>2</sup> se rencontrent en Dalmatie même à l'époque romane: on a cependant nié qu'il fût question de l'article postposé, préférant reconnaître nous ne savons quelle transmission latine. Là, pour les villes, on conserve dans la façon de dater des documents les anciens titres, citant d'abord l'empereur et l'évêque. Ainsi, à Zara, en 969, apparaissent comme tribuns, l'un à côté de l'autre, le Slave Dobro et sa femme grecque, Agapita. Dans cette région, se formera cependant, dans l'isolement de la montagne à l'Ouest et la direction de la vie vers l'Italie, non seulement une autre conscience, mais aussi une autre langue <sup>3</sup>.

Au XVII<sup>e</sup> siècle, le Dalmate Orbini mentionne <sup>4</sup>, dans son *Regno degli Slavi*, « tutte le Valachie <sup>5</sup> ». Mais ce

<sup>1</sup> *Glasnik* de Belgrad, XXIV, p. 255.

<sup>2</sup> *Arch.-ep. Mitt.*, VIII, p. 153, n<sup>o</sup> 207; Achille Tamaro, *Italiens et Slaves dans l'Adriatique*, trad. par France Donat, Zurich, 1918. Voy. aussi Attilio Tamaro, *La Vénétie julienne et la Dalmatie*, Rome, 1918—1919. Cf. *Bulletin de l'Institut pour l'histoire de l'Europe sud-orientale*, VII, pp. 37—41. Cf. Marczali, dans *A Magyar nemzet története*, p. 158 et suiv.

<sup>3</sup> Bartoli, *Das Dalmatische* (dans les *Schriften der Balkankommission, linguistische Abteilung*, Vienne, 1906): « Latine loquuntur, non autem slave, nec tamen nostro idioma italice in quo nobiscum fantur et conveniunt, sed quodam alio vulgari idioma eis speciali, quod a nobis Latinis intelligi nequit, nisi aliqui, imo magna ejusdem loquendi (saltem audiendo) consuetudo. Panem vocant *pen*, patrem dicunt *teta*, dominus dicitur *clesa*, facere *fachir* et sic de caeteris, quae nobis ignotum idioma parturiunt » (d'après le Magister de Diversis, p. 208). Ainsi s'exprime aussi le noble Cerva: « peculiaris Rhocusiae sermo... Cujus religio et quadam umbra et imagine nos militare causas vidimus senes; p. 210. Et, s'adressant à Ahmed-Pacha, en 1493: « lingua nostra »; *ibid.*, p. 208. Dans une décision de 1472 concernant les discussions du Sénat: « lingua ragusea, lingua veteri ragusea aut latina vulgari »; *ibid.*, p. 214. A côté, des traces de Roumains. Dans l'île d'Arbe, le statut de 1331 à 1336 défend « pro mortuo boccare » (le roumain « *a boci* »: pleurer les morts); cité chez N. Densusianu, ouvr. cité, p. 564, note 4.

<sup>4</sup> P. 282, Voy. « li Vulacchi »; p. 358. « Li Valacchi de quali erano più di cento catuni »; d'abord chez Tomaschek, *Zeitschrift f. österr. Gymn.*, 1876, p. 346. Il les croyait habiter « bis an den oberen Lim und Ibar » (*ibid.*).

<sup>5</sup> Orbini, ouvr. cité, p. 282.

qui est la base même de cette nation ce sont les établissements du Pinde. Leur *brenca* (roum. *brânză*; fromage) est mentionnée à Raguse en 1375<sup>1</sup>. Ces « kervanadchis » apportaient du plomb en échange du sel et des tapis<sup>2</sup>. Et ces pâtres qui remplissent ainsi naturellement la fonction de guides pratiquent aussi le commerce. Au commencement du XV<sup>e</sup> siècle, le despote Vouk Brankovitch mentionne encore à côté les Serbes et les Valaques qui font du commerce avec Raguse<sup>3</sup>. La situation, vers 1300, des Roumains de Dalmatie, qu'il croyait avoir été amenés par les Bulgares d'au-delà du Danube<sup>4</sup>, est décrite par Lucius, qui affirme qu'ils conservent leur ancien nom de Roumains<sup>5</sup>.

Une « Bistritza Vlachie », mentionnée le 6 mai 1373 dans les Archives de Raguse, est certainement celle des Balcans<sup>6</sup>. Dans cet intérieur de la Péninsule, les Ragusains arrivent jusqu'à Vidine<sup>7</sup>. Ceci prouve encore un commerce

<sup>1</sup> Miklosich, *Wandcrungen*, p. 4.

<sup>2</sup> D'après Farlati, *Illyricum sacrum*, VI, p. 29.

<sup>3</sup> Miklosich, *Mon. Serbica*, pp. 209, 268, 271, 354, 435. Des Ragusains aussi à Vidine; Jireček, *Mém.*, II, p. 58.

<sup>4</sup> Lucius, *De regno Dalm.*, p. 284. Cf. *ibid.*, p. 281: « Vlahorum nomen ante annum 1300 in dalmaticis monumentis non reperitur ». Voy. aussi, d'après le Presbyter Diocleas: « totam provinciam Latinorum qui illo tempore Romani vocabantur, modo vero Morovlachi, hoc est Nigri Latini »; p. 284.

<sup>5</sup> Valachi autem hodierni quicumque lingua valacha loquuntur seipos non dicunt Vlahos aut Volachos, sed Rumenos et a Romanis ortos gloriantur romanaque lingua loqui profitentur; quod, sicut sermo ipsorum comprobatur, ita mores quoque eorundem, Italis quam Slavis similiores, convincunt, ut relati auctores referunt et qui cum eisdem versati sunt testantur », *ibid.* Des paroles communiquées par Soimirovich, évêque d'Ochrida, p. 288: « *Și noi sântem Români, noi sântem de sânge Români; Român Muntean, știi românește?* »; *ibid.* (aussi d'après Wolfgang Lazius). Etiamsi aliqua valachico idiomate scripta reperiantur; p. 285.

<sup>6</sup> Arch. de Raguse, *Lettere e commissioni di Levante, 1359—1380*, fol. 30; Jireček, *Bedeutung von Ragusa*.

<sup>7</sup> Jireček, dans la *Perioditchesko Spisanié* de Sofia, 1882, pp. 41, 47: « P. et Andreas de Ragusio, judices de Bodon », apparaissent en 1268; le même, *Bedeutung*, pp. 443—444. Autre Ragusain à Sofia, qui fait un don par testament à « Sancta Venera in Tornova » (1363). A Mésembrie, les leurs étaient dès 1277; *ibid.* D'autres vont à Caffa, à Tana; *ibid.*, pp. 444—445. Pour ceux de la rive gauche du Danube, en attendant la colonie de Timișoara et les capitalistes

important avec les régions occidentales de la principauté valaque.

Les Roumains ont joué un rôle aussi en Serbie, et en Bosnie <sup>1</sup>, à Versinié <sup>2</sup> par exemple. Alors que, dans l'ancienne Zenta illyre <sup>3</sup>, leur rôle, comme on le verra, est en progression, ils descendent, avec leur costume et leur façon de vivre, dans la Vieille Serbie <sup>4</sup> (voy. des noms comme Koukoulévitch) <sup>5</sup>.

L'époque où les « Vlaques de la Mer » (Morlaques) se sont détachés de la masse occidentale des Vlaques de Dalmatie et de Serbie peut être fixée. En 1071, dans un privilège pour les îles d'Arbe et de Nona est mentionnée la « pax ville pagi Peçomi, Murovlavi, Wlaçini », dans le territoire du dernier évêque <sup>6</sup>.

A partir de cette époque les Morlaques, « les Roumains de la Mer » <sup>7</sup>, se conservent avec leur caractère national même après qu'ils en arrivèrent à parler le serbe. Avec leur fez rouge, leurs trois plumes en fer sur le chapeau, leurs

des pays libres et de la Transylvanie, Iorga, *Studii și doc.*, III, LXXX—LXXXI. Pour l'informatrice ancien qu'est le Presbyter Diocleas, Stanoïévitch, dans le *Glas*, CXXVI (1927), pp. 93—101 (des rapports avec le Mont Cassin).

<sup>1</sup> Voy. Weigand, *Jahrbuch*, XIV, p. 171 et suiv., *Rumänen u. Aromunen in Bosnien*: contre les théories bizarres de M. Isidore Ieșan, dans les *Mem. Ac. Rom.*, XXVII, et pour les constatations prudentes de M. Théodore Filipescu, *Col. rom. în Bosnia*, 1906. On cite les *Gouncousari*, qui sont les Tziganes du Danube. Pour les *Baliitché*, des pâtres en Herzégovine, p. 191 et suiv.

<sup>2</sup> Pour « de Versigne Vlachos Xubci sic dictos » en 1466, voy. Jireček, dans l'*Arch. f. slav. Phil.*, XIX (1896), p. 26 et note 1.

<sup>3</sup> Voy. Senta, Zenta, chez Krähe, ouvr. cité, p. 36.

<sup>4</sup> Aussi à Koumanovo: *fota*; *La Yougoslavie*, 1925, p. 87. Pour *fotă*, voy. cependant, dans Grelot, *Relation nouvelle d'un voyage à Constantinople*, Paris, 1680, p. 237: « Serviette qu'ils appellent *fota* », et « *pestemal* ».

<sup>5</sup> Jireček, *Mém.*, II, p. 30.

<sup>6</sup> Dümmler, *Die älteste Gesch. der Slaven in Dalmatien*, p. 58. Pour Spon et Whèler, les Morlaques seraient des « fugitifs d'Albanie »; p. 91.

<sup>7</sup> Cf. *Jahrbücher der Litteratur*, LI (1830), Vienne, p. 117. Aussi contre l'idée que les Morlaques venaient de la Mer, p. 117 (la signature est K. = Kopitar). Cf. S. Dragomir, *Vlahii și Morlacii*, Cluj, 1924, et Miklosich, *Die Wanderungen der Rumunen*, dans les *Denkschr. de Vienne*, XXX (1879) (cité aussi plus haut).

pantalons rouges et leurs sandales, les Morlaques conservaient aussi des éléments du costume primitif<sup>1</sup>. Mais leur nom même s'est slavisé<sup>2</sup>.

C'est alors qu'a dû se produire aussi ce départ vers l'Ouest istrien où, avec un vocabulaire slave en grande partie, s'est formé un dialecte bizarre qui conserve la phonétique et la morphologie générale roumaines. Le départ de ce groupe, qui *n'est pas pastoral*, ne peut pas être mis en rapport avec les troubles produits par l'apparition des bandes ottomanes. Le rhotacisme, aussi dans leur nom de « Rumeri », rappelle la forme ethnique des Roumains chez les Albanais. La population de ces régions a été alors si fortement déplacée que quelques-uns de ces Albanais sont arrivés jusqu'en Attique. Nous avons probablement à faire à une colonisation ultérieure de la part des ducs d'Autriche, qui ont été, pendant longtemps, les maîtres dans ces régions.

Chez les Istriens les noms de localités sont slaves (Brdo, Susnjevica, venant d'un ancêtre Susno), mais, à côté, Paz, qui est difficile à expliquer; Krbune montre le fabricant de charbon de bois dans les forêts<sup>3</sup>.

Bien qu'en rapport avec ce qu'il y a de plus « roumain » parmi les Italiens, les Frioulans, qui disent *ce faz tu*<sup>4</sup> (en roumain : *ce faci tu*, « que fais-tu ? »), ils se sont slavisés presque totalement comme vocabulaire.

Petit groupe, ils ont donc rapidement abandonné leur trésor ancestral de paroles, conservant cependant tous les éléments de morphologie, cas extrêmement intéressant dans l'histoire des parlars humains<sup>5</sup>.

<sup>1</sup> Whéler, *Voyage de Dalmatie, de Grece et du Levant*, I, éd. Anvers, 1689, p. 13.

<sup>2</sup> On dit « Vlad Dracilovich », de même que « Mathias Ianculovich » : Jagič, *Ein Beitrag*, pp. 97 et suiv.

<sup>3</sup> Voy. *Hist. Zeitschrift*, 1926, pp. 1—13.

<sup>4</sup> W. Urbas, *Cicü și Țara lor*, dans le *Bul. Soc. Geogr.*, XLI (1922), p. 180 et suiv., et les études solides, de M. Sextile Pușcariu, *Studii istro-române*, I (1906), II (1926), III (1929), et Al. Morariu, dans différentes revues.

<sup>5</sup> Chez les Istriens, *kumaraku*, *καμυλάκιον*, a été signalé aussi par Tomaschek, dans la *Zeitschr. f. öst. Gymnasien*, 1876, p. 346. Ce nom ne vient pas des

Le fait qu'il n'est pas question, en Macédoine, de « nomades », mais d'une population établie depuis des siècles, est prouvé par les noms, qui désignent tous les éléments de la nature de leur milieu. Ainsi pour le village de Laica (ou Laista) :

« Les montagnes autour du village portent des dénominations comme : Papingul ou Lazar, Așteța, Ciuca, Plinul, Morfa, Pistrițul, Flamburul, Pajota, Atoaca et Gura.

« Caractéristiques aussi sont les noms des collines : Laca, Gărgărelo, Aghinii (« aux vignobles »), Culbucearul, Catachi, Gărbunița, Cheatra roșie, Lălă, Brazii, Gumarazi, Nșăratul Grohutul, Gătălmo, Astână, Chietrele albe, Făltaciu, etc.

« Les cours d'eau qui traversent la Laca sont deux ruisseaux principaux : Morfa, qui part de la montagne Morfa, un second, Cucuruțul, qui prend ses eaux de la montagne Pistrițul »<sup>1</sup>.

Mais, à côté de cette expansion « vlaque » dans la région, jadis de base, où, l'État manquant à l'époque même où il se forme d'une façon solide partout, ils ne seront plus que des groupes d'autonomie ou des représentants individuels, dans les auberges de grandes routes, dans les ateliers des orfèvres, dans les boutiques des marchands et dans d'autres professions urbaines, de l'admirable initiative de cette nation, l'idée ethnique fondamentale dans tout le Sud-Est européen, signalée plus haut et reconnue même par les étrangers, s'est maintenue au-delà des frontières *de ceux qui sont restés à parler le roumain*.

Cette identité est une vérité qui s'impose. Leur aspect même, surtout le costume, la chaussure, la chanson, la danse, les superstitions, les contes, sont les mêmes, des Tchèques et des Moraves jusqu'aux Ruthènes et des Carpathes Beskides jusqu'au Taïgète.

---

Byzantins, comme il le croit, mais du *comanac* des Roumains, de même origine, du reste. Citant aussi Farlati, IV, pp. 91—110, Tomaschek croyait que ce sont des Uscoques, des joupes Likka, Corbavia, Bujana et Gatchko; *ibid.* Ils n'ont même pas conservé le nom des jours de la semaine; Saineanu, *Semasiologia*, p. 42.

<sup>1</sup> Le journal *Năzuința* de Călărași, I, n<sup>o</sup>. 30. Cf. N. A. Constantinescu, *Despre Morlachi*, dans *Lui Nicolae Iorga Omagiu*, Bucarest 1921, p. 79 et suiv.

Le fonds archaïque millénaire, préhistorique, est partout visible. Le badigeon slave ne doit pas nous tromper, nous faisant croire qu'il y a en effet une autre race. Ce qu'ont été les Slaves avant d'arriver dans ces régions thraces peut être vu jusqu'aujourd'hui chez les Polonais qui, sous tous les rapports, sont totalement différents.

Et nulle part les Thraces ne se sont conservés, à l'époque plus récente, comme tels, mais seulement dans cette transmission, dans cette version et interprétation romane, qui est, depuis quelque temps, expressément roumaine.

Nous fermons donc ce troisième tome de nos études après avoir poursuivi de cette façon la vie de jadis dans toute son étendue et dans toute sa profondeur, avec cette *restitution de droit* à l'avantage des nôtres, que personne ne peut renverser.

---

VERIFICAT  
2017

# TABLE DES MATIÈRES

## LIVRE I

### LES SOUVENIRS DE L'EMPIRE

	<u>Page</u>
Chapitre I. — Les barbares et l'empire: La destruction . . . . .	7
Chapitre II. — Les « provinciaux » . . . . .	12
Chapitre III. — Nouvelle romanisation politique:	
1. Les paysans et la défense . . . . .	34
2. L'oeuvre de Dioclétien et de Constantin-le-Grand . . . . .	39
3. L'héritage de Constantin-le-Grand . . . . .	56
Chapitre IV. — La crise gothe . . . . .	63

## LIVRE II

### LA CRÉATION ROUMAINE

Chapitre I. — Les formes de vie . . . . .	93
Chapitre II. — La « loi » (religion) roumaine . . . . .	98
Chapitre III. — La nation . . . . .	131
Chapitre IV. — La langue . . . . .	135
Chapitre V. — Groupements politiques fondamentaux . . . . .	190

## LIVRE III

### ENTRE L'EMPEREUR ROMAIN ET LE « KHAN » TOURANIEN

Chapitre I. — L'oeuvre de l'empereur Théodose . . . . .	213
Chapitre II. — A l'ombre d'Attila . . . . .	230
Chapitre III. — Crise sociale sous l'Empire rétabli . . . . .	243
Chapitre IV. — Le relèvement de l'élément latin . . . . .	252
Chapitre V. — La vie populaire romane . . . . .	257



## LIVRE IV

LE RÉGIME DU « NOUVEL AUGUSTE »  
JUSTINIEN

	<u>Page</u>
Chapitre I. — La base romaine . . . . .	275
Chapitre II. — Les Roumains dans l'Empire des Avars . . . . .	286
Chapitre III. — La synthèse slave . . . . .	296
Chapitre IV. — Influences slavo-roumaines . . . . .	325
Chapitre V. — Les Roumains jusqu'à la nouvelle colonisation des barbares (VII-e—VIII-e siècles) . . . . .	365
Chapitre VI. — L'élément ancien roumain et la colonisation des Bulgares . . . . .	371

## LIVRE V

LES ROUMAINS DU SUD AUX ENVIRONS  
DE L'AN 1000

Chapitre I. — Situation et mouvements des Vlaques dans les Balcans	411
--	-----



## TABLE DES ILLUSTRATIONS

	Page
Fig. 1.— Luittes des Romains contre les barbares . . . . .	8
Fig. 2.— Cité romaine du IV-e siècle . . . . .	28
Fig. 3.— Cité romaine du IV-e siècle . . . . .	34
Fig. 4, 5.— Monnaies grecques de Scythie Mineure. Monnaie de Maximien et Dioclétien . . . . .	38
Fig. 6.— Colonie romaine du IV-e siècle . . . . .	46
Fig. 7, 8.— Constantin-le-Grand. Monnaie de Constantin-le-Grand, avec le pont sur le Danube . . . . .	50
Fig. 9, 10.— Monnaie de l'empereur Dioclétien. Monnaies romano- barbares . . . . .	54
Fig. 11.— Inscription romaine du Tropaeum Trajani pour la victoire sur les barbares . . . . .	76
Fig. 12, 13.— Médaillon de l'empereur Julien. Monnaie de Théodose	84
Fig. 14, 15.— Médaillon de Constantin Chlorus. Médaillon d'Hélène, mère de Constantin-le-Grand . . . . .	124
Fig. 16.— Guerrier romain . . . . .	132
Fig. 17.— Monnaie de Justinien . . . . .	146
Fig. 18.— Scène de lutte entre Romains et Goths . . . . .	152
Fig. 19.— Soldat romain du temps de l'empereur Valens . . . . .	192
Fig. 20.— Barbares captifs (Goths) . . . . .	252
Fig. 21.— Médaillon de Justinien . . . . .	270
Fig. 22, 23.— Justinien, d'après une médaille. Héraclius et Héraclius Constantin . . . . .	288
Fig. 24.— Femmes barbares . . . . .	312
Fig. 25, 26.— Monnaie de l'empereur Héraclius, avec sa mère, Grégoria, et son fils, Constant. <i>Solidus</i> de Justinien II . . . . .	404

